

ROMAN



ANNE RICE

LE DON
DU LOUP

CLAYTON

Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation, mais il est identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.

Anne Rice

LE DON DU LOUP

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Mothe

DU MÊME AUTEUR

Les Infortunes de la Belle au bois dormant, tomes 1, 2 et 3

L'Épreuve de l'Ange

L'Heure de l'Ange

Ce roman est dédié
à
Christopher Rice,
Becket Ghioto,
Jeff Eastin,
Peter et Matthias Scheer,
et au
Peuple de la Page.

Dites à la force qui gouverne l'univers ce que vous voulez.

Peut-être la ferons-nous advenir et qu'elle nous aimera malgré tout, comme nous-mêmes
nous l'aimons.

Reuben était grand, plus d'un mètre quatre-vingt-dix, avec des cheveux bruns bouclés et des yeux bleus renforcés. Il était surnommé Rayon de Soleil, sobriquet qu'il détestait et qui l'incitait à réprimer ce sourire que tout le monde trouvait pourtant irrésistible. Mais, à ce moment précis, il était un peu trop heureux pour se rembrunir et tenter de paraître plus que ses vingt-trois ans.

C'est qu'il gravissait une colline escarpée sous un violent vent marin en compagnie d'une femme insolite et élégante, plus âgée que lui, Marchent Nideck, dont il buvait les propos au sujet de la grande demeure posée sur la falaise. Svelte, son accompagnatrice offrait un visage étroit magnifiquement sculpté et des cheveux blonds, de cette nuance qui ne fane jamais. Elle les portait en arrière, en un carré souple et ondoyant qui s'incurvait juste au-dessus des épaules. Il était séduit par l'image qu'elle donnait, dans sa longue robe en tricot marron et ses bottes bien cirées.

Il réalisait, pour le compte du San Francisco Observer, un reportage sur cette immense maison et sur l'espoir que nourrissait sa propriétaire de la vendre, maintenant que la succession était enfin réglée et que son grand-oncle, Felix Nideck, avait été déclaré officiellement mort. Cet homme avait disparu depuis vingt ans, mais son testament venait tout juste d'être ouvert et la maison avait donc échu à Marchent, sa petite-nièce.

Depuis l'arrivée de Reuben, ils avaient parcouru les pentes boisées de la propriété, s'arrêtant devant une ancienne maison d'amis délabrée et les ruines d'une grange. En suivant d'anciennes voies et de vieux sentiers perdus dans les broussailles, ils débouchaient de temps à autre sur le balcon rocheux qui surplombait le Pacifique glacé, couleur de fer, avant de vite replonger dans le royaume humide et protégé du chêne nouveau et de la fougère.

Reuben n'avait vraiment pas la tenue adéquate, ayant entrepris ce déplacement dans le Nord vêtu de son « uniforme » habituel : blazer bleu en laine peignée sur un fin pull-over en cachemire et pantalon gris. Du moins portait-il autour du cou une écharpe tirée de la boîte à gants. Et puis, le froid mordant ne le dérangeait pas plus que ça.

Avec ses hautes toitures d'ardoise et ses fenêtres à carreaux losangés, l'immense et antique bâtisse était d'un abord glacial. Bâtie en pierre brute, elle comportait d'innombrables cheminées qui hérissaient ses pignons pentus et était flanquée à l'ouest par un vaste jardin d'hiver, tout de fonte blanche et de verre. Reuben était conquis. Il l'avait déjà été par les photographies visibles en ligne, mais rien n'avait laissé présager tant de majesté et de solennité.

Lui-même avait grandi dans une vieille maison de Russian Hill à San Francisco, et beaucoup fréquenté les anciennes et imposantes demeures de Presidio Heights ainsi que les beaux quartiers de la périphérie, notamment Berkeley où il était allé à l'école, et Hillsborough, où le manoir à colombages de son grand-père aujourd'hui disparu avait été, de longues années durant, le lieu de retrouvailles pour les vacances. Mais jamais il n'avait rien vu de comparable à la maison de la famille Nideck.

Par ses seules proportions, ce bâtiment, ainsi enchâssé dans son propre parc, évoquait

un autre monde.

– Là, c'est du sérieux ! murmura-t-il à l'instant où il le découvrit. Regardez-moi ces toits en ardoise. Et les gouttières ont l'air d'être en cuivre...

Les plantes grimpantes d'un vert vigoureux qui tapissaient la moitié du gigantesque édifice atteignaient les plus hautes fenêtres et, pendant un long moment, il était resté assis dans sa voiture en proie à un délicieux étonnement teinté d'un soupçon de vénération, rêvant de posséder un jour un tel lieu, lorsqu'il serait un écrivain célèbre et qu'on se bousculerait à sa porte.

L'après-midi s'annonçait ni plus ni moins merveilleuse.

Il avait été peiné de voir la maison d'amis dégradée et inhabitable. Mais Marchent lui avait assuré que le bâtiment principal était en bon état.

Il aurait pu l'écouter parler jusqu'à la fin de ses jours. Son accent n'était pas exactement britannique, ni celui de Boston ou de New York. Il était unique, celui d'une enfant du vaste monde, et donnait à ses paroles une précision charmante et une sonorité argentine.

– Oh, je sais bien qu'elle est belle ! Je sais bien qu'il n'y en a pas deux pareilles sur la côte. Je le sais, je le sais. Mais je n'ai d'autre choix que de me débarrasser de tout cela, expliqua-t-elle. Il arrive un moment où c'est vous qui appartenez à votre maison, où vous comprenez qu'il faut vous en détacher et vous consacrer à ce qui vous reste de vie.

Marchent voulait se remettre à voyager. Elle reconnaissait avoir passé fort peu de temps ici depuis la disparition de l'oncle Felix. Dès la vente conclue, elle repartirait pour l'Amérique du Sud.

– Ça me fend le cœur, dit Reuben.

Un avis bien trop personnel pour un journaliste, bien sûr, mais il ne pouvait s'en empêcher. Et pourquoi le témoin qu'il était aurait-il dû taire ses émotions ?

– C'est un lieu irremplaçable, Marchent, poursuivit-il. Mais je vais mettre le meilleur de moi-même dans cet article, je vais faire tout mon possible pour vous amener un acquéreur, et je ne pense pas que ce sera très long.

Ce qu'il ne disait pas, c'était : Si seulement je pouvais moi-même acheter cette maison... Cette possibilité, il y avait pensé sitôt qu'il avait entrevu les pignons à travers les arbres.

– Je suis très heureuse que ce soit vous que le journal ait envoyé. Vous êtes un passionné et j'apprécie beaucoup cela.

Un instant, il pensa : Oui, je suis un passionné et je veux cette maison, et pourquoi pas ? Et quand une occasion pareille se représentera-t-elle ? Mais il pensa alors à sa mère et à Celeste, sa petite amie, toute menue avec ses yeux bruns, étoile montante du bureau du procureur, et il l'entendit déjà rire à cette idée, ce qui doucha son enthousiasme.

– Quelque chose ne va pas, Reuben. Qu'y a-t-il ? Vous avez eu une drôle d'expression dans le regard.

– Je réfléchissais, répondit-il en se tapotant la tempe. J'écris l'article dans ma tête. « Un joyau architectural sur la côte de Mendocino, pour la première fois en vente depuis sa construction ».

– Ça sonne pas mal !

À nouveau ce discret accent, celui d'une citoyenne du monde.

– Si j'achetais cette maison, je lui donnerais un nom, lança Reuben, vous savez, quelque chose qui la résume bien. « Nideck Point ».

– Vous êtes poète, jeune homme, dirait-on. Je l'avais deviné en vous voyant. Et j'aime bien les articles que vous avez écrits pour votre journal. On sent une patte. Mais vous travaillez sans doute à un roman, non ? À votre âge, tout journaliste se doit d'écrire un roman. Je serais déçue si ce n'était pas le cas.

– Voilà qui fait plaisir à entendre ! admit-il.

Quand elle souriait, elle était très belle, ses traits fins devenaient expressifs et adorables.

– Mon père me disait la semaine dernière qu'un garçon de mon âge n'avait rigoureusement rien à dire. Il était prof à la fac, et il est au bout du rouleau. Ça fait dix ans qu'il retravaille l'intégrale de ses poèmes, depuis qu'il est à la retraite.

Je parle trop, je parle trop de moi, ce n'est pas bon du tout.

En fait, son père adorerait sûrement cet endroit, se dit-il. Oui, Phil Golding était bien poète et le lieu lui plairait certainement. Et sans doute même qu'il l'avouerait à la mère de Reuben qui, elle, se moquerait de toute cette histoire. Le Dr Grace Golding était un être pragmatique, et l'architecte de leur vie. C'était elle qui avait obtenu à Reuben son poste au San Francisco Observer, alors qu'il n'avait pour tout bagage qu'une maîtrise de littérature anglaise et des voyages à travers le monde chaque année depuis sa naissance.

Grace avait été fière de ses dernières enquêtes, tout en le mettant en garde contre ce « reportage immobilier » qu'elle considérait comme une perte de temps.

– Vous voilà reparti dans vos rêves ! l'interrompit Marchent.

Elle passa son bras autour de lui et l'embrassa sur la joue en riant. Il en resta stupéfait, pris au dépourvu par la douce pression de ses seins contre lui et par la fragrance subtile de son parfum.

– En fait, je n'ai encore rien fait de ma vie, reconnut-il avec une décontraction qui le mit mal à l'aise. Ma mère est un brillant chirurgien, mon frère aîné est prêtre. À mon âge, mon grand-père maternel était un courtier immobilier de renom international. Alors que moi, je ne suis rien, un anonyme. Je ne suis au journal que depuis six mois. J'aurais dû vous prévenir. Mais, faites-moi confiance, je vais vous concocter un article que vous allez adorer.

– Allons donc ! Votre rédacteur en chef m'a dit que votre papier sur le meurtre de Greenleaf avait conduit à l'arrestation du tueur. Vous êtes le garçon le plus charmant et le plus modeste que je connaisse.

Il s'efforça de ne pas rougir. Pourquoi s'être confié à cette femme ? Rarement, jamais même, il se dénigrait ainsi. Mais il sentait avec elle une espèce d'entente immédiate qu'il était incapable d'expliquer.

– L'article sur Greenleaf, il m'a fallu moins d'une journée pour l'écrire, murmura-t-il. La moitié des révélations que j'ai faites sur le suspect n'ont jamais été publiées.

Elle avait l'œil qui pétillait.

– Dites-moi... quel âge avez-vous, Reuben ? Moi, j'ai trente-huit ans. Je suis franche avec vous, hein ! Vous en connaissez beaucoup, des femmes qui avoueraient avoir

trente-huit ans ?

– Vous ne les faites pas ! dit-il.

Et il était sincère. Ce qu'il voulait dire, c'était : Vous êtes plutôt parfaite, si vous voulez mon avis.

– Moi, j'en ai vingt-trois, avoua-t-il.

– Vingt-trois ? Vous êtes encore un gamin !

Eh oui ! C'était « Rayon de Soleil », comme l'appelait toujours Celeste, sa fiancée. Et « Petit » pour son grand frère, le père Jim. Et « Bébé » pour sa mère, qui l'appelait encore ainsi devant tout le monde. Seul son père persistait à l'appeler Reuben et le voyait tel qu'il était quand leurs regards se croisaient.

Papa, tu verrais cette maison ! Voilà un endroit pour écrire, un refuge, un environnement pour un esprit créatif.

Il enfonça ses mains gelées dans ses poches et tenta d'oublier le vent qui lui piquait les yeux. Ils rebroussaient chemin vers la promesse d'un café brûlant et d'une flambée.

– Et que vous êtes grand ! Je vous trouve d'une sensibilité peu commune, Reuben, pour apprécier cette contrée plutôt fraîche et sinistre. Moi, quand j'avais vingt-trois ans, je voulais visiter New York et Paris. J'y suis allée, à New York et à Paris. Je rêvais des capitales du monde. Quoi, je vous ai froissé ?

– Non, bien sûr que non, dit-il en rougissant de nouveau. Je parle trop de moi, Marchent. Mais j'ai votre article en tête, ne vous en faites pas. Chênes nains, hautes herbes, terre humide, fougères, je note tout.

– Ah, une tête et une mémoire fraîches et jeunes, il n'y a rien de tel ! Mon cher, nous allons passer deux jours ensemble, si je ne me trompe. Attendez-vous à quelques confidences. Vous avez honte d'être jeune, on dirait. Il ne faut pas. En plus, vous êtes d'une beauté dérangement, savez-vous... Vous êtes le garçon le plus adorable que j'aie jamais rencontré. Non, vraiment ! Avec un physique comme le vôtre, il ne vous faut pas grand-chose de plus, vous savez.

Il secoua la tête. Si seulement elle savait... Il avait horreur qu'on lui dise qu'il était beau, adorable, mignon, à croquer.

– Et ça te fera quoi quand on ne te le dira plus ? lui avait demandé Celeste. Tu y as déjà pensé ? Sache, Rayon de Soleil, que je ne suis avec toi que pour ta frimousse...

Elle avait une façon de le taquiner en appuyant là où ça faisait mal. Mais peut-être que toute taquinerie fait mal.

– Là, je vous ai vraiment froissé, non ? Pardonnez-moi. J'ai l'impression que les simples mortels que nous sommes ont tendance à idéaliser les gens aussi beaux que vous. Mais, bien sûr, ce qui fait votre singularité, c'est que vous avez l'âme d'un poète.

Ils avaient atteint le bord de la terrasse dallée.

Quelque chose dans l'air avait changé. Le vent était encore plus acéré. Le soleil, qui rendait ses derniers soupirs derrière les nuages argentés, plongeait vers l'océan envahi d'ombre.

Elle s'immobilisa un instant, comme pour reprendre son souffle, mais il n'en était pas certain. Le vent rabattait les mèches de ses cheveux contre son visage et elle leva une main pour s'abriter les yeux. Elle regardait les fenêtres hautes de la maison comme si elle

cherchait quelque chose, et une impression d'extrême abattement s'empara alors de Reuben. L'isolement de l'endroit l'oppressait.

La petite ville de Nideck se trouvait à des kilomètres et, officiellement, ne comptait guère plus de deux cents habitants. Il y avait fait halte à l'aller, et trouvé porte close dans la plupart des boutiques de la petite rue principale. Le Bed & Breakfast était à vendre « depuis toujours », lui avait dit l'employé de la station-service, mais, oui, les mobiles et Internet fonctionnaient partout dans le comté, pas d'inquiétude là-dessus.

Pour l'heure, le monde situé au-delà de cette terrasse balayée par le vent lui semblait irréel.

– Il y a des fantômes dans cette maison, Marchent ? demanda-t-il en suivant son regard vers les fenêtres.

– Elle n'en a pas besoin. Son histoire récente est suffisamment sombre comme ça.

– En tout cas, je la trouve géniale. Les Nideck étaient des visionnaires. Quelque chose me dit que votre acheteur sera un grand romantique, quelqu'un capable de la transformer en un hôtel d'exception, inoubliable.

– C'est une idée. Mais comment peut-on avoir envie de venir s'installer ici, ici même, Reuben ? La plage est étroite et difficile d'accès. Les séquoias sont somptueux, mais en Californie on n'a pas besoin de faire quatre heures de route depuis San Francisco pour trouver des séquoias somptueux. En fait, ici, il n'y a rien, hormis Nideck Point, comme vous dites. Je suis parfois angoissée à l'idée que cette maison n'en ait plus pour très longtemps.

– Oh, non ! Ne parlez pas de malheur ! Mais enfin, personne n'oserait...

Elle reprit son bras et ils avancèrent sur les dalles couleur sable, dépassèrent sa voiture et prirent la direction, tout au bout, de la porte d'entrée.

– Je tomberais amoureuse de vous si vous aviez mon âge, dit-elle. Si j'avais rencontré quelqu'un d'aussi charmant que vous, je ne serais pas seule aujourd'hui, savez-vous...

– Comment se fait-il qu'une femme comme vous soit seule ?

Rarement il avait croisé quelqu'un qui dégageait autant d'assurance et de grâce. Même là, après cette balade dans les bois, elle conservait l'aspect serein et soigné d'une femme qui fait les boutiques sur Rodeo Drive. Elle portait au poignet gauche un fin bracelet qui donnait à ses gestes déliés un surcroît de séduction. Il n'aurait pas vraiment su dire pourquoi.

Le côté ouest étant dépourvu d'arbres, la vue était dégagée. Mais voilà que le vent montait de l'océan avec de véritables hurlements et que la brume grise descendait sur les derniers éclats de la mer. Je saurai capter cette atmosphère, se dit-il. Capter ce singulier instant de bascule vers les ténèbres. Et une ombre fragile enveloppa délicieusement son âme.

Il voulait cette maison. Il aurait peut-être mieux valu qu'ils dépêchent quelqu'un d'autre pour rédiger cet article, mais c'est lui qu'ils avaient envoyé. Quelle chance incroyable...

– Seigneur, ça se refroidit à toute vitesse, dit-elle alors qu'ils pressaient le pas. J'oublie toujours à quel point la température chute sur la côte. Pourtant, j'ai grandi ici, mais je me fais toujours surprendre.

Elle s'arrêta pourtant de nouveau et leva les yeux sur l'écrasante façade, comme si elle

cherchait quelqu'un, puis de la main elle s'abrita les yeux et les tourna vers la brume qui s'avavançait.

Oui, elle allait peut-être amèrement regretter cette vente, pensa-t-il. Mais peut-être ne pouvait-elle faire autrement... Et ce n'était pas à lui de la préparer à ce déchirement si elle ne tenait pas à l'envisager de son propre chef.

Un instant, il ressentit une vive honte à l'idée qu'il avait lui-même les moyens d'acquérir la propriété et il pensa qu'il devrait peut-être l'en avertir, mais ç'aurait été extrêmement déplacé. Cela ne l'empêchait pas de calculer et de rêver.

Les nuages étaient maintenant plus sombres, plus bas, et l'air était saturé d'humidité. De nouveau, il suivit ce regard pointé sur la grande façade ombragée de la maison dont les carreaux en losange miroitaient faiblement, sur la masse des frondaisons qui s'élevait à l'arrière, vers l'est, monstrueux surgissement de séquoias hors de toute proportion avec le reste.

– Dites-moi, à quoi vous pensez en ce moment ? lui demanda-t-elle.

– Oh, à rien de particulier... Je pensais aux séquoias et à l'effet qu'ils produisent toujours sur moi. Ils sont tellement démesurés par rapport à ce qui les entoure. C'est comme s'ils nous disaient : « Nous étions là avant que vos semblables n'accostent sur ces rivages et nous serons là quand vous et vos maisons n'y serez plus. »

Elle lui sourit, et il y avait dans ses yeux une lueur tragique qui ne lui échappa pas.

– C'est très juste. Comme oncle Felix les aimait... Ils sont protégés, vous savez, ces arbres-là. On ne peut pas les abattre. Oncle Felix avait fait le nécessaire.

– Tant mieux, murmura-t-il. Je frémis devant ces vieilles photos de bûcherons qui, ici même, débitaient autrefois des séquoias de plus de mille ans d'âge. Vous vous rendez compte, mille ans...

– C'est exactement ce qu'oncle Felix a dit un jour, mot pour mot.

– Il ne souhaiterait pas voir cette maison démolie, n'est-ce pas ?

Il se rendit aussitôt compte de sa bourde.

– Je suis désolé. Je n'aurais pas dû dire ça.

– Mais vous avez parfaitement raison. Il ne l'aurait pas souhaité, ça non, jamais. Cette maison, il l'adorait. Il s'employait à la restaurer quand il a disparu.

À nouveau, elle détourna le regard, songeuse et nostalgique.

– Et nous ne saurons jamais, je pense, fit-elle dans un soupir.

– De quoi parlez-vous, Marchent ?

– Eh bien, vous savez... la façon dont mon grand-oncle a disparu.

Elle eut un petit rire moqueur.

– Nous sommes tous plus superstitieux les uns que les autres. Disparu ! Moi, je me dis qu'il est aussi mort physiquement que juridiquement. Mais, en mettant en vente cette vieille bâtisse, c'est comme si je le laissais tomber, comme si je me disais : « On n'aura jamais le fin mot de l'histoire, et plus jamais il ne franchira cette porte. »

– Je comprends, murmura-t-il.

Sauf qu'il ne connaissait absolument rien de la mort. Sa mère, son père, son frère, sa petite amie, tout le monde le lui rappelait d'une façon ou d'une autre presque chaque jour. Sa mère se vouait corps et âme au service des traumatisés de l'hôpital central de

San Francisco. Et, à travers les dossiers qu'elle traitait quotidiennement au parquet, sa fiancée côtoyait le pire de la nature humaine. Quant à son père, il voyait la mort dans les feuilles d'automne.

Depuis ses débuts au San Francisco Observer, Reuben avait rédigé six articles et couvert deux meurtres. Et si les deux femmes de sa vie avaient porté ses écrits aux nues, elles l'avaient abondamment chapitré sur ses lacunes.

Une remarque de son père lui revint :

– Tu es innocent, Reuben, soit, mais la vie va bientôt se charger de t'apprendre ce que tu dois savoir.

Phil faisait toujours d'assez curieuses sorties. N'avait-il pas encore déclaré la veille au dîner :

– Il ne se passe pas un jour sans que je me pose de question existentielle. La vie a-t-elle un sens ? Ou tout n'est-il que fumée et miroirs ? Courons-nous tous à notre perte ?

– Tu sais, Rayon de Soleil, je sais pourquoi rien ne te touche, lui avait dit Celeste par la suite. Ta mère raconte ses opérations en détail tout en avalant son cocktail aux crevettes, et ton père ne parle que de sujets sans intérêt. Je voudrais bien avoir ton insouciance et ton optimisme. Parce que, c'est vrai, avec toi, je me sens bien.

Et lui, s'était-il senti bien après ses paroles ? Non. Pas du tout. Mais Celeste avait ceci de surprenant qu'elle était bien plus tendre et attentive que ne le laissaient penser ses propos. Comme procureure, c'était une enragée, une furie d'un mètre soixante, mais avec lui elle se montrait câline et adorable. Elle le conseillait sur son style vestimentaire et répondait toujours au téléphone. Elle savait qui appeler rapidement parmi ses amis juristes pour répondre aux éventuelles questions qu'il se posait durant ses reportages. Quant à sa langue, elle était un peu... acérée.

En fait, pensa Ruben brusquement, secrètement, il y a dans cette maison quelque chose de sombre et de tragique que j'ai envie de tirer au clair. Elle lui évoquait la musique d'un violoncelle, profonde, dense, un peu rugueuse, intransigeante. La maison lui parlait, ou peut-être lui parlerait-elle s'il cessait d'écouter les voix des siens.

Il sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Sans quitter la maison des yeux, il le coupa.

– Oh mon Dieu, mais regardez-vous ! s'exclama Marchent, Vous êtes gelé, mon cher garçon ! Quelle écervelée je fais ! Venez, il faut rentrer.

– Je suis un gamin de San Francisco, dit-il entre ses dents. À Russian Hill, j'ai toujours dormi avec la fenêtre grande ouverte. J'aurai dû prévoir des vêtements plus chauds.

À sa suite, il gravit les marches de pierre et franchit l'immense porte voûtée.

Une délicieuse chaleur l'enveloppa aussitôt. Pourtant, la salle était vaste, avec son plafond haut à poutres apparentes et son plancher de chêne foncé qui s'enfonçait à perte de vue dans une sorte de pénombre déserte.

À l'opposé ronflait une cheminée immense dont ils étaient séparés par un sombre amoncellement de canapés et de fauteuils plus ou moins informes et d'un autre âge.

L'odeur des bûches de chêne en train de brûler lui était déjà parvenue par instants alors qu'ils cheminaient au flanc de la colline, et elle l'avait ravi.

Marchent le conduisit jusqu'au sofa de velours placé à droite du foyer. Sur la grande

table de salon en marbre, était posé un service à café en argent.

– Vous allez vous réchauffer, dit-elle.

Et elle-même se posta face aux flammes pour se dégourdir les mains.

Il y avait là de gigantesques et antiques chenêts en laiton et un pare-feu, et les briques du fond de la cheminée étaient noires.

Elle se retourna et, glissant presque en silence sur les vieux tapis orientaux usés, entreprit d'allumer les nombreuses lampes disséminées un peu partout.

Peu à peu, la pièce fut gagnée par une plaisante clarté.

Les canapés, énormes et confortables, garnis de tissus élimés mais encore acceptables, se complétaient de rares fauteuils en cuir caramel. Quelques colossales sculptures en bronze trônaient là, toutes représentant des figures mythologiques convenues et complètement démodées. Et plusieurs paysages sombres étaient accrochés çà et là dans de lourds cadres dorés.

La chaleur s'était maintenant installée. Encore quelques minutes, et il ôterait son écharpe et sa veste.

Il leva les yeux vers les vieilles boiseries sombres qui surmontaient la cheminée, rectangles parfaitement ajustés dans des moulures à oves et dards au relief prononcé, et vers les panneaux identiques qui recouvraient les murs. Jouxant l'âtre, des rayonnages regorgeaient de vieux volumes gainés de cuir et de tissu, et même de livres de poche, et, à l'extrême droite, par-dessus son épaule, il aperçut une pièce orientée à l'est qui ressemblait à une bibliothèque lambrissée à l'ancienne, comme il avait toujours rêvé d'en posséder une. Un feu y brillait également.

– Je suis sans voix, murmura-t-il.

Il voyait déjà son père assis ici, farfouillant dans ses poèmes tout en prenant ses interminables notes. Oui, Phil adorait cet endroit, aucun doute là-dessus. C'était le lieu propice aux réflexions et aux décisions existentielles. Et quel choc pour tout le monde si...

Et pourquoi cela déplairait-il à sa mère ? Ses parents s'aimaient, mais ne s'entendaient pas. Phil tolérait les amis médecins de Grace, et Grace trouvait ses quelques vieux copains universitaires absolument rasoir. Par principe, les lectures poétiques lui sortaient par les yeux. Elle détestait les films que lui appréciait. S'il exprimait son avis lors d'un dîner, elle entamait une autre conversation avec son voisin de table ou quittait la pièce pour aller chercher du vin, ou encore se mettait à tousser.

Rien d'intentionnel cependant. Sa mère n'était pas méchante. Elle était pleine d'enthousiasme pour ce qu'elle aimait, elle adorait Reuben et il savait qu'elle lui avait ainsi donné une confiance que beaucoup n'auraient jamais. Simplement, elle ne supportait pas son mari – ce que, depuis toujours, Reuben avait bien compris.

Cette attitude, il avait pourtant du mal à l'admettre désormais car autant sa mère, obsédée par le travail et nantie d'un métier en or, semblait vigoureuse et inaltérable, autant son père paraissait usé et atrocement vieux. Si Celeste avait immédiatement fait d'elle une complice (« Nous sommes toutes deux des battantes ! »), avec qui elle partageait à l'occasion son déjeuner, elle n'avait pas un regard pour « le vieux », comme elle l'appelait. Et, de temps en temps, elle lançait même à Reuben d'un ton sinistre :

– Bon, tu veux devenir comme lui ?

Mais que tu aimerais habiter ici, papa ! pensait Reuben. On irait se promener ensemble parmi les séquoias et peut-être qu'on réparerait cette vieille maison d'amis toute branlante pour accueillir tes copains poètes, même si évidemment il y aurait assez de place pour eux dans la maison, sans compter qu'ici tu pourrais organiser un vrai séminaire avec eux, quand tu voudrais, et maman pourrait venir quand bon lui semblerait.

C'est-à-dire jamais, c'était couru.

Mais le temps n'était pas encore venu de tirer des plans sur la comète. Marchent contemplait le feu avec tristesse et il avait des questions à lui poser.

– Si je résume, dirait Celeste, moi, je travaille sept jours sur sept et, toi, pour ton journal, tu vas te taper quatre heures de voiture tous les jours pour aller bosser ?

Pour Celeste, ce serait le coup de grâce, son souci premier étant qu'il ne savait pas qui il était. Après avoir réussi sans coup férir ses études juridiques, elle avait été admise au barreau à l'âge de vingt-deux ans. Lui avait renoncé au doctorat d'anglais à cause de son niveau en langues étrangères, et il ne savait absolument pas quoi faire de sa vie. N'était-ce pas son droit à lui d'écouter de l'opéra, de lire de la poésie et des romans d'aventure, de se rendre en Europe tous les deux ou trois mois pour une raison ou une autre et de conduire sa Porsche au mépris des limites de vitesse, jusqu'à ce qu'il trouve qui il était ? Un jour, il avait posé la question à Celeste, dans ces termes mêmes, et elle avait ri. Ils en avaient ri tous les deux.

– Pas mal comme boulot si tu t'en sors, Rayon de Soleil. Bon, on m'attend au tribunal...

Marchent goûtait le café.

– Il est bien chaud, dit-elle.

Elle le servit dans une tasse de porcelaine et désigna le pot de crème en argent et le petit tas de morceaux de sucre sur un plateau du même métal. Tout cela était si joli, si charmant. Celeste, elle, n'y verrait que de l'ennui ; quant à sa mère, elle ne le remarquerait sans doute même pas. Grace avait en horreur tous les sujets domestiques, hormis les repas de fête. Et, pour Celeste, une cuisine servait à mettre le Coca light au frais. Son père, lui, apprécierait – son père avait une solide connaissance de toutes ces sortes de choses, notamment de l'argenterie et de la porcelaine, de l'histoire de la fourchette, des traditions de fête autour du globe, de l'évolution de la mode, des pendules à coucou, des baleines, des vins et des styles architecturaux. Il se surnommait en privé Miniver Cheevy.

Reuben avait un faible pour tout ce décorum. Reuben en raffolait. Reuben étant Reuben, il aimait beaucoup aussi l'immense manteau de cheminée en pierre avec ses jambages à volutes.

– Qu'êtes-vous donc en train de noter dans votre tête de poète à cet instant ? lui demanda Marchent.

– Mmm... Les poutres du plafond, énormes, peut-être les plus longues que j'aie jamais vues. Les tapis persans, tous à motifs floraux, sauf le petit tapis de prière ici. Et aucun esprit malin sous ce toit.

– Pas d'« ondes néfastes », c'est ce que vous voulez dire ? Je suis d'accord. Mais vous comprendrez, j'en suis sûre, que je ne ferais jamais le deuil d'oncle Felix si je restais ici.

Cet homme était un titan. Je vais vous l'avouer, tout m'est revenu... Felix et sa disparition, je veux dire... Je n'y pensais plus depuis quelque temps. J'avais dix-huit ans quand il est parti d'ici pour le Moyen-Orient.

– Pourquoi le Moyen-Orient ? Qu'allait-il y faire ?

– Des fouilles archéologiques, c'était souvent la raison de ses voyages. Cette ultime fois, c'était en Irak, dans une nouvelle cité, aussi ancienne que Mari ou Ourouk. Aucune des explications que j'ai pu obtenir ne m'a paru plausible. En tout cas, cette destination l'avait mis dans un état d'excitation inhabituel, je m'en souviens. Il en discutait au téléphone avec ses amis du monde entier. Je ne m'en faisais pas : il partait toujours et revenait toujours. Quand ce n'était pas pour des fouilles, c'était pour consulter dans une bibliothèque étrangère un fragment de manuscrit qu'un de ses nombreux étudiants venait d'exhumer dans quelque recueil inédit. Il en rétribuait des dizaines, qui lui envoyaient sans cesse des informations. Il vivait dans un monde déconnecté, mais très animé.

– Un homme aussi actif a dû laisser des documents derrière lui, observa Reuben.

– Des documents, Reuben, mais vous n'avez pas idée ! Il y a là-haut des pièces entières pleines de papiers, de manuscrits, de classeurs, de livres qui partent en lambeaux. Et il y a tant de choses à dépouiller, tant de décisions à prendre. Mais si je vends la maison demain, je suis prête à tout mettre dans un entrepôt climatisé et à travailler dessus là-bas.

– Il cherchait quelque chose, quelque chose en particulier ?

– Si c'était le cas, il n'en a jamais parlé. Un jour, il a bien dit « Ce monde a besoin de témoins. Trop de choses se perdent », mais je pense que c'était un constat général. C'est lui qui finançait les fouilles, ça, je le sais. Et il rencontrait souvent des étudiants en archéologie et en histoire qui ne travaillaient pas pour lui. Je les revois déambuler ici. Il avait son propre petit système de bourses.

– C'est formidable, ce mode de vie !

– Disons qu'il avait les moyens, je le sais maintenant. J'ai toujours su qu'il était riche, mais je ne savais pas à quel point avant d'hériter de tout. Vous venez, je vous fais visiter ?

La bibliothèque le subjuga.

Mais c'était une de ces pièces d'apparat où personne n'avait jamais écrit une lettre ni lu un livre. Marchent ne s'en cacha pas. Le vieux bureau à la française était impeccablement astiqué et le faux or de ses ferrures brillait comme du vrai. Le sous-main vert était immaculé et les rayonnages qui occupaient toute la hauteur des murs étaient garnis des inévitables classiques dont la reliure en cuir aurait rendu malaisés leur transport dans un sac à dos ou leur lecture dans un avion.

Il y avait là l'Oxford English Dictionary en vingt volumes, une vieille Encyclopædia Britannica, de lourds ouvrages sur les arts, des atlas, ainsi que d'épais et antiques tomes dont les titres dorés étaient effacés par l'usure.

Cette pièce en imposait. Il s'imagina son père assis au bureau, regardant le jour décliner à travers les carreaux sertis de plomb, ou installé avec un livre sur la banquette tendue de velours sous la fenêtre. Les baies de ce mur orienté à l'est devaient mesurer pas loin de dix mètres...

Il faisait maintenant trop sombre pour distinguer les arbres. Demain, il viendrait ici de bonne heure. Et s'il achetait cette maison, il donnerait cette pièce à Phil. D'ailleurs, il suffirait qu'il lui décrive tout ce décor pour l'appâter. Il prit note du parquet de chêne marqueté d'immenses carrés ouvragés et, au mur, de l'ancienne pendule de gare.

À des barres de laiton pendaient des tentures de velours rouge, et au-dessus de la cheminée était accrochée une belle et grande photographie qui montrait six hommes, tous en treillis de brousse, rassemblés sur un fond de bananiers et d'arbres tropicaux.

Elle avait dû être prise à la chambre photographique. La définition était superbe. Il avait fallu attendre notre époque, celle du numérique, pour pouvoir agrandir une photo à ce format. Mais celle-ci n'avait pas été retouchée. Même les feuilles du bananier semblaient gravées au burin. On distinguait les moindres fronces sur les vestes des hommes et la poussière de leurs bottes.

Deux d'entre eux tenaient un fusil, mais plusieurs posaient sans cérémonie, les mains vides.

– C'est moi qui l'ai fait tirer, expliqua Marchent. Ça m'a coûté fort cher. Je n'avais pas envie d'un tableau, mais d'un agrandissement de qualité. Il fait un mètre cinquante sur un mètre quatre-vingts. Vous voyez le personnage du milieu ? C'est lui, oncle Felix. C'est la seule photo récente que j'aie de lui.

Reuben s'approcha pour l'observer.

Les noms des hommes étaient inscrits à l'encre noire sur le passe-partout, juste à l'intérieur du cadre. Il arrivait à peine à les lire.

Marchent lui alluma le lustre et il put contempler en pleine lumière l'image de Felix, cet homme au teint et aux cheveux bruns qui se tenait presque au centre du groupe, un être d'apparence très avenante, de stature élancée, avec ces mêmes mains fines et gracieuses qu'il admirait tant chez Marchent, avec aussi quelque chose de son doux sourire. Un homme agréable, assurément, accessible, avec une expression presque enfantine : de curiosité, d'enthousiasme peut-être. Il pouvait avoir entre vingt et trente-cinq ans.

Ses compagnons étaient d'un intérêt indéniable eux aussi, avec leurs mines plutôt préoccupées et sérieuses. L'un d'eux, en particulier, vers l'extrême gauche, attirait l'œil. Il était grand, comme les autres, et portait ses cheveux noirs aux épaules. Sans la veste de safari et le pantalon kaki, on aurait pu le prendre, avec cette chevelure, pour un chasseur de bisons du Far West. Son visage paraissait véritablement rayonner, à la façon de ces personnages rêveurs des tableaux de Rembrandt qui, surpris dans un moment mystique, semblent touchés par une lumière divine.

– Ah, oui, lui ! fit Marchent sur un ton presque théâtral. Il a fière allure, non ? En fait, c'était l'ami le plus proche et le mentor de Felix. Margon Sperver. Mais oncle Felix l'appelait toujours Margon et parfois Margon le Sans-Dieu, mais ça, je ne sais pas pourquoi. Cela faisait toujours rire Margon. Margon, c'était « le Professeur ». Si oncle Felix ne savait pas répondre à une question, il disait : « Mais peut-être que le Professeur sait... », et il filait appeler Margon le Sans-Dieu où qu'il se trouve dans le monde. Des photos de ces messieurs, il y en a des milliers à l'étage : Serguei, Margon, Frank Vandover, il y sont tous. C'étaient ses collaborateurs les plus proches.

– Et vous n’avez pu en contacter aucun après sa disparition ?

– Aucun. Mais nous avons laissé passer un an avant de nous y mettre. On espérait des nouvelles de lui tous les jours. Ses déplacements étaient parfois très courts, mais il lui arrivait aussi de se volatiliser, vous savez, de disparaître de la circulation. Il partait pour l’Éthiopie ou l’Inde et, là, impossible de le joindre. Une fois, au bout d’un an et demi, il a appelé d’une île du Pacifique sud. Mon père lui a envoyé un avion. Donc, non, je n’en ai jamais retrouvé aucun, pas même Margon le Professeur, et c’est ce qui me peine le plus.

Elle soupira. Elle semblait très lasse. D’une petite voix, elle ajouta :

– Au début, mon père n’a pas cherché avec beaucoup d’ardeur. Il était entré en possession d’une grosse somme d’argent juste après la disparition de Felix. Pour la première fois, il était heureux. Je ne pense pas qu’il avait envie qu’on lui reparle de Felix. « Felix, toujours Felix », disait-il chaque fois que je posais des questions. Lui et ma mère voulaient profiter de ce tout nouvel héritage... qui provenait d’une tante, je crois.

Voyant que cette confession lui coûtait, il étendit le bras, lentement pour ne pas la faire sursauter, puis le passa autour d’elle et déposa sur sa joue le même baiser pudique que celui qu’elle lui avait offert plus tôt dans l’après-midi.

Elle se tourna et se lova contre lui un moment, l’embrassa furtivement sur les lèvres, avant de lui redire qu’il était le plus charmant des garçons.

– C’est terrible, cette histoire, dit-il.

– Quel étrange garçon vous faites, si jeune et si mûr en même temps.

– Mais j’espère bien...

– Et puis ce sourire... Pourquoi le cachez-vous, ce sourire ?

– Moi, je le cache ? Je suis désolé.

– Cela dit, vous avez raison, mille fois raison. Cette histoire est terrible.

À nouveau, elle regarda la photographie.

– Lui, c’est Sergueï, expliqua-t-elle en désignant un grand blond, un homme aux yeux pâles qui semblait rêver ou perdu dans ses pensées. C’est sans doute lui que je connaissais le mieux. Les autres, je ne les connaissais pas aussi bien. Au début, j’étais sûre de trouver Margon. Mais les numéros sur lesquels je tombais étaient ceux d’hôtels en Asie et au Moyen-Orient. Là-bas, on le connaissait, bien sûr, mais on n’avait aucune idée de l’endroit où il se trouvait. J’ai appelé tous les hôtels du Caire et d’Alexandrie à la recherche de Margon. Si je me souviens bien, j’ai épuisé toutes les adresses de Damas aussi. Margon et oncle Felix ont passé beaucoup de temps à Damas. Une histoire d’ancien monastère, de manuscrits récemment exhumés. En fait, tout ce qu’ils ont trouvé est encore là-haut. Je sais où.

– Des manuscrits anciens ? Ici ? Ils sont peut-être inestimables, fit Reuben.

– Oh, sans doute, mais pas pour moi. Pour moi, c’est une énorme responsabilité. Que dois-je faire pour les conserver ? Qu’avait-il l’intention d’en faire ? Il était très critique envers les musées et les bibliothèques. À quoi destinait-il tout cela ? Bien entendu, ses anciens étudiants ne demanderaient qu’à les voir, ils ne cessent d’appeler et de me poser des questions, mais c’est le genre de marchandise qu’il faut traiter avec soin. Ces trésors se doivent d’être archivés et placés sous surveillance.

– Oh oui, je sais, j’ai moi-même fréquenté les bibliothèques de Berkeley et de Stanford.

A-t-il publié ? Je veux dire, a-t-il fait état de ses découvertes ?

– Jamais, que je sache.

– Vous pensez que Margon et Felix étaient ensemble lors de ce dernier voyage ?

Elle fit oui de la tête.

– Si quelque chose est arrivé, reprit-elle, c'est à tous les deux. Ma plus grande crainte, c'est que tous en aient été victimes.

– Tous les six ?

– Oui. Parce que aucun n'a appelé ici pour s'enquérir de Felix. Du moins, à ma connaissance. Je n'ai reçu de lettre de personne. Avant, il en arrivait souvent. Il m'a fallu un temps fou pour les retrouver, ces lettres, et, quand je les ai eues, je n'ai pas pu déchiffrer les adresses et je me suis retrouvée au point de départ. Enfin, aucun d'entre eux n'a contacté quelqu'un ici pour retrouver oncle Felix. Et c'est pour ça que je crains qu'il leur soit arrivé quelque chose à tous les six.

– Donc vous n'avez pu en retrouver aucun et aucun d'eux ne lui a écrit ?

– C'est exactement ça, conclut-elle.

– Felix n'a pas laissé d'itinéraire, de programme écrit ?

– Oh, sans doute, mais, voyez-vous, personne n'arrive à déchiffrer son écriture. Il avait un langage bien à lui. Un langage qu'ils avaient d'ailleurs tous en commun, c'est du moins ce que j'ai constaté d'après certaines notes et lettres que j'ai trouvées par la suite. Ils ne l'utilisaient pas tout le temps, mais tous le connaissaient, semble-t-il. Il n'est pas en alphabet latin. Je vous en montrerai un échantillon. J'avais même engagé un crack en informatique pour le décrypter il y a quelques années, mais il a fait chou blanc.

– Incroyable ! Vous savez que tout ça va fasciner mes lecteurs. Marchent, cette maison risque de devenir une attraction touristique !

– Mais vous avez vu les anciens articles consacrés à oncle Felix. On a déjà écrit là-dessus.

– Mais les anciens articles ne parlent que de Felix, pas de ses amis. Ils ne donnent pas tous ces détails. J'imagine déjà un reportage en trois parties.

– Formidable ! fit-elle. Vous ferez exactement comme vous l'entendez. Et, qui sait, peut-être que, quelque part, quelqu'un saura dire ce qui leur est arrivé. On ne sait jamais...

L'idée était excitante, mais il sut garder la tête froide : elle vivait quand même avec cette tragédie depuis vingt ans.

Lentement, elle le conduisit hors de la pièce.

Reuben jeta un regard en arrière sur ce sympathique groupe de messieurs, qui, depuis leur cadre, le contemplait en toute placidité. Si j'achète cet endroit, pensa-t-il, je ne décrocherai jamais cette image. Du moins, si elle me la laisse ou m'autorise à en faire une copie. Car, quand même, Felix Nideck mérite de rester sous une forme ou une autre dans cette maison.

– Seriez-vous prête à céder cette photo au futur acquéreur ?

– Oh, c'est fort probable, fit-elle. J'en ai des tirages plus petits, de toute façon. Vous savez, le mobilier fait partie de la vente.

Elle fit un signe circulaire tandis qu'ils traversaient la grande salle.

– Je ne vous en avais pas parlé ? reprit-elle. Venez, je vais vous montrer le jardin

d'hiver. Il va être l'heure de dîner. Felice est sourde et presque aveugle, mais elle a une horloge dans la tête.

– Je sens cela, dit-il en la suivant. Ça m'a l'air délicieux !

– Il y a une petite qui monte du bourg pour l'aider. À croire que, pour voir à quoi ressemble cette maison, ces gosses sont prêts à travailler pour presque rien. Pour ma part, je meurs de faim.

La serre, orientée à l'ouest, était envahie de plantes en fin de vie dans de vieux pots orientaux bariolés. L'ossature de métal clair qui soutenait le grand dôme vitré évoqua à Reuben des os blanchis par le soleil. Sur le sol en granit noir terni se dressait, en plein centre, une vieille fontaine désormais à sec. Reuben se promit de revoir ce lieu le lendemain matin, avec la lumière venant de tous les horizons. Pour l'heure, il y faisait trop froid et humide.

– On voit loin de ce côté quand le temps est beau, expliqua Marchent en désignant les portes-fenêtres, et je me souviens d'une soirée où les gens dansaient ici et sortaient prendre l'air sur la terrasse. Il y a une balustrade juste au bord de la falaise. Les amis de Felix étaient tous là. Serguei Gorlagon chantait en russe et tout le monde était sous le charme. Et évidemment oncle Felix était aux anges. Il adorait son ami Serguei. Serguei était un grand gaillard. Et oncle Felix n'avait pas son pareil dans les grandes assemblées : un esprit d'une vivacité inouïe, et comme il aimait danser... Et mon père qui rôdait en ronchonnant à cause des dépenses.

Elle haussa les épaules.

– Je vais tâcher de faire nettoyer tout ça, reprit-elle. J'aurais dû le faire faire avant que vous n'arriviez.

– Je verrais très bien cet endroit rempli d'orangers en pot et de bananiers, avec un grand ficus pleureur qui surplomberait l'ensemble, et peut-être des arbres à orchidées et des fleurs grimpantes. C'est ici que je lirais les journaux du matin...

Elle était ravie, manifestement. Elle rit.

– Non, mon cher, les journaux du matin, vous les liriez dans la bibliothèque, qui reçoit le soleil levant. Vous viendriez ici l'après-midi, quand la lumière de l'ouest inonde la pièce. Qu'est-ce qui vous a fait penser à des arbres à orchidées ? Ah, les arbres à orchidées... Et, en été, vous y passeriez un moment en début de soirée jusqu'à ce que le soleil plonge dans la mer.

– J'adore les arbres à orchidées, reconnut Reuben. J'en ai vu dans les Caraïbes. J'ai l'impression que nous, les gens du Nord, ne rêvons que de tropiques. Un jour, nous étions descendus dans un petit hôtel de La Nouvelle-Orléans, une de ces chambres d'hôtes du Vieux Carré, et il y avait, de chaque côté de la piscine, des arbres à orchidées qui déversaient littéralement leurs pétales violets dans l'eau... ça faisait un tapis violet sur tout le bassin, et je me suis dit qu'il n'y avait rien de plus beau.

– Il vous faudrait une maison comme celle-ci, vous savez, dit-elle.

Une ombre obscurcit son visage, mais une seconde seulement. Puis son sourire revint et elle lui pressa la main.

Ils ne firent que passer dans la salle de musique aux lambris blancs. Au sol, le parquet était peint en blanc lui aussi et le piano à queue, lui expliqua Marchent, avait été enlevé,

victime voici bien longtemps de l'humidité.

– Ces panneaux peints, ils viennent tout droit d'une maison en France.

– Je veux bien vous croire, convint-il en admirant les profondes sculptures des encadrements et le décor floral défraîchi.

Voilà un endroit qui pourrait séduire Celeste, car Celeste aimait la musique et se mettait souvent au piano quand elle était seule. Elle n'attachait pas beaucoup d'importance à sa manière de jouer, mais, de temps à autre, Reuben se réveillait au son du petit piano droit de leur appartement. Oui, ce salon, elle y serait sensible.

La surprise vint de la grande salle à manger, plongée dans l'ombre.

– Ce n'est pas une salle à manger ! s'exclama-t-il. C'est une salle des banquets, une salle des fêtes, au bas mot !

– Exactement, elle servait de salle de bal autrefois, expliqua Marchent. On y venait danser des quatre coins du pays. Il y avait encore des bals quand j'étais enfant.

Ici, comme dans la grande salle, les lambris prédominaient, avec la même brillance et la même splendeur, sous un haut plafond à caissons constellé de carrés de plâtre, comme un semis d'étoiles lumineuses sur le bleu sombre du fond. Un parti pris audacieux, mais réussi.

Le cœur de Reuben battait fort.

Ils se dirigèrent vers la table. Elle faisait bien six mètres de long mais paraissait petite dans ce vaste espace, comme si elle flottait sur le parquet sombre et lustré.

Ils prirent place l'un en face de l'autre sur des chaises de velours rouge à dossier haut.

Derrière Marchent se dressaient contre le mur deux solides dessertes de chasse en bois noir, sculptées à l'identique de riches figures Renaissance – des chasseurs avec leur suite –, et surmontées de lourds plateaux d'argent, de verres à pied et de ce qui semblait être des piles de tissu jaune, des serviettes peut-être.

D'autres meubles imposants se devinaient dans la pénombre, une immense armoire, semblait-il, et plusieurs commodes anciennes.

La cheminée de marbre noir, immense et gothique, s'ornait d'une profusion de chevaliers casqués du Moyen Âge au visage sévère. Le foyer était surélevé, et une scène de bataille médiévale sculptée ornait sa base. Reuben comptait bien la photographier en plein jour.

Hormis celui du feu crépitant, le seul éclairage était dispensé par deux candélabres baroques.

– Vous ressemblez à un prince, à cette table, dit Marchent avec un léger rire. Vous avez l'air à votre place.

– Vous me taquinez, observa-t-il. Vous, avec ces chandelles, vous ressemblez à une grande-duchesse. J'ai l'impression de me trouver dans un pavillon de chasse viennois, pas du tout en Californie.

– Vous êtes déjà allé à Vienne ?

– Souvent, dit-il.

Il revit Phil le guider à travers le palais Maria-Theresa en commentant tout, depuis les peintures murales jusqu'aux majestueux poêles à ornements d'émail. Oui, Phil adorait cet endroit. Phil comprendrait.

Ils dînèrent dans une porcelaine ancienne au décor fastueux, ébréchée par endroits, et malgré tout incomparable. Quant à l'argenterie, jamais il n'en avait vu d'aussi lourde.

Felice, une femme chétive aux cheveux blancs et à la peau très sombre, allait et venait sans un mot. La « petite » du village, Nina, était une robuste demoiselle à la chevelure brune, qui semblait un peu intimidée par Marchent, par la salle à manger et par chacune des assiettes qu'elle apportait à table sur un plateau d'argent. Entre rires nerveux et soupirs, elle sourit à Reuben tout en se retirant en hâte de la pièce.

– Vous avez une admiratrice, lui chuchota Marchent.

Le rôti de bœuf était parfait, les légumes, d'une fraîcheur et d'un croquant extraordinaires, et la salade, assaisonnée à la perfection avec de l'huile légère et des herbes.

Reuben but un peu plus de vin rouge qu'il ne l'avait prévu, mais le breuvage était soyeux et possédait ce goût profond et fumé qui, pour lui, désignait les meilleurs crus. En fait, il ne connaissait rien au vin.

Il mangeait comme un ogre, ce qui se produisait quand il était heureux. Et il était heureux, formidablement heureux.

Marchent raconta l'histoire de la maison, un chapitre sur lequel il avait déjà fait des recherches.

Son arrière-grand-père – le premier Felix –, magnat de l'exploitation forestière dans la région, avait construit deux scieries sur la côte, ainsi qu'un petit port, aujourd'hui disparu, pour ses bateaux. Il avait fait scier et raboter le bois d'œuvre de cette maison sur le chantier même et remonté une bonne partie du marbre et du granit par la côte. Les pierres des murs avaient été livrées par route et par mer.

– Tous les Nideck avaient apparemment fait fortune en Europe, expliqua Marchent, et ils ont gagné beaucoup d'argent ici.

L'oncle Felix avait beau détenir le plus gros du patrimoine familial, Abel, le père de Marchent, n'en possédait pas moins, durant la jeunesse de celle-ci, tous les magasins du bourg. Les parcelles voisines situées en front de mer, au sud de la propriété, avaient été liquidées avant qu'elle parte faire ses études, mais elles avaient finalement été peu construites.

– Tout cela s'est passé pendant que Felix était parti pour un de ses longs voyages. Mon père a vendu les commerces et les terres qui bordent la plage et, à son retour, Felix était fou de rage. Je me souviens qu'ils se sont disputés comme des chiffonniers à ce sujet. Mais impossible de revenir en arrière.

Elle céda à la tristesse.

– Si seulement mon père n'en avait pas autant voulu à oncle Felix ! Peut-être que, dans le cas contraire, nous nous serions mis plus tôt à sa recherche... Mais tout cela est bien loin désormais.

La propriété comportait encore une vingtaine d'hectares, en comptant les vénérables séquoias protégés derrière la maison, un joli lot de chênes verts et les pentes boisées qui descendaient vers la plage sur tout le flanc ouest. Il y avait aussi une vieille maison construite par Felix dans un des arbres de la forêt, à une hauteur étonnante.

– Je n'y suis jamais montée, précisa Marchent, mais mes petits frères m'ont dit qu'elle

était somptueuse. Évidemment, ils n'auraient jamais dû y pénétrer avant que Felix ne soit déclaré officiellement mort.

En fait, Marchent n'en savait pas beaucoup plus sur les siens que ce que chacun connaissait. Leur histoire se confondait avec celle du comté.

– Je pense qu'ils ont investi dans le pétrole et les diamants, et dans l'immobilier en Suisse.

Elle haussa les épaules.

Ses fonds de dépôt étaient tous investis en placements classiques à New York. Il en était de même pour ses jeunes frères.

L'ouverture du testament de l'oncle Felix avait révélé l'existence de grosses sommes à la Bank of America et à la Wells Fargo Bank, très supérieures à ce que Marchent avait pu imaginer.

– Du coup, vous n'avez pas besoin de vendre, remarqua Reuben.

– J'ai besoin de vendre pour être libre, fit-elle.

Elle se tut, ferma les yeux un court instant, puis, de son poing droit, se frappa la poitrine :

– J'ai besoin de savoir que tout cela est terminé, voyez-vous. Et puis, il y a mes frères...

Son visage changea, de même que sa voix :

– On les a achetés pour qu'ils n'attaquent pas le testament.

Elle eut à nouveau un de ses petits haussements d'épaules, mais accompagné d'une légère expression de tristesse.

– Ils veulent leur « part ».

Reuben opina, mais sans rien comprendre.

Je vais essayer d'acheter cette propriété.

Il en était désormais convaincu, et tant pis si elle était démesurée, tant pis si elle lui coûtait cher en réparations, en chauffage, en entretien... Il est des moments où il est impossible de dire non.

Mais chaque chose en son temps.

Elle se décida enfin à parler de l'accident qui avait coûté la vie à ses parents. Ils rentraient de Las Vegas en avion. Son père était un excellent pilote et ils avaient fait ce trajet des dizaines de fois.

– Ils n'ont sûrement même pas compris ce qui se passait. La malchance a voulu qu'ils percutent un pylône électrique dans le brouillard.

À l'époque, Marchent avait vingt-six ans. Felix était parti depuis huit ans. Elle était devenue la tutrice de ses deux jeunes frères.

– Je crois que je n'ai pas été à la hauteur, avoua-t-elle. Après l'accident, ils ont changé du tout au tout. Ils ont commencé à se droguer et à boire, à avoir les pires fréquentations. J'ai eu envie de retourner à Paris. Je n'ai pas passé assez de temps avec eux, ni à ce moment-là ni à aucun autre. Et, pour eux, tout est allé de mal en pis.

Avec un an d'écart, seize et dix-sept ans au moment de l'accident, ils s'apparentaient davantage à des jumeaux, avec leurs cachotteries et leur langage à eux, fait de sourires entendus, de ricanements et de messes basses, et rares étaient ceux qui pouvaient le comprendre et le supporter bien longtemps.

– Voici encore quelques années, il y avait dans cette pièce de très beaux tableaux impressionnistes, dit-elle. Mes frères les ont volés en venant ici un jour où il n’y avait que Felice, et ils les ont vendus pour une somme dérisoire. J’étais furieuse. Mais je n’ai rien pu récupérer. Je me suis aperçue qu’ils avaient aussi emporté de l’argenterie.

– Ça a dû être très démoralisant, fit-il.

Elle rit.

– Certes ! Le malheur, c’est que tout cela s’est envolé et, eux, que se sont-ils offert ? Une soirée arrosée à Sausalito avec une descente de la police locale à la clé.

Felice entra sans un bruit, en apparence fragile et mal assurée, mais débarrassa prestement les assiettes. Marchent s’éclipssa pour payer la « petite » et revint aussitôt.

– Felice a toujours été chez vous ? demanda Reuben.

– Oh oui, avec son fils, qui est décédé l’an dernier. C’était l’homme de la maison, évidemment. Il s’occupait de tout. Il ne supportait pas mes frères, mais il faut dire qu’ils avaient mis deux fois le feu à la maison d’amis et esquiné pas mal de voitures. J’ai testé plusieurs remplaçants depuis, mais personne n’a fait l’affaire. Il n’y a pas d’homme sur la propriété en ce moment. Si ce n’est le vieux M. Galton, en contrebas, mais il sous-traite tout ce qu’il y a à faire. Vous pourriez en parler dans votre article. M. Galton connaît cette maison de fond en comble. Il connaît la forêt aussi. J’emmènerai Felice avec moi quand je m’en irai. Il n’y a rien d’autre à faire.

Elle s’interrompit, le temps pour Felice d’apporter le dessert, une mousse de framboises au sherry dans des verres en cristal.

– Felix a ramené Felice de la Jamaïque, expliqua-t-elle, avec une cargaison de curiosités et d’objets d’art locaux. Il débarquait toujours avec un trésor quelconque : une statue olmèque, une peinture coloniale brésilienne, un chat momifié... Attendez de voir les galeries et les pièces de stockage à l’étage. Il y a des tablettes là-haut, des tablettes anciennes en argile, par boîtes entières...

– Des tablettes, vous voulez dire de vraies tablettes mésopotamiennes anciennes ? Vous me parlez de cunéiforme, de Babylone et du reste ?

Elle rit :

– Mais absolument !

– Elles n’ont sûrement pas de prix. Elles mériteraient un article à elles seules. Il faut que je voie ces fragments ! Vous me les montrerez, hein ? Écoutez, je ne vais pas parler de tout ça dans mon papier sous peine d’égarer le lecteur. Il s’agit bien sûr de vendre la maison, mais...

– Je vais tout vous montrer. Ce sera un plaisir. Un plaisir inattendu, d’ailleurs. Mais maintenant que nous en parlons, cela me semble être tout à fait possible.

– Écoutez, je peux peut-être vous aider d’une façon ou d’une autre, officiellement ou non. Je suis allé un peu sur le terrain, l’été, pendant mes années à Berkeley. Une idée de ma mère. Elle disait que, même s’il ne serait pas médecin, son fiston devait quand même avoir la tête bien faite. Elle m’a donc inscrit à toutes sortes de voyages.

– Et vous avez aimé ce genre d’activité ?

– Je n’étais pas assez patient pour ça, reconnut-il. Mais ça ne m’a pas déplu. J’ai séjourné à Çatal Höyük en Turquie... l’un des plus anciens sites au monde.

– Ah oui, j’y suis allée aussi. C’est tout simplement merveilleux.

Son visage s’était illuminé.

– Et vous avez vu Göbekli Tepe ? poursuivit-elle.

– Oui, l’été qui a précédé mon départ de Berkeley. J’ai écrit un article à ce sujet pour une revue. Ça m’a aidé à décrocher le poste que j’ai aujourd’hui. Sérieusement, j’adorerais voir tous ces trésors. J’aimerais participer à leur sauvegarde, du moins si vous n’y voyez pas d’inconvénient. Que diriez-vous d’un article à part, qui ne paraîtrait qu’une fois tout mis en lieu sûr, mais, vous voyez, un article sur le legs de Felix Nideck ? Est-ce que cela vous plairait ?

Elle réfléchit un instant, le regard très calme.

– Plus que je ne saurais le dire, admit-elle.

L’intérêt qu’elle lui manifestait l’électrisait. Celeste, elle, l’interrompait toujours quand il parlait de ses tribulations archéologiques : « Mais enfin, Reuben, où est-ce que ça t’a amené, tout ça ? Qu’est-ce que tu as retiré de ces fouilles ? ».

– Vous avez envisagé d’être médecin, comme votre mère ? demanda Marchent.

Il rit.

– Je suis incapable de mémoriser tout ce qui est scientifique, expliqua-t-il. Je peux citer Dickens, Shakespeare, Chaucer ou Stendhal, mais impossible de retenir quoi que ce soit sur la théorie des cordes, l’ADN ou les trous noirs. Ce n’est pourtant pas faute d’avoir essayé. Jamais je n’aurais pu être médecin. En plus, je m’évanouis à la vue du sang...

Marchent éclata de rire, mais d’un rire attendri.

– Ma mère est chirurgien au service des traumatisés. Elle opère cinq ou six fois par jour.

– Et, évidemment, elle a été déçue de ne pas vous voir faire médecine.

– Un peu, mais moins que pour mon frère aîné, Jim. Lui, sa décision de devenir prêtre a été un vrai choc. Nous sommes évidemment catholiques. C’est une chose à laquelle ma mère n’avait jamais songé, et j’ai ma théorie là-dessus, savez-vous, une explication psychologique, mais il faut reconnaître que c’est un excellent prêtre. Il a été nommé à San Francisco. Il est en charge de l’église St Francis at Gubbio, dans le Tenderloin ♦, et il tient une cantine pour les sans-abri. Il travaille plus dur que ma mère. Ce sont d’ailleurs les deux plus gros bosseurs que je connaisse.

En troisième position viendrait sans doute Celeste.

Ils continuèrent à parler des fouilles. Reuben, pas du genre à s’arrêter sur les détails, ne s’était jamais beaucoup abîmé les yeux sur les tessons de poteries, mais il avait beaucoup apprécié ce qu’il avait appris. Il était impatient de voir les tablettes d’argile.

Ils parlèrent d’autres sujets. De l’« échec » de Marchent, selon ses propres termes, avec ses frères, qui nes’étaient jamais intéressés à la maison, à Felix ou à ce qu’il avait laissé derrière lui.

– Après l’accident, je ne savais pas quoi faire, commença-t-elle.

Elle se leva et se dirigea vers la cheminée. Elle plongea le tisonnier dans les flammes et la flambée repartit.

– Les garçons avaient déjà fait cinq pensionnats: renvoyés pour consommation d’alcool, et consommation et revente de stupéfiants.

Elle revint à la table. Felice reparut avec une nouvelle bouteille de cet excellent vin.

Marchent poursuivit son récit d'une voix basse et étonnamment confiante.

– Ils doivent avoir connu tous les centres de désintoxication du pays, reprit-elle, et quelques-uns à l'étranger. Ils savent exactement quoi dire au juge pour partir en cure, et quoi dire aux thérapeutes quand ils y sont. C'est incroyable la façon qu'ils ont de manipuler les médecins. Et, bien évidemment, avant d'être renvoyés chez eux, ils font le plein de psychotropes.

Soudain, elle leva les yeux :

– Reuben, pas un mot là-dessus dans vos articles, jamais ! lui ordonna-t-elle.

– C'est impensable, la rassura-t-il. Cela dit, Marchent, la plupart des journalistes ne sont pas dignes de confiance. Vous le savez, hein ?

– Plus ou moins, oui.

– J'avais un bon copain, à Berkeley, qui est mort d'une overdose. C'est comme ça que j'ai rencontré ma petite amie, Celeste. C'était son frère. Pourtant, il avait tout, vous voyez, mais il a plongé dans la dope et il est mort comme un chien, dans les toilettes d'un bar. Personne n'a rien pu faire.

Il lui arrivait de penser que c'était la mort de Willie qui les avait réunis, Celeste et lui, du moins pendant un temps. Après Berkeley, Celeste était allée faire son droit à Stanford et avait été admise au barreau dès sa sortie. Le décès de son frère avait donné à leur liaison une certaine gravité, comme un accompagnement musical en mode mineur.

– On ne sait pas pourquoi on suit cette pente-là, observa Reuben. Willie était un garçon brillant, mais il était toxicomane. Il s'est enlisé dans la drogue, tandis que ses copains n'ont fait qu'y passer.

– C'est ça, exactement. J'ai dû moi-même prendre tout ce que mes frères ont pris, mais, je ne sais pas, quelque chose là-dedans me déplaisait.

– Même chose pour moi, fit Reuben.

– Évidemment, ils n'ont pas apprécié que j'hérite de tout. Mais ils étaient petits quand oncle Felix est parti. S'il était rentré, il aurait modifié son testament en tenant compte d'eux.

– Vos parents ne leur avaient rien laissé ?

– Mais bien sûr que si ! Et même nos grands-parents et nos arrière-grands-parents avant eux. Ils ont tout dilapidé en un rien de temps, en organisant des fêtes pour des centaines de personnes et en finançant des groupes de rock, des drogués comme eux qui n'avaient pas la moindre chance de percer. Ils roulent ivres, matraquent les voitures et, curieusement, s'en tirent sans une égratignure. Un de ces jours, ils vont tuer quelqu'un, ou se tuer, eux.

Elle leur avait expliqué que, aussitôt la propriété vendue, elle comptait leur allouer une assez belle somme. Que rien ne l'y obligeait, mais qu'elle le ferait. La banque la leur reverserait petit à petit pour qu'ils ne flambent pas tout comme ils l'avaient fait avec leur héritage. Mais ils n'avaient rien voulu entendre. Quant à la maison, elle n'avait à leurs yeux aucune espèce de valeur sentimentale et, s'ils avaient pu trouver quelqu'un à qui fourguer les collections de Felix, ils les auraient volées depuis longtemps.

– En fait, ils ne connaissent pas la valeur de la plupart des trésors cachés dans cette maison. De temps à autre, ils forcent une serrure et repartent avec des objets sans

intérêt. Mais, le plus souvent, c'est de l'extorsion... Vous savez, ils m'appellent au milieu de la nuit, soûls, menacent de se suicider et, en général, je finis par leur signer un gros chèque. Ils supportent patiemment mes sermons, mes larmes et mes conseils en matière d'argent. Et les voilà repartis aux Caraïbes, à Hawaii ou à Los Angeles pour une nouvelle virée. Je crois que leur toute dernière tocade, c'est de se lancer dans le porno. Ils ont trouvé une starlette qu'ils s'occupent de former. Si elle est mineure, ils risquent la prison. Ça se terminera peut-être comme ça. En tout cas, nos avocats le pensent. Mais tout le monde fait comme s'il y avait encore de l'espoir.

Son regard vagabonda dans la pièce. S'il ne pouvait imaginer ce qu'elle ressentait, il savait ce que lui-même ressentait : que jamais il n'oublierait l'image qu'elle lui offrait à cet instant dans le halo des bougies, le visage à peine empourpré par le vin, les lèvres, semblait-il, très rouges, et ses yeux gris fumée qui renvoyaient les éclats de l'âtre.

– Ce qui me consterne, c'est qu'ils n'ont jamais été curieux de rien, qu'ils ne se sont jamais intéressés à Felix, à rien du tout : ni à la musique, ni à la peinture, ni à l'Histoire...

– J'ai du mal à imaginer ça, fit-il.

– Et c'est justement ce qu'il y a d'agréable avec vous, Reuben. Vous n'avez pas, comme les autres jeunes, le cynisme chevillé au corps.

Elle poursuivait son tour d'horizon, posant un regard un peu nerveux sur le buffet sombre, l'ombre du manteau de la cheminée, avant de revenir au lustre rond en fer qui n'avait pas été allumé, avec ses moignons de bougies recouverts de poussière.

– Ce qu'on a pu passer de bons moments dans cette pièce... reprit-elle. Oncle Felix me promettait de m'emmener partout. Il avait plein de projets. Mais je devais d'abord terminer mes études, là-dessus il était inflexible. Et ensuite nous partirions sillonner le monde.

– Vous pensez être écrasée de chagrin quand vous vendrez cette maison ? hasarda Reuben. D'accord, je suis un peu pompette. Mais sérieusement, vous regretterez cet endroit ? Comment en serait-il autrement ?

– Ici, pour moi, c'est terminé, mon cher petit. Je voudrais que vous voyiez ma maison de Buenos Aires. Non, c'est un pèlerinage, ce voyage. Il n'y a plus rien ici qui me retienne désormais, si ce n'est quelques problèmes à régler.

Soudain, il eut envie de dire :Écoutez, cette maison, je vais l'acheter. Et, Marchent, vous pourrez venir ici, n'importe quand, rester tant que vous voulez.Chimères d'exalté. Si sa mère l'entendait, elle rirait.

– Venez, dit-elle, il est déjà neuf heures, vous vous rendez compte ? Nous verrons ce que nous pourrons à l'étage et nous laisserons le reste pour la lumière du jour.

Ils traversèrent une enfilade d'intéressantes chambres tapissées, de salles de bains carrelées à l'ancienne, avec lavabos à colonne et baignoires à pieds de lion. Il y avait des antiquités américaines à foison, ainsi que quelques objets européens. Les pièces étaient spacieuses, confortables et accueillantes, malgré la poussière, les couleurs passées et le froid.

Enfin elle ouvrit la porte de « l'une des bibliothèques de Felix » – en fait, un immense bureau avec des tableaux noirs, des panneaux d'affichage, et des murs et des murs de livres.

– Rien n’a changé depuis vingt ans, dit-elle en désignant toutes les photographies, les coupures de journaux et les notes décolorées punaisées sur les panneaux, ainsi que les mots écrits sur les tableaux, encore visibles après tout ce temps.

– Ah, mais c’est incroyable...

– Oui, parce que, voyez-vous, Felice est persuadée qu’il va rentrer, ce que j’ai pu moi aussi penser, à certains moments. Je n’ai rien osé toucher. Quand je me suis rendu compte que les garçons étaient venus ici et avaient volé des choses, j’étais hors de moi.

– J’ai vu les serrures de sécurité.

– Eh bien oui, nous en sommes là. Sans parler du système d’alarme, même si je ne suis pas sûre que Felice le branche quand je suis absente.

– Ces livres, là, c’est de l’arabe, non ? s’enquit Reuben en longeant les étagères. Et ça, qu’est-ce que c’est ? Je ne sais même pas.

– Moi non plus. Il voulait que j’apprenne toutes les langues qu’il connaissait, mais je n’avais pas son talent. Lui, il était capable d’apprendre n’importe quelle langue. Et presque de lire dans les pensées.

– Ah, ça, c’est de l’italien, évidemment, et ça, du portugais.

Il s’arrêta devant le bureau.

– Ce doit être son journal, non ?

– Disons une sorte de carnet de bord. Je pensais qu’il l’aurait pris avec lui en partant...

Les pages aux lignes bleues étaient couvertes d’une curieuse écriture. Seule la date était lisible : « 1^{er} août 1991 ».

– C’est là qu’il l’a laissé, commenta Marchent. Mais cette langue, que diriez-vous que c’est ? Ceux qui se sont penchés dessus ont des avis divergents. C’est une langue du Moyen-Orient, presque à coup sûr, mais qui ne dérive pas de l’arabe, du moins pas directement. Et puis les phrases sont parsemées de symboles qui ne disent rien à personne.

– Impénétrable... murmura-t-il.

L’encrier était à sec. Il y avait là un stylo à plume, gravé d’un nom en lettres d’or : FELIX NIDECK. Il y avait aussi une photographie encadrée représentant la fine équipe dans une ambiance plus détendue, sous des guirlandes de fleurs, le verre à la main. Les visages étaient rayonnants, Felix entourait de son bras Serguei, le grand blond aux yeux délavés, et Margon le Sans-Dieu fixait l’objectif avec un sourire placide.

– C’est moi qui lui ai offert ce stylo, dit-elle. C’était un inconditionnel des stylos à plume. Il aimait le bruit qu’ils font sur le papier. Je l’avais acheté chez Gump’s à San Francisco. Allez-y, vous pouvez le prendre si vous voulez. Du moment que nous le remettons là où il était.

Il hésita. C’était le journal qu’il avait envie de prendre. Un frisson l’avait saisi, la présence oppressante d’une autre personne, d’une autre personnalité, il n’aurait su dire laquelle. Cet homme avait l’air si heureux sur la photo, les yeux plissés de bonne humeur, la chevelure brune comme ébouriffée par la brise.

Reuben promena son regard sur la pièce, sur les rayonnages encombrés, les vieilles cartes collées à même le plâtre, avant de le ramener sur le bureau. Il éprouvait pour cet homme une curieuse passion, une exaltation même.

– Comme je vous l’ai dit, si j’ai l’acheteur qu’il me faut, tout ceci partira dans un entrepôt. Et dans les plus brefs délais. Tout a été photographié, savez-vous. Il y a longtemps, j’y ai veillé. J’ai des dossiers remplis de photos de chaque étagère, de chaque dessus de table, de chaque panneau d’affichage. C’est, jusqu’ici, le seul type d’inventaire que j’ai entrepris.

Reuben contemplant le tableau noir. Certes, les mots écrits à la craie s’étaient estompés et ce qu’il en restait était incrusté dans la peinture sombre. Mais ceux-là étaient compréhensibles, il pouvait les lire, ce qu’il fit :

– « La lueur des torches de la fête, le flamboiement des lampes parfumées, des bûchers allumés pour lui, lorsqu’il était l’enfant chéri du peuple, la splendeur de la cour royale dont il avait été l’astre privilégié... Tous semblent avoir concentré leur gloire morale et matérielle dans ce joyau et brûler d’un éclat à la fois emprunté au futur et puisé dans le passé. »

– Vous l’avez merveilleusement bien lu, murmura-t-elle. Je n’avais encore jamais entendu ce texte lu à haute voix.

– Je le connais, ce passage. Je l’ai déjà vu quelque part, j’en suis sûr.

– Ah oui ? Vous êtes le premier à me faire cette remarque. Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

– Attendez, que je réfléchisse... Je sais de qui il est : il est de Nathaniel Hawthorne. C’est dans une nouvelle intitulée *The Antique Ring*.

– Ah mais, mon cher, c’est tout à fait impressionnant ! Donnez-moi un instant.

Elle se mit à chercher sur les étagères.

– C’est par ici... par ici que se trouvent mes écrivains favoris de langue anglaise.

Elle tira du rayon un vieux volume doré sur tranche et à la reliure de cuir fatiguée. Et commença à tourner les pages.

– Eh bien, Reuben, vous avez vu juste : voici le passage, exactement, souligné au crayon ! Jamais je ne l’aurais trouvé toute seule.

Il lui prit le livre des mains. Rouge de plaisir, il la regarda, rayonnant.

– C’est assez sidérant : c’est la première fois que ma maîtrise en littérature anglaise me sert à quelque chose.

– Mais, mon cher, vos études vous serviront toujours. Qui a bien pu vous convaincre du contraire ?

Il examina les pages. Beaucoup de notes au stylo, et à nouveau ces étranges symboles, jetés comme à la va-vite, qui démontraient par leur opacité combien une langue écrite est un monde complexe et abstrait.

Elle lui souriait avec une affection évidente. Mais peut-être était-ce la lumière de la lampe à abat-jour vert posée sur le bureau qui l’abusait.

– C’est à vous, Reuben Golding, que je devrais donner cette maison, dit-elle. Vous auriez les moyens de l’entretenir ?

– Parfaitement ! Mais il est exclu que vous me la donniez, Marchent. Je vais vous l’acheter.

Voilà, c’était dit, et le voici qui rougissait encore. Mais il était au comble du bonheur.

– Je dois repartir pour San Francisco, en parler à ma mère et à mon père. En discuter à

tête reposée avec ma fiancée. Leur faire comprendre. Mais je peux et je vais l'acheter, si vous y consentez. Croyez-moi ! D'ailleurs, j'y pense depuis l'instant où je suis arrivé. Je me disais que je le regretterais toute ma vie si je ne le faisais pas... mais, vous le savez, si je l'achète, Marchent, eh bien la porte vous sera toujours ouverte, à toute heure du jour et de la nuit.

Elle lui adressa un sourire des plus sereins, à la fois très présente et très lointaine.

– Vous avez des ressources personnelles, c'est cela ?

– Oui, j'en ai toujours eu. Pas comparables aux vôtres, Marchent, mais j'en ai.

Il ne souhaita pas s'étendre sur les magnats de l'immobilier à l'origine de la fortune familiale, ni sur les fonds de dépôt mis en place bien avant sa naissance. Mais il entendait déjà sa mère et Celeste se récrier à l'annonce de la nouvelle. Grace allait tous les jours au travail comme si elle était sans le sou. Et elle pensait que ses enfants feraient de même. Même Phil avait travaillé toute sa vie, à sa façon. Puis Jim avait tout plaqué pour les ordres. Et voilà que lui allait entamer son capital pour cette maison. Il n'en avait cure. Celeste ne le lui pardonnerait jamais. Mais il s'en moquait éperdument.

– J'y avais un peu pensé, fit Marchent. Vous être journaliste rentier, n'est-ce pas ? Et, du coup, vous culpabilisez énormément. Je vois...

– Juste un peu, dit-il à mi-voix.

Tendant la main droite, elle lui toucha la joue gauche. Ses lèvres bougèrent, mais sans qu'aucun mot n'en sorte. Ses sourcils s'animèrent d'un léger froncement, mais sa bouche demeurait pleine et souriante.

– Mon cher garçon, lorsque vous écrirez un jour un roman sur cette maison, vous lui donnerez pour titre Nideck Point, d'accord ? Et peut-être qu'en souvenir de moi vous m'y ferez une place, d'une façon ou d'une autre ? Vous pensez que vous le ferez ?

Il s'approcha d'elle.

– Je décrirai vos beaux yeux couleur de brume et vos doux cheveux blonds. Je décrirai votre long cou gracieux et vos mains qui me font penser à des oiseaux quand vous les agitez. Et je décrirai votre voix, cette façon nette, précise que vous avez d'articuler, qui fait de vos paroles une cascade d'argent.

J'en écrirai, des choses, pensait-il. Un jour, j'écrirai quelque chose de fort et de beau. Je le peux. Et je vous le dédierai, car vous êtes la première personne à m'avoir fait prendre conscience que j'en étais capable.

– De quel droit peut-on me dire que je n'ai pas de don, de talent, de passion ? murmura-t-il. Pourquoi vous dit-on de telles choses quand vous êtes jeune ? Ce n'est pas juste, non ?

– Non, ce n'est pas juste. Mais, le plus mystérieux, c'est que vous y croyez...

À cet instant, toutes les vieilles voix réprobatrices se turent brusquement en lui... Alors seulement il mesura la puissance du chœur qu'elles formaient depuis toujours. Ce chœur, avait-il été une minute sans l'entendre ? Rayon de Soleil, Bébé, Petit, Reuben, que sais-tu de la mort, que sais-tu de la souffrance, à quoi réfléchis-tu, pourquoi te fatiguerais-tu à le faire, tu ne t'es jamais intéressé à un sujet plus de... Toutes ces paroles venaient de se figer. Il vit sa mère. Il vit Celeste, son petit visage animé et ses grands yeux bruns. Mais il n'entendait plus leurs voix.

Il se pencha et embrassa Marchent. Elle ne se détourna pas. Ses lèvres étaient tendres, un peu comme celles d'un enfant, se dit-il, même s'il n'en avait plus embrassé depuis que lui-même avait quitté l'enfance. Il l'embrassa encore. Cette fois, quelque chose en elle bougea et, lorsqu'il le perçut, la passion qui l'habitait s'enflamma.

Tout à coup, il sentit sa main sur son épaule, qui la serrait et le repoussait doucement.

Elle se retourna et inclina la tête, comme quelqu'un qui reprend son souffle.

Elle lui prit la main et l'entraîna vers une porte fermée.

Certain que celle-ci donnait accès à une chambre, il avait pris sa décision. Peu importe ce que Celeste en penserait, à supposer qu'elle l'apprenne. Il n'avait nullement l'intention de laisser passer cette opportunité.

Elle l'attira dans une pièce sombre et alluma une lampe basse.

Lentement, il comprit qu'il s'agissait d'une sorte de galerie doublée d'une chambre. D'antiques figures de pierre reposaient sur des socles, sur d'épaisses étagères et au sol.

Quant au lit, il était élisabéthain, une relique anglaise sans doute, une sorte de lit clos muni de volets en bois sculpté que l'on pouvait fermer pour se prémunir de la froidure nocturne.

Le vieux couvre-lit en velours vert était moisi, mais c'était là le cadet de ses soucis.

Il émergea d'un profond sommeil. Une faible lumière provenait d'une salle de bains dont la porte était restée ouverte. À la patère qui y était fixée pendait un cintre lesté d'un épais peignoir blanc en éponge.

Son sac en cuir était à ses côtés, sur une chaise, et son pyjama en avait été sorti ainsi que sa chemise propre pour le lendemain et ses autres affaires personnelles. Son pantalon avait été plié. De même que les chaussettes dont il s'était débarrassé.

Il avait laissé son sac dans son véhicule sans le fermer à clé. Cela signifiait qu'elle était sortie dans le noir, seule, pour aller le lui chercher, ce qui lui fit un peu honte. Mais il était trop heureux et trop reposé pour laisser cette honte l'envahir.

Il était encore couché sur la couverture en velours, mais les oreillers avaient été retirés des housses assorties et les chaussures qu'il avait ôtées à la hâte étaient rangées côte à côte près de la chaise.

Longtemps, il resta allongé là en songeant à leur corps à corps, et il s'étonna d'avoir trompé Celeste si tranquillement. En réalité, cela n'avait rien eu de tranquille. Leur élan avait été rapide, fougueux et le plaisir, d'une intensité inattendue. Il ne s'en voulait pas. Non, en rien. Il voyait cela comme un épisode dont il se souviendrait toute sa vie et qui lui paraissait infiniment plus important que tout ce qu'il avait accompli jusque-là ou presque.

En parlerait-il à Celeste ? Pas sûr. Pas de but en blanc, en tout cas. Il devrait d'abord bien s'assurer qu'elle avait envie de l'entendre. Cela l'obligerait à parler avec elle, encore et encore, d'un tas de choses, hypothétiques et réelles, et de la pire réalité de toutes, à savoir qu'avec elle il se sentait chaque fois acculé et discrédité, ce qui l'avait pas mal détruit. Ainsi avait-elle été très surprise d'apprendre que ses articles pour l'Observeravaient été appréciés. Et cela l'avait meurtri.

À cet instant, il se sentait ragaillardi, mais aussi un peu enivré et coupable, et un peu triste. À aucun moment il ne se dit que Marchent le convierait à nouveau dans sa couche. Il était même certain du contraire. Et il tressaillit en pensant qu'elle allait se montrer condescendante avec lui, lui dire qu'il était un beau jeune homme. Il lui semblait qu'au cœur de leurs ébats elle lui avait murmuré quelque chose de semblable et qu'il n'y avait pas alors accordé d'importance. Maintenant, si.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il était surpris par la tournure des événements qui, avec la maison, Felix Nideck et la mystique de toute cette famille, semblaient former un tout.

Il se leva et passa dans la salle de bains. Il y trouva sa trousse de rasage ouverte sur le bord du lavabo en marbre et, sur une étagère de verre, sous le miroir, tous les articles de toilette dont il pouvait avoir besoin, exactement comme dans un hôtel bien tenu. Une fenêtre garnie de rideaux s'ouvrait à l'ouest ; de jour, mais c'était à vérifier, on pouvait sans doute voir l'océan ou les falaises.

Il se doucha, se brossa les dents et mit son pyjama. Après avoir enfilé le peignoir et ses chaussures, il rabattit prestement le dessus-de-lit et redonna du gonflant aux oreillers.

Pour la première fois de la soirée, il consulta son téléphone et vit qu'il avait deux messages de sa mère, un de son père, deux de son frère Jim et cinq de Celeste. Parfait, mais ce n'était pas le moment d'y répondre.

Il glissa l'appareil dans la poche de son peignoir et dressa l'inventaire de la pièce.

Il y avait là des trésors incroyables, disposés semblait-il pêle-mêle et plus ou moins époussetés. Des tablettes. Oui, des tablettes, de petites et fragiles tablettes en argile cuite qui, s'il les touchait, risquaient de tomber en poussière. Il discernait leurs minuscules signes cunéiformes. Et il y avait aussi des figurines de jade, de diorite, d'albâtre, des dieux et des déesses qu'il reconnaissait, d'autres qu'il n'avait jamais vus, des boîtes en marqueterie bourrées de morceaux de papier ou de tissu dépareillés, des tas de pièces de monnaie et d'objets qui pouvaient être des bijoux, et encore des livres. De nombreux livres rédigés, là encore, dans toutes sortes de mystérieux idiomes asiatiques et dans des langues européennes aussi.

Tous les romans d'Hawthorne étaient là, ainsi que quelques autres, plus récents, qui le surprirent et l'enthousiasmèrent : Ulyssede James Joyce, tout écorné et frangé de petites notes adhésives, des titres d'Hemingway, d'Eudora Welty et de Zane Grey. Il tomba aussi sur de vieilles histoires de fantômes, œuvres d'élégants auteurs britanniques tels M.R. James, Algernon Blackwood et Sheridan LeFanu.

Il n'osait pas toucher à ces livres. Certains débordaient de languettes de papier déchiré, et les éditions de poche les plus anciennes tombaient en lambeaux. Mais il en retira l'impression fort étrange de connaître Felix et de l'aimer, ce pincement semblable à l'engouement qui avait été le sien, enfant, lorsqu'il était tombé amoureux de Catherine Zeta Jones ou de Madonna, à ses yeux les êtres les plus sublimes et les plus désirables de la terre. Une envie simple de connaître Felix, d'avoir Felix à lui, d'appartenir à son monde. Mais Felix était mort.

Un délire enfiévré envahit son esprit. Il allait épouser Marchent. Il allait vivre avec elle ici. Il ressusciterait cette maison, pour elle. Ensemble, ils passeraient en revue toute la documentation de Felix. Peut-être Reuben écrirait-il l'histoire de la maison, et celle de Felix, dans un de ces ouvrages spécialisés invariablement illustrés de grandes et coûteuses photographies et qui, sans jamais atteindre de gros tirages, sont toujours respectés et estimés. Il en possédait lui-même, et en quantité.

Voilà qu'il se surprenait maintenant à rêver. Et, à dire vrai, malgré tout l'amour qu'il portait à Marchent, il n'avait pas envie pour l'heure d'épouser qui que ce soit. Mais ce livre, peut-être pourrait-il s'y atteler, et Marchent pourrait l'accompagner dans cette aventure, même si, de son côté, elle repartait pour l'Amérique du Sud. Peut-être cela les souderait-il durablement, et ferait d'eux de bons ou de grands amis, créerait entre eux des liens auxquels tous deux tiendraient.

Il sortit de la chambre et fit quelques pas au premier.

Remonta le couloir nord situé à l'arrière de la maison.

De nombreuses portes étant ouvertes, il jeta un regard dans plusieurs petites bibliothèques et galeries tout à fait semblables à celle qu'il venait de quitter. Encore et toujours des tablettes anciennes en argile. Il n'en revenait pas. Encore des figurines, et même des rouleaux de parchemin. Il devait se raisonner pour ne pas y toucher.

Sur le couloir est donnaient d'autres chambres merveilleusement aménagées, dont une habillée d'une éblouissante tapisserie orientale noir et or et une autre parée de rayures rouge et or.

Ayant fait le tour, il se retrouva sur le côté ouest de la maison. Il s'immobilisa un instant sur le seuil de ce qui était manifestement la chambre à coucher de Marchent, contiguë à celle de Felix, un nid douillet avec des rideaux et une parure de lit en dentelle blanche. Il avisa ses vêtements en tas au pied du lit, mais de Marchent, point.

Il voulut monter au grenier. Un escalier s'élançait à chacune des extrémités du couloir ouest. Pourtant, sans la permission d'aller fureter là-haut, il s'abstint. Il n'ouvrit pas non plus les portes closes, malgré l'envie qui le démangeait.

Il adorait cette maison. Il adorait les appliques doubles en forme de bougies, les corniches en bois, épaisses et omniprésentes, les essences sombres des plinthes et les lourdes portes à poignées de laiton.

Mais où était la maîtresse des lieux ?

Il descendit.

Et l'entendit avant de la voir. Depuis la cuisine, il la découvrit dans un bureau contigu, au milieu de télécopieurs et de photocopieuses, d'écrans d'ordinateurs et d'un désordre avancé, conversant à voix basse sur un poste fixe.

Il n'avait pas l'intention de l'espionner et, en vérité, ne parvenait pas vraiment à comprendre ce qu'elle disait. Elle portait maintenant un déshabillé blanc, fait d'une matière très douce, avec, semblait-il, des superpositions de dentelle et de perles, et sa chevelure lisse et raide brillait comme du satin dans la lumière.

À la seule vue de sa main qui tenait le combiné, de la lumière tombant sur son front, il ressentit une douloureuse décharge de désir.

Elle se retourna, le vit et sourit en lui faisant signe d'attendre.

Il fit demi-tour et s'éloigna.

La vieille Felice faisait le tour de la maison en éteignant les lumières.

La salle à manger était déjà dans la pénombre lorsqu'il la retraversa et il vit que le feu avait été dispersé, il n'en restait que des braises. Les chambres du devant étaient désormais entièrement dans le noir. Et il vit la vieille femme remonter le couloir et tendre la main vers chaque interrupteur.

Finalement, elle passa devant lui en rejoignant la cuisine, qu'elle plongeait elle aussi dans l'obscurité. Elle ressortit, sans un mot pour Marchent qui parlait encore, et Reuben reprit l'escalier.

Dans le couloir du premier, une petite lampe brûlait sur une table. Aucune lumière ne filtrait par la porte ouverte de la chambre de Marchent.

Il s'assit en haut des marches, le dos au mur. Il se dit qu'il allait l'attendre et qu'elle n'allait pas tarder à monter.

Il sut brusquement qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour la convaincre de passer la nuit avec lui et il sentit grandir son impatience de la tenir, de l'embrasser, de la sentir dans ses bras. Coucher avec elle lui avait procuré une puissante excitation pour la simple raison qu'elle était pour lui une inconnue, une femme à part, douce et docile pourtant, parfaitement sûre d'elle et, honnêtement, bien plus ardente qu'il n'avait jamais

vu Celeste l'être. Elle n'avait rien d'une femme mûre. Il n'ignorait bien sûr pas son âge, mais elle avait la chair ferme et fraîche, même si elle était un peu moins musclée que Celeste.

Ces pensées lui parurent déplacées, lui déplurent. Il pensa à sa voix et à ses yeux, il l'aimait. Il se disait que Celeste comprendrait sûrement. Après tout, elle lui avait été infidèle à deux reprises avec son ancien fiancé. Elle ne lui avait rien caché de ces deux « écarts », et ils avaient tourné la page. En fait, Celeste en avait beaucoup plus souffert que Reuben.

Mais, dans son esprit, il avait une revanche à prendre, et une femme de l'âge de Marchent ne saurait susciter la jalousie de Celeste. Douée d'une beauté hors du commun et d'une séduction naturelle, celle-ci passerait l'éponge.

Il alla dormir. D'un sommeil précaire qui lui donna l'impression d'être éveillé. Il sentait son corps merveilleusement relâché et savait qu'il n'avait pas été aussi heureux depuis très longtemps.

Un fracas assourdissant. Un bruit de verre brisé. Il se réveilla. Tout était éteint. Il ne distinguait rien. C'est alors qu'il entendit Marchent crier.

Il se précipita dans l'escalier en laissant sa main glisser sur la large rampe en chêne pour s'orienter.

Les cris atroces qui se succédaient le guidaient tout droit à travers l'obscurité et, peu à peu, une lumière dont il ignorait la provenance lui permit de discerner la porte de la cuisine.

Le faisceau d'une lampe torche l'aveugla et, avant qu'il ait pu se protéger les yeux, quelqu'un le saisit à la gorge et le repoussa en arrière. Sa tête heurta le mur. On l'étranglait. La lampe roula à terre. Fou de rage, il décocha un coup de genou à son agresseur et lança les deux mains vers son visage. De la gauche, il attrapa une touffe de cheveux et son poing droit toucha l'homme à l'œil. Celui-ci hurla et desserra son étreinte autour de la gorge de Reuben. Mais une autre silhouette, armée elle aussi d'une lampe, se jeta sur lui. Reuben vit un éclair métallique et sentit le tranchant d'une lame s'enfoncer dans son estomac. Jamais il n'avait été en proie à une telle fureur, mais, tandis que les deux hommes le criblaient de coups de poing et de pied, il sentit le sang s'échapper par saccades de son abdomen. À nouveau il vit l'éclat du couteau brandi. Il contre-attaqua avec toute l'énergie dont il était capable, mettant dans son poing tout le poids de son corps, et se débarrassa de l'un de ses assaillants en le projetant en arrière.

De nouveau, il sentit une lame qui, cette fois, lui entailla le bras gauche.

Mais, tout à coup, un déluge sonore envahit l'ombre du couloir. On aurait dit les grondements sourds d'un chien féroce. Ses agresseurs hurlèrent, l'animal claquait des mâchoires, rugissait. Quant à Reuben, il s'était affaissé dans ce qui devait être son propre sang.

Longtemps auparavant, Reuben avait assisté à un combat de chiens et ce qu'il gardait en mémoire, ce n'étaient pas les images – car, dans cette frénésie, tout allait trop vite –, mais les bruits.

Il retrouvait là cette même impression. Il ne parvenait pas à voir le chien. Ni ses agresseurs. Il sentit le poids de l'animal sur lui, le clouant au sol, et les vociférations des deux hommes cessèrent.

Dans un grondement terrible, l'animal l'attrapa par la tête. Ses dents s'enfoncèrent dans son profil. Reuben se sentit hissé tandis que ses bras battaient l'air. La douleur était pire que celle de sa blessure au ventre.

Et puis, brusquement, les puissantes mâchoires le relâchèrent.

Il retomba sur l'un de ses agresseurs et, tout à coup, un seul bruit fut perceptible dans l'univers tout entier : la respiration haletante de la bête.

Il essaya de bouger mais ne sentait plus ses jambes. Quelque chose de lourd, la patte de l'animal, reposait sur son dos.

– Mon Dieu, aide-moi ! dit-il. Mon Dieu, je T'en prie...

Ses yeux se fermèrent, il s'enfonça peu à peu dans un tumulte de ténèbres, mais

s'obligea à remonter à la surface.

– Marchent ! lança-t-il.

Mais à nouveau les ténèbres l'ensevelirent.

Autour de lui, le silence était total. Il savait que les deux hommes étaient morts. Il savait que Marchent était morte.

Il roula sur le dos et entreprit d'atteindre la poche droite de son peignoir. Ses doigts se refermèrent sur le portable, mais il attendit. Il attendit dans le silence jusqu'à ce qu'il soit certain d'être vraiment seul. Il sortit alors l'appareil, le porta à la hauteur de son visage et appuya sur le bouton qui éclairait le petit écran.

Les ténèbres revinrent, comme des vagues déferlant pour le ravir à la plage blanche où il avait trouvé refuge. Mais le téléphone lui échappa. Sa main était mouillée et il avait glissé. Il tourna la tête et le vertige le reprit.

Il le combattit, de toutes ses forces.

– Je suis en train de mourir, chuchota-t-il. Ils sont morts, tous. Marchent est morte. Et moi, je suis en train de mourir, il faut que je trouve du secours.

Il avança la main, tâtonna à la recherche de l'appareil et ne sentit sous ses doigts que le parquet humide. Il appliqua sa main gauche contre la douleur qui lui brûlait les entrailles et sentit le sang sourdre à travers ses doigts. Nul ne pouvait rester en vie avec une hémorragie pareille.

Se tournant sur le côté, il s'efforça de se redresser pour se mettre à genoux. Mais la syncope revint, qui cette fois l'emporta aussitôt.

Il entendit un son, quelque part.

Un son ténu, sinueux.

Comme un ruban de lumière dans le noir...

Était-ce son imagination ? Un rêve ? Il se sentait mourir.

Jamais il n'aurait pensé que sa mort serait aussi paisible, aussi discrète, aussi aisée.

– Marchent... murmura-t-il. Je suis désolé, absolument désolé !

Mais il y eut une deuxième sirène... Oui, il l'entendait, un deuxième ruban qui scintillait dans l'obscurité. Ces deux vrilles sonores s'entremêlaient avant de se séparer, serpentaient en se rapprochant. Puis en arriva, oui, une troisième.

Inconcevable...

Les sirènes étaient toutes proches maintenant, elles faiblissaient, comme si quelqu'un rembobinait leur ruban chatoyant. Et, à nouveau, le bruit du verre brisé.

Il sombra, sentit les ténèbres le happer. Mais, mes amis, vous arrivez bien tard. La situation ne lui paraissait pas si horrible ni si tragique, vraiment pas. Elle avait au contraire quelque chose de nouveau, d'excitant – Tu es en train de mourir, Reuben –, et il ne résistait pas, n'espérait rien.

Quelqu'un se tenait debout à ses côtés. Des pinceaux lumineux s'entrecroisaient au-dessus de lui, glissaient le long des murs. C'était plutôt beau.

– Marchent, fit-il. Marchent ! Ils l'ont eue.

Il n'arrivait pas à articuler. Sa bouche était encombrée d'une matière visqueuse.

– Ne dis rien, fiston, fit l'homme agenouillé près de lui. On s'occupe d'elle. On fait tout ce qu'on peut.

Mais il savait. Il savait au silence et au calme qui l'avaient entouré, à la tristesse aussi qui teintait la voix de cet homme que, pour Marchent, c'était trop tard. Cette femme charmante et élégante, qu'il avait connue pendant moins d'une journée, était morte. Elle était morte dès le début.

– Reste avec moi, fiston, fit l'homme.

On le souleva. Puis le masque à oxygène en plastique descendit sur lui. On déchira sa chemise.

Il entendit le déclic et le crachotement du talkie-walkie. Il était sur le brancard. Ils couraient.

– Marchent... dit-il.

À l'intérieur de l'ambulance, la lumière l'éblouit. Il ne voulait pas être séparé d'elle. Il fut pris de panique, mais on l'immobilisa et il perdit connaissance.

Aux urgences du comté de Mendocino, Reuben reprit et perdit connaissance deux heures durant ; il fut ensuite transféré par hélicoptère vers le sud, à l'hôpital général de San Francisco où le Dr Grace Golding l'attendait avec, à ses côtés, son mari Phil.

Reuben se débattait comme un beau diable contre les entraves qui le reliaient au lit à roulettes. La douleur et les médicaments lui faisaient perdre la tête.

– Ils ne veulent pas me dire ce qui s'est passé ! tonna-t-il à l'adresse de sa mère, qui exigea immédiatement de la police qu'elle lui apporte les réponses qu'il était en droit d'obtenir.

Le seul problème, expliquaient les policiers, c'est qu'il était trop assommé par les médicaments pour répondre à leurs questions et qu'à ce moment précis ils en avaient plus à lui poser que le contraire. Mais, effectivement, Marchent Nideck était morte.

C'est Celeste qui, ayant contacté par téléphone les autorités de Mendocino, revint avec la nouvelle.

Marchent avait été poignardée à plus de seize reprises, et dix des blessures qu'elle avait subies auraient pu être fatales. Elle était décédée en quelques minutes, voire quelques secondes. Si elle avait souffert, c'était très brièvement.

Pour la première fois, Reuben ferma les yeux volontairement et s'endormit.

À son réveil, un policier en civil était là et, d'une voix pâteuse, Reuben lui déclara que, oui, il avait eu des relations intimes avec « la défunte » et, non, il ne s'opposait pas à un test ADN. Il savait que l'autopsie révélerait ces détails de toute façon.

Du mieux qu'il put, il raconta ce dont il se souvenait. Non, il n'avait pas appelé le 911 ; il avait laissé tomber son téléphone sans pouvoir le retrouver. Mais si l'appel provenait de son appareil, eh bien, c'est lui qui avait dû le passer.

(« Meurtre ! Meurtre ! », ce sont les mots qu'il aurait prononcés plusieurs fois. Cette façon de parler ne lui ressemblait pourtant en rien.)

Celeste voulait qu'il arrête de parler. Il lui fallait un avocat. Il ne l'avait jamais vue aussi inquiète, aussi proche des larmes.

– Mais non, répétait Reuben, je n'ai pas besoin d'un avocat.

– C'est la commotion, expliqua Grace. Tu ne vas pas te souvenir de tout. C'est déjà un miracle que tu te rappelles autant de choses.

– « Meurtre ! Meurtre ! », murmura-t-il. J'ai dit ça, moi ?

Il se revit avec une incroyable netteté essayer de retrouver le téléphone et ne pas y parvenir.

Même à travers la brume des antalgiques, Reuben voyait combien sa mère était ébranlée. Elle portait son habituelle tenue verte ; ses cheveux roux étaient aplatis par des barrettes et ses yeux bleus, bordés de rouge, fatigués. Il sentit dans la main de Grace une palpitation, comme un tremblement intérieur que nul ne pouvait voir.

Vingt-quatre heures plus tard, alors qu'il avait été transféré dans une chambre pour lui seul, Celeste lui apprit que les tueurs étaient les jeunes frères de Marchent. Cette épouvantable histoire semblait décupler son énergie.

Les deux hommes étaient arrivés à la propriété dans une voiture volée et, affublés de perruques, de lunettes de ski et de gants, avaient coupé l'alimentation électrique de la maison, non sans avoir au préalable matraqué à mort une vieille gouvernante dans son lit, dans la partie réservée aux domestiques. Cherchant manifestement à ce que cette agression semble le fait de toxicomanes en maraude, ils avaient brisé une fenêtre de la salle à manger alors qu'à l'arrière les serrures n'étaient pas verrouillées.

Ils avaient surpris Marchent dans la cuisine, au sortir de son bureau. Un petit pistolet avait été retrouvé près d'elle avec, sur la crosse, ses seules empreintes digitales. Il n'avait pas tiré un seul coup de feu.

L'animal qui avait tué les deux frères restait un mystère. Aucune piste sérieuse n'avait été relevée sur les lieux. Les morsures, dignes d'une bête sauvage, leur avaient immédiatement été fatales. Mais, pour l'heure, les autorités étaient incapables de dire de quelle espèce il s'agissait.

Parmi les habitants du coin, certains penchaient pour une femelle cougar qui sévissait depuis longtemps dans la région.

Reuben garda le silence. De nouveau il entendit ces bruits, de nouveau il sentit cette patte contre son dos. Une violente émotion le traversa, une décharge de désespoir et de résignation. Je vais mourir.

– Ils vont me rendre folle, ceux-là ! déclara Grace. Quand ce n'est pas de la salive de chien, c'est de la salive de loup, et maintenant ils m'expliquent que les morsures sont peut-être d'origine humaine ! Ils ont un problème avec les résultats du labo et ils ne veulent pas l'admettre. En fait, ils n'ont pas effectué les prélèvements correctement. Impossible que ce soit un être humain qui ait provoqué ces plaies sur la tête et le cou de Reuben. Et ce n'est pas un puma non plus. C'est complètement absurde comme idée !

– Mais pourquoi s'est-il arrêté ? demanda Reuben. Pourquoi il ne m'a pas tué comme les autres ?

– S'il avait la rage, son comportement était irrationnel, expliqua Grace. Et même un ours peut être enragé. Les pumas, non. Peut-être qu'il a été distrait, on ne sait pas... On sait simplement que tu es en vie.

Dans un marmonnement, elle évoqua ensuite l'absence totale d'échantillons de poils.

– Enfin, il y avait forcément des fibres sur les lieux, des traces animales...

De nouveau, Reuben entendit ce halètement. Puis le silence. S'il n'avait perçu aucune odeur animale, il avait senti contre lui la présence d'une bête, de poils, du pelage long et dru d'un chien ou d'un loup. Peut-être d'un puma. Mais sans l'odeur du puma. Ça ne sent rien, un puma ? Aurait-on un jour le fin mot de cette histoire ?

Grace se félicita que les secouristes aient nettoyé à fond les plaies de Reuben. Ils avaient fait ce qu'on attendait d'eux. Mais sans doute pourrait-on prélever un échantillon exploitable sur les plaies des deux hommes et dire si l'animal était enragé ou non.

– En même temps, ils sont arrivés devant un massacre, Grace, fit Celeste. Ils n'ont pas pensé à la rage.

– Nous, en tout cas, nous nous devons d'y penser et nous lançons le protocole antirabique dès maintenant.

Il était loin d'être aussi douloureux qu'autrefois, assura-t-elle à Reuben. Celui-ci allait

recevoir une série d'injections réparties sur vingt-huit jours.

Dès que les symptômes apparaissaient, la rage était presque toujours fatale. Il fallait la traiter sans plus attendre, il n'y avait pas le choix.

Reuben s'en moquait. Il se moquait de la douleur qui lui tenaillait les entrailles, de ses maux de tête et du pic à glace qui semblait lui marteler le visage. Il se moquait de la nausée provoquée par les antibiotiques. Tout ce qu'il savait, c'était que Marchent était morte.

Il ferma les yeux et la vit. Il entendit sa voix.

Il n'arrivait pas à comprendre que toute vie ait abandonné Marchent Nideck aussi vite et que, presque contre toute vraisemblance, lui-même soit encore vivant.

On ne l'autorisa pas à regarder le journal télévisé avant le lendemain. Dans le comté de Mendocino, on parlait d'attaques de loups qui s'étaient produites voici quelques années. Et il y avait aussi des ours par là-bas, nul ne pouvait le nier. Mais, dans les parages de la vieille maison, on pariait sur un puma, déjà pisté l'année précédente.

Toujours est-il que, quel que soit cet animal, personne n'avait réussi à le localiser. On ratissait la forêt de séquoias. Certaines personnes affirmaient avoir entendu des hurlements cette nuit-là.

Des hurlements. Reuben se souvint des grondements et des grognements ponctués de claquements de dents, de ce vacarme torrentiel lorsque la bête s'était abattue sur les deux frères, comme si elle ne pouvait pas tuer en silence, comme si le bruit faisait partie intégrante de sa puissance meurtrière.

Encore des médicaments. Encore des antalgiques. Encore des antibiotiques. Reuben avait perdu le fil des jours.

Grace se demandait si une chirurgie plastique serait même nécessaire.

– La morsure s'est remarquablement cicatrisée. Et je dois dire que la plaie à l'estomac est aussi en bonne voie.

– Il a été bien nourri quand il était petit, dit Celeste. Sa mère est un médecin remarquable.

Elle adressa un clin d'œil à Grace.

– Tout à fait, et une bonne cuisinière aussi ! ajouta Grace. Mais c'est quand même miraculeux.

Ses doigts parcouraient doucement la chevelure de Reuben. Avec précaution, elle toucha la peau de son cou, puis celle de son torse.

– Qu'y a-t-il ? murmura Reuben.

– Je ne sais pas, dit Grace d'un air absent. Disons que tu n'as pas besoin de vitamines dans ta perfusion.

Assis dans un coin de la chambre, le père de Reuben lisait Feuilles d'herbe de Walt Whitman. De temps à autre, il lâchait une phrase du genre : « Tu es en vie, fiston, et c'est ce qui compte. »

La guérison avait beau progresser, les maux de tête de Reuben empiraient. Il ne s'endormait jamais complètement, se contentant d'un demi-sommeil, et entendait à son insu des choses qu'il ne comprenait pas.

Ainsi Grace, qui parlait quelque part, peut-être à un autre médecin : « J'observe des

changements, je sais bien qu'ils n'ont rien à voir avec le virus de la rage, évidemment, on n'a pas la preuve qu'il l'a contractée, mais enfin, vous allez me dire que je suis folle, mais je jurerais que ses cheveux sont plus épais. Vous savez, ces morsures, enfin, je connais les cheveux de mon fils, eh bien ils ont épaissi, et ses yeux... »

Il s'était promis de l'interroger là-dessus – Qu'est-ce que tu racontes ? –, mais ce n'était qu'une pensée vague parmi toutes celles qui le tourmentaient.

Dans son lit, Reuben s'interrogeait. Si les médicaments pouvaient vraiment occulter la conscience, ils seraient bien utiles. Or ils vous ralentissent, vous embrouillent, vous exposent à de violents retours de mémoire, puis ils vous perturbent au point que vous doutez de ce vous savez et de ce que vous ne savez pas. Les bruits le faisaient sursauter. Même les odeurs le tiraient de son sommeil fragile et agité.

Le père Jim passait en coup de vent une ou deux fois par jour, toujours en retard pour un rendez-vous à l'église, et il avait à peine le temps de lui dire qu'il guérissait à vue d'œil et qu'il avait chaque fois meilleure mine. Mais Reuben lisait sur le visage de son frère un sentiment tout à fait nouveau : une sorte de peur. Jim s'était toujours montré protecteur envers lui, mais là il s'agissait de quelque chose de plus profond.

– J'avoue, disait Jim, que tu as vraiment des couleurs et du tonus pour quelqu'un qui a traversé tout ça.

Celeste lui prodiguait des attentions à la mesure de ce qu'il lui autorisait. Elle s'acquittait à merveille de sa tâche. Elle lui faisait boire du Coca light avec une paille, arrangeait ses couvertures, lui essuyait en permanence le visage et le soutenait lors de son obligatoire promenade à travers le service. Elle s'éclipsait régulièrement pour appeler le bureau du procureur et revenait en l'assurant qu'il n'avait pas d'inquiétude à se faire. Elle était efficace, pragmatique et ignorait la fatigue.

– Les infirmières t'ont élu le plus beau patient du service, lui annonça-t-elle. Je ne sais pas ce qu'on te donne ici, mais je suis presque sûre que le bleu de tes yeux est plus foncé qu'avant.

– C'est impossible, lui répondit-il, les yeux ne changent pas de couleur !

– Mais peut-être qu'avec les médicaments, si !

Elle resta là à le dévisager, non pas en le regardant dans les yeux mais en examinant ceux-ci, ce qui le mit un peu mal à l'aise.

Les suppositions sur le mystérieux animal allaient bon train.

– Vous ne vous souvenez de rien d'autre ? lui demanda Billie Kale.

La rédactrice en chef de génie du San Francisco Observer se tenait debout à côté du lit.

– Sincèrement, non, répondit Reuben en luttant de toutes ses forces contre les médicaments pour lui offrir une tête et une voix présentables.

– Alors, pour vous, ce n'était pas un puma, vous en êtes sûr ?

– Billie, je n'ai rien vu, je vous l'ai dit...

Petite et rondelette, Billie avait les cheveux blancs et bien coupés, et portait des vêtements de prix. Son mari, après une longue carrière, avait pris sa retraite de sénateur et finançait le journal pour lui offrir une nouvelle chance de s'épanouir. C'était une formidable rédactrice. Elle cherchait en chacun de ses reporters une voix originale. Une voix qu'elle choyait. Et elle s'était tout de suite prise d'affection pour Reuben.

– Je ne l’ai vue à aucun moment, cette créature, expliqua Reuben. Je l’ai simplement entendue. Et, à l’oreille, on aurait dit un énorme chien. Je ne sais pas pourquoi elle ne m’a pas tué. Je ne sais pas non plus ce qu’elle faisait là.

Car c’était quand même la vraie question : que venait faire cet animal dans la maison ?

– Vous savez que, dans leur délire de drogués, les deux frères ont fracassé la moitié des fenêtres de la salle à manger, précisa Billie. Il faudrait que vous voyiez les photos. Quel duo, tuer leur propre sœur ainsi... Et la vieille domestique par-dessus le marché. Mon Dieu... Enfin, quand vous pourrez, vous vous mettrez sur ce dossier. D’ailleurs, vous n’avez pas l’air d’un malade. Qu’est-ce qu’ils vous donnent ?

– Je ne sais pas.

– Bon, eh bien, on se reverra quand on se reverra.

Et elle sortit aussi soudainement qu’elle était entrée.

Lorsqu’il eut un moment de tête à tête avec Celeste, Reuben lui révéla spontanément ce qui s’était passé entre Marchent et lui. Mais elle était déjà au courant, bien entendu. Les journaux en avaient parlé. Ce fut un choc pour Reuben, et Celeste s’en aperçut.

– Ce n’est pas un drame, dit-elle. Essaie d’oublier ce qui s’est passé...

Elle le réconforta, comme si c’était lui qui avait été trompé.

Reuben repoussa de nouveau l’idée de Celeste de prendre un avocat. À quoi pourrait-il lui servir ? Ses agresseurs l’avaient frappé et poignardé. Et il n’avait eu la vie sauve que grâce à un étrange concours de circonstances.

Il avait presque raison.

Cinq jours après les faits, il était toujours à l’hôpital, ses plaies étaient presque guéries et le traitement préventif aux antibiotiques lui donnait d’épouvantables nausées. C’est alors qu’il apprit que Marchent lui avait légué la maison.

Elle avait pris cette décision environ une heure avant sa mort. Après en avoir discuté au téléphone avec ses avocats de San Francisco, elle leur avait faxé plusieurs documents signés, dont un paraphé par Felice, pour confirmer ses instructions verbales, à savoir que la maison devait aller à Reuben Golding et qu’elle prenait elle-même en charge les frais de donation, ce qui faisait de Reuben un propriétaire de plein droit. Elle avait également réglé les taxes et l’assurance pour un an.

Elle avait même pris des dispositions pour que ses frères perçoivent le montant auquel ils auraient pu prétendre en cas de vente.

Tous les documents avaient été retrouvés sur son bureau, accompagnés d’une liste – intitulée « Pour Reuben » – de vendeurs, prestataires et autres fournisseurs locaux.

Son dernier appel avait été pour son meilleur ami à Buenos Aires. Elle comptait rentrer plus tôt que prévu.

Sept minutes et demie après cet appel, les autorités locales avaient reçu l’alerte : « Meurtre, meurtre. »

Reuben était muet de stupéfaction.

À l’écoute de ces nouvelles, Grace s’assit d’un air las.

– C’est ce qu’on appelle un cadeau empoisonné, non ? lui dit-elle. Comment revendre ça un jour ?

D’une petite voix, Celeste avait avancé :

– Moi je trouve que c’est romantique...

Du côté des autorités, ce geste soulevait certaines interrogations. Alors le cabinet juridique de la famille Golding se mit aussitôt en devoir d’agir pour y répondre.

Mais personne ne soupçonnait sérieusement Reuben de quoi que ce soit. Reuben était fortuné et n’avait même jamais pris une contravention de sa vie. Sa mère était connue et respectée dans le monde entier. De plus, Reuben avait failli mourir. Le couteau qui lui avait perforé l’estomac avait épargné de justesse des organes vitaux, sa gorge souffrait de sévères contusions, il avait subi une commotion cérébrale, et une vilaine morsure lui avait presque ouvert la veine jugulaire.

Le parquet savait pertinemment, lui assura Celeste, qu’on ne pouvait pas s’infliger soi-même ce genre de blessures. De plus, il existait un mobile pour les deux frères, et on avait retrouvé deux de leurs connaissances qui avaient admis avoir eu vent de l’opération mais avaient pensé à de l’esbroufe.

Reuben avait une raison valable de se trouver sur les lieux, une mission confiée par Billie, sa rédactrice en chef de l’Observer, et il n’existait nul indice montrant que sa relation avec Marchent avait été d’une nature autre que consentie.

Heure après heure, couché dans son lit d’hôpital, il passait en revue ces différents éléments. Chaque fois qu’il essayait de s’endormir, il retombait sur un scénario immuable et diabolique où il se voyait dévaler l’escalier et tenter d’atteindre Marchent avant ses frères. Avait-elle compris qui ces hommes étaient ? Les avait-elle reconnus sous leur déguisement ?

Il se réveillait hors d’haleine, le moindre de ses muscles endolori par cette tentative de sauvetage désespérée. Alors la douleur lui prenait à nouveau le visage et le ventre. Il pressait le bouton pour s’injecter de la morphine et replongeait dans un semi-cauchemar.

Et puis il y avait les voix et les bruits qui le réveillaient en permanence. Quelqu’un qui pleurait dans une chambre voisine. Une violente dispute entre une femme et sa fille : « Laisse-moi mourir, laisse-moi mourir, laisse-moi mourir ! ». Tiré du sommeil, il contemplait le plafond en l’écoutant.

Il était persuadé qu’il y avait un problème de gaines d’aération dans cet hôpital, qu’il entendait quelqu’un à un étage inférieur se battre avec son agresseur. Des voitures passaient. Il les entendait aussi. Des éclats de voix.

– Des hallucinations dues aux médicaments, disait sa mère. Il faut prendre ton mal en patience.

Elle réglait la perfusion qui lui administrait les produits, selon elle indispensables.

Tout à coup, elle baissa les yeux sur lui :

– J’ai envie de faire d’autres analyses.

– Mais pourquoi donc ?

– Tu vas me prendre pour une folle, Bébé, mais je jurerais que tes yeux ont foncé.

– Maman, de grâce ! Et c’est toi qui me parles d’hallucinations...

Il ne lui révéla pas que Celeste lui avait dit la même chose.

Peut-être ai-je enfin acquis une expression personnelle, tragique, se dit-il en se moquant de lui-même, un peu de gravité.

Elle le regardait comme si elle ne l’avait pas entendu.

– Tu sais, Reuben, tu es vraiment un jeune homme en excellente santé.

Et c'était vrai. Tout le monde le lui disait.

Son meilleur ami, Mort Keller, de Berkeley, fit halte à deux reprises. Reuben mesura l'importance de ce geste, car Keller était à la veille de la soutenance de son doctorat d'anglais. C'était la formation que Reuben avait abandonnée. Et la culpabilité le rongait encore.

– Je ne t'ai jamais trouvé aussi en forme, observa Mort.

Lui avait des cernes sous les yeux et des vêtements froissés, voire un tantinet poussiéreux.

D'autres amis appelèrent : des copains d'école, des collègues du journal. Il n'avait pas vraiment envie de parler. Mais c'était gentil de prendre de ses nouvelles et il lut avec attention leurs messages. Ses cousins de Hillsborough se manifestèrent eux aussi, mais il les dissuada de venir. Le frère de Grace, en poste à Rio de Janeiro, lui fit livrer une corbeille de brownies et de cookies, assez grande pour régaler tout le service. La sœur de Phil, en maison de retraite à Pasadena, était trop malade pour qu'on lui explique ce qui se passait.

À titre personnel, Celeste ne se formalisait pas de cette aventure avec Marchent. Elle ne laissait aucun répit aux enquêteurs.

– Qu'est-ce que vous dites ? Il l'a violée et, après, elle est descendue rédiger un testament manuscrit qui lui léguait une propriété de cinq millions de dollars ? Et ensuite cette femme a passé une heure au téléphone à en discuter avec un avocat ? Alors c'est à moi de réfléchir pour tout le monde ici ?

Elle tint à la presse le même langage. Reuben l'entra aperçut à la télévision ripostant aux journalistes, adorable de férocité dans son petit tailleur noir et son chemisier blanc à jabot, avec ses cheveux bruns et mousseux qui encadraient sa frimousse animée.

Un jour, elle marquera l'histoire du droit, pensa-t-il.

Dès que Reuben put se réalimenter, Celeste lui apporta du minestrone de North Beach.

Elle portait le bracelet de rubis qu'il lui avait offert et, sur les lèvres, un soupçon de rouge de la même nuance. Tout au long de cette épreuve, elle avait soigné sa tenue à son intention et il le savait.

– Écoute, je regrette... lui avoua-t-il.

– Tu crois que je ne comprends pas ? Une côte romantique, une maison romantique, une femme mûre et romantique. Oublie tout ça...

– Peut-être que tu devrais être journaliste... murmura-t-il.

– Ah, le revoilà, le sourire de Rayon de Soleil ! Je commençais à me dire que je l'avais inventé.

Avec une grande douceur, elle lui passa les doigts sur le cou.

– Tout est cicatrisé, tu sais. C'est une espèce de miracle...

– Tu crois ?

Il eut envie de l'embrasser, d'embrasser sa joue lisse.

Il s'assoupit. Il perçut une odeur de nourriture, puis une autre senteur, un parfum. C'était celui de sa mère. Vinrent alors toutes les autres odeurs attachées à l'hôpital et à ses substances chimiques. Il ouvrit les yeux. Il parvenait à sentir les produits qui avaient

servi à nettoyer ces murs. Comme si, dans son esprit, chaque effluve avait une personnalité, une couleur distincte. Il avait l'impression de décrypter un code inscrit au mur.

Au loin, la mourante implorait sa fille : « Coupe-moi ces appareils, je t'en supplie ! – Mais, maman, il n'y a pas d'appareils ! », lui répondait sa fille, en larmes.

Lorsque l'infirmière entra, il l'interrogea au sujet de cette mère et de sa fille. Il éprouva le sentiment fort étrange – sans pourtant oser lui en parler – que cette femme attendait quelque chose de lui.

– Ce n'est pas dans ce service, monsieur Golding, lui assura-t-elle. C'est peut-être les médicaments...

– Au fait, qu'est-ce qu'on me donne comme médicaments ? Parce que, l'autre soir, j'ai cru entendre deux types qui se bagarraient dans un bar.

Quelques heures plus tard, quand il se réveilla, il était debout près de la fenêtre. Sans le vouloir, il avait arraché la perfusion de son bras. Son père sommeillait dans le fauteuil. Celeste était quelque part, loin, parlant à toute vitesse sur son portable.

– Qu'est-ce que je fais là, moi ?

Il était agité. Il avait envie de marcher, de marcher vite, et pas simplement dans le couloir, tirant derrière lui la potence à perfusion sur ses roulettes, mais dehors, dans la rue, ou jusque dans les bois, sur un sentier en pente. Ce désir ardent était tel qu'être enfermé dans cette chambre lui était douloureux. Il fut soudain au supplice. Il vit les bois qui entouraient la maison de Marchent – ma maison– et il pensa : Nous ne nous y promènerons jamais ensemble, elle n'aura jamais l'occasion de me montrer tout ce qu'elle voulait. Ces séquoias séculaires, ces arbres font partie des plus anciennes espèces vivantes sur terre. Des plus anciennes espèces vivantes.

Ces forêts-là lui appartenaient désormais. De ces arbres-là, il était devenu le gardien. Une énergie indéfinissable le galvanisa. Il partit, fila le long du couloir, passa devant le poste des infirmières et prit l'escalier. Heureusement, il était vêtu de sa fine blouse d'hôpital, attachée dans le dos, qui lui interdisait toute virée nocturne. Mais qu'il était bon de poser le pied sur des marches, de circuler d'un étage à l'autre !

Soudain, il s'arrêta. Des voix. Elles l'entournaient : de légers murmures, trop faibles pour être intelligibles, mais bien présents, comme un clapotis sur l'eau, comme une brise à travers les arbres. Quelque part, très loin, quelqu'un appelait à l'aide. Il resta figé, les mains sur les oreilles. Mais il l'entendait encore. Les cris d'un enfant. Vas-y ! Ce n'était pas dans l'hôpital, c'était ailleurs. Où donc ?

Il traversait le hall d'accueil en direction de la porte lorsque les agents de sécurité l'interceptèrent. Il était pieds nus.

– C'est que... je ne sais pas comment je suis arrivé ici, leur dit-il.

Il était gêné, mais ils eurent la bonté de le raccompagner à son étage.

– N'appellez pas ma mère, dit-il d'une voix sombre.

Celeste et Phil l'attendaient.

– Alors, fiston, on déserte son poste ?

– Papa, je ne tiens plus en place. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête.

Le lendemain matin, il était couché, à moitié endormi, l'oreille aux aguets. Sa mère

parlait des analyses qui avaient été réalisées.

– Une hausse brutale de l'hormone de croissance humaine chez un homme de vingt-trois ans ? Ça n'a aucun sens ! Et tout ce calcium dans le sang, ces enzymes. Non, je sais que ce n'est pas la rage, évidemment que ce n'est pas la rage, mais je me demande si, tout bonnement, le labo n'a pas fait une erreur. Il faut qu'ils reprennent tout depuis le début.

Il ouvrit les yeux. La chambre était vide. Le silence. Il se leva, se doucha, se rasa, examina sa plaie à l'abdomen : on voyait à peine la cicatrice.

Encore des analyses. Rien ne prouvait désormais qu'il avait subi une commotion cérébrale.

– Maman, je veux rentrer chez nous !

– Pas tout de suite, Bébé.

Il se prêta à un examen très complexe propre à déceler n'importe quelle infection dans n'importe quelle partie du corps. Cela prit quarante-cinq minutes. Allongé, il dut observer une parfaite immobilité.

– Moi aussi, je peux vous appeler Bébé ? lui demanda l'infirmière à voix basse.

Une heure plus tard, Grace entra avec les laborantins.

– Tu sais qu'ils ont perdu tous les échantillons prélevés ?

Elle était « d'une excellente mauvaise humeur », selon son expression favorite.

– Mais, cette fois, ils ont intérêt à bosser correctement. Parce qu'il n'y aura pas d'autre échantillon d'ADN. S'ils se ratent, c'est leur problème. Une fois, ça suffit !

– S'ils se ratent ?

– C'est ce qu'ils m'ont dit. En Californie du Nord, c'est le bazar dans les laboratoires !

Elle croisa les bras et considéra de ses yeux froids et mi-clos les préleveurs qui remplissaient flacon sur flacon.

Vers la fin de la semaine, Grace avait fait de la guérison express de son fils une quasi-obsession. Lui passait le plus clair de ses journées à déambuler ou, assis dans le fauteuil, à lire les articles consacrés au massacre, à la famille Nideck et au mystère de la bête enragée. Il réclama son ordinateur portable. Son téléphone étant évidemment encore entre les mains de la police, il en demanda un autre.

Son premier appel fut pour sa rédactrice en chef, Billie Kale.

– Je n'apprécie pas trop d'être le centre de tous ces articles, lui dit-il. Je voudrais écrire le mien.

– Mais nous ne demandons pas mieux, Reuben ! Vous me l'envoyez par mail. Nous, on est partants.

Sa mère entra. Oui, il pouvait sortir puisqu'il insistait.

– Ma parole, mais regarde-toi, lui dit-elle. Il va falloir que tu passes chez le coiffeur, Bébé !

Un autre médecin qui passait par là, un ami proche de Grace, s'était arrêté et ils conversaient ensemble dans le couloir.

– Tu ne vas pas me croire, mais le labo m'a encore complètement foiré les analyses !

Des cheveux longs... Reuben sortit de son lit pour s'en faire une idée dans le miroir de la salle de bains. Mmm... Incontestablement, sa chevelure était plus fournie, plus longue, plus volumineuse.

Pour la première fois, Reuben pensa à ce mystérieux Margon le Sans-Dieu et à ses cheveux aux épaules. Il revit le jeune homme distingué de la photographie accrochée au-dessus de la cheminée, dans la bibliothèque de Marchent. Peut-être Reuben allait-il les porter longs comme l'imposant Margon. Enfin, pendant quelque temps.

Il rit.

À peine eut-il franchi le seuil de la maison de Russian Hill qu'il se précipita sur son bureau. Il alluma son ordinateur tandis que l'infirmière à domicile lui prenait sa tension.

C'était le début de l'après-midi, huit jours après le massacre, une de ces journées claires et ensoleillées de San Francisco où la baie est saturée de bleu, et la ville encore blanche malgré tous ses immeubles en verre. Il sortit sur le balcon et se laissa envelopper par le vent froid. Il le respira comme s'il lui vouait un culte, ce qui, honnêtement, n'avait jamais été le cas.

Il était tout heureux d'être de retour dans sa chambre à lui, avec sa cheminée à lui, son bureau à lui.

Il écrivit pendant cinq heures.

Au moment où il appuya sur la touche Envoi, il était assez satisfait du compte rendu détaillé qu'il transmettait à Billie. Mais il savait que les médicaments entravaient encore ses souvenirs et le rythme de sa prose.

« Coupez là où vous le sentez », avait-il précisé.

Billie saurait quoi faire. Amusant de se dire que lui, régulièrement présenté comme un des reporters les plus prometteurs de la maison, faisait les gros titres d'autres journaux...

Le lendemain, il se réveilla avec une seule idée en tête : appeler son avocat, Simon Oliver.

– C'est au sujet du domaine Nideck. Des objets personnels qui sont là-bas et, surtout, des effets et des papiers de Felix Nideck. Je souhaiterais faire une offre pour l'ensemble.

Simon commença par lui conseiller d'être patient, de procéder par étapes. Reuben n'avait pas encore entamé son capital. Cela ne faisait jamais que cinq ans que son grand-père Spangler (le père de Grace) était mort, et qu'aurait-il pensé de cette dépense inconsidérée ? Reuben l'interrompit. Il voulait tout ce qui avait appartenu à Felix Nideck, sauf si Marchent avait pris des dispositions autres. Après quoi, il raccrocha.

Ça ne me ressemble pas de parler comme ça, pensa-t-il. Cela dit, il ne s'était montré grossier en rien, simplement désireux de faire avancer le dossier.

L'après-midi, une fois son article mis sous presse à l'Observer, il sommeillait à moitié en regardant par la fenêtre le brouillard envahir la baie de San Francisco lorsque Oliver rappela pour dire que les avocats de la succession Nideck étaient très intéressés. Marchent Nideck leur avait déjà fait part de sa contrariété de ne savoir que faire de tout ce que Felix Nideck avait laissé derrière lui. M. Golding désirait-il faire une offre sur la totalité de ce que contenait la maison et ses dépendances ?

– Tout à fait, confirma Reuben. Sur la totalité, meubles, livres, documents, tout.

Il ferma les yeux. Et pleura, longtemps. L'infirmière vint jeter un œil, mais, manifestement soucieuse de ne pas s'imposer, le laissa tranquille.

– Marchent, murmurait-il. Ma belle Marchent...

Il confia à l'infirmière une envie irrépressible de bouillon de bœuf :

– Vous pourriez aller m’en chercher, en un coup de voiture, vous savez, du bon bouillon de bœuf fraîchement cuisiné ?

– Mais je vais vous en faire ! lui dit-elle. Laissez-moi juste le temps d’aller acheter les ingrédients.

– Magnifique !

La voiture avait à peine démarré qu’il était déjà habillé.

S’éclipsant par la porte de devant à l’insu de Phil, il sortit marcher. Il descendit Russian Hill d’un bon pas en direction de la baie, savourant tout autant la caresse du vent que la souplesse de ses jambes.

Des jambes qui, d’ailleurs, ne lui avaient jamais paru aussi solides. Après tant de jours et de nuits passés au lit, il se serait attendu à quelque raideur. Or il trottnait, littéralement.

Il faisait sombre lorsqu’il atteignit North Beach. Il longea les restaurants et les bars, observant les gens tout en sentant avec eux une étrange distance, comme s’il pouvait les voir en restant invisible à leurs yeux. Et pourtant, ils le voyaient bel et bien, mais il n’avait pas l’impression d’être vu, ce qui, pour lui, était tout à fait nouveau.

Depuis toujours, il était conscient des regards posés sur lui. Et se trouvait beaucoup trop voyant. Et voilà que désormais il ne s’en souciait plus. Il éprouvait un sentiment de complète liberté.

Il entra dans un bar aux lumières tamisées, s’installa au comptoir sur un des tabourets et commanda un Coca light. Pour la première fois de sa vie, il se moquait de ce que le barman pourrait bien en penser.

Il vida son verre d’un trait et sentit la caféine crépiter dans son cerveau.

Puis il entreprit d’observer les passants à travers les portes vitrées.

Entra un homme à l’ossature lourde, au front bosselé et épais, qui s’installa à quelques tabourets de lui. Il portait un blouson de cuir sombre et râpé, et, à la main droite, deux grosses bagues en argent.

Il y avait chez lui quelque chose de franchement vulgaire, dans sa façon de s’affaler sur le comptoir, de demander au barman une bière. Il semblait émaner de ce type une force malveillante.

Tout à coup, il pivota.

– Tu me trouves à ton goût ? demanda-t-il sèchement à Reuben.

Reuben le considéra avec calme. Il n’éprouvait aucun empressement à lui répondre. Et continua de le dévisager.

Brusquement, comme enragé, l’homme se leva et sortit.

Reuben le regarda faire sans broncher. Il savait pertinemment que ce type avait cédé à la colère et que cette situation était de celles que les hommes cherchent en général à éviter : énerver un grand costaud dans un bar. Mais il n’en avait cure. Il analysa la scène dans ses moindres détails. L’homme était coupable de quelque chose, de quelque chose de grave. Il se reprochait le simple fait d’être en vie.

Reuben quitta le bar.

Toutes les lumières s’étaient allumées. De celle du jour, il ne restait plus rien. La circulation était plus dense et les rues s’étaient remplies de monde. Reuben baignait dans

une atmosphère de gaieté. Partout où il regardait, les visages étaient joyeux.

Soudain il entendit des voix, des voix venant de loin.

Un instant, il fut incapable de bouger. Une femme, quelque part, se disputait avec un homme. Furieuse, elle était aussi terrifiée. Et comme l'homme la menaçait, elle se mit à crier.

Reuben était paralysé. Ses muscles étaient tendus, durs. Immobile, captivé par les sons qu'il entendait, il était toutefois incapable de les localiser. Peu à peu, il se rendit compte que quelqu'un s'était approché de lui : le grincheux qui s'était senti mal à l'aise dans le bar.

– Tu cherches toujours des ennuis ? lui lança-t-il, hargneux. Pédé, va !

Plaquant sa paume sur la poitrine de Reuben, il voulut le pousser en arrière, mais Reuben ne bougea pas. Son poing droit jaillit et frappa l'homme à la base des narines, ce qui le fit descendre du trottoir et tomber dans le caniveau.

Autour, on était bouche bée, on chuchotait, on montrait du doigt.

L'homme n'en revenait pas. Reuben le regarda, regarda son air éberlué, le regarda porter la main à son nez en sang, le regarda reculer sur la rue, presque entre les voitures, et détalier sans demander son reste.

Reuben posa les yeux sur sa main. Pas de sang, Dieu merci.

Cette main, il éprouvait pourtant, malgré lui, le désir de la laver. Il descendit sur la chaussée, héla un taxi et rentra.

Tout cela devait bien avoir un sens. Il avait été terrassé par deux voyous, des drogués qui avaient failli le tuer. Et maintenant il était capable de se défendre sereinement face à une armoire à glace qui, quinze jours plus tôt, lui aurait fichu la frousse de sa vie. Ce n'est pas qu'il était lâche, non. Mais il savait ce que tous les hommes savent : on ne va pas chercher des noises à un dur à cuire, à un cogneur à qui on rend trente kilos et qui a dix centimètres de plus que vous. Des types comme ça, on s'écarte de leur chemin. Et vite.

Enfin, plus maintenant.

Cela devait sûrement vouloir dire quelque chose, mais il avait du mal à savoir quoi. Il était encore empêtré dans les détails.

Lorsqu'il arriva à la maison, Grace était dans tous ses états. Où était-il passé ?

– J'étais sorti, maman, qu'est-ce que tu crois ?

Il se dirigea vers l'ordinateur.

– Écoute, il faut que je me remette au boulot.

– Qu'est-ce que ça veut dire, bredouilla-t-elle en gesticulant, une crise d'adolescence à retardement ?

De derrière son livre, son père prit la parole :

– Fiston, tu es sûr de vouloir offrir deux cent mille dollars pour les biens personnels de la famille Nideck ? C'est vraiment ce que tu as dit de faire à Simon Oliver ?

– C'est donné, papa. J'essaie de faire ce que Marchent aurait voulu.

Il se mit à écrire. Mince, j'ai oublié de me laver la main.

Il alla dans la salle de bains et commença à frotter. Elle avait quelque chose de bizarre, cette main. Il tendit les doigts. Ça alors, c'est impossible... Il examina l'autre. Elle avait

grandi. Ses mains avaient grandi. Aucun doute là-dessus. S'il avait porté des bagues, il s'en serait aperçu plus tôt.

De sa commode, il tira une paire de gants de conduite en cuir : il ne pouvait pas les enfiler.

Il s'arrêta un instant pour faire le point. Ses pieds lui faisaient mal. Il avait eu mal toute la journée. Cela ne l'avait pas beaucoup dérangé. Il s'était bien amusé et ça n'avait été qu'un tracas mineur, mais il comprenait maintenant de quoi il retournait. Ses pieds avaient grandi, pas beaucoup, mais un peu quand même. Il ôta ses chaussures, ce qui le soulagea.

Il pénétra dans la chambre de sa mère. Elle se tenait debout contre la fenêtre, les bras croisés, à le regarder. C'est tout à fait comme ça que je regardais les gens, se dit-il. Elle le scrutait, l'étudiait, le jugeait. Sauf que, elle, ce n'est pas tout le monde qu'elle regarde comme ça, seulement moi.

– L'hormone de croissance humaine, dit-il. C'est ça qu'on a trouvé dans mon sang.

Elle acquiesça lentement de la tête.

– Techniquement parlant, tu es encore un adolescent. Tu grandis encore. Et tu continueras sans doute de grandir jusqu'à trente ans. Du coup, ton corps produit encore de l'hormone de croissance pendant ton sommeil.

– Donc je risque encore de faire une poussée de croissance ?

– Une petite peut-être.

Elle lui cachait quelque chose. Elle n'était pas comme d'habitude.

– Qu'y a-t-il, maman ?

– Je ne sais pas, mon chéri, je suis juste inquiète à ton sujet. Pour ta santé.

– Mais tout va bien, maman. Je ne me suis jamais si bien porté.

Il regagna sa chambre, se jeta en travers de son lit et s'endormit.

Le lendemain, après le dîner, son frère vint le trouver et lui demanda s'ils pouvaient parler seul à seul.

Ils montèrent sur le toit-terrasse, mais il y faisait trop froid. Après quelques minutes, ils se replièrent dans le séjour, devant la cheminée. La pièce était petite, comme toutes celles de la maison de Russian Hill, mais merveilleusement aménagée et agréable. Reuben avait pris le fauteuil en cuir de son père et Jim, le canapé. Jim était en « tenue de travail », comme il disait, c'est-à-dire en plastron noir, col romain blanc et costume noir réglementaire. Il n'était pas du genre à se promener en vêtements de ville.

Il passa ses doigts dans ses cheveux bruns et regarda son frère. Reuben affichait le même étrange détachement que ces derniers jours. Il observa les yeux bleus de Jim, sa peau pâle, ses lèvres minces. Celui-ci n'était certes pas aussi séduisant que lui, pensa Reuben, mais il était beau garçon.

– Je suis inquiet à ton sujet, commença Jim.

– C'est naturel, le contraire m'étonnerait.

– Tiens, c'est exactement ça, la façon dont tu viens de parler. Un ton à la fois doux, direct et bizarre.

– Il n'a rien de bizarre, reprit Reuben.

Qu'y avait-il à ajouter ? Jim ne savait-il pas par où il était passé ? Marchent assassinée...

cette maison qui était maintenant la sienne... Reuben qui avait frôlé la mort... Tout cela...

– Je veux que tu saches que nous sommes tous avec toi, dit Jim.

– C'est peu de le dire... fit Reuben.

Jim eut un sourire navré et lui lança un regard vif et pénétrant.

– Dis-moi une chose, lui demanda Reuben. Tu vois beaucoup de monde dans le Tenderloin, une population très particulière, et tu entends des confessions. Tu en entends depuis des années.

– Exact.

– Tu crois au mal, au principe désincarné du mal ?

Jim resta sans voix.

Il se passa la langue sur les lèvres et répondit :

– Ces tueurs... C'étaient des toxicomanes. C'est beaucoup plus banal...

– Non, Jim, je ne parle pas d'eux. Leur histoire, je la connais. Ce que je te demande, c'est si tu es capable de sentir le mal ? De le sentir poindre chez quelqu'un ? De savoir si quelqu'un est sur le point de faire du mal ?

Jim sembla réfléchir.

– C'est une affaire de moment et de psychologie, dit-il. Mais certaines personnes ont des comportements destructeurs.

– C'est peut-être ça, alors... confirma Reuben.

– Ça, quoi ?

Il n'eut pas envie de raconter l'incident avec le type du bar. D'ailleurs, ce n'était pas vraiment un incident. Il ne s'était pas passé grand-chose. Il resta un moment à réfléchir, à réfléchir sur ce qu'il avait deviné chez cet homme. Son aptitude à déceler une capacité ou des tendances destructrices chez quelqu'un s'était-elle aiguisée ?

– Beaucoup plus banal... murmura-t-il.

– Tu sais, reprit Jim, je t'ai toujours taquiné en te disant que tu avais une vie de rêve, que tu étais le Rayon de Soleil, le gars heureux.

– Oui, fit Reuben avec une pointe de sarcasme. J'ai toujours été ainsi.

– C'est-à-dire que, dans la mesure où, jusqu'ici, il ne t'était jamais rien arrivé de la sorte... je suis inquiet.

Reuben ne répondit pas. Il réfléchissait encore. Il pensait à l'homme du bar. Et alors il pensa à son frère. Son frère était un garçon gentil. Son frère était d'un calme extraordinaire. Il comprit soudain que son frère possédait une forme de simplicité que d'autres n'auraient jamais.

Quand Jim reprit la parole, sa voix fit sursauter Reuben.

– Je donnerais n'importe quoi pour que tu ailles mieux, lui dit-il, pour redonner à ton visage son expression d'avant, pour que tu ressembles de nouveau à mon frère, Reuben.

Quelle étonnante déclaration... Reuben ne répondit rien. À quoi bon dire quoi que ce soit ? Il devait y réfléchir. Son esprit se mit à vagabonder. Pendant un instant, il fut avec Marchent, dans la montée vers Nideck Point.

Jim se racla la gorge.

– Je comprends, ajouta-t-il. Elle a crié et tu as essayé d'aller jusqu'à elle, mais tu n'es pas arrivé à temps. Et même si tu sais que tu as fait tout ton possible pour lui porter

secours, ce n'est pas la même chose. N'importe qui à ta place serait assailli par toutes sortes de sentiments.

Oui, c'est vrai, pensa Reuben. Mais il n'éprouva pas le besoin d'en dire plus. Il songeait à l'incroyable facilité avec laquelle il avait cassé la figure à ce type sur North Beach. Au peu de difficulté qu'il avait eu ensuite à cesser les hostilités, à laisser cet homme partir en titubant et à poursuivre son chemin.

– Reuben ?

– Oui, Jim, je t'écoute. Mais je te demande de ne pas t'en faire. Écoute, reparlons-en le moment venu.

Le téléphone de Jim sonnait dans sa poche. Il l'en sortit d'un air agacé, regarda le petit écran, bondit sur ses pieds, embrassa Reuben sur le sommet du crâne et partit.

Ouf ! se dit Reuben.

Il resta là à contempler le feu. C'était un feu de bois factice, mais très bien imité. Il pensa au brasier de bûches en désordre qui ronflait dans la cheminée du séjour chez Marchent. L'odeur du chêne brûlé lui revint, ainsi que son parfum à elle.

On est seul en pareil cas. Ceux qui vous aiment et veulent vous aider ont beau être nombreux, cela ne change rien. On est seul.

Cette idée le submergea brutalement. Lorsque Marchent gisait le visage contre le sol de la cuisine en se vidant de son sang, sans doute était-elle seule.

Il se leva et sortit dans le couloir. La porte du bureau paternel plongé dans l'obscurité était ouverte. À travers les hautes fenêtres encadrées de blanc brillaient les lumières de la ville. Calé dans son gros fauteuil de bureau, Phil, en pyjama et peignoir, écoutait de la musique coiffé d'un casque noir démesuré. Les jambes relevées, il chantonnait à voix basse, sur le curieux ton éthéré que l'on prend en écoutant un air que les autres n'entendent pas.

Reuben monta se coucher.

Vers deux heures du matin, il se réveilla en sursaut. Cette maison est à moi désormais, pensa-t-il. Et ce qui s'est passé là-bas va me poursuivre toute ma vie. Toute ma vie. Sans trêve. Il avait encore rêvé de l'agression, mais pas sur le mode répétitif et fragmentaire. Il avait rêvé de la patte de l'animal sur son dos, et du bruit de sa respiration. Dans son rêve, ce n'était pas un chien, un loup ou un ours. C'était une force obscure et inconnue qui s'en était prise sauvagement aux jeunes assassins, mais qui, pour des raisons qu'il ne parvenait pas à comprendre, lui avait laissé la vie sauve. Meurtre, meurtre.

Le lendemain matin, les avocats des familles Nideck et Golding trouvèrent un accord au sujet de tous les biens personnels. Le codicille original manuscrit signé par Marchent et paraphé par Felice avait été déposé et, d'ici six semaines, Reuben entrerait en possession de Nideck Point – un nom dont Marchent avait d'ailleurs fait mention dans ses documents – et de tout ce que Felix Nideck avait laissé derrière lui avant de disparaître.

– Alors, bien sûr, précisa Simon Oliver, on ne peut pas non plus exclure que quelqu'un conteste ce codicille ou le testament dans son entier. Cela dit, je connais de longue date les avocats du cabinet Baker, Hammermill, surtout Arthur Hammermill, et ils m'ont dit avoir étudié de fond en comble la question des héritiers et de l'héritage. Et, selon eux, la propriété Nideck est sans héritiers. Une fois le dossier de Felix Nideck bouclé, ils ont

passé au crible toutes les filiations possibles et imaginables et il n'existe tout simplement pas d'héritiers vivants. Quant à l'ami de Mlle Nideck à Buenos Aires, il a signé voici bien longtemps tous les documents nécessaires attestant qu'il ne ferait valoir aucune prétention sur le patrimoine de Mlle Nideck. Elle lui a laissé pas mal de choses, soit dit en passant. C'était une femme généreuse. Elle a aussi eu des gestes assez conséquents pour de nobles causes, comme on dit. Voici maintenant le plus triste : une bonne partie de sa fortune va tomber en déshérence. Mais s'agissant de la propriété de Mendocino – et des biens personnels qui se trouvent dans les bâtiments –, eh bien, mon garçon, ils sont à vous !

Il se montra intarissable sur la famille, sur le fait qu'au^{XIX}^e siècle ils étaient « sortis de nulle part » et que, durant les années d'absence de Felix Nideck, les avocats de la famille n'avaient pas ménagé leur peine pour retrouver des héritiers. Sans en trouver aucun, en Europe comme en Amérique.

Reuben allait s'endormir. Tout ce qui comptait pour lui, c'était ce terrain, cette maison et ce qu'il y avait dedans.

– Tout cela est à vous, conclut Simon.

Avant midi, Reuben décida de préparer le repas, comme au bon vieux temps, pour montrer à tout le monde qu'il allait bien. Jim et lui avaient été habitués à cuisiner avec Phil, et rien ne l'apaisait plus que de rincer, émincer, frire... Lorsqu'elle avait un moment, Grace mettait la main à la pâte.

Dès qu'elle arriva, ils s'attablèrent autour de côtes d'agneau et de salade.

– Tu vois, Bébé, lui dit-elle, à mon avis tu devrais mettre la maison en vente dès que tu pourras.

Reuben éclata de rire.

– Vendre la maison ! Maman, tu es folle ! Cette femme me l'a laissée parce que je l'ai aimée au premier regard. J'ai eu le coup de foudre. Je suis prêt à emménager là-bas.

Grace était atterrée.

– C'est un peu prématuré, fit-elle.

Elle lança un regard courroucé à Celeste. Celle-ci en laissa tomber sa fourchette :

– Tu envisages sérieusement d'aller vivre là-haut ? Mais enfin, comment peux-tu ne serait-ce que songer à pénétrer dans cette maison après ce qui s'est passé ? Jamais je n'aurais pensé...

Il y avait dans son expression tant de tristesse et de vulnérabilité que Reuben en fut touché au plus profond de lui-même. Mais à quoi bon en rajouter ?

Phil gardait les yeux fixés sur Reuben.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Phil ? demanda Grace.

– Justement, je me demande... Regarde ton fils. Il a grossi, non ? Et, pour sa peau, tu as raison.

– Qu'est-ce qu'elle a, ma peau ? demanda Reuben.

– Ne lui parle pas de ça, implora Grace.

– Eh bien, ta mère disait que tu avais le teint resplendissant, tu sais, un peu comme les femmes enceintes. Bon, je sais bien que tu n'es pas une femme et que tu n'es pas enceinte, mais il y a du vrai. Ton teint est resplendissant.

Reuben éclata de rire.

Tous le regardaient.

– Papa, il faut que je te pose une question, reprit Reuben. Au sujet du mal. Est-ce que tu crois que le mal est une force palpable ? En somme, crois-tu que le mal soit une chose extérieure à nous, une force qui peut s'introduire en nous pour altérer nos actes ?

Phil lui répondit tout de go.

– Non, non, non, mon garçon, fit-il en s'enfournant une pleine fourchette de salade dans la bouche, l'explication du mal est infiniment plus décevante que ça. Ce sont des bêtises, des fautes qu'on commet, que ce soit en attaquant un village et en exterminant sa population ou en tuant un enfant sur un coup de colère. Des erreurs, je te dis. On en revient toujours à des erreurs.

Personne ne pipait mot.

– Mais regarde la Genèse, fiston, poursuivit Phil. L'histoire d'Adam et Ève, c'est une erreur. Ils ont fait une erreur.

Reuben méditait. Il n'avait pas envie de répondre, mais se dit qu'il le devait.

– C'est ce qui me fait peur... Papa, tu aurais une paire de chaussures à me prêter ? Tu fais du quarante-sept, non ?

– Parfaitement. J'en ai un plein placard que je ne mets jamais.

Reuben se laissa emporter par ses pensées.

Que ce silence était bienvenu !

Il pensait à la maison, à toutes ces petites tablettes d'argile couvertes d'écriture cunéiforme, et à cette chambre dans laquelle il avait couché avec Marchent. Six semaines. Cela lui sembla une éternité.

Il se leva, quitta lentement la salle à manger et prit l'escalier.

Un peu plus tard, il était assis près de sa fenêtre, le regard sur les pylônes du Golden Gate au loin, lorsque Celeste entra pour lui dire qu'elle partait au bureau.

Il prit acte d'un signe de tête.

Elle passa ses bras autour de ses épaules. Il se retourna lentement et leva les yeux vers elle. Comme elle est jolie, pensa-t-il. Elle n'avait pas la majesté ni l'élégance de Marchent, certes. Mais qu'elle était fraîche et charmante... Ces cheveux bruns, si brillants, et ces yeux, d'un marron si profond, et cette expression, quelle intensité... Il ne l'avait jamais vue jusque-là comme quelqu'un de fragile, mais aujourd'hui c'est l'effet qu'elle lui faisait : fraîche, innocente et, mais oui, fragile.

Pourquoi en avoir toujours eu si peur, eu peur de lui plaire, peur de ne pas être à la hauteur de ses attentes, peur de son énergie et de sa finesse ?

Tout à coup, elle se recula. Comme effarouchée. Elle s'éloigna de quelques pas. Et le dévisagea.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas... répondit-elle avec un sourire forcé auquel elle renonça aussitôt. J'aurais juré... on aurait dit... que tu étais quelqu'un d'autre, une autre personne qui me regardait à travers les yeux de Reuben.

– Mmm... Ce n'est que moi, lui répondit-il.

C'était maintenant lui qui souriait.

Mais elle s'était rembrunie, repliée sur sa peur.

– À tout à l'heure, chéri, lui lança-t-elle dans un souffle. On se voit pour le dîner.

Il se dit qu'il allait préparer un rôti. Il lui tardait d'avoir la cuisine pour lui tout seul.

L'infirmière se tenait dans l'encadrement de la porte. Elle venait pour sa piqûre. C'était son dernier jour.

C'était un vendredi.

Lorsqu'il reçut l'appel, il était plongé dans la première liasse émise par le conservatoire des hypothèques au sujet de la propriété de Mendocino.

Un bus entier d'élèves de Goldenwood Academy dans le comté de Marin venait d'être pris en otage...

Il enfila en toute hâte une des vieilles vestes en velours côtelé de Phil, celle avec des pièces en cuir aux coudes, se rua dans l'escalier, puis dans sa Porsche et mit le cap sur le Golden Gate.

En chemin, il resta à l'écoute des nouvelles bombardées par la radio. Tout ce que l'on savait, c'était que le groupe de quarante-deux écoliers de cinq à onze ans, accompagnés de trois enseignantes, avait disparu sans laisser de traces. Un sac contenant les téléphones portables des institutrices et ceux de quelques enfants avait été retrouvé près d'une borne d'urgence de l'Autoroute 1, avec un message dactylographié : « Attendez notre appel. »

À quinze heures, Reuben se trouvait devant l'immense bâtiment rustique en bois sombre qui abritait l'école privée, en compagnie d'une nuée de cameramen et de journalistes locaux.

Celeste confirma la nouvelle par téléphone. Nul ne savait où ni comment les enfants avaient été emmenés, et aucune demande de rançon n'avait été reçue.

Reuben réussit à obtenir quelques mots de la part d'un bénévole de l'établissement qui lui décrivit la vie dans l'école comme idyllique, et les enseignantes comme des « mères nourricières » et les « babas cool » les plus adorables au monde. Les enfants étaient partis pour une sortie éducative dans la forêt voisine de Muir Woods où se trouvent quelques-uns des plus beaux séquoias de la planète.

Goldenwood Academy était une école privée, anticonformiste et chère. Mais son bus était vétuste, et dépourvu de GPS et de téléphone de bord.

Au journal, Billie Kale avait mis deux localiers sur le coup.

Les pouces de Reuben s'activaient sur son iPhone pour dépeindre la pittoresque bâtisse à deux étages cernée de chênes vénérables et d'une profusion de fleurs sauvages, entre autres de coquelicots, de marguerites et d'azalées, qui s'épanouissaient sur ses abords ombragés.

Des parents arrivaient encore, et les autorités les tenaient à l'écart de la presse lorsqu'ils s'engouffraient à l'intérieur. Des femmes pleuraient. Les reporters se montraient trop empressés, piétinaient les massifs, bousculaient même les gens. Les policiers s'agaçaient. Reuben choisit de se placer presque complètement à l'arrière.

Parmi les parents, on trouvait une majorité de médecins, d'avocats et de personnalités politiques. Goldenwood Academy était une école expérimentale, mais prestigieuse. Nul doute que la rançon réclamée serait astronomique. Alors à quoi bon poser des questions si le FBI était déjà sur place ?

Sammy Flynn, le jeune photographe de l'Observer, finit par débusquer Reuben et lui

demanda ce qu'à son avis il devait faire.

– Couvre tout, lui conseilla Reuben avec quelque impatience. Prends le shérif là-bas sous la galerie, et fais des photos d'ambiance de l'école.

Mais à quoi cela servira-t-il ? se demanda Reuben. Certes, il avait enquêté sur cinq affaires criminelles avant celle-ci et, chaque fois, s'était félicité du rôle de la presse. Or, là, il était moins sûr de lui. Mais peut-être que quelqu'un, quelque part, avait vu quelque chose ; que, devant ce spectacle relayé dans tous les foyers de la région, quelqu'un se souviendrait d'un détail, ferait le lien et décrocherait son téléphone.

Juché sur les racines d'un chêne vert trapu et grisonnant, il se laissa aller en arrière et prit appui contre l'écorce rugueuse. Ce bosquet, qui sentait l'aiguille de pin et la verdure, lui rappela beaucoup sa promenade avec Marchent à travers la propriété de Mendocino, et une légère angoisse l'envahit brutalement. Était-il malheureux d'être ici plutôt que là-bas ? Cet héritage inattendu et fabuleux allait-il l'éloigner de son métier ?

Pourquoi cette idée ne lui avait-elle pas traversé l'esprit plus tôt ?

Il ferma les yeux un moment. Il ne se passait plus rien. Le shérif ne faisait que se répéter, car les questions lancées par différentes voix parmi la foule étaient toujours les mêmes.

À ces voix, d'autres se mêlèrent. Un instant, Reuben pensa qu'elles provenaient des personnes qui l'entouraient, mais il se rendit compte qu'elles émanaient de l'intérieur du bâtiment, tout là-bas. Parents en sanglots. Enseignants ressassant des platitudes. Personnes se rassurant les unes les autres, malgré l'absence d'éléments concrets.

Il était mal à l'aise. Ces voix, impensable d'en parler à qui que ce soit. Il les chassa de son esprit. Mais elles revinrent. Pourquoi j'entends ça ? Si je ne peux pas en parler, à quoi ça sert de les écouter ? Le fait était qu'il n'y avait pas grand-chose à relater.

Sur son écran, il nota des lieux communs. Les parents qui craquaient sous la pression. Pas de demande de rançon, toutes les voix l'affirmaient – même le chef de la cellule de crise, avec son timbre grave, qui assurait pourtant qu'un appel était sans doute imminent.

Autour de lui, on parlait du célèbre détournement du bus scolaire de Chowchilla dans les années 1970. À l'époque, il n'y avait eu aucune victime. Professeurs et élèves avaient été extraits du véhicule et emmenés par camion vers une carrière souterraine d'où ils étaient ensuite parvenus à s'échapper.

Qu'est-ce que je peux faire, faire concrètement, pour remédier à cette situation ? Reuben réfléchissait. Il eut un soudain accès d'abattement et de doute. Et s'il n'était pas prêt à reprendre le travail ? Et s'il n'avait plus du tout envie de travailler ?

À dix-huit heures, la situation n'ayant pas évolué, il retraversa le Golden Gate et rentra.

Malgré son apparente robustesse, il était encore sujet à d'inhabituels coups de fatigue ; mais Grace n'y voyait qu'une simple séquelle de l'anesthésie subie lors de son opération à l'abdomen. Sans oublier les antibiotiques. Il en prenait toujours et ils lui donnaient encore la nausée.

Dès son arrivée, il rédigea tant bien que mal un saisissant « reportage vérité » pour le journal du matin et l'expédia par mail. Une minute plus tard, Billie appelait pour lui dire qu'elle avait adoré, surtout le passage sur les conseillers de gestion de crise et sur les fleurs ravagées par les semelles des journalistes.

Il descendit dîner avec Grace. Pour plusieurs raisons, elle n'était pas dans son état habituel, entre autres parce que, cet après-midi-là, deux patients étaient morts au bloc. Personne, bien sûr, ne leur donnait la moindre chance de survie. Mais même pour une spécialiste du traumatisme, deux décès, c'était un coup dur, et son fils s'attarda un peu plus longtemps que d'habitude à table. On parla de « la prise en otage du bus scolaire », avec la télévision en sourdine dans un coin de la pièce pour permettre à Reuben de suivre l'évolution de l'affaire.

Puis il se remit au travail en écrivant un article sur l'affaire de Chowchilla, dans lequel il évoqua notamment le sort des ravisseurs, encore derrière les barreaux. À l'époque des faits, ces derniers étaient jeunes et il se demanda ce qu'ils étaient devenus durant leurs longues années d'incarcération. Mais l'essentiel de l'article n'était pas là. Reuben se disait optimiste. Tous les enfants en étaient sortis indemnes.

Il n'avait pas encore eu une journée aussi remplie depuis le massacre de Mendocino. Il prit une longue douche et se mit au lit.

Mais une agitation extrême s'empara de lui. Il se leva, arpenta la chambre, se recoucha. Il se sentait seul, atrocement seul. La dernière fois qu'ils s'étaient vraiment vus avec Celeste, c'était avant le massacre. À cet instant précis, il n'avait pas envie de sa compagnie. Il persistait à penser qu'il se montrerait brutal avec elle, violent d'une façon ou d'une autre, qu'il foulerait aux pieds ses sentiments. Ne s'était-il pas comporté ainsi ces jours-ci, alors qu'ils faisaient encore chambre à part ?

Il se retourna, étreignit son oreiller et s'imagina seul à Nideck Point dans le vieux lit de Felix, seul avec Marchent. Fantôme incohérent, mais utile pour s'endormir. Quand le sommeil vint, Reuben descendit au plus profond des ténèbres, là où les rêves n'existent pas.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le réveil indiquait minuit. La seule lumière de la pièce provenait du téléviseur. Au-delà des fenêtres ouvertes, la ville scintillait de ses tours fantomatiques perchées sur leurs collines surpeuplées. La baie, privée de lumière, était réduite à des flaques de nuit.

Étaient-ce vraiment les collines de Marin qu'il voyait là-bas au loin ? Il lui sembla bien que oui. Il eut l'impression de distinguer leurs contours au-delà du Golden Gate. Mais comment cela était-il possible ?

Il regarda autour de lui. Il discernait tous les détails de la chambre avec une netteté parfaite, les antiques moulures en stuc du plafond, et même ses fissures. Les veines du bois de la commode. Dans cette pénombre artificielle, il éprouvait le sentiment tout à fait singulier d'être dans son élément.

Des voix emplissaient la nuit. Elles bruissaient juste au-dessous du seuil du compréhensible. Il se savait capable d'en capter une au hasard et de l'amplifier, mais d'où tenait-il ce pouvoir ?

Il se leva, sortit sur la terrasse et posa les mains sur la rambarde en bois. Le vent salé qui le glaça de la tête aux pieds le stimula. Comme il se sentait invulnérable au froid, comme celui-ci le tonifiait !

Il y avait en lui un réservoir de chaleur infini et voilà qu'il se rompait, se répandait à la surface de sa peau, comme si chaque follicule pileux de son corps se dilatait. Jamais il

n'avait connu un élan de plaisir aussi exquis, une jouissance aussi brute, aussi divine.

– Mais oui ! murmura-t-il.

Il comprenait ! Mais quoi ? Que comprenait-il ? Cette révélation soudain lui échappa, mais c'était sans importance. Seules comptaient les vagues d'extase qui, l'une après l'autre, le traversaient.

Elles balayaient chaque particule de son corps, la peau qui recouvrait son visage, sa tête, ses mains, les muscles de ses bras et de ses jambes. Il respirait à travers chacun des atomes qui le constituaient ; il respirait comme il n'avait jamais respiré de sa vie, et tout son être croissait, durcissait, forcissait à vue d'œil.

Les ongles de ses mains et de ses pieds le picotaient. Il palpa la peau de son visage et s'aperçut qu'elle était couverte d'un duvet soyeux, que des poils doux et épais sortaient par tous ses pores, tapissaient son nez, ses joues, sa lèvre supérieure ! Ses doigts – ou étaient-ce des griffes ? – touchèrent ses dents : c'étaient des crocs ! Il les sentait descendre, sentait sa bouche s'allonger !

– Oh, mais tu le savais, non ? Tu ignorais vraiment que tu avais cela en toi, qui ne demandait qu'à sortir ? Tu le savais !

Sa voix était gutturale, rocailleuse. Il rit de bonheur, tout bas, pour lui-même, succombant à cette jubilation.

Ses mains étaient couvertes d'un épais pelage ! Et ses griffes, il fallait voir ses griffes...

Il arracha sa veste de pyjama et son caleçon, qu'il déchira sans effort avant de les abandonner sur les planches de la terrasse.

De son cuir chevelu avait jailli une toison qui lui tombait aux épaules. Son torse était entièrement recouvert de poils, et les muscles de ses cuisses et de ses mollets vibraient d'une vigueur infinie.

Elle finirait bien par culminer, cette frénésie orgasmique, mais le moment n'était pas encore venu. Elle bouillonnait de plus belle. Il sentit sa gorge se déployer pour lancer un cri, un hurlement, mais il le retint. Les yeux levés vers le ciel nocturne, il vit, par-delà la brume, des couches innombrables de nuages blancs ; il vit, hors d'atteinte de l'œil humain, les étoiles en route pour l'éternité.

– Oh, mon Dieu... murmura-t-il.

De toutes parts, les immeubles s'animaient de pulsations lumineuses – agitation à leurs minuscules fenêtres, vibration des voix à l'intérieur – tandis qu'autour de lui la ville respirait et chantait.

Tu vas demander à quelqu'un ce qui t'arrive, hein ? Il faut bien que ça s'arrête, non ? Il faut que tu demandes.

– Nooon ! chuchota-t-il.

Il avait l'impression de tendre les mains dans le noir à la recherche de Marchent... de relever la douce laine de sa robe marron et de trouver, en dessous de lui, ses seins nus.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que je suis devenu ?

Une voix aussi impérieuse que la faim lui dit qu'il le savait, qu'il connaissait la réponse et qu'elle le ravissait. Il savait que cela lui arriverait, il l'avait lu dans ses rêves et dans ses ruminations éveillées. Il fallait simplement que cette force trouve une issue hors de

lui ; sinon, elle l'aurait détruit, démembré.

Chaque muscle de son corps ne demandait qu'à bondir, courir, s'échapper de cet étouffant enclos.

Il se retourna et, fléchissant ses puissantes cuisses, sauta sur le rebord de la fenêtre de ses parents, puis, sans effort, sur le toit de la maison.

Il rit de cette facilité, de ce naturel. Ses pieds nus accrochèrent le bitume de la terrasse. Là-haut, il gambada, sauta comme un animal, fit quelques pas, sauta encore.

Avant même d'en avoir conscience, il avait franchi toute la largeur de la rue et atterri sur la maison d'en face. À aucun moment il n'avait failli tomber.

Il cessa de réfléchir, cédant à sa griserie et rebondissant d'un toit à l'autre. Jamais il n'avait éprouvé une telle puissance, une telle liberté.

Les voix se faisaient plus fortes maintenant, leur chœur montait, descendait, réverbéré, tandis qu'il tournait en tous sens en quête d'une note dominante au sein de ce magma. Où était-elle ? Qu'avait-il envie d'entendre, de savoir ? Qui l'appelait ?

Il filait de maison en maison, descendant progressivement à mesure qu'il s'approchait de la circulation et du bruit de North Beach, si vite maintenant qu'il touchait à peine la pente douce des toits, ses mains griffues surgissant pour attraper des prises et l'aider à hisser sa masse souple, à la projeter par-dessus la rue ou la ruelle suivante.

Une ruelle, justement. Il s'arrêta. Il avait entendu du bruit. Une femme qui criait, une femme terrifiée, une femme qui, craignant pour sa vie, n'était plus que ce cri.

Il ne l'avait même pas encore décidé qu'il était déjà en bas, sur la chaussée. Il s'était posé en douceur, sans bruit, sur le pavé gras, entre les façades qui s'élevaient de chaque côté de lui. Sur la lumière du trottoir se découpait avec une netteté effrayante la silhouette d'un homme qui arrachait les vêtements d'une femme, la main droite refermée sur sa gorge, qui l'étranglait tandis qu'elle lui lançait des coups de pied désespérés. Ses yeux roulaient dans leurs orbites. Elle allait mourir.

Un ample rugissement jaillit sans effort de Reuben. Dans un grondement, il fondit sur l'agresseur toutes dents dehors et l'arracha à sa victime. Ses dents s'enfoncèrent dans sa gorge, le sang chaud lui gicla au visage tandis que l'homme hurlait de douleur. De lui monta une odeur abominable, mais faut-il parler d'odeur... Comme si ses sombres desseins s'étaient mués en une odeur qui rendait Reuben fou. Il lacéra les chairs de l'homme, éructant des grognements en lui dévorant l'épaule. Que c'était bon de plonger ses dents dans les muscles et de les sentir céder ! Cette odeur décuplait ses forces, l'invitait à poursuivre. L'odeur du mal.

Il lâcha sa proie.

L'homme retomba sur les pavés. Du sang jaillissait par à-coups de son artère. Reuben planta sa mâchoire dans son bras droit, tira dessus jusqu'à presque l'arracher de l'épaule et s'en servit pour catapulter le corps désarticulé et inerte contre le mur opposé où le crâne de l'homme se brisa contre les briques.

Pétrifiée, les bras repliés sur sa poitrine, la femme le regardait. De sa bouche sortaient de petits sons étranglés. Comme elle était vulnérable et pitoyable ! Il était impensable qu'on puisse lui vouloir tant de mal. Elle tremblait au point de tenir à peine sur ses jambes. De la soie rouge de sa robe déchirée dépassait une épaule nue.

Elle sanglotait.

– Vous voilà sauvée, dit Reuben.

Était-ce sa voix ? Cette voix grave, rugueuse, sûre d'elle, était-ce la sienne ?

– L'homme qui a essayé de vous nuire est mort.

Il tendit le bras vers elle. Il vit sa patte s'avancer dans sa direction comme une main. Tendrement, il lui caressa le bras. Qu'éprouvait-elle ?

Il regarda l'homme qui gisait sur le côté, ses yeux brillant dans l'ombre comme du verre. Parfaitement incongrus, ces yeux, ces éclats de beauté enchâssés dans une chair aussi nauséabonde. L'odeur de l'homme et l'odeur de ce qu'il était saturaient l'espace alentour.

La femme s'éloigna à reculons. Elle tourna les talons et partit en courant, emplissant la ruelle de ses cris stridents. Elle trébucha, mit un genou à terre, se releva et continua, filant tout droit vers la circulation de la rue animée.

En quelques bonds tranquilles, Reuben quitta les lieux en s'agrippant aux briques aussi sûrement qu'un chat s'agrippe à l'écorce d'un arbre et gagna directement le toit. En moins d'une seconde, il avait laissé le quartier derrière lui et caracolait vers la maison familiale.

Il n'avait qu'une idée en tête. Survivre. Se sauver. Retrouver sa chambre. Fuir les hurlements de cette femme, le cadavre de l'homme.

Comme à son insu, il retrouva son chemin et, du toit, bondit sur la terrasse ouverte sur laquelle donnait sa chambre.

Il resta sur le seuil à contempler le tableau formé par le lit, le téléviseur, le bureau et la cheminée. Il lécha le sang resté sur ses crocs. Un goût salé, à la fois repoussant et irrésistible.

La chambre lui parut terriblement vieillotte et exiguë, artificielle à pleurer, comme faite d'un matériau aussi fragile que la coquille d'œuf.

Il entra, s'enfonça dans l'air chaud, dense, pesant et ferma la porte-fenêtre derrière lui. Il lui sembla absurde de pousser le minuscule loquet en laiton : quel curieux petit accessoire... Car, enfin, n'importe qui pouvait ouvrir facilement cette porte en cassant un des carreaux de son cloisonnage blanc. On pouvait aisément en briser toutes les vitres et s'en débarrasser d'un geste, avec son cadre et tout le reste, dans la nuit.

Dans cet espace clos, il entendit sa propre respiration. Elle était tranquille.

Par intermittence, la lueur de la télévision inondait le plafond de blanc et de bleu.

Dans le miroir qui occupait toute la hauteur de la porte de la salle de bains, il se vit, vaste silhouette velue, les épaules couvertes d'une longue crinière. Un homme-loup.

– C'est donc une bête dans ce genre-là qui m'a sauvé la vie chez Marchent...

Il fut saisi d'un irrésistible fou rire en sourdine. Bien sûr...

– Et tu m'as mordu, monstre que tu es ! Non seulement cette morsure ne m'a pas tué, mais, maintenant, c'est moi qui endosse ton costume.

Il eut envie de rire tout haut. D'éclater de rire.

Mais la maison, petite et sombre, l'enserrait trop pour cela, trop pour qu'il ouvre les portes en grand et hurle aux étoiles qui déclinaient, alors qu'il en mourait d'envie.

Il s'approcha du miroir.

Sur l'écran du téléviseur, une scène tournée en plein jour l'éclairait dans ses moindres détails. Ses yeux étaient inchangés, grands et d'un bleu profond. Il se reconnaissait en

eux, mais le reste de son visage foisonnait d'un poil brun foncé d'où émergeaient une petite truffe noire, qui ne ressemblait que vaguement à celle d'un loup, et une grande bouche sans lèvres garnie de dents et de crocs immaculés.

C'est pour mieux te manger, mon enfant.

Son corps était plus dense, plus grand, peut-être de dix centimètres, et ses mains, ou plutôt ses pattes, étaient énormes et prolongées de fines griffes, blanches et mortelles. Ses pieds étaient gigantesques eux aussi, et ses mollets et ses cuisses, à ce point musculeux qu'il les distinguait sous les poils. Palpant ses parties intimes, il eut un mouvement de recul devant la légère tumescence qu'il sentit sous sa main.

Mais toute son anatomie était masquée par un sous-poil soyeux et par le pelage plus rude qui la recouvrait en majeure partie. D'ailleurs, s'aperçut-il, cette première fourrure était présente partout. Simplement elle était plus épaisse à certains endroits qu'à d'autres : autour de son intimité, sur l'intérieur de ses cuisses et sur le bas-ventre. Si, doucement, avec sa patte, il écartait la toison ou les poils extérieurs plus rêches, il éprouvait comme un délicieux fourmillement.

Cela lui donna envie de ressortir, d'aller se promener sur les toits, de traquer les voix en détresse. Il en salivait.

– Se savoir ainsi, se sentir ainsi, se voir ainsi... dit-il.

De nouveau, la gravité de son timbre le fit sursauter.

– Arrête !

Il considéra ses paumes qui, désormais plus épaisses, formaient des coussinets sans poils pour les pattes qu'étaient devenues ses mains. Une mince palmure s'était développée entre ce qui avait été ses doigts. Il constata néanmoins que ses pouces, eux, restaient libres.

Lentement, il se dirigea vers la table de chevet. Il faisait beaucoup trop chaud dans cette chambre. Il avait soif. Il saisit le petit iPhone, non sans mal à cause de ses énormes pattes.

Il entra dans la salle de bains, alluma toutes les lumières et se regarda dans le mur de miroirs qui faisait face à la douche.

Et là, sous cet éclairage cru, le choc fut presque trop fort pour lui. Il fut pris du désir de se retourner, de disparaître sous terre, d'éteindre la lumière. Mais il s'obligea à détailler l'image que lui offraient les miroirs.

Une truffe sombre, en effet, une truffe capable de flairer autant de pistes que celle d'un animal, et des mâchoires, puissantes sans être proéminentes, et ces crocs, ça alors !

Il faillit se cacher le visage dans ses mains. Mais il n'avait pas de mains. Au lieu de cela, il leva l'iPhone et se prit en photo. Il en fit plusieurs.

Il se laissa aller contre les carreaux de marbre qui prolongeaient la douche.

Il passa sa langue entre ses crocs. À nouveau, il perçut le goût du sang du mort.

À nouveau, le désir monta en lui. Des violeurs qui empestaient et des femmes qui sanglotaient, il y en avait d'autres. Les voix flottaient encore autour de lui. S'il voulait, il pouvait plonger la main dans la pâte mouvante de cet océan sonore, en ramener une voix nouvelle et se transporter vers elle.

Mais il ne le fit pas. Il était paralysé, vidé.

L'envie de pleurer lui traversa l'esprit, mais son corps ne suivit pas. Ce n'était qu'une pensée parmi d'autres : pleurer comme prier Dieu, comme demander à comprendre... comme confesser ses peurs.

Non. Il n'avait pas l'intention de repartir.

Il tourna le robinet et laissa le lavabo se remplir. Puis il but à belles lampées jusqu'à ce qu'il soit désaltéré. Il eut l'impression de n'avoir jamais rien goûté de tel auparavant, jamais su combien l'eau était infiniment délectable, bienfaisante et purifiante, tonifiante aussi.

Il essayait, tant bien que mal, de tenir un verre pour le remplir lorsque le changement s'amorça.

Il éprouva la même sensation que pendant la première transformation, quand les millions de follicules pileux avaient envahi son corps. Puis il ressentit une vive contraction à l'estomac, mais indolore, un simple spasme proche du plaisir.

Il se força à lever les yeux. Et à rester debout, alors qu'il avait de plus en plus de mal. Les poils se rétractaient, disparaissaient, même si certains tombaient sur le carrelage. Sa truffe sombre pâlisait. Son nez rapetissait. Les crocs raccourcissaient. Sa bouche le démangeait. Ses mains et ses pieds aussi. La moindre parcelle de son corps était comme traversée par un courant électrique.

Un plaisir physique aigu le submergea enfin. Incapable de tenir les yeux ouverts, de fixer son attention, il était au bord de l'évanouissement.

Il regagna la chambre en titubant et s'affala en travers du lit. De profonds spasmes orgasmiques parcouraient les muscles de ses cuisses et de ses mollets, son dos, ses bras. Le lit lui parut merveilleusement moelleux, et les voix au-dehors avaient fait place à un bourdonnement sourd et incessant.

Les ténèbres vinrent, comme elles étaient venues aux heures de désespoir chez Marchent, lorsqu'il avait cru mourir. Mais, cette fois, il ne les combattit pas.

La transformation n'était pas accomplie qu'il dormait déjà.

Il faisait grand jour lorsque la sonnerie de son téléphone le réveilla. D'où venait-elle ?

Elle cessa.

Il se retourna et se leva. Nu, il avait froid, et la lumière dure du ciel couvert lui fit mal aux yeux. Une vive douleur à la tête l'inquiéta, mais elle disparut aussi soudainement qu'elle était venue.

Il regarda autour de lui à la recherche de son iPhone. Le découvrit dans la salle de bains, par terre, et rechercha immédiatement les photos.

Il était sûr et certain qu'il ne trouverait rien d'autre que la tête du bon vieux Reuben Golding. De lui et de personne d'autre, preuve formelle que Reuben Golding sombrait dans la démence la plus totale.

Mais l'homme-loup était bien là, qui le regardait.

Son cœur fit un bond.

La tête était énorme, la crinière brune descendait bien en dessous des épaules, le long nez couronné d'une truffe noire frappait le regard, et les crocs tombaient en dessous de l'ourlet sombre des lèvres. Et les yeux bleus, tes yeux bleus.

Il posa sa main sur sa bouche, tremblant de tout son corps. Il tâta ses lèvres, les vraies,

rebondies et rosées, tout en s'examinant dans la glace. Puis il regarda à nouveau cette bouche bordée de noir. C'était impossible. Et pourtant... Il avait sous les yeux un homme loupin : un monstre. Il fit défiler les images.

Mon Dieu...

Les oreilles de la créature étaient longues, pointues, collées à la tête, à demi cachées par le pelage luxuriant. Le front avançait, mais sans dissimuler ses grands yeux. Eux seuls conservaient leur proportion humaine. Cette bête ne ressemblait à rien de ce qu'il avait déjà vu – en tout cas pas au monstre aux allures de nounours des vieux films de loups-garous. Elle ressemblait à un grand satyre.

– Un homme-loup... murmura-t-il.

Et c'est ça qui a failli me tuer chez Marchent ? C'est ça qui m'a soulevé dans sa gueule en m'emportant presque la gorge comme aux frères de Marchent ?

Une par une, il transféra les images sur son ordinateur.

Puis, assis devant l'écran, il les ouvrit l'une après l'autre. Il resta sans voix. Sur l'une d'elles, il levait sa patte – dire que ça, c'était lui... Mais à quoi bon dire « ça » ? Puis il examina cette patte, ses gros doigts velus et palmés, ses griffes.

Il retourna dans la salle de bains et regarda le sol. La nuit dernière, il s'était vu perdre des poils comme cela arrive aux chiens. Mais il n'y avait plus rien. Or il y avait eu quelque chose, des mèches, de menues boucles, presque trop fines pour les voir, qui avaient semblé se désintégrer quand il avait tenté de les saisir.

Ainsi elles s'évaporent, se dissolvent, s'évanouissent... Hormis les preuves qui sont en moi, toutes les autres s'effacent, se volatilisent. C'est donc pour ça qu'on n'a pas retrouvé de poils à Mendocino !

Il se souvint du spasme dans ses entrailles, et des vagues de plaisir qui l'inondaient, qui envahissaient chacun de ses membres comme une musique qui se réverbère dans le bois d'un violon ou l'ossature d'un immeuble.

Dans le lit, il retrouva les mêmes poils fins, friables, qui se désagrégeaient au premier contact ou simplement s'éparpillaient de toutes parts.

Il éclata de rire.

– C'est plus fort que moi, murmura-t-il, c'est plus fort que moi !

Mais c'était un rire las, désespéré. S'affaissant sur le bord du lit, la tête dans les mains, il s'y abandonna pourtant, riant pour lui-même jusqu'à l'épuisement.

Une heure plus tard, il était encore couché là, la tête sur l'oreiller. Des souvenirs lui revenaient : des odeurs de ruelle, de poubelles, d'urine ; l'odeur de cette femme, tendre parfum mêlé de notes acides, d'agrumes presque – l'odeur de la peur ? Il n'en savait rien. Autour de lui, tout n'avait été que senteurs et bruits, mais lui s'était focalisé sur la puanteur de l'homme et sur elle seule, sur les incessants relents de sa fureur.

Le téléphone sonna. Il n'en tint pas compte. Il sonna de nouveau. Qu'il sonne...

– Tu as tué quelqu'un, dit-il. Il faudrait peut-être y penser... Arrête avec tes odeurs, tes sensations, tes grimpettes sur les toits, tes bonds de trois mètres. Arrête ! Tu as tué quelqu'un !

Il n'éprouvait nul regret. Ce type allait tuer cette femme. Il lui avait déjà causé un préjudice irréparable, en la terrorisant, en l'étranglant, en se défoulant sur elle. Cet

homme avait nui à d'autres. Il vivait et respirait pour répandre le malheur et le mal. Reuben le savait, il le savait à cause de ce qu'il avait vu et, curieusement, à cause de ce puissant remugle. Cet homme était un assassin.

Les chiens flairent bien la peur. Eh bien lui, il flairait la détresse, et la violence.

Non, il ne regrettait rien. La femme était vivante. Il la revit courir dans la ruelle, tomber, se relever, courir vers l'animation de la rue, les lumières, les voitures, mais surtout vers sa vie, la vie qui lui restait, une vie de découvertes, une vie d'apprentissages, une vie de projets.

Il imagina Marchent se précipiter hors du bureau le pistolet à la main. Il vit les silhouettes sombres fondre sur elle. Il la vit chuter lourdement sur le sol de la cuisine. Elle était morte. Et la vie avec elle.

Et autour d'elle. La grande forêt de séquoias, derrière la maison, était morte, et toutes les pièces de cette maison étaient mortes. Les ombres de la cuisine rétrécirent ; le plancher sous elle rétrécit. Jusqu'au néant. Et le néant se referma sur elle et l'ensevelit. Et c'en fut fini de Marchent.

Nous ne pouvons pas savoir, tant que nous n'y sommes pas allés, si l'au-delà est un majestueux jardin en fleurs, si l'âme de cette femme s'est déployée à la lumière d'un amour vaste et infini. Un instant, il essaya d'imaginer Dieu, un Dieu aussi immense que l'univers avec ses millions d'étoiles et de planètes, ses distances incommensurables, ses inévitables bruits et son silence. Ce Dieu-là pourrait tout connaître, toute chose, les pensées, les opinions, les peurs et les regrets de chaque être vivant, depuis le rat qui folâtre jusqu'au moindre des humains. Ce Dieu-là pourrait recueillir l'âme, pleine, entière, magnifique, d'une femme expirant sur le sol d'une cuisine. Il pourrait la saisir entre Ses puissantes mains et la hisser au paradis, loin du monde terrestre, pour qu'à jamais elle ne fasse qu'un avec Lui.

Mais comment Reuben pouvait-il en être sûr ? Comment pouvait-il savoir ce qu'il y avait de l'autre côté du silence, dans ce couloir, lorsqu'il était entre la vie et la mort et que ces deux corps sans vie avaient été mêlés au sien ?

De nouveau, il vit la forêt mourir, les pièces se contracter, disparaître ; toute chose visible s'effaçait – et toute vie quittait Marchent.

De nouveau, il vit la victime du violeur courir, courir vers la vie. Il vit toute la ville prendre forme autour d'elle, avec sa multitude d'odeurs, de sons, d'explosions de lumières ; il la vit rayonner en tous sens depuis cette silhouette lancée à toutes jambes. Il la vit dégringoler et bouillonner vers les eaux sombres de la baie, vers l'océan invisible tout là-bas, les montagnes lointaines, le moutonnement des nuages. Cette femme hurlait et ouvrait les bras à la vie.

Non, il ne regrettait rien. Absolument rien. Ah, l'arrogance, l'avidité de cet homme lorsqu'il l'avait empoignée à la gorge, comme s'il avait voulu lui ôter la vie... Ah, la rapacité sans scrupule de ces deux frères devenus fous lorsqu'ils avaient plongé tant et tant de fois leur lame dans cet être sublime qu'avait été leur sœur...

– Non, aucun regret, murmura-t-il.

Quelque part en lui-même, il était bien conscient de ne jamais avoir eu de telles pensées jusque-là. Mais ce n'était pas le moment de s'observer. Mieux valait les observer

eux, les autres. Et il n'éprouvait rien sinon une paix merveilleuse.

Il se leva enfin et alla se laver le visage et se peigner.

D'un œil distrait, il aperçut son propre reflet. Qui le stupéfia. C'était Reuben, évidemment, pas l'homme-loup, mais pas non plus le Reuben d'avant. Ses cheveux étaient plus gonflés, et plus longs. Et il s'était un peu élargi de partout. Après tout, la turbine qu'il portait en lui réclamait un châssis plus robuste.

Grace avait parlé d'hormones, de son corps inondé d'hormones. Et les hormones font grandir, c'est ainsi. Elles allongent les cordes vocales, ajoutent des centimètres aux jambes, activent la pousse des cheveux. Dans son cas, il s'agissait bien d'hormones, mais secrètes, d'hormones infiniment trop complexes pour être mesurées par les analyses de laboratoire. En gros, il s'était passé à l'échelle de son corps ce qui se passe dans le tissu érectile du membre viril en présence d'une excitation sexuelle : une somptueuse augmentation de volume, quelles que soient les intentions de son propriétaire. D'organe flasque et intime, il devient une sorte d'arme.

C'est ce qui lui était arrivé : tout son corps s'était développé, et tous les processus responsables chez l'homme des changements hormonaux avaient subi une forte accélération.

Cela dit, Reuben n'avait jamais compris grand-chose à la science. Mais ce qu'il essayait de comprendre là relevait peut-être de la magie. Pour autant, sous cette magie apparente, il subodorait un substrat scientifique. Mais ce pouvoir de changer, comment l'avait-il contracté ? Par la salive de la bête qui l'avait mordu, de cette créature qui aurait pu lui transmettre le virus mortel de la rage. C'est la bête qui le lui avait donné. Et cette bête était-elle un homme-loup comme celui que Reuben était devenu ?

La bête avait-elle entendu les cris de Marchent comme Reuben avait entendu ceux de la victime du violeur de la ruelle ? La bête avait-elle flairé le mal chez les frères de Marchent ?

Évidemment, forcément. Et, pour la première fois, il comprit pourquoi la bête l'avait épargné. Elle reconnaissait autant l'odeur de l'innocence que celle du mal.

Mais la bête avait-elle eu l'intention de lui transmettre cet exorbitant pouvoir ?

À l'image d'un virus, une substance de sa salive était passée dans le système sanguin de Reuben, s'était frayé un chemin, peut-être jusqu'au cerveau, peut-être jusqu'à la mystérieuse glande pinéale, ou la glande pituitaire, ce petit corps de la grosseur d'un pois que nous avons tous dans le cerveau et qui secrète quoi ? Des hormones ?

Bigre...

Il ne savait pas trop. C'étaient des hypothèses. S'il y avait bien eu un moment dans sa vie où il aurait voulu parler science avec Grace, c'était celui-là, mais c'était hors de question. Hors de question !

Grace ne devait rien savoir de tout cela ! Jamais. Elle pas plus que les gens de sa profession.

Grace avait déjà fait trop d'analyses.

De cela, nul ne devait rien savoir.

Il se revoyait clairement, sanglé sur un lit à roulettes dans le comté de Mendocino, hurlant à l'adresse des médecins : « Dites-moi ce qui s'est passé ! ». Non. Personne en ce

monde ne devait savoir, car tous seraient tentés d'enfermer ce qu'il était devenu. Et il voulait en apprendre infiniment plus sur ce qui s'était passé, savoir si cela se reproduirait, quand et comment. Là était sa voie. Sa part d'ombre.

Et là-haut, quelque part parmi les séquoias, vivait certainement une créature semblable à lui, un homme-bête qui était responsable de ce qui lui était arrivé. Et si ce n'était pas un homme-bête ? Si c'était une bête tout court et que Reuben lui-même soit une créature hybride ?

C'était à devenir fou.

Il se représenta cette créature chez Marchent, fendant l'obscurité du couloir, massacrant à coups de crocs et de griffes ses voyous de frères. Et soulevant ensuite Reuben entre ses mâchoires, prête à lui régler son sort de la même façon. Et quelque chose l'avait arrêtée dans son élan. Reuben n'était coupable de rien, non. Et la bête l'avait lâché.

Mais la bête savait-elle ce qui allait lui arriver à lui ?

À nouveau, son reflet dans le miroir le fit sursauter, le ramena à la réalité.

Sa peau avait un lustre caractéristique. Oui, c'était le mot, un lustre, comme si on avait passé partout sur lui une mince pellicule d'huile, comme si les mains qui avaient pratiqué cette onction avaient poli ses pommettes, le contour de sa mâchoire, son front.

Pas étonnant que tout le monde ait les yeux fixés sur lui...

Et ils étaient loin de se douter de ce qui se passait. Comment auraient-ils pu ? Il fut frappé par le fait que, à son propre sujet, il en était réduit à des suppositions, qu'il n'avait pas une once de certitude, aucune. Il avait tant à découvrir, tant de choses...

Quelqu'un frappa bruyamment à sa porte. On tourna la poignée. Il entendit Phil l'appeler.

Il passa son peignoir et alla ouvrir.

– Reuben, il est deux heures de l'après-midi. Ça fait des heures que l'Observert'appelle !

– Entendu, papa, je suis désolé. Je vais y aller. Le temps de prendre une douche.

L'Observer. Punaise, c'était bien le dernier endroit où il voulait aller.. Il s'enferma dans la salle de bains et ouvrit l'eau chaude.

Tant d'autres occupations le retenaient : réfléchir, méditer, creuser...

Mais il savait qu'il était capital pour lui d'aller travailler, de sortir de cette chambre et de lui-même et, au moins, de se présenter devant Billie Kale, et devant ses père et mère.

Mais jamais il n'avait autant aspiré à être seul, pour se documenter, s'interroger, chercher des réponses au mystère qui l'engloutissait.

Reuben roulait trop vite sur le chemin du bureau. Mais, en ville, sa Porsche était comme un lion en cage. Il aurait tant voulu mettre le cap sur la forêt de Mendocino, derrière chez Marchent, mais il savait qu'il était beaucoup trop tôt pour cela. Il avait encore tant de choses à apprendre avant de se mettre en quête du monstre responsable de ce qu'il était désormais.

Pendant ce temps, la radio le tenait informé sur la disparition du bus de Goldenwood. Aucune demande de rançon n'avait été reçue, et on n'avait encore aucune piste sur l'identité de ceux qui détenaient ces enfants, ni sur l'endroit où ils se trouvaient.

Il appela brièvement Celeste.

– Rayon de Soleil ! s'exclama-t-elle. Mais où étais-tu passé ? En ville, tout le monde a oublié les enfants. C'est la fièvre du loup-garou ici. Si j'entends encore quelqu'un me demander : « Qu'a-t-il à dire là-dessus, votre petit ami ? », je me tire et je me barricade dans mon appartement.

Elle lui parla abondamment de la « fêlée » de North Beach qui disait avoir été sauvée par un croisement entre Lon Chaney Jr. et l'abominable homme des neiges.

Arriva un SMS de Billie : « Rappliquez ! ».

Avant même de sortir de l'ascenseur, il perçut le brouhaha qui régnait au service local. Il fila tout droit dans le bureau de Billie.

La femme assise en face d'elle lui disait quelque chose, mais, sur le coup, il ne parvint pas à la situer. Dans la pièce flottait aussi une odeur qui lui était manifestement familière et qu'il associait à un événement hors du commun, mais à quoi ? Une odeur agréable. L'odeur de cette femme, bien sûr. Et il percevait aussi celle de Billie. Très caractéristique. En fait, il flairait toutes sortes d'odeurs. Celles du café et du pop-corn, qu'il captait avec une acuité jusqu'alors inconnue. Et jusqu'à celle des toilettes toutes proches, loin d'être désagréable d'ailleurs.

Alors ça va être comme ça maintenant...se dit-il. Je vais capter toutes les odeurs, comme un loup, et les sons aussi, c'est sûr.

La femme, une brunette toute menue, pleurait. Vêtue d'un tailleur léger en laine, elle avait le coup enserré par un foulard de soie. Un de ses yeux était enflé et fermé.

– Dieu soit loué, vous voici ! dit-elle en voyant Reuben.

Il lui sourit, car il souriait toujours.

Lui attrapant aussitôt la main gauche, elle le fit presque asseoir de force à ses côtés. Ses yeux étaient gonflés de larmes.

Bon sang, c'est la femme de la ruelle !

Les paroles de Billie lui semblèrent tout droit sorties d'un lance-flammes.

– Eh bien, on peut dire que vous avez pris votre temps pour arriver ici ! Susan Larson ne veut parler à personne d'autre qu'à vous. Ce n'est guère étonnant, n'est-ce pas, quand vous avez toute une ville qui se paie votre tête...

Elle lança devant lui la une du San Francisco Chronicle.

– C'est le numéro spécial mis en kiosque pendant que monsieur se prélassait. « Une

femme sauvée par un homme-loup ». CNN a titré « Une bête mystérieuse agresse un violeur dans une ruelle de San Francisco ». On ne parle que de ça cet après-midi. On reçoit même des appels du Japon !

– Vous pourriez commencer par le début ? lui demanda Reuben.

Mais il n’y voyait que trop clair.

– « Le début » ? s’étonna Billie. Que vous arrive-t-il, Reuben ? On a un bus entier de mômes qui a disparu, une bestiole aux yeux bleus qui hante les ruelles sombres de North Beach, et vous me demandez de commencer par le début ?

– Je ne suis pas folle, intervint la visiteuse. J’ai vu ce que j’ai vu. Tout comme vous, là-haut, à Mendocino. J’ai lu ce que vous en avez raconté !

– Mais je n’ai rien vu, là-haut, moi ! se défendit Reuben.

Il s’en voulut. Allait-il chercher à lui faire croire qu’elle était timbrée ?

– Pourtant, c’est ce qu’on se dit en vous lisant, fit-elle.

Elle avait une voix fluette, hystérique.

– À cause des halètements, des grognements, des bruits de cette créature... Mais ce n’était pas un animal. Je l’ai vu, moi. C’était un homme-bête, c’est sûr. Je sais bien ce que j’ai vu, quand même !

Elle s’avança au bord de son fauteuil et le regarda dans les yeux.

– Je ne parlerai à personne d’autre qu’à vous. J’en ai marre qu’on rie sur mon passage et qu’on se moque de moi. « Une femme sauvée par un yéti ! » Comment peut-on plaisanter là-dessus...

– Emmenez-la en salle de réunion et recueillez son témoignage, ordonna Billie. Je veux votre point de vue sur toute l’affaire. Je veux les détails que tous les autres ont été trop heureux de laisser de côté.

– On m’a proposé de l’argent pour m’interviewer, ajouta Mlle Larson. Mais j’ai refusé, pour venir vous trouver.

– Attendez voir, Billie, fit Reuben en saisissant la main de Susan Larson avec toute la chaleur dont il était capable. Je ne suis pas le mieux placé pour faire cet article et vous savez très bien pourquoi. Le massacre de Mendocino date de deux semaines et vous me demandez de couvrir une nouvelle attaque animale...

– Mais j’y compte bien, oui ! confirma Billie. Qui d’autre que vous ? Enfin, on vous appelle de partout, Reuben ! Les télés, les radios... Et jusqu’au New York Times ! Tout le monde réclame votre avis : est-ce la même bête qu’à Mendocino ? Et si vous croyez que les gens de Mendocino n’ont pas appelé, eh bien vous vous trompez. Et maintenant vous venez me dire que vous ne voulez pas couvrir l’affaire pour nous !

– Ce « nous » devrait faire preuve d’un peu de compassion, Billie, répliqua Reuben. Je ne suis pas prêt à...

– Monsieur Golding, je vous en prie, je vous demande de m’écouter, fit la femme. Vous ne comprenez pas ce qui s’est passé ? J’ai failli me faire tuer l’autre soir. C’est cette créature qui m’a sauvée. Et quand je raconte ce que j’ai vu, je suis la risée de la planète entière.

Reuben resta sans voix. Le sang lui martelait le visage. Lois Lane, Jimmy Olsen, à moi ! Il fut sauvé par le téléphone de Billie. Elle écouta attentivement une quinzaine de

secondes, poussa un grognement et raccrocha. Lui aussi avait entendu ce qu'on venait de lui dire.

– Bon, le médecin légiste me confirme que c'était bien un animal, chien ou loup, on n'en sait rien, mais un animal. C'est déjà ça.

– Et au sujet des poils ? demanda Reuben.

– Mais ce n'était pas un animal ! protesta la femme.

Elle criait presque.

– Je vous le dis, il avait un visage humain, et il m'a parlé. Il a prononcé des paroles ! Il a essayé de m'aider. Il m'a touchée. Il m'a consolée ! Cessez de dire que c'était un animal !

Billie se leva et leur fit signe de la suivre.

La salle de réunion était une pièce aveugle et austère, meublée d'une table ovale en acajou et de chaises Chippendale en désordre. Les deux écrans de télévision installés au ras du plafond diffusaient CNN et Fox sans le son, avec les sous-titres déroulants.

Tout à coup, un saisissant portrait de loup-garou dans le style BD emplît l'un d'eux.

Reuben tressaillit.

En un éclair, il revit le couloir chez Marchent, cette fois éclairé par son imagination, et l'homme-bête fondant sur le duo qui tentait de le tuer.

Il se couvrit les yeux et Billie lui saisit le poignet.

– Réveillez-vous, Reuben, fit-elle.

Puis, se tournant vers la jeune femme :

– Asseyez-vous ici et racontez à Reuben tout ce dont vous vous souvenez.

Elle hurla à son assistante, Althea, d'apporter du café.

La femme plongea son visage dans ses mains et fondit en larmes.

Reuben sentit la panique monter. Il se rapprocha d'elle et l'entoura de son bras. Sur un des écrans passait un extrait du *Loup-Garou* avec Lon Chaney Jr. Puis tout à coup apparut un plan panoramique de Nideck Point, le premier qu'il voyait à la télévision : sa maison, avec ses pignons pentus et ses carreaux de fenêtre en losange.

– Non, non, protesta la femme, ce n'est pas du tout ça. Vous pouvez leur demander d'éteindre ces trucs-là ? Il ne ressemblait pas plus à Lon Chaney Jr. qu'à Michael J. Fox.

– Althea ! appela Billie. Éteignez-moi ces télés !

Reuben éprouva un besoin urgent de sortir. Mais c'était hors de question.

– Et pour le kidnapping, on fait quoi ? murmura-t-il.

– On ne fait rien. Vous n'êtes plus dessus. Vous êtes sur l'homme-loup à plein temps. Althea, apportez le magnétophone de Reuben !

– Pas besoin, Billie, j'ai mon iPhone.

Il régla l'appareil sur enregistrement.

Elle sortit en claquant la porte.

Il passa la demi-heure suivante à écouter cette femme, les pouces en action pour prendre des notes et ses yeux revenant sans cesse au visage de son interlocutrice.

Et sans cesse il décrochait, cherchant malgré lui à se représenter la « bête » qui avait failli le tuer.

Sans cesse il hochait la tête, serrait la main de la femme ; à un moment donné, il la prit même dans ses bras. Mais il était ailleurs.

Finalement, le mari de cette personne arriva et exigea qu'elle vienne avec lui, alors qu'elle ne demandait pas mieux que de continuer à parler. Reuben finit par les raccompagner jusqu'aux ascenseurs.

De retour à son bureau, il considéra tous les petits messages téléphoniques collés sur l'écran de son ordinateur. Althea lui annonça que Celeste était en ligne.

– Il y a un problème avec ton portable ? lui demanda-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

– Je ne sais pas, grommela-t-il. Mais dis-moi, ce n'est pas la pleine lune en ce moment ?

– Non, pas du tout. Je crois qu'on doit être dans le dernier quartier. Attends !

Il entendit cliqueter les touches de son ordinateur.

– Exact, dernier quartier, donc laisse tomber. Pourquoi tu me posais la question ? En tout cas, ils viennent de recevoir une demande de rançon des ravisseurs. Mais ta question, c'était en rapport avec l'homme-loup, non ?

– On m'a mis sur l'affaire. Je n'y peux rien. Pour la rançon, ils demandent combien ?

– Je n'ai jamais rien vu de plus insultant et de plus humiliant ! tempêta Celeste. Reuben, défends-toi ! Pourquoi ? À cause de ce qui t'est arrivé l'autre jour ? À quoi pense Billie ? Les ravisseurs viennent de demander cinq millions de dollars, sinon ils exécutent les enfants un par un. Tu devrais être sur la route de Marin. La rançon doit être virée sur un compte aux Bahamas, mais tu peux être sûr qu'elle va y faire un passage éclair et disparaître dans la nébuleuse cyberbancaire. Peut-être même qu'elle n'atteindra jamais cette banque. Il paraît que ces ravisseurs sont des génies de l'informatique.

À cet instant, Billie vint se pencher au-dessus de son bureau.

– Qu'en avez-vous tiré ?

Il raccrocha.

– Pas mal de choses. Sa vision des faits. Maintenant, j'ai besoin d'un peu de temps pour me mettre au courant de la couverture sur place.

– Vous n'avez pas le temps. Je veux votre exclusivité en une. Avez-vous conscience que le Chronicle est sur le point de vous proposer un poste ? Et vous connaissez la dernière ? Channel Six fait courir le bruit qu'ils vous veulent. Et ça, depuis votre agression à Mendocino.

– C'est ridicule...

– Mais pas du tout. Vous êtes beau garçon. À la télé, il n'y a que ça qui compte, l'apparence. Mais moi, je ne vous ai pas proposé ce boulot pour votre bonne mine. Je vous le dis, Reuben, la pire des choses qui pourrait vous arriver à votre âge, c'est de faire de la télé. Faites-moi un papier sur tout ça, avec votre ton à vous. Et ne me laissez plus tomber comme ce matin !

Elle avait déjà tourné les talons.

Il resta assis, le regard dans le vague.

Très bien, ce n'était pas la pleine lune. Autrement dit, ce qui lui était arrivé n'avait rien à voir avec la lune et pouvait se reproduire n'importe quand. Ce soir peut-être. Tant pis pour les vieilles légendes. Mais pourquoi était-il coincé ici au lieu de traquer les moindres bribes de vérité et de fantasme sur les « hommes-bêtes » ?

Une image lui revint : il se revit planer au-dessus des toits, ses jambes débordant d'une force inconnue. En levant les yeux, il avait vu le quartier de lune derrière des nuages qui,

sans doute, le masquaient aux yeux des humains.

Cela allait-il se reproduire dès la tombée de la nuit ?

Comme il était beau, ce croissant de lune suspendu parmi une multitude d'étoiles étincelantes ! À nouveau il se sentit voler, les bras déployés, franchir la rue qui s'ouvrait devant lui pour atterrir sans effort sur la pente d'un toit. Il en éprouva une puissante euphorie. Avant que revienne la terrible appréhension : Ce sera comme ça tous les soirs ?

Althea déposa devant lui un autre café. Elle sourit et lui fit un petit signe en s'éloignant.

Il contempla tous ceux qui l'entouraient, qui entraient et sortaient de leurs box blancs, certains jetant un œil vers lui, d'autres, plus rares, lui adressant un signe de tête, d'autres encore passant logiquement sans un mot, murés dans leurs pensées. Il contempla la rangée d'écrans qui occupait la longueur du mur opposé. Images du car scolaire vide, de Goldenwood Academy. D'une femme en pleurs. De Lon Chaney Jr., encore lui, avec sa silhouette de nounours géant surgi des brumes d'une forêt anglaise, ses oreilles lupines dressées.

Il fit pivoter son siège, décrocha le téléphone, composa le numéro du légiste et accepta de patienter.

Je n'ai pas envie de ce boulot, se disait-il. Je ne suis pas fait pour ça. Dans la bousculade, tout m'a échappé. Non, impossible. D'accord, ça me fait de la peine pour Susan Larson, à cause de ce qu'elle a enduré, du fait que personne ne la croit, mais je lui ai quand même sauvé la vie ! Je ne suis pas ici pour ça, je suis la dernière personne à qui confier ce dossier. Il est sans intérêt. Du moins, pour moi.

Une sorte de froid s'abattit sur Reuben. Une de ses collègues, une femme très sympathique du nom de Peggy Flynn, apparut avec une assiette de cookies à son intention. Il lui décocha son inévitable sourire chaleureux. Mais il ne ressentait rien, ne se disant même pas qu'il la connaissait, qu'il avait déjà eu affaire à elle ou qu'ils partageaient le même monde.

C'était cela : ils ne partageaient pas le même monde. Personne ne partageait celui où il vivait maintenant. Personne ne le pouvait.

Sauf peut-être cette créature qui l'avait attaqué à Mendocino. Il ferma les yeux. À nouveau, il sentit les crocs s'enfoncer dans son cuir chevelu, son visage, la douleur atroce et profonde sur le côté du visage lorsque ces dents s'y étaient plantées.

Et s'il n'avait pas tué ce type dans la ruelle de North Beach, se serait-il transformé en bête lui aussi, exactement comme Reuben ? Il frissonna. Heureusement, il l'avait achevé. Mais, attendez voir, que se racontait-il, là ?

Il blêmit.

Dans sa tasse, le café lui fit penser à de l'essence. Et les cookies, à du plâtre.

Évidemment que le processus n'était pas réversible, qu'il n'avait pas le choix : il n'avait rigoureusement aucune prise sur rien.

La voix de l'assistante du légiste le ramena instantanément à la réalité.

– Alors c'était bien un animal. On le voit aux lysozymes de la salive. L'homme n'en a pas autant. Il a beaucoup d'amylases qui commencent à dégrader les hydrates de carbone qu'il absorbe. Mais si l'animal, lui, n'a pas d'amylases, en revanche il a un fort taux de lysozymes qui tuent les bactéries qu'il ingère, ce qui explique qu'un chien puisse se

nourrir sur un tas d'ordures ou sur une carcasse en décomposition alors que nous, non. Mais je vais vous dire une chose étonnante au sujet de cette bête non identifiée : elle avait plus de lysozymes qu'aucun chien ne peut en avoir. Et nous avons trouvé dans la salive d'autres enzymes que nous ne pouvons pas analyser correctement ici. Les recherches vont prendre des mois.

Sinon, non, pas de poils, rien de tel. Ils avaient recueilli des fibres, du moins le pensaient-ils, mais sans rien en tirer.

Il avait le cœur battant lorsqu'il raccrocha. Il allait donc devenir quelque chose d'autre qu'un humain, c'était sûr. La faute aux hormones, s'il comprenait bien. Mais qu'en savait-il au juste ?

Ce dont il était sûr, en revanche, c'est qu'il allait devoir rester cloîtré dans cette pièce jusqu'à la nuit.

Et que c'était l'automne, bientôt l'hiver, une de ces journées grises et humides, sans véritable ciel, avec juste un couvercle moite au-dessus de San Francisco.

À dix-sept heures, l'article était bouclé.

Il avait appelé en douce Celeste, qui avait confirmé le décompte des ecchymoses et des vêtements déchirés de cette femme avancé par le Chronicle. Il avait aussi appelé l'hôpital central, mais sans rien pouvoir obtenir, et Grace était en train d'opérer.

Il avait également relu en ligne les principales versions de l'attaque de cet animal mystérieux. L'histoire tournait en boucle sur la Toile et presque tous les articles faisaient état de la « mystérieuse » agression dont il avait été lui-même l'objet à Mendocino. C'est seulement là, en cherchant à en savoir plus sur le meurtre de Marchent, qu'il comprit que cette affaire avait elle aussi fait le tour du monde. « La bête mystérieuse a-t-elle encore frappé ? », « La créature s'interpose pour sauver des vies ».

Il avait visionné sur YouTube les reportages consacrés à North Beach et évoquant la « bête de la ruelle ».

Il transcrivit alors sur l'écran le récit de la femme.

« Il avait un visage, je vous assure. Il m'a parlé. Il se déplaçait comme un homme. Un homme-loup. [C'est le terme même qu'elle a utilisé, "homme-loup".] J'ai entendu sa voix. Mais je n'aurais pas dû m'enfuir. Il m'a sauvé la vie et je me suis enfuie comme si c'était un monstre. »

Il avait apporté sa touche personnelle, certes, mais seulement dans le ton. Après le témoignage ardent de cette femme, un résumé du rapport d'expertise et les inévitables questions, il écrivit en conclusion...

« Est-ce une sorte d'"homme-loup" qui a arraché cette victime aux griffes de son agresseur ? Est-ce une bête douée d'intelligence qui, tout récemment, a épargné un journaliste dans le couloir obscur d'une demeure de Mendocino ?

Nous n'avons pas, pour l'heure, les réponses à ces questions. Mais on ne peut avoir de doutes sur les intentions du violeur de North Beach – déjà suspecté dans une série de viols non élucidés – et sur celles des toxicomanes qui ont assassiné Marchent Nideck sur

la côte de Mendocino.

Si la science est encore impuissante à expliquer les indices relevés par les experts dans les deux endroits – ainsi que les témoignages bouleversés des survivants –, il n’y a pas de raison de penser qu’elle ne puisse pas le faire un jour. Dans l’immédiat, force est, comme souvent, de se contenter de questions sans réponses. Si un homme-loup – l’Homme-Loup – rôde dans les ruelles de San Francisco, pour qui au juste représente-t-il une menace ? »

Enfin, il ajouta le titre :

« L’Homme-Loup de San Francisco : une quasi-certitude dans un océan de mystère ».

Avant d’envoyer son article, il tapa « homme-loup » sur Google. Comme il s’y attendait, le nom avait déjà été attribué, plus précisément à des personnages secondaires dans les BD de Spiderman et dans une série de mangas animés, Dragon Ball. Mais il releva aussi un ouvrage, Hugues-le-Loup et autres contes d’Erckmann-Chatrian. Pas si mal. En plus, le livre était dans le domaine public.

Il cliqua sur Envoyer pour transmettre l’article à Billie et sortit.

La pluie arriva avant même que Reuben ait rallié la maison et, au moment où il s'enferma dans sa chambre, elle tombait drue et droite, sur ce mode monocorde qui était souvent le sien dans le nord de la Californie, trempant tout, lentement, méthodiquement, imprégnant à cœur la lumière du soleil déclinant, de la lune et des étoiles. Ce spectacle le désolait. Cette pluie signifiait que la « mauvaise saison » avait commencé et qu'il n'y aurait plus de belles journées avant avril.

Reuben, qui détestait la pluie, alluma immédiatement sa cheminée et baissa l'éclairage pour que les clartés intermittentes du feu lui apportent un réconfort un tant soit peu perceptible.

Mais il ne put s'empêcher de penser que ces préoccupations seraient bien loin de lui dès qu'il aurait entrepris sa transformation, si jamais elle se produisait.

À quoi bon maudire la pluie désormais...se dit-il. Pensant à Nideck Point, il se demanda à quoi ressemblait la forêt de séquoias sous la pluie. Sur son bureau traînait un plan de la propriété envoyé par Simon Oliver. C'est grâce à lui que, pour la première fois, il avait découvert la véritable configuration du terrain. La parcelle où se trouvait la maison était située juste au sud d'une falaise en surplomb, gigantesque et escarpée, qui protégeait évidemment la forêt à l'est et, derrière elle, la façade est de la maison. La plage proprement dite était de petite taille, son accès, malaisé, mais une chose était sûre : celui qui avait construit la maison avait choisi un emplacement béni puisqu'il offrait une vue à la fois sur la mer et sur la forêt.

Mais Reuben avait bien le temps de penser à tout cela. Dans l'immédiat, il lui fallait se barricader et se mettre au travail.

Il s'était acheté en route un sandwich chaud et un soda, et il engloutit l'un et l'autre goulument tout en cherchant sur Google des termes comme « loups-garous », « légendes de loups-garous », « films de loups-garous » et bien d'autres encore.

Hélas, il percevait toute la discussion qui se déroulait au rez-de-chaussée, à la table du dîner.

Celeste était encore personnellement indignée que l'Observerait retiré à Reuben l'affaire de Goldenwood au profit de cette aberrante histoire d'homme-loup. Et Grace était complètement atterrée, c'est du moins ce qu'elle disait, de voir son fils incapable de se défendre tout seul. La monstrueuse agression de Mendocino était bien la dernière chose dont son petit garçon avait besoin. Phil marmonna qu'après tout Reuben serait peut-être écrivain et que les écrivains avaient le don de « magnifier tout ce qui leur arrivait ».

Ragaillardi par cette remarque, Reuben la nota même sur le bloc placé près de son clavier. Sacré papa...

Mais la Commission Reuben et Vie de Reuben comptait désormais de nouveaux membres.

Rosy, gouvernante adorable et adorée, rentrée le matin même de son voyage annuel au Mexique, estimait qu'elle ne se pardonnerait jamais de « ne pas avoir été là » au moment où Reuben avait eu le plus besoin d'elle. Pour elle, et elle était formelle, c'était un loup-

garou qui l'avait attaqué.

Le meilleur ami de Reuben, Mort Keller, était présent lui aussi, ayant apparemment été retenu parmi les convives avant qu'on comprenne que Reuben allait s'enfermer dans sa chambre en refusant de parler à qui que ce soit. Cela mettait Reuben hors de lui : Mort terminait son doctorat à Berkeley et avait mieux à faire qu'écouter ce genre de balivernes. Il était venu deux fois à l'hôpital, ce qui, aux yeux de Reuben, était déjà héroïque, sachant que Mort dormait peut-être quatre heures par nuit et suait sang et eau pour préparer sa soutenance.

Mort dut donc subir – et Reuben avec lui – le « récit intégral » de la transformation de ce dernier depuis la nuit tragique de Mendocino, ainsi que la théorie de Grace selon laquelle l'animal enragé qui l'avait mordu lui aurait transmis quelque chose.

« Transmis quelque chose » ! Doux euphémisme. Et cet animal de la forêt de Mendocino, qu'était-il ? Parlait-il ? Marchait-il ? Ou était-ce... ? Il s'arrêta.

Bien sûr qu'il parlait. « Meurtre, meurtre ! » Il avait toujours su qu'il n'avait pas composé le 911. C'est cette bête qui avait ramassé son téléphone.

Un grand soulagement l'envahit. Cette créature n'était donc pas dégénérée et dénaturée au point d'être un monstre dépourvu de tout discernement. Non, elle était habitée par une force raisonnée, à l'image de celle de la ruelle de San Francisco. Et, si c'était le cas, peut-être savait-elle – mais oui, elle le savait – ce qu'était devenu celui qu'elle avait presque égorgé dans le couloir chez Marchent.

Était-ce une bonne chose ? Ou une mauvaise ?

Les voix en provenance du rez-de-chaussée le rendaient fou.

Il se leva, dénicha un CD de Mozart, un concerto pour piano qu'il adorait, l'inséra dans le lecteur Bose placé près de son lit et mit le volume à fond.

Ah, c'était mieux : il ne les entendait plus. Il n'entendait plus personne, d'ailleurs ; pas même le faible et entêtant ronronnement des voix de la ville qui l'entouraient. Il appuya sur le bouton Repeat et se détendit.

Avec le feu qui rougeoyait tranquillement, la pluie qui tapotait les vitres et les merveilleuses circonvolutions mozartiennes qui emplissaient la pièce, il se sentit presque normal.

Du moins, pendant un instant.

Bientôt il fit défiler un à un les sites spécialisés. Dans ce qu'il y trouva, peu de choses l'étonnèrent. Il avait toujours su que, historiquement, la lycanthropie était perçue par beaucoup comme une maladie mentale où le patient, s'imaginant être un loup, adoptait ce comportement ; ou comme une espèce de métamorphose diabolique où le sujet devenait effectivement loup jusqu'à ce que l'atteigne une balle en argent et qu'en mourant son corps reprenne alors forme humaine avec, pourquoi pas, un visage apaisé et, à ses côtés, une vieille bohémienne prononçant des vœux de repos éternel.

Quant aux films, il en avait vu pas mal – leur nombre le mit d'ailleurs mal à l'aise. Il était facile de trouver des scènes cultes sur YouTube et, en visionnant celles de Ginger Snapspuis deWolf, il fut envahi par un sentiment de réelle épouvante.

C'était de la fiction, bien sûr, mais elle illustrait la phase où il se trouvait lui-même : celle de la transformation et non de l'état final. Certains loups-garous ne sont

anthropoïdes qu'à leurs tout débuts. Quand Wolfse termine, Jack Nicholson est un véritable quadrupède qui vit dans la forêt. Et à la fin de Ginger Snaps, la pauvre adolescente est devenue un effroyable et répugnant démon porcin.

Cela dit, se reprit-il en pensant à Mendocino, sa créature à lui parlait. Elle savait même se servir d'un téléphone... Elle avait composé le 911 et demandé de l'aide pour sa victime. Quel âge avait-elle ? Depuis quand rôdait-elle dans ces parages ? Et que pouvait-elle bien faire là-haut parmi les séquoias ?

Celeste venait de dire quelque chose, mais quoi ? Que, dans le comté de Mendocino, il y avait toujours eu des loups ? En tout cas, les gens du coin étaient d'un autre avis. Il en avait vu assez à la télévision déclarer que, dans leur région, les loups avaient disparu.

D'accord, ce n'était pas dans les films qu'il trouverait des réponses. Les films ne savaient pas de quoi ils parlaient. Mais il y avait quand même là-dedans un petit quelque chose à sauver : dans plusieurs d'entre eux, le pouvoir de devenir loup-garou était présenté comme un « don ». Ça lui avait plu. Un don. C'était déjà plus conforme à ce qu'il vivait.

Pourtant, dans la plupart des films, ce don ne servait pas un but bien défini : on avait du mal à voir pourquoi les loups-garous du cinéma poursuivaient leurs victimes. Ils se contentaient de les mettre en pièces après les avoir prises au hasard. Ne buvaient même pas leur sang et ne mangeaient pas leur chair. Ils ne se comportaient en rien comme des loups. Ils se comportaient comme s'ils... avaient la rage. Certes, dans Hurllements, ils ne détestent pas s'envoyer en l'air, sinon à quoi bon être loup-garou au cinéma ? On hurle à la lune, on ne se souvient pas de ce qu'on a fait et, à la fin, on se fait tuer.

Et les balles d'argent, à oublier aussi. Si elles avaient un fondement scientifique, alors il n'était pas Reuben l'Homme-Loup.

Reuben l'Homme-Loup. C'était le qualificatif qui lui convenait le mieux. En plus, il avait reçu l'aval de Susan Larson. Restait à prier pour que Billie laisse son titre inchangé.

Ai-je tout à fait tort de me dire l'Homme-Loup ? À nouveau, il s'essaya à la compassion envers le violeur qu'il avait tué. Sans y parvenir.

Vers vingt heures, il fit une pause. Coupa Mozart et s'efforça de faire taire les voix sans l'aide de personne.

Ce fut moins difficile que prévu. Celeste n'était plus là. En fait, elle était partie dans un café avec Mort Keller, qui avait toujours été un peu amoureux d'elle ; quant à Phil et Grace, ils s'entretenaient justement de ce sujet et se montraient fort peu loquaces. Grace avait reçu un appel d'un spécialiste parisien très intéressé par les meurtres de la bête, mais elle n'avait pas eu beaucoup de temps à lui consacrer. Facile de les occulter.

Reuben consulta les autoportraits pris la nuit précédente. Il les avait mis en lieu sûr dans un fichier crypté et protégé par un mot de passe. En les regardant, il fut partagé entre horreur et trouble attraction.

Il avait envie que tout recommence.

Envie de revivre ce moment. Il l'attendait avec une impatience qu'il n'avait jamais connue depuis sa venue au monde, pas même pour sa première nuit avec une femme ou pour un matin de Noël quand il avait huit ans. Il lui tardait que la transformation advienne.

Il se souvint cependant que, la nuit précédente, elle ne s'était pas produite avant

minuit. Aussi reprit-il sa navigation parmi les classiques de la lycanthropie et la mythologie. En fait, les mœurs des loups dans toutes les cultures le passionnaient autant que les histoires de loups-garous au sens strict, et les anciennes traditions médiévales de la confrérie villageoise « du Loup vert » le charmèrent par leurs danses paysannes endiablées autour de bûchers où, de temps à autre, le « loup » était symboliquement jeté.

Il était sur le point d'en rester là pour la journée quand il repensa au recueil Hugues-le-loup et autres contes de ces deux auteurs français du XIX^e siècle. Que risquait-il ? L'ouvrage était facile à trouver. Sur Amazon, il passa donc commande d'une de ses rééditions avant d'essayer de trouver l'histoire en ligne.

Il eut vite fait de découvrir une version à télécharger gratuitement. Sans doute n'irait-il pas jusqu'au bout, n'y jetterait-il qu'un coup d'œil dans le vain espoir qu'une pépite de vérité soit mêlée à la fiction.

« Vers les fêtes de Noël de l'année 18..., un matin que je dormais profondément à l'hôtel du Cygne, à Fribourg, le vieux Gédéon Sperver entra dans ma chambre en s'écriant :
– Fritz, réjouis-toi !... je t'emmène au château de Nideck... »

Nideck !

Phrase suivante : « Tu connais Nideck ?... la plus belle résidence seigneuriale du pays : un antique monument de la gloire de nos pères. »

Il n'en croyait pas ses yeux : le nom de famille de Marchent figurait dans un récit intitulé Hugues-le-Loup...

S'interrompant, il tapa « Nideck » sur Google. Oui, il existait bien un lieu portant ce nom, un château du Nideck, une célèbre ruine, sur la route d'Oberhaslach à Wangenbourg. Mais l'important n'était pas là. L'important était que ce nom ait été utilisé voici plus de cent ans dans une nouvelle consacrée à un loup-garou. Ce texte avait été traduit en anglais en 1876, juste avant que la famille Nideck arrive dans le comté de Mendocino pour y bâtir son immense demeure en surplomb de l'océan. Cette famille, apparemment sortie de nulle part s'il fallait en croire Simon Oliver, portait le patronyme de Nideck.

Reuben était stupéfait. Il s'agissait sans doute d'une coïncidence, une coïncidence que personne n'avait relevée et ne relèverait sûrement jamais.

Mais il y avait, dans ces toutes premières lignes, autre chose. Il reprit le récit. Sperver. Ce nom aussi, il l'avait déjà vu quelque part et il le ramenait à Marchent et à Nideck Point. Mais par quel biais ? Pas moyen de s'en souvenir. Sperver... Il revoyait presque ce nom écrit à l'encre, mais où ? Cela lui revint alors. C'était le patronyme de Margon, ami très cher et mentor de Felix Nideck, l'homme que Felix surnommait « Margon le Sans-Dieu ». Ce nom ne figurait-il pas sur le passe-partout à l'intérieur du cadre de la grande photographie, au-dessus de la cheminée ? Ah, pourquoi ne les avait-il pas notés, ces noms ?... Mais il était sûr de lui. Il entendait encore Marchent prononcer le nom de Margon Sperver.

Non, décidément, ce ne pouvait pas être une coïncidence. Un nom, oui, mais deux ? Impossible. Mais qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Un profond frisson le parcourut.

Nideck.

Que lui avait dit Simon Oliver, son avocat ? Il en avait parlé à longueur de conversations téléphoniques, comme pour se rassurer lui-même, plutôt que Reuben, sur le sujet.

– On ne peut pas vraiment parler de vieille famille. Elle est arrivée d'on ne sait où dans les années 1880. Après la disparition de Felix, des recherches minutieuses ont été menées pour retrouver des parents, des personnes susceptibles d'avoir des informations sur lui. Elles n'ont rien donné. Évidemment, le^{xix}^e siècle abonde en hommes neufs, en personnages qui se sont faits à la force du poignet. Un magnat du bois qui arrive d'on ne sait où et qui se fait construire un manoir ? Classique. Une chose est certaine : ce ne sont pas des héritiers oubliés qui vont venir vous embêter, il n'y en a nulle part.

Reuben resta à contempler l'écran de l'ordinateur.

Ce patronyme aurait-il été emprunté ? Non, c'était absurde. Et pour quelle raison, d'abord ? Ces gens auraient pris le nom de Nideck après être tombés sur cette sombre histoire de loup-garou ? Et ensuite, plus d'un siècle après... Non, cela ne tenait pas debout. Sperver ou pas Sperver, c'était tout bonnement impossible. Marchent n'avait jamais eu connaissance d'un tel secret de famille.

Il revit le visage radieux de Marchent, son sourire, entendit son rire. Un être si sain, si habité d'un... d'un quoi ? D'un bonheur intérieur ?

Pourtant... Et si cette obscure demeure cachait comme il se doit un obscur secret ?

Il passa le quart d'heure suivant à parcourir la nouvelle Hugues-le-Loup.

Comme il pouvait s'y attendre, elle était distrayante, très^{xix}^e siècle. Hugues-le-Loup, loup-garou du château du Nideck, était victime d'une malédiction familiale. L'histoire mettait en scène des personnages captivants, mais sans intérêt pour les recherches de Reuben, comme un nain qui gardait les grilles du château et une puissante sorcière nommée « la Peste-Noire ». Quant à Sperver, c'était le braconnier du Schwartz-Wald.

En quoi tout cela aurait-il pu avoir un lien avec ce que Reuben avait subi ? Il ne croyait pas au cliché un peu trop tentant selon lequel un loup-garou ferait peser sa malédiction sur Nideck.

Mais qu'en savait-il ?

C'était une piste qu'il ne fallait pas écarter, surtout pas.

Il repensa à cette grande photographie chez Marchent, au-dessus de la cheminée de la bibliothèque, à ces hommes posant au fin fond d'une forêt tropicale : Felix Nideck et son mentor, Margon Sperver. Marchent avait prononcé d'autres noms, mais il ne s'en souvenait pas bien – eux, en tout cas, n'apparaissaient pas dans l'histoire.

Il allait donc devoir explorer toute la littérature consacrée aux loups-garous. Il entreprit aussitôt de commander des œuvres de fiction sur le sujet, des légendes, de la poésie, ainsi que des anthologies et des études.

Il sentait pourtant qu'il se raccrochait à des chimères. Qu'il se faisait des idées.

Felix était mort depuis longtemps. Margon aussi, sans doute. Et Marchent avait cherché partout. Tout cela ne rimait à rien. La bête, sûrement venue de la forêt, était entrée dans la maison par les fenêtres fracassées de la salle à manger ? Elle aurait entendu les cris comme lui les entendait ? Flairé le mal comme lui le flairait ?

Fadaïses romantiques.

Soudain une tristesse l'envahit à l'idée que Felix n'était plus de ce monde. Et pourtant, ces noms tirés d'une histoire d'homme-loup... Et si Felix avait eu, comment dire, une sorte de cousin bestial et dégénéré qui errait dans la forêt... qui veillait sur la maison ?

Reuben était fatigué.

Une sensation de chaleur le saisit brusquement. Il entendait le doux ronronnement de l'âtre, et la pluie chanter dans les gouttières. Il avait chaud partout, se sentait léger. Les voix de la ville palpaient, grondaient, lui donnaient l'impression extraordinairement étrange d'être relié au monde entier. Mmm... Tout le contraire de cette distance qu'il avait perçue face aux employés bien réels, identifiables, de l'Observer.

– Peut-être que, maintenant, tu es un des leurs, murmura-t-il.

Les voix étaient trop embrouillées. Paroles, pleurs et supplications peinaient à affleurer.

Mon Dieu, comment fais-Tu pour entendre tout ce monde, tout le temps et partout, quémander, implorer, réclamer n'importe quoi, n'importe qui ?

Il regarda sa montre.

Il était à peine plus de vingt-deux heures. Et s'il sautait dans sa Porsche pour filer à Nideck Point, maintenant ? Il ne verrait même pas passer le voyage. L'affaire de quelques heures sous la pluie battante. Il avait de grandes chances de pouvoir accéder à la maison, quitte à casser un petit carreau. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Encore quelques semaines et cette maison lui appartenait. Il avait signé tout ce que le service des hypothèques lui avait demandé. Et il prenait déjà à sa charge les factures d'énergie. Alors, pourquoi diable ne pas y aller ?

Et l'homme-bête, là-bas, dans sa forêt, saurait-il que Reuben était là ? Éventrerait-il celui qu'il avait mordu et laissé en vie ?

Il brûlait de se rendre là-bas.

Quelque chose le fit sursauter. Ce n'était pas un bruit à proprement parler, mais une sorte de... vibration – comme si une voiture équipée d'une sono puissante passait dans la rue.

Il vit des bois noirs, mais ce n'étaient pas ceux de Mendocino. Non, c'en étaient d'autres, un taillis brumeux, inextricable, qu'il connaissait. Inquiétude.

Il se leva et ouvrit la porte donnant sur la terrasse.

Les bourrasques étaient glaciales. La pluie lui frappa le visage et les mains, divinement tonifiante.

La ville miroitait sous son voile pluvieux, bosquets successifs de tours lumineuses qui le cernaient de leur masse magnifique. Il entendit une voix chuchoter comme à son oreille :

– Fais-le cramer ! Fais-les tous cramer !

Une voix horrible, acide.

Son cœur tambourinait, son corps se tendit. Toute sa peau fut parcourue d'une onde d'extase. En lui jaillit un geyser bouillonnant dont la force lui raidit le dos.

Il comprit que cela recommençait : le pelage du loup qui envahissait son corps, la crinière qui descendait vers ses épaules et les vagues de jouissance qui déferlaient en lui, abolissant toute vigilance. Les poils sortaient de son visage comme magnétisés par des doigts invisibles, et un plaisir urticant lui coupait le souffle.

Déjà, ses mains étaient des pattes... Comme la première fois, il déchira ses vêtements, envoya voltiger ses chaussures. Il passa ses griffes sur ses bras et sa poitrine recouverts d'une épaisse toison.

Avivés, tous les bruits de la nuit montaient en chœur autour de lui, mêlés de sons de cloches, de fugaces lambeaux de musique et de prières désespérées. Il sentit le besoin urgent d'échapper au huis clos de la chambre, de plonger dans l'obscurité, sans se soucier le moins du monde de l'endroit où il atterrirait.

Un instant ! Prendre, d'abord, une photo. Aller devant le miroir, garder une trace, pensa-t-il. Mais il n'en eut pas le temps. Car les voix revinrent :

– Tu vas cramer vivant, vieille peau !

Il bondit sur le toit. La pluie le touchait à peine, l'effleurait tout au plus comme un crachin.

Il s'élança vers cette voix, franchissant une à une rues et ruelles, escaladant les grands immeubles et volant au-dessus des petits, bondissant sans effort par-dessus les avenues, vers l'océan, porté par le vent.

La voix se fit plus forte, puis une autre s'y joignit, puis les cris de la victime :

– Je vous le dirai pas ! Je vous le dirai pas ! Je mourrai, mais je vous dirai rien !

Il savait où il se trouvait désormais, il caracolait au-dessus des immeubles du Haight à une vitesse qu'il n'aurait jamais crue possible. Devant lui, il aperçut le grand rectangle sombre du Golden Gate Park. Ces fourrés, mais oui, cette épaisse forêt magique avec ses recoins secrets. Bien sûr !

Il y plongea, rasant le sol humide et herbeux, grimpant aux arbres odorants.

Soudain, il vit le vieillard en haillons fuir devant ses poursuivants à travers un tunnel ouvert dans les fougères ; au milieu de ce camouflage sylvestre, d'autres témoins se terraient sous des bâches luisantes et derrière de vieilles planches tandis que la pluie redoublait.

L'un des agresseurs attrapa l'homme par l'épaule et le traîna jusqu'à une clairière d'herbe. Leurs vêtements étaient trempés de pluie. Son complice, arrêté, cherchait à allumer une torche de journaux enroulés que la pluie éteignait sans cesse.

– Le kérosène ! lança celui qui tenait la victime.

Le vieil homme se défendait à coups de poing et de pied.

– Jamais je vous le dirai ! gémissait-il.

– Alors tu vas cramer avec ton secret, papy !

Lorsque son acolyte versa le liquide sur sa torche et que celle-ci s'embrasa, l'odeur du kérosène se mélangea à la puanteur du mal.

Dans un long rugissement rauque, Reuben se jeta sur le porteur de torche et ses griffes s'enfoncèrent dans sa gorge en lui séparant presque la tête des épaules. Le cou de l'homme fit entendre un bruit sec.

Puis il se tourna vers l'autre agresseur qui avait lâché sa victime tremblante et, sous des trombes d'eau, détalait à travers la clairière vers le lointain refuge des arbres.

Reuben le doubla sans effort. D'instinct, ses mâchoires s'ouvrirent. Il avait envie, de tout son être, d'arracher le cœur de cet homme. Ses maxillaires brûlaient de ce désir vorace, douloureux. Mais non, pas avec les dents, ces dents qui pouvaient transmettre le don du

loup, il ne pouvait prendre ce risque. Avec des grondements semblables à des imprécations, il se jeta sur l'homme sans défense.

– Tu l'aurais fait brûler vivant, hein ?

À coups de griffe, il lui décolla la chair du visage, la peau de la poitrine. Sa patte lui laboura la carotide et le sang gicla. L'homme tomba à genoux et s'effondra tandis que son vieux blouson en jean s'imprégnait de rouge.

Reuben se retourna. Le kérosène qui s'était répandu dans l'herbe et brûlait en crachotant et en fumant sous la pluie jetait sur cette scène d'épouvante une lueur d'enfer.

Le vieil homme était agenouillé, recroquevillé, les bras serrés autour de son corps. Il regardait Reuben avec de grands yeux vides. Reuben le vit tressaillir sous l'averse, tressaillir tandis que la pluie le criblait, mais Reuben ne la sentait pas.

Il s'approcha de lui et lui tendit la main pour l'aider à se relever. Qu'il se sentait fort et calme, près de ce brasier qui crépitait et dont il sentait à peine la chaleur...

Les sous-bois sombres qui l'entouraient bruissaient de déplacements et de chuchotis, de félicitations soulagées et d'exclamations effrayées.

– Où voulez-vous aller ? demanda Reuben.

L'homme désigna l'obscurité au-delà des chênes aux branches basses. Reuben le souleva et le porta jusque sous les ramures tombantes. Là, la terre était sèche et parfumée. Les entrelacs de plantes grimpantes formaient des voiles. Une cabane de planches disjointes et de papier goudronné se dressait, comme en lévitation, parmi le lierre conquérant et les immenses fougères frissonnantes. Reuben déposa l'homme dans son nid de chiffons et de couvertures de laine. Celui-ci se lova entre les balluchons qui l'entouraient et remonta les couvertures jusqu'à son cou.

Une odeur de toile poussiéreuse et de whisky emplissait le petit réduit. Autour d'eux montaient celles de la terre crue, des végétaux mouillés et luisants, de la faune minuscule qui fouissait dans le noir. Reuben s'éloigna comme si ce petit espace ménagé par la main de l'homme était une sorte de piège.

Il repartit, vite, en empruntant les cimes robustes, ses bras progressant de branche en branche à mesure que les frondaisons s'épaississaient. Il revint vers les éclats jaune pâle de Stanyan Street où un tapis de voitures glissait sur l'asphalte en longeant la frontière est du Golden Gate Park.

Il semblait voler en traversant la rue, en s'enfonçant dans les énormes eucalyptus du Panhandle, l'étroit corridor qui prolongeait le parc vers l'est.

Il progressait aussi haut que possible dans ces arbres immenses aux allures d'herbes folles, respirant le parfum étrange, aigre-doux, de leurs longues feuilles minces et claires. Il remonta ce couloir de verdure, chantant presque en se coulant d'un géant végétal à un autre, et mit le cap sur les toits des demeures victoriennes qui gravissaient Masonic Street.

Qui pouvait le voir dans l'obscurité ? Personne. La pluie était son amie. Escaladant d'un pied ferme une toiture aux tuiles glissantes, il se dirigea vers la tache noire d'une autre forêt en réduction : Buena Vista Park.

Dans le lacis frémissant que tissaient les voix, il isola un autre appel désespéré :

– Mourir, je veux mourir. Tue-moi ! Je veux mourir !

Des paroles prononcées à mi-voix, comme une basse continue sous les plaintes et les pleurs qu'il percevait en deçà et au-delà du registre intelligible.

Il atterrit sur le toit à l'aplomb de la victime, au faîte d'une somptueuse villa de trois étages, en bordure de la rue en pente raide qui conduisait au petit parc. Il descendit le long de la façade en s'accrochant aux tuyaux et aux rebords des fenêtres jusqu'à ce qu'il découvre à travers l'une d'elles le spectacle terrible d'une vieille femme décharnée, constellée de plaies sanguinolentes et ligotée sur un lit en fer. Dans la lumière d'une pauvre lampe, le rose de son crâne luisait sous de maigres stries de cheveux gris.

Devant elle, sur un plateau, était posée une assiette contenant un amas fumant d'excréments humains et, face à elle, la silhouette courbée d'une jeune femme lui tendait une cuillerée de ce mets répugnant en la pressant contre ses lèvres. La vieille femme frissonnait, au bord de l'évanouissement. Puanteur de l'ordure, puanteur du mal, puanteur de la cruauté. La jeune femme fredonnait d'amers sarcasmes :

– Toute ta vie, tu ne m'as jamais donné à manger que de la pâtée pour cochons et tu crois que tu ne vas pas me le payer ?

Reuben fit irruption dans la pièce en fracassant la fenêtre, vitres et petit-bois confondus.

La jeune femme hurla et s'éloigna du lit, le visage plein de fureur.

Il s'élança vers elle au moment où elle se précipitait sur un tiroir pour y saisir un pistolet.

Une déflagration retentit, l'assourdissant une fraction de seconde, et il sentit une douleur à l'épaule, vive, atroce, paralysante ; mais il la surmonta aussitôt et libéra un grognement sourd tandis qu'il faisait lâcher l'arme à la jeune femme et la projetait contre le mur. Sa tête fit éclater le plâtre, il sentit la vie la quitter et ses jurons mourir dans sa gorge.

Avec des grondements de rage, il lança le corps à travers la fenêtre défoncée et l'entendit heurter le pavé de la rue.

Un long instant, il demeura immobile, attendant que la douleur revienne, mais elle ne revint pas. Il ne sentait rien, rien qu'une chaude pulsation.

Il s'approcha du pauvre spectre attaché à la tête de lit en métal par du ruban adhésif et des bandages. Avec précaution, il trancha ses liens.

Elle avait détourné son visage émacié.

– Je vous salue, Marie, pleine de grâce, murmurait-elle d'une voix sèche et sifflante, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

Il se pencha, retira l'ultime entrave qui retenait sa taille.

– Sainte Marie, mère de Dieu, reprit-il tout bas en la regardant dans les yeux. Prie pour nous, pauvres pécheurs... pour nous, pauvres pécheurs !..., maintenant et à l'heure de notre mort.

La vieille femme gémit. Elle était trop faible pour bouger.

Il la laissa, s'engagea à pas feutrés sur la moquette du couloir et pénétra dans une chambre voisine tout aussi spacieuse où il trouva un téléphone. Il tapa le numéro à grand-peine. Il se moqua de lui-même en pensant à la bête de Mendocino qui l'avait

composé sur l'écran d'un iPhone. En entendant la voix de l'opératrice, il fut pris d'une formidable envie de s'exclamer « Meurtre ! Meurtre ! », mais il se retint. Ça aurait été pure folie. Et il s'en voulut soudain de prendre ce souvenir à la légère – ce qui, d'ailleurs, était faux.

– Ambulance... Cambriolage... Femme âgée, dernier étage... Retenue prisonnière...

L'opératrice lui posa des questions, débita l'adresse à toute allure pour la vérifier.

– Dépêchez-vous... conclut-il en reposant le combiné sans le raccrocher.

Il tendit l'oreille.

La maison était déserte en dehors de la vieille femme – et d'une autre personne, silencieuse car endormie.

Il ne lui fallut pas longtemps pour gagner le premier étage et trouver un vieillard impotent, ligoté comme cette femme l'avait été, contusionné et frêle, plongé dans un profond sommeil.

À tâtons, Reuben trouva l'interrupteur et inonda la scène de lumière.

Que pouvait-il faire de plus pour venir en aide à ces deux êtres, pour être sûr d'éviter une bévue colossale ?

Dans le couloir, il aperçut, imprécise, sa propre silhouette dans un haut miroir à cadre doré. Il réduisit celui-ci en miettes et les larges éclats tombèrent au sol dans un fracas métallique.

Sur la table du couloir, il se saisit d'une antique lampe à abat-jour de verre et, la soulevant par-dessus la rampe, la laissa s'écraser au rez-de-chaussée sur le sol de l'entrée.

Les sirènes s'approchaient, entrelacées, en tous points semblables aux volutes sonores qu'il avait entendues à Mendocino. Des rubans dans la nuit.

Maintenant, il pouvait partir.

Il s'éclipsa.

Longtemps, il resta dans les grands cyprès sombres du Buena Vista Park. Les arbres de la partie haute étaient frêles, mais il lui avait été facile d'en trouver un assez solide pour le supporter et, à travers un treillis de branches, il observa les ambulances et les voitures de police agglutinées en contrebas, à flanc de coteau, devant la maison. Il vit les deux vieillards que l'on évacuait. Il vit le cadavre de leur implacable tortionnaire que l'on ramassait sur le trottoir. Il vit enfin les badauds quitter les lieux, endormis et ébouriffés.

Une forte sensation d'épuisement s'empara de lui. Sa douleur à l'épaule avait disparu. Il l'avait même complètement oubliée. Les pattes qui étaient les siennes étaient moins sensibles que des mains, se dit-il, et ne pouvaient apprécier la texture du liquide poisseux qui s'était mêlé à ses poils.

Il se sentait de plus en plus las, faible même.

Discret et rapide, le retour à la maison lui fut pourtant une simple formalité.

En retrouvant sa chambre, il se plaça de nouveau face au miroir.

– Tu n'as rien de nouveau à me dire ? Comme ta voix est grave...

La transformation avait commencé.

Il agrippa la douce toison de son entrejambe à l'instant même où elle se rétractait, s'effaçait, et il sentit ses doigts reprendre leur place pour palper sa blessure à l'épaule.

Il n'y avait pas de blessure.

Aucune.

Il était si fatigué qu'il tenait à peine sur ses jambes, mais il voulut en avoir le cœur net. Il s'approcha du miroir. Non, nulle blessure. Mais une balle était-elle logée à l'intérieur, une balle susceptible de provoquer une infection et de le tuer ? Comment le savoir ?

Il faillit éclater de rire en pensant à la réaction de Grace s'il lui disait : « Maman, je crois qu'on m'a tiré dessus la nuit dernière. Tu pourrais me faire une radio pour savoir si je n'ai pas une balle dans l'épaule ? Ne t'inquiète pas, je ne sens rien du tout. »

Mais non, cela ne risquait pas d'arriver.

Il s'affala sur son lit en savourant la douce odeur de propre de l'oreiller et, alors que l'aube emplissait la chambre d'une lumière d'étain, il s'endormit aussitôt.

Réveillé à dix heures, Reuben se rendit, sitôt douché et rasé, au cabinet de Simon Oliver pour prendre les clés de Nideck Point. Non, les avocats de Marchent ne voyaient pas d'inconvénient à ce qu'il visite les lieux ; d'ailleurs, l'homme à tout faire voulait le voir et plus il ferait effectuer certaines réparations rapidement, mieux ce serait. Et pourrait-il procéder à son propre inventaire, si ce n'était pas trop lui demander ? Car « tout ce fatras » leur causait quelques inquiétudes.

Il prit la route avant midi, franchissant le Golden Gate en direction de Mendocino sous une bruine tenace, la voiture emplie de vêtements, d'un ordinateur d'appoint, de vieux lecteurs de DVD Bose et d'autres objets qu'il comptait laisser dans son nouveau refuge.

Ce moment de solitude, il en avait absolument besoin. Il voulait être seul ce soir avec ses pouvoirs – pour les étudier, les observer, tenter de rester maître de sa personne. Peut-être pouvait-il interrompre la transformation à volonté ou la moduler... Peut-être pouvait-il la provoquer...

Quoi qu'il en soit, il lui fallait se couper de tout, y compris des voix qui l'avaient conduit à massacrer quatre personnes. Il n'avait d'autre choix que de mettre le cap au nord.

Et puis... et puis il existait toujours une mince possibilité pour que vive là-haut, dans ces forêts, une créature qui savait tout de lui et qui pourrait partager avec lui les secrets de ce qu'il était devenu. Il n'y comptait pas vraiment, mais ce n'était pas impossible. Il voulait se montrer à elle. Il voulait qu'elle le voie déambuler dans les pièces de Nideck Point.

Grace se trouvait à l'hôpital lorsqu'il était sorti, et Phil restait invisible. Il avait parlé brièvement avec Celeste, l'écoutant, impassible, lui raconter avec feu et force détails les horreurs de la nuit dernière.

– Et alors, la CRÉATURE a balancé la fille par la fenêtre, Reuben ! Elle a atterri en plein milieu du trottoir ! Tout le monde devient dingue ici ! Elle a trucidé deux clodos dans le Golden Gate Park, dont un qu'elle a vidé comme un poisson. Sinon, tout le monde a adoré ton article, Reuben. L'Homme-Loup, c'est comme ça qu'on dit maintenant. Tu pourrais prendre une commission sur les mugs et les T-shirts, tu sais. Peut-être que tu devrais déposer la marque Homme-Loup ? Mais ce que raconte la folle de North Beach, qui va le croire ? À ce compte-là, cette créature, qu'est-ce qu'elle va faire la prochaine fois ? Griffonner un poème sur un mur avec le sang de sa victime ?

– C'est une idée, Celeste, avait murmuré Reuben.

Il profita d'un ralentissement sur Waldo Grade pour appeler Billie.

– Vous avez encore fait mouche, Petit Prodige ! lui fit-elle. Je ne sais pas comment vous faites. Le papier a été repris par les agences et les sites Web du monde entier. Tout le monde le consulte sur Facebook et Twitter. Vous avez donné à ce monstre, à cet Homme-Loup, une profondeur métaphysique !

Première nouvelle... Comment s'y était-il pris ? En étant attentif au récit de Susan Larson, à sa description de la voix de la créature ? Il ne savait même plus ce qu'il avait écrit. Mais on l'appelait l'Homme-Loup, et pour lui c'était une petite victoire.

Tous ces événements rendaient Billie volubile. Elle voulait qu'il interroge les témoins du Golden Gate Park, les riverains de Buena Vista Hill.

Le problème, lui dit-il, c'est qu'il devait se rendre dans le Nord, il n'avait pas le choix. Il tenait à voir la scène de crime où il avait failli être assassiné.

– Alors vous allez bien sûr en profiter pour chercher des traces de l'Homme-Loup, hein ? Prenez des photos du couloir ! Vous savez qu'on n'a pas une seule image de l'intérieur de la maison ? Vous avez votre Nikon avec vous ?

– Et la prise d'otages, où en est-on ? demanda-t-il.

– Les kidnappeurs ne donnent aucune assurance de rendre les enfants vivants. Nous sommes dans une impasse : le FBI s'oppose à tout virement d'argent tant que les ravisseurs n'ont pas proposé de plan d'action. On ne nous dit pas tout, mais, d'après mes contacts au bureau du shérif, ils ont affaire à de vrais professionnels. Cela ne laisse rien augurer de bon. Si ça le démange tellement, ce fameux Homme-Loup, de jouer les super-héros, d'apporter justice et vengeance à l'humanité, alors qu'est-ce qu'il attend pour retrouver ces pauvres gamins ?

Reuben encaissa.

– C'est une bonne question, fit-il.

Et si l'Homme-Loup était encore en train de roder son numéro, et s'il engrangeait de la confiance nuit après nuit, vous avez pensé à ça, Billie ? Mais il garda cette réponse pour lui.

Une vague de dégoût s'abattit sur lui. Il pensa aux deux cadavres du Golden Gate Park. À celui de cette femme sur le trottoir. Billie ferait peut-être bien de faire un saut à la morgue et de jeter un œil sur les dégâts humains que le « super-héros » avait laissés dans son sillage. Ce n'étaient pas des fleurs qu'il semait derrière lui...

Mais cette nausée ne dura pas. Il avait pleinement conscience de n'avoir aucune pitié pour ces gens-là. Pleinement conscience aussi de n'avoir aucun droit de disposer de leur vie. Alors ?

La circulation avait repris. La pluie aussi. Il se devait d'aller là-bas. Le bruit des voitures couvrait quelque peu les voix qui l'entouraient, mais il les entendait encore, comme un plat qui mijote.

Il fit défiler les stations en quête de nouvelles et de commentaires et poussa le volume à fond pour couvrir tous les autres bruits.

Il n'y en avait que pour la prise d'otages de Goldenwood et pour l'Homme-Loup avec, à la clé, les plaisanteries et railleries prévisibles sur cette bête et sur ses témoins douteux. Le terme « homme-loup » était le plus usité. Mais il eut droit aussi au yéti, au Sasquatch et même à l'homme-gorille. Sur National Public Radio, un commentateur à la voix sirupeuse, comparant ces carnages et leurs indices matériels équivoques à Double Assassinat dans la rue Morgue, conjectura qu'ils pourraient être le fait d'une bête manipulée par son maître ou d'un colosse revêtu d'un costume en fourrure.

D'ailleurs, plus le temps passait, plus Reuben constatait que la version du meurtrier déguisé gagnait du terrain. Les preuves ou les témoignages contraires ne convainquaient personne. En tout cas, nul ne pensait cette créature capable de traquer l'injustice ; on la considérait tombée par hasard sur les situations où elle était intervenue. Et personne ne

lissait non plus entendre qu'elle pourrait ou devrait se préoccuper des ravisseurs de Goldenwood. Sur ce point, Billie avait plusieurs longueurs d'avance sur tout le monde. Et Reuben aussi.

Pourquoi, en effet, ne pas essayer de retrouver ces élèves ? Pourquoi ne pas annuler ce séjour dans le Nord et partir sillonner les petites routes du comté de Marin à la recherche de ces enfants et de ces trois enseignantes ?

Reuben ne parvenait pas à se sortir cette idée de la tête. N'était-il pas évident qu'avec leurs quarante-cinq otages les ravisseurs n'avaient pas pu aller bien loin ?

Dans les débats, certains invités se disaient outrés qu'on puisse s'intéresser à autre chose qu'à la prise d'otages de Goldenwood. Et un parent avait pris ses distances avec le FBI et les services du shérif, leur reprochant publiquement de ne pas avoir versé la rançon exigée.

Le pouvoir dont Reuben avait joui la nuit précédente ne comptait plus quand il songeait aux enfants disparus et à ces parents en larmes derrière les portes de Goldenwood Academy. Et si... ? Mais comment faire... ? Devait-il se contenter de quadriller en voiture les alentours du lieu de l'enlèvement en essayant, avec son ouïe aiguisée, de capter les pleurs des victimes ?

Le problème, c'était qu'en début de journée son oreille n'était pas très fine. Elle le devenait à la tombée de la nuit. Or celle-ci ne viendrait pas avant plusieurs heures.

Il pleuvait de plus en plus fort à mesure qu'il montait vers le nord. Il arrivait que, sur plusieurs kilomètres, on conduise tous feux allumés. Lorsque, dans le comté de Sonoma, on se mit à rouler au pas, Reuben se rendit compte qu'il n'avait jamais fait l'aller et retour à Nideck Point avant la nuit. C'est qu'en cette période on n'y voyait déjà plus très clair à quatorze heures...

Il fit halte à Santa Rosa, chercha sur son iPhone l'adresse du Big Man XL le plus proche et s'empressa d'y acheter deux imperméables parmi les plus amples et les plus longs, dont un trench-coat marron tout juste mettable mais qui lui plaisait bien, plusieurs pantalons de jogging ultralarges et trois sweat-shirts à capuche. Dans une boutique d'articles de montagne qu'il trouva ensuite, il prit des masques de ski et des moufles, les plus volumineuses du rayon, qu'il compléta avec cinq écharpes marron en cachemire qui lui seraient bien utiles pour camoufler son visage sous des lunettes de soleil au cas où les masques ne lui iraient pas ou feraient trop peur, lunettes qu'il dénicha dans un drugstore. Quant à Walmart, ils faisaient des bottes en caoutchouc gigantesques.

Toutes ces emplettes étaient furieusement excitantes.

Installé dans sa voiture, il remit les informations. C'étaient presque des torrents de pluie qui tombaient maintenant. Sur la route, on se traînait, quand on n'était pas arrêté. C'était certain, il passerait la nuit dans le comté de Mendocino.

Vers seize heures, il atteignit la route forestière menant directement chez Marchent – enfin, chez lui... Les bulletins d'information serinaient la même chanson.

Le médecin légiste venait d'indiquer que la femme retrouvée morte devant le Buena Vista Park n'était qu'une lointaine parente du vieux couple qu'elle torturait. Et que, deux ans plus tôt, sa propre mère était décédée dans des circonstances mystérieuses. Quant aux agresseurs du Golden Gate Park, leurs empreintes les reliaient l'un comme l'autre à

deux meurtres à la batte de base-ball commis sur des SDF de la région de Los Angeles. Après enquête, leur victime s'était révélée être un homme de Fresno, porté disparu, que sa famille avait été heureuse de retrouver. Et le violeur en puissance de North Beach avait été condamné pour meurtre et sortait à peine de prison où il avait passé moins de dix ans pour homicide avec viol.

– Quel qu'il soit, expliqua un porte-parole de la police, ce vengeur fou a l'art d'intervenir dans des situations et à des moments opportuns, ce qui est fort louable, mais ses méthodes ont fait de lui la cible de la plus grande chasse à l'homme de l'histoire de San Francisco. Ne vous y trompez pas, reprit-il alors que le feu roulant de questions atteignait son paroxysme, nous sommes là en présence d'un individu dangereux et, de toute évidence, psychotique.

– C'est un homme déguisé en animal ?

– Nous répondrons à cette question, mais pas avant d'avoir pris le temps examiner les indices.

Allez, parle-leur de l'abondance de lysozymes dans la salive, pensa Reuben, mais évidemment tu ne le feras pas. Tu ne ferais qu'exacerber l'hystérie. La nuit précédente, il n'avait pas laissé de traces de salive, tout au plus d'éventuels fragments de griffes en lacérant ses victimes.

Une chose était sûre. Avec l'Homme-Loup, la population ne craignait pas pour sa vie. Pour autant, personne, d'après les auditeurs qui appelaient la station, ne croyait que l'Homme-Loup avait vraiment parlé à la victime de North Beach.

Reuben s'apprêtait à éteindre la radio quand on annonça que le corps d'une élève de huit ans de Goldenwood Academy avait été retrouvé deux heures plus tôt sur le rivage de Muir Beach. Cause du décès : traumatisme par objet contondant.

Une conférence de presse était en cours au quartier général du shérif à San Rafael. L'ambiance était au lynchage.

– Tant que nous n'avons pas de plan concret pour récupérer les enfants et leurs professeurs, expliquait le shérif, nous ne pouvons pas accéder aux exigences des ravisseurs.

Assez. Reuben n'en pouvait plus. Il coupa la radio. Une petite fille morte sur Muir Beach... Alors, ils étaient allés jusque-là, les « génies de l'informatique »... Et c'était pour montrer leur détermination que, sans sourciller, ils avaient assassiné l'un de leurs nombreux otages ? Bien sûr. Quand on a quarante-cinq victimes potentielles, pourquoi se gêner ?

La fureur s'était emparée de lui.

Il était dix-sept heures, il faisait nuit et la pluie ne manifestait aucun signe d'apaisement. Les voix ambiantes restaient très lointaines. D'ailleurs, il n'en entendait pas. Cela signifiait évidemment que, comme un animal, au-delà d'une certaine distance, il ne percevait plus rien. Mais quelles étaient les limites réelles de ses pouvoirs ? Il n'en avait aucune idée.

Une fillette retrouvée morte sur le rivage.

C'était donc bien que les autres otages n'étaient pas loin du tout.

Brusquement, il se retrouva en haut de l'ultime montée : dans le faisceau de ses phares,

il vit l'énorme bâtisse se dessiner devant lui, rendue fantomatique et démesurée par la pluie battante, bien plus imposante que ce que sa mémoire avait bien voulu qu'il en retienne. De la lumière brillait aux fenêtres.

Il resta saisi par cette apparition, saisi par ce moment singulier.

Mais il avait le cœur serré. Il ne cessait de penser à ces enfants, à ce petit corps sur cette plage glaciale.

Alors qu'il stoppait devant l'entrée principale, les lampes extérieures s'allumèrent, dévoilant les marches et la porte elle-même, mais éclairant aussi la façade au moins jusqu'au sommet des fenêtres du premier étage. Quel lieu magnifique !

Oh, comme il était loin, l'innocent jeune homme qui, pour la première fois, avait franchi ce seuil en compagnie de Marchent Nideck...

La porte s'ouvrit. Le factotum apparut dans un ciré jaune et descendit aider Reuben à porter ses paquets et sa valise.

Dans la grande salle crépitait déjà un feu. Et un arôme exubérant de café parvint aux narines de Reuben.

– J'ai gardé au chaud de quoi vous restaurer, l'informa l'homme, un type grand et mince aux yeux gris, à la peau tannée et ridée, aux rares cheveux acier, et au sourire terne mais plaisant.

Il avait une de ces voix californiennes agréables et dépourvues d'accent, qui ne trahissait rien de son terroir ni de son milieu d'origine.

– Ma femme a apporté ça pour vous. C'est pas elle qui l'a cuisiné, bien sûr. Elle a acheté ça chez Redwood House au bourg. Il y a un peu de provisions aussi. Elle s'est permis de...

– Ça m'arrange bien, fit aussitôt Reuben. J'avais pensé à tout sauf à la nourriture. Et il fallait être vraiment fou pour penser être ici avant seize heures. Je suis vraiment désolé.

– Ne vous en faites pas, fit l'homme. Moi, c'est Leroy Galton, mais tout le monde m'appelle Galton. Ma femme, c'est Bess. Elle a toujours vécu ici. De temps en temps, elle montait faire la cuisine et la vaisselle quand il y avait des fêtes.

Il soulagea Reuben de sa valise et, soulevant ses paquets d'une main, reprit le couloir vers les escaliers.

Reuben sentit l'air lui manquer. Ils approchaient de l'endroit où il s'était battu avec les agresseurs de Marchent, l'endroit où il avait failli mourir.

Il ne se souvenait pas des lambris de chêne sombre. Aucune tache de sang n'était visible. Mais les quelque deux mètres de tapis reliant l'escalier à la porte de la cuisine étaient manifestement neufs : ils n'étaient pas assortis au large lé oriental qui courait sur les marches.

– Jamais on ne devinerait ce qui s'est passé ici, hein ! déclara Galton d'un ton triomphant. On a décapé tout le plancher. Il devait bien y avoir cinq centimètres de vieille cire. Vous ne vous imaginez pas !

Reuben s'immobilisa. Il n'avait aucun souvenir de ce lieu. Tout ce qui lui restait, c'était l'obscurité et il s'y enfonça, décidé à revivre l'agression, comme s'il suivait le chemin de croix à St Francis at Gubbio lors d'un vendredi saint. Dans son cou et dans son crâne s'enfonçaient des dents semblables à des aiguilles.

Tu savais ce qui allait m'arriver quand tu m'as laissé la vie sauve ?

Galton lâcha une ribambelle de clichés et de platitudes, tous plus sentencieux les uns que les autres, d'où il ressortait que la vie continuait, que la vie appartient aux vivants, que ces choses-là arrivent, que personne n'est à l'abri, mon bon monsieur, qu'on ne sait jamais pourquoi les choses se produisent, mais qu'un jour on saura, et que, de nos jours, même un enfant modèle peut mal tourner avec toutes ces drogues, et qu'il faut surmonter ça, aller de l'avant.

– Je vais vous dire une chose, dit-il soudain à voix basse, sur le ton de la confiance. Le responsable, je le connais. Moi, je sais ce qui vous a attaqué. Et c'est un miracle que vous soyez encore vivant.

Les poils se dressèrent sur la nuque de Reuben. Il sentit le sang battre à ses oreilles.

– Vous connaissez celui qui a fait ça ?

– Un puma ! répondit Galton en plissant les yeux et en levant le menton. Et je sais lequel. C'est une femelle, ça fait une éternité qu'elle traîne dans le coin.

Reuben secoua la tête. Il sentit le soulagement l'envahir. Les vieux mythes étaient de retour.

– C'est impossible, assura-t-il.

– Mais, mon garçon, tout le monde sait que c'est un puma. Elle est par là, quelque part, avec ses petits. Trois fois, je l'ai eue au bout du fusil et je l'ai ratée. Elle m'a pris un chien, jeune homme. Vous, évidemment, vous l'avez pas connu. Mais c'était pas n'importe quel chien, mon chien...

En l'entendant, Reuben respira, car il le savait tout à fait à côté de la plaque.

– Mon chien, c'était le plus beau berger allemand que j'aie jamais vu. Panzer, il s'appelait, je l'avais eu à six semaines et je l'ai élevé moi-même, je lui ai appris à ne jamais accepter de nourriture d'une autre main que la mienne, et je lui donnais tous les ordres en allemand. De tous ceux que j'ai eus, c'était lui le meilleur.

– Et le puma vous l'a pris... murmura Reuben.

À nouveau, le vieil homme releva le menton et opina solennellement du chef.

– Elle l'a enlevé, elle me l'a pris dans ma cour, là-bas, elle l'a emporté dans les bois et, quand je l'ai retrouvé, il en restait plus grand-chose. C'est elle qui a fait ça. Elle et ses petits, des petits qui sont presque adultes. Je l'ai chassée, j'ai chassé toute la famille. Je l'aurai, que j'aie le droit ou pas ! Personne m'en empêchera. C'est une question de temps, c'est tout. Mais faites attention à vous si vous vous promenez dans le bois. Elle a sa portée avec elle. Je le sais, elle leur apprend à chasser, et il faut faire attention, au coucher du soleil et tôt le matin.

– Je ferai attention, lui assura Reuben. Mais, non, ce n'était pas un puma.

– Et comment le savez-vous, mon garçon ?

Pourquoi discuter ? Pourquoi même prononcer un seul mot ? Qu'il croie bien ce qu'il voulait, cet homme.

– Parce que je l'aurais senti si ça avait été un puma, admit-il, et on aurait retrouvé son odeur sur les deux cadavres et sur moi.

L'homme médita là-dessus un instant, sans enthousiasme, mais honnêtement, sembla-t-il. Il fit non de la tête.

– Toujours est-il qu'elle m'a pris mon chien, reprit-il, et que je vais lui faire la peau

quand même.

Reuben acquiesça d'un signe de tête.

Le vieil homme s'engagea dans le large escalier de chêne.

– Vous avez entendu, cette pauvre petite, dans le comté de Marin ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

Reuben murmura qu'effectivement il était au courant.

Il pouvait à peine respirer. Mais il voulait tout voir, oui, le moindre objet.

La maison respirait le propre, les parquets cirés brillaient de part et d'autre du vieux tapis d'Orient. Les petites appliques en forme de chandelles étaient toutes allumées, comme lors de cette première nuit.

– Vous pouvez me mettre dans la chambre du fond, dit Reuben. C'est la dernière au bout du couloir ouest, l'ancienne chambre de Felix.

– Vous ne voulez pas de la grande chambre sur le devant ? Elle reçoit beaucoup plus de soleil, celle-là. C'est une belle pièce de façade.

– Je ne sais pas encore. Pour l'instant, ça ira comme ça.

L'homme ouvrit le chemin en actionnant les interrupteurs avec une certaine aisance, comme un vieil habitué des lieux.

Le lit avait été récemment habillé d'un pauvre couvre-pieds fleuri en polyester. Mais, en dessous, Reuben découvrit des draps et des taies impeccables et, dans la salle de bains, des serviettes hors d'âge mais propres.

– Ma femme a fait pour le mieux, lança Galton. Quand la police a eu débarrassé le plancher, les gens de la banque m'ont demandé de donner un coup.

– Je comprends, fit Reuben.

L'homme avait beau être jovial et prévenant, Reuben était pressé d'en finir.

Ils traversèrent plusieurs chambres en discutant, évoquant de menues réparations, ici un bouton de porte, là une fenêtre bloquée par la peinture, des carreaux de plâtre qui s'effritaient dans une salle de bains.

Avec son papier peint d'origine à ramages brillants, la chambre principale était effectivement impressionnante et, de toutes celles situées sur le devant de la maison, la plus agréable.

Placée dans l'angle sud-ouest, elle possédait des fenêtres des deux côtés et une salle de bains en marbre très spacieuse avec une cabine de douche vitrée. Dans la vaste et profonde cheminée en pierre surmontée d'un manteau à rinceaux, un feu avait été allumé spécialement pour Reuben.

– Autrefois, il y avait un escalier en fer dans le coin, à gauche, dit Galton. Il donnait dans la chambre du grenier. Mais Felix n'en voulait pas. Il tenait à sa tranquillité, alors il a demandé à son neveu et à la femme de son neveu de le démonter.

Galton prenait plaisir à tenir ce rôle de guide touristique.

– Tout le mobilier est d'origine, vous savez.

Il désigna l'immense lit de noyer.

– Néo-Renaissance, à volutes. Vous avez vu ces fleurons en forme d'urnes ? Et la tête de lit, elle fait plus de deux mètres cinquante, tout en noyer massif. C'est du panneau de loupe.

Il montra également la commode avec son dessus en marbre.

– Volutes, là encore, dit-il à propos du grand miroir. Et ça, c'est la table de toilette d'origine. Fabriquée par Berkey and Gay à Grand Rapids. Même chose pour cette table. Le grand fauteuil en cuir, lui, je ne sais pas d'où il vient. Le père de Marchent l'adorait. Il se faisait monter son petit déjeuner ici tous les matins, avec les journaux. Il fallait que quelqu'un aille les chercher. C'est qu'il n'y avait personne pour les livrer jusqu'ici. C'est de l'authentique antiquité américaine. Cette maison a été construite pour des meubles comme ceux-ci. Le mobilier européen de la bibliothèque et de la grande pièce du bas, c'est Felix qui l'a amené. Ce Felix, c'était un véritable esprit universel, un humaniste aux talents multiples.

– Je vois ça, constata Reuben.

– On a préparé cette chambre exprès pour vous, avec les plus beaux draps. Vous avez tout ce qu'il vous faut dans la salle de bains. Les fleurs sur la table viennent de mon jardin, conclut Galton.

Reuben lui en était reconnaissant et le lui dit.

– Je m'installerai ici plus tard. C'est sûrement la meilleure chambre de la maison.

– Pour la vue sur la mer, il n'y a pas mieux, renchérit Galton. Marchent ne l'a jamais prise. Pour elle, c'est toujours resté la chambre de ses parents. La sienne est juste là, au bout du couloir.

Le fantôme de Mrs Danvers, pensa Reuben. Il ressentit un de ces délicieux frissons auxquels il était de plus en plus sujet. C'est ma maison maintenant, ma maison !

Il mourait d'envie que Phil la voie, mais il ne pouvait pas l'amener ici pour l'instant. C'était tout simplement hors de question.

La chambre orientée au sud-est était tout aussi pittoresque que la principale, de même que les deux autres situées au centre de la façade et tournées vers le sud. Toutes trois étaient dotées du même mobilier lourd et imposant de Grand Rapids et du même chatoyant papier floral, mais celui-ci pendait par endroits, moisissait à d'autres. Aucune de ces pièces n'avait encore été rénovée, reconnut Galton. Elles manquaient de prises de courant et les cheminées réclamaient des travaux. De plus, les vieilles salles de bains, malgré le charme suranné des lavabos à colonne et des baignoires à pieds de lion, n'étaient pas pratiques.

– Felix n'aurait pas laissé ça dans cet état, estima Galton en secouant la tête.

Même le long et large couloir de la façade, avec son tapis élimé, avait quelque chose de négligé.

Ils passèrent dans plusieurs autres chambres donnant à l'est, peuplées elles aussi d'antiquités américaines – de pesants bois de lit pour certaines et d'une pléiade de vieux fauteuils néo-Renaissance.

– Ici, par contre, tout a été refait, lança fièrement Galton, et tout est câblé, toutes les chambres de la maison. Il y a le chauffage central et des cheminées en état de marche. Felix y tenait. Mais Marchent n'a jamais fait installer de téléviseurs. Et les vieux postes sont partis depuis longtemps. Marchent n'était pas très télé et puis, dès que les garçons ont été interdits de séjour, il n'y en a plus eu besoin. Bien sûr, elle invitait tout le temps des amis. D'ailleurs, un jour, elle en a amené tout un groupe, d'Amérique du Sud. Mais la

télé, ça ne les intéressait pas.

– Vous pensez que vous pourriez m’installer un grand écran plat dans la chambre principale, avec accès illimité au câble ? demanda Reuben. Je suis un drogué de l’info. Prenez ce qu’il y a de mieux. Et un autre dans la bibliothèque, ce serait pas mal. Et peut-être un petit dans la cuisine. Comme je vous l’ai dit, je me fais moi-même à manger.

– Pas de problème, je m’en occupe, confirma Galton, tout sourire.

Ils redescendirent l’escalier de chêne et traversèrent le vestibule de la mort.

– Ah oui, vous savez, j’ai deux autres gars qui travaillent avec moi, précisa Galton, donc attendez-vous à les voir aller et venir dans la maison. L’un, c’est mon cousin et, l’autre, mon gendre. Ça ne change rien pour vous. On peut faire à peu près tout ce que vous souhaitez.

Dans la salle à manger, Galton montra fièrement à Reuben comment les fenêtres abîmées avaient été « bien restaurées », au point qu’on les distinguait à peine des originales. Et, avec les carreaux en losange sertis au plomb, ça n’avait pas été une mince affaire.

Ces frères de malheur s’étaient rués sur les petits cabinets à argenterie aménagés de chaque côté de la double porte de la grande salle, avaient jeté dehors plateaux et théières en argent et les avaient abandonnés pêle-mêle, à même le sol de ces réduits, pour faire croire à un cambriolage, comme si quelqu’un aurait pu être assez bête pour s’y laisser prendre.

– Enfin, tout a été remis en ordre, conclut Galton en ouvrant les portes des deux côtés pour que Reuben puisse le constater. Des rangements comme ceux-là, il y en a suffisamment dans la maison. En plus de ces deux-là, il y a le petit office, juste là, avant d’entrer dans la cuisine. J’espère que vous voulez une grande famille avec beaucoup d’enfants... Il y a aussi un placard à l’autre bout, en retrait du couloir, lui aussi, et plein de porcelaine et d’argenterie.

Rassemblant tout son courage, Reuben le suivit dans la cuisine. Très lentement, il se retourna pour examiner le sol et vit que sur le marbre blanc avaient été disposés plusieurs tapis ovales tressés. Quelque part là-dessous, il y avait le sang de Marchent, sans doute visible dans les joints, sinon dans le marbre. Il n’avait aucune idée de l’endroit où elle était tombée. Tout ce qu’il savait, c’est qu’il n’avait nulle envie d’être dans cette pièce, et l’idée de se servir du pot-au-feu dans le faitout qui fumait sur le fourneau le choquait. Oui, le choquait.

Que l’on puisse manger au lendemain d’un décès lui avait toujours répugné. Il se souvint de la mort du frère de Celeste à Berkeley. Pendant des jours, Reuben n’avait rien pu avaler sans vomir.

Il parvint très bien à masquer sa douleur. Galton le regardait, aux ordres.

– Écoutez, allez-y, lui fit Reuben. Je vous donne carte blanche pour les réparations.

Il ouvrit son portefeuille et en tira une liasse de billets.

– Ça devrait suffire pour commencer. Et faites le plein du congélateur et de l’office, les denrées de base, quoi. Je sais décongeler et faire cuire un gigot. Prenez-moi un sac ou deux de pommes de terre, des carottes et des oignons. Je m’en débrouillerai. Vous, vous vous occupez du reste. Je tiens avant tout à ma tranquillité. Je souhaite donc que

personne, je dis bien personne, ne pénètre ici en dehors de vos gars et uniquement lorsque vous êtes vous-même avec eux.

Satisfait, Galton rangea l'argent dans sa poche. Il opinait à tout. Il expliqua que « ces bon sang de journalistes » étaient venus fureter partout, mais qu'aucun n'avait osé entrer et que, lorsque le bus scolaire avait été pris en otage, ils s'étaient tous envolés.

– C'est comme ça de nos jours, avec Internet et tout, constata-t-il. Un petit tour et puis s'en vont... Cela dit, ils parlent aussi de l'Homme-Loup de San Francisco. Il y a des gens qui ont appelé ici, vous savez. La police est déjà passée deux fois.

Et, depuis qu'elle avait quitté les lieux, l'alarme était branchée. Galton l'avait enclenchée lui-même dès le départ des enquêteurs. L'avocat de la famille y avait veillé. Dès qu'elle était en marche, tout le rez-de-chaussée était protégé par des détecteurs de mouvement et de bris de vitres ainsi que par des contacts sur toutes les portes et fenêtres.

– Quand l'alarme se déclenche, ça sonne en même temps chez moi et au commissariat. Je les appelle, et eux aussi. Mais, quoi qu'il arrive, ils déboulent ici.

Il donna le code à Reuben, lui montra comment le taper et l'informa qu'il existait un autre clavier au premier pour couper les détecteurs de mouvement avant de descendre le matin.

– Maintenant, si vous voulez garder l'alarme tout en restant chez vous, vous saisissez le code et vous appuyez sur MAISON. Comme ça, vos fenêtres et vos portes sont protégées, mais les détecteurs de mouvement, eux, sont neutralisés... Ah, et il faut que je vous donne mon mail, reprit-il. Je consulte ma messagerie sans arrêt. Dès que vous voyez quelque chose qui cloche, envoyez-moi un mail. Je le verrai.

Il brandit fièrement son iPhone.

– Ou alors vous m'appellez. J'ai toujours mon téléphone à côté de moi quand je dors.

Pas d'inquiétude non plus pour les chaudières. Elles étaient à gaz et relativement récentes par rapport à l'âge de la maison. Elles maintenaient la maison aux alentours de vingt degrés, comme Marchent l'avait souhaité. Quant à l'amiante, il n'y en avait absolument pas !

D'ailleurs, il existait aussi une cave sous la maison. L'escalier se trouvait sous l'escalier principal. Mais Reuben pouvait l'oublier, il n'y avait rien dedans, toutes les chaudières ayant été déplacées vers l'aile technique depuis des années.

– Entendu, parfait ! résuma Reuben.

La connexion Internet fonctionnait aussi, exactement comme du temps de Mlle Marchent. Elle desservait toute la maison. Il y avait un routeur dans son bureau et un autre dans le local électrique de l'étage, au bout du couloir.

Tout cela combla Reuben. Il raccompagna Galton jusqu'à la porte du fond.

Sous les projecteurs installés en haut des arbres, il découvrit un vaste parking et, à l'extrême gauche, l'aile arrière à un seul étage réservée au personnel, là où, apparemment, Felice avait été tuée. L'aile avait visiblement été ajoutée à la maison.

De la forêt, il ne distinguait presque rien au-delà des lumières, peut-être ici et là un peu de vert et un filet lumineux sur l'écorce d'un arbre.

Tu es là ? Tu m' observes ? Tu te souviens de celui que tu as épargné quand tu as tué les deux autres ?

Galton, propriétaire d'un pick-up Ford tout neuf, lui en vanta les mérites pendant quelques minutes. Peu de choses rendent un homme aussi heureux qu'un pick-up neuf. Ce serait peut-être bien que Reuben en ait un sur le domaine, ça pouvait rendre service. Cela dit, Galton tenait le sien à sa disposition. Après quoi, il partit en lui promettant d'accourir dans les dix minutes pour peu qu'il le joigne sur son portable ou sur son fixe.

– Une dernière question, dit Reuben. J'ai les plans du géomètre et tout le reste, mais y a-t-il une clôture ou autre autour de cette propriété ?

– Non. Il y a des séquoias sur des kilomètres, et certains, dans les plus vieux, vont jusqu'à la côte. Mais peu de randonneurs passent par ici. C'est trop à l'écart des sentiers battus. Ils vont tous dans les parcs nationaux. Au nord vivent les Hamilton et, à l'est, la famille Drexel, mais j'ai l'impression qu'il n'y a plus personne maintenant. C'est en vente depuis des années. J'ai vu de la lumière là-bas il y a quelques semaines. Mais ce n'était peut-être qu'un agent immobilier. Chez eux, ils ont des arbres aussi vieux que les vôtres.

– Je suis impatient d'aller me promener en forêt, murmura Reuben.

Mais ce dont il se rendait compte, c'est qu'ici il était vraiment seul. Seul.

D'ailleurs, quand la transformation opérerait, qu'y aurait-il de mieux que de parcourir la forêt en Homme-Loup, avec des sens – vision, ouïe et peut-être goût – aiguisés comme jamais ?

Et qu'en était-il de ce puma et de ses petits ? Étaient-ils si près que ça ? À cette pensée, il sentit bouger en lui quelque chose, une bête aussi puissante qu'un puma. Pouvait-il distancer un tel animal ? Le tuer ?

Un instant, il se tint sur le seuil de la cuisine, écoutant s'évanouir le bruit du camion de Galton, puis il se retourna et fit face à la maison vide et à tout ce qui s'y était déroulé.

La première fois qu'il était venu ici, c'était déjà sans la moindre appréhension. Mais, à présent, jamais la peur ne lui avait été plus étrangère. Il était habité d'une énergie sereine, d'une vigueur et d'une confiance qui, avant sa transformation, lui étaient inconnues.

Pour autant, il n'appréciait pas outre mesure cette solitude totale. Il ne l'avait jamais beaucoup aimée.

Il avait grandi dans l'effervescence de San Francisco, à l'étroit dans la haute maison de Russian Hill avec ses petites pièces coquettes, au milieu des allées et venues permanentes et tonifiantes de Grace, de Phil et des amis de Grace. Sa vie s'était déroulée au sein de groupes et d'assemblées, à quelques pas des rues piétonnes descendant vers North Beach et Fisherman's Wharf, à quelques minutes de ses restaurants favoris, dans l'animation de Union Street et Union Square ; il s'était délecté des vacances familiales sur des navires de croisière et de ses voyages vers les ruines du Moyen-Orient au sein de cohortes d'étudiants intrépides.

Cette solitude et cette tranquillité tant désirées, tant rêvées, il les possédait maintenant, cette solitude et cette tranquillité qui l'avaient si puissamment séduit en cette première après-midi passée ici avec Marchent. Et voilà qu'elles s'imposaient à lui et qu'il se sentait plus seul que jamais dans sa vie, plus que jamais coupé de tout, jusqu'au souvenir de Marchent.

S'il existait une créature tapie là-bas dans la nuit, une créature qui en savait peut-être plus long sur lui que quiconque, ses sens ne la lui signalaient pas. Il ne l'entendait pas. Il entendait seulement de petits bruits, des bruits inoffensifs. Rien de plus.

Et, cette créature, il ne pouvait pas non plus en espérer la venue.

Il se sentait trop seul.

Il était donc temps de se mettre au travail : de découvrir les lieux, de découvrir tout ce qui était possible.

La cuisine était immense et d'une propreté parfaite. Même les tapis nattés étaient neufs, encore qu'ils juraient affreusement avec le sol de marbre blanc. Des casseroles à fond de cuivre pendaient à des crochets en fer au-dessus de l'îlot central, avec son billot de boucher et ses éviers dernier cri. Le long des murs luisaient des plans de travail en granit noir. Derrière les portes en verre des éléments laqués de blanc, il vit des rangées entières de porcelaines à motifs variés, ainsi que les cruches et les jattes plus fonctionnelles d'une grande cuisine. Entre celle-ci et la salle à manger courait un office long et étroit dont les meubles vitrés abritaient encore de la porcelaine et une profusion de linge de maison.

Lentement, il porta son regard vers le cabinet de travail de Marchent. Puis il se dirigea vers la petite pièce plongée dans l'ombre et contempla le bureau nu. Cet endroit avait été gagné sur l'extrémité ouest de la cuisine, et le carrelage de marbre filait de l'une dans l'autre. Tout le fouillis qu'il avait aperçu en cette nuit fatale avait visiblement été rangé dans des caisses blanches, chacune étiquetée et marquée au feutre noir de chiffres

et d'abréviations qui devaient avoir un sens pour la police venue enquêter sur le meurtre de Marchent. À l'évidence, le sol avait été balayé et lavé. Et pourtant un discret parfum persistait dans la pièce : Marchent...

Il fut parcouru d'un brutal élan d'amour pour elle et d'une douleur indicible. Il tint ferme, le temps que l'un et l'autre se dissipent.

La poussière et le silence avaient pris possession des lieux. L'ordinateur était là ; quant à savoir ce qui restait sur le disque dur, Reuben l'ignorait. L'imprimante et le fax étaient prêts à l'action. Il y avait aussi une photocopieuse avec son hublot vitré, en attente de livres à reproduire. Et, au mur, une photographie, un portrait individuel, encadré et sous verre, que Reuben n'avait pas encore vu, celui de Felix Nideck.

C'était un de ces portraits posés, de face, qui semblent vous dévisager. Pris à la chambre photographique lui aussi, observa-t-il, à en juger par l'extrême finesse des détails.

L'homme avait les cheveux foncés et ondulés, un sourire franc, des yeux chaleureux et expressifs. Il portait ce qui ressemblait à une veste cintrée en jean délavé et une chemise blanche à col ouvert. On aurait dit qu'il s'apprêtait à parler.

Dans le coin gauche était écrit à l'encre noire : « Ma chère Marchent, ne m'oublie pas. Je t'embrasse, Oncle Felix, 85. »

Reuben tourna les talons et ferma la porte.

Il ne s'attendait pas à être à ce point bouleversé.

– Nideck Point, murmura-t-il, j'accepte tout ce que tu as à me donner.

Mais il ne jeta pas même un coup d'œil vers le couloir sur lequel ouvrait la cuisine et où il avait failli perdre la vie.

Chaque chose en son temps.

Il s'immobilisa. Il ne percevait pas le moindre bruit dans la nuit. Puis, au loin, il entendit la mer qui pilonnait la côte, obstinée, les vagues qui produisaient un bruit d'arme lourde en s'abattant sur la plage. Mais ce bruit, il avait dû aller le chercher, bien au-delà de cet intérieur paisible et bien éclairé.

Il se servit un peu de pot-au-feu dans une assiette, trouva dans un tiroir à argenterie une fourchette et gagna à l'est la salle du petit déjeuner où il prit place à la table faisant face aux fenêtres.

Même cette pièce avait son feu de bois – encore qu'il ne fût pas allumé –, dressé dans un foyer ouvert en fonte noire qui occupait un angle. Le long du mur sombre se dressait un grand vaisselier en chêne garni d'assiettes peintes.

Un coucou de la Forêt-Noire finement sculpté était accroché à droite du meuble. Phil l'adorerait, pensa Reuben. À une époque, Phil collectionnait les coucous ; mais, à la maison, leurs incessants carillons, gazouillis et autres pépiements avaient rendu tout le monde à moitié fou.

La Forêt-Noire. Il pensa à cette nouvelle, Hugues-le-Loup, et au personnage de Sperver. Et au lien avec les Nideck. La Forêt-Noire. Il faudrait qu'il aille voir la photographie de la bibliothèque, mais il y en avait tant d'autres, là-haut, à examiner.

Chaque chose en son temps.

Ici, les fenêtres occupaient presque tout le mur est.

Il n'avait jamais aimé, le soir, s'installer derrière une fenêtre sans rideaux, surtout quand on ne distingue rien de l'autre côté, dans l'obscurité ; désormais, il le faisait consciemment, délibérément. Depuis la forêt, on ne devait voir que lui, comme s'il se trouvait sur une scène éclairée.

Alors si tu es par là, cousin dégénéré des prestigieux Nideck, pour l'amour du ciel, fais-toi connaître !

Il ne faisait aucun doute dans son esprit que, dans un moment, il allait se transformer : c'était une évidence, comme la nuit précédente et comme celle d'avant, même s'il ne savait pas pourquoi ni quand. Mais ce changement, il allait tenter de le provoquer plus tôt. Et il se demanda si cette créature, celle-là même qui pouvait être là à l'épier, attendrait cette transformation avant d'apparaître.

Il avala le bœuf, les carottes, les pommes de terre, tout ce qu'il put harponner avec sa fourchette. Ce n'était d'ailleurs pas mauvais du tout. Son dégoût de la nourriture n'avait pas duré. Il porta l'assiette à ses lèvres et but le bouillon. C'était gentil de la part de la femme de Galton de lui avoir préparé ça.

Brusquement, il reposa sa fourchette et, les coudes sur la table, se prit le front entre les mains.

– Marchent, pardonne-moi, murmura-t-il. Pardonne-moi d'avoir oublié, l'espace d'un instant, que tu es morte ici.

Il était encore tranquillement attablé lorsque Celeste appela.

– Tu n'as pas peur ?

– Peur de quoi ? Ceux qui m'ont agressé sont morts. Morts et enterrés.

– Je ne sais pas pourquoi, mais je n'aime pas te savoir seul là-haut. Tu es au courant, ils ont retrouvé une petite fille.

– J'ai appris ça en venant.

– Et des journalistes campent devant le bureau du shérif.

– Ça ne m'étonne pas. Je ne compte pas y aller dans l'immédiat.

– Reuben, tu passes à côté du plus grand reportage de ta carrière.

– Ma carrière n'a que six mois, Celeste. J'ai encore du chemin devant moi.

– Reuben, tu n'as jamais su définir tes priorités, reprit-elle doucement, sans doute enhardie par les kilomètres qui les séparaient. Tu sais, personne parmi les gens que tu connais ne s'attendait à ce que tu fasses des articles aussi intéressants dans l'Observer. Alors tu devrais t'y mettre dès maintenant. Quand tu as décroché ce boulot, je me suis d'abord dit « Super ! », et ensuite « Combien de temps ça va durer ? », et voilà que c'est toi qui donnes son nom à l'Homme-Loup, que tout le monde reprend ta description...

– La description du témoin, Celeste...

Mais pourquoi se fatiguer à argumenter, ou à seulement parler...

– Au fait, je suis avec Mort. Il veut te dire bonjour.

Tiens donc...

– Comment tu vas, vieux ?

– Bien, impeccable, fit Reuben.

Mort lui parla un moment de son article sur l'Homme-Loup.

– Du bon boulot, fit-il. Tu es en train d'écrire quelque chose sur la maison ?

– Je n’ai plus envie d’attirer l’attention sur cette maison. Je ne veux pas réveiller de souvenirs chez qui que ce soit.

– Ça paraît logique. En plus, c’est le genre de sujet rapidement épuisé.

Tu crois ça ?

Mort l’informa qu’il allait peut-être emmener Celeste au cinéma à Berkeley et qu’il regrettait que Reuben ne soit pas là pour les accompagner.

Mmm...

Reuben lui dit de ne pas s’en faire, qu’il les rejoindrait dans quelques jours. Fin du coup de téléphone.

C’était donc ça. Elle était avec Mort, elle prenait du bon temps et, comme elle culpabilisait, elle l’avait appelé. Mais qu’est-ce qui lui prenait d’aller au ciné avec Mort pendant que toute la ville courait après des kidnappeurs et un Homme-Loup ?

Bizarre qu’avec tout ce qui se passait Celeste ait envie de s’enfermer dans une salle d’art et d’essai de Berkeley... Peut-être qu’elle en pinçait pour Mort. Reuben ne pouvait pas lui en vouloir. En fait, il s’en fichait.

Après avoir placé son assiette et sa fourchette dans un des trois lave-vaisselle qu’il découvrit sous la paillasse, il entreprit une visite en règle des lieux.

Il passa en revue tout le rez-de-chaussée, inspectant les multiples placards et resserves, retrouvant tout intact, si ce n’était que le vieux jardin d’hiver abandonné avait été nettoyé à fond, débarrassé de toutes ses plantes mortes, et que le sol en granit noir avait été soigneusement balayé. Même la vieille fontaine grecque avait, semble-t-il, été récurée et, sur le côté, quelqu’un avait fixé avec du ruban adhésif un pense-bête soigneusement calligraphié : « Remplacer pompe ».

Sous l’escalier principal, il découvrit les marches menant à la cave. C’était un petit local cimenté de moins de cinq mètres carrés, garni du sol au plafond de casiers en bois tachés et bourrés de linge de maison maculé, déchiré, hors d’usage. Au mur était encore adossée une antique chaudière pleine de poussière. Il remarqua l’emplacement de celles qui l’avaient précédée. La tuyauterie avait disparu et le trou dans le plafond avait été comblé. Dans un coin traînaient une chaise de salle à manger cassée, un vieux sèche-cheveux et une malle-cabine vide.

Arrivait à présent un moment clé, un moment qu’il avait savouré à l’avance en le repoussant volontairement : la visite de la bibliothèque où l’attendaient dans leur cadre doré les distingués compères photographiés dans la jungle. Il remonta l’escalier.

Il entra dans cette bibliothèque comme dans un sanctuaire.

Après avoir allumé le lustre, il lut les noms inscrits à l’encre sur le passe-partout : Margon Sperver, baron Thibault, Reynolds Wagner, Felix Nideck, Serguei Gorlagon et Frank Vandover.

Il s’empressa de les noter sur son iPhone.

Quels visages remarquables, et joyeux ! Comme Marchent l’avait signalé, Serguei était un géant aux cheveux très clairs, aux sourcils blonds et broussilleux, à la longue figure rectangulaire. En somme, il avait tout d’un Nordique. Les autres étaient tous un peu plus petits, mais assez différents par leur physionomie. Seuls Felix et Margon avaient le teint mat, comme s’ils étaient de sang asiatique ou latin.

Riaient-ils ensemble d'une blague réservée à leur petit groupe ? Ou n'était-ce qu'un moment privilégié lors d'une grande équipée partagée par ces amis intimes ?

Sperver, Nideck. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence, rien de plus. Les autres noms ne disaient pas grand-chose à Reuben.

En tout cas, ils seraient ici pour toujours désormais ; et lui pourrait passer des heures avec eux, ce soir ou demain ou après-demain...

Il gagna l'étage.

Les moments qui l'attendaient promettaient d'être, eux aussi, exceptionnels. Il ouvrit les portes qui, le premier soir, étaient fermées à clé. Elles ne l'étaient plus maintenant.

– Des pièces de stockage, avait dit Galton avec dédain.

Il découvrit les étagères encombrées auxquelles il avait déjà songé avec délice, les innombrables statues de jade, de diorite ou d'albâtre, les livres et les fragments épars...

Il passa de pièce en pièce, espérant pouvoir prendre la mesure de ce trésor.

Il gravit alors les marches nues qui, côté façade, menaient au second et, après avoir cherché à tâtons un interrupteur, se retrouva bientôt dans une vaste pièce située sous la toiture pentue du pignon sud-ouest, avec, sous les yeux, des tables en bois surchargées de livres, de documents, de statues et de curiosités, de boîtes de fiches couvertes de pattes de mouche, de cahiers vierges, d'ouvrages semblables à des registres, et même de liasses de lettres.

C'était la mansarde qui coiffait la chambre principale, celle que Felix avait condamnée. Il vit d'ailleurs le carré de plancher rapporté à l'endroit où débouchait autrefois l'escalier métallique.

Au centre de cette pièce, sous un vieux chandelier de fer noir, trônaient de gros et antiques fauteuils, fatigués mais accueillants.

Sur le bras de l'un d'eux, Reuben trouva un petit livre de poche poussiéreux.

Il s'en saisit.

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

Comment je crois

Voilà qui était plus qu'étrange... Felix était-il donc un lecteur de Teilhard de Chardin, l'un des théologiens les plus élégants et les plus mystérieux du catholicisme ? Reuben n'avait pas plus la tête faite pour les abstractions philosophiques et théologiques que pour les sciences. Mais il appréciait beaucoup la dimension poétique de Teilhard, et ce depuis toujours. Et son frère Jim aussi. Reuben trouvait une sorte de promesse chez Teilhard, un être qui avait eu une foi ardente en Dieu, mais aussi en l'homme, comme il l'avait souvent dit.

Reuben ouvrit le livre. Le papier était vieux et cassant. Date de publication : 1969.

Je crois que l'Univers est une Évolution

Je crois que l'Évolution va vers l'Esprit

Je crois que l'Esprit s'achève en du Personnel.

Je crois que le Personnel suprême est le Christ Universel

Ah, bravo Teilhard ! se dit-il avec amertume. Il éprouva soudain une profonde tristesse, une pointe de colère aussi, puis un sentiment proche du désespoir. Le désespoir n'était pourtant pas dans sa nature, pas du tout. Mais, en des moments comme celui-ci, il l'étreignait. Reuben était sur le point de reposer le livre lorsqu'il avisa sur la troisième page des mots griffonnés à l'encre :

Pour toi,
mon cher Felix !
Nous avons survécu à cela,
nous pouvons survivre à tout.
Avec mon meilleur souvenir,
Margon,
Rome, 04

En tout cas, le livre était à lui désormais.

Il glissa la petite relique dans sa poche de veste.

Tout au fond de la pièce, il découvrit l'escalier métallique supprimé, cylindre d'un seul tenant couché dans la poussière. À côté, encore des caisses, des caisses qu'il n'allait pas commencer à fouiller maintenant.

Il passa l'heure suivante à reconnaître les lieux ; il découvrit deux autres mansardes indépendantes comme celle-ci, et une autre encore, vide. Toutes étaient accessibles par des escaliers clos partant du premier étage.

Il redescendit ensuite dans l'ancienne chambre de Felix qu'il allait occuper cette nuit et fut pris d'une légère angoisse à l'idée d'être resté aussi éloigné des chaînes d'information depuis son arrivée, elles qui le sustentaient depuis ses quatre ans, âge auquel il avait été assez grand pour allumer le poste tout seul. Bien sûr, il lui restait quand même son ordinateur. Ce n'était peut-être pas plus mal ainsi.

Car c'était le soir où Berkeley avait été privé d'électricité qu'il avait terminé, à la lumière d'une bougie, Finnegans Wake de Joyce. Comme quoi, pour se pencher sur ce qu'on a sous les yeux, il faut parfois y être contraint.

Il inspecta les étagères de Felix. Les objets qui se trouvaient dans sa chambre devaient être ceux auxquels il tenait le plus. Par où commencer ? Lesquels examiner en premier ?

Il manquait quelque chose.

Au début, il se dit : Non, je dois faire erreur, ma mémoire me joue des tours. Mais après un rapide tour d'horizon des rayonnages, il conclut qu'il avait vu juste.

Les tablettes, les petites tablettes mésopotamiennes, les inestimables tablettes couvertes de signes cunéiformes n'étaient plus là. Toutes, sans exception, jusqu'au moindre fragment, avaient disparu.

Il alla inspecter deux autres pièces de stockage à l'autre bout du couloir. Même constat : plus de tablettes ! Il remonta dans les mansardes. Idem : des trésors à foison, mais de tablettes, point. C'est alors qu'il discerna dans la poussière des zones naguère occupées, et désormais vides.

Partout où il cherchait, il trouvait la preuve que des objets de petite taille – les tablettes – avaient été prélevés avec soin et emportés en laissant dans la poussière une empreinte vide et lustrée.

Revenu dans la chambre, il vérifia encore une fois. Les tablettes étaient bel et bien parties : leurs emplacements, indemnes de poussière, étaient très visibles et il vit ça et là des traces de doigts.

La panique le saisit.

Quelqu'un s'était introduit dans cette maison et avait dérobé ce que la collection de Felix comptait de plus précieux. Quelqu'un avait pris les objets les plus marquants rapportés par Felix de ses années de voyages au Moyen-Orient. Quelqu'un avait fait main basse sur le trésor que Marchent avait voulu protéger et transmettre. Quelqu'un avait...

Mais c'était ridicule.

Qui aurait pu faire cela ? Qui aurait pu faire cela et repartir sans toucher aucunement à tant d'autres merveilles – à des statues qui valaient sans doute leur pesant d'or, même à de vieux rouleaux de parchemin qui, pour des chercheurs et des commissaires d'exposition, n'avaient sûrement pas de prix ? Qui aurait laissé derrière lui ces petits coffres de monnaies anciennes et, tenez, ce manuscrit médiéval exposé bien en vue – et Reuben en avait vu d'autres au grenier –, des ouvrages pour lesquels des bibliothèques seraient prêtes à débours des fortunes ?

C'était pour lui incompréhensible ! Quelle sorte d'individu pouvait connaître la valeur de ces tablettes puisqu'elles ressemblaient pour certaines à des petits bouts de terre ou de plâtre, voire à des gâteaux ou à des biscuits desséchés ? Sans parler du soin pris par cet auguste cambrioleur qui, après avoir déniché ces précieux fragments parmi un amas de pièces de valeur, se serait éclipsé sans rien déranger...

Qui aurait eu la compétence, la patience et l'adresse nécessaires pour commettre un tel acte ? Cela ne tenait pas debout... N'empêche que les tablettes s'étaient volatilisées. Il ne restait pas, dans la maison, un seul fragment revêtu de la précieuse écriture cunéiforme. Et peut-être que beaucoup d'autres choses avaient disparu et que Reuben ne s'en rendait pas compte.

Il farfouilla parmi les objets disposés sur les étagères de la chambre. Il y avait là des livres du XVII^e siècle, avec leurs pages ramollies, en voie de désintégration, mais qu'on pouvait encore tourner et lire. Quant à cette statuette, elle était authentique, il l'avait vu et senti en la reposant.

Il y avait tant de choses ici qui n'avaient pas de prix ! Sur une étagère il avisa un ravissant collier en or mou, malléable, à motif de feuilles gravées, sûrement ancien. Il veilla à le replacer dans la position exacte où il l'avait trouvé.

Reuben descendit à la bibliothèque et appela Simon Oliver à son domicile.

– J'ai besoin d'un renseignement, commença-t-il. Je voudrais savoir si la police a photographié tout ce qui se trouvait dans cette maison lorsqu'ils ont enquêté. Par exemple, ont-ils pris des photos des chambres où ils n'ont rien dérangé ? Pouvez-vous me procurer ces clichés ?

Simon l'avertit que ce ne serait pas facile, mais lui apprit qu'après la mort de Marchent le cabinet d'avocats des Nideck avait tout photographié.

– Marchent m’avait dit avoir fait des photos de tout, expliqua Reuben. Vous pourriez me les retrouver ?

– Franchement, je ne sais pas. Je vais voir ce que je peux faire. L’inventaire des avocats, vous l’aurez, ça, j’en suis absolument sûr.

– Le plus tôt sera le mieux, conclut Reuben. Envoyez-moi un mail demain pour me dire quelles photos de la maison vous avez.

Il raccrocha et appela Galton. Celui-ci fut formel : personne en dehors de lui et des siens n’avait mis les pieds dans la maison. Lui et sa femme avaient passé leur temps à y faire des allées et venues avec, effectivement, son cousin et son gendre, avec Nina aussi, la jeune fille du bourg qui aidait souvent Felice. Nina était amateur de randonnées dans les bois de la région, mais jamais elle n’aurait touché à quoi que ce soit.

– Et n’oubliez pas l’alarme, fit observer Galton. Je l’ai mise dès que les enquêteurs ont été partis. Personne n’est entré dans cette maison, Reuben.

Galton expliqua qu’il habitait à dix minutes de là seulement, en contrebas, à l’écart de la route. Si des voitures étaient montées ici, il les aurait vues ou entendues. D’accord, il était venu des journalistes et des photographes, mais seulement dans les tout premiers jours, et encore : il passait l’essentiel de son temps ici pour avoir un œil dessus. En plus, ils n’auraient pas pu échapper à l’alarme.

– Reuben, poursuivit Galton, il faut que vous le compreniez, c’est un endroit difficile d’accès. Ils ne sont pas nombreux à s’aventurer sur cette route, vous savez. À part les amoureux de la nature, vous voyez, les randonneurs, eh bien, personne ne vient par ici.

Parfait. Reuben le remercia pour tout.

– Si vous n’êtes pas rassuré là-haut, jeune homme, je me ferai un plaisir de venir passer la nuit dans une chambre à l’arrière.

– Non, ça ira, Galton, merci.

Reuben raccrocha.

Il resta assis au bureau un long moment, contemplant sur le mur d’en face la grande photographie de Felix et consorts au-dessus de la cheminée.

Les tentures n’étant pas tirées, il était entouré de vitres sombres comme d’autant de miroirs. Le foyer était chargé de bûches de chêne et de petit bois, mais il n’avait pas envie de faire du feu.

Il avait un peu froid, mais pas trop, et il s’attarda là à méditer.

Il entrevoyait clairement une piste. L’un de ces hommes, un des vieux amis de Felix donc, avait eu vent du meurtre de Marchent ; il avait appris la nouvelle quelque part, loin, peut-être de l’autre côté de la Terre, où ce genre d’information ne serait jamais arrivée avant l’ère Internet ; et cette personne avait pris le temps de se documenter sur toute l’affaire. Puis elle était venue ici, s’était glissée dans les lieux à l’insu de tous et avait subtilisé ces inestimables tablettes et fragments.

Car l’histoire du meurtre de Marchent avait fait le tour de la planète, c’était incontestable. Reuben avait pu le vérifier la veille au soir.

S’il en était ainsi, cela pouvait signifier beaucoup de choses. Que les précieuses tablettes de Felix étaient en de bonnes mains, puisque recueillies et sauvegardées par un confrère archéologue attentif, susceptible de les restituer prochainement à Reuben dès

qu'il aurait connaissance de ses louables intentions, ou capable d'en prendre soin mieux que lui.

Cette pensée le rasséra un peu.

Mieux encore : cette personne était fort susceptible d'avoir des informations sur ce qui était arrivé à Felix. Du moins pourrait-elle lui servir de relais, pourquoi pas, auprès de quelqu'un qui le connaissait...

Telle était, naturellement, la lecture la plus optimiste et la plus rassurante qui pouvait être faite de ce petit mystère. Car si Reuben avait encore perçu en lui-même la voix de reproche de Celeste – mais ce n'était plus le cas –, elle lui aurait dit : « Tu rêves ! ».

Le fait est, se dit Reuben, que je n'entends plus sa voix à tout bout de champ. Et plus de SMS ni de coups de fil. Elle est au cinéma avec Mort Keller. Et la voix de ma mère, je ne l'entends plus non plus. Mais, d'ailleurs, qu'est-ce qu'elles savent de tout ça, toutes les deux ? Quant à Phil, il n'écoutait pas quand j'ai évoqué des tablettes, il lisait Feuilles d'herbe, et, à mon avis, je n'en ai pas parlé à Mort : j'étais trop assommé par les antalgiques et les antibiotiques pour lui raconter quoi que ce soit quand il est venu à l'hôpital.

Reuben monta à l'étage, sortit son ordinateur portable et le descendit à la bibliothèque.

Il y avait, à gauche du bureau, une vieille table de dactylo. Il y installa le portable, établit la connexion sans fil et accéda au réseau.

Avant même la première attaque de l'Homme-Loup à San Francisco, le meurtre de Marchent avait fait les gros titres jusqu'au Japon et en Russie. Les preuves étaient là. Et Reuben avait des notions suffisantes de français, d'espagnol, d'italien, etc., pour comprendre que, partout, l'étrange créature qui avait massacré les assassins de la jeune femme avait eu les honneurs des gazettes. La maison y était décrite, la forêt derrière aussi. Et, évidemment, le mystère de cette bête faisait aussi l'attrait de cette affaire.

Un ami de Felix aurait donc pu en découvrir tous les éléments : la maison, la côte, et le mystérieux nom de Nideck.

Il en resta là de cette recherche et passa à la prise d'otages de Goldenwood. Rien n'avait bougé, si ce n'est que certains parents avaient retiré leur confiance au shérif et au FBI en leur imputant la mort de la fillette. Susan Kirkland. C'était son nom. La petite Susan Kirkland. Huit ans. Son visage souriant apparaissait maintenant en couleurs, celui d'un petit être aux yeux doux, avec des cheveux blonds et des barrettes en plastique rose.

Il consulta sa montre.

Déjà vingt heures.

Son cœur accéléra, mais ce fut tout. Les yeux clos, il percevait les inévitables bruits de la forêt, le chant incessant de la pluie. Les animaux au-dehors, bien sûr, toute une agitation dans l'obscurité. Les oiseaux dans la nuit. Il eut la sensation étrange, vertigineuse, de tomber dans ces bruits. Il se réveilla en sursaut.

Plein d'appréhension et de doute, il se leva pour aller fermer toutes les tentures en velours, soulevant au passage un peu de poussière. Il alluma quelques lampes près du canapé en cuir et du fauteuil Morris, puis fit du feu. Pourquoi se priver de feu ?

Il se rendit dans la grande salle et, avec quelques bûches restantes, prépara là aussi

une flambée. Il ordonna convenablement le tout et s'assura que le pare-feu placé devant – et qui n'était pas là le premier soir – était stable.

Puis il passa à la cuisine. Le café était froid depuis longtemps. Nul besoin d'être un génie pour savoir comment en refaire.

Et, quelques minutes plus tard, il savourait dans une des charmantes tasses en porcelaine de Marchent un breuvage acceptable en arpentant la pièce, apaisé par les craquements de l'âtre et la mélodie continue de la pluie qui tombait dans les gouttières, courait dans les tuyaux, dévalait les tuiles et glissait sur les fenêtres.

Étrange, c'était la première fois qu'il l'entendait aussi bien...

Le problème, c'est que tu ne fais pas assez attention à tous ces petits détails-là. Tu n'es pas assez scientifique.

Il posa son café sur le bureau de la bibliothèque et, dans un document protégé par un mot de passe que nul ne trouverait jamais, jeta avec entrain ses réflexions sur le sujet.

Un peu plus tard, sur le seuil de la porte du fond, il contemplait l'obscurité. Ayant éteint les projecteurs, il voyait maintenant les arbres très distinctement, admirablement, ainsi que la haute toiture en ardoise de l'aile des domestiques, tapissée de lierre enchevêtré et de plantes grimpantes en fleurs.

Les yeux fermés, il essaya de déclencher la transformation. Il se la représenta, fit affleurer les sensations d'étourdissement, évacua de son esprit toute pensée hormis celle de la métamorphose.

Mais rien ne vint.

À nouveau l'assaillit le sentiment d'être seul, d'habiter un lieu absolument désert.

– Tu espères quoi ? Tu rêves ?

Tu rêves que tout est plus ou moins lié : la créature qui t'a transformé, le nom de Nideck et jusqu'au vol des tablettes... Parce que, peut-être, on ne sait pourquoi, ces tablettes anciennes contiendraient un secret qui aurait à voir avec le reste, avec tout cela ?

N'importe quoi. Qu'avait-il dit, Phil, au sujet du mal ? « Ce sont des bêtises, des fautes qu'on commet, que ce soit en attaquant un village et en exterminant sa population ou en tuant un enfant sur un coup de colère. Des erreurs, je te dis. On en revient toujours à des erreurs. »

Et peut-être que, dans son cas, il s'agissait aussi d'erreurs. Et qu'il avait eu de la chance, la veine terrible que ceux qu'il avait occis le cœur léger soient « coupables » aux yeux du monde.

Et si la bête responsable de la morsure qui l'avait transformé n'avait été... qu'une bête ; pas un homme-loup doué de sagesse, mais un simple animal, comme ce fameux puma ? Que se serait-il passé ? Mais il n'y croyait pas. Combien d'êtres humains, depuis la nuit des temps, avaient été attaqués par des bêtes ? Et ils ne s'étaient pas mués en monstres pour autant.

À vingt et une heures, il se réveilla assis au bureau dans le grand fauteuil en cuir. Il avait les épaules et le cou raides, et mal à la tête.

Il avait reçu un mail de Grace. Elle avait encore discuté avec « le spécialiste de Paris ». Reuben pouvait-il la rappeler ?

Le spécialiste de Paris ? Quel spécialiste de Paris ? Il ne l'appela pas. À toute vitesse, il

tapa un mail : « Maman, je n'ai besoin d'aucun spécialiste d'aucune sorte. Je vais bien. Bises, R. »

En fait, je suis là, dans mon nouveau chez-moi, attendant patiemment de me transformer en loup-garou. Bises, ton fils.

Il était nerveux, il avait faim, mais pas faim de nourriture. Il avait faim de bien pire. Il regarda, autour de lui, la grande pièce sombre aux rayonnages bourrés de livres. Le feu s'était éteint. Reuben était tendu, comme avide de bouger, de sortir, d'être ailleurs.

Il entendait le doux murmure de la forêt, le bredouillis de la pluie au travers des lourdes frondaisons. Mais pas de gros animal. Si cette femelle puma était là, peut-être dormait-elle profondément avec ses petits. Quoi qu'il en soit, c'était une bête sauvage et, lui, un être humain qui attendait, qui attendait dans une maison aux parois de verre.

Il envoya un mail à Galton avec une liste de choses à acheter pour la maison, même si la plupart s'y trouvaient probablement déjà. Il avait envie de toutes sortes de plantes pour le jardin d'hiver : orangers, fougères, bougainvillées... Galton pourrait-il s'en occuper ? Quoi d'autre ? Il oubliait sûrement quelque chose. L'agitation le rendait fou.

Il commanda sur Internet une imprimante laser pour la bibliothèque et un Mac de bureau à livrer dès que possible, ainsi que plusieurs lecteurs de CD Bose et toute une série de Blu-ray.

Il déballa les deux lecteurs Bose qu'il avait déjà achetés, en installa un dans la cuisine et l'autre dans la bibliothèque sur le bureau.

Aucune voix ne lui parvenait. Autour de lui, la nuit semblait vide.

Et le changement ne venait pas.

Pendant quelques instants, il erra dans la maison, cogitant, se parlant à haute voix, réfléchissant. Il lui fallait du mouvement. Il plaça des repères aux endroits où disposer les téléviseurs. Il s'asseyait, se levait, faisait les cent pas, montait les escaliers, arpentait le grenier, redescendait.

Puis il sortit sous la pluie faire quelques pas à l'arrière de la maison. À l'abri sous l'avancée du toit, il jeta un œil dans les diverses chambres du bas occupées par les domestiques. Chacune était percée d'une porte et d'une fenêtre donnant sur l'allée. Tout paraissait en ordre. Le mobilier était simple, plutôt rustique.

Au bout du bâtiment, il trouva la grange où était empilée une quantité énorme de bois de chauffage. Le long d'un des côtés courait un établi, avec des haches et des scies suspendues à des crochets fixés au mur. Il y avait d'autres outils aussi, tout ce qu'il fallait pour les petites comme pour les grosses réparations.

Reuben n'avait jamais eu de hache entre les mains. Il décrocha la plus grande – au manche en bois d'un mètre de longueur – et en palpa le tranchant. À lui seul, le fer devait peser dans les trois kilos et mesurer une bonne dizaine de centimètres de long. Il était coupant. Très coupant. Toute sa vie, il avait vu au cinéma ou à la télévision des hommes fendre des bûches avec des haches comme celle-ci. Il se demanda s'il ne se laisserait pas tenter à son tour. S'il n'avait pas plu, il serait parti à la recherche de l'endroit où l'on fendait le bois.

Mais une autre idée lui vint : c'était la seule arme en sa possession.

Il la rapporta dans la maison et la déposa dans la grande salle, à côté de la cheminée.

La peinture du manche étant partie depuis longtemps, elle n'attirait pas l'œil entre la réserve de bois et l'âtre.

Il se dit qu'en cas de besoin il aurait assez vite fait de s'en saisir. Évidemment, voici encore quelques semaines, jamais ne lui serait venue l'idée de se défendre avec une quelconque arme ; désormais, il n'avait plus le moindre scrupule.

Son agitation lui devenait presque insupportable.

Était-il en train de résister à la transformation ? Ou était-il trop tôt ? Elle n'était jamais venue aussi tôt. Il fallait attendre.

Mais attendre, il ne le pouvait pas.

Ses mains et ses pieds le démangeaient. La pluie faisait maintenant un bruit infernal et il eut l'impression d'entendre le ressac de la mer, mais il n'en était pas sûr.

Impossible de rester ici plus longtemps. Sa décision était prise. Il n'avait pas le choix.

Il retira ses habits, les accrocha avec soin dans le placard et passa les vêtements surdimensionnés achetés à Santa Rosa.

Dans son immense sweat-shirt à capuche et son pantalon démesuré, il avait l'air perdu, mais c'était sans importance. Le trench-coat marron était carrément trop grand, mais il le prit quand même avec lui.

Après avoir ôté ses chaussures, il glissa ses pieds dans les énormes bottes de pluie. Il passa une écharpe autour de son cou, la rentra sous son manteau et mit dans une poche ses lunettes de soleil ainsi que son téléphone, son portefeuille et ses clés, et, après avoir attrapé au vol les moufles de ski et son ordinateur, il sortit.

Il faillit oublier de brancher l'alarme, mais s'en souvint à temps.

Toutes les lumières étaient encore allumées.

En s'éloignant, il les vit dans son rétroviseur briller sur tout le rez-de-chaussée et le premier étage. Cela l'enchantait. La maison avait l'air vivante, sûre, bienveillante.

C'était quand même merveilleux de posséder cette maison, de se retrouver à nouveau dans cette forêt sombre, de frôler cet immense mystère... Il tendit ses doigts, puis les replia fermement sur le volant gainé de cuir.

La pluie inondait le pare-brise de la Porsche, mais il y voyait assez bien. La lumière des phares dansait devant lui sur la route bosselée et il se surprit à chanter tout en conduisant. Il laissa l'aiguille du compteur grimper jusqu'au seuil de sa peur.

Réfléchis. Réfléchis comme un kidnappeur qui a quarante-deux enfants à cacher. Réfléchis comme un génie de l'informatique assez déterminé pour tuer une petite fille à coups de matraque et l'abandonner sur une langue de sable désolée, sous la pluie, avant de retrouver son repaire chaud et douillet, avec son ordinateur à portée de main pour transmettre ses exigences bancaires et ses appels.

Cs gamins étaient peut-être là, sous le nez de tout le monde.

Reuben connaissait les petites routes du comté de Marin aussi bien que les rues de San Francisco. Durant toute sa jeunesse, il avait rendu visite à ses amis de Sausalito et de Mill Valley, sacrifié aux obligatoires randonnées sur le mont Tamalpais et sillonné les sublimes sentiers de Muir Woods.

Même si ce n'était pas indispensable, il se rendit au bureau du shérif avant d'entreprendre sa petite battue, car à présent il percevait clairement les voix, tout autour de lui, et savait qu'il les entendrait encore mieux là-bas, à l'insu des enquêteurs évidemment, et que ceux-ci pourraient savoir des choses qu'ils ne révélaient pas au grand public.

Il se gara près du centre culturel de San Rafael et prit position au milieu des arbres, loin de la horde des reporters qui campait devant les portes.

Il ferma les yeux et mobilisa toute sa volonté pour capter les voix provenant de l'intérieur du bureau, essayant de repérer les mots éventuellement répétés et, en quelques secondes, il parvint à isoler plusieurs conservations. Oui, les ravisseurs avaient rappelé mais il n'était pas question de divulguer l'information, à qui que ce soit.

– Nous ne disons que ce qui est utile, affirma quelqu'un. Or, là, ça ne le serait pas.

– En plus, ils menacent de tuer un autre enfant...

Brouhaha et protestations, point et contrepoint. La banque des Bahamas ne se montrait absolument pas coopérative ; il faut dire aussi que ses experts informatiques n'avaient strictement rien à se mettre sous la dent.

Cela dit, pluie ou pas pluie, sable ou pas sable, on avait retrouvé sur le corps de la fillette des traces de terre qui orientaient les recherches vers Marin. Rien de concluant pour autant, mais l'absence de terre de toute autre provenance était un bon signe.

Et c'est tout ce dont Reuben avait besoin pour confirmer ce qu'il soupçonnait déjà.

Des voitures de police ratissaient la forêt et les routes de montagne. Des barrages volants étaient mis en place et les maisons, systématiquement fouillées. Tant et si bien que, maintenant qu'il commençait ses recherches, son seul ennemi, c'étaient les forces de l'ordre.

Il remontait dans sa voiture lorsque quelque chose l'arrêta : l'odeur, l'odeur du mal, celle que, les nuits précédentes, il avait reconnue entre toutes.

Il tourna la tête, hésitant, désireux de ne pas se laisser entraîner sur d'autres pistes que celle de la prise d'otages. Alors, de la mêlée des journalistes se détachèrent nettement deux voix : juvéniles, moqueuses, elles posaient des questions innocentes, savouraient les réponses dont elles connaissaient déjà la teneur. Sinistres, singulières, évidentes.

– Pour le journal de l'école, on s'est dit qu'on devait être ici...

– Quand on pense qu'ils l'ont battue à mort, cette pauvre petite !

Il sentit, sur toute la surface de sa peau, une démangeaison aussi nette et envahissante que la répulsion qui l'habitait.

– Bon, on va y aller, on doit rentrer à San Francisco...

Mais ce n'était pas là qu'ils allaient...

Reuben s'approcha du bord du petit taillis où il s'était caché. Il vit les deux jeunes – coupe sage, blazer bleu – prendre congé de leurs collègues journalistes en les saluant de la main.

Ils traversèrent le parking au pas de course en direction d'une Land Rover qui les attendait, phares allumés. À l'intérieur, le chauffeur était sur les charbons ardents, mort de peur :

– Allez, magnez-vous !

Leurs ricanements et leurs fanfaronnades parvinrent à Reuben sous la forme d'une bouillie de sons aigus, musicaux, obscènes. Les mots étaient presque sans importance. Il fallait les voir grisés par l'excitation, par leur machination, s'engouffrer dans la voiture. Le conducteur était lâche et pleurnichard, sans une once d'empathie pour les victimes. Cela aussi, l'odorat de Reuben le détecta.

Il fit le tour du parking et les prit aisément en filature tandis qu'ils se dirigeaient vers la côte.

Inutile pour lui de voir leurs feux arrière, il entendait chaque mot de leur conversation, épouvantable de légèreté :

– Mais personne ne sait rien !

Le conducteur était au bord de la crise de nerfs. Il ne supportait pas la tournure des événements, aurait voulu ne jamais y avoir été mêlé. Il bredouillait qu'il ne retournerait pas là-bas, ils pouvaient bien dire ce qu'ils voulaient. Que c'était complètement dingue de faire ça, de se mêler aux journalistes. Les deux autres ne l'entendaient même pas et se félicitaient mutuellement de leur triomphe.

L'odeur, forte, imprégnait le vent.

Fendant la nuit, Reuben gardait leur trace. La discussion avait dérivé sur des considérations techniques. Fallait-il déposer le corps maintenant, ce soir, sur la route de Muir Woods, ou attendre quelques heures, juste avant le petit matin peut-être ?

Le corps... Reuben le sentit lui aussi : ils l'avaient dans la voiture, avec eux. Un autre enfant. Sa vision se fit plus perçante : il les vit, devant lui, dans l'obscurité, vit se découper sur la lunette arrière la silhouette d'un homme jeune qui riait, entendit le conducteur jurer comme un charretier en essayant d'y voir clair à travers la pluie.

– Je te dis que la route de Muir Woods, c'est beaucoup trop près, fit le chauffeur. Tu abuses, là, tu abuses...

– Mais plus c'est près, mieux c'est ! Tu piges pas la finesse du procédé ? On devrait même le balancer en face de la maison, de l'autre côté de la route.

Rires.

Reuben se rapprocha d'eux et l'odeur le prit au nez, au point qu'il en eut du mal à respirer. La puanteur de la décomposition, aussi. Il fut pris d'un haut-le-cœur.

Sa peau frémissait de sensations. Il sentit des spasmes dans sa poitrine, un déluge de délicieuses décharges à la racine de ses cheveux. Lentement les poils prenaient possession de son corps. Comme si des mains bienveillantes le caressaient partout en attirant à elles ses pouvoirs.

La Land Rover prit de la vitesse.

– Écoute, on n'a qu'à leur donner jusqu'à cinq heures. Si, d'ici là, on n'a pas de mail de réponse, on balance le corps. Ils croiront qu'on vient juste de le buter.

C'était donc un petit garçon.

– Et si, à midi, on n'a rien, je propose qu'on balance l'institut avec les cheveux longs.

Seigneur, ils étaient déjà tous morts ?

Non, c'était impossible. Simplement, ils ne faisaient plus la distinction entre les vivants et les morts parce qu'ils avaient prévu de tous les tuer.

À mesure qu'il roulait, la rage de Reuben montait.

Il était assis plus haut sur le siège et ses mains étaient couvertes de poils. Tiens bon, cramponne-toi. Ses doigts avaient conservé leur forme. Mais la crinière s'était déployée autour de ses épaules et sa vision était de plus en plus nette, de plus en plus claire. Il avait l'impression de pouvoir entendre le moindre bruit à des kilomètres à la ronde.

La voiture semblait se conduire toute seule.

Devant, la Land Rover prit un virage serré. Ils pénétraient à présent, par une route sinueuse, dans les forêts profondes de Mill Valley.

Reuben se laissa distancer.

Un nouveau chœur sonore vint emplir ses oreilles.

C'étaient les enfants, les enfants qui pleuraient, qui sanglotaient, des voix de femmes qui leurs fredonnaient des chansons, les reconfortaient. Ils étaient dans un endroit privé d'air. Certains toussaient, d'autres geignaient. Reuben eut l'impression d'une totale obscurité. Il touchait au but !

À nouveau, la Land Rover accéléra et vira dans un chemin de terre mal entretenu. Les arbres engloutirent ses feux arrière.

Reuben savait précisément où les enfants se trouvaient. Il sentait leur présence.

Il arrêta la Porsche dans un bosquet de chênes, sur un promontoire dominant la profonde tranchée dans laquelle la Land Rover venait de s'engager.

Il sortit et se débarrassa de ses vêtements et de ses bottes qui entravaient ses mouvements. Accompagnée de l'inévitable vague d'extase, la métamorphose avait désormais entièrement pris possession de lui.

Il dut se faire violence pour cacher ses habits dans la voiture, mais il savait que c'était capital, de même que de verrouiller la voiture et de dissimuler la clé parmi les racines de l'arbre le plus proche.

La Land Rover était arrêtée beaucoup plus bas. Après avoir obliqué dans une clairière herbeuse, elle s'était immobilisée devant une imposante bâtisse agrémentée d'immenses terrasses qui partaient de chacun de ses trois étages éclairés. À côté de la maison, et à l'arrière de la propriété, s'élevait, camouflée par des arbres, une vieille grange couverte de vigne vierge.

Là se trouvaient les enfants et leurs institutrices.

Les voix entremêlées des kidnappeurs montaient comme de la fumée jusqu'à ses narines.

Il bondit sur la pente, avalant les mètres qui le séparaient de ses futures victimes, sautant d'arbre en arbre, dépassant l'une après l'autre les petites maisons endormies à flanc de coteau, jusqu'à ce qu'il atterrisse dans la clairière au moment même où les

hommes entraient dans la maison.

Devant eux, la bâtisse resplendissait dans la nuit comme un gâteau d'anniversaire.

Avant même qu'il l'ait voulu, un mugissement s'échappa de Reuben, lui déchirant la poitrine et la gorge. Seule une bête pouvait mugir ainsi.

Dans le vestibule de la maison, les trois hommes firent demi-tour en même temps et le virent distinctement se ruer sur eux. Ils avaient dix-neuf, peut-être vingt ans. Leurs cris se perdirent dans le tumulte de ses rugissements. Un des ravisseurs tomba à terre, mais les deux autres – ceux qui faisaient les malins – firent volte-face et prirent leurs jambes à leur cou.

Il n'eut aucun mal à se saisir du premier et à lui trancher le cou en regardant le sang jaillir. Il avait une envie viscérale de le dévorer, de refermer ses mâchoires sur sa chair, mais le temps lui manquait. Il souleva le corps disloqué en le serrant avec gourmandise entre ses pattes puis s'en débarrassa en le projetant au loin, vers la route.

Hors-d'œuvre trop léger !

Il prit son élan et, d'un bond, attrapa les deux autres qui tentaient de sortir par la porte du fond, apparemment fermée. L'un d'eux s'accrochait éperdument à la vitre.

L'autre avait une arme. Reuben s'en saisit, brisant net le poignet de son propriétaire en la lui arrachant, et la jeta.

Il allait le broyer de ses mâchoires, impossible de s'en empêcher, de résister. Il en avait tellement envie ! Et pourquoi pas ? Car de toute façon, jamais, au grand jamais, il ne lui laisserait la vie sauve.

Il ne put retenir des grognements voraces lorsque ses dents s'enfoncèrent dans son crâne et sa gorge. Il le comprima de toutes ses forces et sentit, entendit même, ses os craquer. L'homme expira avec une plainte stridente.

Reuben se délecta de passer sa langue sur le sang qui inondait son visage. Assassin, ordure.

Mordant profondément dans l'épaule de l'homme, il arracha d'un même élan le vêtement et la chair ; celle-ci avait un goût généreux, irrésistible, auquel se mêlait la pestilence du mal, du vice, de l'abaissement extrême. Il eut envie de déshabiller cet homme et de se repaître de sa chair nue. Tel avait toujours été son désir... Pourquoi ne pas y céder ?

Mais où était passé le dernier ? Il ne pouvait pas le laisser s'échapper.

Aucun risque ! Effondré, réfugié dans un coin, il tremblait de tous ses membres. Il tendit devant lui ses deux mains. De l'eau lui coulait de la bouche, mais peut-être était-il en train de vomir ? Il avait uriné sous lui, une flaque s'était formée sur le sol carrelé.

Ce spectacle lamentable rendit Reuben fou de rage. Vous avez tué ces enfants, vous les avez tués. La pièce empestée de cette puanteur. Empestée de la puanteur de la lâcheté. Il s'élança vers l'homme et, saisissant sa poitrine en étau entre ses pattes, le broya, entendit ses os se briser tout en fixant son visage blanc et convulsé jusqu'à ce que ses yeux se voilent. Oh, tu es mort trop vite, pitoyable barbare...

Il jeta sur le sol le corps désarticulé. Encore insatisfait, rugissant de plus belle, il le ramassa et le lança vers la fenêtre latérale de la pièce. La vitre se fracassa et le corps disparut sous la pluie battante.

Une déception, soudaine et terrible, s'abattit sur lui. Voilà qu'ils étaient tous morts. Il fit entendre une sorte de glapissement. Une amorce de sanglot monta de sa poitrine. Tout avait été beaucoup trop vite. Renversant la tête en arrière, il lança une nouvelle plainte. Ses mâchoires lui faisaient mal. Il les serra, les rouvrit et rugit à nouveau. Jamais il n'avait connu pareille voracité. Il aurait pu arracher le châssis des portes avec les dents, il avait envie de les planter dans tout ce qui se présentait.

La salive lui dégoulinait de la bouche. Il l'essuya d'un geste agacé. Ses pattes étaient zébrées de traînées de sang.

Mais les enfants, tu as oublié les enfants ? Tu as oublié pourquoi tu étais là ?

D'un pas mal assuré, il retraversa la maison vers la porte d'entrée, réduisit en miettes les miroirs et les photos encadrées ornant les murs. Il avait envie d'en faire autant avec les meubles. Mais il devait trouver les enfants.

Un clavier d'alarme lui attira l'œil, identique à celui de Mendocino. Il appuya sur le bouton bleu, d'alerte médicale, et sur le rouge, celui de l'incendie. Aussitôt, un mugissement strident s'éleva dans le silence. Il se couvrit les oreilles en hurlant. La douleur était insupportable. Sa tête vibrait. Il devait trouver la source de ce bruit assourdissant pour le faire cesser. Et sans tarder, car cette sirène le rendait fou.

En une fraction de seconde, il atteignit les portes de la grange. Il arracha les serrures, fractura les battants, les fit voler en éclats jusqu'à ce qu'ils tombent sur le sol.

Et là, dans la lumière vive dispensée par la maison, il vit le bus. Bardé de chaînes et comme ligoté avec du ruban adhésif : une salle de torture.

Le chœur accablé des enfants, leurs pleurs ténus et perçants, tout était presque noyé par la stridence de l'alarme. L'odorat de Reuben perçut cette terreur, cette fièvre désespérée. Ils pensaient leur mort toute proche. Encore quelques secondes et ils sauraient qu'ils étaient sauvés. Qu'ils étaient libres.

Ses griffes déchirèrent l'adhésif comme elles l'auraient fait d'un mouchoir en papier. De l'une de ses pattes, il brisa la vitre de la porte et arracha celle-ci du bus.

Une odeur répugnante l'assaillit : excréments, vomis, urine, sueur.. Que de cruauté ! Il eut envie de hurler. Il recula. La clameur de l'alarme le désorientait, le paralysait. Mais son contrat était presque rempli.

Sortant de la grange, il retrouva la pluie, le sol spongieux sous ses pieds, pressé de récupérer le petit corps dans la Land Rover et de le déposer dans un endroit où on le trouverait à coup sûr. Il fallait qu'on le trouve et on le trouverait. Il ne supportait plus ce bruit, mais sa conscience lui commandait de ne pas l'abandonner ainsi. De préparer, en quelque sorte, une mise en scène.

Du coin de l'œil, il vit les séquestrés, grands et petits, descendre tant bien que mal du bus. Ils arrivaient droit sur lui. Nul doute qu'ils le voyaient, qu'ils voyaient ce qu'il était, voyaient à la lumière des fenêtres situées dans son dos le sang qui maculait ses pattes, sa fourrure.

Il allait les effrayer encore plus. Il devait partir.

Il s'élança vers les arbres humides et luisants du fond de la propriété avec, en point de mire, la grande forêt silencieuse qui les bordait à l'ouest : Muir Woods.

Sur ses quelque deux cent cinquante hectares, Muir Woods comptait certains des plus vieux séquoias de Californie, des arbres qui culminaient à plus de soixante mètres de hauteur et vivaient là depuis plus de mille ans. Au moins deux cours d'eau entaillaient le profond canyon du parc. Reuben en avait arpenté plus d'une fois les sentiers de randonnée.

Il plongea dans cette enveloppe de silence, avide de retrouver la solitude qui l'avait attiré à Mendocino, fier de sa puissance à mesure qu'il escaladait ces géants, bondissant des branches de l'un à celles de l'autre comme s'il avait eu des ailes. Partout, l'odeur d'autres animaux lui faisait venir l'eau à la bouche.

S'enfonçant dans la forêt, il n'en retrouva le sol souple et son tapis de feuilles que lorsque toutes les voix humaines de la nuit se furent tues et que ne résonnèrent plus à ses oreilles que la pluie et les cris assourdis de mille petites créatures nichées dans les fougères et les feuillages et dont il ignorait le nom. Au-dessus de lui, les oiseaux bruissaient dans les branchages.

Il riait tout fort, chantait d'inintelligibles syllabes, musardait, titubait pour, à nouveau, repartir à l'assaut d'un arbre, aussi haut qu'il le pouvait, les yeux criblés d'aiguilles de pluie, jusqu'à ce que le tronc soit trop mince pour son poids et qu'il doive chercher un autre perchoir, puis un autre, avant de retrouver le sol et de danser en décrivant des cercles, les bras déployés.

Renversant la tête, il rugit encore puis laissa son cri s'arrondir en un profond hululement. Dans la nuit, il ne reçut pour toute réponse que le crépitement d'autres êtres vivants qui décampaient, fuyant devant lui.

Tombant soudain à quatre pattes, il prit la course comme un vrai loup et fendit l'épais feuillage à toute allure. Il capta l'odeur d'un animal – un lynx – qui, jailli de sa tanière, détalait devant lui. Il poursuivit sa piste avec une faim irrépressible jusqu'à ce que, tendant la patte, il eût enserré la créature velue et grondante de ses griffes et planté ses crocs dans sa gorge.

Cette fois, rien ne le retint de faire ripaille.

Il détacha des os les muscles exquis et concassa les uns et les autres entre ses mâchoires, dévorant du fauve jusqu'à son pelage jaunâtre et soyeux, savourant son sang, ses molles entrailles, la besace rebondie de son ventre, une quarantaine de livres en tout, pour n'en laisser que les pattes et la tête qui le fixait d'un œil jaune et amer.

Il s'étendit sur un lit de feuilles, haletant, poussant de petits cris, se pouléchant les dents en quête d'un ultime relief de chair chaude et de sang. Un lynx. Délicieux. Et les félins ne demandent jamais grâce. Ils montrent les dents jusqu'à leur dernier souffle. Encore plus succulents.

Un profond dégoût s'empara alors de lui, une répulsion : il avait couru comme un quadrupède, comme un animal, festoyé comme un animal.

Il marcha ensuite, rêveur, à travers l'épaisse forêt, franchissant le large ruisseau sur un tronc couvert de mousse où ses pieds griffus trouvèrent aisément prise et s'aventura plus

loin dans le canyon, au-delà du périmètre qu'il connaissait, jusqu'aux contreforts du mont Tamalpais.

Enfin il se laissa choir et, couché contre l'écorce d'un tronc, scruta l'obscurité, découvrant pour la première fois que les taillis abritaient infiniment plus de créatures qu'il n'aurait pu en rêver. Odeurs de renard, d'écureuil, de tamia – comment les reconnaissait-il ?

Il passa ainsi une heure à renifler en déambulant sur deux et quatre pattes. La faim le tenaillait à nouveau. Agenouillé près d'un ruisseau, il suivait aisément des yeux la nage vive du saumon d'hiver, et quand sa patte s'abattit, ce fut pour en ressortir un beau spécimen qui se tortillait en battant désespérément de la queue et qu'il éventra aussitôt d'un coup de dent.

Il se délecta de la chair crue, si différente de celle, juteuse, du lynx musculeux. Ce n'était pas la faim qu'il assouvissait là et il le savait. C'était autre chose : une démonstration de force, un exercice auxquels se livrait celui qui, désormais, l'habitait.

À nouveau il rejoignit les cimes, tâtonnant de la patte parmi les branches tremblantes vers les nids d'oiseaux pour en dévorer les œufs, encerclé par les mères qui piaillaient en le piquant en vain de leur bec.

Redescendu sur la rive, il baigna son visage et ses pattes dans l'eau glacée. Puis s'y engagea et s'immergea tout entier, s'éclaboussa la tête et les épaules. Tout ce sang devait disparaître. Il se sentit rafraîchi. Il s'agenouilla et but comme si jamais de sa vie il n'avait étanché sa soif, lapant l'eau, la lampant, l'engloutissant.

La pluie étincelait sur la surface ridée et remuante de la rivière. En dessous, les poissons indifférents passaient devant lui comme des flèches.

De nouveau il repartit là-haut dans les arbres, progressant loin au-dessus de la vallée. Pas d'inquiétude, petits oiseaux, je ne vous veux aucun mal.

Comme cela lui était déjà arrivé, il distinguait les étoiles à travers l'épaisse brume. Que de splendeur dans ces cieux immenses qui s'ouvraient au-delà de l'épaisse enveloppe de brouillard et de vapeur qui enserrait cette terre ! Comme si, dans l'élan de sa chute, la pluie qui dégringolait apportait avec elle une lumière argentée. Elle scintillait et carillonnait sur les feuilles alentour. Puis, à partir des branches hautes, redevenait pluie jusqu'aux ramures basses et, de là, jusqu'au sol, pluie, pluie toujours, pluie encore, avant de ruisseler doucement sur les fines fougères frissonnantes et sur l'épais manteau de feuilles mortes, si puissant, si odorant.

Cette pluie, hormis ses paupières, il ne la percevait pas réellement sur son corps. Son palais, lui, la sentait, la sentait changer de goût au contact de tout ce qu'elle lavait et nourrissait.

Lentement, il retrouva la terre ferme et marcha, le dos très droit, débarrassé du désir brûlant de se repaître, et se sentit merveilleusement en sûreté dans cette forêt sombre, songeant avec un sourire qu'il n'y avait rien croisé qui n'eût peur de lui.

Le massacre des trois hommes le mettait hors de lui. Il se reprochait d'être irréfléchi, d'avoir la larme facile. Pouvait-il pleurer ? Et d'ailleurs, les animaux sauvages pleuraient-ils ? Un rire sourd monta en lui. On aurait dit que les arbres l'écoutaient, mais il fallait être bien sot pour croire que ces gardiens millénaires avaient conscience d'une vie en dehors de la leur et s'en souciaient. Titanesques séquoias, hors de proportion avec tout le

reste de la création, divinement primitifs et majestueux.

Jamais dans toute son existence une nuit ne lui avait paru si douce ; il aurait pu, se disait-il, vivre toujours ainsi, autonome, puissant, monstrueux, sans craindre rien ni personne. Si tel était le sort que lui réservait le don du loup, il pouvait sans doute l'accepter.

Il était pourtant terrifié à l'idée que son âme consciente puisse s'effacer un jour devant le cœur de la bête qui battait en lui. Pour l'heure, la poésie l'habitait encore, de même que les valeurs morales les plus foncières.

Un chant lui revint, un chant ancien. Il ne se souvenait pas où il l'avait entendu. Il le chantait dans sa tête en remettant dans l'ordre les paroles à demi oubliées, se contentant de le fredonner pour lui-même.

Il déboucha dans une clairière herbeuse en retrouvant la lumière de ce ciel bas et gris. Après l'obscurité des bois, il eut plaisir à voir luire la prairie sous la bruine.

Tout en chantant, il se mit à danser, lentement, en larges cercles. Sa voix avait, à ses oreilles, des accents profonds et limpides ; ce n'était pas celle de l'ancien Reuben, du pauvre Reuben innocent et peureux, mais la voix du Reuben qu'il était désormais.

C'est le don d'être simple, c'est le don d'être libre,
C'est le don de trouver notre point d'équilibre.
Et quand on touche au but, que sourient les auspices,
S'ouvre à nous une vallée d'amour et de délices.

Il reprit ce chant, accélérant sa danse et élargissant ses cercles, les yeux clos. Une lueur vint frapper ses paupières, une lumière faible, lointaine, mais il n'y prit pas garde. Il dansait, il chantait...

Il s'arrêta.

Une odeur forte lui était parvenue, une odeur inattendue. Sucrée et mêlée à un parfum artificiel.

Il y avait quelqu'un tout près de lui. En ouvrant les yeux, il vit une lumière briller sur l'herbe et, par-dessus, la pluie se répandre en gouttes d'or.

Il ne percevait pas le moindre signe de danger. Cette odeur humaine était exempte de souillure et de méfaits. Exempte de peur.

Il se tourna et regarda à sa droite. Sois aussi doux que tu es prudent, se rappela-t-il. Tu pourrais effrayer, terrifier même, ce témoin importun.

À quelques dizaines de mètres de là, depuis la galerie arrière d'une petite maison plongée dans l'obscurité, une femme le regardait. Elle tenait à la main une lanterne.

Dans la nuit noire, son mince faisceau portait loin ; avec cette lumière, elle pouvait à coup sûr le voir.

C'était bien lui qu'elle semblait regarder, immobile, par-dessus l'étendue d'herbes souples et folles. Une femme à la longue chevelure séparée en son milieu, aux grands yeux d'ombre. Ses cheveux paraissaient gris, mais peut-être se trompait-il. Car, malgré sa vue fine, il ne pouvait discerner les détails de ce qui s'offrait à lui. Vêtue d'une chemise de nuit blanche à manches longues, elle était absolument seule. Dans la maison éteinte

qui s'élevait dans son dos, il n'y avait personne.

N'aie pas peur !

Ce fut sa première et unique pensée. Qu'elle faisait petite et fragile sous cette galerie, un tendre animal le dévisageant à la lueur de sa lanterne !

Je t'en prie, n'aie pas peur.

Il se remit à chanter, le même couplet, mais plus lentement, et avec la même voix, profonde et limpide.

Doucement, il se dirigea vers elle et se retint de marquer sa surprise en la voyant s'avancer sur la galerie pour gagner le haut de l'escalier.

Elle n'avait pas peur. C'était visible. Elle n'avait pas peur du tout.

Il s'approchait, de plus en plus. Il reprit son chant. À présent, il était entièrement cerné par le puissant faisceau lumineux. Elle, pourtant, demeurait immobile.

Elle avait surtout l'air curieuse, fascinée.

Il s'avança encore jusqu'au pied des petites marches.

De fait, elle avait les cheveux gris, prématurément sans doute, car son visage était aussi lisse qu'un masque de porcelaine. Ses yeux, immenses, étaient d'un bleu de glace. Elle était, oui, fascinée, et pétrifiée, comme abîmée corps et âme dans sa contemplation.

Mais que voyait-elle ? Voyait-elle ses yeux à lui qui la regardaient avec la même curiosité, la même fascination ?

Du plus profond de ses reins monta un désir qui le surprit par son intensité. Une raideur lui vint. La voyait-elle ? Pouvait-elle la voir ? Le fait qu'il était nu, incapable de dissimuler son désir, l'excitait plus encore, le fortifiait, l'enhardissait.

Jamais il n'avait éprouvé un désir aussi précis que celui-là.

Il gravit l'escalier et la toisa bientôt alors qu'elle reculait sur la galerie, mais pas par peur. Non, on aurait dit qu'elle l'accueillait.

Comment expliquer cette surprenante absence d'appréhension, cette apparente sérénité alors qu'elle levait ses yeux vers les siens ? Elle avait peut-être trente ans, peut-être un peu moins, une ossature fine, mais une bouche épaisse, bien dessinée, sensuelle, et des épaules solides quoique menues.

Il avança un bras timide, en lui laissant amplement le temps de s'esquiver si elle en avait envie. De ses deux pattes, il lui prit la lanterne, oubliant que l'objet était évidemment brûlant, et la posa sur un banc en bois près du mur. Une porte était entrebâillée. Il aperçut, au fond, une tache de lumière, très pâle.

Il avait envie d'elle, envie de lui arracher sa chemise de nuit de flanelle blanche.

Prudemment, il tendit les mains vers elle et la prit dans ses bras. Son cœur battait fort. Son désir pour elle était aussi étrange et flagrant que celui de tuer ou de se repaître. Les bêtes sont ainsi, soumises à des impératifs.

Sous la lumière de la lanterne, elle avait la peau blanche, douce, tendre, et sa bouche s'entrouvrit en un discret soupir. Redoublant de précautions, du tranchant de la patte il lui toucha les lèvres.

Il la souleva alors en faisant prestement passer ses jambes par-dessus son bras gauche. Elle ne pesait rien, rien du tout. Lui entourant le cou de ses bras, elle laissa ses doigts s'enfoncer dans l'épaisse fourrure.

Et ces simples gestes le firent chavirer. De lui monta un long grondement secret.

Il entendait la posséder si elle y consentait. Et tout portait à croire que oui.

Il se dirigea vers la porte et, repoussant doucement celle-ci derrière lui, la ramena dans l'atmosphère plus chaude et plus douce de la maison.

Là, il fut pris dans un tourbillon de senteurs domestiques : bois ciré, savon parfumé, bougies, une touche d'encens, l'odeur du feu. Et son parfum à elle, son merveilleux parfum naturel accru d'une touche délectable d'essence d'agrumes. Ô chair, ô chair bénie ! À nouveau monta en lui le même grondement, long et caressant. Est-ce ainsi qu'elle le perçut ? Caressant ?

Dans le petit poêle noir chatoyaient des braises. Une horloge numérique exhibait ses chiffres dans un minuscule halo.

Une petite chambre se matérialisa autour de lui. Il découvrit un lit ancien contre le mur, avec une tête de lit en chêne doré, et des couvertures blanches aussi douces d'aspect que la mousse.

Cramponnée à lui, elle tendit la main et lui toucha le visage. Il perçut à peine son contact à travers ses poils, mais assez pour que leurs racines frémissent. Elle lui toucha la bouche, le mince bourrelet de chair sombre qu'il savait être à cet endroit. Elle lui toucha les dents et les crocs. Voyait-elle qu'au-dessus d'elle il lui souriait ? Elle enserra dans sa main les mèches épaisses de sa crinière.

Il embrassa ses cheveux, son front, mmm..., du satin, embrassa ses yeux pointés vers lui et les ferma. La peau de ses paupières était comme de la soie. Petit être de satin et de soie, lisse, odorant, doux comme un pétale.

La voir ainsi vulnérable le rendait fou.

Oh, je t'en conjure, ma douce, ne change pas d'avis !

Ils s'enfoncèrent ensemble dans le lit, mais il ne pesa pas sur elle de tout son poids, sous peine de la blesser. Au contraire, il se blottit contre elle en la tenant dans le berceau de ses bras, en lui dégageant les cheveux du front. Des cheveux blonds et gris avec une profusion de gris plus tendres.

Il se pencha pour lui baiser les lèvres et ses lèvres s'ouvrirent. Il inonda sa bouche de son souffle.

– Doucement, murmura-t-elle en écartant les poils de ses yeux et en les lissant en arrière.

– Ô beauté, beauté ! Je ne te ferai pas de mal. Plutôt mourir que te nuire. Tendre fleur. Petite fleur. Je te donne ma parole.

Le petit réveil de sa table de nuit affichait quatre heures en chiffres lumineux. À lui seul, il diffusait dans la pièce assez de lumière pour que Reuben puisse y voir.

Allongé près d'elle, il contemplait les lames de bois sombre du plafond, leur vernis épais et satiné.

C'était une galerie extérieure, autrefois, cette chambre, et elle courait sur tout l'arrière de la maison. Au-dessus du lambris qui en faisait le tour, s'ouvraient sur trois côtés des fenêtres à petits carreaux. Et il imaginait fort bien le merveilleux effet qu'ils devaient produire au lever du soleil ; la forêt sombre qu'il apercevait devait se rapprocher à vue d'œil, avec ses troncs rougeâtres et ses feuilles vertes et duveteuses.

D'où il était, il parvenait à sentir le sous-bois, à le sentir avec autant d'acuité que lorsqu'il s'y trouvait. C'était une petite maison des bois construite par un amoureux de la forêt qui voulait vivre là sans la déranger.

Couchée contre lui, elle dormait.

La trentaine, en effet, avec des cheveux blond cendré, mais presque partout d'un blanc grisâtre à présent, longs, libres, naturels. Il avait arraché sa chemise de nuit, l'avait déchiquetée, la lui retirant morceau par morceau avec son pressant accord, et ce qu'il en restait s'était amassé sous elle comme des plumes dans un nid.

Il avait dû redoubler d'attention pour ne pas la blesser en lui faisant l'amour. L'homme et la bête avaient œuvré en complices, savouré leur concorde, et son désir féminin surchauffé avait fondu comme de la cire. Dans un complet abandon, elle l'avait reçu avec un rôle aussi spontané que le sien, s'était plaquée contre lui de toutes ses forces avant de se tendre d'extase sous sa masse.

Il y avait dans son absence de peur quelque chose de plus fort que la confiance.

Elle avait dormi à ses côtés avec la candeur d'un enfant.

Lui n'avait pas osé céder au sommeil. Il était resté là à réfléchir, à méditer, à demander des comptes à l'homme et à la bête tout en baignant dans une sorte de béatitude muette, de béatitude entre les bras de celle qui avait accueilli en lui la bête.

S'il n'avait pas craint de la réveiller, il se serait levé et aurait jeté un œil dans la maison – se serait peut-être assis dans le grand rocking-chair en bois, aurait peut-être détaillé les photographies posées dans des cadres sur sa table de chevet. D'où il était, il apercevait une photo d'elle en tenue de randonneuse, avec sac à dos et bâton de marche, souriant à l'objectif. Sur une autre, elle apparaissait en compagnie de deux petits garçons blonds.

Sur cette image, avec ses cheveux coiffés et ses perles autour du cou, on aurait dit quelqu'un d'autre.

Il y avait des livres sur la table, vieux et neufs, tous en lien avec la forêt, la vie sauvage et les plantes originaires de Muir Woods et de la montagne. Rien d'étonnant à cela. Qui pouvait habiter un lieu aussi peu protégé, sinon une femme dont la forêt était l'élément naturel ? se dit-il. Et quel adorable rejeton de cet univers elle faisait ! Mais sa confiance frisait l'inconscience, et l'excès.

Il se sentait puissamment attiré vers elle, lié à elle par le secret de cette nuit-là, par la façon dont elle l'avait accueilli, tel qu'il était, dans son lit. Puis étaient venus ces moments torrides. Il baissa les yeux sur elle, se demandant qui elle était, ce qu'elle était, à quoi elle rêvait.

Mais il lui fallait partir à présent.

La fatigue commençait tout juste à le gagner.

S'il ne se dépêchait pas de retraverser la forêt, le changement risquait de le surprendre beaucoup trop loin de la voiture cachée sur la butte, au-dessus du lieu du kidnapping.

De sa bouche sans lèvres, il l'embrassa et sentit ses crocs appuyer contre sa peau.

Elle ouvrit soudain les yeux. Ils étaient vastes, vifs, brillants.

– Tu m'accueilleras encore ? lui demanda-t-il d'une voix grave et rauque qu'il adoucissait de son mieux.

– Oui, murmura-t-elle.

C'était presque trop, car il eut envie de la prendre à nouveau. Mais le temps lui manquait. Il désirait la connaître et il désirait... oui, il désirait qu'elle le connaisse elle aussi. Quel affamé je fais ! pensa-t-il. Mais il fut à nouveau saisi par l'idée qu'elle ne l'avait pas fui et que, des heures durant, elle s'était pelotonnée contre lui dans la chaleur parfumée de sa couche.

Il lui prit une main et l'embrassa, encore et encore.

– Alors au revoir et à très bientôt, ma belle.

– Laura, dit-elle. Je m'appelle Laura.

– J'aimerais avoir un nom, lui répondit-il. Je serais heureux de te le donner.

Sans un mot de plus, il se leva et sortit.

Bondissant d'une cime à l'autre, il s'empressa de retraverser Muir Woods vers le sud-est, sans jamais ou presque poser le pied au sol avant d'être sorti du parc et de cheminer à travers les taillis boisés de Mill Valley.

Il retrouva la Porsche sans même y avoir vraiment pensé, à l'endroit exact où il l'avait laissée, à l'abri d'un groupe de chênes nains.

La pluie avait fini par faire place à un crachin.

Dans l'ombre, les voix bruissaient, sifflaient.

Tout là-bas, en contrebas, il entendait les radios des policiers qui grouillaient encore autour de la « scène d'enlèvement ».

Il s'assit à côté de la voiture et, arrondissant le dos, essaya de provoquer la transformation.

Elle vint, quelques secondes plus tard : les poils de loup s'effacèrent tandis que des vagues de plaisir paralysantes déferlaient sur lui.

Le ciel s'emplissait de lumière.

Il était faible, au bord de l'évanouissement.

Il enfila les grands vêtements flottants qu'il avait apportés, tous sans exception. Mais où aller ? Il ne tiendrait pas jusqu'à Nideck Point. Impossible. Et même le court trajet jusqu'à la maison lui paraissait insurmontable. Il ne pouvait pas rentrer chez lui, pas maintenant.

Il se força à reprendre la route, parvenant à peine à garder les yeux ouverts. Selon toute probabilité, la presse avait investi le Mill Valley Inn ainsi que tous les motels et

hôtels à la ronde. Il prit au sud vers le Golden Gate en luttant ferme pour rester éveillé tandis que le soleil levant perçait le brouillard d'une implacable lumière d'acier.

Lorsqu'il entra en ville, la pluie avait repris.

Sur Lombard Street, il avisa un grand motel d'affaires et s'arrêta aussitôt pour prendre une chambre. Ce qui lui avait attiré l'œil, c'étaient les balcons individuels du dernier étage, juste sous le toit. Il choisit tout là-haut une suite sur l'arrière, « à l'écart de la circulation ».

Après avoir baissé les stores et ôté sa tenue grossière et inconfortable, il grimpa sur l'immense lit comme s'il s'était agi d'un radeau de sauvetage et, couché sur les frais oreillers blancs, sombra dans un profond sommeil.

Dès la nuit venue, le père Jim fermait St Francis at Gubbio à clé. Dans la journée, les sans-abri dormaient sur les bancs de l'église et prenaient leurs repas à la cantine du bas de la rue. Mais, à la tombée de la nuit, par sécurité, la porte était verrouillée.

Tout cela, Reuben le savait.

Il savait aussi qu'à vingt-deux heures – l'heure qu'il était à cet instant – son frère dormirait à poings fermés dans le petit appartement spartiate qu'il occupait dans un foyer d'hébergement, juste en face de l'accès à la cour de l'église.

Les premières années, Jim avait habité dans l'ancien presbytère. Mais celui-ci abritait désormais les bureaux et les réserves de la paroisse. Avec la bénédiction de l'archevêque, Grace et Phil avaient donc fait l'acquisition de cet appartement. Ils avaient même acheté tout l'immeuble, que Jim transformait petit à petit en une sorte d'hôtel convenable pour des résidents les plus stables et les plus sûrs de ce vieux quartier de centre-ville.

Dans son trench-coat marron et son sweat-shirt à capuche, Reuben, toutes griffes dehors, avait atteint l'église par les toits et s'était laissé tomber dans l'ombre de la cour. La transformation s'était opérée trois heures plus tôt. Depuis, il se débattait contre les voix, les voix qui l'interpellaient de toutes parts. Mais il ne pouvait plus lutter.

Il appela son frère sur son portable, un peu plus habile à manipuler cet appareil à présent qu'il avait un minimum de pratique.

– Je voudrais me confesser, mais dans l'église, lui annonça-t-il de cette voix grave et gutturale qui désormais n'était que trop familière à ses oreilles mais restait impossible à identifier pour Jim. Il me faut un confessionnal, j'insiste, reprit-il.

– Ah, là, tout de suite ?

Son frère avait du mal à se réveiller.

– Ça ne peut pas attendre, mon père. J'ai besoin de vous. J'ai besoin de Dieu. Vous me pardonneriez quand vous m'entendrez.

Après tout, peut-être...

En attendant, Reuben remonta l'écharpe autour de sa bouche et ajusta ses lunettes de soleil.

Jim, en prêtre dévoué et infatigable, poussa le portail et, surpris de trouver le pénitent déjà dans les lieux, et peut-être aussi un peu intimidé par la stature de celui-ci, le salua néanmoins d'un hochement de tête avant de déverrouiller la lourde porte en bois de la nef.

Quelle imprudence ! se dit Reuben. Je pourrais tranquillement l'assommer et partir avec les chandeliers en or de l'église. Il se demanda combien de fois Jim avait fait ce genre de faveur, pourquoi sa vie n'était qu'une suite de sacrifices et de besognes harassantes, comment Jim pouvait servir tous les jours de la soupe et du hachis parmentier à des gens qui le laissaient si souvent tomber, ou renouveler le même rituel chaque matin devant l'autel, comme s'il accomplissait réellement un miracle en consacrant le pain et le vin et en distribuant le « corps du Christ » sous forme de petits disques blancs.

St Francis, l'une des églises les plus ornées et les plus colorées de toute la ville, avait

été bâtie bien avant que le Tenderloin ne devienne le premier taudis de San Francisco, le plus légendaire aussi. C'était une grande bâtisse garnie de vieux bancs surchargés de rinceaux sculptés et dont les murs se couvraient de fresques richement peintes et dorées. Leurs pans immenses cernaient l'autel sous un trio d'arches romanes, puis se prolongeaient derrière les autels latéraux – dédiés à saint Joseph et à la bienheureuse Vierge Marie – et enfin sur les côtés, jusqu'au fond. C'est là, à l'extrême droite, que se dressaient les vieux confessionnaux en bois, chacun se présentant comme une maisonnette en trois parties pourvue de loges pour que les pénitents s'y agenouillent et d'une niche centrale où le prêtre s'asseyait ; il tirait alors le panneau de bois qui masquait une claire-voie à travers laquelle il pouvait entendre la confession.

Il n'est pas indispensable de s'installer dans ce genre d'alcôve pour se confesser. On peut le faire sur un banc de square, dans une chambre, n'importe où, d'ailleurs. Reuben le savait. Mais il lui fallait quelque chose de totalement officiel, de totalement confidentiel, il l'avait voulu ainsi.

Il suivit Jim vers le premier confessionnal, le seul dont celui-ci se soit réellement servi ces derniers temps, et attendit patiemment que son frère sorte sa petite étole de satin et la passe autour de son cou, cela afin d'assurer à l'individu placé derrière lui qu'il était désormais prêt à lui administrer le sacrement de pénitence.

Alors, sans un mot, Reuben retira ses lunettes et abaissa son écharpe pour dévoiler son visage.

Jim tourna son regard vers lui presque sans le vouloir, en lui faisant signe d'ouvrir la porte de la minuscule loge. Mais ce regard lui suffit. En découvrant la face bestiale qui le surplombait, il eut le souffle coupé et tomba à la renverse contre le confessionnal. Aussitôt, sa main droite jaillit vers son front pour tracer le signe de la croix. Il ferma les yeux, les rouvrit et fit face.

– Confession, articula Reuben en ouvrant la porte.

C'est lui qui, de sa patte, invitait à présent Jim à prendre place à l'intérieur.

Jim mit un moment à retrouver ses esprits.

Comme cela faisait bizarre de le voir à cet instant, lui qui ne savait pas que le monstre planté en face de lui était son frère ! Car quand a-t-on devant soi un frère ou une sœur qui vous dévisage comme si on était un parfait inconnu ?

Reuben découvrait chez lui des choses qu'il n'aurait jamais apprises lors de leurs contacts quotidiens, à savoir que son frère était encore plus courageux et plus dévoué qu'il ne l'aurait imaginé. Et qu'il savait affronter la peur avec calme.

Reuben entra dans la loge du pénitent et tira derrière lui le rideau violet. L'endroit était étroit, fait pour des hommes et des femmes menus. Mais il s'agenouilla sur le prie-Dieu rembourré et se tourna vers la claire-voie tandis que Jim ouvrait le panneau. Reuben vit sa main levée en signe de bénédiction.

– Bénissez-moi, mon père, car j'ai péché, commença-t-il. Et tout ce que je vais vous dire maintenant sera placé sous le sceau absolu de la confession.

– Oui, répondit Jim. Vos intentions sont-elles sincères ?

– Parfaitement. Je suis ton frère, Reuben.

Jim resta coi.

– Je suis celui qui a tué le violeur de North Beach et les types du Golden Gate Park. À Buena Vista Hill, j’ai supprimé la tortionnaire du vieux couple. J’ai tué les kidnappeurs de Marin et libéré les enfants. Je suis arrivé trop tard pour tous les sauver. Deux étaient déjà morts. Une autre petite fille, diabétique, est morte ce matin.

Silence.

– Je suis bien ton frère, répéta Reuben. Pour moi, tout a commencé avec l’agression de Mendocino. Je ne sais pas quel genre de bête m’a sauté dessus là-haut, ni si elle voulait ou non me transmettre ce pouvoir. Mais je sais quel genre de bête je suis.

À nouveau, silence total. Jim paraissait regarder fixement devant lui. Il avait, semble-t-il, le coude posé sur le bras de son fauteuil. Et la main près de la bouche.

Reuben poursuivit :

– La transformation se produit de plus en plus tôt le soir. Aujourd’hui, c’était vers dix-neuf heures. Je ne sais pas si je saurai un jour l’arrêter ou la provoquer à volonté. Je ne sais pas pourquoi elle cesse au petit matin. Mais ce que je sais, c’est que j’en ressors presque mort d’épuisement. Comment je trouve mes victimes ? À l’oreille. Je les entends et je les flaire, leur innocence, leur peur. Et je flaire le mal chez ceux qui les attaquent. Je le flaire comme un chien ou un loup flaire sa proie. Le reste, tu le sais, tu l’as lu dans les journaux, tu l’as entendu aux infos. Je n’ai rien d’autre à te dire.

Silence.

Reuben attendit.

Pour lui, la chaleur était étouffante dans ce caisson. Mais il patienta.

Enfin, Jim parla. Sa voix, pâteuse, grave, était presque méconnaissable.

– Si tu es bien mon petit frère, alors tu dois connaître des choses que lui seul connaît, des choses que tu pourrais me dire pour que je sois sûr de ton identité.

– Mais pour l’amour du ciel, Jimmy, c’est moi ! Maman ne sait rien de tout ça, Phil non plus. Et Celeste non plus. Personne n’est au courant, Jim, sauf une femme, mais elle ne sait pas qui je suis vraiment. Elle ne m’a vu qu’en Homme-Loup. Si elle a appelé la police ou le FBI ou les NIH¹ ou la CIA, rien n’a encore filtré. Je te le dis à toi, Jim, parce que j’ai besoin de toi, j’ai besoin que toi, tu le saches. Face à cela, je suis seul, Jim. Complètement seul. Bien sûr que je suis ton frère. Est-ce que je suis encore ton frère, Jim ? Réponds-moi, s’il te plaît !

Reuben vit confusément son frère se coiffer le nez de ses mains et il l’entendit produire un son bref, comme une toux.

– Très bien.

Il soupira, se redressa.

– Reuben, accorde-moi simplement une minute. Tu sais ce qu’on dit : rien ne peut heurter un prêtre en confession. Disons qu’à mon avis c’est valable face à quelqu’un qui n’a pas été changé en une sorte de...

– D’animal, compléta Reuben. Je suis un loup-garou, Jim. Mais, dans mon cas, je préfère parler d’homme-loup. Dans cet état, je garde toute ma conscience, comme tu dois t’en rendre compte. Mais ce n’est pas si simple. Mon organisme est envahi d’hormones qui agissent sur mes émotions. Je suis Reuben, en effet, mais un Reuben soumis à toutes sortes d’influences nouvelles. Et personne ne sait au juste dans quelle mesure les

hormones et les émotions influent sur le libre arbitre, la conscience, l'inhibition et les valeurs morales.

– Oui, c'est parfaitement vrai, et personne ne le formulerait aussi bien que tu viens de le faire, hormis mon petit frère, Reuben.

– Phil Golding n'a pas su épargner à ses fils l'obsession des questions existentielles.

Jim rit.

– Et où est-il, Phil, maintenant que j'ai besoin de lui ? dit-il.

– Ne va pas là-bas, lui demanda Reuben. Ce qui se dit ici doit rester secret.

– Tout à fait, cela va sans dire.

Reuben attendit. Puis reprit :

– Il est facile de tuer des gens qui puent la culpabilité. Non, ce n'est pas ça. Ils ne puent pas la culpabilité. Ils puent l'intention de faire du mal.

– Et les autres, les innocents ?

– Les autres, ils ont la même odeur que tout le monde. Ils respirent l'innocence, la santé, ils sentent bon. Ça doit être pour ça qu'à Mendocino la bête ne m'a pas achevé. Elle m'a attrapé au passage en se jetant sur les deux tueurs. Mais elle m'a épargné, en sachant peut-être ce qu'elle m'avait fait, ce qu'elle m'avait transmis.

– Mais tu ne sais pas qui c'était ou ce que c'était.

– Non, toujours pas. Mais je le saurai, enfin, s'il y a un moyen de le savoir. Mais il faudra aller fouiller derrière les apparences, disons dans le passé de cette maison et de cette famille. Cela dit, il serait prématuré d'essayer d'y voir clair maintenant.

– Et ce soir, tu as tué, ce soir ?

– Non, pas ce soir. Mais il est encore tôt, Jim.

– Toute la ville te recherche. Ils ont installé des caméras sur les feux rouges. Ils surveillent les toits. Aujourd'hui on peut surveiller les toits avec des satellites. Ils savent que c'est par là que tu passes. Reuben, ils vont t'attraper. Ils vont t'abattre ! Ils vont te tuer.

– Ce ne sera pas si simple, Jim. J'en fais mon affaire.

– Écoute, je te demande de te rendre aux autorités. Je vais t'accompagner jusqu'à la maison. On appellera Simon Oliver et on prendra l'avocat pénaliste de son cabinet, comment s'appelle-t-il, Gary Paget, et...

– Arrête, Jim. C'est non.

– Petit, tu ne vas pas t'en sortir tout seul. Tu démembrés des êtres humains...

– Jimmy, arrête !

– Tu voudrais que je te donne l'absolution pour...

– Je ne suis pas venu pour l'absolution. Tu le sais. Je suis venu pour que tu gardes tout ça pour toi. Pour que tu n'en parles à personne, Jim. Tu as fait cette promesse devant Dieu, et pas seulement devant moi.

– C'est vrai, mais fais ce que je te dis. Il faut que tu ailles trouver maman et que tu lui racontes tout. Écoute, autorise-la à faire des analyses pour tenter de cerner physiologiquement ce phénomène, de comprendre comment et pourquoi il a lieu. Elle a été contactée par une espèce de spécialiste de Paris, un médecin russe avec un nom assez bizarre – Jaska, il me semble... Ce type prétend avoir vu d'autres cas, des cas où il

s'est passé des choses étranges. Reuben, ce n'est pas la première fois...

– Jamais de la vie.

– On ne vit pas au Moyen Âge, Reuben. On ne rôde pas dans le Londres du XIX^e siècle ! Maman est la personne idéale pour faire vraiment la lumière sur...

– Tu plaisantes ? Tu crois que maman va monter un labo à la Frankenstein avec ton Jaska pour mener son petit projet toute seule ? Avec Igor, l'assistant bossu, pour s'occuper de l'IRM et mélanger les produits ? Tu crois qu'elle va me sangler sur une chaise en fer au coucher du soleil dans une cellule minuscule pour me voir écumer et beugler ? Tu rêves ! Un seul mot à maman et je suis cuit, Jim. Elle va se croire obligée d'en référer aux plus grands esprits scientifiques de sa génération, n'en déplaise au spécialiste parisien. Elle est ainsi faite. C'est ce qu'on attendrait d'elle, qu'elle appelle les NIH. Et, parallèlement, elle ferait tout pour me tenir enfermé, pour m'empêcher de « nuire », et ce serait la fin, Jim. La fin. Ou le début de la vie de Reuben comme cobaye, encagé et encadré par les autorités. Et là, tu me donnes combien de temps pour disparaître dans je ne sais quelle officine gouvernementale ? Elle ne pourra rien faire contre.

« Laisse-moi te raconter ce qui m'est arrivé en entrant dans la maison de Buena Vista Hill il y a deux jours. La fille m'a tiré dessus. Jim, au petit matin, la blessure avait disparu. Je ne ressens rien dans l'épaule traversée par la balle. Rien du tout.

« Jim, ils vont me pomper du sang à jet continu, jusqu'à la fin de mes jours, ils vont chercher à comprendre d'où me vient cette capacité de récupération. J'aurai droit à des biopsies sur tous mes organes, même le cerveau, si on ne les arrête pas. Ils vont m'étudier avec tous les instruments possibles et imaginables pour comprendre comment et pourquoi je me transforme comme ça, quelles hormones et quelles réactions déclenchent mon changement de gabarit, la descente des crocs et des griffes, la production rapide de poils de loup, l'accroissement de la puissance musculaire et l'agressivité. Ils vont essayer de provoquer la métamorphose et de la maîtriser. Et bientôt ils vont comprendre que ce qui m'arrive, ça présente un intérêt en termes de longévité mais aussi pour la défense nationale : que, s'ils pouvaient entretenir un corps d'élite avec des soldats-loups, ils auraient un outil puissant pour mener la guérilla dans les endroits du globe où les armes traditionnelles sont inopérantes.

– D'accord ! Stop ! Je vois que tu as potassé la question.

– Et pas qu'un peu, confirma Reuben. J'ai passé la journée allongé dans une chambre de motel à écouter les infos et à ne penser à rien d'autre. J'ai pensé aux otages dans la jungle colombienne, en me disant que je n'aurais aucun mal à parvenir jusqu'à eux. J'ai réfléchi à... à tout. Mais sans y voir aussi clair que maintenant.

Il hésita.

– Tu ne sais pas combien c'est important pour moi d'en parler avec toi, reprit-il d'une voix brisée. Mais parlons-en vraiment ! Allez, regardons en face ce qui m'arrive !

– Il doit bien exister quelqu'un, quelqu'un en qui tu peux avoir confiance, avança Jim. Quelqu'un qui peut se pencher sur ton cas sans te porter préjudice.

– Jimmy, il n'y a personne, c'est tout. C'est pour ça que, dans les films, les loups-garous finissent toujours par se prendre une balle d'argent.

– C'est vrai, ça ? Qu'une balle en argent peut te tuer ?

Reuben rit tout bas.

– Je n'en sais rien, admit-il. Sans doute que non. Je sais qu'un couteau ou une balle normale ne me font rien. Si ça se trouve, ce qui peut me tuer, c'est un truc tout bête, une toxine. Qui sait ?

– D'accord, je comprends. Je comprends pourquoi tu ne peux pas faire confiance à maman. J'ai saisi. Franchement, il me semble qu'il y aurait moyen de la convaincre de tenir sa langue. Parce qu'elle t'aime, Petit, et qu'elle est ta mère. Mais je peux me tromper, et gravement. Ça la mettrait sens dessus dessous, ça, en tout cas, c'est sûr, quelle que soit sa décision.

– Là, il s'agit encore d'autre chose, renchérit Reuben. De tenir ceux que j'aime à l'écart de ce secret parce qu'il pourrait être lourd à porter, dans leur tête et dans leur vie.

C'est pour ça que j'ai envie de partir d'ici et d'aller retrouver Laura dans la forêt de Marin. C'est pour ça que j'ai tant envie d'être dans ses bras parce que, je ne sais pas pourquoi, mais elle n'a pas eu peur, elle ne m'a pas repoussé. Et même, elle m'a serré contre elle, elle m'a laissé la serrer contre moi...

Ainsi ruminait-il dans ce confessionnal.

– Il y a cette femme, ajouta-t-il. Je ne sais même pas qui c'est. J'ai un peu regardé sur Internet. Je crois voir qui elle est, mais, ce que je veux dire, c'est qu'après être tombé sur elle par hasard je me suis uni à elle.

– « Uni à elle »... on croirait entendre la Bible. Tu veux dire que tu as couché avec elle ?

– Oui, mais je préfère parler d'« union » parce que ça a été, comme on dit, tu sais, le vieux cliché, merveilleux.

– C'est formidable, mais, bon, tu ne peux pas t'en sortir tout seul. Tu ne maîtrises pas tes pouvoirs et, d'après ce que tu me dis, tu ne supportes pas la solitude.

– Alors, qui va m'aider à gérer tout ça ?

– Moi, j'essaie, dit Jim.

– Je sais.

– Il faut que tu te trouves un endroit sûr pour la nuit, dès maintenant. Ils sont partout à te traquer. Ils croient avoir affaire à un malade déguisé en loup.

– Ils ne savent rien.

– Oh, mais si ! Ils ont accéléré l'analyse ADN de la salive retrouvée sur tes victimes. Et s'ils découvrent que c'est un ADN humain et qu'il a muté ? Et s'ils trouvent des séquences inhabituelles dans cet ADN ?

– Je ne connais rien à tout ça, reconnut Reuben.

– Ils ont eu des problèmes avec les analyses et ils ne veulent pas que ça s'ébruite. Mais ça peut vouloir dire qu'ils ont entrepris des examens plus poussés. D'après Celeste, les indices sont troubles.

– C'est-à-dire ?

– Que l'Homme-Loup leur joue des tours, qu'il sème des indices bizarres sur les scènes de crime.

– C'est ridicule. Je voudrais bien les voir à ma place !

– Ils relient ces attaques à Mendocino. Maman aussi. Elle réclame d'autres analyses sur les camés qui se sont fait tuer. Ils ne veulent rien laisser au hasard.

– Tu veux dire qu'ils vont se rendre compte que l'ADN de là-bas est différent, donc que deux hommes-loups se baladent dans la nature ?

– Je ne sais pas. Personne ne sait. En tout cas, ne sous-estime pas la toile d'araignée qu'ils sont capables de tisser pour t'attraper avec leurs analyses. S'ils ont ton ADN en mémoire, Reuben, ils vont faire le rapprochement...

– Ils ne l'ont pas. Maman m'a dit qu'il y avait eu un souci avec l'échantillon. En plus, je ne suis pas... je n'étais pas un criminel. Je ne suis pas dans le fichier des criminels.

– Ah, et ils ne trichent pas un peu ? Depuis l'autopsie de Marchent Nideck, ils ont bien un prélèvement, non ?

Jim s'agitait de plus en plus.

– Si, ils en ont sûrement un, confirma Reuben.

– Et maman m'a dit qu'ils avaient appelé pour redemander un échantillon de ton ADN. Elle leur a dit non. Apparemment, le médecin parisien lui a conseillé de refuser toute autre analyse.

– Jim, je t'en prie, un peu de calme, je n'arrive pas à te suivre. Tu aurais dû être médecin comme maman.

Silence.

– Jim, il faut que j'y aille.

– Reuben, attends ! Que tu ailles où ?

– Il y a des choses que je veux savoir. Avant tout, comment maîtriser cette transformation, comment l'arrêter, comment la neutraliser.

– Donc elle n'a rien à voir avec la lune ?

– Non, il n'y a aucun lien avec la lune. Ça, c'est un fantasme. C'est comme un virus, ça vient de l'intérieur. Du moins, c'est l'impression que ça donne. Il y a eu un changement dans ma façon de voir le monde, dans ma hiérarchie des valeurs. Je ne sais pas encore quoi faire de tout ça. Mais ce n'est pas de la magie, non.

– Si ce n'est pas surnaturel, si c'est un simple virus, alors pourquoi tu ne tues que des gens mauvais ?

– Je te l'ai dit. Je les sens et je les entends.

Reuben fut parcouru d'un frisson : que signifiait-il ?

– Depuis quand le mal a-t-il une odeur ? demanda Jim.

– Je n'en sais pas plus que toi, admit Reuben. Mais on ne sait pas non plus pourquoi les chiens flairent la peur.

– Les chiens, ils captent d'infimes signaux physiques. Ils sont capables de sentir la sueur, peut-être même des hormones comme l'adrénaline. Tu es en train de me dire que le mal aurait une sorte de dimension hormonale ?

– C'est possible, fit Reuben. L'agressivité, l'hostilité, la rage... peut-être que chacune a son odeur, des odeurs que, d'habitude, les humains sont dans l'incapacité de déceler. Qu'est-ce qu'on en sait, hein ?

Jim ne répondit pas.

– Quoi, tu préférerais des causes surnaturelles ? lui demanda Reuben. Des causes diaboliques ?

– Est-ce que tu m'as déjà entendu dire que quelque chose était diabolique ? En plus... tu

portes secours à des victimes innocentes. Depuis quand le diable se préoccupe-t-il des innocents ?

Reuben soupira. Il ne parvenait pas à exprimer toutes ses idées. Il ne s'expliquait pas en quoi sa façon de penser avait changé, même en dehors des phases de transformation. Il n'était pas certain de vouloir tout dire à Jim.

– Je sais bien, fit-il. Tant que je changerai comme ça, de façon imprévisible et sans aucun contrôle sur moi-même, je serai vulnérable. Et la solution, je suis le seul à pouvoir la trouver. Tu as tout à fait raison, ils ont récupéré mon ADN, sur Marchent en tout cas. Il est là sous leur nez, et moi aussi, alors il faut que je me sauve.

– Où vas-tu aller ?

– Je remonte à Nideck Point. Maintenant, écoute-moi, père Jim : viens me retrouver dès que tu pourras. Tu pourras me reparler de tout ça, en privé, si tu en éprouves le besoin. Je t'y autorise. Mais n'en parle à personne, jamais, ni devant qui que ce soit.

– Merci.

Manifestement, Jim était soulagé.

– Reuben, je veux que tu m'autorises à me documenter là-dessus, à faire des recherches.

Reuben le comprenait. Et dans la mesure où un prêtre ne peut donner aucune suite concrète à une confession, pas plus qu'il ne peut la commenter ni y revenir avec la personne concernée, il lui donna son aval.

– Je suis passé à la maison en début de journée pour récupérer des livres que j'avais commandés, expliqua Reuben. Des légendes, de la fiction, de la poésie, des choses dans ce genre-là. Mais il y a eu des précédents en Amérique, tu sais, des apparitions...

– Maman en a parlé, confirma Jim. Et ce Dr Jaska aussi. L'histoire de la Bête de Bray Road.

– Ça, ce n'est rien du tout, corrigea Reuben. Juste une créature bizarre qui a été vue dans le Wisconsin, un Sasquatch peut-être, quelque chose comme ça. Pas de quoi en faire un plat. Moi, je suis preneur de tout ce qui pourrait apporter un peu de lumière à cette affaire. D'ailleurs, j'ai repéré une coïncidence bizarre autour du nom de Nideck et j'essaie de creuser la question. Rien de sûr pour l'instant. Mais, oui, tout à fait, tu peux faire des recherches, bien sûr !

– Merci, fit Jim. Bien, je voudrais que nous restions en contact, Reuben.

– Compte sur moi, Jim.

Reuben avança la main vers le rideau.

– Attends ! l'arrêta Jim. Attends. Je t'en prie, récite un acte de contrition, n'importe lequel, celui que tu connais. Dis-le avec cœur...

La voix de Jim se lézardait.

– ... et laisse-moi te donner l'absolution.

Reuben courba la tête et chuchota :

– Seigneur, pardonnez-moi. Pardonnez mon cœur de meurtrier, mon cœur qui se glorifie de ces actes, mon cœur qui ne veut pas se rendre, qui ne se rendra pas, qui voudrait maîtriser ses élans au service du bien.

Il soupira. Puis, citant saint Augustin :

– Ô Seigneur, accordez-moi la chasteté, mais, je vous en supplie, pas tout de suite !
Jim était absorbé par l'énoncé de son absolution, et par d'autres prières peut-être, Reuben l'ignorait.

– Que Dieu te protège !

– Et pourquoi le ferait-Il ? demanda Reuben.

La voix de Jim lui revint, empreinte d'une sincérité enfantine :

– Parce que c'est Lui qui t'a fait. Qui que tu sois, c'est Lui qui t'a fait. Et Lui sait pourquoi, et dans quel but.

[1.](#) « National Institutes of Health » : institutions gouvernementales chargées de la recherche médicale et biomédicale.

Reuben rentra au motel par les toits et s'y enferma. Il passa la nuit à tenter de mettre fin à sa transformation. Avec ces énormes griffes, impossible de se servir de son ordinateur. Impossible de lire les livres qu'il venait de recevoir. D'ailleurs, ils l'exaspéraient. Quel rapport entre les loups-garous des légendes et lui ?

Il n'osait pas prendre la voiture. En suivant les ravisseurs, il avait eu un bon aperçu des difficultés qui l'attendaient. Et il ne pouvait prendre le risque d'être vu ou interpellé dans sa propre voiture, même s'il savait faire face aux imprévus.

Il n'osait pas non plus sortir.

Malgré tout son désir d'y parvenir, il fut incapable de provoquer sa métamorphose. Du moins, dans l'immédiat. Tout autour de lui, dans la nuit, il entendait les voix. Tout le temps où il avait été avec Jim, il les avait entendues. Pour l'instant, il n'osait pas en privilégier une plutôt qu'une autre. Qu'une seule le saisisse et il partirait à sa rencontre. Il était malheureux à l'idée qu'il pourrait protéger quelqu'un de la souffrance ou même de la mort. Il se tapit dans un coin, chercha le sommeil, mais lui non plus ne vint pas.

Enfin, vers trois heures, bien plus tôt qu'à l'accoutumée, le changement s'amorça.

Il s'accompagna comme toujours d'une débauche de sensations orgasmiques qui, tandis qu'il quittait la bête au profit de l'homme, l'affaiblirent et le firent délirer. Il se contempla dans le miroir, se prit en photo avec son iPhone. Finalement, il eut devant lui le bon vieux Reuben Golding qu'il pensait si bien connaître. Mais l'un et l'autre n'avaient rien d'exceptionnel à se dire. Ses mains lui parurent délicates et, redevenu humain, il s'étonna de ne ressentir aucune vulnérabilité. Mais le fait était là : il n'en éprouvait aucune. Il se sentait extraordinairement fort, extraordinairement résistant à tout ce qui pourrait le menacer, quel que soit son état.

Il n'était pas très fatigué. Il se doucha et décida de dormir un peu avant de prendre la route.

Cela faisait maintenant deux jours qu'il n'avait pas parlé à ses parents et Jim ne pouvait pas, au nom des sacro-saintes règles ancestrales, dire à quiconque qu'il l'avait ne serait-ce que vu.

Il avait des messages téléphoniques et des mails de presque tout le monde, notamment de Galton qui avait installé les téléviseurs comme il le lui avait demandé. Galton avait une autre nouvelle à lui annoncer. Deux très beaux spécimens d'arbres à orchidées venaient d'arriver, envoyés en express depuis la Floride, apparemment commandés par Marchent Nideck le soir même de sa mort. Reuben souhaitait-il les garder ?

Reuben sentit comme une boule dans sa gorge. Pour la première fois, il comprenait le sens de ce cliché. Oui, il entendait garder ces arbres. Galton pourrait-il passer commande d'autres végétaux de son choix ?

Il envoya une série de mails, sûr que personne ne serait encore levé pour y répondre. Il dit à Grace que tout allait bien, qu'il faisait des achats et réglait toutes sortes de détails à Nideck Point. À Phil, il tint peu ou prou le même langage. Il informa Billie qu'il écrivait un long papier sur le mode opératoire de l'Homme-Loup. Quant à Celeste, il lui dit son

besoin d'être seul en ce moment et qu'il espérait qu'elle comprendrait.

Il fallait laisser Celeste en paix. À cet instant même, il avait terriblement besoin de son soutien ; mais, en dehors d'elle, tout son univers avait pris une teinte cauchemardesque et elle n'y était pour rien. Non, pour rien du tout. Il se creusa les méninges en quête d'une façon de prendre ses distances sur le plan affectif, à la fois courtoise et douce.

Il ajouta : « J'espère que tu as passé une bonne soirée avec Mort. Je sais combien tu tiens à lui. »

Était-ce un appel du pied en direction de Mort, ou y verrait-elle une critique voilée de son assiduité auprès de celui-ci ? Il n'était pas en état de trancher. Il écrivit : « Toi et Mort, vous vous êtes toujours bien entendus. De mon côté, j'ai changé. L'un comme l'autre, nous le savons. Inutile de le nier plus longtemps. Je ne suis plus celui que j'étais. »

Il était environ quatre heures et demie, et il faisait encore nuit. Il n'avait pas sommeil, il était agité. Sans être douloureuse, comme ç'avait été le cas à Mendocino, cette agitation n'était pas agréable pour autant.

Soudain il entendit un coup de feu. D'où venait-il ? Il se leva du petit bureau de la chambre pour gagner la fenêtre. Rien en vue, sinon Lombard Street et, sous le halo des réverbères, une poignée d'automobilistes noctambules qui glissaient sur le bitume au ralenti.

Ses muscles étaient en alerte. Il percevait un signal, un signal distinct, net. Un homme qui gémissait, qui pleurait, qui s'exhortait à en finir. Et une femme, une femme qui l'implorait :

– Ne fais pas de mal aux enfants. S'il te plaît, je t'en supplie, ne fais pas de mal aux enfants.

Puis un autre coup de feu.

Du plus profond de lui montèrent des spasmes qui le paralysèrent presque. Penché en avant, il sentit ses pores se dilater, les poils surgir partout sur sa poitrine et ses bras. La transformation était à l'œuvre, plus rapide que jamais. Un sentiment d'extase le saisit, puis une vague de plaisir et de puissance qui le cloua sur place.

Quelques secondes plus tard, il avait quitté la chambre et galopait sur les toits.

L'homme braillait, geignait, s'apitoyait sur lui-même, sur ceux qu'il « devait » tuer et sur sa femme, déjà morte. Reuben se laissa guider par sa voix.

Le remugle lui frappa les narines, presque rance, l'odeur de la lâcheté et de la haine. Franchissant la rue d'un formidable bond, il fit le plus vite possible pour atteindre le bâtiment crépi de blanc à l'angle du bloc. Il descendit par l'arrière, et se trouva sur le balcon métallique du deuxième étage.

Il brisa la vitre et sauta dans la pièce. La seule lumière était celle de l'extérieur. C'était une pièce soignée, meublée avec amour.

Une femme gisait sans vie sur le lit à colonnes et du sang s'écoulait de son crâne. Un homme se tenait debout au-dessus d'elle, torse et pieds nus, en pantalon de pyjama, l'arme à la main, sanglotant, bavant. L'odeur d'alcool saturait l'air, de même qu'un relent de colère écumante, accusatrice. Ils l'avaient bien mérité, c'étaient eux les responsables, ils l'avaient mis hors de lui, et jamais ils ne le laisseraient en paix.

– Il faut en finir, il faut aller jusqu'au bout ! se justifiait-il envers un inquisiteur invisible.

Ses yeux voilés se posèrent sur Reuben, mais sans qu'on sache s'il discernait quoi que ce soit. Il tremblait, pleurnichait. Il réarma le pistolet.

Reuben s'approcha de lui calmement, lui prit l'arme des mains et comprima son cou épais et glissant jusqu'à ce que la trachée se rompe. Accentuant sa pression, il lui sectionna la moelle épinière.

L'homme s'affaissa au sol en une masse informe.

Reuben posa l'arme sur la coiffeuse. Sur le miroir à cadre doré qui la surmontait était gribouillé au rouge à lèvres un message de suicide sans queue ni tête. Reuben parvint à peine à en déchiffrer les mots.

Vite, il s'engouffra dans l'étroit couloir de la maison, guidé par l'odeur des enfants, la plus douce et la plus délicieuse qui soit. Sur le plancher, ses pieds ne faisaient aucun bruit. Derrière une porte, il entendit une petite voix chuchoter.

Lentement, il poussa le battant. Une fillette était couchée en chien de fusil et, à ses côtés, se recroquevillait un bambin aux cheveux clairs, de trois ans tout au plus. À la vue de Reuben, les yeux de la petite fille s'agrandirent :

– L'Homme-Loup ! s'exclama-t-elle, rayonnante.

Reuben confirma d'un hochement de tête.

– Après mon départ, je veux que vous restiez dans cette chambre, leur ordonna-t-il à voix basse. Je veux que vous attendiez l'arrivée de la police, vous m'entendez ? Ne sortez pas dans le couloir. Attendez ici !

– Papa, il va nous tuer, fit la fillette d'une voix fluette mais très ferme. J'ai entendu qu'il disait ça à maman. Il va me tuer, et Tracy aussi.

– Plus maintenant, non ! la rassura Reuben.

Il tendit le bras et toucha la tête de chacun d'eux.

– Tu es un gentil loup, fit la petite.

Reuben opina du chef.

– Faites comme je vous ai dit !

Il rebroussa chemin, composa le 911 sur le téléphone de la chambre et déclara à l'opératrice :

– Deux personnes sont mortes. Il y a de jeunes enfants aussi.

Il fut de retour au motel juste avant le lever du soleil. Quelqu'un avait pu le voir descendre du toit sur le balcon du deuxième. Rien de sûr, mais ce n'était pas à exclure. La situation était intenable. Il lui fallait retrouver immédiatement son apparence normale. Et, de fait, la transformation se produisit aussitôt, presque comme si, en l'entendant, un charitable dieu des loups l'avait provoquée. À moins que ce ne soit lui...

Surmontant son épuisement, il fit ses bagages et ne mit que quelques minutes à quitter les lieux.

Il roula jusqu'à Redwood Highway, juste au nord de Sausalito. Avisant un antique petit motel de plain-pied en briques crues, il s'y arrêta et réussit à obtenir la chambre du fond, celle qui s'ouvrait sur une allée au bitume fatigué, au pied d'une colline.

Il se réveilla en début d'après-midi.

Il était au bord du désespoir. Où aller ? Que faire ? Il connaissait la réponse, à savoir

qu'il trouverait à Mendocino la sécurité, la solitude et un lieu où se cacher, et que là-bas seulement il pourrait rencontrer « l'autre », celui qui pourrait l'aider. Il avait envie de rejoindre les distingués compères qui ornaient le mur de la bibliothèque.

Vous alors, j'aimerais bien savoir qui vous êtes...

Mais il ne cessait de penser à Laura. Il ne voulait pas remonter là-haut car Laura, elle, était ici.

Sans cesse, il se remémorait par le menu les quelques heures qu'ils avaient vécues ensemble. Bien sûr, Laura avait pu informer les autorités de ce qui s'était passé. Mais quelque chose d'extrêmement singulier et d'inflexible en elle incitait Reuben à penser qu'elle n'en avait rien fait.

Dans un bar tout proche, il acheta du café et des sandwiches, rapporta le tout dans sa chambre et se mit au travail sur son ordinateur. Il ne fallait pas être devin pour comprendre que Laura exerçait un métier lié de près ou de loin à la forêt, au grand air, au monde sauvage qui environnait la maison. La veille, il avait trouvé un site Web de randonnées guidées, organisées pour les femmes par une certaine L.J. Dennys. Il y retourna pour en savoir plus. Mais sur les rares images où elle figurait, L.J. Dennys portait un chapeau et des lunettes de soleil qui rendaient son identification presque impossible. En plus, ses cheveux étaient à peine visibles.

Il tapa alors « L.J. Dennys » et valida. Après avoir suivi plusieurs fausses pistes, il tomba sur un document tout à fait inattendu : un article du Boston Globe, vieux de quatre ans, consacré à une Laura Dennys Hoffman, veuve d'un certain Caulfield Hoffman qui avait trouvé la mort, avec ses deux enfants, dans un accident de bateau au large de Martha's Vineyard.

Sûrement une fausse piste de plus, mais il cliqua et l'image qu'il cherchait apparut. C'était bien la femme au collier de perles, la mère des deux garçonnetts de la photo posée sur la table de chevet de Laura : on la voyait là dans une soirée mondaine en compagnie de son défunt mari, un homme follement séduisant au regard impénétrable et aux dents très blanches.

Elle affichait une assurance paisible, une beauté tranquille : c'était bien la femme qu'il avait tenue dans ses bras.

Quelques secondes plus tard, il passait en revue les innombrables liens relatant la noyade en mer de Caulfield Hoffman et de ses fils. Lorsque l'accident s'était produit, Laura était à New York. Et il s'était avéré que cet accident n'en était pas un, car une interminable enquête judiciaire avait conclu à un homicide doublé d'un suicide.

Hoffman faisait l'objet de poursuites pénales graves pour délit d'initié et mauvaise gestion financière. Il s'était disputé avec sa femme au sujet d'une possible séparation et de la garde des enfants.

Mais l'histoire de Laura ne s'arrêtait pas là : les Hoffman avaient perdu leur premier enfant, une petite fille de moins d'un an, des suites d'une infection nosocomiale.

Dès lors, pas besoin d'être grand clerc pour reconstituer à grands traits l'histoire de Laura J. Dennys.

Elle était la fille du naturaliste californien Jacob Dennys, auteur de cinq ouvrages sur les forêts de séquoias de la côte nord-est. Il était mort deux ans auparavant. Sa femme,

Collette, peintre à Sausalito, avait été emportée vingt ans plus tôt par une tumeur au cerveau, quand Laura était encore très jeune. Quant à Sandra, la fille aînée de Jacob Dennys, elle avait été tuée à l'âge de vingt-deux ans lors d'un braquage chez un caviste de Los Angeles ; comme plusieurs passants innocents, elle s'était trouvée « au mauvais endroit au mauvais moment ».

Incroyable enchaînement de tragédies, qui dépassait tout ce que Reuben avait imaginé. Et, pour couronner le tout, Jacob Dennys avait passé ses dernières années atteint de la maladie d'Alzheimer.

Reuben se redressa et but une gorgée de café. Le sandwich ressemblait à un mélange de carton et de sciure.

Il était sous le choc. Et se sentait vaguement coupable, honteux même, d'avoir lu tout cela. Il espionnait Laura pour, en effet, percer le mystère qui l'entourait. Peut-être avait-il espéré trouver en elle quelqu'un d'exceptionnel susceptible de l'accepter tel qu'il était...

Mais là, c'en était trop pour lui.

Il repensa aux deux jeunes enfants de la maison de San Francisco, blottis ensemble dans ce lit. Il jubilait intérieurement de les avoir sauvés mais s'en voulait de ne pas être intervenu à temps pour protéger leur mère. Il se demanda où ils pouvaient être à présent.

Pas étonnant que, de retour chez elle, Laura ait disparu dans la forêt californienne. Son site avait trois ans. Elle s'était probablement occupée de son vieux père. Puis celui-ci s'en était allé, fatalement, comme tout le monde.

Reuben se sentit épouvantablement triste pour elle.

J'ai honte, honte de te désirer et de me raccrocher à l'idée, à l'idée folle que, à cause de tout ce que tu as perdu, tu m'aimeras peut-être.

Il ne pouvait concevoir une solitude comme celle que Laura devait endurer, même si lui-même souffrait cruellement d'être seul aujourd'hui. En fait, cette solitude nouvelle le rendait même fou.

Et pourtant, il était entouré d'amour, au travers des liens étroits noués avec Grace et Phil et, bien sûr, avec son frère bien-aimé, Jim. Il y avait encore Celeste, prête à tout pour lui, et Mort, un véritable ami. Il y avait l'îlot chaleureux de la maison de Russian Hill et la ribambelle d'amis sans cesse agrégée au cercle de famille grâce à la vitalité de ses membres. Et Rosy, cette chère Rosy. Même les copains de Phil, ces profs ennuyeux, faisaient partie de son cadre de vie, ainsi que ses oncles et tantes, certes âgés mais tous plus charmants les uns que les autres.

Il pensa à Laura et à cette petite maison à l'orée de la forêt. Il tenta d'imaginer ce que l'on pouvait ressentir en perdant la famille que l'on a fondée. Une douleur indicible.

Une vie comme celle-là, se dit-il, a de quoi faire de vous quelqu'un de timoré, voire d'angoissé. Ou alors doué d'une force hors du commun et, comme on dit, philosophe – et farouchement indépendant. Ou encore oublieux de son propre sort, indifférent au danger et résolu à vivre selon son bon plaisir.

Reuben connaissait bien d'autres voies pour en savoir plus sur Laura – immatriculation de sa voiture, patrimoine personnel –, mais pas très glorieuses. Et même indécentes. Pour autant, il restait une ultime et minuscule information à laquelle il tenait vraiment :

son adresse. Il ne tarda pas à la trouver. La maison qu'elle habitait avait fait l'objet de plusieurs articles. Elle avait appartenu à son grand-père, Harper Dennys, et continuait à bénéficier du régime en vigueur à l'époque ; aujourd'hui, personne ne pourrait bâtir ainsi au beau milieu d'une zone protégée.

Il sortit et fit quelques pas autour du petit motel. La pluie n'était plus qu'une bruine. Il lui serait aisé, la nuit venue, de se glisser hors de sa chambre, de gravir la pente boisée et, le sommet franchi, de s'enfoncer dans les épais taillis des collines de Mill Valley. Et, de là, aucun problème pour regagner Muir Woods.

Selon toute vraisemblance, personne ne le cherchait ici. Après tout, cela faisait à peine quelques heures qu'il avait tué un homme à San Francisco. Enfin, personne ne le cherchait... sauf si Laura J. Dennys était allée tout raconter aux autorités.

En aurait-elle été capable ? Et en aurait-on cru un seul mot ?

Il n'en savait rien. Il ne l'imaginait pas dans ce rôle.

S'il y avait un téléviseur dans son modeste logis, si on y livrait des journaux ou si elle les rapportait de la ville, elle était forcément au courant des événements récents. Peut-être comprenait-elle que cet homme des bois préférerait mourir plutôt que de lui faire du mal – sauf si, par mal, on entendait l'amour qu'il lui portait, et son désir presque maladif de la revoir.

Juste avant la nuit, Reuben fit l'achat de vêtements à sa taille, de sous-vêtements, de chaussettes, etc., et fourra le tout dans un sac qui ne quitterait plus sa Porsche. Il en avait assez de se balader dans un sweat-shirt et un trench-coat trois fois trop grands. Mais il préféra attendre pour se changer.

Au crépuscule, il rejoignit en voiture Mill Valley sous une pluie fine et silencieuse, puis reprit Panoramic Highway jusqu'à ce qu'il trouve la maison de Laura : un petit bungalow à bardage gris, très en retrait de la route, à peine visible derrière sa ceinture d'arbres.

Il le dépassa, découvrit une petite ravine où garer la Porsche et, à l'intérieur, succomba alors à un sommeil agité. La transformation le réveilla bien plus tôt que prévu.

Lorsqu'il pénétra dans la maison, elle était déserte et la porte donnant sur la galerie arrière n'était pas fermée à clé.

Il s'était faulilé jusque-là à travers les arbres. Nulle âme qui vive alentour ; pas de ronde de surveillance sans doute. Aucune voix policière dans les environs – aucune voix tout court, d'ailleurs.

La chambre du fond était le tendre reflet de son souvenir. Il y retrouva les mêmes senteurs sucrées. Le lit de chêne, avec son imposante tête de lit, était recouvert d'une moelleuse courtepointe en patchwork de superbe facture. Allumée sur la table de nuit, une petite lampe en laiton diffusait une lumière chaude à travers son abat-jour de parchemin. Et, nichée parmi les coussins du rocking-chair en chêne, une poupée de chiffon artisanale et décolorée offrait un visage artistement cousu : boutons pour les yeux, lèvres roses et longue chevelure de fils. Une petite bibliothèque hébergeait sur plusieurs rangées des ouvrages de Harper et de Jacob Dennys. Et même un livre de L.J. Dennys, consacré à la flore sauvage du mont Tamalpais et de ses abords.

La chambre à coucher donnait sur une cuisine d'une rusticité charmante, avec sa grosse cuisinière noire et ses tasses de porcelaine bleue et blanche accrochées sous des étagères ouvertes, blanches elles aussi. Au-dessus de l'évier, des ipomées poussaient dans des verres sur le rebord de la fenêtre. De lumineuses marguerites blanc et or emplissaient un vase bleu au centre de la petite table blanche. Et le mur s'ornait d'une éclatante peinture impressionniste d'un jardin clos envahi de roses. Elle était signée « Collette D. ».

Plus loin s'ouvrait une salle de bains spacieuse avec sa propre cheminée en fer, une douche immense et une baignoire à pattes de lion. En face, un escalier étroit montait au premier.

Venait ensuite une grande salle à manger avec sa table ronde d'époque, en chêne, et ses lourdes chaises à dossier ouvragé, un vaisselier garni de porcelaine plus ancienne, bleue et blanche, et un coin salon occupé par une paire de vieux fauteuils confortables. Enveloppés de couvertures et de patchworks aux motifs savants, ils étaient réunis face à la cheminée en pierre de pays, comme pour un tête-à-tête. Tout au fond de l'âtre, bien à l'abri d'un pare-feu, brûlait une petite flambée. Dans un coin, une lampe sur pied en laiton à l'ancienne répandait une lumière douce et agréable.

Toute la maison était décorée de grands tableaux flamboyants de Collette D., certes assez sages et convenus, mais puissamment colorés, apaisants, enchanteurs. Et de photos, multiples et omniprésentes – la plupart de Jacob Dennys avec son visage jovial et buriné et sa chevelure blanche, même du temps de sa jeunesse.

Il y avait un téléviseur à écran plat dans le salon et un autre, plus petit, dans la cuisine, sur le plan de travail. Et, près de la cheminée, des journaux récents. « L'Homme-Loup libère les enfants kidnappés », claironnait la une du San Francisco Chronicle. Son confrère de Mill Valley avait opté pour : « Deux morts parmi les enfants retrouvés dans Mill Valley ». Les deux titres publiaient des dessins très semblables de l'Homme-Loup : un

être anthropoïde avec des oreilles lupines et un museau armé de crocs effrayants.

C'était une maison pleine de fenêtres que la pluie tranquille, murmurante, faisait partout étinceler. Les murs étaient soigneusement peints dans des tons terreux et denses, et les huisseries en bois naturel luisaient de cire.

Reuben se trouvait dans le salon, près du feu, lorsqu'elle entra par la porte du fond. Il se glissa dans le couloir et la vit dans la cuisine se délester d'un sac d'épicerie en papier kraft et de ce qui ressemblait à un journal plié.

Ses cheveux étaient noués sur la nuque par un ruban noir. Elle se défit de sa lourde veste en velours côtelé qu'elle jeta dans un coin. Elle portait un pull gris clair à col montant et une longue jupe foncée. Il y avait dans ses gestes de la lassitude, de l'insatisfaction. Lentement, son doux parfum imprégnait la maison. Reuben sut à cet instant qu'il le reconnaîtrait n'importe où, ce cocktail caractéristique de la chaleur humaine rehaussé d'une subtile note d'agrumes.

Il la contemplait, comme hypnotisé par ses mains fuselées et son front lisse, par les cheveux blancs et souples qui encadraient son visage, par ses yeux d'un bleu glacé qui balayaient la pièce d'un air absent.

Il s'approcha de la porte de la cuisine.

Tendue, hésitante, elle gagna la table blanche d'un pas accablé et s'apprêtait à s'asseoir lorsqu'elle le vit, debout dans le couloir.

– Ma belle Laura, murmura-t-il.

Que vois-tu là ? L'Homme-Loup, le monstre, la bête qui arrache les membres de ses victimes ?

De surprise, elle plaqua ses mains sur son visage en le fixant à travers ses longs doigts. Et ses yeux s'emplirent de larmes. Soudain, elle éclata en sanglots sonores, profonds, bouleversants. Elle ouvrit les bras en se précipitant vers lui. Il s'avança pour l'étreindre et la pressa avec chaleur contre sa poitrine.

– Ma belle Laura, chuchota-t-il encore et, la cueillant comme la fois précédente, il la porta dans la chambre du fond pour la déposer sur le lit.

Il arracha le ruban de ses cheveux qui se déployèrent comme des vagues autour d'elle – mèches blanches striées de blond sous la lumière de la lampe toute proche.

Il se retint à grand-peine de déchirer ses vêtements. Le temps qu'elle mit à les retirer en ferrailant avec les boutons et les attaches lui parut une éternité. Enfin, nue et rose, elle se lova contre lui. Ses mamelons étaient comme des pétales et, entre ses jambes, sa douce toison avait la couleur de la fumée. Il lui couvrit la bouche de baisers et entendit un profond rugissement sortir de sa poitrine, ce rugissement animal dont aucun homme n'était capable. Il ne pouvait s'arrêter de l'embrasser partout, sur la gorge, les seins, le ventre, à l'intérieur de ses cuisses soyeuses.

Il recueillit sa tête au creux de ses mains tandis qu'elle promenait ses doigts sur son visage et allait chercher sous ses poils longs et rudes sa douce fourrure de loup.

Elle pleurait encore, mais il croyait entendre la pluie sur les carreaux, il croyait entendre un chant.

Tandis qu'elle dormait, il prépara un feu dans le salon. Il n'avait pas froid, non, absolument pas, mais il avait envie de voir danser les lueurs sur le plafond et les murs. Il avait envie de l'éclat vif de la flambée.

Il était debout, un pied posé sur le foyer au ras du sol, lorsqu'elle entra dans la pièce.

Elle avait passé une chemise de nuit de flanelle blanche, comme celle qu'il avait lacérée avec une belle ardeur le premier soir. Celle-ci était bordée aux poignets et au col d'une dentelle épaisse et ancienne. De petits boutons de nacre luisaient dans l'obscurité.

Ses cheveux, brossés, resplendissaient.

Elle s'assit dans le vieux fauteuil placé à gauche du feu et, timidement, désigna celui de droite, plus grand, avachi et élimé, mais assez vaste pour lui.

Il s'y installa et lui fit signe de le rejoindre.

Elle se précipita sur ses genoux et posa sa tête sur sa poitrine.

– Ils te cherchent, lui annonça-t-elle. Tu es au courant ?

– Bien sûr.

Il ne se faisait toujours pas à la profondeur de sa propre voix, ni à son timbre rauque. Mais peut-être devait-il s'estimer heureux d'avoir encore une voix...

– Tu n'as pas peur, ici, toute seule dans cette maison ? demanda-t-il. Je vois bien que non, mais je me demande comment tu fais.

– De quoi aurais-je peur ? répondit-elle.

Elle parlait avec confiance, avec naturel, en jouant avec les longs poils de ses épaules. Petit à petit, ses doigts trouvèrent son mamelon parmi la fourrure. Elle le pinça.

– Mauvaise fille ! murmura-t-il.

Il grimaça, poussa à nouveau son grondement caverneux d'affamé et entendit la jeune femme rire sous cape.

– Vraiment, reprit-il, j'ai peur pour toi. J'ai peur de te savoir seule dans cet endroit.

– J'ai grandi dans cette maison, expliqua-t-elle simplement, sans emphase. Je n'ai jamais souffert de rien ici.

Puis, après une pause :

– C'est toi qui es venu me trouver dans cette maison.

Il ne répondit pas. Il lui caressait les cheveux.

– C'est pour toi que j'ai peur, avoua-t-elle. Depuis que tu es parti, je me fais un sang d'encre. Même maintenant, j'ai peur qu'on t'ait suivi jusqu'ici ou que quelqu'un t'ait vu...

– Personne ne m'a suivi, l'interrompit-il. Je les entendrais s'ils étaient là. Je les flairerais.

Ils se turent un moment. Il regardait le feu.

– Je sais qui tu es, reconnut-il. J'ai lu ton histoire.

Elle ne répondit pas.

– De nos jours, reprit-il, tout le monde a une histoire : le monde est un entrepôt d'archives. J'ai lu ce qui t'était arrivé.

– Alors tu as une longueur d'avance sur moi, comme on dit, parce que moi, je n'ai pas la moindre idée de ta véritable identité. Ni des raisons qui t'ont amené ici.

– Moi non plus, je ne sais pas trop qui je suis en ce moment, fit-il.

– Tu n’as donc pas toujours été comme ça ? demanda-t-elle.

– Non ! dit-il en riant tout bas. Bien sûr que non !

Sa langue butait contre ses crocs, longea la muqueuse noire et soyeuse qui lui bordait la bouche. Lorsqu’il chercha une meilleure position dans le fauteuil, le poids de la jeune femme lui parut insignifiant.

– Tu ne peux pas rester ici, enfin, en ville, enfin, ici. Ils vont te trouver. Le monde est devenu trop petit, trop contrôlé. S’ils ont le moindre soupçon que tu es dans la forêt, ils vont se déployer partout. Ici, ça ressemble à la nature vierge et sauvage, mais ça ne l’est pas.

– Je le sais, répondit-il. Je le sais très bien.

– Mais tu prends des risques, des risques insensés.

– J’entends des voix, se justifia-t-il. J’entends des voix et j’accours. Comme si je ne pouvais pas m’en empêcher. Si je ne le fais pas, des gens vont souffrir et mourir.

Patiemment, il lui décrivit – un peu comme il l’avait fait pour Jim – les odeurs, le mystère des odeurs. Il lui parla de ses diverses attaques, des victimes qui criaient dans l’obscurité, de la façon dont il distinguait sans peine les bons des méchants. Il lui parla de l’homme qui avait abattu sa femme.

– Oui, il aurait tué les enfants, ajouta-t-elle. J’ai entendu le reportage dans la voiture en rentrant ce soir.

– Je ne suis pas arrivé à temps pour la sauver, regretta-t-il. Je ne suis pas infallible. Il m’arrive de commettre de graves erreurs.

– Mais tu es vigilant, très vigilant, maintint-elle. Comme avec le jeune type du Nord.

– Le jeune type du Nord ?

– Le reporter, le beau gosse, dans la maison de Mendocino. Dans le Nord.

Il hésita. Et fut pris d’un élan. Un élan douloureux au cœur.

Il ne répondit pas.

– Cette femme, ils l’ont attaquée par surprise, non ? murmura-t-elle.

– Oui.

– Sinon, tu aurais...

Elle s’interrompit.

– Oui, confirma-t-il. Ils l’ont attaquée par surprise. Et moi aussi.

Il se tut.

Au bout d’un long moment, elle lui demanda d’une voix douce et hésitante :

– Qu’est-ce qui t’a amené jusqu’ici ?

Il ne saisissait pas.

– C’étaient les voix ? Il y en avait plus ici ?

Il ne répondit pas. Mais il crut comprendre. Elle se disait qu’il était descendu des forêts vers les villes de la baie. Ce n’était pas idiot.

Il brûlait, littéralement, de tout lui raconter. Mais il ne pouvait pas. Pas tout de suite. Car il ne pouvait renoncer à l’enlacer ainsi, à ce pouvoir, ce pouvoir de la protéger et de l’aimer. Il ne pouvait pas lui dire qu’il n’avait pas toujours cette apparence, que « le jeune

type du Nord », c'était lui. S'il le lui avouait et qu'elle se détournait de lui avec mépris ou indifférence, il en serait blessé jusqu'au tréfonds de l'âme.

Le jeune type du Nord. Il tenta de s'imaginer en simple Reuben, en Rayon de Soleil de Celeste, en Bébé de Grace, en Petit de Jim, en fils de Phil. En quoi ce gamin insipide l'intéresserait-elle ? Cela paraissait absurde de le croire. D'ailleurs, Marchent Nideck ne s'intéressait pas vraiment à lui. Elle voyait en lui un mignon et gentil poète ainsi qu'un jeune homme fortuné susceptible de reprendre Nideck Point. Mais ce n'était pas de l'intérêt à proprement parler – et encore moins de l'amour.

Lui, ce qu'il éprouvait pour Laura, c'était de l'amour.

Il ferma les yeux et écouta le rythme lent de sa respiration. Elle s'était endormie.

Par-delà les fenêtres, la forêt murmurait. Vint une odeur de lynx. À le rendre fou. L'envie de le pister, de le tuer, de s'en délecter. Il le savourait déjà, en salivait. Chant des ruisseaux qui couraient au bas des séquoias ; bruits des chouettes dans les hautes branches, des créatures anonymes qui ondulaient dans les fourrés.

Il se demanda ce que Laura penserait si elle le voyait en forêt broyer ce lynx qui griffait l'air en crachant, si elle le voyait se repaître de cette chair chaude. Tous ses festins tenaient à cela, à la chair et à sa prime fraîcheur. Le sang qui y battait encore, le cœur qui palpitait encore. Que se dirait-elle si elle avait devant les yeux un tel spectacle ?

Elle ne savait rien du bras d'un homme qu'on tranche à la racine, d'une tête qu'on arrache à un cou. Rien. Nous autres, humains, vivons constamment à l'abri des atrocités qui se déroulent autour de nous. Quoi qu'elle ait enduré, elle n'avait jamais assisté de ses propres yeux à cette sorte de trépas, à cette abomination visqueuse. Non, celle-ci lui était sans doute inconcevable, même si elle avait beaucoup souffert.

Seuls ceux qui fréquentent les tueurs au quotidien savent qui ils sont vraiment. Il n'avait pas fallu longtemps au journaliste qu'il était pour le comprendre : pourquoi les flics qu'il avait interviewés étaient si différents du citoyen ordinaire, pourquoi Celeste n'était plus du tout la même depuis qu'elle traitait des dossiers pour le parquet, et pourquoi la vue de corps amenés aux urgences avec un couteau dans le ventre ou une blessure par balle à la tête avaient fait de Grace un être à part.

Mais même eux, ces policiers, ces juristes, ces médecins, ce qu'ils en savaient, ils ne l'apprenaient, pourrait-on dire, qu'après la bataille. Ils n'étaient pas présents lorsque le tueur se jetait sur sa victime, ils ne sentaient pas l'odeur du mal, ils n'entendaient pas les appels à l'aide désespérés.

Une tristesse effroyable s'était abattue sur lui. Il avait tant envie d'elle. Mais de quel droit lui aurait-il raconté ces choses-là ? De quel droit l'aurait-il séduite avec des « histoires » qui pouvaient donner l'impression d'avoir un sens alors qu'elles n'en avaient peut-être pas – alors qu'elles n'étaient que violence, bestialité et ténèbres ?

Ah, passer de tels moments avec elle, songeait-il, la tenir ainsi près du feu, dans cette petite maison toute simple, je n'en demande pas plus pour l'instant !

Le sommeil le gagnait et il sentait son cœur contre le sien.

Il dut s'écouler une heure, peut-être plus. Il ouvrit les yeux. D'une lisière à l'autre, la forêt était paisible. Mais un détail l'intrigua. L'alerta. Une voix, qui tentait de percer les diverses strates de bruits assourdis qui l'entouraient. Une voix ténue, aiguë, aux abois.

Celle d'un homme qui appelait au secours. Bien au-delà de la forêt. Il avait repéré la direction. Il savait que l'odeur allait venir.

Il porta la jeune femme à l'arrière de la maison et la déposa doucement sur le lit.

Réveillée en sursaut, elle s'appuya sur ses coudes.

– Tu t'en vas ?

– Il le faut, on m'appelle.

– Ils vont te prendre. Ils sont partout ! l'implora-t-elle en fondant en larmes. Écoute-moi ! Il faut que tu remontes dans le Nord, dans les forêts, loin d'ici.

Il se pencha pour l'embrasser.

– Tu me reverras très bientôt.

Elle se précipita derrière lui mais, en un éclair, il avait franchi la moitié de la clairière. Déjà il avait gagné la cime des séquoias pour filer vers la route de la côte.

Quelques heures plus tard, sous un ciel argenté et menaçant, il se trouvait dans un petit bosquet en surplomb du Pacifique vaste et glacé. La lune lévissait derrière les nuages de pluie. Ses rayons frappaient la surface ondulante et changeante de l'océan. Ah, si seulement la lune avait un secret, si seulement la lune détenait une vérité... Mais la lune n'était que lune.

Il avait suivi la voiture qui transportait le captif, s'était laissé tomber sur le toit depuis un arbre et, lorsqu'elle avait ralenti dans un virage dangereux de l'autoroute, avait arraché les portes et éjecté dans la nuit ces vieux et immondes malfrats. Ils avaient abattu le compagnon de leur otage – mais maintenu celui-ci en vie, ligoté, bâillonné et suffocant dans le coffre. Ils avaient l'intention de le conduire à un guichet automatique, de lui soutirer les quelques centaines de dollars en sa possession, puis de le liquider comme l'autre.

Des deux truands, il avait fait un festin avant de libérer le prisonnier et de l'abandonner sur la falaise dominant la mer en lui promettant l'arrivée prochaine de secours. Il avait ensuite parcouru les falaises dans le vent salé en laissant aux rafales de pluie le soin d'effacer le sang de ses pattes, de sa bouche, de sa poitrine.

Alors que l'aube approchait, il se sentit épuisé et seul, comme s'il n'avait jamais tenu Laura dans ses bras.

Car on a tous besoin d'amour, même les pires meurtriers, les pires monstres ! On a tous besoin d'amour.

Il regagna à toute allure le lieu où il avait laissé sa Porsche, à l'écart de la Panoramic Highway, et attendit dans la clairière que le changement s'opère. Là encore, celui-ci le surprit, lui sembla plus docile à sa volonté. Il le modulait et le provoquait de plus en plus vite.

Il engagea la voiture dans la Mill Valley et fit halte dans ce charmant petit hôtel qu'était le Mill Valley Inn. Situé juste sur Throckmorton Street, en plein centre-ville, c'était la planque idéale. Car désormais les recherches allaient s'orienter vers le comté de Marin. Pour sa part, il lui fallait voir Laura avant de remonter vers le nord, sans doute pour longtemps.

Vers midi, il venait de se garer en contrebas de chez Laura lorsque soudain elle sortit, monta dans une Jeep vert olive puis descendit vers le centre-ville d'où lui arrivait.

Elle pénétra dans un charmant petit café et il la vit prendre place à une table, le long de la vitre, seule.

Il se gara et entra à son tour.

Assise là, sanglée dans sa veste en velours, le visage aussi frais et charmant que la nuit d'avant, elle semblait enveloppée de solitude. Ses cheveux étaient à nouveau retenus par un ruban noir et la symétrie de son visage était parfaite. C'était la première fois qu'il la voyait à la lumière du jour.

Il s'assit face à elle, sans un mot. Il avait plus ou moins renoué avec sa tenue habituelle : blouson kaki à peu près convenable, chemise propre et cravate – le tout acheté la veille –, et il s'était récuré pendant une heure sous la douche avant de quitter l'hôtel. Ses cheveux étaient trop épais et trop longs, mais impeccablement peignés.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-elle avec autorité.

Reposant le menu, elle jeta un regard noir vers le fond du restaurant à la recherche du garçon.

Reuben ne répondit pas. Il n'y avait aucun serveur en vue à cet instant. Seules quelques tables étaient occupées.

– Écoutez, je déjeune seule, reprit-elle sur un ton poli mais ferme. Allez-vous-en !

Et puis l'expression de son visage changea, passant de la surprise agacée à une angoisse à peine voilée. Et aussitôt son regard se durcit, de même que sa voix :

– Vous êtes le journaliste, lui lança-t-elle, accusatrice, celui de l'Observer !

– Oui.

– Que faites-vous ici ?

La colère l'avait saisie.

– Qu'attendez-vous de moi ?

Ses traits composaient à présent un masque buté. Mais, intérieurement, la panique l'emportait.

Il se pencha en avant et, d'une voix chaude et feutrée, lui dit :

– Le jeune type du Nord, c'est moi.

– Oui, je sais, répliqua-t-elle sans faire le lien, je sais bien qui vous êtes. Alors dites-moi, qu'attendez-vous de moi ?

Il réfléchit un instant. De nouveau, elle chercha désespérément un serveur des yeux, mais aucun ne se trouvait dans la salle. Elle commença à se lever.

– Très bien, j'irai manger ailleurs, conclut-elle.

Elle tremblait.

– Laura, attends !

Il tendit le bras vers sa main gauche.

Malgré elle, l'air méfiant, elle se laissa retomber sur sa chaise.

– Comment connaissez-vous mon nom ?

– J’ai passé la nuit dernière avec toi, souffla-t-il. Enfin presque. Je suis resté jusqu’au petit matin. Ensuite, j’ai dû partir.

Jamais de sa vie il n’avait vu chez quelqu’un un étonnement aussi total. Pétrifiée, elle le fixait du regard par-dessus la table. Il voyait palpiter le sang sur ses joues pâles. Sa lèvre inférieure frissonnait, mais aucun mot ne sortait de sa bouche.

– Je m’appelle Reuben Golding, poursuivit-il d’une voix grave et assurée. C’est là-haut que tout a commencé pour moi, dans cette maison, dans le Nord. C’est de là que tout est parti.

Elle prit une inspiration profonde, saccadée. Son front et sa lèvre supérieure s’emperlèrent de sueur. Il entendait battre son cœur. Son visage s’adoucit, ses lèvres tremblaient. Ses yeux s’embuèrent.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle.

Elle regarda la main qui agrippait la sienne. Elle regarda son visage. Elle prenait la pleine mesure de qui il était, ce qu’il perçut nettement au point d’en avoir presque les larmes aux yeux lui aussi.

– Mais qui... ? Comment... ?

– Je ne sais pas, reconnut-il. Mais je sais que je dois partir d’ici. Je retourne là-haut. La maison est à moi... celle de Mendocino, où c’est arrivé. Elle m’appartient. Et c’est là que je veux aller. Je ne peux pas rester ici, surtout après la nuit dernière. Tu viens avec moi ?

Voilà, c’était dit, et il s’attendit à ce qu’elle s’écarte de lui, retire sa main de la sienne et la tienne hors de sa portée. En fait, son homme des bois n’en était pas un...

– Bien sûr, je sais que tu as ton travail, tes randonnées, tes clients...

– C’est la saison des pluies, dit-elle d’une petite voix faible. Il n’y a pas de randos en ce moment. Je n’ai rien à faire.

Ses yeux étaient vitreux, immenses. À nouveau, elle prit une profonde inspiration. Ses doigts s’enroulèrent autour des siens.

– Oh... dit-il d’un ton stupide, ne sachant quoi dire.

Puis :

– Alors, tu viens ?

Il lui était insupportable de rester assis là tranquillement sous son regard scrutateur, d’attendre qu’elle lui réponde.

– Oui, lâcha-t-elle tout à coup avec un hochement de tête. Je viens avec toi.

Elle avait l’air sûre d’elle, mais hébétée.

– Tu as conscience de ce que tu fais ?

– Je viens, confirma-t-elle.

Pour le coup, il dut vraiment retenir ses larmes, ce qui lui prit un moment. Il lui enserrait la main en regardant par la vitre Throckmorton Street luisante de pluie, les passants qui, pressant le pas sous leurs parapluies, se croisaient devant le chapelet de petites boutiques.

– Reuben... dit-elle.

Sa pression sur sa main était ferme à présent. Elle s’était reprise et avait retrouvé tout son sérieux.

– Il faut qu’on y aille.

Lorsqu'il lança la Porsche en direction de Panoramic Highway, elle éclata de rire. Elle riait de plus en plus fort. C'était une grande libération, ce rire. Et manifestement elle ne pouvait le contenir.

Reuben restait interdit, mal à l'aise.

– Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il.

– C'est quand même assez cocasse, non ? Regarde-toi ! Regarde qui tu es !

Son cœur se serra.

Brusquement, elle cessa de rire.

– Désolée, fit-elle d'une petite voix penaude. Il n'y a pas de quoi rire. Je n'aurais pas dû. Le moment n'était pas bien choisi. Mais bon, pour dire les choses simplement, tu es sûrement l'un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus !

– Ah bon ! murmura-t-il.

Il fut incapable de la regarder. Enfin, au moins n'avait-elle pas parlé de lui comme d'un gamin ou d'un garçon.

– C'est une bonne chose, demanda-t-il, ou une mauvaise ?

– Tu plaisantes ?

Il haussa les épaules.

– Disons que c'est étonnant, admit-elle. Je suis navrée, Reuben, je n'aurais pas dû rire.

– Pas de problème.

Ayant atteint son allée gravillonnée, il se tourna vers elle. Elle semblait réellement soucieuse. Il ne put s'empêcher de lui sourire pour la rassurer, et aussitôt son visage s'éclaira.

– Tu sais, dit-elle avec la plus grande sincérité, dans l'histoire du prince et de la grenouille, il y a toujours une grenouille. Tandis que là... il n'y en a pas.

– Mmm... C'est une autre histoire, Laura. C'est Dr Jekyll et Mr Hyde.

– Non, ce n'est pas ça, protesta-t-elle d'un ton réprobateur. Je ne pense pas du tout que ce soit cette histoire-là. Ce n'est pas non plus La Belle et la Bête. Peut-être que c'est une histoire inédite...

– Oui, inédite ! acquiesça-t-il avec enthousiasme. Et je dirais que la prochaine réplique de cette histoire est « Il est temps de se casser d'ici ! ».

Elle se pencha et l'embrassa – lui, pas la grosse bête poilue à tête de loup, mais lui.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa avec lenteur, avec amour. Et cela n'avait plus rien à voir : il retrouvait un rythme connu, des manières connues, et cette douceur était, mmm... indéfinissable !

Elle mit moins d'un quart d'heure pour faire ses valises et appeler un voisin qui irait récupérer sa voiture en ville et garderait un œil sur la maison en son absence.

Il leur fallut presque quatre heures pour rallier Nideck Point, surtout à cause de la pluie.

Durant le voyage, ils parlèrent sans discontinuer.

Reuben lui raconta ce qui lui était arrivé. Il lui expliqua tout, depuis le début, avec un luxe de détails. Il lui parla de celui qu'il était avant, de sa famille, de Celeste, de Jim et d'une foule d'autres choses, les anecdotes lui venant sans effort et parfois sans suite logique, elle posant des questions toujours fines et ne le sondant qu'avec parcimonie, visiblement fascinée, même pour des questions qui, lui, l'avaient toujours plongé dans un léger embarras ou dont il avait carrément honte.

– Ce fut une aubaine de rentrer à l'Observer. Billie connaissait ma mère et, au départ, elle a fait ça pour lui rendre service. Après, elle a vraiment apprécié mon travail.

Il lui expliqua qu'il était Rayon de Soleil pour Celeste, Bébé pour sa mère, Petit pour Jim et que, depuis peu, Billie, sa rédactrice en chef, le surnommait Petit Prodige, son père étant le seul à l'appeler Reuben. À nouveau, elle éclata de rire et mit un moment pour s'arrêter.

Mais c'était quelqu'un à qui on se livrait aisément et que l'on écoutait tout aussi facilement.

Laura avait vu le Dr Grace Golding à la télévision, dans la matinale. Elle l'avait croisée une fois à une soirée de bienfaisance. Les Golding soutenaient les actions en faveur de la nature.

– J'ai lu tous tes articles dans l'Observer, précisa-t-elle. Tout le monde aime ce que tu écris. Je me suis mise à te lire parce qu'on m'avait parlé de tes papiers.

Il hocha la tête. Sa remarque l'aurait touché si toute cette histoire n'était pas arrivée.

Ils parlèrent des années passées par Laura à Radcliffe, de son défunt mari et, brièvement, de ses enfants. Autant de sujets sur lesquels elle ne souhaitait pas s'appesantir, Reuben le comprit rapidement. Elle lui parla de sa sœur, Sandra, comme si celle-ci était encore en vie. Sandra avait été sa plus proche confidente.

Son père avait été pour elle un mentor. Sandra et elle avaient grandi à Muir Woods, suivi à l'adolescence leur scolarité sur la côte Est et sillonné l'Europe l'été ; mais leur milieu nourricier était resté le paradis inépuisable et quasi féérique de la Californie du Nord.

Effectivement, elle avait vu en Reuben un être sauvage descendu des forêts du Nord, un genre d'espèce inconnue qui vivait au contact de la nature et que la vie urbaine et son cortège d'abominations avaient pris au dépourvu.

La petite maison de la forêt, elle la tenait de son grand-père, qui vivait encore du temps où elle était enfant. Il y avait quatre chambres au premier, toutes vides désormais.

– Mes garçons n'auront joué dans les bois qu'un seul été, dit-elle d'une voix étranglée.

Chacun y allait de ses récits, sans retenue ni raccourcis.

Il parla de ses années à Berkeley et des fouilles à l'étranger, de son amour pour les

livres ; elle parla de sa période new-yorkaise, de son coup de foudre pour son mari. Quant à son père, elle lui avait été entièrement dévouée. De son côté, et bien qu'à ce sujet il l'eût mise en garde avec fermeté mais douceur, il n'avait jamais eu un mot de reproche à propos de son mariage avec Caulfield Hoffman.

Au bras de Caulfield, sa vie à New York avait été un tel tourbillon de soirées, de concerts, d'opéras, de réceptions et de galas de charité qu'elle avait maintenant l'impression de l'avoir rêvée. La maison de ville sur Central Park East, les nourrices, ce train de vie endiablé et cette abondance, tout cela lui semblait ne jamais avoir existé. Quand il avait entraîné ses enfants dans la mort, Hoffman était ruiné. De tout ce qu'ils possédaient en commun, il ne restait rien. Absolument rien.

Parfois, la nuit, elle se réveillait, incapable de croire que ses enfants avaient existé et encore moins qu'ils avaient eu une mort aussi cruelle.

Ils reparlèrent de l'étrange mode de vie auquel Reuben se trouvait désormais soumis et à la nuit où il avait été attaqué dans le couloir de la maison de Mendocino. Ils émirent des hypothèses sur ce qui avait pu se passer.

Il lui fit part de ses théories extravagantes au sujet du nom de Nideck, mais le lien paraissait bien ténu. Il en conclut que la créature qui lui avait transmis ce « don », comme il disait, pourrait bien être un monstre qui, en route vers des contrées inconnues, n'avait été que de passage dans cette partie du globe.

Il lui narra le moindre détail de sa transformation. Raconta sa confession à son frère, Jim.

Elle n'était pas catholique. Elle n'avait qu'une confiance modérée dans le secret de la confession, mais comprenait que son frère et lui y croyaient. En tout cas, elle respectait son attachement à Jim.

Malgré une connaissance des sciences un peu meilleure que la sienne, elle déclara à plusieurs reprises ne pas être une scientifique. À propos des tests ADN réalisés, elle lui posa des questions auxquelles il ne sut répondre. Selon lui, il avait laissé des traces ADN sur les lieux de chacun des carnages auxquels il s'était livré et n'avait pas la moindre idée de ce que les analyses allaient révéler.

Tous deux convinrent que les tests ADN étaient l'arme la plus redoutable que l'on pouvait posséder contre lui. Et ni l'un ni l'autre ne savait ce qu'il convenait de faire.

Dans l'immédiat en tout cas, le mieux était encore de regagner la maison de Mendocino. Si la créature était là-bas, si elle avait des secrets à divulguer, eh bien ils lui donneraient la possibilité de le faire.

Mais Laura n'était pas rassurée.

– J'ai du mal à croire, expliqua-t-elle, que cet être soit, comme toi, capable d'amour et de discernement. Peut-être est-ce tout à fait faux de le penser.

– Ah oui, et pourquoi ? demanda Reuben.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Que lui-même était sur le point d'abolir toute conscience et toute émotion ? C'était sa plus grande angoisse.

Il s'arrêtèrent pour dîner dans une petite auberge de la côte, juste avant la nuit. C'était un endroit superbe, même sous cette pluie continuelle et ce ciel gris et monotone. On leur donna une table près de la fenêtre, sur la mer, avec vue sur des rochers désolés

mais majestueux.

Les tables étaient tendues de nappes en lin lavande avec des serviettes assorties, et les plats relevés d'épices subtiles et insolites. Il mangea avec voracité, avalant tout ce qu'on lui apporta jusqu'à la dernière miette de pain.

La salle, rustique, possédait un plafond à double pente, l'obligatoire feu de cheminée, et un plancher hors d'âge et défraîchi.

Cette ambiance le revigora, le rendit presque euphorique. Puis vint l'inévitable accès de tristesse.

De l'autre côté de la vitre, la mer se teintait d'ombre. En contrebas, avec leur crête d'écume argentée, les vagues semblaient noires.

– Tu as conscience de ce que je t'ai fait ? murmura-t-il.

Sous la lumière des bougies, le visage de la jeune femme rayonnait d'un doux éclat. Ses sourcils étaient juste assez foncés pour lui donner une véritable expression de sérieux et ses yeux bleus n'étaient jamais aussi beaux que nimbés d'une lueur glacée. Il avait rarement vu un regard bleu aussi lumineux et aussi intense. Son visage, merveilleusement expressif, était empli d'une fascination évidente et de ce qui semblait bien être de l'amour.

– Quand je t'ai vu pour la première fois, je savais ce que tu avais fait, dit-elle.

– Tu es complice désormais, par assistance.

– Mmm, d'une très étrange série d'épisodes violents...

– Ce n'est pas du cinéma !

– Mais je suis bien placée pour le savoir.

Il garda le silence en se demandant si, au cas où il la quittait maintenant, elle se sentirait libérée. Il comprit néanmoins confusément que, s'il partait, ce serait un séisme pour elle. Mais peut-être s'égarait-il... S'il venait à la perdre, le séisme serait pour lui.

– Il est des mystères auxquels on ne résiste pas, c'est ainsi, dit-elle. Ils ont en eux des composantes qui changent nos vies.

Il approuva d'un signe de tête.

Il s'avisa d'un sentiment de possession extrême à son égard, de propriété, comme jamais il n'en avait éprouvé auparavant, pas même avec Celeste. Cette pensée galvanisa sa passion. L'auberge avait des chambres à l'étage. Il se demanda ce que cela pourrait donner, eux deux, tels qu'ils étaient là...

Mais combien de temps lui restait-il ce soir ? Il attendait la transformation avec impatience ; il avait hâte d'être encore plus pleinement, encore plus complètement lui-même.

Cette révélation lui fut pénible. Elle lui parlait, mais il ne l'entendait pas.

Qui suis-je, que suis-je désormais, pensa-t-il, si le vrai Reuben, c'est l'autre ?

– ... devrait y aller, non ?

– Oui, souffla-t-il.

Il se leva pour l'aider à reculer sa chaise, lui tendre sa veste.

Elle sembla touchée par ces gestes.

– Qui t'a appris ces manières d'antan ? lui demanda-t-elle.

Il était vingt et une heures.

Installés devant une flambée sur le canapé en cuir de la bibliothèque, ils regardaient la télévision placée à gauche de la cheminée. Laura avait passé une de ses chemises de nuit blanches, et lui avait enfilé un vieux pull et un jean usagé.

Sur l'écran, un homme en cravate rouge pérorait avec le plus grand sérieux :

– Il s'agit d'un psychopathe de la pire espèce. Cela ne fait aucun doute. Il se croit de notre côté. Visiblement, sa popularité nourrit ses obsessions et sa pathologie. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il massacre ses victimes sans pitié aucune, il dévore de la chair humaine.

Le nom de ce personnage et sa profession s'incrustèrent au bas de l'écran : EXPERT PSYCHIATRE. La caméra revint sur l'interviewer, un visage familier du journal de CNN, mais dont, sur l'instant, Reuben ne put se souvenir du nom :

– Mais si l'on avait affaire à une sorte de mutant ?

– Impensable ! C'est un être humain comme vous et moi, qui met en place toute une série de stratagèmes pour camoufler ses meurtres en attaques animales. Car l'ADN est sans équivoque : c'est un humain. Mais, effectivement, il se sert de fluides physiologiques d'origine animale, c'est très probable. Il a faussé les prélèvements. Et il utilise sans doute des prothèses de dents ou de crocs. Cela, on en est sûr. Un genre de masque très élaboré lui recouvre toute la tête. Mais c'est un humain, et sûrement le plus dangereux que les spécialistes en pathologie criminelle aient croisé ces derniers temps.

– Mais comment expliquer sa force ? demanda l'animateur. Car cet individu se défait aisément de deux ou trois personnes à la fois. Comment un homme revêtu d'un masque d'animal peut-il...

– Eh bien, il y a l'élément de surprise, d'une part, expliqua l'expert, et puis sa puissance a peut-être été fortement exagérée.

– Mais les preuves sont là : il y a quand même eu trois corps mutilés et un décapité...

– Là encore, on va un peu vite en besogne, répliqua l'expert qui commençait à se crispier. Il se peut très bien qu'il utilise un gaz pour désorienter et neutraliser ses victimes.

– Certes, mais la femme qu'il a défenestrée a atterri à plus de vingt mètres de la maison...

– Rien ne sert d'exagérer les capacités de cet individu. On ne peut se fier aux témoignages...

– Et vous êtes sûr qu'on nous dit tout ce qu'on sait sur l'ADN de cette créature ?

– Non, pas du tout, fit l'expert. Il ne fait aucun doute qu'il y a rétention d'information, qu'ils essaient de déchiffrer les données en leur possession. Et ils ont fort à faire pour réprimer l'hystérie ambiante. En tout cas, les éloges délirants de la presse au sujet de cet individu sont totalement irresponsables et risquent de l'inciter à perpétrer des actes encore plus odieux.

– Mais comment trouve-t-il ses victimes ? demanda le journaliste. Car c'est cela qui est sidérant. Comment est-il arrivé jusqu'à cette femme au deuxième étage d'une maison de

San Francisco, jusqu'à ce sans-abri agressé dans le Golden Gate Park ?

– Bah, il a eu de la chance, voilà tout ! répondit l'expert, visiblement agacé. Et nous ignorons le temps qu'il a passé à rôder avant de tomber sur eux ou à les pister avant d'intervenir.

– Mais les kidnappeurs, il les a dénichés dans le comté de Marin, alors que tout le monde avait fait chou blanc...

– Il n'est pas impossible qu'il ait eu partie liée avec eux, fit l'expert. Personne n'a survécu pour raconter ce qui s'était passé, encore moins pour dire qui avait fait quoi. Mais, là encore, c'était peut-être un coup de chance.

Reuben appuya sur la télécommande pour changer de chaîne.

– Désolé, c'en est trop pour moi, dit-il.

Aussitôt, un visage de femme emplit l'écran, incarnation du chagrin et de la détresse.

– Peu importe ce que mon fils a fait, expliqua-t-elle. Il avait droit à un procès en règle, comme n'importe quel citoyen. Il ne méritait pas d'être déchiqueté par un monstre qui s'érige en juge, en jury, en bourreau. Et voilà maintenant qu'on chante les louanges de son assassin...

Elle se mit à sangloter.

– Le monde est devenu fou ou quoi ?

Plan de coupe sur la présentatrice, une femme aux cheveux longs, à la peau brune et à la voix chaude et douce.

– Qui est cet être mystérieux que la planète entière connaît désormais sous le nom de l'Homme-Loup de San Francisco – qui console de jeunes enfants, raccompagne un SDF à son abri et délivre un car entier d'écoliers kidnappés après avoir alerté les secours ? Pour l'instant, les autorités ont plus de questions que de réponses. Mais une chose est sûre : la population de San Francisco n'a pas peur de l'Homme-Loup. On l'encense, on bombarde Internet avec des dessins qui le représentent, des poèmes à sa gloire, et même des chansons.

La caméra cadra un couple de jeunes gens qui, accoutrés de piètres déguisements de gorille d'un orange criard, brandissaient une pancarte peinte à la main : « HOMME-LOUP, ON T'AIME ! ». Autre plan sur une adolescente chantant à la guitare : « C'était l'Homme-Loup, c'était l'Homme-Loup, c'était l'Homme-Loup aux grands yeux bleus ! ».

À un journaliste qui lui tendait son micro, une femme déclarait :

– C'est troublant, on empêche les témoins de parler directement à la presse. Pourquoi on nous raconte tout ce qu'ils ont vu, mais qu'on ne l'entend pas de leur propre bouche ?

– Comment voudriez-vous que les gens réagissent ? demanda un grand monsieur interrogé à un coin de rue animé avec, en toile de fond, le funiculaire de Powell Street descendant la rue dans un grand bruit. Qui d'entre nous n'aurait pas envie de réagir contre tout le mal qui sévit en ce monde ? Regardez les ravisseurs, ils ont tué deux enfants. Et un troisième est mort d'un coma acidotique. Alors qui a peur de ce type-là ? Je vous pose la question. Moi, pas. Et vous ?

Reuben appuya sur le bouton Arrêt.

– J'en ai assez, dit-il comme pour s'excuser.

Laura acquiesça de la tête.

– Moi aussi, confirma-t-elle.

Sans bruit, elle se dirigea vers la cheminée et, à l'aide du tisonnier, arrangea les bûches. Puis elle revint sur le canapé pour se nicher contre le coussin blanc qu'elle avait descendu de l'étage et disparaître sous une couverture immaculée. Elle s'était emparée de la nouvelle collection de livres de Reuben sur les loups-garous et les lisait par intermittence depuis qu'ils étaient arrivés.

La lampe en laiton posée sur le bureau dispensait dans la pièce une lumière agréable. Toutes les tentures étaient fermées. Reuben les avait tirées dans toute la maison – ce n'était pas un mince travail, mais l'un comme l'autre l'avaient voulu ainsi.

Reuben n'avait qu'une envie désormais, se blottir contre elle, soit ici, soit en haut dans le vaste lit de la grande chambre.

Mais ils étaient tous deux sur des charbons ardents. Reuben était obnubilé par la transformation. Viendrait-elle ? Ne viendrait-elle pas ? Et, si elle ne venait pas, jusqu'où cette agitation l'emporterait-elle ? Déjà il la sentait poindre.

– Si seulement je savais... dit-il dans un soupir. Est-ce que ça va me prendre tous les soirs jusqu'à la fin de ma vie ? Si seulement j'avais un moyen pour la détecter ou la maîtriser.

Silencieuse, Laura compatissait. Elle ne demandait qu'une chose : rester auprès de lui.

Leurs toutes premières heures passées dans la maison avaient été merveilleuses. Reuben avait adoré lui dévoiler les lieux pièce après pièce et, comme il l'avait espéré, elle était tombée amoureuse de la chambre principale.

Galton avait installé une abondance de nouvelles plantes dans le jardin d'hiver, s'efforçant même de les disposer avec goût. Les arbres à orchidées, magnifiques, dépassaient allègrement les deux mètres cinquante et regorgeaient de fleurs pourpre rosé, encore que certains avaient un peu souffert du voyage. Ils étaient dans des bacs en bois. Reuben n'en revenait pas que Marchent les ait commandés juste avant de perdre la vie. Ces arbres jouxtaient la fontaine et, juste devant, était désormais placée une table à dessus de marbre flanquée de deux fauteuils métalliques blancs.

La fontaine avait retrouvé une nouvelle jeunesse et l'eau tombait en gargouillant du petit bassin perché sur sa colonne cannelée jusque dans la grande vasque disposée au-dessous.

L'ordinateur et l'imprimante de Reuben étaient arrivés, ainsi que les Blu-ray. Et les téléviseurs étaient tous entièrement équipés et en ordre de marche.

Reuben avait passé un certain temps à répondre à ses messages, surtout pour devancer les ennuis. Celeste lui avait appris que les conclusions de l'analyse de l'ADN de l'Homme-Loup « étaient décevantes pour tout le monde », mais sans s'étendre sur ce qu'elle entendait par là. Et Grace avait insisté pour qu'il passe à la maison subir d'autres examens – tout en précisant que, si on lui réclamait un nouvel échantillon d'ADN, il devait refuser. Et qu'il devait savoir que, sans mandat, on ne pouvait rien lui prélever contre sa volonté. Elle se renseignait sur un laboratoire privé de Sausalito, recommandé par le médecin russe de Paris, qui pourrait être le lieu idéal pour mener des recherches en toute discrétion.

Elle l'avait aussi vertement mis en garde contre les interviews. À chaque nouvelle

révélation sur l'Homme-Loup, les journalistes friands de ses confidences gagnaient en audace, jusqu'à se présenter désormais à la porte de la maison de Russian Hill ou à appeler sur la ligne fixe.

Pour sa part, Billie réclamait une analyse détaillée de l'engouement suscité par l'Homme-Loup. Le moment était peut-être venu de s'y livrer. Reuben avait regardé les informations nationales jusqu'à plus soif, et suffisamment disséqué les commentaires en ligne pour avoir une idée de l'éventail des réactions au sein de la population.

Il se sentait bien, là, seul avec Laura. Le silence, le crépitement du feu, les murmures de la forêt derrière les rideaux. Pourquoi ne pas se mettre au travail ? Qui avait dit qu'il n'était pas fait pour le travail ? Qu'il ne pourrait pas s'y tenir ?

Il finit par se lancer.

Après avoir évoqué les cas recensés à l'aide de détails bien choisis, Reuben enchaîna...

« Notre méthode – la méthode occidentale – a toujours été celle du "chantier ouvert" : les questions de la vie et de la mort, du bien et du mal, de la justice et de la tragédie, ne sont jamais réglées une fois pour toutes, mais doivent sans cesse être remises sur le métier à mesure que les mentalités privées et publiques changent et évoluent. Nous tenons nos valeurs pour absolues, alors que le contexte de nos actes et de nos décisions se modifie sans cesse. Nous ne sommes pas relativistes, car nous cherchons constamment à reconsidérer nos points de vue éthiques les plus essentiels.

Dès lors, pourquoi héroïser l'Homme-Loup qui, semble-t-il, punit la malveillance sans hésitation aucune et par des moyens que nous-mêmes ne pouvons admettre ?

Pourquoi un public applaudit-il à tout rompre à ses folles équipées nocturnes, alors que sa cruauté et sa violence devraient tous nous horrifier ? Un monstre qui incarne les pulsions les plus primitives et les plus détestables de l'humanité – la pulsion de tuer sans la moindre retenue – peut-il être consacré super-héros ? Certainement pas. Et si nous dormons en paix durant ces actes hors du commun, c'est sans doute parce que nous savons que ceux dont dépend notre sécurité quotidienne sont sur la piste de ce dévoyé de la pire espèce.

Malgré toute sa souplesse, le tissu social ne peut résister à l'Homme-Loup. Et les médias populaires auront beau prendre fait et cause pour lui, ils n'y changeront rien.

Peut-être est-il bon de rappeler que l'espèce qui est la nôtre est la proie des rêves et des cauchemars. Notre conduite est bâtie sur un flux irrépressible d'images venues d'un creuset secret auquel il ne faut accorder nulle confiance. Et si elles peuvent ravir et étonner, ces images savent aussi paralyser et terrifier. Il est des fantasmes fugaces de pure sauvagerie qui parfois nous font honte.

L'Homme-Loup relève à coup sûr du cauchemar. Mais il est tout sauf un rêve. Et c'est là que siège notre responsabilité, non seulement envers lui mais aussi envers tous ceux qu'il cherche à anéantir lors de ses insupportables tueries. »

Reuben transmit son texte sur-le-champ à Billie et en imprima un exemplaire pour Laura. Celle-ci le lut en silence, puis glissa un bras autour de lui et l'embrassa. Ils se tenaient côte à côte. Les yeux fixés sur le feu, les coudes sur les genoux, il se passait les

doigts dans les cheveux comme s'il pensait pouvoir ainsi attraper ses pensées.

– Dis-moi la vérité si tu en as envie. Tu es déçue que je ne sois pas l'homme des bois que tu avais imaginé ? J'ai l'impression que tu as vu en moi quelqu'un de pur, affranchi des contraintes morales. Ou peut-être quelqu'un de soumis à un code totalement autre puisque je n'avais pas figure humaine.

– Déçue... réfléchit-elle. Non, je ne suis en rien déçue. Je suis très amoureuse.

Sa voix était calme, posée.

– Pour le dire autrement, pour mieux me faire comprendre, tu es un mystère au même titre qu'un sacrement est un mystère.

Il se tourna vers elle et la regarda.

Il avait une envie folle de l'embrasser, de lui faire l'amour, là, dans la bibliothèque, n'importe où d'ailleurs, partout, pourvu qu'elle y consente. Mais il gardait bien ancrée à l'esprit l'idée qu'elle ne le désirait pas sous la forme qui était la sienne à cet instant. Quoi d'étonnant à cela ? C'est l'autre qu'elle voulait. Et, l'autre, ils l'attendaient, pour qu'il devienne son amant et ne soit pas simplement « l'un des plus beaux hommes » qu'elle ait jamais vu.

Ce compte à rebours, nul besoin d'une horloge pour l'entendre s'égrener.

Il commença par des baisers. L'embrasement fut immédiat et elle l'entoura de ses bras. Il trouva sous la flanelle blanche ses seins nus sur lesquels sa main gauche jeta son dévolu. Il était prêt, plus que prêt même, après une si longue attente.

Ils s'affaissèrent ensemble sur le tapis et il entendit en elle son pouls accélérer tandis que montait vers lui le parfum de son désir, une senteur secrète, fumée, délicate. Il surplombait son visage empourpré, presque incandescent.

Ils ôtèrent leurs vêtements, en hâte et en silence, et s'enlacèrent à nouveau dans une confusion de baisers qu'il ressentit presque comme un supplice.

Soudain, le spasme brutal le frappa au ventre et à la poitrine, et l'extase gagna toute la surface de son corps. Les picotements du plaisir le paralysaient. Il tomba sur le côté et s'assit, plié en deux.

Il l'entendait haleter.

Il avait les yeux clos. En était-il toujours ainsi les fois précédentes ? Oui, à l'instant où il sentait les poils jaillir de chaque pore, où le plaisir ruisselait sur lui en vagues volcaniques, sa vue se bouchait.

Lorsqu'il releva les paupières, il était debout, les épaules coiffées d'une crinière lourde et fournie, des pattes à la place des mains. La fourrure s'épaississait en une collerette autour de son cou et entre ses jambes. Ses muscles vibraient de vigueur, ses bras enflaient, ses jambes s'allongeaient, comme étirées par des mains invisibles.

Il baissa le regard sur elle depuis cette hauteur nouvelle.

À genoux, elle le fixait, visiblement sous le choc.

Toute tremblante, elle se leva. Murmurant une prière d'une voix à demi-étranglée, elle avança la main, prudemment d'abord, puis franchement, pour le toucher, pour enfoncer ses doigts, comme elle l'avait déjà fait, dans l'abondant pelage qui partout ne cessait de s'épaissir et de s'allonger.

– Un vrai velours ! chuchota-t-elle, faisant courir ses doigts sur son visage. Doux comme

de la soie...

Il se retint avec peine de la décoller du sol pour pouvoir poser ses lèvres sur les siennes. Elle était toute à lui, nue, menue, parcourue de passion, dans ses bras.

– Laura ! dit-il de sa nouvelle voix, de sa vraie voix.

Un soulagement délicieux le traversa. Elle ouvrit sa bouche à la sienne. Le lourd martèlement qu'il entendait provenait de lui, comme si son corps était un tambour.

La forêt s'était comme avancée jusqu'aux fenêtres. La pluie chuintait, battait dans les gouttières et les tuyaux, dévalait les dalles. Le vent de l'océan qui lui prêtait main forte pesait contre les murs.

Il entendait son grave vibrato dans les poutres, dans les branches des arbres qui gémissaient tout bas.

Toutes les odeurs de la nuit s'étaient frayées un chemin à travers la coque épaisse de la bâtisse et s'élevaient en sifflant comme de la vapeur par des milliers de fentes et de fissures minuscules. Mais au centre de toutes ces odeurs, il y avait son odeur à elle, qui vint se fichet tout droit dans son cerveau à lui.

Il était debout dans l'embrasement de la porte d'entrée, avec la pluie qui le criblait et le vent qui sifflait sous l'avancée du toit.

Là-bas, au sud, parmi les séquoias qui remontaient vers l'est, il entendait grogner et renifler l'animal qu'il convoitait.

Un puma assoupi. Quelle jolie proie tu fais !

Laura dansait d'un pied sur l'autre en se collant à lui, le col lâche de sa chemise de nuit plaqué contre sa gorge à cause du froid.

– Il ne faut pas y aller, l'implorait-elle. Tu ne peux pas prendre ce risque. Tu ne peux pas les conduire jusqu'ici.

– Non, ce ne sont pas des voix... répondit-il.

Il posait sur la forêt un regard vide, et il le savait. Il percevait le timbre grave et presque guttural de sa voix.

– Cette victime-là, personne ne la pleurera, lui assura-t-il. Elle et moi sommes des créatures sauvages.

Il le voulait, cet animal, cet animal massif, énorme, qui avait tué le chien de Galton, cette bête puissante terrée au fond des taillis, là, tout près, avec trois de ses petits désormais adultes, gros félins eux-mêmes qui respiraient fort dans leur sommeil, prêts à s'affranchir de leur mère pour plonger dans la vie sauvage. Les odeurs se mélangeaient dans ses narines.

Il lui fallait partir. Il ne pouvait pas reculer. Sinon, la faim et l'agitation deviendraient insupportables.

Il se tourna et de nouveau embrassa Laura, craignant de la blesser tandis qu'il serrait son visage doucement, tout doucement, entre ses pattes.

– Attends-moi près du feu. Reste au chaud... Je te le promets, je n'en aurai pas pour longtemps.

Dès qu'il eut quitté l'orbite de lumière qui cernait la maison, il se mit à courir. Il se coula dans la forêt qui bruissait de vie et de chuchotements, filant si vite sur ses quatre pattes qu'il voyait à peine ce qui l'entourait, tracté par l'odeur des félins comme par une corde tendue.

Les vents de la côte venaient mourir dans l'épaisseur des séquoias et, devant ses yeux, la pluie formait une brume.

Tout en s'approchant du puma endormi, il grimpa dans les branches basses. Il gardait la même allure qu'à quatre pattes, dévorant le terrain jusqu'à la tanière de la bête tandis que celle-ci, qui l'avait peut-être flairé, se réveillait en alertant ses petits dont lui parvenaient les râles sourds et les grincements.

Il savait d'instinct ce qu'allait faire la mère. Ramassée sur elle-même, elle attendrait qu'il passe à sa portée pour bondir de toute la puissance de ses membres postérieurs et tenter de le surprendre par derrière. Si elle le pouvait, elle planterait ses dents dans sa colonne vertébrale pour le terrasser d'emblée et lui déchirer ensuite la gorge. Il voyait la scène, il la voyait comme si, dans le fumet de cette bête, était inscrit son mode

opératoire.

Oh, pauvre de toi, brave et stupide animal, tu vas être la proie d'un homme-bête qui t'est supérieur dans la ruse et le combat.

Sa faim, son envie d'en découdre ne faisaient que croître.

Alors qu'il approchait du repaire, les petits, de gros chats d'une trentaine de kilos, surgirent du feuillage humide ; la mère, elle, était tapie, prête à agir. Elle était puissante, cette créature fauve de peut-être soixante-dix kilos, et se savait en danger. Son odorat lui avait-il dit à qui elle avait affaire ?

Si oui, tu en sais plus sur mon compte que je n'en saurai jamais, pensa-t-il.

Après avoir lancé un formidable rugissement en guise de semonce, il sauta d'un arbre à l'autre devant elle pour l'inciter à se jeter sur lui.

Elle mordit à l'appât. Elle eut beau jaillir comme la foudre, il fit aussitôt volte-face et fondit sur elle, l'entoura de son bras et plongea ses crocs dans la robuste sangle musculaire qui lui couvrait la nuque.

Jamais il n'avait tenu une créature d'une telle puissance, d'un tel gabarit, dotée d'un tel appétit primitif de survie. Dans une débauche de grondements, ils roulèrent ensemble au sol, le visage de Reuben plaqué contre l'épaisse fourrure odorante de la bête, tous deux luttant convulsivement parmi les lianes épineuses, écrasant les feuilles humides. Il ne cessait de la perforer de ses crocs, pour l'entamer, la rendre folle, pour enfin lacérer de toute la force de ses mâchoires son épaisse et coriace couche de chair palpitante.

Elle n'abdiquait pas, tordant son long corps vigoureux, répliquant des pattes arrière. Elle jeta une plainte rauque et un cri de fureur. C'est seulement en reprenant le dessus, en repoussant sa tête de sa patte gauche, qu'il put l'achever, crever la molle enveloppe de son cou et plonger ses crocs jusqu'à son épine dorsale.

Sa chair et son sang étaient à présent à lui. Mais les petits étaient là. Ils l'avaient encerclé et avançaient. Les dents refermées sur la carcasse de la mère, il gravit l'écorce épaisse d'un vieux séquoia et atteignit aisément un endroit inaccessible aux félins. Que cela faisait du bien à ses mâchoires endolories d'emporter dans les hauteurs cette proie dont le corps lourd lui battait la poitrine !

Au sommet, il se cala contre un épais treillage de branches et de feuilles rugueuses et hérissées en faisant fuir la faune des cimes. Le faîte des arbres bruissait et résonnait des cris que poussaient les volatiles dans leur fuite éperdue.

Lentement, il se délecta de la chair salée du félin, dévorant de vastes lambeaux sanguinolents.

Enfin repu, il considéra un long moment les jeunes pumas revanchards qui, en bas, le menaçaient. Leurs yeux jaunes luisaient, lançaient des éclairs. Leurs grognements sourds montaient jusqu'à lui.

Il plaça le corps épais de la mère contre son bras gauche pour pouvoir se repaître de son ventre, s'attaquer aux tissus élastiques et juteux qu'il recélait.

De nouveau, il était gagné par une sorte de délire, et capable de manger jusqu'à faire disparaître la faim, jusqu'à l'éradiquer. Il s'adossa aux branches en les faisant craquer et ferma les yeux à demi. La pluie étendait autour de lui un voile d'argent, souple et doux. Il leva la tête : les cieux s'ouvrirent comme devant un rayon laser et il vit la lune, la pleine

lune, dénuée pour lui de signification et d'importance, la pleine lune dans toute sa gloire divine qui flottait dans une couronne de nuages, avec son cortège d'étoiles lointaines.

Un amour profond pour tout ce qu'il voyait l'envahit – amour pour la splendeur de cet astre et pour le halo étincelant qui en émanait, pour la forêt qui l'enveloppait et l'abritait si parfaitement, pour la pluie qui faisait descendre dans la tonnelle miroitante où il avait pris place l'éclat aveuglant de la voûte céleste.

Une flamme brûlait en lui, une foi en l'existence d'une Puissance universelle qui animait toute la création et lui insufflait un amour qui allait au-delà de ce que lui, Reuben, pouvait imaginer. Il pria pour qu'il en fût ainsi. Il se demanda si, à sa façon, toute la forêt ne priait pas pour lui, et il lui sembla alors que tout le monde biologique vibrait de prières, d'intentions, d'espoir. Et si la pulsion de survie était une forme de foi, une forme de prière ?

Il n'éprouvait aucune pitié pour les pumas qui, au sol, s'obstinaient à tournoyer dans le noir. L'idée de la pitié l'avait effleuré, mais il ne la ressentait pas ; il lui semblait faire partie intégrante d'un monde où un tel sentiment n'avait guère de place, voire aucune. Et puis, ces félins, qu'auraient-ils pensé de la pitié ? Eux l'auraient taillé en pièces s'ils l'avaient pu. La mère se serait fait un plaisir de le dévorer si elle en avait eu l'occasion. À elle qui avait mis brutalement fin à la longue et heureuse existence du compagnon bien-aimé de Galton, Reuben avait dû paraître une proie bien facile.

Hélas, au royaume des félins, il n'avait aucun rival à sa taille, force était de le constater. Même l'ours n'aurait pas eu raison de lui, se disait-il. Il faudrait quand même y voir de plus près, se dit-il, et le frisson de cette perspective le fit rire.

Comme on se trompait au sujet du loup-garou en l'imaginant céder à une frénésie gratuite ! Le loup-garou n'est pas un loup, non, ni un homme, mais une abominable combinaison des deux, incomparablement plus puissante que l'un ou l'autre pris séparément.

Mais, à cet instant, l'important n'était pas là. Le langage de la pensée n'était... que le langage de la pensée. Comment faire confiance au langage, à des mots comme « monstre », « horreur », « abominable » ? Les mots qu'il venait d'envoyer à Billie, qu'était-ce sinon des membranes impalpables, arachnéennes, trop fragiles pour recueillir l'essence d'une réalité odorante, trépidante ?

Puma géant, puma mort, puma qui tuas cette bête chaleureuse et affectueuse qu'était le chien de Galton, te voilà mort. Quant à moi, je me suis régalé !

Il rêvassait. Il lécha la longue entaille qui zébrait le ventre du félin et en aspira le sang comme du sirop.

– Adieu, sœur féline, murmura-t-il en frôlant cette bouche qui montrait les dents, en promenant sa langue sur ces crocs morts. Adieu, sœur féline, tu t'es bien battue.

Et il la lâcha, elle, son trophée, et elle dégringola à travers l'entrelacs de branches avant de toucher la terre molle et vorace au beau milieu de sa progéniture.

Son esprit vagabondait. Si seulement il pouvait emmener Laura avec lui dans ces contrées rayonnantes, l'envelopper au creux de ses bras. Il rêva qu'elle était avec lui, en sécurité contre lui, somnolant comme il somnolait – que la brise humide agitait la nature autour d'eux et que tout un monde de créatures minuscules babillait, papillonnait, les

entraînant vers un demi-sommeil.

Et les voix lointaines qu'il ne percevait plus, où étaient-elles ? Plus personne ne l'appelait depuis les villes du Nord ou du Sud ? Plus personne ne fuyait un danger, ne criait au secours ? Le sentiment de sa puissance sans cesse grandissante l'emplit d'une sombre fierté... Combien de nuits encore pourrait-il ignorer ces voix ? Combien de nuits encore pourrait-il fuir « le jeu le plus dangereux de tous » ?

Mais voilà qu'il entendait quelque chose !

Quelque chose venait de percer les portes verdoyantes de son sanctuaire.

Quelqu'un était bel et bien en danger, terriblement en danger – et cette voix, il la connaissait !

– Reuben ! faisait cette plainte saccadée. Reuben !

C'était Laura qui l'appelait.

– Je vous préviens, sanglotait-elle, ne faites pas un pas de plus !

Un rire, un rire rauque et méchant... puis une autre voix :

– Allons donc, ma petite dame, vous ne comptez tout de même pas me tuer avec cette hache ?

Il s'élança à quatre pattes à travers la forêt, émergeant des arbres, y replongeant aussitôt, atteignant des vitesses jusque-là inconnues.

– Ma chère amie, vous me facilitez vraiment beaucoup la tâche. Vous ne savez pas combien je répugne à verser le sang d'un innocent.

– Reculez ! Ne m'approchez pas !

Ce n'était pas l'odeur du mal qui le guidait, car il ne flairait rien. Quelle était donc cette voix si menaçante mais dépourvue d'odeur ?

En deux bonds, il traversa la large terrasse dallée et, projetant sa masse contre la porte, arracha les serrures du bois.

Il atterrit sur le parquet et claqua la porte derrière lui.

Tremblante, terrifiée, Laura se tenait à gauche de l'immense cheminée en pierre, agrippée au long manche en bois de la hache qu'elle brandissait à deux mains.

– Il est venu ici pour te tuer, Reuben ! lança-t-elle d'une voix brisée.

À droite lui faisait face un personnage petit et mince, calme, à la peau mate. Ses traits avaient quelque chose d'asiatique. Il avait à peu près la cinquantaine, des cheveux bruns, courts et clairsemés, et de petits yeux noirs. Il portait une veste grise toute simple, un pantalon de la même couleur et une chemise blanche à col ouvert.

Reuben vint se placer entre lui et Laura.

Le petit homme s'effaça avec beaucoup d'élégance.

Il jugeait Reuben. Avec le même détachement qu'il aurait considéré un inconnu à un coin de rue.

– Il dit qu'il doit te tuer, assura Laura d'une voie entrecoupée et étranglée. Il dit qu'il n'a pas le choix. Qu'il doit me tuer aussi.

– Va là-haut, lui souffla Reuben en s'approchant du visiteur. Enferme-toi dans la chambre.

– Hélas, je ne pense pas que nous en ayons le temps, dit l'homme. Je constate que les descriptions que l'on fait de vous n'ont rien d'exagéré. Vous êtes un remarquable spécimen de la race.

– De quelle race ? demanda Reuben.

Il n'était plus qu'à quelques dizaines de centimètres de lui à présent et il le toisait, déconcerté par son absence totale d'odeur. Certes, une odeur se dégageait bien de lui, et elle était humaine, mais nul relent d'hostilité ou d'intention mauvaise.

– Je regrette ce qui vous est arrivé, dit l'homme d'une voix posée. Je n'aurais jamais dû vous blesser. Ce fut de ma part une erreur impardonnable. Mais le mal est fait et je n'ai d'autre choix aujourd'hui que de le réparer.

– Alors c'est vous le responsable ? demanda Reuben.

– Tout à fait, même si cela n'avait rien d'intentionnel.

Il semblait avoir toute sa tête, et en tout cas bien frêle pour représenter un quelconque danger pour Reuben ; mais celui-ci savait que ce n'était pas la forme ultime, loin de là, que cet homme pouvait prendre. Valait-il mieux en finir avec lui dès maintenant, avant

que le changement ne s'opère ? Pendant qu'il était encore faible et sans défense ? Ou lui soutirer de précieuses informations s'il voulait bien en donner ? Car, des secrets, il devait en connaître...

– J'ai gardé cet endroit bien longtemps, expliqua-t-il en reculant à nouveau d'un pas tandis que Reuben avançait. Cela a duré une éternité. Mais je n'ai jamais été un très bon gardien, sincèrement, parfois je n'étais même pas présent. Pour autant, j'ai eu un comportement impardonnable et, si je veux pouvoir prétendre à un minimum de mansuétude, je me dois de rectifier mes erreurs. Hélas, mon pauvre petit « Homme-Loup », comme vous vous appelez vous-même, vous n'auriez pas dû naître.

À cet instant apparut alors un sourire sinistre sur son visage... et la transformation s'opéra, si vite que Reuben eut peine à suivre le changement qui se déroulait sous ses yeux. Les vêtements de l'homme se déchirèrent à mesure que sa poitrine gonflait, que ses bras et ses jambes s'allongeaient et prenaient du volume. Il arracha sa montre en or et la laissa tomber à côté de lui. Des poils noirs, fins et brillants, poussèrent partout sur son corps, épaississant comme une mousse. Ses chaussures furent réduites à l'état de lambeaux par ses pieds griffus. Levant le bras, il se débarrassa des restes de sa chemise et de sa veste et, d'un revers de main, fit tomber les morceaux déchiquetés de son pantalon. L'inévitable rugissement rauque monta de sa poitrine.

Reuben plissa les yeux : ses bras étaient plus petits et plus courts que les siens, mais comment deviner sa puissance et son adresse ? En revanche, ses pattes, de même que ses pieds, étaient énormes. Ses membres inférieurs étaient plus épais que ceux de Reuben, c'est du moins ce qu'il lui semblait.

Laura se rapprocha de Reuben. Du coin de l'œil, il la voyait près de l'âtre, la hache toujours levée au-dessus de l'épaule droite.

Reuben se campa sur ses appuis ; il inspira et descendit chercher en lui la force qu'il savait posséder.

Tu te bats non seulement pour ta vie, mais pour celle de Laura aussi, pensa-t-il.

L'homme avait gagné une trentaine de centimètres. Sa crinière noire lui faisait comme une cape, mais il était loin d'être aussi grand que le Reuben loup-garou. Son visage avait perdu toute expression identifiable de sympathie : ses yeux étaient petits et porcins, et sa bouche avait fait place à un museau aux longs crocs incurvés.

Une langue rose pointa derrière ses dents blanches tandis qu'il faisait jouer ses puissantes cuisses. Tout son pelage était noir, même le sous-poil ; et ses oreilles de loup, pointues, hideuses, firent frémir Reuben, car il craignait d'avoir les mêmes.

Rester calme, telle était l'unique pensée de Reuben. Rester calme. Une fureur l'habitait, mais pas de celles qui donnent frissons et tremblements, qui coupent bras et jambes. Non, au contraire.

Quelque chose fait hésiter cet être... quelque chose qui ne lui convient pas. Avance encore d'un pas.

Ce qu'il fit, et la noire créature lupine recula.

– Et alors, maintenant ? Tu crois que tu vas te débarrasser de moi ? demanda Reuben. Tu crois pouvoir me supprimer à cause de ton erreur ?

– Je n'ai pas le choix, dit l'autre d'une voix sonore et profonde de baryton. Je te l'ai dit.

Jamais cela n'aurait dû arriver. Si j'avais su, je t'aurais achevé avec les autres, les coupables. Mais tu sais sans doute combien il est déplaisant de verser le sang d'un innocent. Quand je me suis rendu compte de mon erreur, je t'ai épargné. Il y a toujours une probabilité, tu sais, pour qu'on ne transmette pas le « chrisme », pour que la victime s'en remette ; ou qu'elle meure peu après. C'est ce qui arrive très souvent. La victime meurt et voilà...

– Le chrisme ? C'est comme ça que ça s'appelle ? demanda Reuben.

– Oui, le chrisme, c'est le nom que nous utilisons depuis des siècles. Le don, le pouvoir..

Il y a cent mots anciens pour ça... Quelle importance ?

– « Nous » ? demanda Reuben. Tu as dit « nous »... Combien y a-t-il de créatures comme nous ?

– Oh, je sais que tu brûles de curiosité pour ce que je pourrais t'apprendre, répondit la créature avec un discret mépris.

Son débit conservait une tranquillité exaspérante.

– Je me souviens de ma propre curiosité, autrefois, plus que du reste. Mais pourquoi te dirais-je quoi que ce soit... puisque je ne peux te laisser en vie ? À qui devrais-je faire plaisir, à toi ou à moi ? Il m'est plus facile de me montrer gentil avec toi puisque je vais te tuer, crois-moi. Je n'ai pas l'intention de vous faire souffrir, ni l'un ni l'autre. Absolument pas.

C'était grotesque, cette voix distinguée, policée sortant d'une face aussi bestiale. Alors voilà l'image que je donne, pensa Reuben. Je suis aussi hideux et monstrueux que ça.

– Maintenant, tu vas laisser partir cette femme, ordonna Reuben. Elle pourra prendre ma voiture. S'éloigner d'ici...

– Non, je ne laisserai pas partir cette femme, ni maintenant ni jamais, rétorqua la bête, qui poursuivit avec une parfaite égalité de ton. C'est toi qui as scellé son destin, pas moi, en lui révélant le secret de ce que tu es.

– Le secret de ce que je suis, je ne le connais pas, protesta Reuben.

Il cherchait à gagner du temps, calculait. Comment l'attaquer au mieux ? Où était-il le plus vulnérable ? L'était-il, d'ailleurs ? Il fit un pas en direction de la bête et, à sa grande surprise, celle-ci, d'instinct, recula.

– Tout cela n'a d'ailleurs aucune importance, affirma la bête. C'est ça qui est terrible.

– Pour moi, ça en a, rectifia Reuben.

Quel sinistre spectacle offraient-ils à Laura, ces deux monstres engagés dans une joute verbale ? À nouveau, Reuben avança et, à nouveau, la bête céda du terrain.

– Tu es jeune, tu as soif de vivre, dit-elle en pressant à peine ses paroles, soif de pouvoir aussi.

– Nous avons tous soif de vivre, reprit Reuben sans hausser le ton. C'est la vie qui le veut. Si on n'a pas soif de vivre, on ne mérite pas de vivre.

– Ah, mais toi, tu as vraiment très soif, dirait-on, insista la bête, caustique. Crois-moi, je ne prends aucun plaisir à exécuter quelqu'un ainsi.

Dans la lumière du foyer, ses petits yeux sombres jetèrent des éclairs malveillants.

– Si tu ne m'exécutes pas, que se passera-t-il ?

– Je suis responsable de toi, de tes hauts faits, dit l'autre avec dédain. À présent, tout le

monde réclame à cor et à cri qu'on te fasse prisonnier, qu'on t'encage, qu'on te narcotise, qu'on te laboratorise, qu'on t'observe au microscope.

De nouveau, Reuben avança, mais la créature ne bougea pas et leva une patte comme pour le repousser. Piteux geste défensif. Des petits signaux comme celui-ci, combien Reuben en recevait-il ?

– J'ai fait ce qu'il m'a semblé naturel de faire, se justifia Reuben. J'ai entendu les voix, les voix m'appelaient, j'ai flairé l'odeur du mal et je l'ai suivie. Ce que j'ai fait, je l'ai fait aussi naturellement que je respire.

– Non, crois-moi, fit l'autre, pensif, je suis très impressionné. Tu n'imagines pas combien trébuchent, défaillent, trépassent dans les toutes premières semaines. C'est tellement imprévisible. Rien là-dedans n'est prévisible. Personne n'a la moindre idée de ce qui va se passer quand le chrisme va atteindre les cellules progénitrices pluripotentes.

– Explique-moi ça, demanda Reuben comme pour lui-même. Qu'est-ce que ce chrisme ? Il se rapprocha, et la créature recula encore, comme incapable de faire front. Ses cuisses étaient toujours contractées et ses bras, légèrement incurvés le long de ses flancs.

– Non, dit froidement la bête. Si seulement tu avais un petit peu plus de retenue, un petit peu plus de sagesse...

– Alors c'est ça qu'on me reproche, hein ? demanda Reuben calmement.

Il reprit son avancée et la bête fit deux pas en arrière. Elle était proche du mur lambrissé.

– Mais où étais-tu quand le chrisme a commencé à opérer ? Où étais-tu pour me guider ou me conseiller, pour m'avertir de ce qui pouvait m'attendre ?

– Parti depuis belle lurette, dit la bête avec, pour la première fois, un accent de réelle impatience. Tes exploits, proprement fabuleux, m'ont rattrapé à l'autre bout du monde. Et maintenant tu vas mourir à cause d'eux. En valaient-ils la peine ? Dis-le-moi. Ont-ils été l'apogée de ton existence ?

Reuben ne répondit pas.

C'est maintenant, pensa-t-il, maintenant qu'il faut passer à l'attaque.

Mais la bête poursuivit.

– Ne crois pas que ça ne me déchire pas le cœur, assura-t-elle en découvrant ses crocs dans un horrible sourire. Si je t'avais choisi pour recevoir le chrisme, tu aurais été admirable, le meilleur des Morphenkinder, mais je ne t'ai pas choisi. Tu n'es pas un Morphenkind. Un être odieux, détestable, une injure, voilà ce que tu es !

Sa voix, malgré la colère, restait étale.

– Jamais je ne t'aurais choisi, ni même remarqué. Depuis, tu t'es fait remarquer du monde entier. Mais maintenant, c'est terminé !

Voilà que c'est lui qui joue la montre, pensa Reuben. Pourquoi ? Sait-il qu'il ne peut pas gagner ?

– Qui t'a désigné pour garder cette maison ? demanda Reuben.

– Quelqu'un qui ne tolérera pas ce qui s'est passé. Et surtout pas ici, surtout pas, soupira-t-il. Et toi, toi méprisable jeune homme, toi tu as mis la main sur Marchent, saprécieuse Marchent, et Marchent est morte...

Ses yeux frémirent et, à nouveau, sans un mot, il montra ses dents et ses crocs.

– Qui est-ce ? Comment connaît-il Marchent ?

– C'est toi qui as causé sa mort, dit la créature d'une petite voix.

Un long grondement sourd s'échappa d'elle.

– Je me suis détourné à cause de vous, pour ne pas vous espionner, toi et Marchent...

toi et tes prouesses, et, entre-temps, la mort a frappé Marchent ! Tout ça à cause de toi !

Tant que je serai en vie, tu n'auras aucun répit.

Ces mots mirent Reuben en fureur, mais il avança encore.

– Felix Nideck ? C'est lui qui t'a dit de garder la maison ?

La bête se figea, épaules levées, bras pliés. Le même long grondement se fit entendre.

– Tu crois arranger ton cas avec ces questions ? ricana la créature.

Elle eut un grincement de mépris, tout aussi éloquent que ses paroles, avant de rugir :

– J'en ai terminé avec toi !

Reuben lui sauta dessus toutes griffes dehors, lui frappa la tête contre le lambris sombre et s'élança vers sa gorge.

Dans un grognement de révolte, le monstre frappa Reuben du pied et, de ses puissantes pattes, se déchaîna contre son visage. Il le tenait à distance avec une force d'airain.

Reuben l'attira violemment à lui par les poils de sa crinière avant de le projeter contre la pierre de la cheminée. La bête émit un rugissement étranglé. Elle lui laboura les bras de ses terribles griffes et, du genou, le frappa à nouveau, cette fois au bas-ventre, avec une force incroyable.

Reuben en eut le souffle coupé. Il recula en vacillant. Tout devint sombre. Il sentit la créature l'empoigner à la gorge, des griffes s'enfoncer loin dans sa fourrure à la recherche de sa chair endurcie, une haleine chaude lui balayer le visage.

Dans un déluge de grondements, Reuben se libéra : du dos de ses pattes, il asséna deux coups monstrueux sur l'intérieur des bras de la créature, qui lâcha prise.

À nouveau, Reuben la repoussa en arrière et, à nouveau, la tête du monstre alla heurter le mur. Instantanément, celui-ci reprit ses esprits et se jeta sur Reuben en le catapultant devant lui de ses puissantes cuisses, en le repoussant de ses antérieurs et en l'envoyant à terre où il se retrouva à quatre pattes.

En se relevant, Reuben décocha une droite qui laissa la créature sonnée. Mais celle-ci se jeta de nouveau sur lui, ses mâchoires le frôlèrent avant de se refermer sur sa gorge.

Reuben sentit monter la douleur, une douleur sans commune mesure avec celle qu'il avait éprouvée la première fois. Au comble de la fureur, il releva son adversaire à coups de patte, le remit à distance. Il sentait le sang couler, chaud. Il était debout et, cette fois, c'est lui qui, sauvagement, lacéra le monstre, le roua d'autant de coups de pied qu'il avait reçus, lui stria le visage de ses griffes, lui entailla l'œil droit. Dans un mugissement, la créature fit pleuvoir sur Reuben une grêle de coups, mais celui-ci repartit à l'assaut et lui planta ses dents dans la joue. Ses crocs s'y enfoncèrent sans résistance, sa mâchoire broya l'os de la pommette et la créature hurla de douleur.

Je n'aurai pas le dessus, pensa furtivement Reuben, mais lui non plus. À nouveau il sentit l'impact d'un genou, d'un pied, et des bras d'acier qui le repoussaient. Tous deux s'éloignèrent du mur comme un couple de danseurs. Tenir bon ! Tenir bon !

Dans un grognement féroce, Reuben déchira la chair de ses dents comme il avait déchiré celle du puma et, à cet instant, il sut que jamais jusqu'alors il n'avait osé donner libre cours à toute la sauvagerie désormais présente en lui. Mais à cet instant il le fallait, sous peine de mort.

Sans trêve, les griffes de sa patte gauche harcelaient le monstre, son orbite ensanglantée, tandis que ses maxillaires douloureux lui étreignaient la face.

La créature glapissait, jurait, dans une langue que Reuben ne comprenait pas.

Et soudain, elle fut inerte. Les bras d'acier retombèrent. Un gargouillement sonore sortit d'elle.

Reuben vit son unique œil fixer le vide tandis qu'elle s'affaissait, sans toutefois tomber.

Il la relâcha, relâcha son visage déchiré et sanguinolent.

De son œil valide, le monstre fixait le plafond, désespéré, tandis que l'autre orbite déversait du sang par saccades. Juste derrière se tenait Laura, le regard rivé sur lui.

Lorsque le corps bascula, Reuben vit, enfoncée à l'arrière de son crâne, la hache.

– Je le savais ! rugit la bête. Je le savais ! Je le savais...

Elle poussa une plainte rageuse. Dans un désordre de gestes, elle chercha à attraper derrière elle le manche de la hache, mais ne parvint pas à commander ses antérieurs, à faire cesser leur tremblement, à poser ses pattes sur ce manche. De sa bouche béante, s'écoulait une mousse sanglante. La créature tourna en rond en titubant pour éviter de tomber, déchaînée, hurlant, grinçant des dents.

Empoignant le long manche, Reuben sortit le fer et, tandis que la créature chancelait, le lui asséna de toutes ses forces sur la nuque. Fendant crinière et fourrure, la lame s'encastra dans la chair jusqu'au milieu du cou. Le monstre se tut, mâchoire pendante, bavant, ne faisant entendre qu'un faible sifflement.

D'un mouvement sec, Reuben récupéra l'arme et, de nouveau, l'abattit à toute volée. Par chance, la lame ressortit cette fois de l'autre côté et la tête de la créature, tombant vers l'avant, rebondit sur le sol.

Comme mû par un réflexe, Reuben l'attrapa par son épais pelage et la lança dans le feu. Le corps, comme dégonflé, s'affaissa lourdement sur le tapis oriental.

Laura émit un chapelet de cris haletants. Il la voyait devant les flammes, courbée, gémissant, se balançant, montrant le feu. Puis, tombant à la renverse, elle percuta le fauteuil le plus proche et s'effondra au sol.

Comme une possédée, elle s'écria :

– Reuben, sors-la du feu, sors-la du feu ! Je t'en prie, pour l'amour du ciel !

Les flammes léchaient la tête, léchaient son œil fixe et sanglant. Sans réfléchir, Ruben l'arracha aux bûches enflammées et la laissa choir sur le sol. La fumée qui s'en dégagait ressemblait à de la poussière. Dans les mèches recroquevillées brillaient quelques étincelles éparses.

Ce n'était plus qu'une masse gonflée et rougie, une masse informe, mêlée de sang, aveugle. Et morte.

Vienne la poésie, viennent les fantasmes, vienne l'imagination débridée, viennent les songes ! Les poils noirs et luisants commencèrent à se détacher de la tête et du corps gisant à un mètre de là. Ils tombaient, tandis que la tête rétrécissait, le corps aussi, et,

dans un nid de poils, de poils qui se dissolvaient autour d'eux et sous eux, le corps et la tête redevenaient ceux d'un homme, nu, écorché, exsangue et sans vie.

Reuben tomba à genoux et s'assit sur ses talons. Tous ses muscles le faisaient souffrir. Ses épaules aussi. La chaleur de son visage lui était presque insupportable.

Donc, je ne suis pas un Morphenkind. Je suis un être odieux, détestable, une injure. Mais cette injure à son espèce vient quand même d'abattre ce Morphenkind, certes avec un peu d'aide, celle de sa bien-aimée et de sa hache.

Laura fondit en larmes avec un tel abandon qu'on aurait dit qu'elle riait, incapable d'endiguer cette éruption de sanglots. Elle s'agenouilla à ses côtés et il la prit dans ses bras. Il vit le sang qui, partout, maculait son vêtement blanc, ses cheveux.

Mais il la tint tout contre lui, la caressa, tenta de la calmer. Son chagrin était déchirant. Elle continua de pleurer, mais sans faire le moindre bruit.

Reuben l'embrassa tendrement sur le sommet du crâne et le front. Levant une phalange de sa patte, il lui toucha les lèvres. Elle était souillée de sang. Que de sang... C'était innommable.

– Laura... murmura-t-il.

Elle se cramponnait à lui comme si elle se noyait, comme si une vague invisible risquait de l'emporter.

À présent, la dépouille de l'homme avait perdu tous ses poils, à croire qu'ils n'avaient jamais existé. Seule une poussière épaisse, à peine visible, le recouvrait, de même que le tapis autour de lui.

Un long moment, ils restèrent silencieux. Peu à peu, les larmes de Laura se dissipèrent. Épuisée d'avoir tant pleuré, elle retrouva enfin son calme.

– Il faut que je l'enterre, dit Reuben. Il y a des pelles dans la remise.

– L'enterrer ! Reuben, mais tu ne peux pas !

Laura leva les yeux vers lui, comme si elle s'éveillait d'un cauchemar. Du dos de la main, elle s'essuya le nez.

– Reuben, tu ne peux pas l'enterrer comme ça. Tu comprends bien tout l'intérêt, tout le prix que ce corps représente... pour toi !

Elle se mit sur ses pieds et considéra l'homme, mais d'un peu loin, comme si elle avait peur de s'en approcher. La tête était maintenant sur le côté, l'œil gauche mi-clos et jaunâtre, la chair du visage et du corps légèrement jaunâtre elle aussi.

– Il y a dans les cellules de ce corps tous les secrets de ce pouvoir, expliqua Laura. Si jamais tu veux trouver quelque chose, si jamais tu veux savoir, eh bien, tu ne peux pas te débarrasser de lui. C'est impensable.

– Et qui va l'examiner, ce corps, Laura ? demanda Reuben.

Il était si exténué qu'il craignait une transformation prématurée. Or il avait besoin de cette énergie, afin de creuser un trou assez profond pour accueillir cet être.

– Qui va procéder aux biopsies sur les organes, reprit-il, retirer le cerveau, faire l'autopsie ? Moi pas, j'en suis incapable. Toi aussi. Alors qui ?

– Mais il doit bien y avoir un moyen de le conserver, de le protéger pour qu'un jour quelqu'un puisse s'en charger.

– Quel moyen ? demanda Reuben. Le mettre dans un congélateur ? Pour que quelqu'un tombe dessus et qu'on fasse le lien avec nous ? Tu proposes sérieusement de cacher ce corps dans cette maison, là où nous vivons ?

– Je ne sais pas, dit-elle, à bout d'arguments. Mais, Reuben, tu ne vas tout de même pas prendre ce cadavre, ce cadavre mystérieux, et le confier à la terre, tu ne peux pas l'enterrer comme ça. Quand même, c'est un organisme inimaginable dont personne ne sait rien. Il permettrait de comprendre...

Elle s'interrompit et se tut un instant. Ses cheveux pendaient de part et d'autre de son visage, comme un voile.

– On ne pourrait pas le mettre quelque part... où quelqu'un d'autre pourrait le trouver ? Je veux dire, à des kilomètres d'ici.

– Pourquoi, dans quel but ? demanda Reuben.

– Et si on le trouvait, qu'on l'analysait et qu'on lui attribuait tous les meurtres qui ont été commis ?

Elle regarda Reuben.

– Réfléchis-y une minute. Ne dis pas non. Cette créature a essayé de nous tuer. Imagine qu'on la laisse le long de l'autoroute, bien en vue. Qu'est-ce qui se passerait s'ils trouvaient une combinaison anormale d'ADN humain et de fluides de loup... le « chrisme », comme il disait...

– Laura, la composante mitochondriale de l'ADN montrerait que ce n'est pas cet individu qui a massacré les autres, expliqua Reuben. Même moi, je sais ça.

À nouveau, ses yeux se portèrent sur la tête. Elle avait l'air encore plus ratatinée qu'avant et semblait foncer légèrement, comme un fruit pourrissant. Le corps aussi rétrécissait, s'assombrissait, le tronc en particulier, et les pieds n'étaient déjà plus que des moignons. De simples moignons.

– Et tu te rends compte de ce que cette créature nous a dit ? demanda Reuben en détachant les mots. Il m'a condamné à mort pour les problèmes que j'ai causés, pour mes « hauts faits », comme il a dit, pour avoir attiré l'attention. Or ces créatures-là exigent de la discrétion... pour elles, c'est vital. Et comment crois-tu que les autres Morphenkinder prendraient la chose si je balançais son corps sans cérémonie dans la nature ? Car il y en a d'autres, Laura ! Finalement, cette créature nous aura appris pas mal de choses.

– Tu as raison, sur toute la ligne, acquiesça-t-elle.

Elle aussi suivait l'insensible transformation du corps et de la tête.

– Je jurerais qu'il est en train de... disparaître, poursuivit-elle.

– Oui, de se ratatiner, de se dessécher.

– De disparaître, répéta-t-elle.

Elle revint vers lui et s'assit à ses côtés.

– Regarde ça, fit-elle. À l'intérieur, les os se désintègrent. Il s'aplatit. J'ai envie de le toucher, mais je ne peux pas.

Reuben ne répondit pas.

Le corps et la tête se dégonflaient, s'affaissaient. Laura avait raison. La chair avait désormais un aspect poreux, poudreux.

– Regarde ! s'exclama-t-elle. Regarde le tapis. Regarde où le sang...

– Je vois, murmura-t-il.

À la surface du tapis, le sang formait comme une pellicule. Et ce vernis se craquelait silencieusement en millions d'infimes fragments. Le sang se transformait en d'innombrables écailles. Et les écailles se volatilisaient.

– Regarde, regarde sur ta chemise de nuit...

Là aussi, le sang, après avoir formé une croûte, s'écaillait. Elle froissa la flanelle, la brossa. Elle alla chercher d'ultimes flocons restés accrochés à ses cheveux. Tout s'effritait.

– Alors je vois, fit Reuben. Je comprends. Je comprends tout...

Il était pétrifié.

– Tu comprends quoi ? demanda-t-elle.

– Pourquoi ils n'arrêtent pas de dire que l'Homme-Loup est un humain. Tu ne vois pas ? Ils mentent. Ils n'ont pas de preuve, ni de ça ni du reste. Voilà ce qui nous arrive à nous, à toutes nos particules, à tous nos fluides. Ils n'ont pas d'échantillons de l'Homme-Loup. Ils ont prélevé des échantillons sur les scènes de crimes et, sans doute avant même la fin des analyses, ils n'étaient plus bons : ils se sont dissous, ils se sont dissous comme ça...

Il s'approcha au ras du sol et se pencha sur la tête. Le visage s'était affaissé. La tête formait une petite flaque sur le tapis. Il la renifla : décomposition, odeur humaine, odeur animale – un mélange, subtil, très subtil, extraordinairement subtil. Était-il lui-même ainsi, inodore aux autres, ou seulement à ceux de son espèce ?

Il se rassit sur ses talons et considéra ses propres pattes, les coussins moelleux qui avaient remplacé ses paumes, les griffes d'un blanc éclatant si faciles à rétracter et à sortir.

– Tout, tout le tissu produit par la transformation, constata-t-il, se dissout. En fait, il se déshydrate et se décompose en particules trop fines pour qu'on puisse les voir et surtout les mesurer, même avec tous les produits chimiques ou les conservateurs possibles et imaginables. Ah, mais ça explique tout ! Les contradictions ridicules des responsables de Mendocino, et des labos de San Francisco. Maintenant, je comprends ce qui s'est passé.

– Je ne te suis pas.

Il lui parla de l'échec des analyses réalisées sur lui à l'hôpital central. Ils obtenaient des résultats mais s'apercevaient ensuite que le prélèvement d'origine était devenu inutilisable, ou contaminé, ou avait disparu.

– Au début, avec mes tissus, peut-être que le processus de dissolution était plus lent. J'étais encore en phase d'évolution. Ce qu'il nous a dit, ce type, sur les cellules... tu te souviens...

– Absolument. Il a parlé de cellules progénitrices pluripotentes, des cellules que nous avons tous dans le corps. À l'état embryonnaire, nous sommes de minuscules amas de cellules progénitrices pluripotentes. Ensuite, ces cellules reçoivent des signaux chimiques pour se différencier de diverses manières : pour devenir des cellules de tissu cutané, d'yeux, d'os...

– Oui, bien sûr, dit-il. Les cellules souches sont des cellules progénitrices pluripotentes.

– Tout à fait, confirma-t-elle.

– Donc nous avons tous encore ce genre de cellules en nous.

– Oui.

– Et le fluide du loup, le chrisme, il a fait en sorte que ces cellules se différencient pour me transformer en Morphenkind, en ceci...

– Le chrisme, reprit-elle, doit être dans la salive, c'est un terme métaphysique qui désigne une toxine ou un sérum présent dans les liquides biologiques du Morphenkind et qui déclenche une série de réactions glandulaires et hormonales responsables d'un nouveau type de croissance.

Il approuva d'un signe de tête.

– Et tu disais que, même juste après avoir été mordu, donc pendant que tu étais encore en phase d'évolution, les analyses échouaient.

– Plus lentement, mais oui, les échantillons ne donnaient rien. Ils avaient une durée de vie suffisante pour renseigner sur les hormones, et sur les taux faramineux de calcium dans mon organisme, mais au final, d'après ma mère, le labo se retrouvait sans aucun résultat.

Plongé dans ses réflexions sur ce point, il resta muet un long moment.

– Ma mère en sait plus long qu'elle veut bien le dire, reprit-il. Elle a dû constater, après la deuxième batterie de tests, que ce qui provoquait la destruction des échantillons se trouvait dans mon sang. Elle ne pouvait pas m'en parler. Peut-être a-t-elle voulu me protéger. Va savoir ce qu'elle redoutait. Oh, maman... Mais elle savait. Et quand les autorités l'ont recontactée en lui réclamant un nouvel échantillon de mon ADN, elle a refusé.

Il se sentit accablé de tristesse de ne pouvoir en parler avec Grace, de ne pouvoir lui soumettre toutes ces questions. Il aurait tant aimé recueillir ses conseils bienveillants, mais de quel droit aurait-il pu y prétendre ?

Toute sa vie, Grace avait sauvé des vies. Elle ne pouvait vivre sans sauver de vies. Il n'allait donc pas solliciter maintenant sa compassion et sa complicité pour ce qui lui arrivait. Il avait déjà fait assez de mal en mêlant Laura à tout cela. En troublant le sommeil de Jim pour le restant de ses jours.

– Tu comprends ce que ça signifie ? demanda Laura. Tous ces discours à la télé sur l'ADN humain, la manipulation des preuves...

– Et comment que je comprends ! C'est du vent, tout ça, fit-il en hochant la tête. Je te l'avais dit, c'est du vent. Ils n'ont pas l'ombre d'une preuve contre moi, rien.

Ils se regardèrent.

Reuben porta sa main à la fourrure de son cou, là où le monstre l'avait mordu lors de son attaque la plus nette et la plus dangereuse. Nulle trace de blessure. Et le sang avait disparu.

Leurs yeux se posèrent sur la tête et le corps de l'homme. On aurait dit à présent des tas de cendres qu'un coup de vent aurait pu disperser. Mais même cette cendre devenait plus légère, plus ténue.

Sur le vêtement de Laura ne subsistaient plus que des traces grises, comme des traînées de poussière.

Ils poursuivirent leur observation pendant un quart d'heure encore. Il ne restait plus rien désormais du monstre, si ce n'est quelques traces sombres sur le tapis, qui s'évanouissaient dans les fleurs roses et les entrelacements de feuilles vertes.

Même le fer de la hache était immaculé, comme s'il n'avait jamais porté un coup.

Reuben ramassa les vêtements déchirés de la créature. Il n'y trouva rien de personnel, aucune pièce d'identité, rien dans les poches de la veste ni dans celles du pantalon.

Les chaussures étaient des mocassins de prix, souples, sans talon et de petite taille. La veste et le pantalon portaient des étiquettes de Florence. De la belle qualité. Mais rien pour identifier l'homme et renseigner sur sa provenance. De toute évidence, il était venu là en se tenant prêt à retirer ses vêtements ; cela pouvait signifier qu'il avait un pied-à-terre et un véhicule à proximité. Restait cependant une chose : la montre-bracelet. Où était-elle ? Sur le motif fleuri du tapis, elle passait presque inaperçue.

L'ayant ramassée, Reuben examina son vaste cadran à chiffres romains ; puis il regarda le dos. Un nom, *MARROK*, y était gravé en lettres capitales.

– Marrok... murmura-t-il.

– Ne la garde pas.

– Pourquoi pas ? demanda Reuben. Tous les indices ont disparu. Y compris ceux qui pouvaient se trouver sur cette montre : empreintes, fluides, ADN...

Il la posa sur le manteau de la cheminée. Il n'avait pas envie d'argumenter, mais il ne pouvait pas la détruire. En réalité, c'était tout ce qu'il possédait comme indice sur l'identité de la bête.

Ils mirent les restes de vêtements au feu et les regardèrent brûler.

Reuben était maintenant en proie à une douloureuse lassitude. Mais il lui fallait réparer la porte d'entrée et ses serrures cassées avant de retrouver la peau de Reuben Golding, lui qui savait à peine se servir d'un tournevis et enfoncer un clou.

Il s'y mit avec Laura. Cela leur prit beaucoup plus de temps que prévu, mais Laura s'y entendait pour combler les trous de vis élargis en les bourrant de petits éclats de bois afin d'ancrer les vis de fixation des serrures. Ils en vinrent finalement à bout. Le reste, Galton s'en occuperait.

Il fallait qu'il dorme... que la transformation advienne, mais il avait l'impression de lui-même la retenir. Et il avait un peu peur de sa venue, d'être affaibli et incapable de se défendre si une autre de ces créatures surgissait.

Il n'était plus en état de réfléchir, d'analyser, d'absorber quoi que ce soit. Chrisme, Morphenkinder... À quoi bon ces termes fleuris ? Le plus inquiétant, c'étaient les autres. Comment allaient-ils réagir en apprenant que ce Morphenkind-là avait été éliminé ?

Il pouvait très bien y en avoir toute une tribu, voire une espèce entière... Et Felix Nideck avait dû en faire partie, mais peut-être était-il encore en vie, encore Morphenkind lui-même. Sa Marchent... Felix était leur chef. C'est sans doute lui qui était passé prendre les tablettes. Ou cette créature s'en était-elle chargée ?

Reuben réfléchit. Il n'avait pas détecté d'odeur chez l'homme-loup venu les tuer ! Aucune, ni d'animal ni d'homme, aucune odeur du mal. Durant tout son combat avec la créature, nul remugle maléfique n'était venu l'enivrer, le stimuler. Cela signifiait peut-être que le Morphenkind mort n'avait pas repéré l'odeur du mal chez Reuben non plus, l'odeur de la méchanceté, l'odeur du goût de détruire. Était-ce pour cela qu'ils s'étaient battus avec tant de gaucherie, tant de désespoir ?

Et si je ne peux pas les repérer à l'odeur, je ne saurai pas s'ils sont ici, tout près.

Il n'en parlerait pas à Laura.

Lentement, il se leva et fit le tour de la maison.

Ni lui ni Laura ne comprenaient comment la créature était entrée. Ils avaient verrouillé toutes les portes. Et, en arrivant, Reuben avait vérifié les serrures de tout le premier étage.

Laura expliqua pourtant que le monstre l'avait découverte tandis qu'elle dormait dans la bibliothèque, qu'il l'avait réveillée par un flot continu de paroles, lui expliquant à voix basse pourquoi il devait lui donner la mort, malgré toute son aversion à verser le sang d'une innocente. Il lui avait dit détester tuer les femmes, avait tenu à ce qu'elle le sache, qu'elle sache aussi qu'il n'était pas « insensible » à sa beauté. Il l'avait comparée à une fleur qu'il lui faudrait piétiner.

Cette cruauté fit grimacer Reuben.

Peut-être s'était-il introduit par une fenêtre à l'étage... C'était concevable. Reuben passa dans toutes les pièces, même dans les petites chambres tournées au nord, vers la forêt qui bordait l'arrière la maison. Il ne trouva aucune fenêtre qui ne fût pas correctement fermée.

Pour la première fois, il fouilla tous les dressings, une penderie d'appoint et les salles de bains qui donnaient sur les quatre couloirs, mais sans trouver d'ouvertures ni d'escaliers secrets menant jusqu'au toit. Il passa en revue les mansardes situées des quatre côtés de la maison, mais dut constater là encore que les fenêtres étaient bien closes. Aucun escalier dérobé en vue. D'ailleurs, il voyait mal comment on aurait pu monter sur le toit.

Demain, se promit-il, il ferait le tour de la propriété en quête d'un éventuel véhicule que la créature aurait conduit jusque-là ou d'une cachette dans la forêt où elle aurait pu laisser un sac à dos ou un sac marin.

Le jour pointait.

Le changement n'était pas encore advenu.

Laura était dans la grande chambre lorsqu'il la trouva. Elle avait pris un bain, passé une chemise de nuit propre et brossé sa longue chevelure. Malgré la pâleur due à la fatigue, elle lui sembla aussi fraîche et tendre envers lui que d'habitude.

Mais, pendant plus d'un quart d'heure, il eut avec elle une violente dispute, considérant qu'elle devait s'en aller, prendre sa voiture et redescendre au sud, chez elle, dans les bois de Marin. Si Felix Nideck arrivait, s'il était leur chef, qui sait la force et l'astuce qu'il aurait ? Mais rien n'y fit. Laura ne partirait pas. Elle ne haussa la ton à aucun moment, ne gesticula pas. Mais elle ne céda pas.

– Ma seule chance avec Felix, c'est de l'intéresser, de lui parler, en somme de...

Il s'interrompit, trop fatigué pour poursuivre.

– Tu ne sais pas si c'est Felix.

– Oh, c'est forcément un des Nideck, dit-il. Forcément. Cette créature connaissait Marchent, nourrissait des sentiments protecteurs envers elle, avait été chargée de garder cette maison. Comment ça ne pourrait pas être un Nideck ?

Mais il restait tant de questions sans réponse.

Il entra dans la vaste cabine de douche et laissa l'eau couler sur lui un long moment. Elle entraîna le sang du puma en ruisselets rouge clair vers la grille d'écoulement en

cuivre. Mais cette eau, c'est à peine s'il la sentait. Son corps hirsute aspirait au courant glacé des torrents forestiers.

La matinée était éclatante. La vue depuis la fenêtre percée dans le mur de la douche était d'une clarté remarquable. Il voyait, à l'extrême gauche, la mer, pâle, incolore, miroitante sous le ciel blanc. Juste en face et à sa droite s'élevaient les falaises qui, en s'étendant vers le nord, masquaient la vue sur l'océan et ses alizés.

Peut-être y avait-il quelqu'un là-haut, sur les falaises, Felix Nideck, qui observait, attendant de venger la mort de Marrok.

Mais non. Si Felix se trouvait dans les parages, pourquoi Marrok serait-il venu ? Ce dernier n'avait pas caché qu'il redoutait son face-à-face final avec celui qui l'avait nommé gardien et qu'il avait à cœur de racheter son « erreur » avant cette rencontre.

Et si Felix Nideck était vivant, pourquoi avait-il permis que sa mort soit rendue officielle, que sa propriété soit léguée ?

Que d'interrogations...

Pense aux bonnes nouvelles. Tu n'as laissé sur les lieux aucune trace de ces rixes mortelles. Absolument aucune. Sur ce chapitre, tes craintes sont apaisées. Laura et toi n'avez désormais plus rien à redouter du « monde extérieur ». Enfin, presque. Il y a bien l'histoire de l'autopsie de Marchent – et de vos rapports intimes avant que ton ADN ait commencé à changer. Mais quelle importance puisqu'ils ne détiennent rien, rien du tout, au sujet de tes meurtres ?

Reuben n'avait plus du tout les idées claires.

Il s'entoura le corps de ses bras et appela la transformation. Il l'appela de toutes ses forces. Il sentait la chaleur frémir à ses tempes et son cœur battre plus vite dans ses oreilles.

Pars maintenant, laisse-moi, dissous-toi en moi et hors de moi.

Et cela se produisit, comme si son corps lui avait obéi, comme si le pouvoir l'avait adoubé. Ce modeste progrès faillit le faire pleurer. Alors même qu'il reprenait son aspect normal, le plaisir déferla malgré tout sur lui, l'asservit, l'étourdit... Les poils le quittèrent, il fut secoué de convulsions, traversé de frissons divins.

Lorsqu'il sortit, Laura l'attendait. Elle était allée lire un livre. Le petit ouvrage de Teilhard de Chardin qui avait appartenu à Felix – et que Margon lui avait offert. Reuben l'avait retrouvé dans sa poche de veste en transférant sa garde-robe de l'ancienne chambre de Felix à celle-ci.

– Tu as vu la dédicace ? demanda-t-il.

Elle lui dit que non. Il ouvrit le livre à la troisième page et le lui tint devant les yeux.

Pour toi,

mon cher Felix !

Nous avons survécu à cela,
nous pouvons survivre à tout.

Avec mon meilleur souvenir,

Margon,

Rome, 04

– Qu'est-ce que ça veut dire, selon toi, « Nous avons survécu à cela, nous pouvons survivre à tout » ?

– Je n'en ai aucune idée.

– Ce que ce livre veut dire, en tout cas, c'est que Felix est féru de théologie, qu'il s'intéresse au destin des âmes.

– Peut-être, ou peut-être pas.

Elle marqua une hésitation.

– As-tu conscience que...

– Que quoi ? demanda-t-il.

– J'hésite à dire ça, mais c'est quand même la vérité. Les catholiques, parfois, me paraissent un peu dérangés.

Il rit.

– C'est sans doute vrai, admit-il.

– Disons que Felix Nideck n'est peut-être pas catholique, reprit-elle avec gravité, et peut-être pas féru de théologie. Le destin des âmes lui est peut-être tout à fait indifférent.

Il hocha la tête en souriant. Mais il n'en croyait pas un mot. Il connaissait Felix. Il le connaissait assez bien. Assez pour l'aimer, et c'était beaucoup.

Elle passa un bras autour de Reuben et le poussa doucement vers le lit.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis se glissèrent sous les couvertures du grand lit et s'endormirent.

Jim arriva en fin d'après-midi.

Reuben était parti se promener en forêt avec Laura. Ils n'avaient pas trouvé de véhicule, ni de sac à dos, ni rien en relation avec Marrok. Et ils ne savaient toujours pas comment il était entré dans la maison.

À St Francis, Jim avait réussi à se libérer pour la soirée, ce qui était très rare, et il avait dissuadé Grace, Phil et Celeste de faire le voyage en leur promettant de monter voir lui-même pourquoi Reuben ne répondait pas au téléphone ni aux mails et si tout allait bien. Il avait certes le temps de rester dîner, mais tôt, car ensuite il devrait prendre la route pour rentrer.

Reuben dut admettre qu'il était heureux de le retrouver. Jim était en grande tenue d'ecclésiastique et son frère ne put s'empêcher de le prendre dans ses bras comme s'il ne l'avait pas vu depuis un an. Cela lui avait semblé si long. Et si dur : être resté séparé des siens aussi longtemps, c'était vraiment dur.

Après un tour du propriétaire plutôt sommaire, ils emportèrent avec eux une cafetière dans le salon du petit déjeuner qui s'ouvrait à l'est sur la longue cuisine et s'assirent pour parler.

Laura, ayant compris qu'il s'agirait d'une confession comme Reuben le lui avait expliqué, était montée répondre à des mails sur son portable. Elle avait choisi la première chambre située à l'ouest, derrière la grande, pour en faire son bureau, et ils allaient demander qu'on la lui débarrasse dès que possible. En attendant, elle y avait installé ses livres et ses papiers et s'y sentait infiniment bien, avec cette vue partielle sur la mer et cette autre, magnifique, sur les falaises boisées.

Reuben regarda Jim sortir la petite étole pourpre et la passer autour de son cou pour entendre sa confession.

– Est-ce sacrilège de ma part de te laisser faire ça ? demanda Reuben.

Un instant, Jim ne dit rien, puis, d'une voix toute douce, répondit sur le ton du conseil :

– Viens à Dieu avec les meilleures intentions.

– Bénis-moi, mon père, car j'ai péché. J'essaie de trouver le chemin de la contrition.

Tout en parlant, il regardait par la fenêtre qui s'ouvrait vers l'ouest, vers le bosquet dru mais délicat de chênes verts qui s'étalait en grisonnant jusqu'à la forêt de séquoias. Les arbres étaient épais et noueux et, en dessous, le sol, souple et parsemé de feuilles jaunes, vertes, brunes. Le lierre s'était déployé en force sur nombre de troncs massifs et jusque dans les branches torses et dardées.

La pluie avait cessé avant l'aube. Le ciel bleu luisait à travers la lourde ceinture de feuillages formée par les cimes. Et la chaude lumière du soleil qui arrivait de l'ouest frappait en biais les sentiers abrités par les arbres. Reuben resta un moment perdu dans ses pensées, les yeux posés sur ce spectacle.

Puis il se tourna et, les coudes sur la table et le visage entre les mains, il commença à parler. Il raconta à Jim absolument tout ce qui s'était passé. Il lui parla de l'étrange coïncidence autour des noms de Nideck et de Sperver. Il exposa tout dans les moindres

détails, quitte à l'épouvanter.

– Je ne peux pas te dire que j'ai envie de renoncer à ce pouvoir, lui confia-t-il. Je ne peux pas te dire ce que ça fait de traverser la forêt dans la peau de cette chose, de cette bête, de cette créature, qui peut galoper à quatre pattes sur des kilomètres et ensuite grimper, grimper, jusqu'au faite des arbres, sur des dizaines de mètres, dans la peau de cette bête qui satisfait si facilement ses désirs...

Jim avait les yeux humides, et son visage était comme brisé de tristesse et d'inquiétude. Mais il se contentait de hocher la tête, d'attendre patiemment, chaque fois que Reuben s'interrompait, qu'il reprenne.

– Tous les autres moments de la vie semblent bien fades à côté de ceux-ci, reconnut Reuben. Oh, que vous me manquez, maman et Phil, que vous me manquez ! Mais tout est fade...

Il raconta le puma dont il s'était délecté, la scène où, perché dans ce havre végétal, les jeunes fauves sanguinaires le guettaient d'en bas, son désir d'emmener Laura là-haut, dans ce sanctuaire. Comment faire éprouver à Jim l'attrait de cette existence ? Comment, d'un mot, résumer le merveilleux et même le sublime de ces instants pour entamer le masque tragique que son frère portait sur son visage ?

– C'est au-delà de ce que tu peux comprendre ?

– Je ne sais pas s'il est indispensable que je comprenne, nuança Jim. Revenons plutôt à ce Marrok et à ce que tu as appris.

– Mais tu ne pourras pas me pardonner si tu ne comprends pas, insista Reuben.

– Est-ce à moi de pardonner ? demanda Jim.

À nouveau, Reuben détourna le regard pour le porter, au-delà de l'allée gravillonnée, vers la chênaie, si proche, si touffue, si pleine d'ombres et de lumières.

– Donc, voici ce que tu sais à présent, résuma Jim. Il y a les « autres » et, parmi ces autres, peut-être Felix Nideck, même si tu n'en es pas sûr. Cet homme, Margon Sperver, pourrait être lui aussi un Morphenkind, auquel cas leurs noms seraient des indices intentionnels, comme tu le soupçonnes. Ces créatures possèdent une terminologie... chrisme, Morphenkinder, ce qui dénote une tradition, une présence de longue date dans les lieux. La créature a d'ailleurs laissé entendre qu'ils étaient là depuis longtemps. Tu sais que le chrisme peut rendre malade, peut tuer, et pourtant tu as survécu. Tu sais que tes cellules ont été modifiées et que, séparées de la force vitale qui est en toi, elles se désintègrent. Et quand cette force vitale est épuisée, le cadavre se désintègre. Et c'est pour cette raison que les autorités n'ont aucune piste à ton sujet.

– Oui, jusqu'ici c'est ça.

– Enfin, pas tout à fait. Ce Marrok a paru te percevoir comme un m'as-tu-vu, un destructeur en mal de publicité, une menace pour l'espèce, non ?

– Oui.

– Donc tu penses que « l'autre » ou « les autres » peuvent venir te tourmenter, voire te tuer, et tuer Laura en même temps. Tu as tué l'un d'entre eux, et peut-être veulent-ils te faire payer ce meurtre, et tout le reste.

– Je sais ce que tu vas dire, l'interrompit Reuben. Je sais ce que tu vas me conseiller. Mais il n'y a personne pour nous sortir de là. Personne. Et ne me dis pas d'appeler telle ou

telle autorité ! Ou de me confier à tel ou tel médecin. Car toute initiative de ce type signerait la fin de ma liberté et de celle de Laura, et la fin de notre vie !

– Mais que faire d'autre, Reuben ? Vivre ici et résister à ce pouvoir ? Résister à l'appel des voix ? Résister à la pulsion de partir en forêt et de tuer ? Et si l'envie te prenait d'embarquer Laura là-dedans, et si le chrisme, le sérum ou je ne sais quoi la tuait, puisque ce Marrok t'a bien dit que c'était possible ?

– J'y ai pensé, bien sûr, répondit Reuben. J'y ai pensé...

Et il disait vrai.

Il avait toujours pensé à ce cliché idiot des films d'horreur qui voulait que « le monstre » se cherche une compagne ou coure éternellement après un amour perdu. À présent, il le comprenait parfaitement. Il comprenait ce que signifiaient l'isolement, la marginalisation, la peur.

– Je ne nuirai pas à Laura, reprit Reuben. Laura ne souhaite pas ce don.

– Ce don, tu appelles ça un don ? Écoute, je suis quelqu'un qui a de l'imagination. J'en ai toujours eu. Je peux imaginer la liberté, la puissance...

– Non, tu ne peux pas. Tu ne veux pas. Tu t'y refuses.

– Très bien, donc je sais que je ne peux pas imaginer la liberté et la puissance et qu'elles possèdent apparemment un attrait qui dépasse mes rêves les plus délirants.

– Nous y voilà : les rêves délirants. Jamais tu n'as eu envie de mettre au supplice quelqu'un qui t'avait fait du mal ? Eu envie de le voir souffrir pour ce qu'il avait fait ? Ce supplice, j'y ai soumis ces ravisseurs, et d'autres.

– Tu les as tués, Reuben. Tu les as tués pour leurs péchés ! Tu as mis fin à leur destinée sur cette terre. Tu les as privés de toute possibilité de repentir, de rédemption. C'est cela que tu leur as enlevé. Tu leur as tout pris, Reuben. Tu as effacé à jamais les années de rachat qu'ils auraient pu vivre ! Cette vie, c'est non seulement à eux que tu l'as retirée, mais aussi à leurs descendants et même, mais oui, à leurs victimes, tu leur as volé ce qui aurait pu être une réparation.

Il se tut. Reuben avait fermé les yeux et appuyé son front sur ses mains. Il bouillait. Retiré la vie aux victimes ? Mais ils les massacraient, leurs victimes ! Il n'y aurait eu pour elles nulle « réparation ». Il y aurait eu la mort si Reuben n'était pas intervenu. Même les enfants du bus étaient en danger de mort, tous. Mais là n'était pas le problème, semblait-il. Il était coupable d'assassinat. Il ne pouvait le nier, et il n'éprouvait aucun remords.

– Écoute, je cherche à t'aider ! implora Jim. Je ne veux pas te condamner ou t'éloigner de moi.

– Ça n'arrivera pas, Jimmy.

C'est moi qui m'éloigne de toi, inexorablement.

– Tu ne peux continuer seul avec ce fardeau. Et cette femme, Laura, elle est belle et elle t'est dévouée. Et elle n'est ni puérile ni sottise, je l'ai bien vu. Mais elle n'en sait pas plus long là-dessus que toi.

– Elle sait ce que je sais. Et elle sait que je l'aime. Si elle n'avait pas frappé Marrok avec la hache comme elle l'a fait, je n'aurais peut-être pas pu m'en sortir...

Manifestement, Jim ne savait pas quoi répondre.

– Alors, qu'en dis-tu ? lui demanda Reuben. Qu'attends-tu de moi maintenant ?

– Je ne sais pas... Laisse-moi réfléchir. Essayer de trouver quelqu'un de confiance, capable d'étudier la question, de l'analyser, d'imaginer peut-être un moyen pour inverser le processus...

– L'inverser ? Jim, Marrok s'est évaporé ! « Car tu es poussière, et à la poussière tu retourneras. » Il a disparu. Tu crois qu'on peut inverser quelque chose d'aussi définitif ?

– Tu ne sais pas depuis quand cette créature possédait ce pouvoir.

– Ça, c'est autre chose, Jim. Un couteau ou un pistolet ne me fait rien. Si j'avais laissé quelques secondes de plus à cette créature, elle se serait retiré la hache de la tête, et son crâne, même son crâne, son cerveau, tout aurait guéri. Je l'ai décapitée. Personne ne peut survivre à ça. N'oublie pas, Jim, que j'ai survécu à une blessure par balle...

– Oui, je sais, Reuben, je m'en souviens. Je n'y croyais pas quand tu m'en as parlé, de ce coup de feu. J'avoue, je n'y croyais pas.

Il secoua la tête.

– Mais, dans la maison près du parc, on a retrouvé la balle dans un mur. C'est Celeste qui me l'a dit. On a retrouvé la balle et la trajectoire indiquait qu'elle avait été déviée, sans qu'on sache comment. Elle a traversé quelque chose avant de se loger dans le plâtre du mur. Or, sur cette balle, il n'y avait pas de trace de tissu organique, pas la moindre particule.

– Donc, que peut-on en conclure, Jim ? Que peut-on en conclure... au sujet de mon corps et de ma durée de vie ?

– Ne va pas t'imaginer que tu es immortel, Petit, dit Jim entre ses dents. Je t'en prie, ne va pas t'imaginer ça...

– Et si nous avons une longévité exceptionnelle, Jim ? Parce que, quand même, ce Marrok, j'ai eu la nette impression qu'il était sur terre depuis pas mal de temps...

– Pourquoi dis-tu cela ?

– À cause de ce qu'il a dit sur les souvenirs. Il se souvenait de sa curiosité, plus jeune, alors qu'il ne se rappelait rien d'autre. Je ne sais pas... J'avoue, c'est une hypothèse, je suis mes intuitions.

– Ça pourrait être le contraire, objecta Jim. Tu n'en sais rien. Mais, pour les examens de laboratoire, tu as raison. Maman dit qu'ils ne savent pas pourquoi, mais que les échantillons s'autodétruisent.

– Je le savais. Et maman sait qu'il s'est passé la même chose pour mes prélèvements.

– Ça, elle ne l'a pas dit. Mais maman sait quelque chose. Et elle a peur. Ça tourne à l'obsession, chez elle. Ce médecin russe, il doit arriver demain et l'emmener voir ce petit hôpital à Sausalito...

– Ça ne mènera à rien !

– Je sais, mais je n'aime pas ça. Moi, je veux que tu en parles à maman, mais ce médecin de Paris, ce qu'il a en tête, ça ne me plaît pas. À papa non plus. Il s'est violemment disputé avec maman, l'accusant de songer à t'interner de force.

– Quoi ?

– Écoute, je te dis ce que j'ai entendu. Maman et papa n'ont trouvé aucune trace de cet hôpital sur Internet, ni aucun médecin qui en aurait entendu parler.

– Mais elle a perdu la tête !

– Je ne pense pas que tu lui ferais beaucoup plus de mal en lui disant toute la vérité. Mais seul à seul avec elle, sans ce médecin parisien, même si on ne sait rien de lui. Reuben, ne va pas tomber entre les mains du privé. Comme scénario, c'est pire que tout ce que tu as pu imaginer.

– Entre les mains du privé !

Jim confirma d'un signe de tête.

– Ça ne me plaît pas, poursuivit-il. Et je ne sais pas si ça plaît vraiment à maman. Mais elle ne sait plus à quel saint se vouer...

– Jim, je ne peux pas lui en parler. Hôpital privé, hôpital public, peu importe. Avoir peur que son fils soit devenu un monstre est une chose... Se l'entendre confirmer en détail, ce serait trop. D'ailleurs, ça n'arrivera pas. Ce n'est pas la voie à suivre pour moi. Si c'était à refaire, je ne t'en parlerais pas.

– Ne dis pas cela, Petit.

– Écoute-moi. J'ai peur de la même chose que toi : que cette créature me consume, que je perde une à une mes inhibitions, qu'au final je perde toute lucidité et que je cède sans me poser de questions à ses appétits...

– Mon Dieu !

– ... mais Jim, je ne renoncerai pas sans me battre. Je ne suis pas mauvais, Jim. Je suis bon. Je le sais. Et mon âme aussi est bonne. Et je ne suis pas une créature dépourvue de conscience, d'empathie, de capacité à faire le bien.

Reuben posa sa main droite ouverte sur sa poitrine.

– Je le sais, là, à l'intérieur, poursuivit-il. Et je vais te dire autre chose.

– Je t'en prie.

– Je ne progresse plus, Jim. J'ai atteint une sorte de plateau. Ce don, je lui tiens tête, j'essaie de composer avec, je le découvre chaque fois un peu plus, mais je ne suis pas sur une mauvaise pente, Jim.

– Reuben, tu m'as dit toi-même que, par rapport à ce que tu pensais et ressentais une fois le changement accompli, tout le reste te paraissait fade ! Maintenant, tu me dis le contraire ?

– Mon âme n'est pas en péril, assura Reuben. Je te le jure. Regarde-moi et dis-moi que je ne suis pas ton frère.

– Tu es mon frère, Reuben. Mais ces hommes que tu as tués, c'étaient aussi tes frères. Bon sang, que dire pour mieux me faire comprendre ? La femme que tu as tuée était ta sœur ! Nous ne sommes pas des sauvages, bonté divine ! Nous sommes des êtres humains. Nous sommes de la même famille ! Enfin, pas besoin de croire en Dieu pour croire à cela ! Pas besoin de croire à une doctrine ou à un dogme pour savoir que ce que je dis est vrai !

– D'accord, Jimmy, du calme, du calme...

Reuben prit la cafetière et remplit la tasse de son frère.

Jim se cala dans son fauteuil en essayant de se reprendre, mais il avait les larmes aux yeux. Reuben ne l'avait jamais vu pleurer. Jim avait presque dix ans de plus que lui. À l'époque où Reuben commençait à tenir sur ses jambes, Jim était un adolescent, grand, intelligent et maître de lui. Reuben ne l'avait jamais connu enfant.

Jim avait tourné les yeux vers les bois. Le soleil de l'après-midi cheminait vers l'ouest et la maison projetait à présent une grande ombre sur les premiers bosquets, mais les rayons s'offraient au loin une somptueuse percée, là où les arbres remontaient vers l'orée sud de la forêt de séquoias.

– Et tu ne sais même pas ce qui déclenche la métamorphose, ni comment la maîtriser, murmura Jim, l'air presque absent, les yeux dans le vague, la voix éteinte. Est-ce qu'à partir de maintenant tu vas te transformer tous les soirs, jusqu'à la fin de tes jours ?

– C'est impossible, répondit Reuben. Cette espèce, les Morphenkinder, ils ne pourraient pas survivre s'ils se transformaient tous les soirs, s'ils vivaient comme ça. Il faut croire que ça ne se passe pas ainsi. D'ailleurs, ce changement, je suis en train de l'appivoiser. J'apprends à le déclencher et à l'arrêter. Cette chose, ce gardien, Marrok, lui, il changeait à volonté, en un clin d'œil, quand il se sentait prêt. J'apprendrai.

Jim soupira et secoua la tête.

Un silence tomba entre eux. Jim continuait de regarder la forêt. Cet après-midi d'hiver n'en avait plus pour bien longtemps. Reuben se demandait ce que Jim était capable d'entendre, quelles odeurs il pouvait détecter. La forêt vivait, respirait, haletait, chuchotait. La forêt embaumait la vie et la mort. Était-ce une forme de prière ? Était-ce un élan vers le spirituel ? Était-ce la spiritualité même ? Il aurait tant voulu en parler avec Jim, mais il ne le pouvait pas. Il ne pouvait pas le lui demander pour l'instant. Son regard se porta, au-delà de la chênaie, sur les séquoias qui, tout au fond, déployaient leur brume fantomatique. Le soir tombait dans des nuances de bleu. Lui-même se sentit dériver, s'éloigner de cette table, de cette conversation, de cette confession.

Soudain, la voix de Jim le rattrapa en douceur.

– C'est un endroit exceptionnel, ici. Mais il t'a coûté cher.

– Tu l'as dit !

Reuben pinça les lèvres en un sourire amer.

Il joignit les mains dans un geste de prière et récita un acte de contrition :

– Oh mon Dieu, je me repens du fond du cœur ; de tout mon cœur, je le jure, je me repens. Je Te demande de me montrer la voie. Mon Dieu, je Te demande de me montrer ce que je suis, l'être que je suis. Daigne me donner la force, malgré la tentation, de ne nuire à personne, de faire le moins de mal possible, et d'être une force d'amour en Ton nom.

S'il était sincère en prononçant ces prières, elles ne rencontraient toutefois pas en lui un profond écho. Il avait conscience du monde qui l'entourait, pour autant qu'il était capable de se le représenter, du grain minuscule qu'était la planète Terre qui tourbillonnait dans la galaxie de la Voie lactée, et de la place infime qu'occupait cette galaxie dans le vaste univers inaccessible à l'esprit humain. Il avait le sentiment angoissant de parler non à Dieu, mais à Jim, et pour Jim. Mais ne s'était-il pas adressé à Dieu d'une autre manière la nuit dernière ? Ne Lui avait-il pas parlé à sa façon en contemplant ce lieu de vie et de luttes qu'était la forêt, en ressentant, dans toutes les parcelles de son être, ce combat de tous les êtres vivants comme une forme de prière ?

Le silence était empreint de tristesse. Les deux frères étaient unis dans la tristesse. Reuben demanda :

– Crois-tu que Teilhard de Chardin pouvait avoir raison ? Que nous craignons que Dieu n'existe pas car nous sommes incapables d'appréhender spatialement l'immensité de l'univers ; nous craignons que sa personnalité s'y soit perdue, alors qu'il s'agit peut-être d'une super-personnalité qui unifie le tout, d'un Dieu super-conscient qui a doté chacun de nous d'une conscience évolutive...

Il s'interrompt. Il n'avait jamais vraiment excellé en théologie abstraite et en philosophie. Il avait faim de théories qu'il pouvait comprendre et au besoin reproduire, dans lesquelles le moindre composant, où qu'il soit dans les étendues semblait-il désolées de l'espace, avait un sens et un destin – jusqu'à Reuben lui-même.

– Reuben, répondit Jim, quand tu ôtes la vie à un seul être sensible, innocent ou coupable, tu vas à l'encontre de cette grande puissance rédemptrice... Et peu importe qui elle est et comment elle peut être décrite, tu annihiles son mystère et sa force.

– Oui, reconnut Reuben.

Son regard restait braqué sur les chênes qui, sous ses yeux, disparaissaient dans l'ombre.

– Je sais que c'est ce que toi, tu crois, Jim. Mais ce que j'éprouve en Morphenkind est différent. Ce que j'éprouve est indicible.

Reuben avait lancé les souris d'agneau du dîner avant même de partir dans les bois. La viande et les légumes avaient mijoté à petit feu tout l'après-midi.

Le temps pour Laura de préparer une salade particulièrement appétissante à base de laitue, de tomates et d'avocats assaisonnés de la plus délicate des huiles d'olive et d'herbes, et ils s'installèrent dans le salon du petit déjeuner où, comme à son habitude, Reuben dévora tout ce qui se présentait à lui tandis que Jim se contentait de picorer ici et là.

Laura avait mis une robe que Reuben trouvait démodée. Coupée dans un coton à carreaux jaunes et blancs, elle avait des manches aux poignets bien finis et des boutons blancs en forme de fleurs. Les cheveux de la jeune femme étaient dénoués et brillants. Et elle sourit spontanément à Jim en l'invitant à parler de l'église et de son travail.

Entre eux, la conversation s'engagea aisément ; ils parlèrent de Muir Woods et du travail de Laura sur le « sous-étage » – c'est-à-dire le sol de la forêt – et sur les moyens à employer pour éviter qu'il soit détruit par le piétinement permanent de milliers de promeneurs, assez légitimement désireux de découvrir par eux-mêmes l'incroyable beauté des séquoias.

Laura ne dit pas un mot sur son passé, et Reuben ne se sentait absolument pas le droit d'assombrir la conversation. Quant à Jim, il parla avec enthousiasme de la cantine de St Francis et du nombre de repas qu'ils espéraient servir cette année à Thanksgiving.

Auparavant, Reuben lui avait toujours donné un coup de main pour l'occasion, de même que Phil et Celeste, et Grace quand elle le pouvait.

Une profonde mélancolie s'abattit sur Reuben. Il n'y serait pas cette année, pensait-il. Et il ne serait pas à la maison pour Thanksgiving non plus, lorsque la famille se réunissait à dix-neuf heures autour du traditionnel repas.

De tout temps, Thanksgiving avait été un moment haut en couleur et convivial dans la maison de Russian Hill. Souvent, la mère de Celeste se joignait à eux et Grace n'hésitait pas à inviter un ou une interne de son service, surtout ceux qui étaient loin de chez eux. Chaque année, Phil composait pour l'occasion un nouveau poème, et un de ses anciens étudiants, un génial excentrique logé dans un foyer de Haight-Ashbury, avait pour habitude de débarquer et de s'incruster jusqu'à ce que, inévitablement, quelqu'un le titille sur son idée fixe, à savoir qu'une organisation clandestine de riches et de puissants œuvrait à la perte de la société, après quoi il sortait comme une furie.

Enfin, cette année, Reuben n'y serait pas.

Il raccompagna Jim à sa voiture.

Le vent marin s'était levé. Il était dix-huit heures et il faisait nuit. Jim était tendu et avait froid. Il promit d'expliquer au reste de la famille que Reuben avait besoin d'être seul, mais lui demanda de garder le contact.

Presque au même instant, Galton arriva dans son pick-up rutilant et, tout joyeux, annonça à l'instant où ses pieds touchaient les dalles que le puma qui avait tué son chien avait « eu son compte ».

Jim, avec sa politesse habituelle, manifesta un grand intérêt pour les propos de Galton. Ce dernier releva son col pour se protéger du vent et raconta encore une fois toute l'histoire de son chien, comment celui-ci lisait dans les pensées, flairait le danger, avait sauvé des vies, fait des miracles et, régulièrement, actionnait les interrupteurs avec ses pattes.

– Mais comment avez-vous appris que cette femelle puma était morte ? demanda Reuben.

– Ah, ils l'ont trouvée cet après-midi. Elle avait été marquée par des étudiants il y a quatre ans, à l'oreille gauche. C'est elle, à tous les coups, et, je ne sais pas qui lui a fait ça, mais il ne l'a pas ratée ! Il y a un ours qui traîne dans le coin, alors attention à vous, et la jolie petite dame aussi.

Reuben acquiesça d'un signe de tête. Il gelait sur place, mais Galton, dans sa veste en duvet d'oie, était indifférent au froid. Il n'en avait que pour le puma.

– Ils m'auraient donné une autorisation de battue, je l'aurais eue, cette saloperie. Mais non, pensez-vous, ils attendaient qu'elle ait tué quelqu'un et, croyez-moi, elle ne s'en serait pas privée.

– Et les petits ? demanda Reuben avec un rien de jubilation intérieure.

Il exultait secrètement d'avoir réglé son compte à ce félin, de l'avoir à moitié dévoré, et il éprouvait un plaisir sombre à savoir que Jim était au courant, mais qu'il ne pouvait rien dire et que Galton n'en saurait jamais rien. Il avait honte de ces sentiments, mais, surtout, il repensait au puma, au festin, à la tonnelle sous les arbres. Il était heureux, voilà tout.

– Bah, les petits, ils vont se séparer et trouver de nouveaux territoires. Il y en aura peut-être un qui va traîner dans le coin, on sait pas... Il y en aurait cinq mille, des bestioles comme ça en Californie. Il n'y a pas si longtemps, il y en a un qui s'est payé un petit tour en ville, au nord de Berkeley, juste devant les boutiques et les restaurants !

– Je m'en souviens, dit Jim. Il a semé la panique. Mais il faut que je me sauve. Ce fut un plaisir de vous rencontrer, monsieur Galton, et j'espère vous revoir.

– Ça fait que vous avez votre curé personnel dans la famille, conclut Galton tandis que Jim mettait le cap sur la forêt dans sa vieille Suburban dont les feux arrière ne tardèrent pas à disparaître. Alors, comme ça, c'est vous qui avez la Porsche, et lui, hein, la vieille guimbarde dont plus personne ne veut...

– Ah, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé de lui mettre une voiture décente entre les mains, corrigea Reuben. Ma mère lui avait acheté une Mercedes et il l'a gardée deux jours : il se faisait trop mettre en boîte par les SDF de sa paroisse. Du coup, il l'a ramenée.

Il prit le bras de Galton.

– Venez à l'intérieur, lui dit-il.

À la table de la cuisine, il lui versa un café et lui demanda ce qu'il savait de Felix Nideck.

– Quel genre d'homme était-ce ?

– Ah, la grande classe ! Un aristocrate de l'ancien monde, si vous voulez mon avis. Mais, bon, je ne suis pas expert en aristocrates. Loin de là, d'ailleurs. Mais il avait de l'envergure, si vous voyez ce que je veux dire. Il était très aimé, ici. Plus généreux que

lui, ça ne s'était jamais vu. On a tous perdu gros quand il est parti. Bien sûr, on ne savait pas qu'on le reverrait pas. On pensait le revoir...

– Quel âge avait-il quand il a disparu ?

– Eh bien, on a dit après qu'il avait soixante ans. C'est ce que les journaux ont écrit quand ils ont commencé à enquêter sur lui. Moi, jamais je n'aurais dit qu'il avait cet âge-là. Je lui donnais la quarantaine, à tout casser. Moi-même j'en avais quarante quand il a disparu. Si on m'avait dit qu'il avait plus, j'aurais demandé à voir. Mais on a appris qu'il était de 1932. Je n'en suis pas revenu. C'est parce qu'il n'était pas d'ici, vous comprenez. Il était né à l'étranger, il est arrivé après. Je l'ai connu pendant une bonne quinzaine d'années, je dirais. Ça doit être ça... Jamais je n'aurais pu croire qu'il avait la soixantaine. Mais enfin, c'est ce qu'on a dit...

Reuben se contenta de hocher la tête.

– C'est pas tout ça, il faut que j'y aille, dit enfin Galton. Il m'a réchauffé, votre café. Je passais juste jeter un œil, voir si ça allait de votre côté. Au fait, il a fini par vous trouver, le vieux type, le copain de Felix ?

– Quel type ? demanda Reuben.

– Marrok, répondit Galton. Je l'ai vu un soir, il y a deux ou trois jours, en bas à l'Auberge. Il buvait un coup. Et il m'a demandé si je savais quand vous rentriez.

– Parlez-moi de lui...

– Oh, mais ça fait des années qu'il est dans le coin. C'était un ami à Felix, comme je vous l'ai dit. Il s'installait toujours ici, dans la maison, quand il venait, du moins jusqu'à ce que Marchent le fiche dehors. Ça la prenait de temps en temps. Elle ne pouvait pas le voir, vraiment. Mais elle le laissait tout le temps revenir. Il va repasser, sans doute par respect pour Felix et la famille, c'est tout. Il est pas fouineur. Sûrement qu'il veut juste savoir si la maison est en ordre, en de bonnes mains. Je lui ai dit qu'elle était en de très bonnes mains.

– Marchent et lui ne s'entendaient pas ?

– Enfin si, quand elle était petite, sûrement, mais après la disparition de Felix, je ne sais pas. Il ne lui plaisait pas trop et, un jour, elle m'a dit que, si elle pouvait, elle se débarrasserait de lui. Bessie, ma femme, elle disait qu'il était amoureux de Marchent, qu'il la draguait, si vous voulez, et ça, Marchent n'aimait pas. De sa part, elle ne pouvait pas le tolérer.

Reuben ne réagit pas.

– Quant à ses frères, ils le détestaient, ajouta Galton. Il leur menait la vie dure. Eux, ils faisaient les quatre cents coups, ils piquaient des voitures, ils ramenaient de l'alcool, bon, alors qu'ils avaient pas l'âge, eh ben lui, il les dénonçait aux flics. D'ailleurs, leur père ne le supportait pas non plus. Abel Nideck, c'était le jour et la nuit avec Felix, rien à voir. Lui, il ne chassait pas Marrok, mais il ne lui adressait pas la parole. En même temps, évidemment, ils n'étaient pas beaucoup là, et Marchent non plus. Marchent, elle prenait sa défense par égard pour Felix, je pense. Des fois, il dormait dans la chambre du fond, en haut, et des fois dans les bois. Il campait là-bas par derrière. Il aimait ça. Il aimait bien être tout seul.

– D'où venait-il ? Vous le savez ?

Galton fit non de la tête.

– Il y avait toujours plein de gens qui venaient voir Felix, des amis à lui de... du monde entier, de par le fait ! Le type, là, il est asiatique, indien peut-être, je n'en sais rien. Il a un peu le teint foncé et des cheveux noirs, il s'exprime très bien, comme tous les amis de Felix. En tout cas, il était trop vieux pour Marchent, mais c'était comme Felix, vous voyez, il ne faisait pas son âge. Je sais quel âge il a, je m'en souviens. Il venait déjà quand Marchent était gamine.

Galton jeta des coups d'œil de tous côtés comme si quelqu'un l'épiait, puis glissa sur le ton de la confiance :

– Je vais vous dire ce que Marchent a dit à Bessie, elle lui a dit : « Felix lui a demandé de veiller sur moi, de me protéger. Mais moi, qui va me protéger delui ? ».

Il se retint de rire et avala une nouvelle gorgée de café.

– Mais c'est le bon gars. Vous voyez, quand Abel et Celia ont été tués, il est monté ici et il a habité avec Marchent, pour pas qu'elle soit toute seule. D'après moi, c'est à peu près la seule fois où elle a vraiment eu besoin de lui. Ça n'a pas duré longtemps. En tout cas, vous, il ne faut pas le laisser s'installer ici. Cette maison est la vôtre à présent, il faudra bien que tout le monde s'y fasse. Ça n'est plus celle de Felix. Felix, il est parti il y a longtemps...

– Bon, je vais le guetter, assura Reuben.

– Comme je vous disais, c'est pas le mauvais bougre. Tout le monde le connaît dans le coin. Il fait partie de ces drôles de gars, d'un peu partout, sans trop d'attaches, qu'on a toujours vus dans le coin. Mais maintenant, vous êtes ici chez vous.

Reuben le reconduisit à la porte.

– Descendez donc à l'Auberge ce soir si vous voulez boire un coup avec nous, lui dit Galton. La bestiole qui m'a occis mon chien s'est fait occire, on va arroser ça !

– L'Auberge ? Où est-elle, cette Auberge ?

– Vous ne pouvez pas la rater. Quand vous arrivez à Nideck, il y a une rue principale. C'est juste là.

– Ah, le Bed & Breakfast, d'accord, je l'ai vu le jour où je suis arrivé ici. Il était en vente.

– Il l'est encore, et il va l'être un bon moment ! s'esclaffa Galton. Nideck, c'est à vingt kilomètres dans les terres. Qui va venir louer un Bed & Breakfast à Nideck ? Venez nous retrouver ce soir. Ça nous fera plaisir de vous voir tous les deux là-bas.

Reuben referma la porte derrière lui et gagna la bibliothèque.

Il ouvrit le classeur contenant les papiers que Simon Oliver lui avait envoyés au sujet de la maison. Il existait une liste manuscrite d'artisans et de dépanneurs que Marchent avait dressée à son intention durant sa dernière heure, juste avant d'être tuée. Peut-être que...

Elle était quelque part. Il la trouva et la parcourut rapidement. Et il y était : Thomas Marrok. « Ami de la famille qui refait surface de temps à autre. Peut demander à dormir dans les bois, derrière la maison. Ami de longue date de Felix. À toi de voir. Pas de recommandations particulières. Je te laisse juge. »

Il monta trouver Laura dans son bureau et lui rapporta tout ce que Galton lui avait dit. Ils montèrent dans la Porsche et descendirent à Nideck.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'Auberge, la grande salle était pleine et l'ambiance,

chaleureuse. L'endroit était rustique, avec des murs garnis de bois brut et, dans un coin, un vieil homme qui chantait une mélodie celtique en s'accompagnant à la guitare. Il y avait des nappes à carreaux rouges et blancs et des bougies.

Le patron était dans son petit bureau, les pieds sur la table, plongé dans un roman de poche tout en suivant une rediffusion de *Gunsmoke* sur une minuscule télé.

Reuben lui demanda s'il connaissait un certain Marrok et si celui-ci avait pris une chambre la semaine précédente.

– Ah oui, il est passé, répondit l'homme. Mais il n'a pas dormi ici, non.

– Vous ne sauriez pas d'où il venait ? demanda Reuben.

– C'est-à-dire qu'il bouge pas mal, d'après ce qu'il raconte. Je crois qu'il a dit hier soir qu'il venait de Bombay. Une autre fois il rentrait du Caire. Je ne sais pas s'il a un domicile fixe, il recevait toujours son courrier à la vieille maison. Attendez voir, il me semble d'ailleurs qu'il a reçu une lettre ici aujourd'hui. Le facteur m'a dit qu'il n'avait plus à monter son courrier là-haut. Il l'a laissée ici au cas où il reviendrait.

– Je pourrais peut-être la lui remettre, suggéra Reuben. Je suis de la maison Nideck.

– Oui, je sais, dit l'homme.

Reuben se présenta, en s'excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt.

– Pas de problème, fit l'homme, tout le monde sait qui vous êtes. On est content qu'il y ait une nouvelle famille dans la vieille maison. Heureux de vous rencontrer.

L'homme passa dans la salle de l'Auberge et revint avec la lettre.

– Ma femme l'a ouverte avant de savoir pour qui elle était. Elle n'a vu qu'après qu'elle était pour Tom Marrok. Je suis désolé. Dites-lui que c'est notre faute.

– Merci, dit Reuben.

Jamais encore il n'avait détourné une enveloppe confiée aux postes fédérales et il sentit ses joues s'empourprer.

– S'il revient, je lui dirai que vous êtes là-haut et que vous avez pris sa lettre.

– Ce serait gentil, fit Reuben.

Au moment où ils sortaient, Galton leur fit signe depuis le comptoir en levant sa chope de bière.

– Je ne crois pas un mot de ce que Marrok t'a dit, dit Laura sur le chemin du retour, au sujet de « l'autre » et de ses intentions. C'étaient des mensonges.

Reuben avait le regard fixé droit devant lui. Il ne pensait qu'à une chose : Marrok était entré dans la maison hier, avant même leur arrivée.

Dès qu'ils eurent retrouvé la sécurité de la grande salle, il sortit la lettre de son enveloppe. La sachant destinée à une personne désormais morte, pourquoi aurait-il eu des scrupules...

Le papier était recouvert de ces étranges pattes de mouche qu'il avait vues une seule fois jusqu'alors, à l'étage, dans les journaux intimes de Felix. La missive courait sur trois pages et, bien évidemment, il n'en comprit pas un traître mot. Mais elle comportait ce qui ressemblait à une signature.

– Viens avec moi, ordonna-t-il en entraînant Laura dans l'escalier jusqu'au petit atelier de Felix.

Il se dépêcha d'allumer le plafonnier.

– Il a disparu ! constata-t-il. Le journal de Felix. Il était là, sur ce bureau.

Il fouilla le meuble. Mais il savait que c'était inutile. Celui qui avait fait main basse sur toutes les tablettes de la maison avait aussi emporté les journaux de Felix Nideck.

Reuben regarda Laura.

– Il est vivant, lui dit-il. Je le sais. Il est vivant et c'est lui qui a écrit à notre homme, Marrok, en lui demandant de revenir ici pour...

– Tu ne sais pas ce qu'il lui a dit, fit observer à juste titre Laura. D'ailleurs, tu n'es pas sûr que cette lettre soit de Felix. Tu sais seulement qu'ils ont un langage à eux, une écriture codée.

– Non. J'en suis sûr. Il est vivant. Il a toujours été en vie. Quelque chose l'a empêché de revenir ici pour faire valoir son identité et ses titres de propriété. Peut-être a-t-il voulu disparaître... Peut-être ne pouvait-il plus mentir sur son âge, tout simplement parce qu'il ne vieillissait pas... ce qui l'a contraint à disparaître. Mais je n'arrive pas à croire qu'il ait pu infliger une douleur pareille à Marchent et à ses parents en se volatilissant.

Il resta muet un instant, balayant du regard le désordre de la petite pièce. Les tableaux noirs, les panneaux d'affichage, tout semblait intact : il retrouvait les mêmes vestiges d'écriture à la craie, les mêmes coupures de presse jaunies fixées par des épingles. Partout, les mêmes photographies d'un Felix souriant, d'un Sergueï souriant lui aussi, et de leurs mystérieux compagnons.

– Il faut que je le joigne d'une façon ou d'une autre, je dois lui parler, le supplier de m'expliquer ce qui m'est arrivé...

– Qu'y a-t-il ?

Il laissa échapper un long soupir d'exaspération.

– C'est cette agitation, admit-il. L'agitation qui me prend quand la transformation ne vient pas, quand je n'entends pas les voix m'appeler. Il faut que je sorte d'ici. Que j'aille faire un tour. Nous ne pouvons pas rester là... nous ne pouvons pas rester là comme des cibles faciles, à attendre qu'il frappe.

Il marcha de long en large dans la pièce, en inspectant à nouveau les étagères. Il y avait sûrement eu d'autres journaux, glissés dans ces rayonnages, mais ceux-ci n'ayant jamais été pleins, impossible de le savoir. Était-ce Marrok qui s'était introduit dans la maison et les avait pris ? Ou Felix en personne ?

La porte de la chambre à coucher contiguë était ouverte – celle de l'angle nord-ouest, là où Marchent et lui avaient fait l'amour. De nouveau s'imposa à lui la présence de cet homme, de l'occupant de ces lieux, celui qui avait choisi ce grand lit sombre et orné, à quatre colonnes, toutes sculptées de figures minuscules et compliquées, qui avait placé près de la lampe la statue de chat en diorite noire, qui avait laissé, tiens, un recueil de poèmes de Keats sur cette petite table en marqueterie près du fauteuil.

Il prit le livre. Un ruban bordeaux décoloré marquait une page : « Ode à la mélancolie ». Et cette page portait en regard de la première strophe un repère à l'encre noire flanqué d'une longue accolade, ainsi que des lignes de cette écriture insaisissable – celle de Felix – qui faisaient penser à un dessin de la mer.

– Regarde, regarde ce qu'ila annoté !

Reuben tendit le livre à Laura. Elle l'approcha de la lampe et lut d'une voix douce :

Non, non, ne va pas au Léthé, ni ne vrille
L'aconit tue-loup aux retorses racines pour son vin mortel :
Ne souffre pas sur ton pâle front le baiser
De la belladone, rubescente grappe de Proserpine ;
Ni n'enfile pour ton rosaire les baies de l'if,
Que ni le scarabée ni le sphinx ne soient
Ta morne Psyché, ni le hibou plumeux
Partenaire de tes chagrins mystérieux ;
Car l'ombre sur l'ombre viendra s'assoupir
Et noyer en ton âme la lucide angoisse.

Quelle torture d'avoir à ce point envie de lui parler, d'en appeler à lui...J'ai fait ce qui m'a semblé naturel, je l'ai fait parce que je ne savais pas quoi faire d'autre. Mais était-ce vrai ?

Impérieux, le désir de la transformation s'empara de lui. L'agitation le rendait fou. Le vent rabattait la pluie contre les fenêtres noires. Au loin, il entendait les vagues pilonner le rivage. Laura semblait n'être que patience, respect muet et silence. Elle se tenait près de la lampe, le livre de Keats entre les mains. Son regard se posa sur la couverture, puis revint sur Reuben.

– Viens, lui dit-elle. Je dois vérifier quelque chose.

Elle le précéda dans le couloir et entra dans la grande chambre.

La petite édition de poche de Comment je crois était encore sur la table, là où elle l'avait laissée ce matin.

Elle l'ouvrit et, avec précaution, en tourna les pages cassantes.

– Si, c'est bien ça. Je ne fais pas erreur. Regarde la dédicace.

Pour toi,
mon cher Felix !
Nous avons survécu à cela,
nous pouvons survivre à tout.
Avec mon meilleur souvenir,
Margon,
Rome, 04

– Oui, bon, Margon l'a offert un jour à Felix, d'accord, constata Reuben sans bien comprendre.

– Regarde la date...

Il la lut à haute voix.

– « Rome, 04 ». Oh, mon Dieu ! Or il a disparu en 1992. Et ça... ça veut dire qu'il est vivant et... qu'il est venu dans cette maison. Il y est revenu après sa disparition.

– Apparemment oui, au moins une fois au cours des huit dernières années, oui.

– J'en avais la preuve sous les yeux et je ne la voyais pas.

– Moi non plus, reconnu-elle. Mais, d'un seul coup, j'ai eu le déclic. Et, à ton avis, combien d'objets sont entrés et sortis d'ici pendant toutes ces années sans que personne ne le remarque ? Je crois qu'il est venu ici. Je crois que c'est lui qui a laissé ce livre. Si Marrok a pu pénétrer secrètement dans la maison, s'il a pu s'y cacher, alors Felix a pu en faire autant, et souvent.

Reuben arpentait la chambre en silence, s'efforçant de donner un sens à tout cela, de réfléchir à ce qu'il pouvait éventuellement faire.

Laura s'assit à la table. Elle feuilletait le petit livre.

– Il y a des notes ?

– Des petits signes, des mots soulignés, des gribouillis, répondit-elle. La même écriture fine que dans le Keats. Même les signes et les soulignements portent la marque d'un seul individu. Je crois qu'il est tout à fait vivant, mais qui sait ce qu'il peut bien faire ou chercher ?

– Mais tu sais ce que Marrok a dit, ce dont il m'a accusé...

– Reuben, le gardien était fou de jalousie, expliqua-t-elle. Tu lui avais ravi sa précieuse Marchent. Il a voulu te le faire payer. Il se disait qu'il aurait dû te laisser mourir. Il est très probable qu'il ne t'a pas agressé par hasard. Il n'a pas pu t'achever, certes, mais il se disait que le chrisme s'en chargerait certainement. Il n'a pas appelé le 911 pour te sauver, toi. Il l'a fait pour Marchent, pour que son corps ne reste pas là, seul et abandonné, en attendant que Galton ou quelqu'un d'autre le découvre.

– Je crois que tu as raison.

– Tu ne peux rien conclure au sujet de ce Felix sur la foi de ce que ce monstre t'a dit. Regarde les choses calmement. Si cette lettre est de Felix, s'il est encore vivant comme elle semble l'indiquer, alors il t'a autorisé à hériter de cette maison. Il n'a pas fait des pieds et des mains pour s'y opposer. Alors, pourquoi ? Et pourquoi aurait-il mandaté cette désagréable petite créature pour supprimer le propriétaire de la maison et pour qu'à nouveau celle-ci soit saisie par le tribunal des successions ?

– Parce qu'il avait repris les seules choses qui l'intéressaient ? suggéra Reuben. Le journal et les tablettes ?

Elle secoua la tête.

– Je ne crois pas. Il y a beaucoup d'autres choses ici, des rouleaux de parchemin, des manuscrits anciens, il y en a partout. Tout un bric-à-brac amassé par Felix. Et qui sait ce qu'il y a vraiment dans les greniers de cette maison ou ailleurs ? Il y a là-haut des malles que tu n'as pas ouvertes, des boîtes pleines de papiers. Il y a des pièces secrètes ici.

– Des pièces secrètes ?

– Reuben, il y a forcément des pièces secrètes. Regarde, viens dans le couloir.

Ils se postèrent à l'endroit où le couloir sud rencontrait celui de l'ouest.

– Les couloirs forment un rectangle : l'ouest, le sud, l'est, le nord.

– Oui, mais nous avons fait plus ou moins toutes les pièces qui donnent sur chacun d'eux. À l'extérieur, il y a les chambres et, à l'intérieur, des dressings ou des salles de bains particulières. Où sont les chambres secrètes ?

– Reuben, tu n'as vraiment pas l'esprit mathématique. Regarde !

Elle traversa le couloir et ouvrit le premier des dressings.

– Cette pièce fait à peine trois mètres de profondeur. Idem sur tout l'intérieur du rectangle.

– Exact.

– Donc, qu'y a-t-il au milieu ? demanda-t-elle.

– Bon sang, mais tu as raison ! Il doit y avoir un immense espace carré au milieu.

– Eh bien, j'ai mené mon enquête cet après-midi pendant que tu étais avec Jim. Je suis entrée dans chaque dressing, chaque salle de bains, chaque cage d'escalier, et je n'ai trouvé aucune porte donnant sur le centre de la maison.

– Alors tu crois qu'il y a ici des objets, des objets cachés dans des pièces secrètes, qui pourraient encore l'intéresser ?

– Viens, on va essayer autre chose.

Elle le conduisit dans la chambre dont elle avait fait sa pièce de travail. Elle avait déplacé un petit bureau sur lequel était ouvert son ordinateur portable.

– Quelle est l'adresse exacte de cette maison ?

Il fut obligé de réfléchir. C'était 40 Nideck Road. Quant au code postal, il l'avait mémorisé en commandant du matériel de bureau sur Internet.

Elle entra aussitôt ces données dans la fenêtre de recherche ainsi que les mots « image satellite ».

Dès qu'une vue aérienne de la côte et de la forêt apparut, elle zooma sur la maison proprement dite et cliqua sur celle-ci pour agrandir l'image. On y voyait parfaitement un grand toit carré en verre, entouré et masqué de chaque côté par les pignons tournés vers les quatre points cardinaux

– Regarde, dit-elle.

– Ça alors, je n'aurais pas cru ça possible ! Ce n'est pas une simple pièce, c'est un gigantesque espace. Et les pignons dissimulent complètement le toit en verre. Tu peux resserrer encore ? Je voudrais voir les détails du toit.

– Je ne peux pas grossir plus, dit-elle. Mais nous voyons tous les deux la même chose, une espèce de trappe sur ce toit.

– Il faut que j'aille là-haut, que je sonde les greniers. Il y a bien un moyen d'entrer là-dedans.

– Nous les avons tous visités, dit-elle. Je n'ai vu aucune porte. Mais impossible de dire le nombre de fois où, pendant toutes ces années, Felix ou Marrok sont venus ici, ont pénétré dans ce lieu secret par cette trappe ou par une autre entrée dérobée qu'il nous reste à trouver.

– Tout s'explique, fit Reuben. Marrok était dans la maison le soir où Marchent est morte. On n'a trouvé aucun indice de sa présence, mais il était dans cette pièce ou ces pièces centrales.

– Donc, peut-être que, des étagères, des bibliothèques, il y en a encore d'autres dans cet espace secret, tu ne crois pas ?

Il approuva de la tête.

– Mais tu n'en sais rien, fit Laura. On peut espérer qu'il reste là une monnaie d'échange qui nous permette de négocier. Felix peut vouloir ce qu'il y a dans cet espace, il peut aussi vouloir toute la maison. Et il ne la récupérera pas simplement en se débarrassant

de toi. Car elle sera remise en vente et rachetée par des inconnus. Et que fera-t-il alors ?

– Il pourra continuer à y venir en douce comme par le passé.

– Non, il ne le pourra pas. Tant que la maison appartenait à sa nièce, il pouvait y venir à l'insu de tout le monde. Tant qu'elle t'appartient, peut-être aussi. Mais si la maison passe entre les mains d'un parfait inconnu, de quelqu'un qui veut en faire un hôtel ou, pire encore, la démolir, eh bien, il risque de tout perdre !

– Je vois où tu veux en venir...

– Nous n'avons pas tous les éléments, fit Laura. Nous n'avons que cette lettre, qui est arrivée ici. Peut-être ne sait-il pas encore lui-même ce qu'il va faire. Mais je doute fort que l'homme qu'on nous a décrit ait envoyé le sinistre Marrok pour en finir avec nous.

– Ah ! j'espère... et je prie pour que tu aies raison.

Il gagna la fenêtre. Son corps tout entier était une fournaise et son angoisse confinait à la panique. Il savait pourtant que la transformation n'était pas imminente. Sans pouvoir dire s'il en avait envie ou non. Il savait seulement que ces sensations physiques et ces émotions étaient insupportables.

– Il faut que je trouve un accès à cet espace, déclara-t-il.

– Est-ce que, par rapport à ton état, ça va te soulager ?

– Non, dit-il en secouant la tête.

Il inspira profondément et ferma les yeux.

– Écoute, Laura, on va devoir partir un peu. Prendre la route.

– Pour où ?

– Je ne sais pas, mais je ne veux pas te laisser seule ici. Il faut partir tout de suite.

Elle savait où il voulait en venir, ce qu'il avait en tête. Elle ne discuta pas.

Lorsqu'ils quittèrent la maison, la pluie tombait dru.

Il prit au sud, rattrapa l'autoroute et, à toute allure, mit le cap vers les voies et les villes de la baie.

Cimetière de Mountain View, Oakland : arbres gigantesques, tombes éparses, grandes et petites, pluie régulière, obstinée. Au loin, le scintillement fantomatique du centre-ville.

Un jeune garçon crie sa douleur. Deux autres le torturent avec des couteaux. Leur chef : tout juste sorti de prison, sec, bras nus couverts de tatouages, T-shirt trempé, transparent, corps frissonnant, repu de drogues. Étouffant de rage, savourant à présent sa vengeance envers celui qui l'a trahi, il remet aux dieux de la violence le fils unique de son ennemi.

– Quoi ? demande-t-il à sa victime en ricanant. Tu crois que l'Homme-Loup va venir à ton secours ?

Sorti du bosquet de chênes tout proche, Reuben apparut et, sans se cacher, tel un ange animal et ténébreux, se dirigea vers lui. Les deux acolytes détalèrent en hurlant.

Reuben bondit à travers les sépultures vers les deux tortionnaires qui, pris de panique, s'enfonçaient toujours plus dans l'obscurité. Attrapant le premier, il lui arracha la moitié de la gorge et le rejeta sur le côté. S'élançant vers l'autre, il le saisit de ses deux pattes et le porta à ses mâchoires impatientes. Somptueux, ce festin encore palpitant, cette chair dégoulinante.

Sur un carré d'herbe ensanglantée, gisait la jeune victime, peau noisette, cheveux noirs, maintenant recroquevillée comme un fœtus dans son blouson de cuir, le visage en sang, le ventre tailladé. Un garçon de douze ans. Il ne cessait de perdre connaissance et de revenir à lui, luttait pour fixer son regard. Reuben se pencha sur lui et, entre ses dents, saisit le col de son épais blouson, comme une chatte attrape son petit par la peau du cou. Il le portait ainsi aisément et, forçant son allure, parvint jusqu'aux lumières de la ville. Franchit des grilles de fer. Puis abandonna son maigre fardeau à un angle de rue, devant les vitrines assombries d'un petit café. Silence. Nulle circulation nocturne. Réverbères éclairant des boutiques vides. De sa puissante patte droite, il fracassa la vitre du café. L'alarme lança son cri perçant. Des voyants jaunes clignotèrent en jetant des éclats crus sur le blessé couché sur le trottoir.

Reuben était reparti. De retour au cimetière, il remonta en trotinant la piste de ceux qu'il avait massacrés. Mais, désormais froid, son butin était sans intérêt. Il lui fallait du chaud. Et d'autres voix perçaient la nuit.

Une jeune femme, qui chantait une chanson lente, déchirante.

Il la trouva dans les bois du campus de Berkeley, ce vieux site universitaire qui, dans son lointain passé de jeune humain, avait été si cher à son cœur.

Sous un eucalyptus, elle avait dressé, pour sa dernière heure, un sanctuaire : livre de chevet, bouteille de vin, oreiller brodé qui tranchait sur l'épais lit de feuilles odorantes et recourbées comme des pelures, couteau de cuisine, petit et affuté, avec lequel elle s'était s'entaillé les poignets. Son sang et sa conscience la quittaient doucement tandis qu'elle gémissait :

– Je n'aurais pas dû... pas dû...À l'aide...

Elle ne parvenait plus à tenir la bouteille, à bouger les mains ni les bras. Ses cheveux

emmêlés masquaient son visage détrempé.

Il la hissa sur ses épaules et, s'élançant vers les lumières de Telegraph Avenue, traversa à toute vitesse les bosquets sombres du campus, des lieux où, naguère, il avait étudié, discuté, rêvé.

Les immeubles entassés vibraient de voix, de battements de cœurs, de sons sourds de batterie, de bavardages, de verbiages amplifiés, de stridences de trompette, d'un vacarme de chansons entrechoquées. Doucement, il la déposa devant la porte ouverte d'une taverne bruyante où des rires indifférents explosaient comme du verre brisé. Tandis qu'il repartait, il entendit à mi-pente les cris de ceux qui l'avaient découverte :

– Appelez les secours !

En ville, d'autres voix se faisaient entendre. La grande ville. Ses choix. La ville est un jardin de douleurs. Qui va mourir ? Qui doit mourir ? Une terreur s'empara de lui tandis qu'il piquait vers le sud.

J'ai fait ce qu'il m'a semblé naturel de faire... J'ai entendu les voix ; les voix m'appelaient ; j'ai flairé l'odeur du mal et je l'ai suivie. Ce que j'ai fait, je l'ai fait aussi naturellement que je respire.

Menteur, monstre, tueur, sauvage.

Quelle abomination... Mais maintenant, c'est terminé !

Le ciel était couleur de suie lorsqu'il atteignit le toit plat et encombré du vieil hôtel en briques grises, lorsqu'il se glissa dans la trappe de l'escalier d'incendie, fila dans la pénombre du couloir encaissé et poussa en silence la porte restée ouverte.

L'odeur de Laura.

Elle s'était endormie à la fenêtre, les bras croisés sur le rebord. Au-delà de la vitre, les nuages de plomb pâlissaient, luisaient déjà derrière la pluie morne sur un fouillis de tours crayeuses, d'autoroutes qui vibraient comme des cordes d'arc en s'incurvant de droite et de gauche. Entre lui et le vaste Pacifique, strate après strate, le paysage de la ville s'éteignait dans des braises noyées de brume. Brouhaha et tumulte des rues qui s'éveillaient. Jardin de douleurs. Qui récoltera toute cette douleur ?

De grâce, qu'on laisse les voix s'éteindre. Qu'elles cessent.

Lorsqu'il souleva Laura pour la porter jusqu'au lit, ses cheveux gris retombèrent en dévoilant son visage. Elle se réveilla sous ses baisers, les paupières tremblantes. Qu'y avait-il dans ses yeux lorsqu'elle les leva sur lui ? Mon chéri. Tu es à moi. Toi et moi. Son parfum lui inondait les sens. Les voix se turent comme si on avait tourné un bouton. La pluie faisait des claquettes contre la fenêtre. Dans la lumière glacée, il la dépouilla lentement de son jean moulant. Toison secrète – une toison comme celle qui me recouvre – et remonta le mince tissu bleu de son chemisier. Il appliqua sa langue contre son cou, ses seins. La voix de la bête résonnait dans les profondeurs de sa poitrine.

Il intercepta Grace au moment où elle atteignait la porte de la maison. À son arrivée, cette dernière était déserte et il avait déjà rassemblé presque tous ses vêtements et ses livres et les avait chargés dans la Porsche. Il venait juste de retourner vérifier l'alarme.

Elle faillit crier. Encore en tenue de chirurgien, elle avait cependant dénoué ses cheveux roux. Par contraste, son visage, avec ces sourcils nets et rougeâtres qui accentuaient sa détresse, frappait comme toujours par sa pâleur.

Elle le prit aussitôt dans ses bras.

– Où étais-tu passé ? lui demanda-t-elle, autoritaire.

Il l'embrassa sur les deux joues. Elle lui tenait le visage à deux mains.

– Pourquoi n'as-tu pas appelé ?

– Maman chérie, tout va bien. Je suis dans la maison de Mendocino. C'est là que j'ai envie d'être maintenant. Je me suis arrêté pour te dire que je t'aime et de ne pas t'en faire...

– Moi, j'ai besoin de toi ici ! insista-t-elle.

Sa voix n'était plus qu'un murmure, ce qui ne lui arrivait qu'à l'approche de la crise de nerfs.

– Je ne peux pas te laisser partir.

– Je m'en vais, maman. Je veux que tu saches que je vais bien.

– Tu ne vas pas bien. Regarde-toi. Écoute-moi, tu sais ce qui s'est passé pour tous les prélèvements qu'on a faits sur toi à l'hôpital ? Tous, sang, urines, biopsies, ils se sont volatilisés, volatilisés !

Elle avait articulé le dernier mot, mais aucun son n'était sorti de ses lèvres.

– Alors tu vas rester ici, Reuben, et nous allons réfléchir à ce qui se passe et pourquoi...

– Impossible, maman.

– Reuben !

Elle tremblait.

– Je ne te laisserai pas partir.

– Il le faut, maman. Regarde-moi dans les yeux et écoute-moi. Écoute ton fils. Je fais pour le mieux. Oui, je sais que, depuis cette histoire, des changements psychologiques se sont produits en moi. Et des modifications hormonales incompréhensibles aussi. Certes. Mais tu dois me faire confiance, ma chère maman, savoir que je gère tout ça de mon mieux. Bon, je sais que tu as parlé avec le toubib de Paris...

– Le Dr Jaska.

Elle parut un peu soulagée d'aborder le vrai sujet.

– Le Dr Akim Jaska. C'est un endocrinologue, spécialiste de la question, justement.

– Oui, je sais. Et je sais qu'il penche pour un hôpital privé, maman, et je sais que tu veux m'y envoyer.

Elle se garda de répondre. Et sembla même un peu déstabilisée.

– Tu en as parlé, reprit-il. Je le sais.

– Ton père est contre, lui assura-t-elle, réfléchissant manifestement à haute voix. Il

n'aime pas Jaska. Tout ce projet ne lui dit rien qui vaille.

Elle fondit en larmes. Comme un trop-plein qui se déversait et qu'elle ne pouvait contenir. Sa voix ne fut plus qu'un chuchotis.

– Reuben, j'ai peur, reconnut-elle.

– Je sais, maman. Moi aussi. Mais je veux que tu te plies à ce qui me convient le mieux... Et ce qui me convient le mieux, c'est qu'on me laisse tranquille.

Elle se dégagea et s'adossa à la porte d'entrée.

– Je ne te laisserai pas partir, répéta-t-elle en se mordant soudain la lèvre. Reuben, dans ton journal, tu tresses des lauriers à ce loup-garou, à ce monstre qui t'a attaqué... mais sans savoir de quoi il retourne vraiment !

Il ne supportait pas de la voir ainsi. Il fit un geste vers elle, mais elle se raidit contre la porte, comme prête à se battre jusqu'à la mort pour ne pas le laisser approcher.

– Maman... dit-il doucement.

– Reuben, cet Homme-Loup, cette créature qui tue des gens... bredouilla-t-elle. Il se passe la même chose avec les indices prélevés par la police sur les scènes de ses crimes. Reuben, c'est cette bête-là qui t'a attaqué et elle t'a inoculé quelque chose de puissant, quelque chose de dangereux, quelque chose qui agit sur tout ton organisme...

– Quoi, maman, tu penses que je suis en train de devenir un loup-garou ? demanda-t-il.

– Non, bien sûr que non. D'ailleurs, ce malade, ce n'est pas un loup-garou, ça ne tient pas debout ! Mais il est fou et sa folie est dangereuse, terrifiante. Et tu es la seule personne agressée par lui qui ait survécu. Et il y a dans ton sang et dans tes tissus quelque chose qui peut les aider à retrouver cette créature, mais, Reuben, nous ne savons pas comment ce virus agit sur toi.

Ah, c'était donc ainsi qu'elle voyait les choses. Bien sûr. C'était cohérent.

– Bébé, je veux t'amener à l'hôpital... pas dans cette clinique glauque de Sausalito, mais simplement à l'hôpital central de San Francisco...

– Maman...

Elle lui faisait de la peine.

– Pendant un instant, j'ai cru que tu croyais que j'étais l'Homme-Loup, maman !

Il s'en voulait de la sonder ainsi, de lui mentir, mais ne pouvait s'en empêcher. Il aurait voulu la serrer dans ses bras, rien de plus, la protéger de la vérité, de tout. Si seulement elle n'avait pas été le Dr Grace Golding...

– Non, Reuben, je ne te crois pas capable d'escalader des murs de brique, de survoler des toits et d'arracher des membres.

– Tu me rassures, dit-il, comme pour lui-même.

– Mais cette créature, quelle qu'elle soit, peut être en proie à une folie contagieuse, tu comprends ? Reuben, essaie de suivre ce que je suis en train de te dire. La rage est une folie contagieuse. Or tu as été infecté par quelque chose d'infiniment plus dangereux que la rage, et je veux que tu m'accompagnes à l'hôpital, maintenant. D'après Jaska, il existe d'autres cas, avec exactement les mêmes caractéristiques. Il dit qu'il est fort possible qu'on soit en présence d'un virus destructeur.

– Non, maman, je ne peux pas. Je suis passé pour que tu puisses constater de tes propres yeux que je vais bien, lui dit-il avec toute la gentillesse dont il était capable. Et

maintenant que tu m'as vu, je m'en vais. Maman, je t'en prie, écarte-toi de la porte.

– D'accord, mais reviens habiter ici, dans cette maison. Ne te sauve pas dans les bois, ordonna-t-elle, les mains levées.

Il la déplaça sur le côté avec une brusquerie qu'il ne se pardonnerait jamais et sortit avant qu'elle ait pu l'arrêter, dévala les marches de brique et regagna sa voiture garée en bas de la rue.

Elle resta plantée sur le seuil et, pour la première fois de sa vie, il la vit comme un être minuscule, un être vulnérable, faible, apeuré, dépassé – elle, sa merveilleuse mère qui, jour après jour, sauvait des vies humaines...

Il n'avait pas atteint le premier croisement qu'il fondit à son tour en larmes. Lorsqu'il arriva au café où l'attendait Laura, il pleurait trop pour y voir clair. Il lui donna les clés et fit le tour pour s'installer sur le siège du passager.

– C'est fini, fit-il tandis qu'ils filaient vers l'autoroute. Je n'ai plus rien à faire avec eux, avec aucun d'entre eux. C'est fini. Seigneur ! Que vais-je faire maintenant ?

– Tu veux dire qu'elle sait ?

– Non. Elle sait des choses, et elle s'y accroche. Mais non, elle ne sait pas vraiment. Et je ne peux pas lui dire. Plutôt mourir que de lui dire.

À un moment donné, avant même qu'ils aient franchi le pont du Golden Gate, il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, l'après-midi tirait à sa fin et ils venaient de quitter l'autoroute pour rattraper la route de Nideck.

Le mail de Simon Oliver était bref : « Des mauvaises nouvelles qui ne le sont peut-être pas tant que ça. Appelez-moi dès que possible. »

Il datait de la veille au soir.

Reuben appela Oliver chez lui et lui laissa un message : il était à nouveau joignable par mail et par téléphone et lui demandait de le rappeler.

Il dîna avec Laura dans le jardin d'hiver, sur la nouvelle table en marbre. Ils étaient entourés de bananiers et de petits ficus. Et la vue des arbres à orchidées qui s'inclinaient les uns vers les autres en déversant leurs somptueuses floraisons pourpres à reflets rosés l'emplit de bonheur.

Le jour même, Galton y avait ajouté plusieurs fougères en pot et des bougainvillées et, grâce au soleil voilé de l'après-midi, il faisait étonnamment bon dans la pièce. Laura, qui connaissait tout des plantes, en proposa d'autres susceptibles de plaire à Reuben. S'il le souhaitait, elle pourrait en commander pour cette serre, ainsi que de grands arbres. Elle savait où en trouver d'immenses. Ce serait magnifique, abonda-t-il : plus il y aurait de verdure, de fleurs, mieux ce serait. Et elle achèterait les variétés dont elle-même avait envie, celles qu'elle aimait le plus. Ce qu'elle aimait, il l'aimerait.

Ils dînèrent d'une soupe épaisse préparée par Reuben avec le ragout d'agneau de la veille, et il trouva ces restes meilleurs que le plat d'origine.

– Tu es fatigué ? demanda Laura.

– Non, pressé de fouiller tout le premier étage jusqu'à ce qu'on ait trouvé la porte de cet espace secret.

– Peut-être qu'il n'y en a pas, à part une trappe dans la verrière.

– Je ne crois pas. Je pense qu'il y a plusieurs entrées. Pourquoi avoir un espace aussi exquis si on ne peut pas y accéder de plusieurs endroits ? Il doit y avoir des panneaux dans les dressings, ou dans les salles de bains, ou dans les mansardes du haut.

– Je crois que tu as raison, admit-elle.

Ils se regardèrent.

– Tant que nous ne le saurons pas, reprit-elle, nous ne saurons pas non plus si nous sommes seuls ici ou non.

– Effectivement, et c'est ce qui m'agace prodigieusement, ajouta Reuben.

Il avait envie, une envie folle, de la protéger. Il ne voulait pas l'effrayer. Il n'en parlait pas, mais il ne supportait pas qu'ils soient éloignés l'un de l'autre, ne serait-ce que de quelques mètres.

Ils prirent avec eux la hache, une lampe électrique dénichée dans la grange et un marteau.

Mais ils ne trouvèrent rien. Ils examinèrent et sondèrent toutes les cloisons du premier étage et firent de même au grenier. Ils vérifièrent aussi la cave. Rien non plus.

À la fin, Reuben se sentit las. Il était maintenant plus de dix-neuf heures et, de tout son cœur, il souhaitait que la transformation ne vienne pas, qu'elle le laisse en paix ce soir. Et, pourtant, il ne parvenait pas à se sortir cette tentation de la tête. Il ne s'était pas

vraiment rassasié des deux types, l'autre soir. Cet appétit ne plongeait pas ses racines dans ses tripes, mais ailleurs.

Et puis, il y avait autre chose.

Ce matin, après que Laura et lui eurent fait l'amour, il avait eu l'impression d'avoir déclenché la transformation simplement en l'appelant. Elle lui avait paru plus rapide, comme si ses muscles s'y étaient prêtés au lieu de la contrarier. Il se souvint de n'avoir cessé d'avaler, de déglutir, dans un mouvement de tout son être, comme pour reprendre tout ce qui en lui avait grossi, durci et devait maintenant se dissoudre.

Il concentra ses pensées sur la maison, sur le moyen d'entrer dans cet espace secret.

La pluie ayant faibli, ils enfilèrent de gros sweat-shirts et sortirent faire un tour. La première chose qu'ils trouvèrent, ce fut des projecteurs, partout, mais aucun interrupteur pour les actionner. Il se promit d'interroger Galton, car ils étaient allumés le premier soir où il l'avait rencontré.

Mais, grâce aux fenêtres éclairées, ils distinguaient parfaitement leur chemin à travers la forêt de chênes qui cernait tout le côté est de la maison. Ils étaient bien serviables, ces arbres, fit observer Reuben, parce qu'on pouvait monter dedans – regarde-moi ces grosses branches basses, si tentantes. Il eut envie de revenir de jour, dès que le soleil brillerait, et de grimper de branche en branche. Laura l'approuva.

Ils estimèrent la hauteur de la maison à au moins dix-huit mètres, peut-être plus. Dans son angle nord-ouest, s'élevait un bouquet de sapins de Douglas qui semblaient presque aussi hauts que les séquoias voisins. Pour finir, la chênaie bordait l'allée gravillonnée qui longeait tout le côté est. Le lierre grimpant avait colonisé presque tous les murs. Il avait été soigneusement rogné autour des fenêtres. Laura lui cita le nom de beaucoup d'autres arbres – le sapin ciguë et le chêne à tan, qui n'est pas un chêne du tout.

Comment Reuben, le petit Reuben, ferait-il pour monter sur ce toit sans l'aide d'un professionnel ? Un couvreur aurait eu tôt fait de lancer ses grandes échelles à l'assaut de la façade, mais c'était précisément le genre d'intervention extérieure qu'il voulait éviter. Bien entendu, l'Homme-Loup était capable d'escalader l'enduit rugueux de ce mur de pierre. Mais, alors, il lui faudrait laisser Laura seule...

Reuben, qui n'avait jamais songé à faire l'achat d'une arme à feu, y pensait désormais. Et Laura savait s'en servir. Mais elle détestait les armes. Son père n'en avait jamais eu. Son mari l'avait menacée une fois avec un pistolet. Changeant rapidement de sujet, elle enchaîna en lui disant que la hache ferait parfaitement l'affaire pendant qu'il serait là-haut et qu'il l'entendrait sûrement, comme la fois précédente, si elle devait appeler au secours.

Lorsqu'ils revinrent dans la maison, le téléphone sonnait. Reuben se précipita dans la bibliothèque pour répondre.

C'était Simon Oliver.

– Alors, ne vous emballez pas avant que j'aie fini de tout vous expliquer, l'avertit celui-ci. Je vous préviens, Reuben, c'est une des situations les plus singulières qu'il m'ait été donné de rencontrer, mais ça ne veut pas dire pour autant que, dans l'ensemble, les choses aillent mal. Et, d'ailleurs, elles peuvent continuer d'aller bien si nous réfléchissons attentivement à nos actes et à nos paroles.

– Simon, de grâce, de quoi me parlez-vous ? lui demanda Reuben.

Tout juste capable de se contenir, il s’assit à son bureau. Laura préparait le feu.

– Bon, vous savez tout le respect que j’ai pour le cabinet Baker, Hammermill, et surtout pour Arthur Hammermill, reprit Simon. J’ai en lui la même confiance qu’en mes propres collaborateurs.

Reuben leva les yeux au ciel.

– Il se trouve qu’un héritier potentiel s’est fait connaître, mais attendez, je vous explique. Il semble donc que Felix Nideck... c’est l’homme qui avait disparu, voyez-vous...

– Oui, je sais.

– Eh bien, ce Felix Nideck aurait un fils, nommé Felix Nideck, exactement comme son père, et qui s’est manifesté ici même, à San Francisco. Reuben, attendez...

Reuben était stupéfait.

– Simon, je n’ai pas dit un mot.

– Bon, peut-être que je m’inquiète à votre place, mais évidemment c’est mon boulot. En tout cas, cet homme a déclaré qu’il ne réclamait rien de la propriété, mais rien du tout. D’ailleurs... on ne sait absolument pas s’il pourrait se prévaloir de quoi que ce soit, absolument pas, les documents qu’il a présentés pourraient très bien être des faux, et il ne manifeste aucun « intérêt », nous a-t-on dit, pour une analyse ADN destinée à prouver une parenté...

– Intéressant, dit Reuben.

– Ah mais, c’est plus qu’intéressant, corrigea Simon. C’est suspect. Mais, surtout, Reuben, il est impatient de vous rencontrer, ici ou chez Baker, Hammermill... à nous de décider. Moi, je dirais ici, mais là-bas ça m’irait aussi. Parce qu’il veut vous parler de la maison et d’objets que son père aurait laissés au moment de sa disparition.

– Vraiment ? Il saurait comment ou pourquoi Felix Nideck a disparu ?

– Non. Il n’apportera rien à l’enquête. Ce sont les mots d’Arthur. Non, là-dessus, rien du tout. Il n’a pas eu de nouvelles de son père depuis tout ce temps. Non, c’est une question qui n’a pas été abordée.

– Intéressant, répéta Reuben. Mais comment être sûr que cet homme est bien celui qu’il dit être ?

– Un air de famille, Reuben, absolument confondant. Arthur, qui a connu Felix Nideck, dit que ce type lui ressemble tellement qu’il ne peut y avoir de doute.

– Intéressant...

– Et donc, Reuben, je l’ai moi-même rencontré, cet après-midi, avec Arthur, et c’est un homme tout à fait remarquable, un conteur-né, vraiment. Si je ne savais pas ce que je sais sur lui, je le prendrais pour un gentilhomme du Sud. Or il est né et a grandi en Angleterre, mais il n’a pas l’accent britannique, non, pas du tout, je n’ai pas réussi à situer son accent... il en a bien un, mais c’est un personnage étonnant, avec beaucoup d’élégance. Et, Reuben, il m’a assuré à moi aussi qu’il ne comptait faire jouer aucun droit sur la propriété de Mlle Nideck et qu’il ne réclamait que cette entrevue, pour parler des biens de son père.

– Et Arthur Hammermill ignorait l’existence de cet homme ? demanda Reuben.

– Arthur Hammermill n’en revient pas, expliqua Simon. Vous êtes au courant du travail

accompli par son cabinet pour retrouver Felix Nideck et toute personne pouvant avoir eu un lien quelconque avec lui.

– Quel âge a cet homme ?

– Oh, quarante, quarante-cinq ans. Attendez-voir : quarante-cinq, il est né en 1966, à Londres. Il fait beaucoup moins, d'ailleurs. Il a la double nationalité, apparemment, britannique et américaine, il a vécu aux quatre coins du monde.

– Quarante-cinq. Mmm...

– Oui, Reuben, enfin, peu importe. Ce qui importe, c'est qu'il n'existe aucun testament qui atteste son existence, mais, évidemment, s'il devait entreprendre une analyse ADN et établir sa parenté, il pourrait vous causer un tort considérable en mettant la main sur la propriété, mais il n'est pas du tout sûr qu'il aurait gain de cause...

– Il dit qu'il réclame les biens personnels de son père ?

– Quelques-uns. Il ne s'est pas montré très bavard. Il veut vous rencontrer. Il a l'air très au courant de la situation. Il était à Paris quand la triste disparition de Marchent a fait la une des journaux.

– Je vois...

– Évidemment, il est pressé. Tout le monde est pressé aujourd'hui. Il est au Clift Hotel et demande à vous voir dès que vous pourrez descendre.

Ce qui signifiait quoi ? se demanda Reuben. Qu'il cherchait à l'éloigner de cette maison à un moment donné, pendant une durée donnée, pour qu'il puisse y entrer et emporter tout ce qui appartenait à Felix ? D'ailleurs, il était plus que probable qu'il s'agissait de Felix. Oui, c'était très certainement lui. Mais pourquoi ne pas venir tout simplement jusqu'ici et se faire connaître ?

– Très bien, répondit Reuben. Je vais le rencontrer. Je peux le voir demain à treize heures. Vous savez que, d'ici, il me faut quatre heures, Simon. Je peux vous confirmer le rendez-vous par téléphone avant de prendre la route.

– Oh, ne vous en faites pas, il m'a bien précisé que, demain, il était disponible toute la journée. Il sera ravi. Apparemment, il doit partir dans la soirée.

– Mais, Simon, j'insiste : tout cela est strictement confidentiel. Je ne tiens pas à ce que Phil ou Grace soient informés de cette réunion. Vous connaissez maman. Si je ne m'arrête pas à la maison alors que je suis en ville...

– Reuben, je ne discuterai de votre situation financière personnelle avec votre mère que le jour où vous m'aurez donné l'autorisation expresse de le faire, lui assura Simon.

Mais ce n'était pas vrai du tout.

– Reuben, votre mère est très inquiète à votre sujet, vous savez, votre déménagement à Mendocino et tout le reste, le fait que vous ne répondiez pas aux mails ni au téléphone...

– Entendu, treize heures, à votre bureau, le coupa Reuben.

– Pas si vite, pas si vite. Si je pouvais vous voir environ une heure avant...

– Pourquoi, Simon ? Vous m'avez en ce moment au téléphone.

– C'est que, Reuben, je dois vous mettre en garde. Un héritier potentiel qui surgit de nulle part dans une situation comme celle-ci, et sans avancer la moindre prétention pécuniaire, eh bien, c'est hautement improbable. Durant cette réunion, je souhaite que

vous vous en remettiez à moi sur ce qu'il faut dire et ne pas dire, et je vous conseille vivement de ne répondre à aucune question sur la valeur de la maison, sur les estimations de cette maison, le mobilier, la valeur du mobilier, la valeur des biens de Felix Nideck...

– Je vois. J'ai bien compris, Simon. Je vais écouter cet homme et attendre de voir ce qu'il a à me dire.

– C'est exactement cela, Reuben. Vous écouterez. Ne vous livrez pas. Laissez-le vider son disque dur, comme disent les jeunes, et contentez-vous de l'écouter. Il est bien décidé à ne discuter des détails avec personne d'autre que vous, mais vous n'êtes pas tenu de réagir à ce qu'il dit durant cette réunion.

– C'est vu. Demain, treize heures.

– J'ai l'impression qu'il fait de l'effet à Arthur Hammermill. Ils passent leurs soirées ensemble. L'autre soir, ils sont allés à l'Opéra voir Don Juan. Selon Arthur, c'est le portrait craché de son père. Mais je vous le dis, aucune recherche de paternité n'a de chance d'aboutir sans analyse ADN. Et cet homme-là doit le savoir. Évidemment, il peut changer d'avis à tout instant.

Mais il ne changera pas d'avis. Il ne le peut pas.

– Je vous verrai demain, Simon. Je suis désolé d'avoir tant tardé à vous rappeler.

– Ah, à ce propos, répondit Simon, excellent votre article sur l'Homme-Loup paru ce matin dans l'Observer ! Tout le monde ici l'a dit. Excellent. Et il a beaucoup impressionné le jeune M. Nideck aussi.

Ah tiens...

Reuben prit à nouveau congé et raccrocha. Il était surexcité. C'était Felix. Felix avait refait surface ! Felix était là.

Laura, assise sur le tapis devant le feu, lisait un des livres consacrés aux loups-garous en prenant des notes sur un petit journal de bord.

Il s'assit en tailleur à côté d'elle et lui raconta tout.

– C'est Felix, évidemment.

Il leva les yeux vers les distingués compères de la photo accrochée au-dessus de la cheminée. Il ne pouvait contenir son excitation. Felix vivant ! Felix, presque à coup sûr en vie, en personne, Felix qui détenait la clé de ces mystères qui l'enveloppaient comme de la fumée, si épaisse qu'il avait parfois le sentiment de ne plus pouvoir respirer. Felix qui, peut-être, voudrait le supprimer, et Laura avec lui.

– Oui, j'ai la nette impression que tu as raison. Écoute ça...

Elle prit le carnet où elle conservait ses notes.

– Voici les noms de ces jeunes gens. C'est ainsi qu'ils avaient pris l'habitude de s'appeler : Vandover, Wagner, Gorlagon, Thibault. Eh bien, chacun de ces noms est lié à une histoire de loup-garou.

Il en resta sans voix.

– Frank Vandover, d'abord : il existe un très célèbre roman de loup-garou, Vandover et la brute, d'un certain Frank Norris, paru en 1914.

Ainsi c'était vrai ! Reuben était trop abasourdi pour réagir.

Elle poursuivit.

– Le suivant, Reynolds Wagner. Figure-toi qu'il existe un récit extrêmement connu, Wagner, le loup-garou, d'un dénommé G.W.M. Reynolds, publié la première fois en 1846.

– Continue...

– Gorlagon. Lui, c'est un loup-garou d'une histoire médiévale de Marie de France.

– Mais oui, je l'ai lue il y a des années !

– Le baron Thibault : c'est une combinaison de noms tirés du fameux récit de Dumas, Le Meneur de loups. Il date de 1857, première publication en France.

– C'est donc vrai... murmura-t-il.

Il se leva pour aller observer ces hommes réunis dans la jungle. Elle vint à ses côtés.

Le baron était le seul à être manifestement grisonnant : plus âgé, il avait un visage fortement ridé, mais très avenant et des yeux d'une grandeur hors du commun, clairs et bienveillants. Reynolds Wagner, lui, était peut-être roux. Difficile à dire. Mais il était à peu près du même âge que Felix et Margon, avec des traits fins, élégants, et de petites mains. Avec ses boucles noires, ses yeux sombres et sa peau très pâle, Frank Vandover paraissait un peu plus jeune que les autres. Il arborait une bouche en cœur parfaitement dessinée.

Quelque chose dans leurs expressions rappelait à Reuben un tableau célèbre, mais sans qu'il parvienne à mettre un nom dessus.

– Ah, et Tom Marrok ? ajouta Laura. Eh bien, c'est une allusion à sir Marrok, loup-garou de Le Morte d'Arthur de sir Thomas Malory, écrit dans les années 1400, et que tu as probablement lu aussi.

– Tout à fait, confirma-t-il.

Il gardait les yeux rivés sur le visage de ces hommes.

– Peu important les intrigues, dit-elle. Et les dates. Ce qui importe, c'est que les noms se rapportent tous à des personnages tirés de la littérature de loups-garous. Donc, soit il s'agit d'un habile dispositif réservé aux membres d'un cercle, soit ces noms sont des signaux destinés à d'autres individus qui partagent le même don exceptionnel.

– Des signaux... reprit-il. On ne change pas son nom de naissance pour le plaisir, pour faire partie d'un cercle de privilégiés.

– Combien de fois crois-tu qu'ils ont été obligés de changer de nom ? demanda-t-elle. Je veux dire, combien de fois ont-ils ressuscité sous un nouveau nom ? Et voilà qu'apparaît Felix Nideck, qui prétend être le fils naturel du Felix Nideck de cette photo... or, nous savons que c'est un Felix Nideck qui a bâti cette maison aux alentours de 1880.

Il s'éloigna à pas lents sur le parquet avant de revenir vers le foyer. Son journal toujours en main, Laura s'était rassise près du garde-feu.

– Tu comprends ce que ça peut vouloir dire ? lui demanda-t-elle.

– Qu'ils sont tous de la même espèce, bien sûr. J'en tremble. Je suis presque incapable de... Je ne sais pas quoi dire. Je m'en doutais ! Je m'en doutais presque depuis le début, mais ça paraissait tellement abracadabrants.

– Ce que cela pourrait signifier, reprit-elle gravement, c'est que ces créatures ne vieillissent pas, que tu ne vas pas vieillir. Qu'elles sont immortelles et que tu l'es peut-être aussi.

– Nous n’en savons rien. Nous ne pouvons pas le savoir. Mais si c’est vraiment Felix, eh bien, il ne vieillit peut-être pas comme tout le monde.

Il pensa à la balle qui ne l’avait pas blessé, au verre qu’il avait brisé et qui ne l’avait pas coupé. Il aurait voulu avoir le courage de le vérifier sur-le-champ en s’infligeant une blessure, mais ne l’eut pas.

Il restait interdit à l’idée que ce Felix Nideck connaissait peut-être toutes les réponses qu’il cherchait.

– Mais pourquoi, pourquoi vouloir une entrevue en présence d’avocats ? demanda-t-il. Veut-il m’attirer loin de la maison pour la dévaliser ?

– Je ne crois pas, fit Laura. Je crois qu’il veut te rencontrer personnellement.

– Alors pourquoi ne vient-il pas frapper à cette porte ?

– Il veut voir qui tu es sans révéler ce que lui est, répondit-elle. Voilà ce que je pense. Et il veut les tablettes, les journaux et les objets qui sont encore ici. Il les veut, et il va être honnête avec toi, honnête dans une certaine mesure.

– D’accord...

– Il ne sait pas forcément ce qui s’est vraiment passé ici. Il ne sait pas forcément que Marrok est mort.

– Alors c’est ma chance, non ? demanda Reuben. Pour m’attirer sa sympathie, pour essayer de lui faire comprendre qui je suis et pourquoi j’ai été obligé de tuer Marrok.

– Nous l’avons tué tous les deux, rectifia-t-elle. Car nous n’avions pas le choix.

– J’endosse l’entière responsabilité de sa mort, protesta Reuben. Laisse-moi faire. Mais les raisons de mon geste, ou du nôtre, lui importent-elles ? La volonté de Marchent a-t-elle un sens pour lui ? Ou verra-t-il lui aussi en moi un être abominable ?

– Je ne sais pas, mais, comme tu dis, c’est ta chance.

Ils s’installèrent à nouveau devant le feu et observèrent un long silence. Une des choses qu’il appréciait au plus haut point chez Laura, c’était de pouvoir rester ainsi ensemble, sans parler, très longtemps. Elle semblait perdue dans ses pensées, les genoux remontés, les bras refermés autour d’eux, les yeux fixés sur la cheminée.

Il se sentait parfaitement bien avec elle et, s’il venait à penser que quelque chose pourrait lui arriver, une froide fureur s’emparait de lui.

– J’aimerais bien que tu assistes à cette entrevue, lui fit-il. Il y a un risque, tu crois ?

– Moi, je crois qu’il faut que tu le voies seul. Je ne sais pas pourquoi, mais je le crois vraiment. Je t’accompagnerai, mais sans me joindre à vous. J’attendrai à côté.

– En tout cas, je t’emmène, je ne peux pas te laisser seule ici.

Après un long moment, il lui confia :

– Ça ne vient pas.

Il parlait, bien sûr, de la transformation.

– Tu en es sûr ?

– Oui, je le sais.

Il ne ressentait pas d’agitation. Il ne ressentait pas de désir.

Ils n’en parlèrent plus. Laura alla finalement se coucher tôt.

Reuben rouvrit la lettre et en parcourut l’écriture indéchiffrable. Il ramassa la montre en or sur la cheminée. Marrok.

À une heure du matin, il réveilla Laura. Il se tenait debout près du lit, en robe de chambre, la hache à la main.

– Reuben, mais juste ciel... murmura-t-elle.

– Garde ça près de toi, lui souffla-t-il. Je monte sur la toiture.

– Mais tu ne peux pas...

– Je vais essayer de provoquer la transformation et, si j’y arrive, je monte. Si tu as besoin de moi, appelle-moi. Je t’entendrai. Je te le promets, je ne me sauve pas dans la forêt. Je ne t’abandonnerai pas ici.

Il sortit et se mêla aux chênes. Silencieuse, irrégulière, la pluie traversait à peine la voûte des feuillages. Le lacis des branches tamisait la lumière de la cuisine.

Levant les mains, il ramena sa chevelure en arrière.

– Viens, maintenant, murmura-t-il, viens...

Il raidit ses abdominaux et aussitôt fut pris d’un profond spasme dont l’onde de choc irradiait à travers sa poitrine et ses membres. Il laissa tomber son vêtement dans les feuilles et ôta ses pantoufles.

– Vite, marmonna-t-il, et les sensations lui remontèrent le long du corps en se dilatant.

Le pouvoir rayonnait du plexus vers le thorax et les reins.

Il agrippa sa crinière à mesure qu’elle surgissait, la plaqua sur son crâne, rejeta la tête en arrière en se délectant de son poids, de l’épaisse coiffe qui la protégeait et s’incurvait jusqu’à ses épaules. Il sentit son corps grandir, ses membres épaissir, tandis que les sensations elles-mêmes semblaient le soutenir, le masser, le maintenir en apesanteur dans la lumière qui pâlisait.

La nuit était maintenant translucide, les ombres rétrécissaient et la pluie qui tourbillonnait devant ses yeux devenait impalpable. La forêt chantait, de minuscules créatures l’entouraient comme pour lui souhaiter la bienvenue.

Dans l’encadrement de la fenêtre de la cuisine, il vit Laura qui le regardait, éclairée à contre-jour par une lumière d’un jaune intense, le visage dans l’ombre. Il distinguait pourtant nettement les globes luisants de ses yeux.

Il courut vers la maison, droit vers un point situé sous la jonction de deux pignons et, bondissant sans effort sur le mur, escalada les moellons en saillie, toujours plus haut, jusqu’à ce qu’il ait atteint le toit. À travers l’étroit défilé d’ardoises formé par les pignons, il gagna la grande verrière carrée. Il constata alors qu’elle était plus basse que les mansardes et ne recouvrait que l’espace secret du premier étage. Les pignons qui l’entouraient étaient dépourvus d’ouvertures, comme pour la protéger du monde extérieur. Sur chacun de ses côtés couraient de profondes gouttières emplies de feuilles mortes. Sous la lune enturbannée de brume, la verrière brillait comme un grand bassin noir.

Pour se déplacer dessus, il s’agenouilla. Le verre était glissant de pluie et il en perçut alors toute l’épaisseur, vit les membrures métalliques qui le supportaient et s’entrecroisaient sous lui – mais impossible de distinguer la ou les pièces situées en dessous. Le verre, teinté de sombre, était peut-être feuilleté, sûrement trempé. Dans l’angle sud-ouest, il trouva l’abattant ou le volet qu’il avait seulement entrevu sur l’image satellite : il était étonnamment grand, avec un cadre de fer s’emboîtant à la perfection

dans la structure comme un large pan de toit. Mais il ne trouva aucune poignée ni aucun moyen pour l'ouvrir, nulle charnière visible, nulle arête à saisir. La trappe était parfaitement hermétique.

Il devait bien y avoir quelque chose pour l'ouvrir, ou alors il avait fait fausse route depuis le début. Mais non, il était sûr qu'elle s'ouvrirait. Il examina la gouttière, creusa comme un chien parmi les feuilles, mais ne trouva ni poignée, ni levier, ni bouton à manœuvrer.

Et si elle s'ouvrait de l'intérieur ? S'il fallait peser dessus, la forcer ? Il s'y essaya avec ses pattes. Se redressant sur ses jambes, il se mit debout dessus, s'approcha du côté sud et, après avoir pris l'appel le plus puissant dont il était capable, sauta en l'air.

L'abattant s'ouvrit. Il se laissa descendre dans l'obscurité en se tenant des deux pattes avant au rebord situé au-dessus de sa tête. Des odeurs de bois et de poussière, de livres, de moisissure emplirent ses narines.

Toujours agrippé au cadre, les pieds dans le vide, il regarda autour de lui et distingua les contours imprécis d'une pièce gigantesque. Il craignait cependant d'y rester enfermé, mais sa curiosité l'emporta sur sa peur. S'il avait pu y entrer, il pourrait en ressortir. Il se laissa tomber au sol, sur la moquette, et l'abattant se referma dans un lent grincement en occultant le ciel.

Jamais il n'avait rencontré d'obscurité aussi profonde. Avec le verre teint, la lueur timide de la lune n'était plus qu'une tache indistincte.

Il sentit devant lui un mur en plâtre, puis une porte, une porte à panneaux. Il en palpa le bouton, le tourna, l'entendit et le sentit tourner plus qu'il ne le vit, puis tira le battant vers la droite.

Se glissant prudemment dans l'embrasure, il faillit trébucher et tomber dans un escalier étroit et pentu. Ils s'étaient donc trompés sur toute la ligne en croyant accéder à ce sanctuaire depuis le premier étage... Il descendit alors rapidement, aisément, jusqu'au rez-de-chaussée en suivant de chaque côté le mur avec ses pattes.

En bas, la porte s'ouvrait vers l'intérieur et il se retrouva dans une petite pièce qu'il reconnut immédiatement à ses odeurs : linge de maison, nettoyant pour argenterie, bougies. C'était l'une des réserves situées entre la salle à manger et la grande salle. Il ouvrit la porte et déboucha dans l'alcôve à voûte plate qui séparait ces deux énormes pièces.

Laura sortit de la cuisine à sa rencontre, après avoir traversé l'office et la salle à manger plongée dans l'obscurité.

- C'était donc ça... dit-elle, stupéfaite.
- Il faudra prendre une lampe, répondit-il. Même moi, j'en ai besoin. Il fait très sombre. Elle entra dans le réduit d'où il était sorti.
- Mais regarde, il y a un interrupteur, dit-elle, avançant la main dans la cage d'escalier. Elle l'actionna. Aussitôt, une petite ampoule s'alluma tout en haut de l'étroite volée de marches.
- D'accord... lâcha-t-il, étonné.

Y avait-il donc, dans cette retraite enclavée, le chauffage et l'électricité ? Et quand quelqu'un y était-il venu pour la dernière fois afin de changer l'ampoule ?

Il passa le premier et gagna le petit palier qu'éclairait le plafonnier.

Et sous cette maigre lumière, leurs regards curieux rencontrèrent, au-delà de la porte ouverte, une vaste salle. Il y avait là des quantités de livres, des étagères partout, couvertes de poussière et de toiles d'araignées, mais ce n'était pas une simple bibliothèque, loin de là.

Le centre de la pièce était encombré de tables, occupées pour la plupart par du matériel scientifique : verres gradués, becs Bunsen, rangées d'éprouvettes, petites boîtes, lames de verre empilées, flacons, bocaux... et une longue table entièrement drapée d'un tissu grisâtre élimé. Tout disparaissait sous la poussière.

Un autre interrupteur alluma instantanément des ampoules suspendues, le long du côté ouest de la pièce, à des poutrelles qui passaient sous le verre armé du toit. À une époque, il y avait eu de la lumière partout, mais à présent la plupart des douilles pendaient sans rien au bout.

Laura toussa à cause de la poussière : celle-ci formait une pellicule grise sur la verrerie et les brûleurs, sur tous les objets offerts à leurs yeux, même sur les papiers abandonnés çà et là entre les appareils, sur les stylos et les crayons.

– Des microscopes... fit Reuben. Tous primitifs, des antiquités...

Il s'engagea entre les tables en désordre.

– C'est vieux, tout cela est très vieux. Du matériel comme ça, on n'en utilise plus dans les laboratoires depuis des décennies.

Laura montra quelque chose du doigt. À l'extrémité de la pièce la plus éloignée d'eux, et de la lumière, se dressaient plusieurs cages rectangulaires, gigantesques, rouillées, d'apparence ancienne, semblables à celles des primates dans les zoos. D'autres, grandes et petites, tapissaient le mur est.

À la vue de ces cages, Reuben sentit instantanément une terreur l'envahir. Des cages pour des Morphenkinder ? Des cages pour des bêtes ? Lentement, il s'approcha. Il ouvrit une des immenses portes, qui gémit et couina sur ses gonds. Les vieux cadenas qui se balançaient au bout de leurs chaînes étaient rouillés eux aussi. En tout cas, cette cage aurait peut-être pu contenir un autre Morphenkind, mais lui, non. Encore que...

– Tout cela, fit-il, tout cela doit avoir une centaine d'années.

– C'est peut-être la seule bonne nouvelle là-dedans, observa Laura. S'il s'est passé quelque chose ici, c'était il y a longtemps.

– Mais pourquoi cet abandon ? s'interrogea Reuben. Pourquoi ont-ils tout laissé tomber ?

Ses yeux balayèrent les rayonnages de livres qui garnissaient le mur nord.

Il s'approcha.

– Des revues médicales, constata-t-il, mais toutes du XIX^e siècle. Enfin, il y en a bien quelques-unes du début du XX^e, 1910, 1915, mais ensuite ça s'arrête.

– Et pourtant quelqu'un est venu ici, dit Laura. Plusieurs traces partent de la porte et vont dans toutes les directions.

– Elles sont toutes de la même personne, je pense. Un pied menu. Une chaussure souple, de petite taille, sans talon, un mocassin. C'était Marrok. Il a fait des allées et venues ici, mais à part lui, personne.

– Comment peux-tu le savoir ?

– Simple intuition. À mon avis, il est descendu par la trappe, comme moi, il est entré puis allé jusqu'au bureau.

Il désigna le coin nord-ouest.

– Regarde le fauteuil. Il a été épousseté, et il y a aussi quelques livres là-bas.

– Les seules choses récentes dans cette pièce.

Reuben les examina. Des romans policiers, des classiques : Raymond Chandler, Dashiell Hammett, James M. Cain.

– Il campait ici de temps en temps, confirma Reuben.

À droite du fauteuil, dans l'ombre, était posée par terre une bouteille de vin à moitié pleine avec un goulot à vis. Du vin de table californien, pas mauvais, mais vendu avec un bouchon vissé.

Derrière le bureau, sur une étagère haute, se trouvait une rangée de registres à reliure en cuir avec, inscrits au dos, des millésimes dont l'or avait terni. Lentement, Reuben tira à lui celui de 1912 et l'ouvrit. Solide, fait pour durer, le papier parcheminé était encore intact.

Tracée à l'encre, l'écriture énigmatique, l'écriture secrète de Felix, s'y déployait par vagues successives sur des pages et des pages.

– C'est à ça qu'il tiendrait par-dessus tout ?

– Ce ne sont que des vieilleries, dit Laura. Quels secrets peut-il bien y avoir là-dedans ? Peut-être y tient-il uniquement parce qu'elles lui appartiennent ? Ou à l'un de ceux qui partagent son langage.

Laura désigna la longue table recouverte de tissu. Reuben distinguait dans la poussière des empreintes de pas qui, depuis la porte, se dirigeaient vers elle et en revenaient et qui, sur son pourtour, se mêlaient en tous sens.

Il savait ce qu'il allait y trouver. Avec précaution, il remonta le tissu.

– Les tablettes... murmura-t-il. Toutes les tablettes mésopotamiennes anciennes. Marrok les avait rassemblées et déposées ici.

Il enroula délicatement la toile en dévoilant des rangées et des rangées de fragments.

– Tout est conservé, fit-il, sans doute comme Felix l'avait voulu.

Il y avait aussi là ses journaux intimes, une bonne douzaine, semblables à celui que Reuben avait vu le premier jour sur le bureau de Felix, impeccablement rangés par piles de quatre.

– Regarde le soin qu'il a mis à entreposer ces objets.

Et si les secrets de cette transformation remontaient jusqu'aux cités antiques d'Ourouk et de Mari ? Et pourquoi pas ?

Le chrisme, c'est le nom que nous utilisons depuis des siècles. Le don, le pouvoir... Il y a cent mots anciens pour ça... Quelle importance ?

Laura longea les murs est et nord en examinant les livres posés sur ces étagères. Elle arriva à une porte toute simple constellée de taches sombres.

Elle attendit que Reuben l'ouvre. Même antique bouton en laiton que sur les autres. La porte céda sans résistance et en découvrit une autre, munie d'un verrou, qui s'ouvrit elle aussi en grinçant.

Ils se retrouvèrent dans une des salles de bains particulières du couloir nord. La porte

était entièrement habillée d'un haut miroir rectangulaire à cadre doré.

– J'aurais dû m'en douter... dit Reuben.

Il devait pourtant exister un autre accès au premier étage dans l'angle sud-ouest, il en était certain. Là où Felix Nideck, premier du nom, dormait juste après la construction de la maison.

Il le trouva : une porte donnant dans un dressing, revêtue de bois brut et bloquée par une rangée d'étagères. Ce fut un jeu d'enfant de retirer celles-ci, et bientôt ils se retrouvèrent à l'extrémité sud-ouest du couloir sud, juste devant la porte de la grande chambre.

Ils firent d'autres petites découvertes. Une boucle de gros câble accrochée à la trappe permettait d'ouvrir cette dernière de l'intérieur. Les grosses lampes disposées partout dans la pièce étaient vides. Certaines tables étaient munies de petits éviers pourvus des robinets et écoulements nécessaires. Des conduites de gaz passaient sous les tables et les brûleurs. Tout le laboratoire était bien équipé pour l'époque.

Ils virent bientôt qu'il y avait une porte dans chaque coin de la pièce ; l'une débouchait dans une salle de bains, derrière un miroir tout à fait semblable à celui qu'ils avaient déjà trouvé, et la dernière, au sud-est, s'ouvrait dans un placard.

– Je pense comprendre ce qui a pu se passer, expliqua Reuben. On a commencé ici des expériences, des expériences pour déterminer la nature de la transformation, du chrisme, peu importe le nom utilisé par ces créatures. Si elles vivent longtemps, vraiment très longtemps, imagine l'effet qu'a dû produire sur elles la science moderne après des millénaires d'alchimie. Elles ont dû s'attendre à découvrir de grandes choses.

– Mais, ces expériences, pourquoi les avoir arrêtées ?

– Pour mille raisons. Peut-être ont-ils transféré le laboratoire ailleurs. On ne peut pas faire grand-chose de scientifique dans une maison comme celle-ci, non ? En plus, ils tenaient au secret, évidemment. Ou peut-être ont-ils découvert qu'ils ne pourraient rien découvrir du tout...

– Pourquoi dis-tu cela ? demanda Laura. Ils ont dû en découvrir, des choses, au contraire !

– Tu crois ? Moi, je pense que les échantillons qu'ils ont prélevés sur eux-mêmes ou sur d'autres se sont tout simplement désintégrés avant qu'ils aient pu en tirer quoi que ce soit. C'est peut-être pour cette raison qu'ils se sont détournés de toute cette entreprise.

– Moi, je n'aurais pas baissé les bras aussi facilement, reconnut Laura. J'aurais cherché de meilleurs conservateurs, de meilleures techniques. J'aurais étudié les tissus aussi longtemps qu'ils restaient exploitables. Pour moi, ils ont déplacé leur quartier général ailleurs. Souviens-toi que la créature du gardien a parlé de « cellules progénitrices pluripotentes ». C'est un terme savant. La plupart des gens ne connaissent pas ce vocabulaire.

– Alors, s'il en est ainsi, Felix voudra récupérer ses propres archives, ses biens et ces tablettes... même si on ne connaît pas leur signification...

– Parle-moi d'elles, s'il te plaît, demanda Laura. De quoi s'agit-il exactement ?

Elle s'approcha de la table désormais à demi découverte. Elle hésitait à toucher les minuscules fragments d'argile séchée : ils lui semblaient aussi friables qu'une pâte

feuilletée. Reuben s’y refusait lui aussi, mais il aurait bien voulu avoir une lampe puissante à braquer dessus. Il aurait bien voulu reconstituer l’ordre dans lequel Marrok les avait déposées là. Y avait-il un ordre lorsqu’elles étaient encore sur les étagères de l’ancienne chambre de Felix ? Il ne se souvenait pas d’en avoir remarqué un.

– C’est de l’écriture cunéiforme, expliqua-t-il. L’une des plus anciennes qui soient. Je pourrai t’en montrer des exemples dans des livres ou sur le Net. Celles-ci ont probablement été exhumées en Irak, dans les plus anciennes cités jamais étudiées au monde.

– Je n’avais pas conscience que ces tablettes étaient aussi petites, reconnut-elle. Je les voyais plus grandes, comme les pages de nos livres.

– Je suis pressé de sortir d’ici, dit soudain Reuben. J’étouffe, c’est sinistre.

– De toute façon, je pense que nous en avons vu assez. Nous avons appris des choses essentielles. Si seulement nous étions sûrs que Marrok est le seul à être venu dans cette pièce...

– Moi, j’en suis sûr, la coupa Reuben.

C’est encore lui qui passa le premier lorsqu’ils s’engagèrent dans l’escalier en éteignant les lumières derrière eux.

Dans la bibliothèque assombrie, ils refirent du feu. Laura s’installa juste à côté, les bras refermés autour d’elle pour se tenir chaud, et Reuben prit place tout au fond, contre le bureau, car la chaleur était trop forte.

Il se sentait bien, là, dans sa peau de loup. Mieux qu’il ne s’était jamais senti dans l’autre. Il entendait au-dehors les oiseaux gazouiller et chanter dans les chênes, des créatures rôder dans la profondeur des taillis. Mais il n’éprouvait aucun désir de les rejoindre, de retrouver leur royaume sauvage, ni de tuer ou de se repaître.

Ils parlèrent peu, se disant que Reuben détenait ce que Felix convoitait et que Felix, avec sa réputation de gentleman, ne s’était pas cru autorisé à pénétrer dans la maison pour y dérober ces objets.

– Ce rendez-vous signifie que ses intentions sont bonnes, conclut Laura. J’en suis sûre. S’il avait voulu faire une razzia dans cette maison, il aurait pu le faire avant. S’il avait voulu nous supprimer, il aurait pu le faire n’importe quand.

– N’importe quand, oui, peut-être... fit Reuben. Sauf qu’on aurait pu le vaincre comme on a vaincu Marrok.

– En vaincre un est une chose. Les vaincre tous en est une autre, non ?

– Nous ne savons pas s’ils se trouvent tous au même endroit. Nous ne savons même pas s’ils sont encore vivants.

– La lettre, l’interrompit Laura, la lettre pour Marrok. N’oublie pas de la prendre avec toi.

Il hocha la tête. Oui, il prendrait la lettre. Il prendrait la montre aussi. Mais il ne fallait surtout pas qu’il répète à l’avance ce qu’il dirait lors de cette entrevue. Tout dépendait de Felix, de ce que Felix dirait, de ce que Felix ferait. Plus il y pensait, plus il avait hâte d’y être, plus ses espoirs reposaient maintenant sur cette entrevue, et plus il se sentait sûr de lui et même un peu grisé d’en être arrivé là.

Le désir montait en lui maintenant que la nuit reflétait. Le désir non des joutes sauvages, mais des joutes intimes.

Enfin, il s'approcha de Laura, lui embrassa la nuque, le cou, les épaules. Il l'enveloppa de ses bras et la sentit se liquéfier.

– Alors, c'est encore avec l'homme des bois que je vais faire l'amour, souffla-t-elle en souriant, les yeux sur le feu.

Il baisa ses joues, la fossette que faisait naître son sourire.

– Ferai-je un jour l'amour avec le Reuben Golding au visage lisse, avec Rayon de Soleil, Bébé, Petit, Petit Prodige... que le monde connaît ?

– Mmm... pourquoi vouloir celui-là, demanda-t-il, alors que tu m'as, moi ?

Elle ouvrit la bouche à ses baisers, à sa langue, à la pression de ses dents.

Quand ce fut fini, il la porta à l'étage, comme il aimait à le faire, et la déposa sur le lit.

Il se mit à la fenêtre, se sentant confusément le devoir de lui cacher son visage tandis qu'il se raidissait et parlait à son pouvoir, inhalant avec lenteur comme s'il avalait l'eau d'un clair ruisseau. Et, aussitôt, le changement s'amorça.

Mille doigts le caressèrent, tirant avec une douceur infinie sur chacun des poils lustrés de sa tête, de son visage, du dessus de ses bras.

Il porta ses pattes à ses yeux, observa sous la faible clarté du ciel nocturne leur métamorphose, vit ses griffes rétrécir, disparaître, les coussins de chair souple redevenir paumes. Il fit jouer ses doigts et ses orteils. Les chants de la forêt avaient fait place à un doux bourdonnement ponctué de chuchotis.

Ah, quelle belle prouesse d'avoir mis le pouvoir à son service, à ses ordres... Mais à quelle fréquence pouvait-il le convoquer ? Ce pouvoir pouvait-il lui échapper, pour peu qu'on le provoque ? Pouvait-il lui faire faux bond, même en cas de danger extrême ? Comment le savoir ?

Demain, à n'en pas douter, il ferait face à un homme qui avait les réponses à ces questions, et à d'innombrables autres. Mais que pouvait-il se passer au juste durant cette entrevue ? Que voulait cet homme ?

Et, surtout, qu'était-il prêt à donner ?

Le cabinet de Simon Oliver se trouvait sur California Street, au cinquième étage d'un immeuble qui offrait une vue étourdissante sur les tours de bureaux voisines et sur les eaux azurées de la baie de San Francisco.

Reuben, vêtu d'un col roulé blanc en cachemire et de son blazer préféré, un Brooks Brothers croisé, fut introduit dans la salle de réunion où allait se dérouler la rencontre avec le fils naturel de Felix.

Elle symbolisait bien la maison, cette pièce, avec sa longue table ovale en acajou et ses robustes chaises Chippendale à dossier arqué. Simon et lui avaient pris place d'un côté de la table, face à un tableau abstrait multicolore, grand et banal, qui peinait à faire mieux qu'une simple décoration murale.

Laura se trouvait à côté, dans une petite pièce agréable, avec du café et les journaux du matin et devant un téléviseur réglé sur une chaîne d'information.

Bien évidemment, Simon abreuvait Reuben de conseils. Peut-être cet homme ne venait-il là que pour tâter le terrain... À tout moment il pouvait proposer une analyse ADN pour démontrer sa filiation et déclencher un assaut juridique en règle contre la propriété.

– Et je dois dire, précisa Oliver, que je n'ai jamais beaucoup apprécié les hommes qui portent les cheveux longs, encore que vous, Reuben, tout compte fait, ça ne vous aille pas trop mal. Cette tignasse correspond-elle à une sorte de retour à la terre ? Vous devez faire un malheur auprès des dames.

Reuben rit.

– Je ne sais pas. J'ai simplement arrêté de les couper, répondit-il.

Il savait que sa chevelure, brillante de propreté et soigneusement peignée, ne pouvait lui attirer de reproches. Il se moquait qu'elle soit un peu longue derrière. Il avait envie que l'entrevue commence.

L'exposé des hypothèses paranoïaques de Simon lui paraissait interminable lorsque Arthur Hammermill entra. Il expliqua que Felix était passé aux toilettes et qu'il arrivait.

Hammermill avait le même âge que Simon Oliver, dans les soixante-quinze ans. Tous deux étaient des hommes à cheveux blancs et à costume gris, le premier un peu trapu avec des sourcils broussailleux, le second, mince et à la calvitie naissante.

Hammermill se montra fort aimable avec Reuben en lui serrant chaleureusement la main.

– C'est très gentil à vous d'avoir accepté cette rencontre, lui dit-il, ayant à l'évidence soigneusement choisi ses mots.

Il s'assit en face de Simon, laissant la chaise située juste devant Reuben au mystérieux héritier potentiel.

Reuben lui demanda comment ils avaient trouvé la représentation de Don Juan, opéra pour lequel il nourrissait une véritable affection. Il évoqua le film qu'en avait tiré Joseph Losey et qu'il avait vu à de nombreuses reprises par le passé. Arthur se montra aussitôt enthousiaste, puis s'empressa de dire combien il avait apprécié la compagnie de Felix, ajoutant qu'il serait triste de le voir repartir le soir même pour l'Europe, comme ce dernier

en avait l'intention. Il prononça ces derniers mots avec un regard entendu vers Simon, lequel se contenta de le considérer d'un œil grave, sans répliquer.

Enfin, la porte s'ouvrit et Felix Nideck entra.

S'il avait subsisté en Reuben le moindre doute qu'il s'agissait du grand-oncle de Marchent – et non du fils de Felix Nideck –, celui-ci se serait dissipé sur-le-champ.

C'était bien l'homme imposant de la photographie de la bibliothèque : celui qui souriait au milieu de ses amis dans la jungle tropicale, le charmant mentor de la famille dont le portrait surmontait aussi le bureau de Marchent. Felix Nideck en personne, qui ne semblait pas avoir pris une ride en vingt ans. Aucun fils n'aurait pu s'approprier la silhouette et les traits de son père avec une telle perfection. Et il y avait en lui une autorité naturelle et une vivacité discrète qui le distinguaient des autres hommes présents dans la pièce.

Reuben était ébranlé. Silencieusement, il prononça une courte prière.

Grand, bien bâti, l'homme avait une peau sombre à reflets dorés et des cheveux bruns ondulés et courts. Il était vêtu, avec presque trop de recherche, d'un costume marron impeccablement coupé, d'une chemise caramel et d'une cravate marron et or.

Mais il frappait surtout par son expression généreuse et son aisance. Son sourire était immédiat, ses grands yeux bruns emplis d'une bonne humeur communicative, et il tendit tout de suite la main à Reuben. Son visage était naturellement animé. Tout en lui était engageant et aimable.

Il s'assit en face de Reuben, comme celui-ci s'y attendait, et ils se retrouvèrent en vis-à-vis, à la même hauteur. Il se pencha en avant et lui confia :

– C'est un grand plaisir pour moi !

Sa voix était profonde, sonore, sans affectation ni accent perceptible, et très chaleureuse.

– Laissez-moi vous remercier, reprit-il. Je suis bien conscient que vous n'étiez absolument pas tenu de me rencontrer et je suis heureux, et touché, que vous soyez venu.

Il faisait en parlant des gestes aisés de ses mains gracieuses. Sa pince de cravate dorée s'ornait d'une pierre verte et un coin de mouchoir rayé en soie, assorti à la cravate, dépassait à peine de sa poche de poitrine.

Reuben était subjugué, aussi subjugué que sur ses gardes. Mais, plus que tout, il était excité et sentait son pouls battre dans sa gorge. S'il échouait à produire une impression favorable sur cet homme... mais il ne fallait pas penser à l'échec. Son esprit était tendu vers le seul désir de profiter du moindre instant passé avec cet homme. Celui-ci continua à parler sans heurt ni difficulté, en se reculant un peu sur sa chaise. Il était fluide dans ses mouvements, plus détendu que sur le qui-vive.

– Je n'ignore pas que ma cousine Marchent était éprise de vous. Et vous savez qu'elle était très chère à mon père, sa seule héritière.

– Mais vous ne l'avez pas réellement connue, n'est-ce pas ? objecta Reuben.

Sa voix était mal assurée. Que lui prenait-il ? Voilà qu'à peine parti il trébuchait.

– Je veux dire par là que vous ne vous êtes jamais rencontrés, précisa-t-il.

– Mon père atoujours su me la rendre extrêmement présente, précisa l'homme sans se

démonter. Je suis sûr que nos représentants vous ont expliqué que je n'entendais pas faire valoir de droits sur la maison ou les terres qu'elle a souhaité vous transmettre.

– Oui, ils m'en ont parlé, confirma Reuben. C'est rassurant. Je suis heureux d'être là pour aborder tous les sujets qu'il vous plaira.

Le sourire spontané de l'homme était presque éblouissant. Ses yeux vifs exprimaient une disposition bienveillante envers Reuben, mais, sur ce point, ce dernier réservait son jugement.

Comment allait-il s'y prendre ? Comment en venir au fait ?

– Je n'ai connu Marchent que brièvement, dit-il, mais je pense que je la connaissais bien. C'était une personne exceptionnelle...

Il avala sa salive.

– N'avoir pas pu la protéger...

– Allons, Reuben... intervint Simon.

– ... n'avoir pas pu la protéger, reprit Reuben, est une chose que je porterai en moi jusqu'à mon dernier jour.

L'homme hocha la tête. On lisait sur son visage comme une admiration béate. Puis il déclara d'une voix douce :

– Vous êtes un très beau jeune homme.

Reuben sursauta.

Si ce type veut ma peau, c'est le diable en personne.

Et l'homme de poursuivre avec une évidente sincérité teintée d'inquiétude :

– Oh, pardonnez-moi... Je me prévaux à travers cette remarque d'un âge que je n'ai pas encore. Je suis désolé. Il me manque sans doute quelques années pour me la permettre. Parfois, je me sens beaucoup plus vieux que je ne le suis. Je voulais simplement dire que vos photographies ne vous avantagent pas. Vous y affichez une beauté ordinaire, un peu distante, mais, dans la réalité, vous valez infiniment mieux que cela.

Il continua avec une simplicité confondante.

– J'ai donc devant moi l'auteur des articles parus dans l'Observer. De la poésie, du contenu, voilà ce que je peux en dire.

Les avocats observaient un silence raide et manifestement gêné. Mais Reuben était sous le charme, plein d'espoir mais prudent. Dois-je comprendre que tu ne vas pas me tuer ? Tels étaient les mots qu'il avait sur le bout de la langue. Ou que tu comptes m'amadouer par ta douceur et tes paroles tout en ayant les mêmes desseins que le répugnant Marrok ?

Mais c'était Felix assis là. Felix, de l'autre côté de la table. Il devait se ressaisir.

– Vous voulez les biens personnels de votre père, résuma Reuben en s'efforçant de ne pas bégayer. Ses journaux intimes, c'est cela ? Et les tablettes, les tablettes cunéiformes anciennes...

– Reuben ! intervint aussitôt Simon, la main levée pour l'interrompre. Nous aborderons le détail des biens personnels de M. Nideck lorsqu'il aura un peu mieux précisé ses intentions.

– Des tablettes anciennes ? murmura Arthur Hammermill en remuant sur sa chaise. Quel genre de tablettes anciennes ? C'est la première fois que j'en entends parler.

– Oui, mon père a collecté de nombreuses tablettes cunéiformes anciennes lors de ses années passées au Moyen-Orient, expliqua l'homme. Et, effectivement, elles m'intéressent au plus haut point, je l'avoue, de même que ses journaux, bien sûr. Ses journaux intimes ont une grande importance pour moi.

– Vous savez donc déchiffrer son écriture secrète ? demanda Reuben.

Il perçut un frémissement dans le regard de l'homme.

– Il y a énormément de choses écrites ainsi dans la maison, poursuivit Reuben.

– Oui, de fait, je sais la lire, admit l'homme.

Reuben tira de sa poche la lettre adressée à Marrok et la fit glisser de l'autre côté de la table.

– Peut-être est-ce vous qui avez écrit ceci ? demanda-t-il. Elle semble être rédigée dans la langue secrète de votre père.

L'homme considéra la lettre d'un œil neutre, mais sans froideur. Il était visiblement surpris.

Il avança la main et s'en saisit.

– Puis-je vous demander comment vous vous l'êtes procurée ?

– Si elle est de vous, eh bien, elle vous revient.

– Voudriez-vous me dire comment vous vous l'êtes procurée ? insista-t-il avec une humble courtoisie. Vous me rendriez un grand service en me le disant.

– Elle a été oubliée à l'Auberge, dans le bourg de Nideck, par un homme qui se présentait comme une sorte de gardien de la maison et des objets qu'elle contient, expliqua Reuben. Un homme assez peu sympathique. Elle ne lui est en fait jamais parvenue. Je l'ai récupérée après sa disparition.

– Sa disparition ?

– Oui, il est parti, il a complètement disparu.

L'homme en prit note sans un mot. Puis :

– Vous l'avez rencontré personnellement ?

À nouveau, son regard se fit attendri, inquisiteur, mais sa voix restait chaleureuse et polie.

– Ah, oui ! affirma Reuben. Ce fut une rencontre assez éprouvante...

C'est parti, pensa Reuben. On déballe tout. On va aller tout au bord du vide.

– Très éprouvante même, pour moi et pour ma compagne, l'amie qui partage la maison avec moi. Ce fut, dirons-nous, une entrevue désastreuse, désastreuse... mais pas pour nous, en fin de compte.

L'homme semblait peser ces propos avec soin, presque sans ciller. Mais, de toute évidence, il était interloqué.

– Reuben, nous devrions, je pense, traiter de questions plus immédiates, proposa Simon. Nous pourrions toujours convenir d'un autre rendez-vous pour discuter d'autres sujets, si vous n'y voyez pas d'inc...

– « Désastreuse », répéta l'homme sans prêter attention à Simon.

Il paraissait sincèrement préoccupé.

– Je suis tout à fait navré de l'apprendre, dit-il, du même ton humble, aimable et inquiet.

– Disons simplement, reprit Reuben, que cette personne, Marrok, était assez hostile à ma présence dans les lieux, à ma relation avec Marchent Nideck... d'autres aspects le contrariaient aussi.

« Aspects », le mot était bien faible. Pourquoi n'en avoir pas choisi un autre ? Il comptait sur l'homme pour comprendre.

– En réalité, je dirais qu'il était assez mécontent de la tournure qu'avaient prise les événements, reprit Reuben. Il voyait en moi une sorte de maladroit. Il était très remonté. Mais cet homme-là est parti, à présent. Parti. Il ne viendra jamais chercher cette lettre.

Simon produisit une série de petits raclements de gorge et s'apprêtait à intervenir de nouveau lorsque Reuben lui fit signe de patienter.

L'homme scrutait Reuben, sans dire un mot. Incontestablement, il était stupéfait.

– Je pensais que c'était peut-être vous qui lui aviez écrit cette lettre, fit Reuben. Qu'il était peut-être venu sur votre ordre.

– Peut-être devrions-nous voir cette lettre... suggéra Simon.

Avec beaucoup de précautions, l'homme sortit les feuillets pliés de l'enveloppe et promena un doigt à l'endroit où celle-ci avait été décachetée.

– En effet, admit-il, c'est moi qui ai écrit cette lettre. Mais je ne vois pas en quoi elle a pu provoquer une rencontre désagréable. Ce n'était certes pas mon intention. Sa teneur était simple, d'ailleurs : je n'avais pas écrit à Marrok depuis une éternité. Je lui disais que j'avais appris la mort de Marchent et que je serais bientôt là.

Cela avait été dit avec tant de conviction et de persuasion que Reuben le crut. Mais son sang ne cessait de marteler ses oreilles et ses paumes.

– Au sujet de cet homme... commença Arthur.

– S'il vous plaît, dit Reuben, gardant les yeux sur Nideck. Que pouvais-je m'imaginer, sinon que vous lui aviez écrit avant et que, peut-être, sa réprobation était aussi la vôtre, qu'en apparaissant dans la maison il agissait sous votre autorité ?

– En aucun cas, souffla l'homme.

Ses sourcils se rejoignirent le temps d'un froncement appuyé avant de se rétracter.

– Je vous l'assure, confirma-t-il. Quoi qu'il ait fait, il ne l'a pas fait en mon nom.

– Eh bien, me voilà soulagé, fit Reuben.

Il se rendit compte qu'il tremblait légèrement, et transpirait.

– Car cet homme, Marrok, n'était pas disposé à entendre raison. Il était prêt à aller jusqu'au bout...

L'homme encaissa sans broncher.

Simon enserra le poignet droit de Reuben d'une main de fer, mais celui-ci passa outre.

Comment mieux me faire comprendre ? se demandait Reuben.

– Et vous dites que, maintenant, il est parti... s'enquit l'homme.

– Sans laisser de trace, comme on dit, répondit Reuben. Envolé !

Il savait que ce dialogue était sans doute incompréhensible pour les deux avocats, mais il se devait de parler net. Il y tenait.

L'homme ne se départait pas de sa placidité et de son apparente confiance.

– Je me suis senti agressé, vous comprenez, dit Reuben. La femme qui m'accompagnait était victime d'une agression. J'aime cette femme. Il n'était pas normal qu'elle soit

menacée sous mon toit. J'ai fait ce que j'avais à faire.

Simon tenta encore de protester. Arthur Hammermill était manifestement abasourdi.

Ce fut l'homme qui leva la main pour inviter Simon à se taire.

– Je comprends, dit-il, en regardant Reuben dans les yeux. Je suis tout à fait désolé... absolument désolé que les événements aient pris ce tour inattendu.

Tout à coup, Reuben sortit la montre en or de sa poche et la poussa vers l'homme à travers la table.

– Voici ce qu'il a laissé, dit-il d'une voix faible.

L'homme regarda la montre un long moment avant d'avancer le bras et de s'en saisir des deux mains avec respect. Il en examina le cadran, puis le dos. Il soupira. Pour la première fois, il se rembrunit. Un changement d'expression radical. Peut-être était-il aussi un peu déçu.

– Ah, pauvre foutriquet... dit-il comme pour lui-même en regardant à nouveau le cadran. Votre errance touche à sa fin.

– Qu'est-ce qu'un foutriquet ? demanda Arthur Hammermill, pâle de dépit et d'agacement.

– Un avorton, expliqua Reuben. C'est un vieux mot qui signifie « avorton ».

L'homme lui sourit, les yeux pétillants de plaisir, mais le chagrin ne le quittait pas tandis qu'à nouveau il retournait la montre dans sa main.

– Oui, vraiment désolé... murmura-t-il.

Il mit l'objet dans sa poche, prit la lettre avec précaution et la glissa dans sa veste.

– Excusez mon vocabulaire un peu spécial, reprit-il. Je connais trop de mots, trop de livres anciens.

Visiblement troublés, les avocats échangèrent des regards.

Reuben s'engagea dans la brèche.

– Disons qu'il est peut-être facile pour quelqu'un dans ma situation de faire des jaloux, dit-il, posant sa main droite sur sa cuisse car elle tremblait. Car, après tout, c'est une demeure magnifique. Une propriété magnifique, une responsabilité magnifique, certains diront une sorte de chrisme...

Son visage était en feu.

Dans le regard de l'homme se produisit un minuscule glissement.

Ils se dévisagèrent un long moment.

L'homme semblait sur le point de faire une déclaration capitale, mais il garda le silence un instant encore et se contenta de dire :

– Et ce chrisme, nous ne le recherchons pas toujours...

– Le chrisme ? murmura Simon, exaspéré, tandis qu'Arthur Hammermill hochait la tête en marmonnant dans sa barbe.

– Non, bien au contraire, fit Reuben. Mais il faudrait être idiot pour ne pas en jouir.

L'homme sourit. C'était un sourire triste, de ceux que l'on qualifie de philosophes.

– Alors, je ne vous ai pas offensé ? demanda Reuben avant de poursuivre dans un murmure : car ce n'était nullement dans mes intentions.

– Non, absolument pas, répondit l'homme dont le timbre se faisait plus doux, plus convaincant à force d'émotion. Les jeunes sont le seul espoir que nous ayons.

Reuben avala sa salive. Il tremblait à présent de partout. La sueur perlait sur sa lèvre supérieure. Il se sentait fragilisé mais restait euphorique.

– Je n’ai jamais été placé face à de tels défis, expliqua-t-il. Vous pouvez vous mettre à ma place, je pense. J’ai envie de les relever avec résolution et force.

– Évidemment, fit l’homme. C’est ce qu’on appelle de la bravoure, non ?

– Ah, voilà un mot passé de mode, mais que je comprends, souffla Simon tandis qu’Arthur Hammermill acquiesçait en opinant vigoureusement du chef.

– Merci, dit Reuben en rougissant. Je crois que je suis tombé amoureux de cette maison. Je sais que j’étais tombé amoureux de Marchent. Et je me suis épris de Felix Nideck, de ce qu’il représentait : l’explorateur, l’érudit, peut-être le professeur.

Puis, après une pause :

– Et ces journaux, cette mystérieuse écriture... La maison est pleine de trésors, et de tablettes, de ces tablettes minuscules et fragiles. Même le nom de Nideck est mystérieux. Je l’ai trouvé dans une nouvelle du^{XIX}^e siècle. Il y a dans cette maison beaucoup de noms qui semblent liés à des textes anciens : Sperver, Gorlagon, et même Marrok. Il y a de la poésie et du charme là-dedans, non ? Dans le fait de tomber sur des noms qui renvoient aux mystères des contes et des légendes, des noms prometteurs de révélations dans un monde où, chaque jour, les questions se multiplient...

– Reuben, de grâce ! l’interrompit Simon en haussant la voix.

– Vous avez la fibre poétique, murmura Arthur Hammermill, levant les yeux au plafond. Votre père serait fier de vous, à juste titre.

Simon Oliver, lui, était visiblement irrité.

L’homme souriait d’aise avec, là encore, un sentiment proche de l’adoration. Il pinça les lèvres puis fit un discret et presque imperceptible hochement de tête.

– Je suis ravi, confirma Reuben. Je suis bouleversé. Je constate avec joie que vous êtes mieux disposé sur cette question que votre ami qui, lui, s’était montré pessimiste, sombre.

– Et si nous cessions de parler de lui, qu’en diriez-vous ? murmura l’homme.

Il semblait, à sa façon, émerveillé.

– Je m’imaginai Felix Nideck comme un puits de savoir, de savoir secret peut-être, expliqua Reuben. Vous savez, comme quelqu’un qui connaîtrait la réponse à des milliers de questions, de celles que mon père appelle des questions existentielles, quelqu’un capable d’éclairer les recoins les plus obscurs de l’existence.

Mal à l’aise, Simon s’agitait sur sa chaise. Arthur Hammermill aussi, comme s’ils s’adressaient mutuellement des signaux. Reuben n’en tint aucun compte.

L’homme se contentait de le fixer d’un regard empreint de compassion.

– Ce doit être formidable pour vous, poursuivit Reuben, de pouvoir lire cette écriture secrète. Pas plus tard qu’hier soir, j’ai trouvé des registres qui en étaient noircis. Très anciens. Vraiment très anciens.

– Ah oui ? demanda doucement l’homme.

– Oui, ils remontent très loin. Bien avant la naissance de Felix Nideck. Vos ancêtres devaient connaître cette écriture. À moins, évidemment, que Felix n’ait possédé un secret de longévité connu de lui seul. On pourrait presque le croire dans cette maison. Cette

maison, c'est un labyrinthe. Saviez-vous qu'elle comporte des escaliers dérobés et une grande pièce secrète ?

Les avocats se raclèrent tous deux la gorge en même temps.

Le visage de l'homme n'exprimait qu'une paisible bienveillance.

– On dirait que des scientifiques y ont travaillé à une époque, peut-être des médecins. Maintenant, c'est impossible à vérifier, bien sûr, sauf pour qui sait déchiffrer cette écriture. Marchent avait bien essayé, il y a longtemps, de la faire décrypter...

– Ah bon ?

– Mais personne n'y était parvenu. Vous êtes en possession d'un savoir assez précieux.

Simon tenta à nouveau de l'interrompre, mais Reuben l'écarta sans ménagement.

– Cette maison m'incite à m'imaginer des choses, reprit-il. Que Felix Nideck est encore en vie quelque part, qu'il va revenir et expliquer des phénomènes qu'à mon niveau je ne puis pas comprendre, que jamais peut-être je ne comprendrai.

– Reuben, s'il vous plaît, je crois que peut-être... intervint Simon, déjà à moitié levé.

– Asseyez-vous, Simon ! lui intima Reuben.

– Jamais je ne me serais figuré que vous en saviez autant sur Felix Nideck, dit l'homme d'une voix douce. J'ignorais que vous saviez même quelque chose à son sujet.

– Oh, j'en connais assez long sur lui, admit Reuben. C'était un passionné de Hawthorne, de Keats, de vieux récits gothiques européens, et même de théologie. Un amoureux de Teilhard de Chardin. J'ai trouvé un petit livre de lui dans la maison, Comment je crois. J'aurais dû vous l'apporter. Je l'ai oublié. Je le considère comme une sorte de relique sacrée. Il était dédié à Felix par un de ses intimes.

Un nouveau changement, subtil, s'opéra sur le visage de l'homme, mais sa franchise, sa générosité persistaient.

– Teilhard... dit-il. Quel penseur formidable, et original !

Puis, baissant à peine la voix :

– « Nos doutes, comme nos maux, sont le prix à payer et la condition même d'un achèvement universel... »

Reuben hocha la tête. Il ne put réprimer un sourire.

– « Au cours d'une création qui se développe dans le Temps, enchaîna-t-il, le Mal est inévitable. »

L'homme était sans voix. Puis, tout doucement, avec un sourire rayonnant, il dit :

– Amen.

Arthur Hammermill regardait Reuben comme si celui-ci avait perdu la raison. Reuben poursuivit :

– Marchent m'avait brossé de Felix un portrait très réaliste, que tous ceux qui l'ont connu ont enrichi, étoffé. Il fait partie de la maison. Il est impossible d'y vivre et de ne pas connaître Felix Nideck.

– Je comprends... dit l'homme d'une voix à peine audible.

Les avocats s'apprêtaient à tenter un nouvel assaut. Reuben haussa légèrement le ton :

– Pourquoi a-t-il disparu ainsi ? Qu'est-il devenu ? Pourquoi avoir quitté Marchent et les siens de cette façon ?

Arthur Hammermill l'interrompit aussitôt :

– Mais on a enquêté là-dessus et, d'ailleurs, Felix ici présent n'a rien à ajouter qui soit susceptible de nous éclairer à ce sujet...

– Non, bien sûr, dit Reuben comme en aparté. Je lui demandais d'avancer des hypothèses, monsieur Hammermill. Je pensais qu'il aurait peut-être des idées lumineuses...

– Je ne vois aucun inconvénient à en parler, assura l'homme en se penchant sur sa gauche pour tapoter le dessus de la main d'Arthur.

Il regarda Reuben.

– Nous ne pourrions pas connaître l'entière vérité, annonça-t-il. Je pense que Felix Nideck a été trahi.

– Trahi ? demanda Reuben qui, instantanément, se rappela l'inscription énigmatique dans le livre de Teilhard : « Nous avons survécu à cela, nous pouvons survivre à tout. »

Un écheveau de souvenirs fragmentaires lui revint.

– Trahi... répéta-t-il.

– Jamais il n'aurait abandonné Marchent, dit l'homme. Il ne faisait pas confiance à son neveu ni à sa femme pour élever leurs enfants. Il n'avait pas l'intention de disparaître de leur vie comme il l'a fait.

Des bribes et des parcelles de conversation refirent surface. Abel Nideck ne s'entendait pas avec son oncle – des histoires d'argent. De quel ordre ? Abel Nideck était entré en possession d'une somme d'argent, juste après le départ de Felix.

D'une voix basse et caverneuse, Arthur chuchota à l'oreille de l'homme, l'avertissant qu'il s'agissait là de questions très graves qu'il conviendrait d'aborder en un autre lieu et à un autre moment.

L'homme hocha la tête d'un air absent et dédaigneux. Ses yeux revinrent sur Reuben.

– Ce fut une décision incontestablement dure à avaler pour Marchent, et qui a sans doute assombri sa vie.

– Oh que oui... confirma Reuben.

Il était en proie à une forte excitation. Son cœur qui battait comme un tambour réglait le rythme de la conversation.

– Elle se disait que les choses avaient mal tourné, pas seulement pour lui mais pour ses amis, tous ses amis proches.

Simon essaya de l'interrompre.

– Parfois, il vaut mieux ne pas tout savoir, convint l'homme. Parfois, toute vérité n'est pas bonne à entendre.

– Vous croyez ? demanda Reuben. Vous avez peut-être raison. Peut-être dans le cas de Marchent, et dans celui de Felix. Comment le savoir ? Mais, en attendant, je voudrais tant entendre la vérité, avoir des réponses, comprendre un peu, avoir une piste, n'importe laquelle, un indice...

– Mais ce sont des histoires de famille, s'étrangla Arthur Hammermill de sa voix sourde. Des affaires qui ne vous regardent...

– Arthur, je vous en prie ! s'exclama l'homme. Pour moi, c'est important d'entendre tout cela. Je vous demande de nous laisser continuer.

Mais Reuben se retrouvait dans une impasse. Il avait envie de quitter la pièce, d'en

découdre avec cet homme, ailleurs, peu importe le danger. Pourquoi fallait-il jouer cette petite pièce de théâtre devant Simon et Hammermill ?

– Pourquoi avoir souhaité cette entrevue ? demanda-t-il soudain d'un ton sec.

Il tremblait, plus que jamais. Ses paumes étaient moites.

L'homme ne répondit pas.

Oh, si seulement Laura était dans cette pièce, elle saurait quoi dire, pensa Reuben.

– Êtes-vous un homme d'honneur ? demanda Reuben.

En entendant les avocats hors d'eux marmonner à qui mieux mieux, Reuben songea à des timbales d'orchestre. C'était exactement ce son-là, celui des timbales pendant une symphonie, ce roulement sous la musique.

– Tout à fait, répondit l'homme, qui paraissait tout à fait franc et sincère. Si je n'étais pas un homme d'honneur, je ne serais pas ici.

– Dans ce cas, me donnez-vous votre parole d'honneur que mes démêlés avec votre ami ne vous heurtent pas ? Que vous ne me voulez aucun mal à cause de ce qui s'est passé avec lui, que vous nous laisserez tranquille, moi et mon amie ?

– Pour l'amour du ciel ! s'exclama Arthur Hammermill. Êtes-vous en train d'accuser mon client... ?

– Je vous donne ma parole, fit l'homme. Il ne fait aucun doute que vous avez fait ce que vous deviez faire.

Il tendit la main à travers la table, mais sans pouvoir atteindre celle de Reuben.

– Je vous donne ma parole, répéta-t-il, la main encore tendue, impuissant.

– Très bien, fit Reuben, s'efforçant de trouver ses mots. J'ai fait ce que j'avais à faire. J'ai fait ce que mon instinct m'a dicté. Je l'ai fait... avec Marrok, et dans d'autres situations d'urgence aussi.

– Oui, fit l'homme à voix basse. Vraiment, je le comprends.

Reuben se redressa sur sa chaise.

– Vous voulez les biens de Felix ? demanda-t-il. Vous les aurez, bien sûr. Si je m'en suis porté acquéreur, c'était uniquement parce que je pensais que c'était ce que Marchent attendait de moi : que je m'en occupe, que je veille à ce qu'ils soient protégés, conservés, donnés à une bibliothèque, à une université, que sais-je. Mais passez les prendre. Prenez-les. Ils sont à vous.

Les deux avocats prirent aussitôt la parole, Simon expliquant vigoureusement qu'un tel accord était prématuré, que ces biens avaient fait l'objet de versements d'argent et qu'un nouvel inventaire, bien plus détaillé que les précédents, était indispensable. Arthur Hammermill, lui, déclara sur un ton quasi hostile qu'on ne lui avait jamais dit que ces objets avaient une valeur muséale et qu'il conviendrait d'en reparler en détail.

– Vous pouvez prendre possession de vos biens, conclut Reuben avec une indifférence polie pour les deux avocats.

– Merci, fit l'homme. J'y suis plus sensible que je ne saurais le dire.

Simon remua ses papiers et prit des notes. Quant à Arthur Hammermill, il rédigeait un SMS sur son BlackBerry.

– M'autoriseriez-vous à vous rendre visite ? demanda l'homme à Reuben.

– Bien sûr, fit Reuben. Venez quand vous voulez. Vous savez où nous trouver. Vous

l'avez toujours su, de toute façon. Je souhaite votre visite, je souhaite votre venue ! Je serais ravi...

Il en bégayait presque.

L'homme sourit et hocha la tête.

– J'aurais aimé y aller maintenant. Malheureusement, je dois partir. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis attendu à Paris. Je vous appelle très bientôt, dès que je peux.

Reuben se sentit assailli de larmes, des larmes de soulagement. Brusquement, l'homme se leva, imité par Reuben. Ils se retrouvèrent au bout de la table et l'homme lui prit la main.

– Les jeunes réinventent l'univers, lui dit-il. Et cet univers nouveau, ils nous l'offrent en cadeau.

– Mais il arrive que les jeunes commettent de terribles erreurs. Les jeunes ont besoin de la sagesse des anciens.

L'homme sourit.

– Oui et non... fit-il.

Puis il répéta les mots de Teilhard que Reuben avait cités un instant plus tôt :

– « Au cours d'une création qui se développe dans le Temps, le Mal est inévitable. »

Il sortit, et Arthur Hammermill se précipita pour le devancer.

Simon, au bord de la crise de nerfs, tenta de raisonner Reuben pour le faire rasseoir.

– Vous savez que votre mère veut vous faire rencontrer ce médecin et, franchement, je trouve qu'elle a raison.

Il était parti pour un grand discours et un interrogatoire en bonne et due forme. L'entrevue ne s'était pas bien passée, ils devaient en parler.

– Et vous devriez appeler votre mère immédiatement, conclut-il.

Mais Reuben le savait bien : cette entrevue avait été une réussite. Et il savait aussi qu'il ne pouvait rien faire pour éclairer Simon, l'apaiser ou le rassurer. Il sortit donc pour rejoindre Laura et partir.

Lorsqu'il la retrouva dans la salle d'attente, l'homme était avec elle. Il lui tenait la main droite entre les deux siennes en lui parlant d'une voix douce, intime.

– Vous ne serez plus jamais inquiétée par ce genre d'intrusion.

Dans un murmure, Laura le remercia de l'avoir rassurée. Elle semblait légèrement hébétée. Avec un sourire à Reuben et une petite révérence, l'homme se retira sans plus attendre et disparut dans un couloir aux portes sombres et lambrissées.

Dès qu'ils furent seuls dans l'ascenseur, Reuben demanda :

– Que t'a-t-il dit ?

– Qu'il avait pris un très vif plaisir à te rencontrer et qu'il avait honte des actes de son ami, que nous ne serions plus jamais importunés par ce genre de visite, que...

Elle s'interrompit, comme ébranlée, puis :

– C'est Felix, non ? Ce type, c'est le vrai Felix Nideck, en personne !

– Sans aucun doute, confirma Reuben. Laura, je crois que nous avons gagné la bataille, si tant est qu'on puisse parler de bataille. Je crois que nous voilà tirés d'affaire.

Sur la route du restaurant où ils comptaient dîner, il lui rapporta du mieux qu'il put toute

la conversation.

Ils atteignirent le café North Beach bien avant l'affluence du soir et trouvèrent facilement une table près des portes vitrées. La pluie avait faibli et un ciel bleu, parfaitement en accord avec l'humeur de Reuben, s'était imposé. Malgré le froid, plusieurs personnes dînaient dehors. Columbus Avenue connaissait son animation habituelle. La ville lui parut claire, fraîche, loin du sinistre paysage nocturne qu'il avait fui.

Il était sur un petit nuage, il ne pouvait le cacher. C'était comme une embellie après l'orage, un brusque déploiement d'azur.

En revoyant Felix tenant la main de Laura et lui parlant, il faillit pleurer. Il était secrètement fier de la séduction qu'elle dégageait à cet instant, dans son pantalon et son pull de laine gris, lisse, soignée, rayonnante. Selon son habitude, elle avait noué ses cheveux gris avec un ruban sur sa nuque et gratifié Felix d'un sourire éclatant lorsque celui-ci s'était retiré.

Reuben posait à présent sur elle un regard énamouré.

Te voilà maintenant en sécurité. Il veillera à ce qu'il ne nous arrive rien de mal. Il s'est arrêté pour te rassurer. Il a vu combien tu étais belle, gentille, pure. Il ne reviendra pas sur sa parole.

Il commanda un grand repas italien avec salade, minestrone, cannellonis et veau.

Il en était à dévorer la salade tout en racontant à Laura leur conversation lorsqu'il reçut un message de Celeste : « SOS. Objet : nous. »

Il répondit aussitôt : « Dis-moi. »

Elle lui écrivit : « Nous sommes ensemble ou pas ? »

« Ce qui m'importe le plus, tapota-t-il patiemment avec ses pouces, c'est que nous restions amis. »

S'il se montrait brutal, il en était désolé, profondément désolé, mais ces mots devaient être dits. Continuer ainsi, c'était faire preuve envers elle de la plus profonde injustice.

« Dois-je comprendre que tu ne m'en veux pas d'être avec Mort ? » écrivit-elle.

« Je suis heureux que tu sois avec Mort. »

Il le pensait. Il savait Mort heureux, il ne pouvait en être autrement. Mort avait toujours été subjugué par Celeste. Si elle avait fini par l'accepter avec ses vêtements d'intello négligés et froissés, ses cheveux en bataille et son air étourdi, alors c'était formidable pour tous les deux.

« Mort est heureux lui aussi », répondit-elle immédiatement.

« Et toi ? »

« Je suis heureuse, mais je t'aime, tu me manques et je suis inquiète à ton sujet, comme tout le monde d'ailleurs. »

« Donc tu es encore mon amie ? »

« Pour toujours. »

« Quoi de neuf au sujet de l'Homme-Loup ? »

« Rien de plus que ce que tout le monde sait. »

« Je t'aime. Je dois y aller. »

Il remit le téléphone dans sa poche.

– C’est fini, annonça-t-il à Laura. Elle est heureuse, elle sort avec mon meilleur ami.

Un soupçon de satisfaction s’installa sur le visage de Laura et elle sourit. Il avait envie de lui dire qu’il l’aimait – mais ne le fit pas.

Il avalait sa soupe à présent, aussi lentement qu’il pouvait s’y contraindre. Laura puisait elle aussi largement dans les plats. Son visage irradiait cet éclat doux et tranquille qu’il ne lui avait pas connu depuis des jours.

– Tu te rends compte de ce que tout cela signifie ? reprit-il. Nous venons de quitter un homme qui...

Il secoua la tête, incapable de parler. Les larmes, encore. Il avait plus pleuré en présence de Laura que pendant toute sa vie devant sa propre mère. Enfin, presque...

– Je lui demande juste de m’aider dans cette histoire, maintint-il. Je veux qu’il...

Elle tendit la main au-dessus de la table et prit la sienne.

– Il va le faire, lui assura-t-elle.

Il la regarda dans les yeux.

– Tu accepterais le chrisme, toi ? murmura-t-il.

Elle tressaillit, mais ses yeux restèrent rivés sur lui.

– Tu me parles de risquer ma vie pour ça ? répondit-elle. Je n’en sais rien.

Son visage était empreint d’une grande gravité.

– Puisque tu as ce pouvoir, je le partage avec toi, conclut-elle.

Ce n’est pas suffisant, pensa-t-il.

Laura était au volant. La tête contre la vitre de la Porsche, Reuben dormait.

Ils étaient passés à la maison familiale avant de quitter San Francisco. Reuben était sûr et certain que Simon Oliver trouverait le moyen d'apprendre à Grace ou à Phil qu'il était descendu en ville – ce qui, bien entendu, se vérifia.

Grace préparait le dîner, Phil était déjà assis à table et Celeste était là avec Mort. Tous vaquaient dans la cuisine, un verre de vin à la main. Un médecin, ami de Grace, brillant oncologue dont Reuben ne put se souvenir du nom, était présent lui aussi, occupé à mettre la table avec une consœur que Reuben n'avait jamais vue. Jazz Samba, du duo Stan Getz-Charlie Byrd, défilait en fond sonore et, manifestement, tout ce petit monde passait un bon moment.

Il éprouva une vive nostalgie pour tous ces gens, pour la maison douillette, pour cette atmosphère conviviale qu'il avait laissée derrière lui. Pour le reste, les conditions étaient idéales : ils étaient trop nombreux pour qu'on le questionne ou qu'on lui fasse la leçon. Chacun salua Laura de bonne grâce, surtout Celeste, manifestement soulagée que Reuben ait déjà trouvé quelqu'un d'autre ; Mort, on s'en doute, ne savait légitimement plus où se mettre, du moins lorsqu'il aperçut Reuben, lequel le gratifia d'un petit coup de poing sur le bras. Quant à Rosy, elle enlaça le revenant.

Grace chercha bien à le prendre à part, mais, ne pouvant abandonner les steaks sur le gril ni les brocolis qu'elle faisait sauter à l'ail, elle se contenta de se laisser câliner par son fils et de l'entendre lui susurrer qu'il l'aimait.

– Je voudrais que tu restes, surtout ce soir, je voudrais que tu restes.

– Maman, on a déjà dîné, lui chuchota-t-il.

– Mais quelqu'un doit passer tout à l'heure.

– Maman, je ne peux pas.

– Reuben, veux-tu m'écouter ? Je veux que tu rencontres cet homme, le Dr Jaska.

– Ce n'est pas le soir, maman, dit-il en se dirigeant vers l'escalier.

Avec l'aide de Rosy, il avait pu regrouper ce qui lui restait de livres, de dossiers et de photos, et charger le tout dans la Porsche. Puis il avait jeté un dernier coup d'œil dans la jolie salle à manger, avec ses bougies disséminées sur la table et sur la cheminée, et, après avoir envoyé un baiser à Grace, il prit le chemin de la sortie, non sans que Phil l'ait affectueusement salué de la main.

La sonnette l'avait fait sursauter et, en ouvrant la porte, il avait découvert un homme grand et grisonnant, pas si vieux que ça, avec des yeux gris et durs et un visage carré à l'expression étrange et très légèrement hostile.

Aussitôt, Grace apparut et, d'une main, l'entraîna dans la maison tout en agrippant Reuben de l'autre.

L'homme ne quittait pas Reuben des yeux. Il ne s'attendait visiblement pas à se retrouver face à lui aussi vite.

Un calme étrange s'abattit sur Reuben. Une odeur émanait de cet homme, une odeur très discrète que Reuben ne connaissait que trop bien.

– Voici le Dr Akim Jaska, Reuben. Je t'en ai déjà parlé, dit Grace sur un ton à la fois pressé et gêné. Entrez, docteur. Rosy, apportez donc au docteur sa boisson habituelle.

– Très heureux de vous rencontrer, docteur Jaska, dit Reuben. J'aurais aimé rester, mais je ne peux pas.

Inquiet, il chercha Laura des yeux. Elle était juste derrière lui et lui pressa le bras.

L'odeur se précisait à mesure qu'il plongeait son regard dans les yeux étrangement opaques du visiteur. Et si elle déclenchait la métamorphose ?

Prise entre deux feux, Grace n'était pas elle-même. Elle semblait observer ce petit échange avec une immense attention.

– Alors au revoir, Bébé, dit-elle tout à coup.

Laura se glissa au-dehors en précédant Reuben.

– Bonne soirée, docteur. Maman, je t'appelle.

Tandis qu'il descendait les marches, il ressentit un spasme dans la poitrine, très léger. Comme une alerte. Ce n'était pas la transformation. Non, il n'en voulait surtout pas. Il se savait capable de lui résister, mais il avait encore cette odeur dans les narines. Il se retourna vers la maison, tendit l'oreille. Mais tout ce qu'il percevait, c'étaient des propos aimables, sans importance. Pourtant, l'odeur persistait. Et s'accroissait même un peu.

– En route, dit-il.

Dans la nuit noire de l'hiver, le flot de voitures avait franchi le Golden Gate dans un bourdonnement pressé, mais la pluie n'était pas encore là.

Ils roulaient. Et Reuben dormait. Du fond de ce sommeil léger mais délectable, il sut confusément qu'ils approchaient de Santa Rosa. Et lorsque les voix lui parvinrent, elles s'enfoncèrent dans son cerveau comme des pics à glace.

Il se redressa d'un seul coup.

Jamais il n'avait entendu une détresse, une douleur aussi fortes.

– Arrête-toi ! s'écria-t-il.

Déjà les spasmes étaient à l'œuvre. Sa peau n'était qu'une brûlure. L'odeur de la cruauté le suffoquait : le mal dans toute sa puanteur.

– Gare-toi sous les arbres, ordonna-t-il à Laura tandis qu'ils s'engageaient dans le parc tout proche.

En un éclair, il avait jailli de ses vêtements et, plongeant tête baissée dans cette métamorphose et ses fourmillements, il caracolait à travers la nuit en escaladant les arbres et en s'y enfonçant.

Les appels réitérés embrasaient son sang. Ils provenaient de deux jeunes garçons, terrifiés, roués de coups, effrayés à l'idée d'être mutilés, de mourir. Le bouillonnement de haine de leurs bourreaux se déversait en une cascade d'insultes immondes, de railleries sexuelles, de sarcasmes grinçants.

Ils n'étaient pas dans le parc, mais dans la pénombre d'un long jardin en friche situé juste à côté, à l'arrière d'une vieille maison délabrée où ne brillait aucune lumière. Quatre voyous les avaient amenés là pour les tabasser et les saigner en un lent rituel. En s'approchant, Reuben constata qu'une des victimes était sur le point de rendre l'âme. Odeur forte du sang, de la rage, de la terreur.

Il ne pourrait rien pour ce jeune agonisant. Il le savait. Mais il pouvait sauver l'autre,

l'insoumis, qui se battait encore pour rester en vie.

Rugissant, claquant des maxillaires, il fondit sur les deux hommes qui s'acharnaient de leurs poings sur le ventre de celui qui n'abdiquait pas, qui les insultait, de toute son âme.

– Sadiques, assassins, je vous crache dessus !

Au milieu d'un désordre de gestes et de cris, les mâchoires de Reuben se refermèrent sur la tête fétide d'un des agresseurs, tandis que sa patte droite attrapait l'autre par les cheveux. Le premier, la tête basculée en arrière, se convulsait encore de douleur quand les crocs de Reuben se plantèrent dans son crâne ; l'homme chercha à se saisir de la victime en sang qui gisait à ses pieds, comme pour l'attirer à lui et s'en faire un bouclier. Reuben le plaqua au sol et lui écrasa la tête dans la terre compacte du jardin. Puis, avec une force jubilatoire, il comprima le torse du premier en se délectant de ses maigres chairs. Ce dernier expira en lâchant sa proie qui résistait encore.

Comme toujours, le temps manquait pour profiter de ce festin. Reuben arracha la gorge de sa dernière victime et l'abandonna quand arrivèrent les deux autres membres de la bande.

Toutes lames dehors, ils se jetèrent sur lui pour tenter de le dépouiller de son « déguisement » hirsute. L'un le frappa de son long couteau à deux puis trois reprises, tandis que l'autre cherchait à décoller le « masque » de sa tête.

Reuben perdait son sang en abondance. Il en perdait à la poitrine, et celui qui coulait des blessures reçues à la tête lui tombait dans les yeux. Fou de fureur, il arracha d'un revers de patte le visage d'un des hommes, lui sectionna la carotide et intercepta l'autre qui avait fait demi-tour et s'enfuyait vers la clôture grillagée : il fut mis à mort en un instant et Reuben s'arrêta pour se repaître de la chair souple de sa cuisse avant de le laisser retomber et de reculer en titubant, ivre de lutte, ivre de sang. L'odeur du mal refluit, s'évaporait, cédait la place aux senteurs humaines qui grouillaient dans l'obscurité toute proche, à celle de la mort juste derrière lui.

Dans les habitations voisines, des lumières s'étaient allumées et un concert de voix, de cris s'éleva alors dans la nuit. Dans la maison surplombant le jardin, des fenêtres s'éclairèrent.

Les blessures de Reuben se condensaient en une douleur brûlante, palpitante, mais il les sentait en voie de guérison, il sentait au-dessus de son œil droit un picotement intense à mesure que l'entaille se refermait. Dans une demi-lumière, il vit le jeune homme ensanglanté traverser en rampant le jardin jonché de déchets vers son ami déjà mort. S'agenouiller à ses côtés, le secouer pour tenter de le ramener à la vie, avant de lancer un hurlement des plus déchirants.

Les yeux luisant dans le noir, agité de sanglots éperdus, il se tourna alors vers Reuben :

– Il est mort, ils l'ont tué, il est mort, il est mort, il est mort !

Reuben garda le silence, les yeux baissés sur le corps à demi nu, inerte. Ces jeunes ne devaient pas avoir plus de seize ans. Toujours en larmes, le garçon se remit sur ses pieds. Son visage et ses vêtements étaient couverts de sang ; il tendit la main vers Reuben, une main qui se voulait secourable, avant de tomber en avant, évanoui, comme mort.

Alors, tandis qu'il gisait aux pieds de Reuben, celui-ci aperçut de minuscules points

emperlés de sang sur le dos de sa main gauche dépliée. Des piqûres... Des perforations, à la main, au poignet, à l'avant-bras... Des morsures !

Reuben était pétrifié.

Les jardins alentour bruissaient de chuchotements, de voix de spectateurs ébahis. La porte arrière de la maison s'était ouverte.

Des sirènes se rapprochaient : encore ces stridences qui se dévidaient comme des rubans, tranchants comme de l'acier.

Reuben recula.

Des lumières de gyrophares frappèrent les lourds nuages humides, puis s'arrêtèrent aux limites de la maison. Sous leurs éclats crus, ils firent ressortir sur le ciel sa silhouette massive et affaissée ainsi que la saleté et l'abandon du jardin.

Reuben fit volte-face, sauta la barrière et fendit l'obscurité sans un bruit. Un à deux kilomètres plus loin, il se mit à quatre pattes et, dans cette position, franchit la même distance jusqu'à ce qu'il repère la Porsche sous les arbres. Ainsi projetés devant lui, ses bras lui semblaient de véritables antérieurs. Sa vitesse le stupéfiait.

Il lui fallait cependant activer la transformation.

Laisse-moi à présent, tu sais qu'il le faut, redonne-moi mon ancienne forme.

Il s'accroupit à côté de la voiture, haletant, traversé de spasmes, tandis que son épaisse toison de loup tombait à ses pieds. Brûlantes, palpitantes, les plaies de sa poitrine restaient cernées d'un pelage dru imprégné de sang. De même, son œil droit était surmonté d'une grosse touffe de poils. Ses griffes se rétractèrent, disparurent. De ses longs doigts noueux, il palpa ses blessures et tira sur ces reliquats pileux. Ses jambes nues lui parurent faibles, et ses pieds nus, mal assurés. Ses mains allaient se poser sur la portière lorsqu'il perdit l'équilibre et tomba à genoux.

Laura, qui s'était portée à ses côtés, le releva et l'aida à gagner le siège passager. Les mèches qui s'accrochaient encore à son thorax et à son front lui semblèrent infiniment plus monstrueuses que la transformation elle-même, mais le sang avait déjà coagulé en un vernis épais et craquelé. Autour des coupures, la peau s'embrasait littéralement. Des ondes d'un plaisir étourdissant lui encerclaient la tête, comme si deux mains le massaient.

Tandis que Laura rattrapait l'autoroute, il remit sa chemise et son pantalon. Et en tâtant de sa main gauche les plaies qui lui élançaient la poitrine, il sentit la fourrure régresser et finalement l'abandonner : seul subsista le sous-poil. À son front, l'une et l'autre avaient disparu.

Puis les ténèbres revinrent en force pour l'engloutir, l'emporter ailleurs. Il lutta, sa tête vint frapper la vitre et une plainte étouffée s'échappa de ses lèvres.

Des sirènes. Comme des cris de banshee, perçants, atroces. Mais la Porsche repartait vers le nord, regagnait l'autoroute, rejoignait le flot épais et agité des feux arrière rouges qui brillaient et clignotaient devant elle, louvoyait d'une file à l'autre avant d'enfin trouver sa vitesse de pointe.

Il se laissa aller en arrière en regardant Laura. Sous la lumière intermittente, les yeux fixés sur la route, elle semblait d'un calme olympien.

– Reuben ? demanda-t-elle sans oser quitter la route du regard. Reuben, parle-moi.

Reuben, s'il te plaît !

– Tout va bien, Laura... dit-il en soupirant.

Il était traversé de frissons incessants. Claquait des dents. Sur sa poitrine, les poils avaient à présent disparu et les blessures aussi. Sa peau resplendissait. Le plaisir qui l'inondait l'épuisait aussi. À lui s'accrochait pourtant encore l'odeur de la mort, de la mort de cet adolescent recroquevillé dans le jardin, l'odeur d'une mort innocente.

– J'ai commis quelque chose d'affreux, d'innommable ! murmura-t-il en essayant d'en dire plus, mais tout ce qu'il entendit monter de ses lèvres fut une nouvelle plainte.

– Que dis-tu ? demanda-t-elle.

Devant eux, derrière, la circulation progressait par à-coups. Déjà ils quittaient Santa Rosa.

À nouveau il ferma les yeux. Nulle douleur à présent. Seule une sourde fièvre battait à ses tempes ainsi que dans les chairs tendres où avait siégé la douleur.

– C'est affreux, Laura, murmura-t-il, mais sans qu'elle puisse l'entendre.

Il revit le jeune homme venir à lui en chancelant, un garçon de grande taille, au large poitrail, au visage livide et implorant, un visage tailladé, en sang, auréolé d'une tignasse blonde, aux yeux agrandis par l'horreur, aux lèvres mobiles qui ne disaient rien. Le noir se fit. Il s'en réjouit, calé dans le siège en cuir, bercé par la voiture qui poursuivait sa route.

Les lumières de la grande salle l'éblouirent. La chaleur dispensée par les bouches du chauffage central était trop forte, et la maison sentait la poussière et le renfermé, avec des notes oppressantes, suffocantes même.

Aussitôt il se rendit à la bibliothèque et appela le Clift Hotel de San Francisco. Il voulait parler à Felix. Il était submergé de honte, et seul Felix pouvait le soulager de ce fardeau. À ce point culpabilisé, à ce point mortifié et malheureux, il n'aurait pas de repos tant qu'il ne lui aurait pas confessé cet ignominieux écart : il avait transmis le chrisme.

Felix n'était plus là, lui annonça le réceptionniste. Il avait quitté l'établissement dans l'après-midi.

– Puis-je savoir qui le demande ?

Découragé, il était sur le point de raccrocher quand il s'en remit au mince espoir que, peut-être, un message l'attendait. Et c'était le cas.

– Oui, il m'a chargé de vous dire qu'il reviendrait dès qu'il le pourrait.

Pas de numéro ni d'adresse.

Reuben se laissa tomber dans un fauteuil, la tête posée sur le bureau, le front contre le sous-main vert. Après un moment, il saisit le combiné, appela Simon Oliver et laissa sur sa messagerie une supplique pour qu'il demande à Arthur Hammermill s'il disposait d'un numéro confidentiel pour joindre Felix Nideck. C'était urgent, urgent, urgent. Simon n'avait pas idée à quel point c'était urgent.

Il n'y avait rien à faire, rien pour calmer cette indicible panique. Ce garçon allait-il mourir ? Le chrisme allait-il le tuer ? L'ignoble Marrok disait-il vrai lorsqu'il affirmait que le chrisme pouvait tuer ?

Il lui fallait absolument trouver Felix !

De nouveau, il vit le jeune homme couché par terre dans la boue de ce jardin, sa main dépliée, et la blessure...

Seigneur !

Il fixa la figure souriante de Felix sur la photographie.

Mon Dieu, je T'en conjure, viens-moi en aide. Ne laisse pas ce pauvre gosse mourir. Et ne laisse pas...

Cet affolement lui devenait intolérable.

Laura était là, qui le regardait, attendant, pressentant un drame.

Il la prit dans ses bras, passa les mains sur son épais pull gris, empoigna son cou élané à la base du menton, puis descendit le long de son pantalon. Douce chaleur.

Il faut que je me transforme, tout de suite, que je replonge dans la nuit. Maintenant.

Agrippé à elle, il sentit ressurgir le pelage du loup. Il ne la lâcha que le temps de se dévêtir. La fourrure l'isolait de la chaleur de la pièce. Ses narines, comme toujours, captaient l'enivrant parfum de la forêt qui pesait contre les fenêtres. Quelle extase, ces vagues volcaniques, ces secousses qui le faisaient presque défaillir...

Il souleva Laura et, par la porte du fond, sortit dans la nuit. La transformation était désormais achevée et, sa protégée bien calée contre son épaule gauche, il fila à toute

allure dans la forêt, penché en avant, bondissant sur ses puissantes cuisses, jusqu'à ce qu'il ait laissé les chênes derrière lui et débouché parmi les immenses séquoias.

– Accroche-toi à moi, souffla-t-il à l'oreille de Laura en guidant ses bras autour de son cou et ses jambes autour de son torse. On va monter, ça te dit ?

– Oui ! s'exclama-t-elle.

Il grimpa, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ait atteint les hautes branches, au-delà du lierre et des lianes rebelles, encore et encore, jusqu'à ne plus voir le taillis et découvrir par-delà les falaises la mer, la mer infinie, étincelante, sous la blancheur spectrale de la lune invisible. Enfin, il trouva un lit de branchages entrelacés assez solide pour les accueillir. Il se redressa, son bras gauche fermement arrimé à la branche qui le surmontait, son bras droit comme une nacelle pour Laura.

Elle riait, ivre de joie. Elle déposait des baisers sur le visage de Reuben, là où il pouvait les sentir, sur ses paupières, sur le bout de son nez, aux commissures de ses lèvres.

– Tiens-toi bien, la prévint-il.

Tout en douceur, il l'écarta légèrement de lui vers la droite avant de la ramener sur sa cuisse et de la maintenir fermement de son bras droit.

– Tu vois la mer ? lui demanda-t-il.

– Oui, dit-elle, mais comme une masse toute noire, et parce que je sais qu'elle est là et que je sais ce que c'est.

Adossé au tronc de cet arbre monstrueux, il respirait avec ampleur. Il écoutait le chœur de la forêt, les cimes qui frémissaient, soupiraient, murmuraient. Vers le sud, il apercevait au loin les lumières de la maison scintiller au travers des arbres, comme autant de petites étoiles prises au piège des nombreuses fenêtres. Cette maison inondée de lumière, qui les attendait, là-bas, tout là-bas...

Laura posa sa tête contre sa poitrine.

Durant un temps infini, ils demeurèrent ainsi, ensemble, tout là-haut. En regardant la mer, il ne voyait rien que les eaux miroitantes avec, au-dessus, le ciel d'encre et les étoiles minuscules. Les nuages s'agglutinaient puis s'effiloçaient devant la lune, nourrissant l'illusion que chaque fois elle s'y frayait un chemin en les brûlant de ses rayons. Autour d'eux, le vent humide et salé chuchotait en soufflant dans les grands arbres.

L'espace d'un instant, il flaira un danger. Ou était-ce seulement la présence d'une autre créature dans les parages ? Il n'en était pas sûr, mais il savait qu'il ne devait pas communiquer sa soudaine inquiétude à Laura. Elle dépendait complètement de lui. Il tendit l'oreille, silencieux.

Peut-être n'était-ce que l'inévitable bruissement des feuillages, ou un petit animal pressé qui passait par là. La chauve-souris pipistrelle croisait à ces altitudes, l'écureuil volant, la mésange à tête noire et le tamia pouvaient passer leur vie dans ces hautes branches. Mais pourquoi des créatures aussi chétives auraient-elles éveillé son instinct de protection ? En tout cas, celle-là avait décampé et il se dit que si cette angoisse confuse l'avait étreint, c'était à cause de la présence de Laura, de son cœur qui battait contre le sien.

Autour d'eux, tout était parfait.

Il pensa au jeune garçon. Il était au supplice.

Innommable, cet acte...

Il demanda à la forêt de le serrer très fort, de le protéger contre l'intraitable acuité de sa conscience. Longtemps auparavant, dans sa courte vie, la voix de sa conscience avait été celle de Grace, de Phil, de Jim et de Celeste. Mais il n'en était plus ainsi. Et voilà que sa propre conscience plongeait le fer jusque dans son âme.

Guéris-le si tu le peux, avec toute l'effervescence de ton pouvoir secret ! Morphenkind, qu'as-tu fait à cet enfant ? Ne survivra-t-il que pour devenir ce que tu es ?

Ces pensées finirent par trop lui peser. Sa brûlante détresse ternissait la paix sublime de ces hauteurs verdoyantes. Il fallait partir. Aussi entreprit-il de grimper d'arbre en arbre, les bras et les jambes de Laura toujours crochetés à lui. Ils décrivirent un grand arc de cercle à travers les bois avant, lentement, de revenir à la lisière des séquoias. Comme toujours, elle ne pesait rien ; parfumée, douce, elle lui donnait l'impression de porter contre lui une brassée de fleurs d'où montaient des effluves enchanteurs. De sa langue, il cherchait son cou, sa joue. Ses grondements avaient fait place à des plaintes assourdies qui lui jouaient comme une sérénade.

Elle resserra l'étreinte de ses membres autour de lui et il redescendit dans l'air plus chaud et plus confiné du sous-bois.

Laura avait les mains glacées. Même lui le sentait, il sentait ce froid comme si de la vapeur se dégageait de ses mains.

Il marcha lentement au milieu des grands chênes généreux à l'écorce grise en la portant, en s'arrêtant ici et là pour qu'ils puissent s'embrasser, pour qu'il puisse passer sa patte gauche sous son pull et y toucher sa chair nue, chaude et soyeuse, si humide, si offerte, si embaumée d'agrumes, de fleurs qu'il n'aurait su nommer, et de l'odeur forte, indélébile de la chair vivante. Il la souleva et lui téta les seins en lui tirant des soupirs.

Une fois rentrés, il l'allongea sur la large et longue table de la salle à manger, prit ses mains glacées entre ses pattes, ses pattes bien chaudes. La sentait-elle, cette chaleur ? La maison, plongée dans l'obscurité, craquait et soupirait sous les coups de boutoir du vent marin. La lumière tombait avec langueur à travers l'alcôve de la grande salle.

Il resta un long moment à la regarder l'attendre, allongée, ses cheveux défaits auxquels s'accrochaient encore des parcelles de feuilles et de pétales aromatiques, ses yeux immenses et endormis mais braqués sur lui.

Il craqua alors une allumette sous les bûches de chêne qu'il avait disposées dans l'âtre. Le petit bois crépita, pétarada et les flammes bondirent. Une lumière irréaliste dansa sur le plafond à caissons.

Elle commença à se débarrasser de ses vêtements, mais, d'un geste tendre, il l'interrompit. Il les lui ôta lui-même, releva son pull et l'en dégagea en douceur, puis tira sur son pantalon qu'il jeta sur le côté. Elle se défit elle-même de ses chaussures.

La vue de ce corps nu sur la table vide l'emplit d'une merveilleuse folie. Il passa la face douce de ses pattes sur la plante de ses pieds. Lui caressa les mollets.

– Il ne faudrait pas que je te fasse mal, lui murmura-t-il de cette voix rauque qui lui était désormais si familière, qui faisait partie de lui. Dis-moi si je te fais mal.

– Tu ne me fais jamais mal, lui souffla-t-elle. Tu ne peux pas me faire de mal.

– Tendre gorge, tendre ventre, gronda-t-il en la léchant de sa longue langue tandis que les souples coussins de ses pattes lui soulevaient les seins.

Quand seras-tu derrière moi, ma tragédie ?

Après s'être agenouillé au-dessus d'elle, il la souleva et l'empala doucement sur son sexe. Autour de lui, la pièce bascula dans le flou, le feu ronronnait et craquait à ses oreilles, son esprit fut tout entier tendu vers elle avant de se dissoudre.

Ensuite, il la reprit dans ses bras, la porta à l'étage et longea le couloir caverneux – quel périple dans cette troublante obscurité... – jusqu'à l'atmosphère plus avenante de leur chambre. Parfum, bougies. Là, tout n'était que pénombre, tout n'était que silence.

Il la déposa sur le lit, tache d'ombre sur la blancheur immaculée des draps, et s'assit à ses côtés. Sans plus de façon, il ferma les yeux et amorça la transformation. Discrète pointe de feu dans la poitrine... l'air lui-même sembla le soulager de sa pelisse de loup, l'amollir, la désagréger. La décharge d'ondes orgasmiques fut violente mais brève. Puis la fourrure s'estompa, sa peau respirait et il put à nouveau contempler ses mains, ses mains qu'il connaissait si bien.

– J'ai fait une chose affreuse hier soir, dit-il.

– C'est-à-dire ?

Elle lui saisit les mains et les pressa doucement.

– J'ai blessé ce jeune, ce jeune que j'essayais de sauver. Je crois que je lui ai transmis le chrisme.

Elle demeura muette. Son visage mangé d'ombre était l'image même de la compréhension et de la compassion – divine surprise pour lui, qui n'attendait ni l'une ni l'autre. Car on peut espérer sans attendre.

– Et s'il meurt ? demanda-t-il avec un soupir. Si j'ai versé le sang d'un innocent ? Ou si, pour lui, la meilleure des issues est de devenir comme moi ?

L'histoire éclaboussa la une des journaux du matin, non parce que l'Homme-Loup avait eu la témérité de monter jusqu'à Santa Rosa pour régler leur compte à quatre odieux tortionnaires, mais parce que le jeune survivant était déjà célèbre.

En tant que mineur victime d'une tentative d'homicide, son identité était protégée, mais, avant cinq heures, il avait lui-même appelé la presse depuis son lit d'hôpital et livré sa version des faits à plusieurs journalistes.

Il s'agissait de Stuart McIntyre, seize ans, bachelier de fraîche date, qui, six mois plus tôt, avait défrayé la chronique internationale en tenant à amener son petit ami au bal de fin d'année de la Blessed Sacrament Catholic Academy de Santa Rosa. L'école n'avait pas refusé, mais l'avait démis de son titre de major de promotion, lui retirant du même coup le droit de prononcer le discours principal à la soirée de remise des diplômes. Stuart l'avait fait savoir aux médias, accordant à qui voulait l'entendre des interviews par téléphone et par mail.

Ce n'était pas la première cause gay que Stuart servait. Mais son seul titre de gloire avant l'épisode du bal, c'est sur les planches qu'il l'avait acquis en persuadant son lycée de monter une authentique production de *Cyrano de Bergerac* pour le seul plaisir de jouer le rôle titre, ce qu'il avait fait, et avec les honneurs de la critique.

Dès qu'il vit Stuart dans la presse, Reuben le reconnut. Stuart avait le visage carré, un semis de taches de rousseur sur son large nez et ses joues, et, sur la tête, une énorme touffe de cheveux blonds en bataille qui faisait songer à une auréole. Ses yeux étaient bleus et il arborait en permanence un petit sourire – pas si petit que ça, d'ailleurs – un rien espiègle. Il avait un minois agréable, et même parfois joli. Les objectifs étaient friands de lui.

Reuben débutait à l'Observer lorsque Stuart était devenu une gloire locale. Il n'avait jamais prêté grande attention à cette affaire, mais que cette forte tête se soit crue capable de convaincre un établissement catholique de le laisser venir au bal avec son bien-aimé l'avait amusé.

Son « bien-aimé », Antonio Lopez, c'était le malheureux qui avait été assassiné la veille par les quatre chasseurs d'homos, lesquels n'avaient d'ailleurs pas caché aux deux garçons et à d'autres leur intention de mutiler leurs victimes post mortem.

À midi, l'histoire était, comme chaque fois, sur toutes les lèvres, non seulement parce que Stuart avait eu la vie sauve grâce à l'intervention d'un Homme-Loup semblait-il invincible, mais aussi parce qu'il se murmurait que l'instigateur de cette équipée n'était autre que le beau-père de Stuart, un moniteur de golf du nom d'Herman Buckler. Deux des tueurs étaient des beaux-frères du jeune défunt, Antonio, et d'autres membres de la famille s'étaient mis à table en désignant le beau-père comme le cerveau de cette agression destinée à éliminer son beau-fils. Stuart affirma également à la police que le coup avait bien été préparé par cet homme, comme le lui avaient aussi déclaré les complices de celui-ci.

Il y avait mieux. La mère de Stuart, une fausse blonde du nom de Buffy Longstreet,

avait joué, adolescente, dans une éphémère sitcom, et son père était un génie de l'informatique qui avait fait fortune dans la Silicon Valley avant l'éclatement de la bulle numérique, laissant Stuart à la tête d'un joli pactole et sa mère dans un confort relatif lorsqu'il mourut d'une infection au Brésil durant un voyage de rêve. Le beau-père aurait agi certes pour l'argent, mais aussi parce qu'il haïssait cordialement Stuart. Il niait tout en bloc et menaçait de traîner ce dernier en justice.

Désormais étudiant à l'université de San Francisco, Stuart occupait seul son propre appartement de Haight-Ashbury à trois rues de la fac et, au moment de l'agression, il était revenu à Santa Rosa pour voir son ami Antonio. Son unique but dans la vie, du moins le répétait-il à la presse, était de devenir avocat pour travailler dans l'humanitaire. Régulièrement invité par les radios à débattre avec les auditeurs, il était le premier survivant d'une rencontre avec l'Homme-Loup à accepter de parler directement à la presse depuis que Susan Larson s'était confiée à Reuben dans les bureaux du San Francisco Observer.

Reuben s'efforçait de digérer toutes ces données aussi vite qu'il le pouvait lorsqu'il fut interrompu par deux agents du bureau du shérif de Mendocino qui souhaitaient lui reparler de l'Homme-Loup et lui demander si d'autres souvenirs lui étaient revenus de la terrible nuit où Marchent était morte. Savait-il que l'Homme-Loup avait frappé à Santa Rosa ?

L'entretien fut bref puisque rien de plus ne lui était revenu de cet événement. Les deux hommes tinrent à lui dire toute leur colère de voir qu'on n'allait pas au fond de cette affaire en n'arrêtant pas ce maniaque avant qu'il ait dévoré un innocent.

Ils n'étaient pas partis depuis cinq minutes que Reuben fut à nouveau interrompu par un appel de Stuart sur son portable.

– Vous savez qui je suis, dit une voix énergique à l'autre bout de la ligne. Alors voilà : je viens juste d'avoir votre rédactrice en chef, Billie Kale, et j'ai lu votre article sur la première femme à avoir vraiment vu l'Homme-Loup. Il faut que je vous parle. Sérieusement. Si ça vous intéresse, même juste un peu, alors venez jusqu'à Santa Rosa. On ne va pas me laisser sortir d'ici tout de suite. Si ça ne vous dit rien, aucun problème, mais j'ai besoin de le savoir tout de suite parce que, sinon, j'appelle quelqu'un d'autre, d'accord ? Alors, qu'est-ce que vous en dites, c'est oui ou c'est non ? Autrement, je rappelle votre rédac' chef ! D'après elle il y avait peu de chances pour que....

– Stop ! Dis-moi où tu es au juste. J'arrive.

– Ah, d'accord... Je croyais être tombé sur votre répondeur ! C'est vous ? Super. Je suis au St Mark's Hospital à Santa Rosa. Et dépêchez-vous parce qu'ils parlent de me supprimer les visites.

Lorsque Reuben arriva sur place, il ne fut pas autorisé à voir Stuart car celui-ci avait de la fièvre. Reuben décida d'attendre, peu importe si c'étaient quelques heures ou quelques jours ; et finalement, vers quatorze heures, il put pénétrer dans sa chambre. Auparavant, il avait demandé à Grace par SMS de se mettre en rapport avec les médecins de Santa Rosa pour « partager » le protocole qu'elle lui avait appliqué, juste au cas où le jeune homme aurait été griffé ou mordu, sait-on jamais...

Grace hésitait à faire cette démarche. Elle lui répondit :

– Personne n’a dit que ce garçon avait été mordu.

Mais il l’avait bel et bien été.

Lorsque Reuben entra, Stuart, appuyé sur un monceau d’oreillers, avait deux perfusions plantées dans les veines. Il portait des pansements au visage ainsi qu’à la main et au bras gauches, et d’autres sans doute sous sa blouse d’hôpital, mais sa guérison était « miraculeuse ». Il buvait un milk-shake au chocolat et souriait de toutes ses dents. Ses taches de rousseur et ses grands yeux rieurs évoquèrent à Reuben Huckleberry Finn et Tom Sawyer.

– J’ai été mordu ! s’exclama-t-il en brandissant une main gauche bandée d’où partaient des tuyaux. Je vais me transformer en loup-garou !

Il éclata d’un rire qu’il semblait incapable de contenir.

Les antidouleurs...pensa Reuben.

Assise dans un coin, les bras croisés, Buffy Longstreet, la mère de Stuart, une blonde à la beauté fatale qui avait les mêmes joues rebondies et piquées de rousseur que lui ainsi qu’un nez retroussé par la chirurgie plastique, dévisageait son fils avec un mélange de fascination et d’épouvante.

– Sans blague, reprit Stuart, laissez-moi vous dire que si ce type est déguisé, ce dont personne de sensé ne doute une minute, son numéro est super au point. Un déguisement comme ça, c’est du jamais-vu. En plus, le type doit carburer au PCP parce que je ne vois pas avec quoi d’autre il peut avoir une force pareille. Il se précipite là où les anges n’oseraient pas mettre le pied. Il faut le voir en action, c’est incroyable. Pour moi, il n’est pas exclu que ce soit une espèce animale inconnue. J’ai ma théorie là-dessus.

– C’est-à-dire ? demanda Reuben, même si c’était le genre d’entretien où l’interviewer n’avait besoin de poser aucune question.

– Eh bien, fit Stuart en pointant un pouce en direction de sa propre poitrine, voici ce qu’à mon avis il se passe pour ce type. Je crois que c’est un être humain normal à qui il est arrivé quelque chose de terrible. On oublie le délire du loup-garou, c’est dépassé, ça ne mène nulle part, en dehors des mugs et des T-shirts. Moi, je crois que ce type souffre d’une sorte d’infection ou de maladie, un genre d’acromégalie ou quelque chose d’approchant, qui fait de lui ce monstre. Regardez mon père, il est allé en Amazonie, son grand rêve, un rêve de gosse d’aller là-bas, de descendre le fleuve, de marcher dans la jungle, enfin tout ça, et il s’est chopé une infection qui lui a détruit le pancréas et les reins en moins d’une semaine. Il est mort dans un hôpital au Brésil.

– C’est horrible, murmura Reuben.

– Eh oui, mais c’est comme ça. Et elle, cette créature, il a dû lui arriver un truc pareil. Les poils, la croissance osseuse...

– Quelle croissance osseuse ? demanda Reuben.

– Tout est osseux chez elle, ses mains monstrueuses, ses pieds, son front. Certaines maladies provoquent ce genre de croissance, et elle, en plus, elle est recouverte de poils hirsutes. Elle est seule au monde, comme le fantôme de l’Opéra, comme Elephant Man, comme un phénomène de foire, comme Claude Rains dans L’Homme invisible, et elle n’a plus toute sa tête. Mais il a des sentiments, ce type ! Des sentiments forts, même. Vous auriez vu comment il regardait Antonio. Il arrivait plus à décoller les yeux de lui. Et il a

levé les mains, comme ça... oh, j'ai failli débrancher ma perf, merde !

– Ça va, rien n'a bougé.

– Il a levé les mains en l'air comme ça, comme si voir Antonio...

– Stuart, stop ! s'écria sa mère.

Son petit corps menu se révolta sur son fauteuil.

– Tu parles, tu parles, tu ne sais pas t'arrêter.

– Mais non, maman, je parle à un journaliste. C'est une interview. Si ce monsieur n'avait pas envie d'entendre parler d'Antonio et de ce qui lui est arrivé, il ne serait pas là.

Maman, tu peux aller me chercher un autre milk-shake ? S'il te plaît, s'il te plaît !

– Grrrr ! maugréa sa mère en sortant de la pièce en trombe sur ses talons aiguilles – joli corps, aucun doute là-dessus.

– Bon, fit Stuart, on peut parler sérieusement, non ? Elle me rend dingue. Mon beau-père n'arrête pas de la tabasser et c'est à moi qu'elle s'en prend. À moi ! C'est ma faute à moi s'il a fait une descente dans son armoire de fringues avec un cutter ?

– De quoi d'autre te souviens-tu au sujet de cette agression ? demanda Reuben.

Il était pour lui inconcevable que ce jeune homme aux joues roses et aux yeux clairs meure du chrisme ou de quoi que ce soit d'autre.

– De sa force, de sa force incroyable, répondit Stuart. En plus, ils lui ont mis des coups de couteau. Je les ai vus ! Je les ai vus ! Ils l'ont carrément poignardé. Le type, il a même pas bronché. Il les a mis en pièces. Mais vraiment en pièces. Là, on est dans l'abject, hein ! On est dans le cannibalisme, là. Ils interdisent aux témoins de parler à la presse, mais, avec moi, pas question. Je connais mes droits. Personne ne m'empêchera de parler à la presse.

– D'accord. Quoi d'autre ? demanda Reuben.

Stuart secoua la tête. Tout à coup, ses yeux s'embruèrent et, sous les yeux de Reuben, il redevint un enfant de six ans et sanglota.

– Je suis navré pour la mort de ton ami, fit Reuben.

Mais le jeune homme était inconsolable.

Reuben resta un quart d'heure au pied du lit, un bras autour de ses épaules.

– Vous savez ce qui me fait vraiment peur ? demanda le garçon.

– Quoi ?

– Qu'ils chopent ce type, l'Homme-Loup, et qu'ils lui fassent sa fête. Ils vont y aller à la mitrailleuse, ou à la matraque, comme pour les bébés phoques. Je ne sais pas, mais ils vont le défoncer. Pour eux, ce n'est pas un être humain. C'est un animal. Ils vont le cribler de plomb, comme Bonnie et Clyde. Eux, c'étaient des êtres humains, et pourtant ils les ont butés comme des animaux.

– Exact.

– Et on ne saura jamais ce qui se passait dans sa tête. On ne saura jamais qui il était vraiment et pourquoi il agissait ainsi.

– Tu as mal à la tête ?

– Non, mais si j'avais la tête en feu, je le saurais même pas. J'ai pris tellement de Valium et de morphine que...

– Je connais. Je suis passé par là, moi aussi. Que voulais-tu me dire d'autre ?

Pendant une demi-heure, ils parlèrent d'Antonio et des cousins machos de sa belle-famille qui ne le supportaient pas parce qu'il était homo, qui ne supportaient pas Stuart non plus, car ils lui reprochaient d'avoir « rendu » Antonio homo. Ils parlèrent de son beau-père, Herman Buckler, qui les avait payés pour enlever Antonio et Stuart, qui voulait les tuer et les mutiler tous les deux. Ils parlèrent de Santa Rosa, de la Blessed Sacrament Catholic Academy, et aussi des qualités qu'il fallait pour être un ténor du barreau comme Clarence Darrow, l'idole de Stuart, qui défendait les marginaux, les laissés-pour-compte, les exclus.

Stuart pleura de nouveau.

– Ça doit être les médicaments, fit-il.

Il se recroquevilla comme un petit enfant.

Sa mère entra avec le milk-shake au chocolat.

– Tu vas te rendre malade à boire ça ! lui lança-t-elle d'une voix mauvaise en le posant brutalement sur son plateau.

Lorsque l'infirmière revint, elle constata que Stuart avait à nouveau de la température et invita Reuben à partir. Elle lui confirma que Stuart prenait un traitement contre la rage et un cocktail d'antibiotiques pour lutter contre toute contagion transmise par l'être-loup. Et que Reuben devait maintenant partir.

– L'« être-loup », répéta Stuart. Ça sonne pas mal, je trouve. Hé, vous reviendrez ou vous avez à peu près tout ce qu'il vous faut pour votre article ?

– J'aimerais repasser demain pour voir comment tu vas, répondit Reuben.

Il laissa à Stuart sa carte, avec l'adresse et le numéro de Mendocino imprimés au dos. Il lui nota aussi tous ses numéros dans son exemplaire relié du Trône de fer.

En sortant, Reuben laissa également sa carte au bureau des infirmières. S'il y avait quoi que ce soit, qu'on l'appelle, demanda-t-il. Mais savoir ce jeune homme en réel danger de mort l'anéantirait sur place.

Juste devant l'ascenseur, il croisa son médecin traitant, le Dr Angie Cutler, qu'il pressa de contacter Grace à San Francisco puisque lui-même était passé par là et que sa mère avait suivi le dossier. Il essaya de se montrer aussi diplomate que possible, convaincu que le traitement maternel l'avait probablement aidé à survivre. Le Dr Cutler fut beaucoup plus à l'écoute qu'il ne l'aurait cru. Elle était plus jeune que Grace, la connaissait et la respectait. C'était plutôt quelqu'un de gentil. À elle aussi, Reuben donna sa carte.

– Appelez-moi quand vous voudrez à ce sujet, lui dit-il.

– Mais je connais tout de vous, lui répondit le Dr Cutler avec un sourire engageant. Je suis heureuse que vous soyez venu le voir. Il est comme un lion en cage ici. Mais il a des facultés de récupération extraordinaires, c'est miraculeux ! Si vous aviez vu ses blessures quand ils l'ont amené ici...

Dans l'ascenseur, il appela Grace en l'exhortant à contacter ce médecin. Le jeune homme avait été mordu. C'était avéré.

Sa mère resta silencieuse un moment. Puis d'une voix lasse, elle lui dit :

– Reuben, si je racontais à ce médecin ce que j'ai observé chez toi, je ne suis pas sûre que j'aurais beaucoup de crédit à ses yeux...

– Je sais, maman, je comprends. Je sais... Mais peut-être qu'il y a des trucs vraiment importants que tu pourrais partager avec elle, tu sais, au sujet des antibiotiques que tu as utilisés, du traitement antirabique, de choses que tu as faites pour moi et qui pourraient aider ce garçon.

– Reuben, je me vois mal, de but en blanc, appeler le médecin de ce garçon. La seule personne un tant soit peu intéressée par les observations que j'ai faites sur toi, c'est ce Dr Jaska. Or tu ne veux pas lui adresser la parole, alors...

– Oui, maman, je comprends. Mais là je te parle d'un jeune qui est traité pour une morsure, c'est tout.

Un frisson le saisit.

Il sortait de l'hôpital pour regagner sa voiture et la pluie avait repris.

– Maman, désolé de ne pas être resté pour parler avec le Dr Jaska. Je sais que tu en avais envie. Alors si ça peut te faire plaisir, je suis prêt à lui parler bientôt.

Si j'étais resté, à l'heure où je serais passé à Santa Rosa, Stuart McIntyre aurait déjà rendu l'âme.

Il y eut un long silence, au point qu'il craignit que la ligne ait été coupée, mais Grace reprit la parole d'une voix qui ne lui ressemblait pas.

– Reuben, pourquoi être parti dans le comté de Mendocino ? Qu'est-ce qui t'arrive exactement ?

Comment lui répondre ?

– Maman, pas maintenant, s'il te plaît. Je viens de passer la journée ici. Si tu pouvais simplement appeler ce docteur, simplement offrir tes services, tu vois, en lui disant que tu as traité un cas comme celui-là...

– Écoute-moi, tu as la dernière injection antirabique demain. Tu es au courant, non ?

– J'avais complètement oublié.

– Mais, Reuben, je t'ai laissé des messages tous les jours pendant une semaine. Cela fera vingt-huit jours demain et tu dois absolument faire la dernière. Cette jolie jeune femme, Laura, a-t-elle un téléphone ? Répond-elle aux appels ? Pourrais-je éventuellement lui laisser des messages à elle ?

– Je vais tâcher de m'améliorer là-dessus, je te le jure...

– D'accord, écoute-moi. Nous allons t'envoyer l'infirmière avec la dose, mais, si tu préfères, je peux contacter ma consœur de Santa Rosa et lui demander de te faire la piqûre demain matin quand tu iras voir ce garçon. Je pourrais engager la conversation avec elle et si, dans ce que je sais, quelque chose peut lui être utile, quelque chose que je sois prête à partager, alors on avisera à ce moment-là.

– Maman, ça serait parfait. Tu es un amour ! Mais ça fait vraiment vingt-huit jours depuis cette fameuse nuit ?

Il lui semblait qu'il s'était écoulé un siècle, sa vie avait été bouleversée de fond en comble. Mais non, cela ne faisait que vingt-huit jours...

– Oui, Reuben, c'est là que mon fils bien-aimé a disparu et que tu as pris sa place.

– Maman, je t'adore. Avec le temps, je vais tâcher de répondre à toutes les questions, d'aplanir tous les problèmes et de ramener l'harmonie dans le monde que nous partageons.

Elle rit.

– Ah, mais là, je crois entendre mon Bébé !

Et elle raccrocha.

Il était à côté de sa voiture.

Un sentiment étrange s'abattit alors sur lui, pénible sans être insupportable. L'espace d'un éclair, il se vit assis avec sa mère au coin du feu dans la grande pièce de Nideck Point et lui racontant tout. Il se vit lui parler sur un ton intime, partager avec elle ce qu'il vivait, et elle, avenante, l'envelopper de sa compétence, de son savoir et de son exceptionnelle intuition.

Dans cette petite bulle, il n'y avait ni Dr Akim Jaska ni personne d'autre. Il n'y avait que Grace et lui. Grace savait, Grace comprenait, Grace l'aiderait à comprendre ce qui lui arrivait. Grace serait présente.

Mais c'était impossible. Autant imaginer des anges au-dessus de son lit et veillant sur lui dans l'obscurité, leurs ailes cambrées frôlant les poutres.

Et lorsqu'il imaginait ce tête-à-tête avec sa mère, c'était sous un jour sinistre qui le terrifiait. Dans son esprit, elle avait dans l'œil une lueur malveillante et son visage était à demi dans l'ombre.

Il frissonna.

Mais jamais cela n'arriverait.

C'était une affaire secrète, à partager éventuellement avec Felix Nideck et, pour toujours et à jamais, et aussi longtemps qu'ils le pourraient, avec Laura. Mais avec personne d'autre... sauf peut-être avec ce joyeux garçon à l'œil vif et au visage tacheté de roux et barré d'un grand sourire qui, dans les étages, guérissait à une vitesse miraculeuse. Le moment était venu pour Reuben de rentrer chez lui, auprès de Laura, à Nideck Point. Jamais cet endroit ne lui avait autant semblé un refuge.

Il trouva Laura dans la cuisine, occupée à préparer une grande salade. Elle disait que, quand ça n'allait pas, un de ses remèdes était de faire une grande salade.

Dans les verres en cristal, l'eau pétillante ressemblait à du champagne.

– Ça va mieux ? demanda-t-il.

Il avait avalé la plus grande assiettée de salade qu'on lui ait jamais servi de sa vie.

Elle lui dit que oui. Elle mangeait avec délicatesse, posant de temps à autre les yeux sur sa fourchette en argent astiquée de frais. Elle lui dit qu'elle n'avait jamais vu d'argenterie semblable à ce modèle ancien, de ciselures aussi abondantes et profondes.

Son regard s'échappa au-dehors, vers les chênes.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

– Je ne sais plus ce qui va... répondit-il. Tu connais la meilleure ? Je ne sais même plus combien j'ai tué de personnes. Je vais devoir prendre un stylo et un papier pour faire le compte. Je ne sais pas non plus combien de nuits ça fait, je veux dire combien de fois je me suis transformé. Je vais devoir calculer ça. Et il faut que j'écrive, que je tienne un journal secret, que j'y note tous les petits détails que j'ai remarqués.

D'étranges pensées lui traversaient l'esprit. Il savait qu'il ne pouvait continuer ainsi. Il se demanda à quoi ressemblerait la vie dans un pays étranger, un pays dénué de lois, où l'on pourrait chasser le mal partout, où nul ne tiendrait le compte de vos victimes ni des

nuits passées sur leur piste. Il pensa à des métropoles comme Le Caire, Bangkok et Bogotá, à des pays aux vastes étendues de terres et de forêts.

Après un moment, il dit :

– Ce jeune, là, Stuart, je crois qu’il va s’en sortir. Disons qu’il ne mourra pas. Ce qui se passera ensuite, je n’en sais rien. Je ne peux pas le savoir. Si seulement je pouvais en parler à Felix... Mais j’attends sans doute trop d’une discussion avec lui.

– Il va revenir, lui assura-t-elle.

– J’ai envie de rester ici ce soir. À l’intérieur. Je n’ai pas envie que la transformation arrive. Ou, si elle arrive, je veux être seul avec elle en forêt, comme dans Muir Woods le soir où je t’ai rencontrée.

– Je comprends, fit-elle. Et tu as peur de ne pas pouvoir la maîtriser. Disons, de ne pas pouvoir rester seul ici avec elle.

– Je n’ai jamais essayé, admit-il. C’est un tort. Je dois essayer. Et il faudra que je descende à Santa Rosa demain matin.

La nuit tombait déjà. Les derniers rayons du soleil couchant avaient déserté la forêt et les ombres bleues, denses, profondes s’élargissaient, s’épaississaient. La pluie vint, légère et scintillante derrière les vitres.

Reuben se rendit dans la bibliothèque et appela l’hôpital de Santa Rosa. L’infirmière lui apprit que Stuart avait beaucoup de fièvre, mais que, pour le reste, il « tenait le choc ».

Un SMS de Grace était arrivé : elle s’était mise d’accord avec le Dr Angie Cutler pour que celle-ci lui administre l’ultime injection antirabique le lendemain matin à dix heures.

La nuit avait encerclé la maison.

Il posa les yeux sur le grand portrait de groupe accroché au mur : sur Felix, sur Margon Sperver, sur tous ceux qui s’étaient rassemblés là devant ce décor de forêt tropicale. Étaient-ils tous des bêtes comme lui ? Se retrouvaient-ils tous pour chasser ensemble, échanger des secrets ? Ou Felix était-il le seul ?

« Je pense que Felix Nideck a été trahi. »

Que’est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Qu’Abel Nideck avait ourdi une sorte de complot pour se débarrasser de son oncle, avait même perçu de l’argent à cet effet, et caché ce projet à Marchent, sa fille dévouée ?

Sur Internet, Reuben chercha trace de l’actuel Felix Nideck, mais en vain. Mais si, de retour à Paris, Felix avait repris une autre identité dont Reuben n’avait même pas idée ?

Les actualités du soir lui apprirent que le beau-père de Stuart avait été mis en liberté provisoire sous caution. Un policier taciturne reconnu devant la presse que l’homme constituait dans cette affaire un « témoin intéressant », non un suspect. La mère de Stuart protestait de l’innocence de son mari.

L’Homme-Loup avait été repéré à Walnut Creek et à Sacramento. On affirma aussi l’avoir vu à Los Angeles. Et une femme de Fresno prétendit l’avoir pris en photo. Un couple de San Diego victime d’une tentative d’agression dit avoir été secouru par l’Homme-Loup, mais sans avoir bien vu aucun des protagonistes. Et la police enquêtait sur plusieurs témoignages aux abords du lac Tahoe...

Le procureur général de Californie avait réuni une cellule de crise pour s’occuper de la question, et une commission scientifique avait été mise sur pied pour étudier toutes les

preuves recueillies.

La présence de l'Homme-Loup n'avait pas freiné la criminalité. Non, les autorités n'étaient pas du tout prêtes à l'admettre, mais la police affirmait le contraire. Pour l'instant, les rues de Californie du Nord étaient assez tranquilles.

– Il peut être n'importe où, déclarait un policier de Mill Valley.

Reuben s'installa devant son ordinateur et rédigea son article sur Stuart McIntyre pour l'Observer, s'inspirant là encore fortement de la relation précise que Stuart lui avait faite de l'agression. Il fit part des hypothèses de ce dernier sur le mal mystérieux dont souffrirait le monstre ; et, comme dans ses articles précédents, il conclut en mettant l'accent sur le problème moral insoluble posé par l'Homme-Loup, à savoir que ce dernier était à la fois juge, jury et bourreau de ceux qu'il massacrait et que la société ne pouvait l'accueillir en super-héros.

« Nous ne pouvons admirer ses interventions brutales, ni sa cruauté sauvage. Ennemi de tout ce que nous tenons pour sacré, il est notre ennemi personnel et non notre ami. Le fait qu'il ait de nouveau sauvé une victime innocente d'une mort presque certaine n'est hélas que fortuit. On ne saurait l'en remercier, de même qu'on ne saurait remercier une éruption volcanique ou un tremblement de terre pour les bienfaits éventuels qu'ils peuvent apporter avec eux. Les hypothèses autour de sa personnalité, ses ambitions et même ses mobiles ne sont donc que ce qu'elles sont : des hypothèses, et rien d'autre. Félicitons-nous de ce que nous pouvons : que Stuart McIntyre soit vivant et hors de danger. »

Ce texte n'avait rien d'original ni d'inspiré, mais il tenait la route. Et il était traversé par la personnalité de Stuart, jeune Cyrano apparemment invincible qui avait survécu à une agression homophobe avant de s'entretenir personnellement avec les journalistes depuis son lit d'hôpital. Reuben ne fit allusion à la « morsure » qu'en passant, car Stuart avait fait de même avec lui. Personne n'attachait d'importance au fait que Reuben ait été lui-même mordu. La scène de la morsure ne se jouait pas sur la place publique.

Reuben et Laura montèrent, s'installèrent dans leur lit à haut chevet et se pelotonnèrent l'un contre l'autre pour regarder La Belle et la Bête, le beau film de Cocteau. Mais les paupières de Reuben s'alourdissaient de sommeil. Il fut d'ailleurs gêné d'entendre la Bête parler à Belle dans un français d'une telle éloquence. La Bête portait des habits en velours, d'élégantes chemises de dentelle, et ses yeux brillaient. Belle était blonde et douce, comme Laura.

Reuben rêva, et dans son rêve il courait en grande tenue de loup à travers un champ infini d'herbes couchées par le vent, ses pattes de devant bondissant sans effort devant lui. Tout au bout se trouvait la forêt, la grande forêt sombre et sans limites. Des villes y étaient nichées. Les tours de verre rivalisaient de hauteur avec les sapins de Douglas et les séquoias géants, les bâtiments s'ornaient de festons de lierre et de lianes grimpantes, et de grands chênes frémisssaient par-dessus des gratte-ciel surmontés de toits pointus et de cheminées fumantes. Le monde entier était devenu une forêt d'arbres et de tours. « Le paradis, c'est ici », chantait Reuben sans cesser de monter.

Il eut envie de se réveiller et de raconter son rêve à Laura, mais s'il s'éveillait, s'il bougeait même, il en perdrait le fil, car son rêve était fragile comme la brume et, pourtant, terriblement concret à ses yeux. La nuit vint et les tours, couvertes de lumières éclatantes, étincelèrent et clignotèrent parmi les troncs noirs des arbres et les immenses branches.

– Le paradis... murmura-t-il.

Il ouvrit les yeux. Appuyée sur un coude, Laura le contemplait. La lumière fantomatique du téléviseur illuminait son visage, ses lèvres humides. Pourquoi aurait-elle eu envie de celui qu'il était à cet instant, de ce simple jeune homme, de ce très jeune homme aux mains aussi délicates que celles de sa mère ?

Elle l'embrassa pourtant avec fougue, ses doigts se refermèrent sur son mamelon gauche et lui inspirèrent un désir immédiat. Elle jouait avec sa peau comme il avait joué avec la sienne. Ses ongles ovales s'amusaient à lui griffer le visage, ses doigts trouvèrent ses dents, pincèrent légèrement ses lèvres. Son poids lui était léger, et ses cheveux le chatouillaient. Que c'était bon d'être ainsi, chair nue contre chair nue, cette chair humide, glissante contre, oui, la sienne, oui...

Je t'aime, Laura.

Il s'éveilla au moment où le soleil se levait.

C'était la dixième nuit depuis que la transformation s'était manifestée pour la première fois, mais c'était la première où elle n'était pas venue. Il était soulagé, mais se sentait curieusement déstabilisé, comme s'il avait manqué un rendez-vous d'une importance vitale, comme si on l'attendait ailleurs et qu'il avait oublié de venir, comme s'il faisait faux bond à quelque chose qui était en lui et qui ressemblait, sans l'être pourtant, à sa conscience.

Sept nuits passèrent avant que Reuben puisse être autorisé à revoir Stuart.

Il put, comme convenu, recevoir sa dernière injection antirabique du Dr Cutler, mais celle-ci n'autorisait personne à approcher Stuart, notamment tant que la fièvre n'était pas définitivement retombée. Elle était en contact avec Grace, ce dont elle était très reconnaissante à Reuben.

Si, à ce stade, Grace ne s'était pas occupée de ce jeune homme, montant même jusqu'à Santa Rosa pour le voir personnellement et discuter avec son fils, ce dernier aurait été fou d'inquiétude. Le Dr Cutler répondait aux appels de Reuben en se montrant plus qu'amicale, mais se gardait de tout bavardage. Elle lui laissa bien entendre que Stuart connaissait une nette poussée de croissance qu'elle ne s'expliquait pas. Il n'avait bien sûr que seize ans, les plaques épiphysaires n'étaient pas encore fermées ; mais, quand même, elle n'avait jamais vu quelqu'un grandir ainsi. Et cette croissance touchait jusqu'aux cheveux...

Reuben désespérait de voir Stuart, mais le Dr Cutler restait sourde à tous ses arguments.

Grace se montrait beaucoup plus loquace du moment que rien de ce qu'elle lui confiait ne serait imprimé. Reuben lui assura une confidentialité absolue.

Je veux simplement qu'il aille bien, qu'il vive, qu'il survive et qu'il puisse continuer comme si rien de tout cela ne lui était arrivé.

Fiévreux, parfois incohérent, Stuart faisait mieux que survivre : il débordait de santé, disait Grace. Il présentait les mêmes symptômes que Reuben, ses contusions disparaissaient, ses côtes étaient parfaitement ressoudées, sa peau était éclatante et, comme indiqué par le Dr Cutler, son corps connaissait une poussée de croissance étonnante.

– Chez lui, tout va plus vite, constatait Grace. Beaucoup plus vite. Mais, bon, il est extrêmement jeune. Il suffit de quelques années pour que la différence soit énorme.

Les antibiotiques avaient provoqué chez Stuart une éruption cutanée spectaculaire, qui partit comme elle était venue. Rien d'inquiétant selon Grace. La fièvre et le délire pouvaient effrayer, mais il n'y avait pas d'infection ; et puis le jeune homme en sortait tous les jours pendant plusieurs heures, suffisamment longtemps pour réclamer des visites, pour menacer de sauter par la fenêtre si on ne lui donnait pas son téléphone et son ordinateur et d'en découdre avec sa mère qui innocentait son beau-père. Il disait entendre des voix, savoir ce qui se passait dans les immeubles qui entouraient l'hôpital ; de plus, il était agité, impatient de sortir du lit et peu coopératif. Il avait peur de ce beau-père, peur qu'il s'en prenne à sa mère. Le personnel passait son temps à le mettre sous sédatif.

– Elle est épouvantable, cette mère, avouait Grace. Elle est jalouse de son fils, et le rend responsable des crises de son beau-père. Elle le traite comme un petit frère encombrant qui lui gâche la vie avec son nouveau compagnon. En plus, Stuart ne se rend pas compte à quel point elle est vraiment puérile, et ça me rend malade.

– Je me souviens d'elle, murmura Reuben.

Mais, comme tout le monde, Grace restait inflexible et refusait que Reuben voie le jeune homme. Pour l'instant, aucun visiteur n'était admis auprès de lui. C'est tout ce qu'ils pouvaient faire pour maintenir à distance le shérif, la police et les services du conseiller juridique de l'État. Comment, dans ces circonstances, faire une exception pour Reuben ?

– Ils l'embêtent avec leurs questions, expliquait-elle.

Reuben le comprenait.

En effet, ils montaient à Nideck Point quatre fois par semaine, cherchant à en savoir plus. Assis sur le canapé près de la grande cheminée, Reuben expliquait patiemment, encore et encore, qu'il n'avait rien vu de la « bête » qui l'avait attaqué. Inlassablement, il les conduisait dans le couloir où l'agression avait eu lieu. Leur montrait les fenêtres qui avaient volé en éclats. Ils paraissaient satisfaits... et revenaient vingt-quatre heures plus tard.

Il en avait par-dessus la tête, mais s'efforçait de paraître sincère. Désarmé face à leur curiosité, avide de les contenter, il tremblait pourtant intérieurement. Ils n'étaient pas désagréables, mais ils l'importunaient.

La presse campait à la porte de l'hôpital de Santa Rosa. Un fan-club s'était constitué parmi les anciens camarades de lycée de Stuart et ses adhérents faisaient chaque jour le pied de grue en exigeant que le commanditaire des agresseurs soit déféré à la justice. Deux religieuses contestataires s'étaient jointes à ce groupe. Elles expliquaient que l'Homme-Loup de San Francisco était plus sensible aux violences anti-gay que la population californienne.

En début de soirée, Reuben, sous sa capuche et ses lunettes, arpentait rituellement les trottoirs autour de l'hôpital, faisait le tour du quartier, écoutait, réfléchissait, ruminait. Une fois, il aurait juré avoir vu Stuart à sa fenêtre. Stuart pouvait-il l'entendre ? Il lui chuchotait qu'il était là, qu'il ne le laissait pas seul, qu'il l'attendait.

– Ses jours ne sont pas en danger, assura Grace. C'est déjà ça. Mais je voudrais remonter à la racine des symptômes. Comprendre ce que ce syndrome signifie. C'est une passion qui devient dévorante...

Oui, et dangereuse, pensa Reuben, mais il lui importait par-dessus tout que Stuart vive, et il faisait confiance à Grace pour y veiller plus qu'à toute autre chose.

Dans l'intervalle, Grace et le mystérieux Dr Jaska s'étaient brouillés ; mais Grace ne souhaitait évidemment pas en dire la raison à Reuben, se contentant de révéler que le médecin lui avait fait des suggestions qui n'étaient pas à son goût.

– Reuben, ce type a des croyances, des croyances... particulières. C'est chez lui une véritable obsession. Ce ne sont pas les seuls signaux inquiétants. S'il te contacte, raccroche.

– Entendu, fit Reuben.

Mais Jaska tournait autour de Stuart et engageait avec sa mère de longues conversations sur la mystérieuse rencontre de son fils avec l'Homme-Loup. Grace était sur ses gardes. Il lui faisait miroiter cet énigmatique hôpital de Sausalito, qui n'était recensé nulle part et enregistré seulement comme centre privé de réadaptation.

– Il n'arrivera à rien, prédisait Grace, et pour une bonne raison : cette femme s'en fout !

Reuben était mort d'inquiétude. Il mit le cap au sud et rendit visite à la mère de Stuart dans son immense palais moderne tout en séquoia et en verre, à l'est de Santa Rosa, sur Plum Ranch Road.

Effectivement, elle se souvenait l'avoir vu à l'hôpital, ce beau garçon. Entrez donc. Non, elle n'était pas inquiète pour Stuart. Il y avait beaucoup de médecins autour de lui, trop d'après elle. Une espèce d'illuminé russe, un certain Dr Jaska, avait demandé à le voir, mais le Dr Golding et le Dr Cutler avaient refusé. Ce Dr Jaska aurait bien envoyé Stuart dans une sorte de sanatorium, mais elle ne comprenait pas pourquoi.

À un moment de l'interview, qui n'en était d'ailleurs pas vraiment une, le beau-père, Herman Buckler, vint montrer le bout de son nez. C'était un homme petit, sec, avec des traits accusés et des yeux noirs, des cheveux platine coupés ras et la peau bronzée. Il ne voulait pas que sa femme parle à des journalistes. Il était même furieux. Reuben lui jeta un regard froid. Il reniflait déjà l'odeur de la méchanceté, avec beaucoup plus de netteté que chez le Dr Jaska ; et, alors même qu'une injonction encore plus violente le poussait à partir, il resta auprès de lui aussi longtemps qu'il le put, simplement pour l'observer.

Ce type crevait de rancœur et de rage. Il en avait assez que Stuart mette sa vie sens dessus dessous. Sa femme, qui rampait devant lui, faisait tout pour l'apaiser, s'excusait de ce qui s'était passé, et demanda à Reuben d'en finir et de partir.

Les spasmes tordaient les entrailles de Reuben. Or il faisait jour, et c'était la première fois qu'ils se manifestaient en pleine journée, hormis une très discrète apparition après la rencontre avec le Dr Jaska. Il ne quitta pas cet homme des yeux, même lorsqu'il sortit de la grande maison de verre et de séquoia.

Longtemps, il resta assis dans la Porsche à regarder les forêts et les collines alentour, à laisser les spasmes s'estomper. Au-dessus de lui, le ciel était bleu. Le temps était resplendissant, à l'image de cette région de vignobles. Quelle chance avait Stuart de grandir dans un endroit aussi merveilleux...

La transformation n'avait pas vraiment menacé. Reuben pouvait-il la déclencher en pleine journée ? Il n'en était pas sûr. Pas du tout. En revanche, il était sûr que Herman Buckler était capable de tenter de tuer son beau-fils, Stuart. Sa femme le savait, sans vouloir l'admettre. Prise dans la tourmente, elle était écartelée entre son mari et son fils.

La nuit, Reuben se sentait désormais entièrement maître de son don.

Les trois premiers soirs après sa dernière rencontre avec Stuart, il s'était refusé à se transformer, ce qui, malgré toute la satisfaction qu'il avait pu en tirer, l'avait bientôt plongé dans un abîme de frustration. Comme lors d'un jeûne, quand on prend conscience que manger et boire sont bien plus que des besoins vitaux.

Ensuite, lorsque le changement s'était opéré, Reuben s'était cantonné aux bois proches de Nideck Point, chassant, musardant, explorant les ruisseaux de sa propriété et escaladant les plus grands de ses arbres vénérables, à des altitudes où il ne s'était encore jamais risqué. Un ours hibernait dans sa petite forêt, à près de vingt mètres de hauteur, dans un vieil arbre balafé par le feu. Rôdait aussi dans cette contrée boisée un félin, à coup sûr le fils de la femelle qu'il avait tuée. Il y avait là des cerfs, auxquels il n'aurait fait aucun mal. Mais les écureuils, les rats musqués, les castors, les musaraignes, les musaraignes-taupes, tous fuselés, charnus, soyeux, il en faisait son ordinaire, de

même que des reptiles, froids et étonnamment tendres : salamandres, couleuvres rayées... Pêcher dans les cours d'eau était un moment divin, ses énormes pattes se montrant bientôt capables de capturer toutes les proies visqueuses et frétilantes qu'il se choisissait. Au faîte des arbres, il savait happer à la volée le geai buissonnier comme le roitelet et dévorer ces malheureux, plumage compris, alors que leur petit cœur battait encore dans leur étroite poitrine, en vain. Il se régalaient du pic-vert et du junco ardoisé, et d'une réserve inépuisable de grives.

La légitimité qu'il y avait à dévorer ce qu'on avait tué le fascinait, de même que, plus fondamentalement, le désir de tuer. Il était tenté de réveiller l'ours qui hibernait. Il voulait savoir s'il pourrait le vaincre.

Très au nord, là où la forêt était aussi impénétrable que sur ses propres terres, il flaira le wapiti qui suscita son appétit, mais ne se lança pas à sa poursuite. Il rêvait de champs de moutons qu'il disperserait d'un rugissement avant de courser le plus gras pour plonger ses crocs dans sa gorge laineuse et se repaître de sa chair ovine, tiède et haletante.

Mais il cherchait à rester à l'abri des regards, à rester invisible sur son propre territoire, et ne s'éloignait jamais trop de Laura qui, dans ses atours de dentelle blanche et de flanelle, occupait le grand lit, Laura qu'à son retour il éveillerait de ses pattes de bête et de ses baisers de bête.

Mais lui suffisaient-elles, ces nuits éblouies dans les futaies enchantées qui étaient les siennes ? Elles n'étaient que le pâle écho de la tapageuse jungle urbaine qui s'ouvrait au sud et qui, avec la promesse de ses milliers de voix mêlées, lui faisait signe. Jardin de douleurs, j'ai besoin de toi. Qu'était le chant des bêtes auprès du cri des âmes sensibles ? Combien de temps allait-il tenir ?

En un sens, les journées lui étaient plus vivables, malgré les allées et venues de la police.

Il se plongea dans tout ce qui traitait des loups-garous, livres, « témoignages » sur les hommes-loups entrevus au quatre coins du monde, du yéti tibétain au Sasquatch californien. Il dépouilla les archives de toute la planète dans l'espoir d'y trouver mention des distingués compères de la photographie, mais resta bredouille.

Il fit l'apprentissage de la maison et de ses différents accès, conscient qu'elle pourrait bien revenir à Felix dans les jours à venir. Mais, dans l'immédiat, elle était à lui et il allait continuer de la chérir et de l'explorer. De temps à autre, il cherchait, aidé de Laura, des pièces et des portes qui lui auraient échappé.

Un groupe d'habitants de Nideck s'en vint frapper à sa porte. Nina, la petite lycéenne qu'il avait croisée le tout premier soir passé ici avec Marchent, avait l'habitude d'organiser des randonnées dans la forêt derrière la maison, mais Galton venait de les en chasser. En larmes, elle expliqua combien les gens du coin étaient attachés à ces balades sur la propriété.

Laura invita les promeneurs à prendre le thé, et un compromis fut trouvé. Chacun pouvait emprunter les chemins de jour, mais tout camping était interdit la nuit. Reuben donna son accord.

Plus tard, Laura confessa qu'elle savait ce que représentaient pour ces gens-là les randonnées dans ces forêts, qu'elle les comprenait bien. Et que, parfois, elle aurait eu

envie de les voir plus nombreux. Par moments, elle se sentait bien seule ici...

– Je n'ai jamais eu peur nulle part dans ma vie, expliquait-elle, encore moins dans les forêts de Californie. Mais hier, j'aurais juré qu'il y avait quelqu'un dans les arbres, quelqu'un qui m'observait.

– Sûrement un des randonneurs, dit Reuben avec un haussement d'épaules.

Elle fit non de la tête.

– C'était autre chose, dit-elle. Mais tu as sans doute raison. Et il faut que je m'y fasse : cet endroit est aussi sûr que la Mill Valley.

Ils tombèrent d'accord pour convenir qu'il s'agissait probablement d'un journaliste.

Reuben n'aimait pas voir Laura s'inquiéter à propos de tout et de rien. Il faisait confiance à ses oreilles et à son nez pour détecter toute intention malveillante. Elle, en revanche, ne disposait pas de ces pouvoirs. Aussi décida-t-il de ne plus la laisser seule, sauf en cas de nécessité absolue.

Il remua ciel et terre pour faire installer un gros portail automatique sur la voie privée menant à la propriété, uniquement pour arrêter les véhicules de presse qui, à la lumière de la célébrité croissante de Stuart, venaient maintenant revoir le site de la première attaque de l'Homme-Loup. Évidemment, journalistes et cameramen montaient désormais à pied, mais au moins ne pouvaient-ils pas venir en voiture jusqu'à la porte d'entrée.

Galton ne cessait de répéter que cette histoire retomberait comme la précédente, qu'il n'y avait pas à s'en faire. Il disposait d'une petite équipe qui allait et venait pour rénover les chambres du devant, refaire les circuits, les peintures et tous les câblages nécessaires.

Avec une telle maison, c'est inévitable, se disait Reuben, du moins pendant un certain temps. La paix reviendrait. Et Felix aussi, peut-être...

Laura, ayant pris en main le jardin d'hiver, en avait fait un paradis somptueux où d'immenses ficus pleureurs encerclaient des orangers et citronniers de moindre hauteur, et elle avait acheté des fleurs grimpantes de toutes sortes – chèvrefeuille, jasmin, belles-de-jour – pour en tapisser, à l'aide de délicats treillis, les parois nervurées de métal. Il y avait là des rosiers en pots dont les fleurs étaient des modèles du genre. Quant aux arbres à orchidées, bien remis de leur long voyage, ils croulaient sous une floraison spectaculaire. Laura avait glissé des lampes à ultraviolets dans tous les angles morts pour compenser la faiblesse du soleil du Nord. Et elle avait déniché un charmant poêle à bois victorien en émail blanc pour chasser le froid de ce lieu et fournir une chaleur appréciable aux plantes – ainsi qu'à elle et Reuben qui, chaque soir, dînaient sur la table de marbre blanc face à la fontaine.

Vers le milieu de la semaine, Reuben s'étonna lui-même.

Il ne comprit pas tout à fait ce qui le poussa à agir ainsi. Toujours est-il qu'il trouva à Petaluma une boutique de matériel informatique d'occasion dépourvue de caméras de surveillance et que, revêtu de son sweat-shirt à capuche et de ses lunettes de soleil, il y acheta en liquide deux ordinateurs portables Apple.

Il en voulait à Felix d'avoir disparu sans un mot. Il se rongait les sangs au sujet de Stuart. Et le mal délectable des villes du Sud lui manquait affreusement.

Aussi créa-t-il à l'usage exclusif d'un de ces appareils un compte de messagerie au nom

de Vera Lupus sur lequel il rédigea pour le San Francisco Observer une longue lettre signée de l'Homme-Loup.

Cette missive, tortueuse et décousue, était en fait un appel courroucé à l'adresse de Felix Nideck pour qu'il revienne l'aider.

Pour la transmettre anonymement, il ne lui restait plus qu'à se rendre dans une localité quelconque, à se garer près d'un hôtel, hors de portée des caméras, à se connecter au réseau Wi-Fi de l'établissement et à appuyer sur Envoyer.

Il n'y aurait aucun moyen de remonter jusqu'à lui.

Pourtant, cette lettre, il ne l'envoya pas. Trop implorante, trop enragée, trop pleine d'indices montrant qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. Il s'y apitoyait trop sur son sort, sur l'absence d'un « sage gardien des secrets » pour le guider. Car c'était quand même à cause de lui, et de lui seul, que la vie de Stuart était en danger... Comment pouvait-il en tenir rigueur à Felix ? À certains moments, il réclamait absolution et compréhension ; l'instant d'après, il avait envie de casser la figure à Felix...

Il garda donc pour lui le message de l'Homme-Loup, cacha l'ordinateur à la cave, dans la vieille malle-cabine. Et il attendit.

Il connut de longues périodes noires où il se disait que, si ce jeune homme mourait, il se donnerait la mort. Mais Laura lui faisait valoir qu'il ne pouvait pas renoncer à elle, ni à lui-même, ni à son mystère, et que, s'il était tenté par un geste brutal et spectaculaire, il pouvait tout aussi bien se remettre entre les mains de sa mère et des autorités. Mais à la seule pensée de ce qu'il en coûterait à Felix, il fit une croix sur ce projet.

– Attends Felix ! lui conseillait Laura. Garde cette idée en tête. Quand tu es comme ça, dis-toi : « Je ne ferai rien avant l'arrivée de Felix ». Promets-le-moi !

Jim appela à plusieurs reprises, mais Reuben ne supportait pas l'idée de lui parler de Stuart. Il coupait court à la conversation aussitôt que possible.

Quant à Laura, elle se débattait avec ses propres démons. Chaque matin, elle descendait le long et périlleux sentier escarpé vers la plage et longeait pendant des heures le ressac glacé et ses fracas – pour Reuben, ce chemin était tout bonnement impraticable, et puis le vent de l'océan le transformait en un bloc de glace maussade et rétif. Et, des heures durant, elle marchait dans les bois, avec ou sans Reuben, déterminée à vaincre sa nouvelle peur. Une fois, depuis la plage, elle vit quelqu'un en haut des falaises mais ne s'en étonna pas.

Chaque fois qu'elle partait, Reuben ne vivait plus et épiait avec son oreille interne de loup le monde qui entourait sa compagne.

Plus d'une fois, l'idée que puisse exister dans ces contrées un autre Morphenkind lui avait traversé l'esprit : une créature errante dont Felix ne connaîtrait rien ; mais il n'avait aucune preuve tangible de son existence. Il se disait aussi que, si tel avait été le cas, Felix l'en aurait averti. Peut-être idéalisait-il Felix... Peut-être ne pouvait-il faire autrement...

Laura rapporta pour le jardin d'hiver de tendres pousses de polystic à épées, qu'elle choyait dans des pots préparés à leur intention, et ramassa pour le bassin de la fontaine des cailloux et des galets remarquables. Elle trouva des fossiles intéressants dans l'allée gravillonnée qui passait sous les fenêtres de la cuisine. Elle s'attaqua ensuite aux travaux

de la maison, restaurant dans les anciennes chambres le papier peint d'origine ou donnant des consignes aux ouvriers occupés à repeindre les corniches et les autres boiseries. Elle commanda des rideaux et des tentures, et dressa l'inventaire de la porcelaine et de l'argenterie.

Elle trouva aussi un magnifique piano à queue Fazioli pour la salle de musique.

Elle entreprit un recensement photographique de la forêt de Nideck. D'après son calcul, les terres de Reuben comptaient environ soixante-quinze séquoias centenaires, dont elle estimait la hauteur à environ quatre-vingts mètres. On y trouvait aussi des sapins de Douglas, presque aussi hauts, et d'innombrables jeunes séquoias, des sapins ciguës et des épinettes de Sitka.

Elle enseigna à Reuben le nom de tous les arbres, lui apprit à reconnaître le laurier de Californie et l'érable, à distinguer le sapin du séquoia et à identifier une foule d'autres végétaux, dont des fougères.

Le soir, comme Reuben, elle lisait Teilhard de Chardin. Et d'autres ouvrages de théologie et de philosophie, de poésie parfois. Elle reconnaissait ne pas croire en Dieu. Mais elle croyait au monde et comprenait l'amour que Teilhard lui portait et la foi qu'il avait en lui. Elle aurait aimé croire en un dieu personnel, un dieu d'amour qui comprendrait tout cela, mais elle n'y parvenait pas.

Un soir, tandis qu'ils parlaient de ces choses-là, elle éclata en sanglots. Elle demanda à Reuben de provoquer la transformation et de l'emmener encore vers les cimes. Il s'exécuta. Pendant des heures, ils voguèrent sur les branches hautes. Elle n'avait pas peur du vide et s'était munie de gants et de vêtements de randonnée noirs et ajustés qui la protégeaient du vent et, la nuit, la rendaient, comme Reuben, presque invisible aux yeux inquisiteurs. Elle pleurait contre sa poitrine, inconsolable. Elle se disait prête à risquer sa vie pour avoir le don du loup, qu'elle était sûre d'elle. Lorsque Felix viendrait, si Felix avait les réponses, si Felix pouvait la guider d'une façon ou d'une autre, si Felix savait comment... Pendant des heures, ils échafaudèrent des hypothèses. Enfin, lorsqu'elle eut retrouvé son calme, il la redéposa sur le sol de la forêt et la mena au ruisseau où il se sustentait si souvent seul. Elle baigna son visage dans l'eau glacée. Ils s'assirent sur les rochers couverts de mousse tandis qu'il lui parlait de tous les bruits qu'il entendait, de l'ours qui dormait à deux pas de là, des déplacements du cerf dans la nuit profonde qui les enveloppait.

Enfin, il la ramena à la maison et, de nouveau, ils firent l'amour dans la salle à manger, devant la flambée qui se déchaînait dans l'austère et noire cheminée médiévale.

Dans l'ensemble, elle n'était pas malheureuse. Loin de là.

Laura reconnut avoir beaucoup réfléchi, vraiment, sur la façon dont elle pourrait s'accommoder de la brutalité des attaques de l'Homme-Loup. Et elle n'avait pas trouvé de réponse. Elle était profondément éprise de Reuben, disait-elle. Elle ne le quitterait jamais. Elle ne le concevait même pas. Mais elle avait réfléchi nuit et jour à ce goût que nous avons de nous venger de ceux qui ont été cruels envers nous, à la cruauté de cette vengeance et à l'effet qu'elle produit sur ceux qui s'y livrent.

Vraiment, elle souhaitait qu'il puisse chasser en forêt jusqu'à la fin de ses jours, mais que plus jamais il ne suive les mystérieuses voix qui l'appelaient. Ces voix, ces appels,

elle ne pouvait cependant pas les éluder ; et, chaque jour, la presse dressait avec toujours plus de détails de spectaculaires « états des lieux » suite aux « interventions » de l'Homme-Loup.

Les bénéficiaires de sa sauvagerie attisaient l'imagination de la presse tout autant que ses victimes. La vieille dame de Buena Vista Hill, après avoir souffert le martyre jusqu'à ce que l'Homme-Loup fracasse sa fenêtre, avait désormais retrouvé toute sa tête et accordait des interviews. Devant les caméras, elle affirmait avec assurance qu'il fallait le prendre vivant, ne pas l'abattre comme un animal, et que, si on l'attrapait, elle consacrerait sa fortune à l'aider et à le protéger. Susan Larson, la première à avoir eu affaire à lui à North Beach, militait aussi avec ferveur pour qu'il soit « capturé vif ». Elle voyait en lui un « loup consolateur », qui l'avait touchée et réconfortée. Parallèlement, des fan-clubs de l'Homme-Loup se créaient en ligne et sur YouTube, et au moins une célèbre rock star avait écrit une Ballade de l'Homme-Loup ; d'autres chansons suivraient sous peu. Une page Facebook lui était consacrée et, sur YouTube, un concours de poésie lui était dédié. Et toute une gamme de T-shirts à son effigie avaient fait leur apparition.

Vers la fin de la semaine, Simon Oliver appela pour dire que tous les documents sur Nideck Point étaient prêts à la signature au conservatoire des hypothèques. Reuben en prit note, mais, au fond de lui-même, il nourrissait certaines appréhensions.

Et Felix ? N'était-ce pas lui, le propriétaire de cette maison ?

La visite au conservatoire des hypothèques fut brève. Il était inhabituel de réattribuer un titre en aussi peu de temps, apprit Reuben, mais cette maison ayant été la propriété d'une seule famille depuis toujours, cela avait simplifié les choses. Reuben signa là où on lui demanda de signer.

Nideck Point était désormais légalement à lui. Les taxes de propriété étaient payées jusqu'à la fin de l'année suivante. Et l'assurance était à jour.

Il ramena Laura dans le Sud pour qu'elle prenne sa Jeep et tous ses biens. Ceux-ci tenaient dans si peu de cartons qu'il en fut presque stupéfait. La moitié d'entre eux était remplie de chemises de nuit en flanelle...

Enfin, Grace appela pour annoncer que Stuart pourrait recevoir des visites le mardi suivant. Depuis deux jours il n'avait plus de température, et son éruption cutanée et ses nausées avaient disparu. De même que toutes les marques de blessures. En plus, il avait grandi et pris du poids.

– Comme je te l'ai dit, chez lui, tout va incroyablement plus vite, expliqua-t-elle. Il n'est plus aussi excité à présent. Mais la phase d'abattement a commencé.

Sincèrement, elle voulait que Reuben le voie. Qu'il lui parle. Le jeune homme souhaitait rentrer chez lui, à San Francisco. Sa mère ne voulait pas de lui dans leur maison de Santa Rosa, elle avait peur du beau-père. Or, s'il se retrouvait seul, Grace ne lui faisait pas confiance.

– Certes, c'est infiniment plus facile pour moi de le surveiller ici, à San Francisco, dit Grace. Mais c'est un gamin très bizarre, vraiment très bizarre. Évidemment, il est malin comme pas un. Il n'est pas assez bête pour en dire plus sur les voix qu'il entend. Reuben, ça se passe comme pour toi, exactement. Les résultats du labo ? On avance un peu et

aussitôt les échantillons se désintègrent. On n'a pas résolu le problème. Mais ce n'est plus le même que quand je lui ai parlé la première fois. Je veux que tu le voies.

Il sentit qu'ils étaient beaucoup plus libres de parler de tout cela maintenant qu'il s'agissait de Stuart. Ils en discutaient comme s'il n'y avait pas de silences entre eux, de secret, comme si tout le mystère concernait Stuart.

Reuben répondit qu'il verrait Stuart dès que possible. Il serait là le mardi, en début de matinée.

Enfin, Grace demanda si Laura et Reuben accepteraient qu'elle et Phil viennent dîner avec Jim.

Reuben était fou de joie. Il maîtrisait le don du loup à présent. Il n'en avait plus peur. Il ne demandait pas mieux !

Avec Laura, ils passèrent tout le lundi à préparer le festin qui serait servi dans l'auguste salle à manger.

Ils sortirent du linge de table, de sublimes nappes ornées de dentelles anciennes, des serviettes d'apparat brodées d'un N et un monceau d'argenterie ancienne gravée. Ils commandèrent des fleurs pour les pièces principales et, en dessert, des spécialités de la pâtisserie la plus proche.

Grace et Phil furent très impressionnés par la maison, mais ce fut Phil qui en tomba amoureux, exactement comme Reuben l'avait prévu. Cessant de répondre aux questions et aux remarques, Phil chemina seul, fredonnant entre ses dents, passant la main sur les lambris et le montant des portes, sur le vernis du piano, les feuilles froissées du ficus pleureur, le cuir des reliures de la bibliothèque. Il chaussa ses épaisses lunettes pour examiner les personnages sculptés sur les dessertes de chasse et la cheminée médiévale. Avec son costume de tweed avachi et ses longs cheveux gris négligés, on aurait dit qu'il faisait partie des meubles.

Finalement, il fallut aller le rechercher dans les pièces du premier, car tout le monde mourait de faim. Phil parlait à la maison à voix basse, communiquait avec elle, et ne prêta pas la moindre attention à Grace lorsqu'elle évoqua les charges que la demeure générait forcément.

Reuben était aux anges. Il passait son temps à serrer Phil contre lui. Phil, lui, était ailleurs. Il murmurait comme pour lui-même :

– Je pourrais m'installer ici tout de suite...

Et, de temps en temps, il levait vers Reuben un visage rayonnant empreint de fierté et d'amour.

– Fiston, ton destin est ici, lui lança-t-il.

Pour Grace, les maisons de ce genre, c'était dépassé : il fallait en faire des institutions, des musées ou des hôpitaux. Reuben la trouvait particulièrement en beauté, avec ses cheveux roux qui encadraient son visage, ses lèvres à peine rehaussées de rouge et ses traits nets, intenses, toujours aussi expressifs. Son tailleur-pantalon en soie noire semblait neuf, et elle avait sorti ses perles pour l'occasion. Mais elle était fatiguée, usée, et elle le fixait intensément, même quand il ne prenait pas la parole.

Reuben se fichait pas mal de ce que les uns et les autres racontaient. Il se gardait bien de parler de Felix et, bien sûr, du droit moral que celui-ci pourrait faire valoir sur la

maison. Son cœur se serra à l'idée que lui pourrait la perdre, mais c'était le cadet de ses soucis. Qu'allait penser Felix de ce qui était arrivé à Stuart ?

Et qu'allait penser Stuart de ce qui lui arrivait ?

Peut-être ne se passerait-il rien. Marrok n'avait-il pas dit que, parfois, rien ne se produisait ? Mais l'espoir était mince.

Cela enchantait Reuben qu'ils soient là, les siens, que leurs voix emplissent la grande salle à manger sombre, que son père soit heureux et ne s'ennuie pas. Que c'était bon, mais bon, d'être avec eux...

Le repas eut beaucoup de succès : filet rôti, légumes frais, pâtes, et une de ces énormes salades toutes simples surchargée d'herbes dont Laura avait le secret.

Laura entreprit Jim sur Teilhard de Chardin, et Reuben ne comprit pas la moitié de ce qu'ils se disaient. Mais il vit bien le plaisir que leur apportait cette discussion. Phil adressait à Laura des sourires particulièrement béats. Lorsqu'il parla de la poésie de Gerard Manley Hopkins, Laura l'écouta, figée d'attention. Grace embraya, bien entendu, sur un autre sujet ; mais Reuben était depuis bien longtemps rompu à écouter simultanément leurs deux conversations. Le fait est que Laura aimait bien son père. Et sa mère aussi.

Grace demanda à quoi pouvait bien servir la théologie, ou la poésie à plus forte raison.

Laura fit observer que la science était tributaire de la poésie, que toute description scientifique était métaphorique.

C'est seulement que lorsque la conversation se porta sur le Dr Akim Jaska que les choses s'envenimèrent. Grace ne voulait pas parler de lui, mais Phil entra en furie.

– Ce monsieur voulait te faire interner d'office, apprit-il à Reuben.

– Et, d'ailleurs, c'est à ce moment-là qu'on a mis le holà, confirma Grace. Parce que personne, mais alors personne, n'était prêt à envisager, même de loin, une chose pareille.

– Un internement d'office ? demanda Laura.

– Oui, dans cette espèce de centre de réadaptation bidon de Sausalito, poursuivit Phil. Dès que je l'ai vu, j'ai su que ce type était un imposteur. Je l'ai presque sorti de la maison à coups de pied dans le derrière. Venir nous trouver avec des papiers...

– Des papiers ? demanda Reuben.

– Ce n'est certainement pas un imposteur, rectifia Grace, ce qui déclencha aussitôt un échange d'amabilités entre elle et Phil, jusqu'à ce que Jim intervienne pour dire que, certes, ce médecin était à l'évidence brillant et extrêmement capable dans son domaine, mais que cette histoire d'internement, ce n'était pas convenable.

– Tu peux parler de lui au passé, suggéra Grace. Ce n'est pas allé plus loin, Reuben. Nous n'étions simplement pas sur la même longueur d'onde, le Dr Jaska et moi. Pas du tout, hélas.

Mais elle répéta en sourdine que c'était un des plus talentueux praticiens qu'elle ait jamais rencontrés. Dommage qu'il ait un peu déraillé au sujet des loups-garous...

Phil s'étrangla, jeta sa serviette par terre, la ramassa, la relança et traita cet individu de Raspoutine.

– Il a une sorte de théorie, expliqua Jim, sur les modifications mutationnelles et les

êtres mutationnels. Mais ses références sont loin d'être ce qu'elles devraient être, et maman s'en est rendu compte assez vite.

– Pas assez vite à mon goût, intervint Phil. Il avait essayé de maquiller son CV avec une histoire abracadabrante, en disant qu'à la chute de l'URSS il avait perdu ses recherches les plus précieuses. N'importe quoi !

Reuben se leva, mit une apaisante musique de piano d'Erik Satie et, lorsqu'il vint se rasseoir, Laura parlait à voix basse de la forêt en disant qu'après les pluies il faudrait qu'ils viennent tous passer un week-end pour faire des randonnées sur les chemins derrière la maison.

À la nuit tombée, Jim réussit à s'isoler avec Reuben pour une rapide promenade dans les bois.

– Est-ce vrai, lui demanda-t-il, que cet ado a été mordu ?

Reuben resta silencieux, puis s'effondra et raconta tout. Il était sûr désormais que Stuart ne mourrait pas du chrisme et qu'il connaîtrait exactement le même sort que le sien. La réaction de Jim fut spectaculaire.

Il tomba à genoux, inclina la tête et s'abîma en prières. Reuben continua de parler de sa rencontre avec Felix et de sa conviction qu'il avait les réponses.

– Qu'espères-tu ? demanda Jim. Que cet homme rende ces agressions barbares moralement acceptables à tes yeux ?

– J'espère ce que tout être sensible espère... faire partie, d'une façon ou d'une autre, de quelque chose qui me dépasse, avoir un rôle à jouer, un vrai rôle avec un but et un sens.

Puis, tirant Jim par la manche :

– Tu ne voudrais pas te relever, père Golding, avant que quelqu'un nous voie ?

Ils s'enfoncèrent un peu dans les bois, tout en restant suffisamment près de la maison pour voir encore les lumières vives des fenêtres. Reuben s'arrêta. Tendit l'oreille. Il entendait des choses, toutes sortes de choses. Il essaya d'en parler à Jim. Dans la pénombre, il ne pouvait voir l'expression du visage de son frère.

– Mais appartient-il à un être humain d'entendre ces choses-là ? demanda Jim.

– Si la réponse est non, pourquoi je les entends ?

– C'est ainsi, fit Jim. Il est des mutations, des évolutions que le monde porte en lui, mais qu'on ne peut accepter, des choses qu'il faut répudier et rejeter.

Reuben soupira.

Il leva les yeux, impatient de retrouver la pleine clarté, la vision nocturne qui lui venait avec la robe du loup. Il voulait voir les étoiles au firmament, se souvenir que cette terre n'était qu'une braise dans la fournaise des galaxies infinies. Cette pensée, toujours, quelque part, le consolait.

Au-dessus de lui, le vent se faufilait entre les branches. Quelque chose l'interpella, des bruits qui ne battaient pas en cadence avec la nuit. Distingua-t-il quelque chose, là-haut, dans l'ombre, une forme mouvante ? L'obscurité était trop dense. Mais, soudain, une sensation de froid l'envahit. Il sentit ses poils se dresser sur ses bras. Il y avait quelqu'un là-bas, là-haut.

L'inévitable convulsion le prit. Mais il la refoula. L'obligea à refluer. Il tremblait en réprimant ses frissons. Non, là-bas il ne voyait rien. Seule son imagination avait peuplé le

paysage nocturne.

Des créatures, là, dans le noir... Au moins une, au moins deux...

– Qu’y a-t-il ? Qu’est-ce qui ne va pas ? demanda Jim.

– Rien, mentit Reuben.

Le vent s’engouffra alors dans les arbres par rafales, tel un poing fermé, et les bois chantèrent comme à l’unisson.

– Rien du tout...

À vingt et une heures, la famille reprit la route avec la perspective de ne pas arriver à San Francisco avant une heure du matin. Grace serait à Santa Rosa le lendemain après-midi pour, de nouveau, plaider en personne le maintien de Stuart à l’hôpital. Grace craignait quelque chose.

– Tu en sais un peu plus sur tout ce syndrome, maintenant ? demanda Reuben.

– Non, fit-elle. Absolument rien de plus.

– Tu accepterais d’être tout à fait franche sur un point ?

– Bien sûr.

– Le Dr Jaska...

– Reuben, je l’ai envoyé bouler. Il ne viendra plus me relancer.

– Et Stuart ?

– Il n’a aucun moyen d’approcher Stuart. J’ai mis en garde le Dr Cutler de façon très explicite. Autre chose... c’est strictement confidentiel, mais je t’en parle quand même : le Dr Cutler s’efforce d’obtenir la garde de Stuart, ou du moins une sorte de procuration sur ses décisions médicales. Stuart ne peut pas rentrer chez sa mère, il ne doit pas non plus rester seul à San Francisco dans son appartement de Haight-Ashbury. Bon, je ne t’ai rien dit...

– Entendu, maman.

Elle le regardait d’un air presque désespéré.

Voilà ce que toute cette histoire a fait de ma mère, pensa Reuben. Grace était sur le seuil et contemplait la maison, le bosquet sombre qui s’élevait à l’est, les yeux hagards, abattue. Elle se retourna vers Reuben, et ce sourire chaleureux et affectueux dont dépendait tellement le bien-être de son fils revint alors, mais très brièvement.

– Maman, je suis très heureux que vous soyez venus ce soir, lui confia-t-il en l’entourant de ses bras. Les mots me manquent...

– Oui, moi aussi, je suis heureuse que nous soyons venus.

Elle le tenait contre elle, les yeux dans les siens.

– Tout va bien, hein, Bébé ?

– Mais oui, maman. Je me fais juste du souci pour Stuart.

Reuben lui promit de l’appeler le lendemain matin, dès qu’il sortirait de l’hôpital.

Un sanglier s'était aventuré dans ses sous-bois. Un mâle solitaire. Il l'entendit vers deux heures du matin tandis qu'il lisait, luttant contre la transformation. À ce moment lui étaient parvenus le fumet et le bruit de l'animal qui chassait pour son propre compte, ayant laissé sa compagnie en arrière, dans un abri improvisé de branches cassées et de feuilles.

Comment ses sens l'informaient-ils ainsi, il n'en savait trop rien. Il se déshabilla, le cœur battant, dans un déluge de spasmes, et pénétra dans la forêt revêtu de son grand costume de loup. Il gagna le faite des arbres, puis à toute allure redescendit au sol pour pister l'animal à pied, le rattrapa et terrassa cette puissante brute velue. Ses crocs se fichèrent dans le gras de son échine, et enfin dans sa gorge.

Ce fut un festin, un vrai, un festin ardemment désiré. Il prit son temps, se délecta du ventre de la bête, de ses molles entrailles, dévora son cœur ruisselant. Les grandes défenses blanches luisaient dans la pénombre. Quelle redoutable créature elle avait été... Il se gava de sa chair, juteuse et parfumée. À mesure qu'il faisait ripaille, une torpeur s'empara de lui. Il mâchait à présent plus lentement en exprimant le jus vermeil, envahi partout dans la poitrine, la panse, et même les membres, d'une immense chaleur satisfaite.

Il était au paradis, enveloppé de pluie silencieuse, avec l'odeur des feuilles mortes montant vers lui, l'odeur de sa victime qui l'enivrait, et cette chair, si copieuse que jamais il ne pourrait en venir à bout.

Un cri le fit sursauter. Laura l'appelait dans la nuit en hurlant.

Il s'élança, se guidant au son de sa voix.

Debout dans la clairière derrière la maison, sous le halo des projecteurs jaunes, elle l'appelait à en perdre haleine.

Il bondit hors de la forêt dans sa direction.

– Reuben, c'est le Dr Cutler ! s'écria-t-elle. Elle n'arrive pas à joindre ta mère. Stuart s'est enfui de l'hôpital, il est parti par la fenêtre, il a disparu !

Ainsi la métamorphose avait gagné Stuart. Elle l'avait gagné en deux fois moins de temps que lui. Elle avait saisi Stuart, et Stuart était seul.

– Mes habits, les grands ! lança-t-il. Et des habits pour lui. Mets-les dans la Jeep et pars vers le sud. Je te retrouverai près de l'hôpital, ou bien là où je pourrai.

Il repartit vers la forêt, résolu à y rester jusqu'à Santa Rosa, sans crainte d'avoir à traverser des routes fréquentées, des autoroutes, des prairies. Bientôt certain qu'il se rapprochait infiniment plus vite de Stuart que par n'importe quel autre moyen, il pria les divinités sylvestres ou le dieu de son cœur pour qu'ils l'aident à rejoindre le jeune homme avant tout le monde.

Par l'autoroute, il y avait environ cent cinquante kilomètres. Mais impossible pour lui de calculer la distance qu'il parcourait en prenant par les cimes, lorsqu'il le pouvait, ou en courant à terre, lorsqu'il le fallait, franchissant toutes les barrières, les routes ou les obstacles se dressant sur son chemin.

Une seule idée le guidait, trouver Stuart, et la griserie que cette mission générerait en lui était exaltante. Jamais ses sens n'avaient été aussi aiguisés, ses muscles si véloces, son objectif si clair.

La forêt ne le trahissait jamais, même s'il lui arrivait d'avoir à broyer quelques branches au passage. Il bondissait sur des distances gigantesques, fendait le sous-bois avec fracas, se risquait à découvert en coupant à travers champs.

Les voix du Sud populeux montèrent à sa rencontre, les odeurs composites de l'humanité vinrent amplifier le sortilège de la forêt : enfin, il sut qu'il avait atteint les parcs aménagés dans les zones boisées de la ville. Son flair de loup et son flair d'humain restaient focalisés sur Stuart, sur les bruits de Stuart, sur l'odeur de Stuart, ou sur les voix qui, déjà, avaient appelé le jeune homme ailleurs.

Car il était vain de penser que Stuart n'avait pas été séduit par l'odeur du mal, comme Reuben l'avait lui-même été, ou que sa force nouvelle ne l'avait pas emporté vers des endroits où il risquait d'être découvert, voire capturé.

La nuit grouillait de sirènes, du grésillement des radios, du frémissement de Santa Rosa la Douce, éveillée par l'annonce brutale d'un drame.

Perplexe, affolé, Reuben fit le tour de l'hôpital, puis prit à l'est. Lui parvint alors l'odeur de la terreur, l'odeur de la supplication, de la désespérance, ainsi qu'une voix s'élevant au-dessus de l'inévitable marée des prières communes et des plaintes ordinaires.

Il bondit, toujours plus à l'est, tandis que son instinct et son cerveau bien trop humain lui disaient : Va chez les parents de ce garçon, car où peut-il aller, sinon là-bas ? Va à Plum Ranch Road. Nu et seul dans ces bois habités, il va aller rôder là-bas. Terrorisé, il va aller chercher refuge dans ce sous-sol ou ce grenier familiers, dans cette maison en séquoia où il n'était pas le bienvenu, sous ce toit qui était quand même le sien. Mais lorsqu'en arrivant Reuben vit les voitures de police et leurs gyrophares, les énormes véhicules ronronnants des pompiers et les ambulances, il capta une cacophonie, celle des personnes rassemblées sur le talus montant à la maison. Ainsi qu'une puanteur, celle de la mort.

La femme qui sanglotait était la mère de Stuart. Le cadavre sur la civière était celui d'Herman Buckler, et les hommes qui se déployaient pour explorer les arbres environnants étaient mus par le frisson de la chasse. L'Homme-Loup. Il y avait un mélange d'hystérie et de jubilation chez les badauds attroupés devant ce spectacle.

Des chiens aboyaient. Des chiens hurlaient.

La détonation d'un fusil roula sur le flanc de la colline. Puis vint le rugissement impérieux d'un mégaphone qui incitait à la prudence :

– Ne tirez pas. Signalez votre position. Ne tirez pas.

Les projecteurs qui éclairaient les arbres, les pelouses, les toitures dispersées dévoilaient des voitures garées dans des allées sombres, accrochaient brièvement de la vie aux fenêtres.

Reuben ne pouvait pas s'approcher plus. Jamais il n'avait été autant en danger qu'à cet instant.

Mais la nuit était épaisse, et la pluie, dense et régulière ; devant lui se dressait un rideau de lourdes branches tordues qu'il était le seul à voir tandis qu'il tournait et

retournait autour de ce foyer scintillant, crépitant d'activité, qu'était devenue la maison familiale.

Il grimpa aussi haut qu'il le put dans les chênes nains, s'immobilisa à plat ventre, les pattes sur les yeux, en se fondant dans l'obscurité tandis que les faisceaux le cherchaient.

Les ambulances quittaient les lieux. Les pleurs de la mère, assourdis, entrecoupés, s'effaçaient au loin. Des véhicules policiers sillonnaient les rues sombres en tous sens. Dans les entrées et les cours, des lumières s'allumaient, révélant des piscines et des gazons ras et brillants.

D'autres véhicules convergeaient vers le talus de la maison.

Il devait partir, élargir le périmètre de ses rondes. Et, soudain, l'évidence le frappa : il lui fallait se signaler. Le jeune garçon pouvait entendre ce que nul autre n'entendait. D'une voix faible qui monta crescendo, il prononça le nom de Stuart.

– Je te cherche.

Ses paroles étaient étouffées, gutturales.

– Stuart, viens vers moi.

Vibrantes, étirées, les syllabes sortaient de lui avec un timbre grave au point que, pour une oreille humaine, elles devaient être noyées sous le ronronnement des pneus et des moteurs, sous le bourdonnement des appareils domestiques.

– Stuart, viens vers moi. Fais-moi confiance. Je suis ici pour toi. Stuart, je suis ton frère. Viens à moi.

On aurait dit que les chiens du quartier lui répondaient en redoublant de jappements, de glapissements, de gémissements, de hurlements et, dans ce chahut grandissant, il haussa sa propre voix.

Lentement, il fit mouvement vers l'est en quittant l'orbite des recherches, certain que le jeune homme avait été assez malin pour faire de même. À l'ouest, s'étendait l'agglomération compacte de Santa Rosa. À l'est, la forêt.

– Stuart, viens vers moi.

Enfin, à travers un fouillis de branchages, il vit cligner devant lui les yeux d'un être vivant. Il s'avança vers ce regard brillant en répétant « Stuart ! » comme un tocsin rauque dans l'obscurité.

Il entendit alors le garçon pleurer :

– Pour l'amour du ciel, aidez-moi !

Son bras droit jaillit et s'enroula autour des épaules de l'Enfant-Loup. Reuben fut ébahi de le découvrir aussi massif que lui, et sans doute aussi puissant, tandis qu'ils filaient ensemble à travers les hautes et denses frondaisons des chênes.

Ils parcoururent ainsi des kilomètres de forêt. Enfin, ils firent halte dans un vallon profond où l'obscurité était totale. Pour la première fois, Reuben connaissait sous son pelage de loup la brûlure de l'épuisement. Il s'adossa à un tronc, haletant, assoiffé, cherchant à flairer la piste de l'eau. L'Enfant-Loup attendait juste derrière lui, comme s'il avait peur de bouger, ne serait-ce que d'un pouce.

Ses yeux, grands et bleus, l'observaient du fond d'un pelage brun foncé, identique au sien. Sa collerette était rayée de blanc. Silencieux, il regardait Reuben sans rien demander, rien exiger, en toute confiance.

– Je vais te sortir de là, promet Reuben d’une voix si sourde qu’aucun humain ne l’aurait perçue, comme s’il savait d’instinct ce que ce garçon, et lui seul, pouvait entendre.

La réponse vint, dans le même registre grave et sombre :

– Je vous suis.

À peine y percevait-on une pointe de douleur humaine, d’angoisse humaine. Les animaux peuvent-ils pleurer, ce qui s’appelle vraiment pleurer ? Quel animal éclate en sanglots, éclate de rire ?

Ils dévalèrent une pente jusqu’à un ravin obscur où ils se retrouvèrent parmi les fougères. Reuben prit alors l’Enfant-Loup tout contre lui.

– Nous sommes en lieu sûr, souffla-t-il à son oreille. Attendons.

La présence à ses côtés de cet Enfant-Loup lui semblait parfaitement naturelle, avec ces immenses épaules velues, cette toison douce et soyeuse sur ses bras, la volumineuse crinière qui maintenant luisait sous le halo limpide de la lune voilée. La lumière semblait d’ailleurs se glisser dans les nuages et y rayonner avant d’en rejaillir en d’innombrables petits éclats mouillés.

Reuben ouvrit la bouche et laissa la pluie frapper sa langue rêche. À nouveau, il tenta de détecter l’odeur de l’eau, d’un point d’eau, avant de dénicher une petite mare naturelle qui s’était formée à quelques mètres de là, parmi les racines évidées d’un arbre pourrissant. Il s’y traîna à quatre pattes et but avec avidité, lapant aussi vite qu’il le pouvait la délicieuse eau pure. Puis il s’assit et laissa Stuart en faire autant.

Les bruits qui les entouraient dans l’obscurité étaient insignifiants et inoffensifs.

Lentement, le ciel s’éclaircissait.

– Qu’est-ce qui va se passer maintenant ? demanda Stuart d’un ton désespéré.

– Dans une heure au plus, tu vas retrouver ton aspect normal.

– Ici ? Ici même ?

– De l’aide va arriver. J’en fais mon affaire. Il faut que j’écoute, que je voie si je peux capter l’odeur ou le bruit de la personne qui est en route. Ça peut prendre du temps.

Pour la première fois de sa vie, Reuben n’avait aucune envie de voir le soleil se lever.

Il se cala contre un vieil arbre pourri et écouta, invitant d’une patte ferme le jeune homme à se taire.

Il l’avait repérée !

Elle n’était pas toute proche, non, mais il avait capté son odeur et sa voix. Oh, Laura, que tu es intelligente ! Elle chantait la chanson que lui-même avait fredonnée le soir où ils s’étaient connus :

« C’est le don d’être simple... c’est le don d’être libre... »

– Suis-moi, dit-il à Stuart, et il repartit en direction certes des groupes de battue, certes des phares de patrouille, mais aussi de Laura, accélérant à mesure qu’elle accélérât, se rapprochant d’elle progressivement jusqu’à ce qu’il aperçoive le serpent d’asphalte clair qu’elle avait emprunté.

Ils coururent ensemble sur le bas-côté avant d’arriver à sa hauteur. Reuben se jeta sur le capot de la Jeep en s’agrippant à la fenêtre du conducteur et au pare-brise, et arrêta la voiture net.

Stuart était paralysé. Reuben dut l’asseoir de force sur le siège arrière.

– Accroupis-toi ! lui lança-t-il.

Puis, à Laura :

– À la maison !

La Jeep repartit dans un bruit de ferraille. Laura indiqua au jeune homme qu'il y avait des couvertures à l'arrière et qu'il devait se dissimuler de son mieux.

Reuben engagea sa métamorphose. Affalé d'épuisement sur le siège passager, il la laissa le parcourir de ses vagues. Jamais il n'avait éprouvé autant de mal à se défaire de la fourrure du loup, de son pouvoir, de l'odeur de ces forêts dangereuses.

Le ciel se marbra soudain de fumée et d'argent, la pluie détrempeait les champs vert sombre qui bordaient la route, et il se sentit gagné par un profond sommeil. Mais ce n'était pas le moment de dormir. Il enfila son polo et son pantalon de flanelle, ses mocassins et se frotta le visage avec la paume de ses mains. Sa peau, elle, n'était pas prête à abdiquer. Sa peau vibrait. Il avait l'impression de courir encore dans les bois. Comme quand on descend de bicyclette après avoir roulé toute la journée : on marche et on a encore l'impression de pédaler, d'enchaîner les côtes et les descentes, sans s'arrêter.

Il se retourna et jeta un œil vers le siège arrière.

L'Enfant-Loup était allongé là, une grosse couverture de l'armée remontée sur lui. Ses grands yeux bleus dévisagèrent Reuben à travers le poil brun, lisse et luisant, de son faciès lupin.

– Vous ! s'exclama l'Enfant-Loup. C'est vous !

– Oui. C'est moi qui t'ai fait ça, avoua Reuben. C'est moi qui t'ai transmis le chrisme. Ce n'était pas mon intention. Mon intention, c'était d'éliminer les hommes qui tentaient de te tuer. Mais c'est ainsi.

Les yeux restaient rivés sur lui.

– J'ai tué mon beau-père, répondit Stuart d'une voix profonde, enrouée, émue. Il battait ma mère, la traînait dans la maison par les cheveux. Il disait qu'il allait la tuer si elle ne signait pas mon dossier d'internement. Elle disait non, non, non. Elle avait les cheveux en sang. Je l'ai tué. Je l'ai déchiqueté.

– C'est légitime, fit Reuben. Tu as dit à ta mère qui tu étais ?

– Bien sûr que non !

La Jeep qui progressait par à-coups fit un écart pour doubler une voiture, puis, reprenant de la vitesse, s'engagea sur la file de gauche.

– Où je peux aller ? Où je peux me cacher ?

– Laisse-moi faire.

Ils remontaient toujours l'autoroute vers le nord sous un ciel lourd couleur de fer lorsque Stuart amorça sa transformation. Cela lui prit peut-être cinq minutes. Reuben avait chronométré. Peut-être même moins.

Le jeune homme frissonnait, la tête penchée, les coudes posés sur ses genoux serrés. Ses longues boucles blondes lui couvraient le visage. Il laissa échapper des syllabes essoufflées qui ne formaient rien d'intelligible. Enfin, il réussit à dire :

– Je croyais que jamais j'en sortirais. Je croyais que j'allais tout le temps rester comme ça...

– Non, ça ne se passe pas ainsi, dit Reuben calmement.

Il aida Stuart à mettre la chemisette que Laura avait apportée pour lui. Le garçon réussit à enfiler le jean et les tennis tout seul.

De partout, il était plus grand que Reuben, plus large de buste et visiblement plus long de jambes. Il avait des bras puissamment musclés. Mais les vêtements lui allaient. Il se redressa en regardant Reuben. Il avait retrouvé son visage poupin, ses taches de rousseur et ses grands yeux vifs, mais pas le large sourire qui lui était familier.

– Enfin, tu fais un magnifique Enfant-Loup, je peux te le dire, lui annonça Reuben.

Un silence.

– Tu vas te sentir très bien chez nous, Stuart, lui dit Laura, sans quitter la route des yeux.

Le jeune homme était trop stupéfait et exténué pour répondre. Il gardait les yeux fixés sur Reuben comme si c'était un miracle que ce dernier eût l'air d'un homme tout à fait ordinaire.

Il se réveilla en sursaut. Les chiffres du réveil indiquaient seize heures passées. Les stores étaient tirés. Il avait dormi à poings fermés pendant de longues heures. Il entendait des voix au-dehors, des voix devant et derrière la maison, sur les côtés aussi.

Il se dressa sur son séant.

Laura n'était pas dans les parages. Il vit le téléphone fixe qui clignotait. Il l'entendait sonner au loin, quelque part dans la maison, peut-être dans la cuisine ou même dans la bibliothèque. Sur la table de nuit, son iPhone vibrait.

L'écran du téléviseur diffusait en silence son halo intermittent. Sur le bandeau du bas défilaient les mêmes infos qu'il avait vues en se couchant : L'HOMME-LOUP SÈME LA PANIQUE À SANTA ROSA.

Il les avait suivies tant qu'il avait pu avant de s'écrouler comme une masse.

Stuart McIntyre, qui avait disparu du St Mark's Hospital pendant la nuit, était recherché dans tout l'État. Son beau-père avait été massacré par l'Homme-Loup à trois heures quinze. Sa mère avait été hospitalisée. Des signalements de l'Homme-Loup arrivaient de toute la Californie du Nord.

D'un bout à l'autre de la côte, c'était l'affolement, nourri moins par la peur de l'Homme-Loup que par la confusion extrême, la détresse et le mécontentement. Pourquoi la police ne parvenait-elle pas à résoudre le mystère du loup-garou justicier ? Il vit des extraits d'une conférence de presse du gouverneur, entraperçut le conseiller juridique de Californie et reconnut, perchée sur sa butte, la maison en séquoia et en verre de Santa Rosa.

Des voix au-dehors, autour de la maison. L'odeur d'un nombre indéfini d'êtres humains qui longeaient la propriété sur ses côtés ouest et est.

Il sortit du lit dans le plus simple appareil, pieds nus, et s'avança jusqu'à la fenêtre donnant sur la façade. Il entrebâilla les doubles rideaux, à peine, et fit entrer la faible lumière de l'après-midi. Il vit, en contrebas, des voitures de police. Il y en avait trois. L'une d'elles était celle du shérif. Les deux autres, des véhicules de patrouille de l'autoroute. Il y avait aussi une ambulance. Pourquoi une ambulance ?

Des coups assourdissants lui parvinrent depuis la porte d'entrée. Puis d'autres. Il plissa les yeux, car il entendait mieux ainsi. Ils se déplaçaient d'un côté à l'autre de la maison, oui, des deux côtés, et stationnaient devant la porte du fond.

Cette porte du fond, était-elle fermée à clé ? L'alarme était-elle mise ?

Où était Laura ? Son odeur lui parvint. Elle était dans la maison, elle approchait.

Il enfila son pantalon et se glissa dans le couloir. Il entendait la respiration de Stuart. En regardant dans la chambre adjacente à la sienne, il le vit couché en travers du lit, aussi profondément endormi que lui-même quelques instants plus tôt.

Tous deux avaient cédé au sommeil, car ils n'avaient pas eu le choix. Reuben avait essayé de manger un peu, mais n'avait rien pu avaler. Stuart, lui, avait englouti un tournedos. Mais l'un comme l'autre avaient les yeux vitreux et la voix pâteuse. Ils étaient vidés. Stuart lui avait expliqué qu'il était presque sûr que son beau-père avait tiré sur lui

à deux reprises. Mais il n'avait aucun impact de balle. Ensuite, ils étaient allés se coucher et s'étaient éteints, Reuben comme une chandelle qu'on souffle dans le noir. Littéralement éteints.

Il tendit l'oreille. Une voiture montait la côte.

Tout à coup, il entendit le claquement souple des pieds nus de Laura dans l'escalier. Elle sortit de l'ombre, s'avança vers lui et se glissa entre ses bras.

– Ça fait déjà deux fois qu'ils viennent, lui chuchota-t-elle. L'alarme est enclenchée. S'ils cassent un carreau ou enfoncent une porte, les sirènes vont sonner aux quatre coins de la maison.

Il hocha la tête. Elle tremblait. Elle était livide.

– Il y a plein de mails sur ta messagerie, pas seulement de ta mère, mais aussi de ton frère et de ton père, et de Celeste. Et de Billie. Il se passe quelque chose de grave.

– Ils t'ont vue par les fenêtres ? demanda-t-il.

– Non. Les tentures sont tirées depuis hier soir.

En bas, on criait son nom. « Monsieur Golding ! Monsieur Golding ! » On tambourinait sur la porte de derrière comme on avait tambouriné sur celle de devant.

Le vent soupirait en rabattant doucement la pluie contre les carreaux.

Il se souvint du vacarme qui l'avait réveillé la nuit où Marchent avait été tuée. Nous vivons dans un palais de verre, se dit-il, mais qui sont-ils pour se croire autorisés à y pénétrer ?

Galton venait d'arriver. Reuben l'entendit héler le shérif. Il regagna la chambre et s'approcha à nouveau de la fenêtre sud.

– À vrai dire, je ne sais pas où ils sont. Vous voyez comme moi que les deux voitures sont là. Je ne sais pas quoi vous dire. Peut-être qu'ils ont eu une panne d'oreiller. Je les ai entendus remonter au petit matin. Sans indiscrétion, qu'est-ce qui vous amène ?

Le shérif ne répondit pas, pas plus que les agents de l'autoroute. Les ambulanciers se tenaient en retrait, les bras croisés, les yeux levés vers la maison.

– Je repasserai peut-être quand ils seront réveillés, qu'est-ce que vous en dites ? reprit Galton. Le code, je le connais, bien sûr, mais je n'ai le droit de laisser entrer personne. Écoutez...

Conciliabules.

– D'accord, d'accord. On va attendre, alors.

Attendre quoi ?

– Réveille Stuart, ordonna Reuben à Laura. Emmène-le dans la pièce secrète. Vite !

Il finit de s'habiller en hâte, passa son blazer bleu et se peigna. Il voulait donner de lui, en toute circonstance, une image de respectabilité. Il jeta un coup d'œil sur son portable. Un SMS de Jim : « Avion posé. On arrive. »

Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ?

Il entendit Stuart protester avec une voix d'ivrogne, mais Laura le guida d'une main ferme vers le dressing et ils s'engouffrèrent dans la porte dérobée. Reuben en vérifia la fermeture derrière eux. Le mur était parfaitement lisse. Il remit les étagères en place et posa dessus deux piles de serviettes puis referma la porte du dressing.

Il descendit au rez-de-chaussée et prit le couloir menant à la grande salle plongée dans

l'obscurité. Laitéuse, assourdie, l'unique lumière provenait des portes du jardin d'hiver. La pluie piquetait le dôme de verre. Une brume grise voilait les parois vitrées. Quelqu'un testait une à une les poignées des portes-fenêtres ouest de la serre.

Dehors, une autre voiture venait de s'arrêter et on aurait dit qu'un camion l'accompagnait. Reuben ne voulait pas toucher aux tentures, surtout pas. Il écoutait, en silence. Une voix de femme, cette fois. Et puis Galton, qui parlait tout fort au téléphone.

– Vous feriez bien de monter ici tout de suite, Jerry, je suis sur place, là, à la maison Nideck et je ne vois aucun mandat. Si quelqu'un entrait dans la maison sans mandat... Moi, je vous le dis, vous devriez monter tout de suite...

Gagnant le bureau sans un bruit, Reuben découvrit une cascade de messages dont les intitulés occupaient tout l'écran de son ordinateur.

« SOS », écrivait Celeste à de multiples reprises. « ATTENTION ! », avertissaient les mails de Billie. « ON ARRIVE », annonçait Phil. Le dernier message, signé Grace, disait : « ON SAUTE DANS L'AVION AVEC SIMON » ; celui-ci avait été envoyé deux heures plus tôt.

Voilà donc ce que Jim voulait dire. Ils avaient sûrement atterri à l'aéroport du comté de Sonoma et finissaient le trajet en voiture. Combien de temps leur faudrait-il ? se demanda Reuben.

D'autres voitures se garaient devant la maison.

Le dernier message de Billie remontait à une heure : « Confidentiel : ils viennent pour te coffrer. »

Sa fureur ne l'empêchait pas de réfléchir. Qu'est-ce qui pouvait bien avoir déclenché tout ce cirque ? Auraient-ils été vus aux aurores, avec Stuart dans la voiture ? Galton n'en aurait sûrement soufflé mot à personne, mais de toute façon comment un indice aussi mince avait-il pu provoquer un déferlement pareil ? Pourquoi une ambulance ? Le Dr Cutler avait-elle obtenu la garde de Stuart et venait-elle pour le conduire à l'asile ou en prison ? Car c'était bien sa voix qu'il entendait... Et celle d'une autre femme, une femme avec un fort accent étranger.

Il sortit de la bibliothèque, foula les doux tapis d'Orient de la grande salle et vint se poster dans l'embrasement de la porte.

La femme à l'accent étranger, peut-être russe, expliquait qu'elle avait déjà rencontré des cas semblables et que, si tous les agents coopéraient avec elle, tout se déroulerait sans anicroche. Qu'il en allait généralement ainsi dans ce genre d'affaire. Retentit alors une voix d'homme qui souligna ses propos par une longue et inquiétante tirade d'une teneur globalement identique. C'était Jaska. Son odeur parvint à Reuben, de même que celle de la femme. Mentreuse. Malveillance foncière... Méchanceté...

Reuben ressentit les premiers spasmes. Il posa sa main droite contre son abdomen. Une chaleur le gagnait.

– Pas tout de suite, murmura-t-il, pas tout de suite...

Des fourmillements glacés envahirent l'arrière de ses bras et remontèrent jusqu'à son cou.

– Pas tout de suite !

Le soir tombait déjà. Dans quelques minutes, le soleil serait couché et, avec ce temps humide et couvert, il ferait très bientôt nuit noire.

Ils devaient être une quinzaine à présent. Des voitures arrivaient encore. Un véhicule s'immobilisait juste en face de la porte.

Reuben pouvait rejoindre la salle secrète, sans difficulté... mais si Galton connaissait l'existence de cette pièce, s'il l'avait toujours connue ? Et s'il l'ignorait, si tout le monde l'ignorait, combien de temps leur trio pourrait-il s'y cacher ?

Dehors, le Dr Cutler se disputait avec le médecin russe. Elle ne voulait pas que Stuart soit interné. Elle n'était même pas sûre que Stuart était là, mais son interlocutrice, elle, n'en démordait pas, elle avait ses informations : Stuart était très certainement là.

Tout à coup, la voix de Grace coupa court à cette querelle et Reuben perçut, en contrepoint, le bourdonnement grave de celle de Simon Oliver...

– Si vous voulez emmener mon fils quelque part sans son consentement, il vous faut une ordonnance d'habeas corpus !

Jamais Reuben n'avait été aussi heureux d'entendre cette voix. Phil et Jim chuchotaient entre eux juste derrière la porte. Ils estimaient à une vingtaine le nombre de policiers présents et essayaient d'imaginer un plan d'action.

Un bruit provenant de la maison fit sursauter Reuben.

Les spasmes s'accroissaient. Il sentait ses pores s'ouvrir, chaque follicule pileux le démanger. Il résistait, de toute sa volonté.

Le bruit venait du couloir, on aurait juré que quelqu'un montait l'escalier en bois brut de la cave... Reuben entendit le grincement caractéristique de la porte.

Lentement, une grande silhouette surgie de l'ombre se matérialisa devant lui. Une autre se tenait à sa gauche. Placé face à la lumière du jardin d'hiver, Reuben ne pouvait voir les visages.

– Comment êtes-vous entrés chez moi ? demanda-t-il.

Il s'avança hardiment vers les visiteurs, le cœur serré, la peau en feu.

– Si vous n'avez pas de mandat pour entrer dans cette maison, sortez d'ici ! reprit-il.

– Couché, petit loup ! fit la voix douce d'un des deux visiteurs.

L'autre, le plus proche du couloir, alluma la lumière.

C'était Felix, et à ses côtés se tenait Margon Sperver. C'est ce dernier qui avait parlé.

Reuben faillit crier de stupeur.

Les deux hommes portaient d'épaisses vestes en tweed et des bottes. Une odeur de pluie et de terre montait de leurs vêtements ; ils étaient ébouriffés par le vent et rougis par le froid.

La bouffée de soulagement qui saisit Reuben lui coupa les jambes. Et le souffle. Il leva les mains et les joignit devant son visage. Quittant la lumière du couloir, Felix s'avança.

– Je vous demande de les faire entrer, dit-il.

– Mais il y a tant de choses que vous ignorez ! le prévint Reuben. Il y a ce jeune garçon, Stuart...

– Je sais, le rassura Felix. Je sais tout.

Un sourire protecteur attendrit son visage. D'une main ferme, il enserra l'épaule de Reuben.

– Je monte chercher Stuart, poursuivit-il, et je le ramène ici. Vous, faites du feu partout. Allumez les lumières. Et dès que Stuart sera prêt à les rencontrer, je veux que vous les

fassiez entrer.

Margon s'était déjà mis au travail, il actionnait les interrupteurs les uns après les autres. Et la pièce, sortant de l'obscurité, revint brusquement à la vie.

Reuben ne se fit pas prier. Il sentit les spasmes se dissiper et la sueur inonder sa poitrine sous sa chemise. Il s'empressa d'allumer les bûches de chêne.

Margon vaquait comme s'il connaissait les lieux. Et bientôt du feu brûlait dans la bibliothèque, dans la salle à manger et le jardin d'hiver.

Les cheveux de Margon étaient longs, comme sur la photographie, mais retenus par une lanière de cuir. Des pièces en cuir renforçaient les coudes de sa veste, et ses bottes, sillonnées de plis et de craquelures au niveau des orteils, paraissaient anciennes. Son visage était buriné mais juvénile. On lui donnait la quarantaine, tout au plus.

Après en avoir terminé avec les lampes de la serre, il s'arrêta près de Reuben et le regarda dans les yeux. On était saisi par la chaleur qui émanait de lui, cette même chaleur que Reuben avait perçue chez Felix lors de leur première rencontre. Et Margon possédait comme lui cette pointe de bonne humeur.

– Nous attendons ce moment depuis longtemps, dit Margon d'une voix tranquille et douce. J'aurais aimé que nous vous facilitions les choses. Mais ça n'a pas été possible.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous comprendrez le moment venu. Maintenant, écoutez-moi : dès que Stuart sera ici, je veux que vous sortiez sous le porche, que vous invitiez les médecins à entrer et que vous demandiez aux hommes de loi de rester là où ils sont pour l'instant. Que vous engagiez le dialogue. Pensez-vous en être capable ?

– Oui, confirma Reuben.

Dehors, la dispute tournait au vinaigre. La voix de Grace s'éleva au-dessus de la mêlée :

– Il n'est pas valable, il n'est pas valable. Vous l'avez acheté ! De deux choses l'une : ou vous m'amenez le psychologue qui vous a signé ça, ou ce papier n'est pas valable...

Le visage de Margon s'anima. Il tendit les mains et les posa sur les épaules de Reuben.

– Vous le maîtrisez bien ? lui demanda-t-il.

Simple question, sans aucune nuance de jugement.

– Oui, l'assura Reuben. J'arrive à le contrôler.

– Bien !

– Mais, pour Stuart, je ne sais pas...

– Si la transformation démarre, nous l'évacuerons, expliqua Margon. Il est important qu'il soit là. Laissez-nous faire.

Stuart apparut, vêtu d'un jean et d'un polo. À l'évidence, il était mort d'inquiétude et lançait à Reuben des regards désespérés. Laura, qui avait passé son habituel pull-over et un pantalon de toile, prit résolument place aux côtés de Reuben. Felix fit signe à Margon de reculer et ils se rapprochèrent tous deux de la salle à manger, invitant Reuben à passer à l'action. Celui-ci alluma les lumières extérieures, coupa l'alarme et ouvrit la porte.

Il se retrouva face à une mer d'individus trempés et furieux sous leurs imperméables et leurs parapluies luisants, et de forces de l'ordre en nombre bien supérieur à ce qu'il avait cru. Aussitôt, la femme médecin russe – âge moyen, trapue, cheveux gris coupés à la

garçonne – s’avança en engageant Jaska et son escadron de sympathisants à la suivre. Mais Grace lui barra le chemin.

Phil monta les marches et se faufila à l’intérieur, Jim sur ses talons.

– Si vous voulez bien m’écouter, s’il vous plaît, commença Reuben en levant les mains pour inviter son auditoire à la patience et au silence. J’ai bien conscience du froid qu’il fait dehors et je suis désolé de vous avoir fait attendre.

Grace gravit les marches à reculons avec Simon Oliver en tentant de maintenir les médecins russes à distance. Ceux-ci empestaient manifestement le mal, et les yeux froids de Jaska fixaient Reuben avec dureté, comme des rayons paralysants, tandis qu’il se rapprochait de lui, imperturbable. Prodigieusement exaltée à la vue de Reuben, sa consœur l’observait avec arrogance de ses petits yeux d’un bleu laiteux.

– Que les médecins entrent, annonça Reuben, maintenant flanqué de Grace. Vous aussi, docteur Cutler...

Il croisait les doigts pour que Felix et Margon sachent ce qu’ils faisaient, pour qu’ils soient bien les créatures qu’il pensait, une certitude qui brusquement lui parut fragile, chimérique...

– Nous devons parler à l’intérieur, vous et moi. Et Galton, désolé de vous avoir fait sortir par ce temps. Peut-être pourriez-vous préparer du café pour toutes ces personnes. Vous connaissez la cuisine aussi bien que moi. Je crois que nous avons assez de tasses pour tout le monde...

À ses côtés, Laura fit signe à Galton et lui dit qu’elle l’attendait à la porte du fond. Galton resta interdit, mais acquiesça aussitôt d’un signe de tête et commença à prendre les commandes de sucre et de crème.

Grace se glissa dans la pièce derrière Reuben.

Malgré la pluie battante, les deux Russes restaient sur les marches. La femme chuchota alors quelques mots en russe à Jaska, et celui-ci se retourna et demanda courtoisement aux hommes et aux femmes policiers de se tenir prêts, de s’approcher de la maison.

À l’évidence, ces derniers ne savaient pas trop s’il fallait suivre ses ordres. Bon nombre d’entre eux restèrent en arrière, mais quelques-uns de leurs collègues en tenue, que Reuben ne reconnut pas, s’avancèrent et tentèrent même de suivre Jaska à l’intérieur.

– Vous pouvez entrer, Docteur, dit Reuben. Mais ces messieurs dames doivent rester dehors.

Tout à coup, le shérif s’avança, très bougon, et Reuben, sans un mot, l’autorisa également à entrer dans la grande salle. Ayant refermé la porte, il se tourna vers l’assemblée : le shérif, sa famille, Simon Oliver, la juvénile et jolie Dr Cutler, et les deux redoutables Russes qui le jugeaient d’un œil de pierre.

Soudain, le Dr Cutler laissa échapper un cri. Elle venait d’apercevoir Stuart dans l’ombre, près de la cheminée, et se précipita vers lui les bras ouverts.

– Je suis en pleine forme, Docteur, lui dit Stuart en l’entourant aussitôt de ses grands bras patauds. Je suis désolé, absolument désolé. Je ne sais pas ce qui m’a pris la nuit dernière, il fallait que je parte de là, et j’ai cassé la fenêtre...

Ses mots furent couverts par les invectives qu’avaient recommencé à échanger la femme russe et Grace, la première répétant :

– Si votre fils et ce garçon nous suivent tranquillement, ça se passera très bien !

Il y avait dans son ton quelque chose de terriblement présomptueux et fielleux. Des relents de méchanceté.

Simon, qui semblait trempé et exténué dans son éternel costume gris, mais chez qui l'indignation et la pugnacité l'emportaient malgré tout, saisit le bras de Reuben et lança :

– Ces 5150 sont des faux ! Ces papiers ont été signés par des psychologues qui ne sont même pas présents ! Comment vérifier ces signatures, ou même être sûr que ces gens-là connaissent ces deux jeunes gens ?

Reuben n'avait qu'une vague idée de ce qu'était un « 5150 », mais il aurait su dire qu'il s'agissait d'une demande officielle d'internement.

– Vous pouvez voir par vous-mêmes, l'un comme l'autre ! Il n'y a chez ce jeune homme aucun signe d'anomalie ou de violence, poursuivit Simon d'une voix tremblante. Et je vous préviens, si vous tentez de le faire sortir de cette maison par la force, lui ou l'adolescent qui est là-bas...

Avec une fermeté d'airain, la femme médecin russe se tourna vers Reuben pour se présenter.

– Docteur Darya Klopov, dit-elle avec un épais accent et un léger haussement de ses sourcils blancs en lui tendant, les yeux plissés, sa petite main nue.

Son sourire était une grimace qui dévoila un impeccable dentier de porcelaine. Elle exhalait une odeur de profond ressentiment, d'absolue insolence.

– Je vous demande simplement de me faire confiance, jeune homme, de vous fier à ma connaissance des épreuves hors du commun que vous avez dû endurer.

– Mais oui, mais oui ! abonda le Dr Jaska.

Autre sourire grotesque qui n'en était pas un, autre accent à couper au couteau.

– Et, reprit-il, il ne sera fait de mal à personne puisque, comme vous le voyez, nous avons ici un régiment d'hommes en armes.

Lorsqu'il prononça les mots « hommes en armes », ses lèvres se rétractèrent en découvrant ses dents, comme une menace. Joignant le geste à la parole, il se retourna avec impatience vers la porte, comme s'il s'apprêtait à l'ouvrir et à inviter les « hommes en armes » à entrer.

Grace décocha en direction du médecin une volée de menaces judiciaires.

Jim, en costume réglementaire noir et col romain, avait pris position tout près de Reuben, et Phil fit le tour pour venir les rejoindre. Phil, très enseignant avec ses cheveux gris en bataille, sa chemise froissée et sa cravate de travers, secouait la tête en murmurant :

– Non, non, ça ne se passera pas comme ça. Jamais de la vie !

Reuben entendait Stuart s'épancher auprès du Dr Cutler :

– Laissez-moi habiter ici avec Reuben. Reuben est mon ami. J'aimerais tant rester ici, docteur Cutler, s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît...

Et maintenant, que faire ?

– Regarde, dit le Dr Klopov avec onction, voici un certificat signé qui te place sous notre garde.

– Et avez-vous vu le psychologue qui a signé ce certificat ? demanda Grace. Ils les ont

achetés, ces deux bouts de papier, oui ! Ils ne savent pas à quoi ils s'exposent... Ils ne s'en tireront pas comme ça.

– Je ne peux pas venir avec vous, annonça Reuben au médecin.

Jaska se retourna et ouvrit la porte au vent glacé. Il héla les policiers.

Le shérif protesta immédiatement :

– Je m'en occupe, Docteur. Laissez ces hommes dehors.

Il s'approcha aussitôt de la porte.

– Restez où vous êtes ! leur lança-t-il.

Ce presque septuagénaire à l'air doux et aux cheveux gris en avait visiblement pardessus la tête de toute cette histoire. Se tournant vers Reuben, il le toisa d'un air assez théâtral :

– Si quelqu'un pouvait m'expliquer de manière intelligible pourquoi l'un ou l'autre de ces deux garçons devrait être interné contre son gré, je l'en remerciais, car je ne vois pas où est le problème, je ne...

– Évidemment que vous ne le voyez pas ! répliqua le Dr Klopov en se déplaçant sur ses gros hauts talons noirs, comme si elle avait besoin de les entendre marteler le parquet en chêne. Vous n'avez aucune idée du caractère volatil de la maladie qui nous occupe, ni de notre connaissance de ces cas dangereux...

Simon Oliver éleva la voix :

– Shérif, reprenez donc votre troupe et rentrez chez vous !

La porte était encore ouverte. À l'extérieur, les voix étaient de plus en plus audibles. L'odeur du café flottait dans le vent. La voix de Galton se mêlait aux autres et, d'après ce que Reuben pouvait voir, Laura était là-bas elle aussi, sous la pluie, servant le café dans des mugs posés sur un grand plateau.

Mais où sont donc Felix et Margon ? Et qu'attendent-ils donc de moi ?

– Fort bien ! déclara Reuben en levant de nouveau les mains. Moi, je ne bouge pas d'ici !

Et il referma la porte d'entrée.

– Shérif, reprit-il, la dernière fois que j'ai vu un psychologue, c'était il y a plus d'un mois. Je ne sais pas qui a signé ce papier. J'ai récupéré Stuart hier soir, car ce jeune homme était perdu et terrorisé. Et vous avez ici le médecin de Stuart, le Dr Cutler. D'accord, j'aurais dû appeler quelqu'un, en référer à quelqu'un hier soir, mais Stuart va bien.

Avec des mines d'une épouvantable condescendance, les médecins secouaient la tête en faisant la moue, comme si la question n'était pas là.

– Non, non, non ! intervint le Dr Jaska. Vous allez évidemment nous suivre, jeune homme. Nous n'avons ménagé ni nos efforts ni notre argent pour vous prendre en charge, et vous allez venir avec nous. Veuillez nous suivre gentiment ou faut-il que...

Il s'arrêta net et son visage devint livide.

À côté de lui, le Dr Klopov pâlit de stupeur.

Reuben se retourna.

Margon et Felix étaient revenus dans la pièce. Ils avaient pris place à droite de la grande cheminée et, à leurs côtés, se tenait un autre des distingués compères de la photographie, le baron Thibault. Les cheveux gris, d'âge visiblement plus mûr, c'était

l'homme aux yeux immenses et au visage raviné.

Avec naturel, presque avec nonchalance, les trois hommes s'approchèrent tandis que Grace s'effaçait pour les laisser passer.

– Ça faisait longtemps, non, madame et monsieur les docteurs ? lança le baron Thibault avec un timbre profond et bien assuré de baryton. Combien, au juste, diriez-vous ? Presque dix ans ?

Le Dr Klopov reculait insensiblement vers la porte, tandis que Jaska, juste à côté de celle-ci, en cherchait à tâtons la poignée.

– Oh, ne me dites pas que vous nous quittez, dit Margon d'un ton enjoué et poli. Vous arrivez à peine et, comme vous le disiez, docteur Jaska, vous n'avez ménagé ni vos efforts ni votre argent.

– Vous connaissez ces gens-là ? demanda Grace à Margon en désignant les médecins. Vous comprenez ce qui se passe ?

– Ne t'en mêle pas, Grace, lui dit Phil.

Margon gratifia chacun d'eux d'un petit signe de tête et d'un sourire plutôt sympathique. Les médecins étaient pétrifiés, murés dans un silence rageur. L'odeur du mal était envoûtante. À nouveau, les spasmes travaillaient Reuben.

Felix se contentait d'observer, l'air impassible, un peu triste.

Soudain, des éclats de voix retentirent de l'autre côté de la porte.

Jaska fit un saut en arrière. Un instant stupéfaite, Klopov se reprit et lança à Margon un regard redoutable de méchanceté.

Une masse énorme et pesante se déchaînait contre le battant. Reuben vit celui-ci vibrer tandis que les médecins décampaient pour se mettre à l'abri et que le shérif laissait échapper un cri. De l'autre côté, des gens vociféraient, hommes et femmes mêlés.

La porte céda brutalement, se décrocha de ses gonds grinçants et s'abattit violemment à gauche de Reuben.

Son cœur fit un bond.

C'était un homme-loup, surgi de la pluie tourbillonnante comme du néant, un géant monstrueux de plus de deux mètres dix, avec son grand pelage brun foncé, des yeux gris flamboyants, des crocs immaculés et luisants, et un grondement grave et gargouillant jaillissant de sa gorge.

Les spasmes firent à Reuben l'effet d'un coup de poing. Il sentit le sang refluer de son visage. En même temps, une vague nauséuse le parcourut et ses genoux se dérochèrent.

Les énormes pattes de l'homme-loup se tendirent vers le Dr Klopov et la saisirent par les bras en la décollant du sol.

– Je vous interdis, je vous interdis ! braillait-elle en se tortillant, en battant des pieds et en s'évertuant à transformer en griffes ses doigts qui fouettaient l'air, tandis que la bête la hissait sous le feu des lumières extérieures.

Dans la pièce, l'agitation avait gagné tout le monde. Reuben lui-même recula en trébuchant, le Dr Cutler n'était qu'un hurlement, comme incapable de s'arrêter, et Jim se précipita au côté de sa mère.

Au-dehors, les hommes et les femmes, au comble de l'affolement, se récriaient, se battaient entre eux. Des coups de feu résonnèrent avant que ne retentisse l'inévitable :

« Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! ».

– Mais allez-y, prenez-le vivant ! rugissait le Dr Jaska en secouant un shérif pétrifié. Capturez-le, imbécile !

Reuben regarda, médusé, l'homme-loup enfoncer ses crocs impatients dans la gorge de la femme, le sang jaillir et se répandre sur ses vêtements froissés. Les bras de la victime retombèrent comme des branches brisées. Le Dr Jaska fit entendre une plainte aussi sonore qu'effroyable.

– Tuez-le, mais tuez-le ! mugit-il alors, mais le shérif avait toutes les peines du monde à sortir son pistolet de son étui.

Des coups de feu partirent de la foule hurlante massée au-dehors.

Sans désespérer, la bête referma ses puissantes mâchoires sur la tête inerte de la femme et la sépara du cou en déchirant des rubans de peau sanglante et élastique. Puis, secouant frénétiquement sa prise d'avant en arrière, elle l'envoya voltiger dans la nuit.

L'homme-loup, laissant choir sur les marches sa proie mutilée et ensanglantée, s'élança dans la pièce en repoussant le shérif, qui atterrit sur le dos, et se saisit du Dr Jaska au moment où il atteignait les portes de la serre. Les deux silhouettes confondues allèrent s'écraser dans les arbres et les fleurs en pot tandis que le docteur débitait en russe une diatribe enragée et désespérée. L'homme-loup lui arracha la tête comme il l'avait fait à sa compatriote, avant de la lancer dans la grande salle où elle roula sur le sol pour s'immobiliser devant la porte ouverte.

Le shérif, qui se relevait tant bien que mal, faillit tomber dessus. Il brandit son arme mais ne put commander son bras droit pour viser.

Passa alors à côté de lui l'homme-loup, imposant, le regard pâle braqué vers l'avant, qui tractait par une de ses griffes le corps brisé et décapité de Jaska.

Reuben regardait, effaré, les puissantes jambes velues de la bête, la façon dont elle se déplaçait sur les coussins de ses pattes, les genoux fléchis. Tout cela, il l'avait vécu, mais jamais vu.

Le monstre laissa retomber le corps. D'un bond phénoménal, il fendit l'assemblée, fila devant Grace et Jim jusqu'à l'autre bout de la salle, fonça dans la bibliothèque où, après avoir traversé comme un projectile les doubles rideaux et la fenêtre qui donnait à l'est, il s'évanouit dans la nuit. La barre en laiton et la tenture froissée s'affaissèrent dans un ruissellement de verre brisé, et la pluie miroitante s'engouffra dans la pièce.

Reuben resta cloué sur place.

En lui, les spasmes redoublaient. Mais sa peau était comme une armure glacée qui l'enveloppait. Tout autour, le chaos était total : le Dr Cutler, en pleine crise de nerfs, était soutenue par un Stuart éperdu et bégayant ; sa mère, qui se relevait après être tombée à genoux, gardait les yeux fixés sur la forêt où avait disparu le monstre ; et Jim, agenouillé, les mains sur le visage, priait les yeux fermés.

Phil se précipita pour reconforter son épouse. Quant à Laura, qui apparaissait à présent dans l'encadrement de la porte en se tenant à bonne distance du corps sans vie du docteur, elle regarda Reuben et Reuben la regarda. Il s'avança vers elle et la recueillit entre ses bras.

Simon Oliver s'était affalé dans un fauteuil et, les mains agrippées à sa poitrine, le

visage empourpré et humide, tentait de se remettre sur ses pieds.

Seuls les trois hommes – Felix, Margon et Thibault – n’avaient pas bougé. Thibault se ressaisit alors et alla aider le shérif. Celui-ci s’appuya volontiers sur son bras et, passant en toute hâte devant Laura et Reuben, hurla des ordres à sa troupe. À présent, les sirènes des voitures de patrouille déchiraient la nuit de leur stridence lancinante.

Felix, imperturbable, considérait à sa droite la tête sectionnée du Dr Jaska, couchée sur le côté : son regard vide ne fixait rien. Margon vint entourer de ses bras le Dr Cutler en lui assurant de sa voix la plus tendre que « la créature » s’était apparemment enfuie. La jeune femme, en proie à une forte nausée, semblait sur le point de succomber à un malaise.

Les agents se déployaient dans les bois. D’autres sirènes striaient la nuit. Les gyrophares éclairaient la grande salle d’une lumière hideuse qui, à chaque rotation, projetait son éclat cru. Le corps recroquevillé du Dr Klopov gisait sur la dernière marche, tel un ballot de vêtements ensanglantés battu par la pluie.

Des hommes trébuchèrent dessus en entrant dans la maison, le pistolet en l’air.

Le visage de Stuart était absolument inexpressif et blanc.

Pauvre Stuart... Reuben, debout, tenait Laura dans ses bras. Il tremblait. Stuart avait vu à deux reprises de quoi ce monstre était capable. Reuben, lui, ne l’avait jamais vu à l’œuvre. Jamais il n’avait vu cette grande bête hirsute s’emparer d’un être humain comme d’un vulgaire mannequin et le décapiter comme on prélève un beau fruit bien mûr sur une frêle tige. Le shérif revint en trombe dans la pièce, le visage luisant de sueur, un agent de l’autoroute à ses côtés.

– Que personne ne sorte d’ici, que personne ne sorte, que personne ne sorte ! s’écria-t-il. Pas avant d’avoir fait sa déposition.

Grace, blême et tremblante, les yeux grotesquement exorbités, vitreux de larmes, se laissait câliner et consoler par la voix douce et secrète de Phil. Elle fit alors quelque chose que Reuben ne lui avait jamais vu faire avant, et n’aurait même jamais imaginé voir un jour : elle s’évanouit d’un seul coup, échappa comme un fardeau glissant aux bras de Phil et tomba à terre avec un bruit sourd.

Jamais de sa vie Reuben n'avait assisté à un pot de l'amitié aussi insolite. Et pourtant, c'en était bien un.

Les équipes de la police scientifique, composées d'éléments de San Francisco, du comté de Mendocino et du FBI, étaient parties depuis longtemps. De même que la plupart des ambulanciers qui, appelés ailleurs, avaient été interrogés en premier. Simon Oliver avait été transporté aux urgences locales après avoir présenté tous les symptômes d'une crise cardiaque, mais peut-être ne s'agissait-il que d'une attaque de panique.

Dans la maison cohabitaient l'odeur de pluie et les arômes de café, de thé au citron et de vin rouge. Toutes les friandises disponibles avaient été tirées de la réserve et empilées sur des plateaux. Du salami séché avait été découpé et présenté avec des biscuits salés et de la moutarde. L'épouse d'un des adjoints au shérif était arrivée avec des plats garnis de cake au potiron fraîchement tranché.

À la table du petit déjeuner et dans la cuisine, de même que dans la salle à manger, on s'était rassemblé par petits groupes pour méditer sur ce qui s'était passé, faire sa déposition au shérif, à la brigade autoroutière et aux hommes du service juridique de l'État dépêchés de Fort Bragg.

Galton et ses cousins avaient fait de leur mieux pour boucher la fenêtre de la bibliothèque avec des planches, au moins jusqu'à mi-hauteur, et la colmater avec du plastique épais ; et, après une heure de dur labeur, ils avaient réussi à remonter la porte, munie d'un verrou neuf, sur des gonds corrects.

À présent, ils sirotaient du café, bavardaient, se mêlaient aux autres invités.

Des flambées crépitaient dans les grandes cheminées. Toutes les lampes avaient été allumées, depuis les appliques murales tarabiscotées jusqu'aux vieux luminaires électriques posés sur des tables d'angle ou des coffres et que Reuben n'avait même encore jamais remarqués.

Dans la grande salle, près de la cheminée, pelotonnée au fond du vieux et gros canapé, le Dr Cutler, une couverture autour des épaules, tremblait non de froid mais de ce qu'elle venait de vivre, expliquant aux enquêteurs :

– Disons que c'est sans doute une espèce pour laquelle nous n'avons pas actuellement de dénomination ni de définition scientifique... Il s'agit soit de cela, soit d'une mutation réellement monstrueuse, d'une association entre un développement osseux et une pousse pileuse hors normes. Le plancher bougeait sous les pieds de la créature. Elle devait peser cent cinquante kilos.

Grace, Phil et Jim, rassemblés à la grande table du dîner sous la lumière étrangement riante de la cheminée médiévale, conversaient avec Felix qui, affable, leur expliquait que Jaska et Klopov s'occupaient depuis des années d'expériences discutables et de recherches clandestines, financées pendant des décennies par le gouvernement soviétique, puis par des mécènes privés, très suspects et aux motivations douteuses.

– Ils donnaient beaucoup dans l'occulte, si j'ai bien compris, ajouta Felix. Ils laissaient sans cesse entendre que les Soviétiques connaissaient, sur le monde des traditions et des

légendes, des secrets que d'autres, par ignorance, ne prenaient pas au sérieux.

Tandis que Felix poursuivait, Grace l'observait d'un regard empreint de sympathie.

– Voulez-vous dire qu'ils s'intéressaient à cette histoire, à cet homme-loup, dans le cadre de recherches médicales privées ? demanda Phil.

– Cela vous surprend ? demanda Felix. Certains scientifiques fournissent à une clientèle de milliardaires des sérums de jeunesse d'un genre particulier, des hormones de croissance humaines, des cellules souches, des glandes de mouton, de la peau et des os clonés, et des greffes cosmétiques dont nous devons, pour notre part, nous contenter de rêver. Évidemment qu'ils voulaient mettre la main sur l'Homme-Loup. Peut-être existe-t-il des laboratoires « confidentiels » sous tutelle américaine qui poursuivent les mêmes buts...

Grace murmura d'un air las qu'il y aurait toujours des scientifiques et des médecins pour rêver de s'affranchir de toute morale et faire ce que bon leur semblait.

– Eh oui, confirma Felix, et quand j'ai appris par Arthur Hammermill que Jaska harcelait la famille de Reuben, je me suis dit que nous pourrions peut-être nous rendre utiles.

– Et vous les aviez croisés à Paris... dit Phil.

– Je les connaissais, expliqua Felix. Je suspectais leurs méthodes. Je les suspectais d'être capables d'aller très loin pour arriver à leurs fins. Je pense que la police va découvrir que leur centre de réadaptation de Sausalito était une couverture, qu'un avion attendait Stuart et Reuben pour les emmener à l'étranger.

– Parce qu'ils ont été mordus par cette bête, dit Grace en se redressant et en secouant la tête. Pour voir si la salive de l'Homme-Loup avait transmis un élément qu'on pourrait isoler dans le sang des victimes.

– Exactement, renchérit Felix.

– En ce cas, ils auraient été très déçus, reprit Grace, parce que nous, nous avons soigneusement étudié la question.

– Ah, mais tu ne connais pas les moyens dont disposent des scientifiques comme eux, intervint Phil. Tu n'as jamais vraiment fait de recherches. Tu es chirurgien. Ces deux-là, c'étaient des fans de Frankenstein...

Le regard de Jim se détourna d'eux pour s'arrêter sur Reuben, sur ses yeux fatigués, sa mine éplorée, sa discrète angoisse. Il avait accompagné Simon Oliver aux urgences et n'était revenu que depuis une heure pour annoncer que Simon allait bien et qu'il rentrerait en ville par ambulance spéciale. Qu'il s'en tirerait.

– Bon, il y a une chose dont nous sommes sûrs, non ? reprit Grace. Que nous soyons chirurgiens, curés ou poètes, n'est-ce pas, Phil ? Nous avons vu ce monstre de nos propres yeux !

– Peu importe, répondit Phil. C'est comme un fantôme. Tu le vois, tu y crois. Mais personne d'autre n'y croira. Tu verras. On va nous rire au nez comme on a ri au nez de tous ceux qui l'ont vu. On pourrait bien remplir un stade entier de témoins que ça n'y changerait rien !

– C'est juste, fit Jim à voix basse, comme s'il ne s'adressait à personne en particulier.

– Et qu'avez-vous appris de tout cela, demanda Felix en regardant intensément Grace, que vous ne saviez pas avant ?

– Que c’est une réalité, fit Grace avec un haussement d’épaules. Que ce n’est pas un meurtrier déguisé ou le produit d’une hallucination collective. C’est une anomalie de la nature, pour reprendre une vieille formule, un humain victime d’une difformité monstrueuse. Tout finira par s’expliquer.

– Vous avez peut-être raison, dit Felix.

– Et si c’était une espèce inconnue ? demanda Phil. Qu’on n’aurait pas encore découverte, tout simplement ?

– Absurde ! le coupa Grace. Aujourd’hui, c’est impossible. Ah, en Nouvelle-Guinée, je ne dis pas, mais ici, non. C’est un phénomène isolé. Ou cet être a connu un drame atroce, ou il est anormal de naissance.

– Mmm, je ne sais pas... reprit Phil. Quel genre d’accident au juste, de maladie ou de difformité congénitale pourrait expliquer une chose pareille ? Aucun, à ma connaissance, mais le médecin, c’est toi, Grace.

– Tout finira par s’expliquer, répéta-t-elle sans vouloir réellement se montrer péremptoire ou polémique – elle en était convaincue, voilà tout. On va l’attraper, cette bête-là, reprit-elle. Il le faut. Dans notre monde moderne, elle n’est à l’abri nulle part. Et on saura ce qu’elle a vraiment dans le ventre, comment elle en est arrivée là, et on en aura terminé. En attendant, tout le monde peut continuer à fantasmer sur l’Homme-Loup, à en faire un nouveau prototype de héros, mais, malheureusement, c’est simplement quelqu’un d’anormal. Il finira autopsié, éviscéré, empaillé, exhibé. Il finira dans une vitrine de musée. Et nous dirons à nos petits-enfants qu’un jour nous l’avons aperçu, de nos propres yeux, pendant sa brève époque de gloire, et on s’attendrira sur cette figure tragique. Un peu comme sur Elephant Man, finalement.

Jim ne soufflait mot.

Reuben passa dans la cuisine où le shérif, sa treizième tasse de café à la main, exhumait avec Galton des légendes de loups-garous « du coin » dont on n’avait plus entendu parler depuis des lustres.

– Savez-vous qu’il y a des années, dans cette maison, vivait une vieille femme, une vieille folle. J’entends encore ma grand-mère en parler. Elle avait fait dire au maire de Nideck que dans les bois, là, il y avait des loups-garous...

– Je vois pas de quoi vous voulez parler, répondit Galton. Je suis plus vieux que vous et j’ai jamais entendu parler de ça...

– ... disait que la famille Nideck, c’étaient des loups-garous. Elle montait sur ses grands chevaux, elle n’en démordait pas...

– Bah, c’est une invention de votre grand-mère, ça !

Intarissables.

Stuart avait disparu avec Margon Sperver. Et le baron Thibault aidait Laura à disposer le reste des biscuits aux figues et des macarons coco sur une assiette de porcelaine au joli décor fleuri. La cuisine baignait à présent dans les effluves de pomme fraîchement coupée et de thé à la cannelle. Laura semblait émotionnellement au bout du rouleau, mais à l’évidence elle appréciait énormément Thibault avec qui elle n’avait cessé de converser tout au long de la soirée.

Certains invités partaient. Les dépositions touchaient à leur fin. Le shérif annonça que la

battue à l'Homme-Loup autour de Nideck avait été interrompue. Et il venait d'apprendre qu'Interpol recherchait Jaska et Klopov pour les interroger au sujet de plusieurs affaires en cours en Allemagne et en France.

Quelqu'un avait pris une série de photos de l'Homme-Loup, bien nettes, indiscutables, au sud de San Jose.

– Ça m'a tout l'air d'être le vrai, observa le shérif en consultant son iPhone. C'est vraiment le même. Regardez ! Mais comment il a fait, ce bestiau-là, pour faire tout ce trajet en si peu de temps ?

Le laboratoire avait appelé pour dire que les scènes de crime pouvaient être libérées.

Enfin, l'assemblée commença à se disperser.

Un avion attendait la famille de Reuben à l'aéroport tout proche. Il raccompagna sa mère à la porte.

– Ils ont été très précieux, les amis des Nideck, admit-elle. J'aime beaucoup ce Felix. Je me disais qu'Arthur Hammermill devait être plus ou moins amoureux de lui parce qu'il n'arrêtait pas d'en parler. Mais maintenant je comprends pourquoi. Vraiment.

Elle embrassa Reuben tendrement sur les deux joues.

– Tu conduiras Stuart auprès du Dr Cutler pour ses piqûres.

– Sans faute, maman. À partir de maintenant, Stuart est mon petit frère.

Sa mère le regarda un long moment.

– Essaie de ne pas penser à toutes les questions qui n'ont pas de réponse, maman, reprit Reuben. Tu m'as appris un jour qu'il fallait vivre toute sa vie avec des questions sans réponse.

Elle se montra surprise.

– Tu crois que je m'inquiète, Reuben ? demanda-t-elle. Tu n'imagines pas le bien que m'a fait cette soirée. C'est sûr, ça a été un enfer. Après la journée de cauchemar, la soirée de cauchemar. Mais un jour, il faudra que je te parle de mes soucis, des vrais.

Elle secoua tristement la tête.

– Tu sais, reprit-elle, la médecine peut réserver des surprises au plus rationnel des êtres humains. Nous autres, médecins, sommes chaque jour témoins de l'inexplicable et du miraculeux. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis soulagée de tout un tas de choses.

Elle hésita, puis se contenta de dire :

– Un chirurgien peut être aussi superstitieux que n'importe qui...

Ils marchèrent en silence jusqu'au monospace qui les attendait.

Reuben étreignit Jim chaleureusement et lui promit de l'appeler sans tarder.

– Je suis conscient du fardeau que tu portes, lui chuchota Reuben. Je sais dans quoi je t'ai embarqué.

– Alors te voilà avec une maison pleine de ces créatures, lui glissa Jim d'une voix étouffée. Que vas-tu faire, Reuben ? Où vas-tu aller ? Peux-tu faire machine arrière ? Ils ont quand même mis tout le monde dans la panade, non ? Et maintenant ?

Aussitôt il s'en voulut, terriblement, et serra de nouveau Reuben contre lui.

– Ça me donne aussi un peu d'air, reconnut Reuben.

– Je sais. Ça vous permet de souffler, à toi et au petit. Je comprends. Je ne veux pas qu'on vous fasse de mal, Reuben. Je ne supporte pas l'idée qu'ils s'en prennent à vous.

Mais, pour ma part, je ne sais pas quoi faire pour vous.

Des agents des forces de l'ordre prenaient encore des photographies, mais le shérif les avertit :

– Pas de photos sur Facebook, et je ne blague pas !

Il leur fallut une éternité pour prendre congé. Très soucieuse de Stuart, le Dr Cutler partit bonne dernière, ayant compris qu'il ne fallait pas le réveiller après ce qu'il avait vécu.

La mère de Stuart resterait hospitalisée quelques jours encore. Reuben assura qu'il aiderait Stuart à retourner la voir. Qu'il en faisait son affaire. Pas de problème.

Phil le gratifia d'une accolade virile.

– Un de ces jours, tu vas me voir arriver avec une valise sous le bras, le prévint-il.

– Ce serait génial, papa, répondit Reuben. Papa, il y a une petite maison par là, derrière la butte, avec vue sur la mer. Il y a pas mal de réparations à faire, mais je t'y verrais bien, tapant sur ta vieille machine.

– Ne t'emballe pas, fiston. Je serais bien capable de débarquer et de ne plus repartir. Ce serait le meilleur service que je pourrais rendre à ta mère, de faire ça, ajouta-t-il. Quand tu seras prêt à me recevoir, tu n'auras qu'à me siffler...

Ayant embrassé son visage rude et piquant de barbe, Reuben l'aida à monter dans la voiture.

Ils étaient enfin partis, tous. Reuben regagna la maison sous la bruine et verrouilla la porte.

Ils étaient dans la salle à manger. Sur les dessertes de chasse et la table, des bougies brûlaient dans de lourds chandeliers gravés. Thibault rechargeait le feu.

Assis de l'autre côté de la table, Felix avait passé un bras autour de Laura qui pleurait doucement, les lèvres plaquées contre le dos de sa main gauche. À présent défaits, ses cheveux retombaient de part et d'autre de son visage en formant ce voile blanc, impalpable, traversé d'éclats et de reflets de lumière qui plaisait tant à Reuben.

Reuben s'agaça de voir cet homme puissant et charmeur tenir sa compagne ainsi. Comme s'il l'avait senti, Felix se redressa, se leva et lui fit signe de prendre sa place au côté de Laura.

Il fit le tour de la table pour s'installer face à Reuben, à côté de Thibault, et ils gardèrent un instant le silence dans ce lieu de rêve, vaste et chaleureux.

Les lueurs des bougies jouaient doucement sur les visages. La cire d'abeille dispensait sa senteur sucrée.

Laura avait cessé de pleurer. Son bras gauche calé autour de Reuben, elle avait posé sa tête contre sa poitrine. L'entourant de son bras droit, il lui embrassait le sommet de la tête en soutenant délicatement son visage de sa main gauche.

– Je suis vraiment désolé, vraiment désolé de tout ce qui est arrivé, lui murmura-t-il.

– Mais tu n'as pas à l'être, le rassura-t-elle. Tu n'y es pour rien, rien du tout. Si je suis ici, c'est parce que j'en ai envie. C'est moi qui suis désolée pour ces larmes...

Reuben se demanda ce qui avait pu motiver ces paroles. Elles semblaient faire suite à une longue conversation qui lui aurait échappé.

Il se força à lever les yeux vers Felix, honteux tout à coup de sa jalousie, ému d'être à présent seul avec lui, que Felix et Thibault soient sous son toit avec lui et avec Laura. Combien de fois en avait-il rêvé, de ce moment ? Combien de fois l'avait-il appelé de ses vœux ? Et voilà qu'il était venu. Les horreurs de la soirée étaient derrière eux.

Aussitôt, la mine enjouée et avenante de Felix l'attendrit. Sous leurs lourdes paupières, les grands yeux de Thibault lui donnaient un air songeur et bienveillant ; et ses cheveux gris ébouriffés et les fines rides de son visage lui composaient une expression de gentillesse et de sagesse.

– Nous ne pouvions pas vous dire ce que nous faisons, expliqua-t-il. Il fallait les amener à se découvrir, Klopov et Jaska. Avec Jaska, c'était simple. Il ne lâchait pas votre mère d'une semelle, ni Stuart. Mais Klopov s'est dévoilée tout à la fin.

– Je m'en doutais, dit Reuben. Il était évident que Jaska était sous sa coupe. Je le sentais. Donc c'est elle qui tirait les ficelles.

– Oh, c'était la dernière survivante du comité de direction qui nous avait capturés il y a vingt ans, précisa Felix. La toute dernière, et Jaska était son élève zélé. Il a fallu un peu la provoquer pour qu'elle sorte du bois, mais qu'importe à présent... Nous ne pouvions pas vous prévenir, ni vous rassurer. Mais vous avez compris que, maintenant, plus aucun soupçon ne pèsera sur vous ni sur Stuart au sujet des attaques de l'Homme-Loup.

– Oui, c'était finement joué ! confirma Reuben.

– Cela dit, vous n’avez jamais couru le moindre danger, ajouta Thibault. Et, si je puis me permettre, vous vous êtes remarquablement comporté, un peu comme avec Marrok. Jamais nous n’aurions imaginé que Marrok vous approcherait. Nous ne nous y attendions pas du tout.

– Mais il y a combien de temps que vous m’observez, exactement ? demanda Reuben.

– Eh bien, d’une certaine façon, depuis le début, admit Felix. Depuis qu’en tombant sur le Herald Examiner à Paris j’ai vu la mort de Marchent s’étaler à la une. Et dès que l’« Homme-Loup de San Francisco » est entré en scène, j’ai sauté dans un avion.

– Alors vous n’avez pas quitté le pays après notre rencontre chez les avocats ? demanda Reuben.

– Non. Depuis, nous sommes restés auprès de vous. Thibault est arrivé dans les heures qui ont suivi ; ensuite Margon, qui a dû traverser l’Atlantique, puis Vandover ainsi que Gorlagon. Mais moi, j’étais dans cette maison, sans que vous le sachiez. Vous avez fait preuve de beaucoup d’astuce en trouvant le Saint des Saints, comme nous l’appelions. Mais vous n’avez pas découvert l’entrée dans la cave. La vieille chaudière en aluminium est creuse, c’est une fausse. Je vous montrerai. En prenant la partie basse par le côté droit et en la tirant à soi, on ouvre une porte qui y est fixée. Derrière, il y a un sanctuaire, des pièces avec l’électricité et le chauffage, ainsi qu’un escalier. Il conduit à un tunnel qui part vers l’ouest et débouche juste au-dessus des énormes rochers, au pied de la falaise, tout au bout de la plage.

– Je vois où c’est, dit Laura. Du moins, je crois. J’ai découvert cet endroit en me promenant. Les rochers sont glissants et je n’ai jamais vraiment réussi à les franchir. Mais je parie que je sais où c’est.

– C’est fort probable, confirma Felix. Le coin est très dangereux et la marée envahit souvent le tunnel, elle l’inonde sur au moins une centaine de mètres. C’est excellent pour les Morphenkinder et leurs semblables, qui nagent et grimpent comme des lézards.

– Donc vous étiez dans ces pièces bétonnées derrière la cave, résuma Reuben.

– Oui, en général, ou tout près, dans les bois. Nous vous avons bien entendu suivi jusqu’à Santa Rosa pour voir Stuart. Nous avons compris tout de suite ce qui s’était passé. Nous vous avons suivi aussi quand vous êtes parti à sa recherche. Si vous ne l’aviez pas récupéré, nous serions intervenus. Mais vous avez remarquablement manœuvré, comme nous nous y attendions.

– L’homme-loup qui a surgi dans la maison ce soir, fit Laura, c’est un de vos compères de la photo de la bibliothèque ?

– C’était Serguei, confirma Thibault de sa voix profonde et fluide de baryton. Chacun de nous revendiquait ce privilège, mais Serguei s’est montré inflexible. Et maintenant Frank Vandover est avec lui, évidemment. Le Dr Klopov nous a retenus prisonniers pendant dix ans. Elle a assassiné l’un des nôtres. Cette soirée nous a apporté à tous une immense consolation.

– Ils reviendront demain, précisa Felix. En ce moment même, ils établissent un itinéraire vers le sud pour l’Homme-Loup. Ils vont faire en sorte qu’il soit vu de manière irréfutable au Mexique avant l’aube. À leur retour, j’espère que vous les recevrez, que nous pourrons tous, avec votre permission, dormir sous ce toit.

– Cette maison est la vôtre, dit Reuben. Considérez-moi comme son gardien.

– Non, mon cher garçon, corrigea Felix, en reprenant une expression si chère à Marchent, c'est la vôtre. Elle est, sans conteste aucun, à vous. Mais nous acceptons votre invitation.

– Aujourd'hui, tout le temps, n'importe quand, quand bon vous semblera !

– Je vais reprendre mes anciens quartiers, si cela ne vous gêne pas, annonça Felix, et Margon s'est toujours plu dans une des petites chambres du côté nord qui donnent sur les bois. Nous mettrons Thibault dans une chambre au sud, à côté de Stuart, si cela vous convient, et Frank et Serguei dormiront à l'extrémité nord-est, dans les pièces d'angle qui dominent les chênes.

– Je vais m'assurer que rien ne manque, dit Laura en se levant.

– Ma chère, n'en faites rien, l'arrêta Felix. Asseyez-vous, je vous en prie. Je suis convaincu que la maison est aussi confortable qu'avant. Un peu vieillie, peut-être un peu moisie, mais d'un confort parfait. Et je tiens à ce que vous restiez ici, près de nous. Vous aussi voulez sans doute savoir ce qui s'est passé.

Reuben assortit son hochement de tête d'un murmure approbateur et ramena Laura contre lui.

– Je dois vous dire, Reuben, commença Felix, qu'avec une maison de cette taille il vous faudrait un ou deux domestiques de confiance, sinon sa générosité naturelle va faire de cette jeune femme une bonne à tout faire.

– Vous avez raison, approuva Reuben en rougissant.

Il se refusait à penser qu'il exploitait Laura, qu'il la cantonnait aux tâches domestiques. Il voulut protester, mais ce n'était pas le moment.

Son rêve le plus cher, c'était que ces hommes ne partent plus jamais.

Il ne savait pas comment ramener la conversation sur le Dr Klopov. Mais Laura le fit pour lui.

– C'est en Union soviétique que Klopov vous retenait prisonniers ? demanda-t-elle.

– Cela a commencé ainsi, répondit Felix. À la suite d'une trahison, nous sommes tombés entre ses mains à Paris. Il y a eu toute une machination. Bien entendu, elle avait reçu l'aide d'un membre très cher de ma propre famille, et de sa femme.

– Les parents de Marchent, expliqua Reuben.

– Exact, confirma Felix d'une voix égale, dénuée de rancœur ou de jugement. C'est une longue histoire. Je me contenterai de dire que nous avons été vendus à Klopov et à ses acolytes par mon neveu, Abel, pour une somme astronomique. On nous a attirés à Paris en nous faisant miroiter des secrets archéologiques découverts par un certain Dr Philippe Durrell, qui aurait travaillé sur des fouilles au Moyen-Orient pour le compte du Louvre.

Il soupira, puis poursuivit :

– Ce Durrell, un causeur d'exception, nous avait éblouis au téléphone. Nous avons donc convergé vers Paris en acceptant son invitation à descendre dans un petit hôtel de la rive gauche.

– Le piège ne pouvait fonctionner que dans une ville très peuplée, voyez-vous, enchaîna Thibault en s'éclaircissant la gorge, la voix toujours aussi grave, et en donnant à ses paroles une résonance un peu plus émue. Il fallait que nous soyons dans un endroit où

nos sens seraient noyés de sons et d'odeurs, pour nous empêcher de détecter le filet qui se resserrait autour de nous. On nous a administré des narcotiques, sauf à Sergueï. Lui a réussi à s'échapper et n'a jamais cessé ensuite de nous chercher.

Il jeta un coup d'œil vers Felix, qui lui fit signe de continuer.

– Presque aussitôt, Durrell et l'équipe de Klopov se sont vu retirer leurs subventions officielles. On nous a fait sortir clandestinement de Russie, direction une prison-laboratoire en béton, sinistre et sous-équipée, près de Belgrade, où a commencé un bras de fer mental et physique.

À ce souvenir, il secoua la tête, puis reprit :

– Philippe Durrell était sans nul doute brillant.

– Brillants, ils l'étaient tous, confirma Felix. Klopov, Jaska, tous. Ils misaient à fond sur nous. Ils savaient des choses sur notre passé qui nous ont étonnés, et ils possédaient des connaissances scientifiques considérables dans des domaines où des scientifiques plus classiques refusent de s'aventurer.

– Effectivement, ma mère a été très impressionnée par leur niveau, fit Reuben. Mais, dès le début, elle a eu des doutes sur Jaska.

– Votre mère est une femme remarquable, dit Felix. Elle semble tout à fait inconsciente de sa beauté physique, n'en fait aucun cas, comme si elle était un pur esprit.

Reuben rit.

– Elle veut qu'on la prenne au sérieux, concéda-t-il.

– Oui, effectivement, reconnut Thibault en l'interrompant avec douceur. Philippe Durrell lui aurait paru d'autant plus séduisant. Philippe avait un immense respect pour nous, et pour ce que nous pouvions lui révéler, de notre plein gré ou non. Quand nous refusions de nous transformer en loups, il prenait son parti d'attendre. Quand nous lui refusions nos confidences, il nous entraînait dans de longues conversations et attendait son heure.

– Il était intrigué par ce que nous savions, intervint doucement Felix. Par ce que nous avons vu de ce monde.

Reuben se demanda ce que cela signifiait.

Thibault poursuivit :

– Il nous traitait comme des spécimens fragiles qu'il fallait dorloter tout autant qu'étudier. Klopov, elle, était impatiente, condescendante, brutale en fait... le genre de tortionnaire à arracher les ailes d'un papillon pour mieux comprendre comment elles fonctionnent.

Il s'interrompit comme s'il répugnait à se remémorer tous ces détails.

– Elle voulait à tout prix déclencher notre transformation et, quand il nous est arrivé de nous transformer, au début, nous avons compris assez vite que nous ne pourrions pas nous évader, que les barreaux étaient trop solides et qu'ils nous étaient trop supérieurs en nombre. Alors nous avons refusé tout net de nous métamorphoser.

Il s'arrêta.

Felix attendit, puis reprit...

– On ne peut pas nous extraire le chrisme de force, expliqua-t-il en regardant Laura puis Reuben, avant de revenir sur Laura. On ne peut pas le prélever avec une seringue ou un Coton-Tige dans la bouche. Les cellules actives deviennent inertes et se désintègrent en

quelques secondes. Cela, je l'ai découvert voici bien longtemps, à ma manière, un peu par hasard, aux premiers siècles de la science, et je n'en ai eu la confirmation que dans le laboratoire secret de notre maison. Les anciens l'avaient appris de façon empirique. Nous n'étions pas les premiers Morphenkinder à être capturés par des gens qui en voulaient à leur chrisme.

Reuben frissonna intérieurement. Plusieurs semaines auparavant, qui lui parurent alors des années, la première fois qu'il s'était confessé à Jim, tous ces risques – l'emprisonnement, la coercition – étaient déjà bien présents à son esprit.

– Mais pour en revenir à notre histoire, reprit Felix, on ne peut pas injecter le sérum à un autre. Ça ne marche pas.

Il poursuivit en s'enflammant un peu.

– Une combinaison précise d'éléments doit être réunie pour que la dose de chrisme administrée agisse, ce qui explique que, bien souvent, la morsure des Morphenkinder ne produit strictement aucun effet. Nous, nous savions pertinemment de quels éléments il s'agissait et qu'on ne pouvait pas nous obliger à donner le chrisme, même en provoquant la transformation, même en nous mettant une main ou un bras dans la bouche.

– Ce qui, déjà en soit, n'est pas très évident... glissa Thibault avec un petit rire. Disons qu'avec ce genre de méthode, les pertes sont élevées. Si la transformation est déclenchée artificiellement, il peut très bien arriver qu'on arrache le bras du sujet qu'on nous présente, ou qu'on le décapite avant qu'il ait eu le temps de se mettre à l'abri. Dans cas, fin de l'expérience...

– Je comprends, fit Reuben, bien sûr. J'imagine... D'ailleurs, j'y avais réfléchi. Enfin, je ne mesure pas ce que vous avez souffert, ce que vous avez enduré.

– Imaginez-vous des années d'isolement, reprit Felix, dans des cellules glaciales, des jours et des nuits dans l'obscurité totale, affamés, brimés, menacés, systématiquement tourmentés en nous laissant entendre que nos compagnons étaient morts. Oh, un de ces soirs, je vous raconterai toute l'histoire si vous voulez l'entendre. Mais abrégeons. Nous refusons toute métamorphose et toute coopération. Les drogues n'y changeaient rien. Ni la torture physique. Pour y parer, nous nous étions formés depuis longtemps à nous plonger dans un état de conscience modifié. Klopov en a eu par-dessus la tête, par-dessus la tête aussi des longs discours de Philippe sur le mystère des Morphenkinder et sur les grandes vérités philosophiques que nous devons connaître.

Il regarda Thibault, attendant qu'il prenne le relais. Celui-ci hocha la tête avec un discret geste de résignation de la main droite.

– Klopov a fait attacher Reynolds Wagner, notre bien-aimé compagnon, détenu comme nous, sur une table d'opération, et elle et son équipe ont commencé à le disséquer vivant...

– Mon Dieu ! murmura Reuben.

– On nous a obligés à regarder, par l'intermédiaire de caméras vidéo, depuis nos cellules, expliqua Thibault. Nous pourrions tout vous raconter en détail. Disons simplement que ce supplice, Reynolds ne l'a pas supporté. Il s'est transformé parce qu'il n'a pas pu faire autrement, il s'est métamorphosé en un loup enragé. Il a réussi à tuer trois des médecins. Le Dr Klopov lui a échappé de justesse, mais, à plusieurs, ils l'ont

neutralisé en lui tirant dans la tête. Même là, il n'a pas baissé les bras. Aveugle, à genoux, il a quand même terrassé un des assistants de laboratoire. Klopov l'a littéralement décapité avec son arme en lui mitraillant la gorge jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de gorge, plus de cou. Elle lui a sectionné la moelle épinière. Et alors Reynolds est tombé mort.

Il s'arrêta, ses yeux se fermèrent et ses sourcils se rapprochèrent en un léger froncement.

– Elle nous menaçait de mort quotidiennement, précisa Felix. Elle jubilait en pensant à toutes les découvertes scientifiques qu'elle aurait pu engranger en nous autopsiant, si seulement Durrell l'avait laissée faire.

– Je devine ce qui s'est passé ensuite.

– Eh oui, vous y avez assisté, dit Felix en se redressant, les sourcils levés, les yeux fixés sur la table. Comme vous le savez depuis votre rencontre avec Marrok, la dépouille de Wagner s'est désintégrée sous ses yeux.

– Avec son équipe, ils ont tout tenté pour enrayer la désintégration, poursuivit Thibault, mais sans rien pouvoir faire. Ils ont alors découvert que, morts, nous ne leur étions d'aucune utilité. C'est à cette époque-là que Vandover a attenté à ses jours, du moins l'ont-ils pensé, et qu'ils ont décidé de nous faire céder en reprenant les méthodes de Durrell. À compter de ce jour, Durrell s'est mis à haïr Klopov, mais il ne pouvait pas se passer d'elle ni la faire partir. Il ne supportait plus le duo qu'elle formait avec Jaska. Car, les autres médecins disparus, Jaska avait pris encore plus d'importance. Nous, nous avons survécu comme nous avons pu.

– Et cela a duré dix ans... résuma Reuben, sidéré.

Il ne s'imaginait que trop bien ce régime, cette horreur, se voyait physiquement enfermé dans une cellule stérile.

– Eh oui, confirma Felix. Nous avons multiplié les stratagèmes pour entrer en contact les uns avec les autres, mais ils étaient bien trop malins pour s'y laisser prendre. Finalement, une crise survenue à Belgrade les a contraints à nous déplacer. Sergueï nous avait retrouvés. Il a exercé des pressions. Et alors, dans leur précipitation, ils ont commis l'erreur fatale : pour nous évacuer, ils nous ont réunis dans un même véhicule sans nous avoir assez drogués.

– Ils nous croyaient moralement au fond du trou à l'époque, précisa Thibault, beaucoup plus faibles que nous ne l'étions.

– Nous avons tous déclenché la transformation en même temps, reprit Felix, ce qui, pour nous, est relativement simple à faire. Après avoir brisé nos liens, nous avons massacré toute l'équipe, y compris Durrell et les autres médecins, à l'exception de Klopov et de son fidèle Jaska qui, eux, ont réussi à s'échapper. Et nous avons réduit le laboratoire en miettes.

Les deux hommes se turent un instant, comme perdus dans leurs souvenirs. Puis Thibault, le regard rêveur, dans le vague, sourit.

– Et alors nous nous sommes enfuis dans Belgrade où Sergueï avait tout prévu pour nous accueillir. Nous pensions nous occuper de Klopov et de Jaska les jours suivants.

– Mais vous n'avez pas pu, observa Laura.

– Non, en effet, reconnu Thibault. Nous n’avons jamais pu les localiser. Je pense qu’ils ont utilisé d’autres noms. Mais comme les références d’un médecin sont attachées à son patronyme, il y a de fortes chances qu’il ou elle le reprenne, pour des raisons évidentes.

Son sourire se teinta d’amertume.

– Et c’est forcément ce qui s’est passé, reprit-il. Le couple avait évidemment trouvé de nouveaux financements, sur lesquels il faudra d’ailleurs se pencher, mais pas dans l’immédiat.

Il s’éclaircit la gorge et poursuivit :

– Arriva alors des États-Unis la nouvelle que Marchent, la protégée de Felix, avait été assassinée par ses propres frères et qu’un Morphenkind leur avait réglé leur compte selon la tradition séculaire de notre race.

Un long moment, ils restèrent silencieux.

– J’étais sûr que nous nous retrouverions un jour, avec Marchent, dit Felix d’une voix faible et abattue. J’ai été bien bête de ne pas rester en contact avec elle, de ne pas revenir, tout simplement.

Il détourna le regard, puis fixa la table face à lui, comme intrigué par l’aspect satiné du bois. Mais il ne la voyait pas.

– Je suis revenu ici assez souvent quand elle était en voyage. Et, une fois ou deux, je l’ai épiée depuis les bois. Vous voyez...

Il s’interrompit.

– Vous ne vouliez pas lui dire qui vous avait trahi, risqua Laura.

– Non, confirma Felix d’une voix lente et hésitante. Et je ne voulais pas non plus lui dire que je leur avais rendu la monnaie de leur pièce à tous les deux... son père et sa mère. Pour qu’elle comprenne, il aurait fallu que je lui révèle tout, et cela, je ne le voulais pas.

Le silence descendit sur le groupe.

D’une voix qui faiblissait, Felix reprit :

– Quand la nouvelle des attaques de San Francisco a éclaté...

– Vous saviez que Marrok avait transmis le chrisme, avança Laura, et vous vous êtes dit que les bons docteurs seraient incapables de résister.

Felix acquiesça de la tête.

Nouvelle parenthèse silencieuse. Les seuls bruits étaient ceux de la pluie qui crépitait sur les appuis de fenêtres et du feu qui crachait et craquait dans l’âtre immense.

– Seriez-vous revenu ici, lui demanda Reuben, s’il n’avait pas été question de Klopov et de Jaska ?

– Oui, affirma Felix. C’est une certitude. Je ne vous aurais pas abandonné à votre sort. Je voulais venir à cause de Marchent. Je voulais récupérer ce que j’avais laissé dans la maison. Mais je voulais aussi faire votre connaissance. Découvrir qui vous étiez vraiment. Je n’allais pas vous laisser seul dans cette situation. Ce n’est pas dans nos principes. C’est pourquoi j’ai organisé cette entrevue un peu bancale chez nos avocats. Et si, pour une raison quelconque, je n’avais pas été joignable, Thibault serait venu vous voir. Ou Vandover, ou Serguei. Il se trouve que nous étions ensemble quand la nouvelle est arrivée. Nous savions que c’était Marrok. Mais, pour les attaques de San Francisco, nous savions que c’était vous.

– Alors, chaque fois que le chrisme est transmis, vous vous portez au secours de la victime ? demanda Reuben.

– Mon cher garçon, fit Felix, cela ne se produit pas si souvent, en fait, et rarement de façon aussi spectaculaire.

Tous deux couvaient maintenant Reuben du regard, et le visage de Felix retrouva sa chaleur d'antan.

– Donc vous ne m'en avez jamais voulu, demanda Reuben, d'avoir mis l'Homme-Loup sous les feux de l'actualité ?

Felix pouffa dans sa barbe, de même que Thibault, tandis que tous deux échangeaient des regards.

– Nous lui en avons voulu ? demanda-t-il à Thibault avec un petit sourire et en le poussant du coude. Qu'en penses-tu ?

Thibault secoua la tête.

Reuben ne comprit pas ce qu'il voulait exprimer par là, si ce n'est peut-être un sentiment diamétralement opposé à la désapprobation, mais il ne se sentit pas le droit d'en demander plus.

– Disons que je n'étais pas enchanté, avoua Felix, mais de là à vous en vouloir, non.

– Il y a tant de choses que nous pouvons vous dire, dit Thibault avec affection. Tant de choses que nous pouvons vous expliquer... à vous, à Stuart et à Laura.

Et à Laura.

Felix regarda la fenêtre obscurcie, la luisante pellicule de pluie qui glissait sur les vitres. Ses yeux se portèrent sur le plafond ouvragé, sur ses entrecroisements de poutres vernies et ces panneaux de ciel peint et leurs étoiles dorées.

Je sais ce qu'il ressent, pensa Reuben, il aime cette maison, du même amour qu'à l'époque où il l'a bâtie, car c'est évidemment lui qui l'a bâtie, et il en a besoin, il a besoin d'y revenir comme à un port d'attache.

– Des soirées comme celle-ci, il faudrait en faire pendant des années entières, fit Felix, songeur, pour vous dire tout ce que nous avons à dire.

– Je pense que cela suffit pour aujourd'hui, pour cette première et remarquable soirée, intervint Thibault. Mais n'oubliez pas que vous n'avez jamais été en danger, car nous attendions notre heure pour agir.

– Je vous comprends parfaitement, fit Reuben.

Il aurait voulu en dire plus, surtout à cet instant. Infiniment plus. Mais il était presque trop ébloui pour prononcer une parole.

Ses nombreuses questions lui parurent insignifiantes à mesure que dans son esprit prenait corps une vaste vision du savoir, affranchie des contraintes arithmétiques du langage, une vision ample, organique mais sans limite, qui abolissait les mots ; un phénomène infiniment supérieur, analogue à la musique, qui se dilatait et résonnait comme les symphonies triomphantes de Brahms. Son cœur battait calmement au rythme croissant de ses attentes, et une lumière lentement le frappa, brûlante, incandescente, telle la Chekhinah, telle l'inévitable lueur de l'aube.

En pensée, il avait regagné les hautes cimes de la forêt ; homme-loup au repos parmi les branches, il contemplait à nouveau les étoiles au-dessus de lui et se demandait

encore si le désir ardent qu'il éprouvait était une forme de prière. Pourquoi cela lui importait-il tant ? Était-ce le seul mode de rédemption qu'il comprenait ?

– C'est Margon qui va vous conseiller, fit Thibault. Il vaut toujours mieux que ce soit lui qui prodigue les conseils. C'est de loin le plus ancien d'entre nous.

À ces mots, Reuben fut parcouru d'un frisson. Car Margon, « de loin le plus ancien », était à cet instant avec l'Enfant-Loup. Tout serait très différent pour Stuart, ce jeune homme plein d'énergie et de curiosité, tout serait bien différent de ce que Reuben avait connu, lui qui avait cheminé dans le noir en trébuchant sur chaque découverte.

– Assez pour ce soir, expliqua Felix. La vue de tant de sang tout à l'heure a réveillé mon insatiable appétit.

– Allons donc... dit Thibault d'un ton faussement réprobateur.

– Toi, tu es vieux de naissance, lui objecta Felix en lui décochant un coup de coude affectueux.

– Peut-être... admit Thibault. Et ce n'est pas plus mal. Je prendrai le lit qu'on me proposera dans cette maison.

– La forêt me réclame, dit Felix en regardant Laura. Ma chère, m'autoriseriez-vous à vous ravir votre jeune compagnon un court moment, s'il en avait envie lui aussi ?

– Bien sûr, allez-y, répondit-elle avec sincérité en pressant la main de Reuben. Et Stuart dans tout cela ?

– Ils ne sont pas loin, expliqua Thibault. À mon avis, Margon est en train de volontairement l'épuiser, pour son bien.

– Il y a des journalistes dans le coin, fit Reuben. Je les entends. Je suis sûr que vous aussi.

– Et Margon aussi, dit doucement Felix. Ils rejoindront le sanctuaire par le tunnel ou par les toits. Il ne faut pas vous en faire, sachez-le, il ne faut jamais s'en faire. Jamais on ne nous verra.

Laura était debout, dans les bras de Reuben. Il sentait la chaleur ardente de ses seins contre sa chemise, contre sa poitrine. Il nicha son visage dans son tendre cou.

Inutile d'expliquer à Laura tout ce que cela signifiait pour lui de s'enfoncer dans la pénombre divine des feuillages avec Felix, de plonger au cœur même de la nuit avec Felix à ses côtés.

– Reviens-moi vite, lui murmura-t-elle.

Thibault les avait contournés pour venir prendre le bras de Laura, pour l'escorter en quelque sorte, comme lors d'un dîner officiel des temps anciens, et ils quittèrent la pièce ensemble, Laura vaguement sous le charme et Thibault la couvant du regard tandis qu'ils disparaissaient dans le couloir.

Reuben se tourna vers Felix.

À nouveau, Felix lui souriait, le visage serein, empli de compassion et de bienveillance simple, naturelle, rayonnante.

Ils passèrent par la cave. Il leur avait suffi de faire pivoter vers eux la lourde porte fixée à la chaudière, au-dessus d'une dalle en béton – en fait, le sol d'une excavation cimentée –, pour s'engager dans un dédale de pièces encombrées, mal éclairées, sous des ampoules électriques poussiéreuses, en longeant des empilements de malles et de vieux vêtements, des meubles imposants et d'autres portes.

Ils descendirent les marches pour pénétrer enfin dans un large tunnel en terre, étayé comme celui d'une mine de charbon. Le long des parois humides, une faible lumière argentée faisait briller les grasses veines d'argile.

Ils tournèrent une fois puis une autre avant de voir luire loin devant eux l'éclat métallique du ciel détrempé.

Le tunnel conduisait tout droit à l'océan en furie.

Encore tout habillé, Felix partit en courant. Il courait de plus en plus vite quand soudain il bondit en avant, bras déployés. Ses vêtements le quittèrent alors, ses chaussures volèrent au loin tandis qu'ainsi suspendu en l'air ses bras se muaient en énormes pattes avant de loup et ses mains, en énormes griffes velues. Sans cesser de galoper, il fila par l'ouverture étroite et disparut.

Reuben en resta béat d'étonnement. Puis, mis en confiance par cet exemple, il commença à courir lui aussi, accélérant sans cesse. Les spasmes qui le labouraient semblèrent le faire décoller lorsqu'il bondit à son tour. Ses habits se déchirèrent et l'abandonnèrent, ses membres s'allongèrent et la fourrure du loup l'envahit, depuis le sommet du crâne jusqu'à la pointe des orteils.

Lorsqu'il toucha de nouveau le sol, il était un Morphenkind lancé à toutes pattes vers le rugissement du rivage, le grondement du vent, la lumière accueillante du ciel nocturne.

Ayant franchi l'ouverture sans effort, il fendit les vagues écumantes et glacées.

Au-dessus de lui, sur les rochers abrupts et déchiquetés, Felix, en homme-loup, l'attendait. Ensemble, ils escaladèrent la vertigineuse falaise en s'aidant de prises creusées dans la terre, de lianes et de racines avant de se glisser sous le couvert humide et odorant des arbres.

Là où Felix allait, Reuben le suivait, courant comme il avait couru vers le sud jusqu'à Santa Rosa pour retrouver Stuart, avec la même puissance déliée. Ils faisaient route vers le nord, par-delà les bois de Nideck Point, en s'enfonçant toujours plus dans des bosquets de séquoias qui, telles des cathédrales, les toisaient au passage comme les monolithes oubliés d'un autre monde.

Sanglier, chat sauvage, ours... Il flairait les odeurs, et la faim montait en lui, le besoin de tuer, de se repaître. Le vent apportait les senteurs des champs, des fleurs, de la terre cuite de soleil et imbibée de pluie. Sans faiblir, ils coururent jusqu'à ce que vienne dans le vent un fumet dont il n'avait jamais raffolé jusque-là : celui de l'élan mâle.

L'animal se savait poursuivi et son cœur grondait dans sa poitrine. Majestueux de vitesse et de grâce, il fila devant eux en forçant sans cesse son allure jusqu'à ce que, l'ayant rattrapé ensemble, ils se jettent sur son large dos et referment leurs mâchoires de

part et d'autre de son immense cou arqué. L'énorme bête s'affaissa, les pattes frêles et gracieuses secouées de convulsions, le cœur battant à tout rompre, les grands yeux sombres et doux obstinément braqués tout là-haut vers les fragments brisés du ciel étoilé.

Malheur à vous tous, êtres vivants qui implorez l'aide de ce paradis-là !

Reuben arracha de longs lambeaux de chair dégoulinante, comme si toute modération lui était étrangère. Il croqua les tendons et les os, cassa net ces derniers, les broya, suçait leur moelle, avala tout. Plongeant leurs mufles dans le duvet soyeux du ventre – ah, c'était décidément la partie la plus tendre, chez l'homme comme chez la bête –, il déchirèrent les tripes élastiques aux puissantes saveurs en lapant de leurs langues roses et vives le sang qui se figeait.

Ainsi festoyèrent-ils de concert sous la pluie silencieuse.

Ensuite ils s'allongèrent ensemble au pied d'un arbre, sans bouger. Felix bien sûr aux aguets, en attente.

Qui aurait pu les distinguer telles qu'elles étaient là, ces bêtes de taille et de robe identiques ? La différence, c'étaient leurs yeux.

D'autres créatures célébrèrent par leurs cris la dépouille toute fraîche, la charogne. Une armée de minuscules mâchoires se faufila à travers le sous-bois vers la carcasse sanglante qui, sous leurs assauts, trembla, comme si cette curée lui insufflait une nouvelle vie.

De l'ombre profonde surgirent les coyotes, gigantesques, massifs, gris, aussi terribles d'aspect que les loups, avec leurs dents et leurs museaux pointus. Felix les observait, grand homme-bête silencieux et hirsute, de ses yeux patients mais brillants.

Doucement, il s'avança sur ses quatre pattes, suivi de Reuben.

Les coyotes glapirent, reculèrent d'une gambade, firent mine de le mordre. Lui les imita, les nargua de sa patte droite en riant sous cape, en grondant, les laissa s'approcher, les harcela encore, puis les regarda s'attaquer au corps rompu de l'élan. Il se tint si immobile qu'ils s'enhardirent, s'approchèrent, avant de décamper prestement au son de son rire.

Soudain il jaillit, plaqua le plus gros au sol avec ses pattes et, de ses mâchoires, enserra sa tête aux traits de loup. Il secoua l'animal agonisant et le lança à Reuben. Ses congénères s'étaient enfuis dans un concert de cris et de jappements.

Ils banquetèrent derechef.

L'aube se levait presque lorsqu'ils descendirent de la falaise en jouant des griffes, dérapant et trottant sur les rochers glissants jusqu'à l'entrée du tunnel. Comme elle leur parut petite, presque invisible, cette crevasse dans l'épaisseur de la roche, cette entaille crénelée tapissée de mousse luisante et d'une écume déposée par le clapotis.

Ils pénétrèrent ensemble dans le boyau et Felix retrouva son aspect humain sans même ralentir le pas. Reuben découvrit qu'il pouvait en faire autant. À chaque foulée, il sentait ses pieds rétrécir, ses mollets se contracter.

Ils se rhabillèrent dans la lumière chiche. Leurs vêtements étaient sales et déchirés, mais c'était tout ce qu'ils avaient. Felix passa son bras autour de Reuben.

– Petit frère... lui dit-il.

Ce furent les premiers mots qu'il prononça depuis le début de leur sortie.

Ils remontèrent alors vers la chaleur bienvenue de la maison et vers leurs chambres respectives.

À la fenêtre de la leur, Laura contemplait l'aurore bleu acier.

Retour dans la salle à manger.

Sous le manteau noir de la cheminée médiévale grondait une imposante flambée. Sur toute la longueur de la table, les flammes des bougies dansaient et fumaient parmi les plats d'agneau rôti aux arômes d'ail et de romarin, de canard laqué, de brocolis fumants, de courgettes, au milieu de monceaux de pommes de terre en robe des champs et de cœurs d'artichaut à l'huile sans oublier les oignons frits, les bananes et les melons fraîchement tranchés, et le pain à peine sorti du four.

Le vin rougeoyait dans les élégants verres à pied, la salade luisait dans de grandes coupes en bois, la douceur acidulée de la gelée de menthe rivalisait avec les parfums des viandes savoureuses et du beurre doux tartiné sur de petits pains tout chauds.

Chacun faisait des allées et venues de la cuisine, mettait la main au festin – jusqu'à Stuart, qui avait dressé les anciennes serviettes en lin et rectifié la position de l'argenterie en s'émerveillant de la taille des antiques couverts. Felix déposa sur la table le riz sucré à la cannelle et aux amandes, et Thibault apporta un plat de patates douces d'un orange flamboyant.

Margon était assis en bout de table, ses longs et épais cheveux bruns dénoués jusqu'aux épaules, le col de sa chemise bordeaux négligemment ouvert. Il tournait le dos aux fenêtres ouvertes à l'est et à l'apparition périodique d'un ou deux reporters en planque dans l'enchevêtrement des chênes. À travers leur épais réseau de branches grises et biscornues, la lumière était blanche mais très vive en ce début d'après-midi.

Quand tout le monde fut enfin installé, Margon invita chacun à rendre grâce et inclina la tête.

– Voilà Margon le Sans-Dieu qui remercie les dieux... murmura Felix avec un clin d'œil à Reuben, de nouveau assis face à lui. À ses côtés, Laura souriait, mais Felix ferma les yeux, imité par tous les convives.

– Dites à la force qui gouverne l'univers ce que bon vous semble, ordonna Margon. Peut-être la ferons-nous advenir et qu'elle nous aimera malgré tout, comme nous-mêmes nous l'aimons.

Le silence à nouveau, le martèlement souple et incessant de la pluie qui insensiblement lavait le monde et l'abreuvait, les bûches qui crépitaient tandis que les flammes dansaient contre les briques noircies, et, en provenance de la cuisine, une musique douce et lointaine : Erik Satie encore, le piano, la première Gymnopédie.

Dire que notre humanité a su créer une telle musique, se dit Reuben. Sur cette minuscule poussière tourbillonnant dans un minuscule système solaire perdu dans une minuscule galaxie lancée dans les espaces infinis... Peut-être que l'Architecte de ce Grand Tout entendra cette musique comme une forme de prière. Aime-nous, aime-nous comme nous T'aimons.

Margon leva les yeux, mettant fin à ce moment de prière muette, et parcourut toute la tablée du regard.

L'assemblée s'anima. On se passa les plats, on remplit les verres, on garnit de beurre

des toasts chauds et fumants, des petits pains friables, l'odeur de l'ail monta de la salade que l'on tournait par brassées luisantes, et de grandes tranches de viande claquèrent sur les vieilles assiettes en porcelaine fleurie.

– Alors que vais-je vous offrir ? demanda Margon comme s'ils n'avaient jamais cessé de discuter au lieu de vaquer à mille choses futiles mais essentielles. Que vais-je vous donner comme viatique pour le périple que vous avez entrepris ?

Il prit une longue gorgée d'eau pétillante. À côté se trouvait un verre vide, celui du vin, auquel il ne touchait pas.

– Voici les principes à connaître : la transformation est irréversible. Dès que le chrisme est en vous, vous êtes des Morphenkinder, comme on dit maintenant, et on ne peut plus revenir en arrière.

Stuart avalait des morceaux d'agneau si énormes que Reuben craignit qu'il ne s'étouffe. Ses yeux bleus étaient rivés sur Margon tandis que celui-ci poursuivait. Comme le soir précédent, il parlait d'une voix agréable, presque humble. C'était un homme de persuasion au pouvoir subtil, au visage halé, à peine doré, très mobile et expressif, aux yeux sombres bordés d'épais cils noirs qui donnaient du caractère et de l'intensité à ses expressions, plus féroces apparemment que ses paroles.

– Jamais de toute mon existence, poursuivit-il en agitant malgré lui sa fourchette en argent, je n'ai rencontré quelqu'un qui aspirait véritablement à revenir en arrière. À l'inverse, il y a ceux qui courent tête baissée à leur perte, rendus fous par l'ivresse de la chasse, et qui délaissent tous les autres aspects de la vie jusqu'à ce qu'ils tombent sous les coups de leurs poursuivants. Mais pas d'inquiétude ! Vous n'êtes pas, aucun de vous (et en disant cela son regard engloba Laura), du genre à être aussi stupides ou à gaspiller les dons du destin.

Stuart allait poser une question, mais Margon lui fit signe de se taire.

– Permets-moi de continuer, lui intima-t-il. Le chrisme se transmet presque toujours par accident. Et nous ne pouvons le donner qu'à l'état de loup. Cela dit, mon esprit, mon esprit limité, mon esprit de mortel, est hanté par la lugubre cohorte de ceux à qui je l'ai refusé. C'est pourquoi, aujourd'hui, je ne me retiens plus. Quand quelqu'un en est digne et me le demande, je lui donne le chrisme. Je réclame seulement un désir ardent et éclairé. Mais vous, Reuben et Stuart, gardez-vous de vous y essayer.. à proposer le chrisme, je veux dire. C'est une responsabilité bien trop lourde. Ces choix cruciaux, laissez-les-nous, à moi, à Felix, à Thibault, même à Frank et à Serguei, qui vont bientôt nous rejoindre.

Reuben acquiesça d'un hochement de tête. Ce n'était pas le moment de le solliciter pour Laura, mais était-ce même nécessaire ? Nul n'avait jamais dit ni même laissé entendre que Laura n'était pas déjà une des leurs. Et cela, dans l'esprit de Reuben, ne pouvait signifier qu'une chose... Mais il n'en était pas sûr et cela le torturait.

– Cela dit, le chrisme peut être fatal à qui le reçoit, précisa Margon, mais cela arrive très rarement et, en général, seulement chez des sujets très faibles ou très jeunes, ou si grièvement mordus ou blessés que le chrisme ne peut rien contre les lésions ou les pertes de sang. Ce que je sais, c'est le hasard qui me l'a appris. Le chrisme peut tuer, mais en général il ne tue pas...

– Mais Marrok m’a dit qu’il pouvait tuer, objecta Reuben, et qu’il tuait presque systématiquement.

– Oubliez Marrok, dit Margon. Oubliez ce que d’autres ont pu lui dire pour tenter de réfréner son désir de remplir le monde de Morphenkinder à son image. Nous prononcerons bientôt notre propre requiem quand nous danserons dans les bois, ensemble... Laissons Marrok pour l’instant.

Il s’interrompit le temps d’avaler une bouchée de canard et un morceau de petit pain beurré.

– Lorsque le chrisme est transmis à des hommes ou des femmes de votre âge, il n’y a aucun danger, reprit-il. Et lorsqu’il est administré par une morsure profonde, qui l’injecte directement et par des points multiples dans le système sanguin, eh bien il agit comme il a agi sur vous, au bout d’une semaine ou deux. La lune n’a rien à voir là-dedans. Ces légendes-là ont une autre origine et nous sont étrangères. Mais il est indéniable que, les premières années, la transformation ne se produit qu’à la nuit tombée et qu’elle est extrêmement difficile à obtenir à la lumière du jour. Mais, après un moment, et à condition d’être très déterminé, on peut la déclencher n’importe quand. Le but, c’est de la maîtriser complètement. Sinon, vous ne la dominerez jamais. C’est elle qui vous dominera.

Reuben opina d’un signe de tête en murmurant qu’il en avait fait personnellement l’expérience au prix de souffrances et d’angoisses extrêmes.

– Mais moi, je pensais que c’étaient les voix qui me transformaient, confia-t-il. Je pensais que c’étaient les voix qui déclenchaient la transformation, que je n’y pouvais rien...

– Les voix, nous en reparlerons, fit Margon.

– Mais pourquoi on les entend ? demanda Stuart. Pourquoi on entend les voix des gens qui ont mal, qui souffrent et qui ont besoin de nous ? Ah, mais j’ai cru devenir fou à l’hôpital ! J’avais l’impression d’entendre les âmes de l’enfer qui demandaient grâce...

– Nous y viendrons, expliqua Margon.

Il regarda Reuben.

– Bien entendu, vous avez trouvé comment la maîtriser au mieux, reprit Margon, et vous avez réussi. Parfaitement réussi Vous appartenez à une nouvelle génération et vous possédez une force qui, pour nous, est inédite. Vous abordez le chrisme avec une santé et une vigueur qui, pendant des siècles, sont restées rares, exceptionnelles même. Et lorsqu’elles se doublent d’un intellect, alors le Morphenkind n’est rien de moins qu’admirable !

– Oh, ne les flatte pas trop, ces deux-là, marmonna Thibault de son habituelle voix de baryton. Ils sont déjà assez exubérants comme ça...

– Mais moi, je veux être parfait ! s’exclama Stuart, le pouce pointé vers sa poitrine.

– Alors si tu veux être parfait au sens où moi, je l’entends, répondit Margon, réfléchis à tous les dons que tu possèdes, pas seulement au Morphodon. Pense à ta vie d’être humain sous toutes ses facettes, à l’importance qu’elles ont pour toi.

Puis, se tournant vers Reuben :

– Vous êtes un poète, Reuben, un écrivain, un possible chroniqueur de votre temps.

C'est une richesse, cela, non ?

Sans attendre de réponse, il poursuivit :

– Hier soir, avant d'emmener ce jeune homme dans les bois, j'ai longuement parlé avec votre père. C'est lui qui vous a légué vos plus grands talents, pas votre remarquable mère à qui vous vouez un amour absolu. C'est de cet homme de l'ombre que vous tenez cet amour des mots qui façonne la manière même dont vous percevez le monde.

– Je n'en doute pas, dit Reuben. J'ai déçu ma mère. Je n'ai pas pu être médecin. Pas plus que mon frère Jim.

– Ah, votre frère Jim... reprit Margon. En voilà une énigme... Un prêtre qui aspire de tout son cœur à croire en Dieu, mais qui n'y croit pas !

– Si vous voulez mon avis, dit Reuben, ce n'est pas rare du tout.

– Mais donner sciemment sa vie à un dieu qui, peut-être, ne vous répondra jamais ? demanda Margon.

– Quel dieu a jamais répondu ? rétorqua Reuben.

Les yeux fixés sur Margon, il attendait.

– Dois-je préciser que des milliers de gens disent entendre sa voix ?

– Ah... mais l'entendent-ils vraiment ?

– Qui d'entre nous peut le savoir ? demanda Margon.

– Ah, ça alors ! coupa Felix qui intervenait pour la première fois.

Reposant son couteau et sa fourchette, il jeta à Margon un regard sévère.

– Tu te défiles devant des enfants-loups sur le chapitre de la religion ? Tu mets une sourdine à ton propre nihilisme ? Pourquoi cela ?

– Oh, excuse-moi, dit Margon d'un ton sarcastique, de prendre en compte les preuves innombrables selon lesquelles l'humanité, depuis le commencement de l'Histoire, dit entendre la voix de ses dieux, selon lesquelles les conversions suscitent généralement une émotion intense chez le converti et répondent chez lui à un état concret.

– D'accord, répondit Felix avec un petit geste engageant. Continue, professeur ! Cela ne me fera pas de mal de réentendre tout ça.

– Je ne sais pas si je vais le supporter... intervint Thibault d'une voix sonore et avec un petit sourire moqueur.

Margon gloussa dans sa barbe, l'œil pétillant, en jetant un regard vers Thibault.

– Ce fut un jour sombre pour notre assemblée quand tu y es entré ! lança-t-il sur le ton de la boutade. Toujours cynique, toujours drôle. Ah, cette voix de basse, je l'entends bourdonner jusque dans mon sommeil...

Thibault apprécia.

– Tu l'as bien dit, résuma Felix. Reuben est un écrivain. Peut-être le premier Morphenkind à être écrivain...

– Oh, ne dis pas n'importe quoi ! Suis-je le seul à me souvenir des choses déplaisantes ? demanda Thibault.

– Ce n'est pas la chronique des Morphenkinder que je veux dévoiler ici, expliqua Margon. Voici ce que je dis...

Il regarda ostensiblement Stuart qui se resservait en pommes de terre.

– Vous êtes des créatures dotées d'un corps et d'une âme, mi-loups mi-hommes, et un

équilibre est indispensable à votre survie. On peut anéantir les dons qui nous ont été offerts, tous, sans exception, pour peu qu'on soit déterminé à le faire, et la fierté est mère de destruction... la fierté dévore tout crûs l'esprit, le cœur et l'âme.

Reuben approuva d'un hochement vigoureux de tête et s'octroya une longue gorgée de vin.

– Mais vous serez sûrement d'accord pour dire que vivre dans la peau d'un loup, ça n'a rien à voir avec vivre dans la peau d'un homme... c'est plus intense à tous les niveaux.

Il hésita. Morphenkinder, Morphodon... C'étaient de bien beaux mots.

Mais il se souvint de ceux qu'il s'était choisis lorsqu'il s'était retrouvé seul : « don du loup ».

Car, oui, c'était un don.

– Nous ne vivons pas en permanence à cent à l'heure, quand même, répliqua Margon. Il nous arrive de dormir, de somnoler, de méditer... Nous nous découvrons au travers de nos passions et de nos échecs, mais aussi de notre sommeil, et de nos songes.

Reuben acquiesça.

– La musique que vous nous passez, là, ce n'est pas la 9^ede Beethoven, n'est-ce pas ? demanda Margon.

Non, et ce n'est pas non plus la 2^ede Brahms, pensa Reuben, qui se souvenait de ses rêveries de la nuit précédente.

– Exactement, conclut Margon. Il y a un temps pour Beethoven, et un autre pour Satie...

– Alors elle va me tomber dessus pendant combien de temps, cette transformation, demanda Stuart, que je le veuille ou non ?

– Essaie vraiment d'y résister, lui conseilla Thibault. Tu risques d'avoir des surprises.

– Il est encore trop tôt pour le faire, rectifia Margon. Elle va se produire tous les soirs pendant environ deux semaines. Cela dit, Reuben a appris à la maîtriser en combien ?... Dix jours ? Mais uniquement parce que, dans un premier temps, il s'y est complètement abandonné.

– Oui, c'est sûrement la condition, confirma Thibault.

– D'après mon expérience, il faut toujours compter une quinzaine de jours, dit Felix. Ensuite, le pouvoir est bien plus facile à contrôler. Pour beaucoup, sept nuits par mois suffisent à conserver vigueur et santé mentale. Évidemment, vous pouvez apprendre à le mettre en sommeil définitivement, ce pouvoir. Souvent, on se cale sur un rythme personnel, un cycle individuel... mais les comportements varient considérablement et puis, bien entendu, il y a les voix de ceux qui réclament une protection, ces voix peuvent nous solliciter n'importe quand. Mais, au début, ces quinze jours sont obligatoires car le chrisme agit encore sur les cellules.

– Ah, les cellules, les cellules ! s'exclama Reuben.

Puis, se tournant vers Laura :

– C'était quoi, déjà, les mots que Marrok utilisait ?

– Les cellules progénitrices pluripotentes, répondit celle-ci. Il disait que le chrisme agissait dessus et déclenchait la mutation.

– Ben oui, évidemment, fit Stuart.

– Disons que c'est notre hypothèse, nuança Felix, d'après les minces indices que nous

possédons aujourd'hui.

Il but une grande lampée de vin et se redressa :

– Nous considérons que ce sont les seules cellules susceptibles d'être responsables des modifications qui se produisent en nous, que tous les humains ont le potentiel pour être des Morphenkinder. Nous nous appuyons sur les connaissances actuelles de la chimie humaine, très supérieures à ce qu'elles étaient il y a vingt ans, et à ce qu'elles étaient encore vingt ans avant.

– Personne n'a encore clairement identifié ce qui se passait, enchaîna Thibault. Aux débuts de la science moderne, nous avons tenté d'appréhender certaines choses avec le nouveau vocabulaire critique dont nous disposions. Nous avons de tels espoirs... Nous avons équipé des laboratoires, engagé des scientifiques au prix de ruses diaboliques. Nous pensions découvrir enfin tout ce qu'il était possible de savoir sur nous. Nous en avons appris si peu... Ce que nous savons, c'est ce que vous avez observé par vous-même !

– C'est sans doute des histoires de glandes, d'hormones... suggéra Reuben.

– Certes, confirma Felix, mais pourquoi et comment ?

– Mais, comment ça a commencé ? demanda Stuart en frappant la table de la main. On en a toujours été porteurs, nous, les humains ? Margon, c'est parti d'où, tout ça ?

– Il existe des réponses à ces questions... marmonna Margon, manifestement réticent.

– Le tout premier Morphenkind, c'était qui ? poursuivit Stuart. Allez, vous devez bien avoir votre Genèse à vous. Il faut nous raconter ça. Les cellules, les glandes, la chimie, c'est une chose. Mais l'histoire, c'est quoi ? La saga ?

Silence. Felix et Thibault attendaient que Margon réponde.

Margon réfléchissait. Il semblait troublé et, l'espace d'un instant, perdu dans ses pensées.

– L'histoire ancienne n'est pas très passionnante, commença-t-il. Pour vous, ce qui importe aujourd'hui, c'est d'apprendre à utiliser ces dons.

Une pause, puis, d'une voix toute douce, Laura intervint :

– Est-ce que l'appétit augmente avec le temps... l'envie de chasser, de se rassasier ?

– Pas vraiment, répondit Margon. Mais elle est toujours là. Si on la retient, on se sent en manque, diminué, spirituellement sevré. Mais on peut aussi en avoir assez et se retirer pendant de longues périodes, sans écouter les voix.

Il s'arrêta.

– Et votre force, elle augmente ? demanda Laura.

– On gagne en habileté, bien sûr, expliqua Margon, et en sagesse. Là aussi, on progresse, en théorie. Nos organismes se renouvellent constamment. Mais notre ouïe, notre vue, nos capacités physiques, elles, n'évoluent pas.

Il regarda Reuben comme pour l'inviter à l'interroger à son tour, car il ne l'avait pas encore fait.

– Les voix, dit Reuben. Pouvons-nous parler des voix ?

Il s'était efforcé d'être patient, mais le moment lui semblait venu d'en parler.

– Ces voix, pourquoi les entendons-nous ? reprit-il. Je comprends bien que nous ayons l'oreille fine, cela fait partie de la transformation... mais pourquoi les voix des personnes

en détresse la provoquent-elles, cette transformation ? Et pourquoi des cellules souches de notre corps nous rendent-elles capables de suivre l'odeur de la méchanceté et de la cruauté, l'odeur du mal finalement, et nous incitent à la faire disparaître ?

Il reposa sa serviette et regarda intensément Margon.

– C'est pour moi le mystère principal, poursuivit Reuben, un mystère moral. Faire un monstre d'un homme, d'accord, ce n'est pas de la magie. C'est de la science, et une science dont nous ne savons rien. Je peux comprendre. Mais pourquoi flairons-nous la peur et la souffrance ? Pourquoi je me sens poussé à intervenir ? Chaque fois que j'ai tué quelqu'un, c'était un être viscéralement malfaisant. Je ne me suis jamais trompé.

Son regard alla de Margon à Felix puis à Thibault.

– Et c'est sans doute la même chose pour vous, dit-il.

– Tout à fait, reconnut Thibault. Mais c'est chimique. C'est dans notre nature organique. Nous sentons le mal et nous sommes portés, presque jusqu'à la déraison, à le pourfendre, à l'abolir. Nous ne faisons pas la distinction entre une victime innocente et nous-mêmes. Pour nous, c'est la même chose. Les souffrances de la victime, ce sont les nôtres.

– Est-ce un don de Dieu ? demanda Stuart. C'est ce que vous allez me dire ?

– Je te dis exactement le contraire, fit Thibault. Ce sont des traits biologiques subtilement agencés, enracinés dans l'insaisissable chimie de nos glandes et de notre cerveau.

– Pourquoi dans ce sens-là ? demanda Reuben. Pourquoi ne sommes-nous pas programmés chimiquement pour traquer les innocents et les dévorer ? Ils sont plutôt appétissants.

Margon sourit.

– Ne vous y risquez pas, dit-il. Ce serait un échec.

– Ah, je sais... C'est ce qui a perdu Marrok. Il n'a pas pu se résoudre à supprimer Laura. Il s'est senti obligé d'implorer son pardon, de se lancer dans une longue confession sur la nécessité de la faire mourir.

Margon approuva de la tête.

– Quel âge avait Marrok ? demanda Reuben. Qu'avait-il comme expérience ? N'aurait-il pas dû être capable de nous éliminer tous les deux ?

Nouveau hochement de tête de Margon.

– Marrok voulait en finir avec lui-même, confia-t-il. Marrok était fatigué, négligent... l'ombre sans substance de l'être qu'il avait été...

– Cela ne me surprend pas, intervint Laura. Il nous a mis en demeure de le supprimer. Au début, j'ai cru qu'il essayait de nous affoler, de nous faire mourir de peur en quelque sorte. Ensuite, j'ai compris qu'il ne pourrait parvenir à ses fins si nous ne répliquions pas.

– C'est tout à fait ça, confirma Reuben. Et quand nous avons contre-attaqué, il n'a pas pu prendre le dessus. Il devait sans doute savoir qu'il en serait ainsi.

– Allez-vous me dire, intervint Stuart, qui était cette personne, ce Marrok ?

– L'histoire de Marrok est terminée, expliqua Margon. Pour des raisons qui lui appartiennent, il voulait supprimer Reuben. Par négligence, il lui avait transmis le chisme et s'était convaincu qu'il devait éliminer la preuve de son erreur.

– Exactement comme moi, je te l’ai transmis, murmura Reuben.

– Ah, mais vous, vous êtes très jeune, corrigea Thibault. Marrok était vieux.

– Alors ma vie s’ouvre par un feu d’artifice ! s’exclama Stuart avec exubérance. Et par des sonneries de trompettes !

Margon eut un rire indulgent et un regard entendu vers Felix.

– Non, franchement, pourquoi cherchons-nous à protéger les victimes du mal, à les empêcher de se faire assassiner ou violer ? demanda Reuben.

– Vous êtes un jeune loup, répondit Margon, et vous attendez sans doute une réponse définitive, n’est-ce pas ? Une réponse « morale », comme vous dites. J’aimerais bien vous en donner une. Mais je crains que, comme le reste, ce ne soit qu’une affaire d’évolution.

– Une évolution propre aux Morphenkinder ?

– Non, rectifia Margon en secouant la tête. Une évolution de l’espèce qui nous a légué ce pouvoir. Et ce n’étaient pas des Homo sapiens sapiens comme nous. C’était tout autre chose, plutôt des Homo ergaster ou des Homo erectus. Vous connaissez ces termes ?

– Oui, je les connais, fit Stuart. Et c’est exactement ce que je me disais. Que c’était une espèce isolée qui avait prospéré quelque part dans un coin perdu de la planète, c’est ça ? Comme Homo floresiensis, les Hobbits d’Indonésie, une branche humanoïde différente de tout ce qu’on connaît.

– Qu’est-ce que c’est que ces Hobbits ? demanda Reuben.

– Une petite race d’à peine un mètre de haut, expliqua Laura. On en a retrouvé des squelettes il y a quelques années. Leur évolution a été complètement différente de celle de l’Homo sapiens sapiens.

– Ah, je m’en souviens, oui, fit Reuben.

– Parlez-nous, parlez-nous de cette espèce ! insista Stuart.

Felix semblait mal à l’aise et s’apprêtait à essayer de le calmer quand Margon lui fit signe de le laisser tranquille.

Margon avait semble-t-il espéré éviter ce chapitre de l’histoire. Un instant songeur, il accepta néanmoins de poursuivre.

– On va d’abord faire place nette, fit-il en désignant la table. Accordez-moi un moment pour mettre de l’ordre dans mes idées.

Remisés en cuisine sur le plan de travail de l'îlot, les plateaux composaient un buffet propre à nourrir la maisonnée pendant toute la soirée.

La encore, tout le groupe avait œuvré avec calme et efficacité, refaisant le plein d'eau et de vin, apportant des Thermos de café chaud et de thé vert.

À peine sorties du four, les tourtes aux pommes, aux cerises et aux pêches furent emportées dans la salle à manger, accompagnées de fromages français et d'assiettes de sucreries et de fruits.

Margon reprit sa place au bout de la table. Il semblait réticent, mais un regard sur la mine gourmande de Stuart puis sur le visage patient mais interrogateur de Reuben sembla l'exhorter à poursuivre.

– Oui, dit-il, cette espèce existait bien, une espèce isolée et en voie d'extinction, des primates qui n'étaient pas comme nous, mais qui vivaient en effet sur une île loin de tout, il y a des milliers d'années, au large de la côte africaine.

– Et ce pouvoir vous venait d'eux ? demanda Stuart.

– Oui, fit Margon, par l'intermédiaire d'un homme complètement fou... ou sage, selon les points de vue, qui a cherché à se reproduire avec eux et à acquérir le pouvoir qui était le leur, à passer de l'homme-singe coopératif à l'homme-loup indomptable quand il était menacé.

– Et ce type s'est reproduit avec eux... hasarda Stuart.

– Non, il n'a pas réussi, dit Margon. Le pouvoir, il l'a acquis en se faisant grièvement mordre à plusieurs reprises, mais uniquement après s'y être préparé en ingérant pendant deux ans les fluides de l'espèce, l'urine et le sang, en toutes quantités, selon ce qu'il trouvait. Dès qu'il le pouvait, il invitait aussi les membres de la tribu à le mordre pour jouer. Ils l'avaient adopté, lui qui avait été proscrit par son peuple, qui s'était exilé de la seule véritable ville de la planète.

En prononçant ses mots, sa voix s'assombrit.

Un silence descendit sur l'assemblée. Tous regardaient Margon, les yeux fixés sur son verre d'eau. Son expression plongea Reuben dans une profonde perplexité, et évidemment exaspéra Stuart, mais Reuben sentait que le rappel de ces souvenirs, leur exposé, inspiraient à Margon plus qu'une simple lassitude ou une répugnance. Quelque chose dans ce récit le perturbait.

– Mais ça se passait il y a combien de temps ? demanda Stuart. Que voulez-vous dire par « la seule véritable ville de la planète » ?

Son sourire s'élargit lorsqu'il répéta, tout excité et manifestement transporté, cette formule.

– Stuart, s'il te plaît... implora Reuben. Laisse Margon raconter comme il l'entend.

Après un long moment, Laura prit la parole :

– C'est de vous qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

Margon hocha la tête.

– Est-ce difficile de faire remonter ces souvenirs ? demanda Reuben avec respect.

Le visage de Margon restait insondable. Il semblait à la fois lointain et déterminé, à la fois absent à ceux qui l'entouraient et pleinement, ouvertement en prise avec eux. Il y avait quelque chose d'extraordinaire et de dérangent à contempler ce spectacle, celui d'un immortel. Cette singularité, Reuben la subodorait pourtant depuis longtemps. Seule l'échelle de temps le sidérait. Mais le secret, l'immortalité de ces êtres, comment l'avait-il percé ? Il avait l'impression que le chrisme le lui avait révélé en s'introduisant dans son sang. Comme un fait qu'il ne parvenait pas encore à assimiler, mais qu'il ne pourrait jamais oublier. Car, avant même que le chrisme ait pénétré ses veines, à sa toute première rencontre avec la photographie des distingués compères de la bibliothèque, il avait senti que ces hommes étaient liés par un savoir d'un autre monde.

Rivés sur Margon, les yeux de Stuart scrutaient son visage, sa silhouette, sa main posée sur la table, se repaissaient de tous les menus détails de sa personne.

Mais que te disent-ils, au fond ? se demanda Reuben. Qu'en mille ans très peu de choses ont changé en nous, qu'un être de son âge peut marcher n'importe où dans la rue sans se faire remarquer, si ce n'est peut-être par son maintien particulier et par la finesse et la sagesse de son expression ? Cet homme impressionnait, mais pourquoi ? Cet homme en imposait, mais pourquoi ? Il était loquace et pourtant, d'une certaine façon, absolument inébranlable.

– Racontez-nous ce qui vous est arrivé, insista Stuart avec toute la douceur dont il était capable. Pourquoi vous vous êtes exilé ? Qu'est-ce que vous aviez fait ?

– J'avais refusé de vénérer les dieux, dit Margon dans un demi-murmure en détournant le regard. Refusé au Temple de sacrifier à des divinités sculptées dans la pierre. Refusé de chanter, au son monotone des tambours, les louanges d'un mariage qui n'a jamais eu lieu entre des dieux et des déesses qui n'ont jamais existé. Refusé de dire au peuple que, s'il ne vénérât pas ses dieux, s'il n'y sacrifiait pas, s'il ne se brisait pas le dos à travailler la terre et à creuser les canaux qui l'irriguaient, les dieux mettraient fin au cosmos. Margon le Sans-Dieu a refusé de raconter des mensonges.

Il éleva la voix, à peine.

– Non, je n'ai pas de mal à me souvenir, dit-il. Mais c'est pour raconter... j'ai perdu depuis longtemps la foi profonde, émotionnelle, viscérale pour le faire.

– Pourquoi ne se sont-ils pas contentés de vous exécuter ? demanda Stuart.

– Ils ne le pouvaient pas, expliqua Margon d'une petite voix en le regardant. J'étais leur roi divin.

Cette réponse enthousiasma Stuart, qui ne put cacher son excitation.

C'est tellement simple, pensait Reuben. Stuart pose toutes les questions dont je cherche les réponses. Et ses questions alimentent le flot des révélations, alors pourquoi s'en plaindre ?

Tout à coup, il sentit sur sa peau le soleil brûlant, écrasant, du désert irakien. Il vit les tranchées poussiéreuses des fouilles archéologiques sur lesquelles Margon avait travaillé. Il vit les tablettes, ces tablettes cunéiformes anciennes, ces précieux fragments disposés sur la table dans la salle secrète.

Ce minuscule éclair de lucidité l'électrisa au point que, désorienté, il faillit prendre congé pour aller méditer longuement. Il avait l'impression d'avoir lu une phrase merveilleuse

dans un livre et d'être incapable d'aller plus loin tant son esprit était assailli de conjectures.

Margon leva son verre d'eau et but. Il le reposa avec précaution en le fixant, comme fasciné par les bulles, par le jeu de la lumière à travers le cristal. Il n'avait pas touché aux fruits posés sur une petite assiette devant lui. Mais il buvait du café tant que celui-ci était encore fumant.

Felix et Thibault considéraient Margon avec calme. Quant à Laura, elle avait tourné sa chaise pour mieux le voir. Bras croisés, bien installée, elle patientait.

Stuart était le seul incapable d'attendre.

– C'était quelle ville ? demanda-t-il. Allez, Margon, racontez-moi !

Felix lui fit signe de se taire en le foudroyant du regard.

– Ah, mais c'est bien normal qu'il ait envie de savoir, dit Margon. Rappelez-vous ceux qui n'avaient aucune curiosité, qui ne voulaient rien savoir du passé... où cela les a-t-il menés ? Il aurait sans doute mieux valu qu'ils aient une histoire, une ascendance, même purement abstraites. Peut-être que tout le monde en a besoin...

– Moi, j'en ai besoin, chuchota Stuart. J'ai besoin de tout comprendre.

– Je ne suis pas sûr, fit remarquer Margon avec douceur, que tu aies vraiment compris tout ce que j'ai dit jusqu'à maintenant.

Elle est là, justement, pensa Reuben, la difficulté. Comment comprendre que l'homme assis ici ait vécu depuis les prémices de l'Histoire ? Comment comprendre une chose pareille ?

– Bon, je ne vais pas retracer la chronique des Morphenkinder, reprit Margon, ni aujourd'hui ni jamais. Mais j'ai une chose ou deux à vous dire. Sachez simplement que j'ai été exilé. Je ne me considérais pas comme le fils divin du dieu fictif qui avait bâti les canaux et les temples, vénérable devancier d'Enlil, Enki, Marduk, Amon-Rê. Je cherchais des réponses en nous-mêmes. Et croyez-moi, ce point de vue n'était pas aussi singulier qu'on pourrait le penser. Il était répandu. Mais l'exprimer l'était beaucoup moins.

– C'était Ourouk, n'est-ce pas ? demanda Stuart, haletant.

– C'était bien avant Ourouk, répliqua Margon. Bien avant Eridu, Larsa, Jéricho... avant tout ce que tu pourrais me citer. Les sables n'ont jamais rendu les vestiges de ma ville. Peut-être ne le feront-ils jamais. Pour ma part, je ne sais rien de son sort, de celui de mes descendants, ni de ce qu'elle a pu laisser en héritage aux cités qui ont poussé autour d'elle. Je ne sais pas ce que sont devenus ses comptoirs de commerce, où l'on faisait la traite d'êtres humains aussi bien que du bétail et de marchandises. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, eux et leur mode de vie. Je n'ai jamais cherché à être chroniqueur ou témoin des événements qui se déroulaient à l'époque. Vous, sauriez-vous lire l'avenir sur des milliers d'années ? Ce qui vous arrive aujourd'hui, le mesurez-vous à l'aune de ce qui prévaudra dans un millénaire ? Moi, je trébuchais et je titubais, je tâtonnais et, de temps à autre, je me noyais, comme chacun est sujet à le faire.

Sa voix était chaude à présent, et son débit, régulier.

– Je ne me voyais pas comme quelqu'un que le destin ou le hasard aurait placé dans le berceau d'une lignée appelée à durer des millénaires. Comment l'aurais-je pu ? Je sous-estimais les forces, même les plus minimes, qui gouvernaient mon existence. Il ne

pouvait en être autrement. Si j'ai survécu, c'est absolument par hasard. C'est pourquoi je n'aime pas en parler. Parler, c'est suspect. Quand on parle de sa vie, longue ou courte, brève et tragique ou d'une durée défiant l'entendement, on impose à son public une continuité, et cette continuité est un mensonge. Or je méprise le mensonge !

Cette fois, lorsqu'il s'interrompit, personne ne parla. Même Stuart garda le silence.

– Je me contenterai de vous dire que j'ai été déposé et exilé, reprit Margon avant d'avouer, avec un petite moue de dégoût : C'est mon frère qui était derrière tout cela. Et pourquoi pas ? La vérité est un pari risqué. Il est dans la nature des médiocres de croire que les mensonges sont nécessaires, qu'ils servent un dessein, que la vérité est subversive et la candeur, dangereuse, que l'échafaudage même de la vie collective repose sur des mensonges...

De nouveau, il s'arrêta.

Tout à coup, il sourit à Stuart.

– C'est pour cela que tu attends de moi la vérité, n'est-ce pas ? Parce qu'on t'a appris tout au long de ta courte vie que le mensonge est aussi vital que l'air que tu respires, alors que toi, tu t'engages tête baissée dans une vie fondée sur la vérité.

– Oui, fit gravement Stuart. C'est ça, exactement.

Puis, après une hésitation :

– Moi, je suis homo. Aussi loin que je me souviens, on m'a appris que j'avais tout intérêt à mentir là-dessus, à tout le monde.

– Je comprends, fit Margon. Les architectes de toutes les sociétés bâtissent sur le mensonge.

– Alors racontez-moi ce qui s'est vraiment passé...

– Cela n'a aucune importance, toutes ces histoires de dieux et de déesses ou de princes en exil... Revenons plutôt à celle où nous cherchons tous les deux une parcelle de vérité à sauver.

Stuart approuva de la tête.

– Heureusement pour Margon le Sans-Dieu, nul n'a voulu verser le sang du roi hérétique. Margon le Sans-Dieu a été conduit hors des remparts et livré à une vie d'errance dans le désert, avec une outre d'eau et un bâton. Je vous dirai simplement que je me trouvais en Afrique, que j'ai pris au sud en traversant l'Égypte, que j'ai longé la côte avant d'accoster sur cette île étrange où vivait un peuple pacifique et fort méprisé.

« Ce n'étaient pas vraiment ce qu'on appellerait des êtres humains. Personne à cette époque ne les aurait considérés ainsi. Mais ils formaient une race humaine, une espèce humaine, une tribu soudée. Ils m'ont accueilli, nourri, habillé pour autant qu'ils l'étaient eux-mêmes. Ils ressemblaient plus à des singes qu'à des hommes et des femmes. Mais ils avaient un langage, ils connaissaient et échangeaient des mots d'amour.

« Et quand ils m'ont dit que leurs ennemis, le peuple du rivage, arrivaient, quand ils m'ont décrit ce peuple du rivage, j'ai pensé que nous allions tous mourir.

« Eux vivaient en complète harmonie les uns avec les autres. Mais le peuple du rivage était composé de gens comme moi, d'Homo sapiens sapiens : féroces, armés de javelots et de haches en pierre rudimentaires, pressés d'anéantir un ennemi indigne, juste pour le plaisir.

Stuart hoch la tête.

– Et donc, je me suis dit que c'était terminé. Que jamais ces créatures simiesques, simples, ne pourraient s'opposer à un envahisseur aussi expérimenté et sanguinaire. Je n'avais pas le temps de leur montrer comment se protéger. Mais je me trompais. "Vous, allez vous cacher !, m'ont-ils dit. Quand leurs bateaux arriveront, nous le saurons."

« Au moment où les gens du peuple du rivage ont débarqué, eux se sont mis à danser avec frénésie avant de déclencher la transformation : allongement des membres, apparition des crocs, des épaisses fourrures de loup... tout ce que vous, jeunes gens, avez vous-mêmes connu. La tribu, les hommes comme les femmes, s'est donc transformée en monstres. Elle a fait place à une meute de chiens hurlants et grondants. Je n'avais encore jamais vu cela. Ils ont submergé l'assaillant, repoussé les agresseurs à la mer, les ont dévorés, ont même démolis leurs embarcations à coups de dents et de griffes, pourchassé tous les fugitifs et mangé la chair ennemie jusqu'à la dernière miette.

« Puis ils ont repris leur aspect originel de singes banals et pacifiques. Ils m'ont dit qu'il ne fallait pas avoir peur. Qu'ils repéraient l'ennemi à son odeur maléfique. Qu'ils le flairaient dans le vent avant même que ses navires soient en vue. Que les actes auxquels j'avais assisté, jamais ils ne s'y livreraient sur d'autres personnes que sur des ennemis. Que ce pouvoir leur avait été donné par les dieux voici bien longtemps pour se défendre contre les malfaisants qui n'hésitaient pas, sans raison aucune, à troubler la paix de leur monde.

« J'ai vécu au milieu d'eux pendant deux ans. Ce pouvoir, je le voulais. Comme je vous l'ai dit, j'ai bu leur urine, leur sang, leurs larmes, tout ce qu'ils ont bien voulu me donner. Je m'en moquais. J'ai dormi avec leurs femmes. J'ai recueilli la semence de leurs hommes. J'ai acquis leurs précieuses sécrétions et leur sang en contrepartie d'un peu de sagesse, de conseils judicieux, de petites inventions ingénieuses dont ils n'osaient rêver, de solutions à des problèmes qu'ils pensaient sans remède.

« Il existait une autre situation, évidente, dans laquelle la transformation pouvait être mise en œuvre : pour punir un criminel, en général un meurtrier, le plus honni de tous les briseurs de paix. Là encore, ils repéraient le coupable à son odeur, ils l'entouraient, ils dansaient jusqu'à la transe, jusqu'à ce que la métamorphose soit accomplie et ils le dévoraient. À ma connaissance, ils ne se sont jamais trompés dans leurs décisions et j'ai vu plus d'un accusé innocenté. Ils n'abusaient jamais de leur pouvoir. Pour eux, tout semblait relativement simple : ils ne pouvaient pas verser le sang d'un innocent ; leurs dieux leur avaient donné le pouvoir de n'éradiquer que le mal et ils n'avaient aucun doute à ce sujet. En plus, ils trouvaient très amusant que je convoite ce pouvoir et que je pense réussir à me l'inoculer. Et, chaque fois que la transformation les gagnait, je faisais tout pour leur soutirer de menues morsures, ce qu'ils trouvaient fort drôle et un peu inconvenant, mais, comme ils me respectaient et m'admiraient, ils y consentaient.

Il ferma les yeux un instant en se pinçant l'arête du nez, puis les rouvrit, le regard fixe, comme perdu.

– Étaient-ils mortels ? demanda Laura. Pouvaient-ils mourir ?

– Tout à fait, ils étaient mortels, confirma Margon. Absolument. Ils mouraient tout le temps d'affections bénignes que les médecins de mon palais auraient aisément guéries :

un abcès à une dent qui aurait pu être arrachée, une fracture à la jambemal réduite et qui s'infectait. Oui, ils étaient mortels. Et ils me considéraient comme l'être le plus magique au monde, car je savais guérir certains maux et certaines blessures, et cela me donnait un grand pouvoir à leurs yeux.

Il marqua une autre pause.

Thibault, qui par jeu avait affecté un peu plus tôt de ne pas vouloir entendre Margon, l'écoutait à présent, captivé, comme s'il découvrait ce pan de la vie de son ami.

– Pourquoi s'en sont-ils pris à toi ? demanda-t-il. Tu ne nous l'as jamais dit.

– Oh, toujours la même histoire, dit Margon. En deux ans, j'avais acquis assez de rudiments dans leur langue pour leur dire que je ne croyais pas en leurs dieux. N'oubliez pas que j'étais très jeune à l'époque, j'avais peut-être trois ans de plus que Stuart aujourd'hui. Je voulais ce pouvoir. Il ne venait pas des dieux. Je pensais qu'il était de mon devoir de le dire. En ce temps-là, je disais toujours la vérité.

Il rit, comme pour lui-même.

– Comprenez bien, reprit-il, que leur religion n'était pas aussi complexe que dans les villes des plaines fertiles. Là-bas, pas de système élaboré de temples, d'impôts et d'autels ensanglantés. Mais ils avaient leurs dieux. Et moi, je m'estimais tenu de leur dire qu'effectivement les dieux n'existaient pas. Comme je l'ai dit, ils s'étaient amusés que je puisse leur envier ce pouvoir ou, plus précisément, que je puisse penser l'acquérir. Tu ne peux pas avoir ce que les dieux ne te donnent pas, me disaient-ils. Or c'est à eux que les dieux avaient donné ce pouvoir, pas aux autres... et donc pas à moi.

« Mais lorsqu'ils ont compris que je récusais leurs dieux et que mon désir insistant d'acquérir leur pouvoir était hérétique, ils ont vu en moi un criminel de la pire espèce et fixé l'heure de ma mort. Ces rituels de mise à mort avaient toujours lieu au crépuscule. Comprenez bien qu'eux pouvaient aisément se transformer en loups pendant la journée si un ennemi approchait, mais que, pour les exécutions, ils attendaient toujours la tombée du jour. Et donc, lorsque le jour déclina, ils allumèrent leurs torches et formèrent un grand cercle en me poussant au milieu et en dansant pour provoquer la transformation.

« Ce n'était pas facile pour eux. Ils n'étaient pas unanimes. Certains restaient en retrait. J'avais sauvé la vie de beaucoup d'entre eux, guéri leurs enfants. En cet instant, je la percevais, la grande réticence de ces êtres frustes à faire du mal à un innocent. En fait, je ne savais pas trop quelle odeur ils flairaient chez moi, et je ne le saurai jamais. Mais moi, je savais ce que je sentais chez eux : une odeur épouvantable, âcre, une odeur maligne qui menaçait ma vie même. Et ils se sont jetés sur moi comme des loups.

« S'ils m'avaient mis en pièces comme ils l'avaient fait avec les ennemis et les criminels précédents, l'histoire se serait arrêtée là. Et mon voyage dans le temps aurait pris fin comme celui de n'importe quel mortel. Mais il n'en fut rien. Quelque chose les retint, un reste de respect ou de fascination, ou une défiance envers eux-mêmes. Et on peut penser qu'avec les inoffensives morsures que je leur avais arrachées, et avec les fluides que j'avais avalés, je bénéficiais d'une forme d'immunité glandulaire, d'un puissant capital de guérison qui allait me permettre de survivre à leur attaque.

« Quoi qu'il en soit, j'ai été mordu partout et j'ai rampé vers la jungle pour mourir. C'est la pire torture que j'aie jamais endurée. J'étais hors de moi, j'enrageais de voir que ma

vie allait se terminer de cette façon. Et eux dansaient en se balançant d'avant en arrière autour de moi. Ils retrouvèrent leur aspect habituel, me maudirent, puis à grand-peine reprirent leur forme de loups puisque je n'étais pas mort. Mais, visiblement, ils ne pouvaient se résoudre à m'achever.

« Et c'est alors que je me suis transformé. Devant leurs yeux, je me suis transformé. Rendu fou par les cris et l'odeur de leur haine pour moi, c'est moi qui mutai et qui me retournai contre eux. »

Ses yeux s'agrandirent et se posèrent sur un point visible de lui seul. Tout le monde attendit en silence. C'est alors que s'imposa à Reuben l'envergure de Margon, la façon dont celui-ci entretenait un ascendant tacite, alors même qu'aucun de ses gestes ancestraux n'impressionnait et que sa voix, même au comble de la ferveur, conservait un phrasé régulier, celui d'un homme profondément secret et rigoureux.

– Ils ne faisaient pas du tout le poids, dit-il avec un haussement d'épaules. On aurait dit des chiots qui jappaient, des chiots avec des dents de lait. Moi, j'étais un loup monstrueux, écumant, avec, en plus, la détermination et la fierté blessée d'un humain. Ces sentiments-là, ils ne les connaissaient pas. De leur vie, ils n'avaient jamais rien connu d'aussi impérieux que le désir qui m'étreignait alors de les tuer.

Reuben sourit. L'instinct meurtrier de l'espèce humaine s'exprimait là si parfaitement qu'il en fut empli d'étonnement.

– Une créature bien plus destructrice que ce qu'eux et moi avons jamais vu venait de naître, expliqua Margon. Le loup-homme, le loup-garou, l'homme-loup : ce que nous sommes.

Une nouvelle pause. Il semblait se débattre avec une idée qu'il voulait exprimer, sans y parvenir.

– Il y a là-dedans tant de choses que je ne comprends pas... confessa-t-il. Mais il y a une chose que je sais, que tout le monde sait à présent, c'est que toute particule de vie provient d'une mutation, d'une combinaison accidentelle d'éléments, quel que soit le milieu ; que l'accident est l'indispensable propulseur nucléaire de l'univers, que rien n'avance sans lui, sans l'erreur, l'aléa, l'imprudence, que ce soient les graines arrachées par le vent à une fleur mourante, le pollen emporté par les minuscules pattes d'un insecte ailé ou les poissons aveugles qui se fraient un chemin dans les cavernes des grands fonds pour se nourrir de formes de vie insoupçonnées par ceux qui vivent en surface. L'accident, toujours l'accident. Et il en a été de même pour eux et pour moi : une erreur, un faux pas... et l'« homme-loup » était né. Les « Morphenkinder » étaient nés.

Il s'arrêta, but un peu de café et, de nouveau, Reuben le resservit.

Stuart était aux anges. Mais son éternelle impatience bouillonnait en lui. Il n'y pouvait rien.

Margon était ailleurs. Peut-être écoutait-il la musique qui passait en sourdine, les arpèges de piano qui, méthodiques, montaient et descendaient à mesure que progressait la pièce de Satie.

– Et vous avez réussi à vous échapper de cette île ? demanda Laura.

Il y avait dans sa voix moins d'hésitation que de respect.

– Je ne me suis pas échappé, rectifia Margon. De ce qu'ils avaient vu, ils ne pouvaient

tirer qu'une conclusion, et une seule : leurs dieux l'avaient voulu ainsi, et Margon le Sans-Dieu n'était autre que le père de leurs dieux.

– Ils ont fait de vous leur chef, hasarda Stuart.

– Ils ont fait de lui leur dieu, rectifia Thibault. Savoureux paradoxe : Margon le Sans-Dieu est devenu leur dieu !

– Tel était ton inéluctable destin... soupira Felix.

– Crois-tu ? demanda Margon.

– Cela dit, tu ne vas tout de même pas régner sur nous, dis-moi ? s'enquit Felix, presque en confidence, comme si les autres n'étaient pas là.

– Dieu merci... murmura Thibault avec un sourire plein de mystère. Mais, sincèrement, je ne t'avais jamais entendu raconter cette histoire de cette façon.

Margon partit d'un rire qui, sans être bruyant, sonna avec beaucoup de naturel. Il reprit cependant le fil.

– Je suis resté leur chef pendant des années, avoua-t-il dans un long soupir. Leur dieu, leur roi, leur maître, appelez ça comme vous voulez. Je vivais en parfaite harmonie avec eux et, lorsque les inévitables envahisseurs arrivaient, je dirigeais la défense. Je flairais le mal aussi bien qu'eux. J'avais envie de l'éliminer tout autant qu'eux. L'odeur de l'ennemi provoquait la transformation en moi comme en eux. Tout comme la présence du mal parmi nous. Mais je souffrais d'un maladif besoin de punir dont eux ne souffraient pas. Contrairement à eux, je piaffais de sentir l'odeur de l'assaillant. Je serais allé le débusquer sur ses terres pour le plaisir de l'éliminer, tant cette odeur était irrésistible, tout comme la jubilation d'anéantir ce prétendu mal, cette prétendue cruauté, cette menace. En somme, j'aurais couru au-devant de l'agression pour justifier la présence du mal et le détruire.

– Évidemment... acquiesça Stuart.

– C'était la tentation du roi, ajouta Margon. C'est peut-être toujours la tentation des rois. Je le sais, moi, le premier Homo sapiens sapiens à avoir connu la transformation. Et c'est la même chose pour nous aujourd'hui. Nous avons beau fuir les voix, nous avons beau venir ici, dans cette forêt majestueuse, en espérant nous préserver de la sauvagerie qui est en nous ; au bout d'un moment, notre abstinence nous torture et nous partons traquer ce mal que nous abominons.

– C'est tellement vrai, opina Felix.

– Tôt ou tard, on repart sur sa trace, reprit Margon. À nos moments perdus, nous chassons en forêt, incapables de résister à ce qu'elle offre, de résister à la simplicité d'un carnage, uniquement mus par le sentiment brut de l'inéluctable, non par la soif de sang innocent.

– Pour chasser, ils provoquaient la transformation ? demanda Reuben.

Il avait le cerveau en ébullition. Et dans la bouche le goût du sang de l'élan. L'élan... Cet animal aux yeux doux qui n'avait lui-même rien d'un tueur, qui nourrissait au contraire les tueurs. Le sentiment brut de l'inéluctable, c'était cela. Car l'élan n'était pas mauvais, ne l'avait jamais été, n'avait jamais dégagé l'odeur du mal, certes non.

– Non, répondit Margon. Ils chassaient le gibier sans se transformer. Mais moi, je n'étais pas comme eux. Et lorsque la forêt ou la jungle m'appelait, lorsque la chasse m'appelait,

j'engageais la transformation. J'adorais ça. Et mes sujets s'en émerveillaient. Pour eux, c'était la prérogative d'un dieu, et jamais ils ne m'ont imité. Ils ne le pouvaient pas.

– Encore une surprise de cette mutation... souligna Laura.

– Tout à fait, fit Margon. J'étais différent d'eux. J'innovais.

Il s'interrompit avant de reprendre son récit.

– Oh, j'en ai découvert des choses durant ces mois et ces années ! Au début, je n'ai pas compris que je ne pouvais pas mourir. J'avais observé que les membres de la tribu étaient pratiquement invulnérables au combat. Blessures de poignard, blessures de lance, ils survivaient presque toujours à tout ce qui leur arrivait dès l'instant où la transformation les habitait. Moi, bien entendu, je partageais cette étrange et inexplicable vigueur. Mais je guérissais beaucoup plus vite des blessures que j'avais reçues, que ce soit à l'état de loup ou à l'état d'homme, et je ne comprenais pas ce que cela pouvait signifier.

« Je les ai quittés sans avoir pris conscience que je pourrais sillonner cette terre pendant des siècles encore. Mais une dernière chose m'est arrivée sur cette île, dont je dois vous parler, ajouta-t-il en regardant intensément Reuben. Et peut-être qu'un jour vous en ferez part à votre frère, lorsqu'il connaîtra la sombre nuit de l'âme et ses affres. Le petit épisode que je tiens à vous révéler maintenant, j'en ai très rarement parlé, peut-être jamais.

Felix et Thibault l'observaient comme en proie à une insondable curiosité, comme incapables de deviner ce qu'il allait dire.

– Il y avait sur cette île un saint homme, reprit Margon, ce que nous appelons aujourd'hui un chaman, une sorte de mystique, friand des quelques plantes du lieu propres à enivrer et à induire la folie et la transe. Je prêtais peu attention à lui. Il ne faisait de tort à personne et passait le plus clair de son temps dans une bienheureuse hébétude, à tracer dans la terre ou le sable des signes et des symboles compris de lui seul. Il était d'ailleurs d'une grande beauté, avec quelque chose d'effrayant malgré tout. Il ne s'en est jamais pris à moi, et je n'ai jamais mis en doute son supposé savoir mystique. Moi, bien entendu, je ne croyais en rien, certain que ce pouvoir, tel que je le percevais, je l'avais acquis par moi-même.

« Mais alors que je me préparais à quitter l'île, alors que j'avais pour ainsi dire transmis le sceptre à un autre et que je m'apprêtais à embarquer pour le continent, ce chaman est descendu sur la plage et m'a interpellé devant la tribu assemblée. Le moment était aux adieux solennels et même aux larmes. De sorte que l'apparition de cet être singulier, l'esprit troublé par ses potions répugnantes et qui s'exprimait par énigmes, ne fut du goût de personne. Mais il s'est approché quand même et, après avoir capté l'attention de toutes les personnes présentes, il a pointé sur moi son doigt en déclarant que les dieux me puniraient pour avoir volé un pouvoir qui avait été donné au peuple et non à moi.

« Il a dit aux autres que je n'étais pas un dieu. Il s'est écrié : "Margon le Sans-Dieu, tu ne peux pas mourir. Les dieux en ont décidé ainsi. Tu ne peux pas mourir. Viendra le jour où tu imploreras la mort, mais elle se refusera à toi. Et où que tu ailles et quoi que tu fasses, tu ne mourras pas. Tu seras un monstre parmi les tiens. Le pouvoir te tourmentera. Il ne te laissera pas en repos. Parce que tu t'es accaparé un pouvoir que les

dieux ne destinaient qu'à nous."

« Tous étaient consternés, indignés, interloqués. Certains voulaient le frapper et le renvoyer à sa cabane et à ses léthargies d'ivrogne. Les autres avaient simplement peur. "Ce sont les dieux qui me l'ont dit, a-t-il continué. Ils rient de toi, Margon. Et ils riront toujours de toi, où que tu ailles et quoi que tu fasses."

« Pour ma part, j'étais ébranlé, mais sans vraiment comprendre pourquoi. Je me suis incliné devant lui en le remerciant de son oracle, sûr qu'il était à plaindre, et je me suis apprêté à partir. Pendant des années, son souvenir ne m'a jamais seulement effleuré. Mais, un jour, j'ai commencé à repenser à lui. Et il ne se passe pas une année sans que je me souvienne de lui et de chacun des mots qu'il a prononcés.

Il marqua une nouvelle pause et soupira.

– Plus de cent ans plus tard, reprit-il, je suis retourné dans cette île pour voir ce que devenaient mes sujets, comme je les appelais. Ils avaient été exterminés jusqu'au dernier. Homo sapiens sapiens régnait sur l'île. Et du peuple sauvage, seule la légende avait survécu.

Il regarda Reuben puis Stuart et enfin Laura, laissant son regard s'attarder sur elle.

– Alors, je vous fais juges, dit-il. Quelles leçons tirer de cette histoire ? Je vous pose la question.

Personne n'ouvrit la bouche, pas même Stuart, qui se contentait de l'observer, le coude sur la table et les doigts de la main droite repliés sous sa lèvre.

– De toute évidence, avança Laura, c'est en présence de l'ennemi qu'ils avaient développé ce pouvoir. Combien de milliers d'années cela leur avait-il pris, nul ne le sait. C'était un mécanisme de survie qui s'était affiné au fil du temps.

– Oui, confirma Margon.

Elle poursuivit :

– Il s'agissait notamment de repérer l'odeur de l'ennemi. Et c'était devenu l'élément déclencheur de la transformation.

– Oui.

– Mais, manifestement, poursuivit-elle, ils ne s'en servaient jamais pour chasser ou s'amuser, car ils avaient un lien plus intime avec les animaux de la jungle.

– Oui, peut-être.

– Mais vous, être humain, Homo sapiens sapiens, vous souffriez de la barrière avec les bêtes sauvages dont nous souffrons tous, et vous aviez envie d'en tuer. Et, même si elles n'étaient ni innocentes ni coupables, ni bonnes ni mauvaises, elles étaient des proies légitimes, au sens propre du terme, et vous les chassiez sous votre nouvelle apparence.

Stuart intervint :

– Et, en vous, le pouvoir a donc connu un autre tournant de son évolution. Cela signifie qu'il peut en avoir connu d'autres depuis, chez vous et chez d'autres. On parle de milliers d'années, là, n'est-ce pas ? On parle d'innombrables transformations.

– Je dirais que oui, fit Margon. Sachez encore une chose. À l'époque, je n'avais aucune idée de tout ce dont vous parlez, aucune idée d'un continuum d'évolution. Et je ne pouvais donc pas concevoir ce nouveau pouvoir, ce pouvoir du loup, comme autre chose qu'une dépravation, un abaissement, une perte de l'âme, une contamination par une

pulsion vile et bestiale.

– Et pourtant, ce pouvoir, vous le vouliez, fit Stuart.

– Oui, je l'ai toujours voulu. Je le voulais ardemment et je me détestais de le vouloir, reconnut Margon. J'aspirais à ce pouvoir pour disposer d'une arme extraordinaire, d'un puissant prolongement de moi-même. Si mon frère s'en prenait à moi, il me fallait ce pouvoir pour me transformer en bête et le mettre en pièces. Évidemment, ce n'était pas ma seule ambition. J'avais envie de posséder la vue et les sens du loup et, de retour à l'état normal, de conserver tout ce qu'ils m'auraient enseigné. Mais l'égoïsme et l'avidité m'ont guidé dans ma quête, et dans sa satisfaction. Après, je souffrais car, en général, je faisais appel à la bête quand j'étais dans la peine, rarement dans la joie.

– Je vois, dit Laura. Et quand votre perception a-t-elle commencé à changer ?

– Qu'est-ce qui vous fait dire qu'elle a changé ?

– Oh, je sais qu'elle a changé et qu'elle change encore, dit-elle. Vous parlez de chrisme désormais. Pourquoi utiliseriez-vous ce mot, sinon ? Vous l'envisagez maintenant comme un grand pouvoir de synthèse qui réunit non pas le noble et le vil, mais deux manières d'être.

– Effectivement, c'est là où j'en suis arrivé. Je l'admets, c'est vrai. Peu à peu, j'en suis venu à cela. J'ai laissé derrière moi l'autodépréciation et la culpabilité, et j'ai pris conscience du côté instructif, parfois même admirable, de ce pouvoir. Je n'ai pas eu besoin alors de la sagesse de Darwin pour comprendre que nous, créatures terrestres, formons tous une seule et même grande famille. Je l'avais pressentie, cette communion de tous les êtres vivants. Et j'espérais, je rêvais d'une lignée d'immortels, de créatures à notre image qui, douées du pouvoir de l'humain et de la bête, verraient le monde comme les êtres humains eux-mêmes ne peuvent le voir. J'ai vu en rêve des témoins, une tribu de témoins, une tribu de Morphenkinder qui tireraient de la bête et de l'humain un pouvoir en quelque sorte transcendant, afin d'avoir pour toutes les formes de vie une compassion et une considération enracinées dans leur propre nature hybride. Ces témoins, je les ai imaginés comme des êtres à part, incorruptibles, comptables uniquement envers eux-mêmes, mais du côté du bien, de la pitié, de la protection.

Il soutint le regard de Laura, mais cessa de parler.

– Et vous n'y croyez plus ? risqua-t-elle. Vous ne croyez plus en cette beauté ni à la nécessité d'une tribu de témoins ?

Il sembla sur le point de lui répondre, mais se tut. Son regard parcourait d'avant en arrière l'espace vide situé devant lui. Enfin, il dit d'une voix basse :

– Toutes les créatures nées ici-bas recherchent l'immortalité. Mais pourquoi une tribu de témoins immortels devrait-elle être formée de Morphenkinder, mi-humains mi-bêtes ?

– Vous venez de le dire vous-même, répondit Laura. Ils puiseraient dans ces deux états un pouvoir transcendant et auraient pour toutes les formes de vie une même compassion...

– Mais peut-on le dire de nous ? demanda Margon. Puisse-nous vraiment dans ces deux états le pouvoir transcendant d'éprouver une compassion ? Je ne sais pas... Je ne sais pas si notre immortalité n'est autre que fortuite, si elle ne procède pas d'un hasard de l'évolution autant que la conscience elle-même.

Felix semblait profondément affecté par les propos de Margon et impatient de l'interrompre.

– Ne t'aventure pas plus loin, le pria-t-il gentiment. Tu navigues là parmi tes souvenirs les plus sombres, tes déceptions les plus noires. Ce n'est ni le moment ni le lieu.

Margon parut acquiescer.

– J'aimerais que d'autres aient ce rêve, reprit-il en regardant encore Laura, puis Stuart et Reuben. J'aimerais que prenne corps ce rêve de témoins transcendants. Mais je ne sais pas si j'y crois ni si j'y ai vraiment, sincèrement cru.

Il parut lui-même atteint par sa propre confession. Brutalement et visiblement accablé. Felix, lui, donnait tous les signes de la bienveillance et de la préoccupation. Thibault exprimait de la crainte et une légère tristesse.

– Moi, j'y crois, dit Felix d'une voix douce et exempte de reproche. J'y crois, à cette tribu de témoins. J'y ai toujours cru. Là où nous irons, ce que nous ferons, rien n'est écrit. Mais je crois que nous allons survivre comme la tribu de ceux qui possèdent le chrisme.

– Je ne sais pas, répondit Margon, si notre témoignage aura un jour une quelconque valeur, si notre synthèse de pouvoirs aura un jour d'autres témoins...

– Je comprends ta position, dit Felix, et je l'accepte. Je prends ma place parmi les hybrides, parmi ceux qui continuent, ceux qui envisagent le monde spirituel et le monde violent d'un même œil, ceux qui voient dans l'un et l'autre des sources de vérité.

– Ah, nous y revoilà, bien sûr ! s'exclama Margon. Nous revenons toujours à cela... le monde violent et le monde spirituel sont tous deux sources de vérité, la vérité réside dans les viscères de ceux qui combattent tout autant que dans l'âme de ceux qui transcendent le combat.

Les viscères de ceux qui combattent... Reuben s'abandonna à sa rêverie, se revit dans sa chapelle des cimes contemplant les étoiles. Dans les viscères bat le pouls de Dieu... Si seulement, pensa Reuben, je pouvais décrire ce que je vois, maintenant que mon âme s'ouvre, que mon âme respire et que je pénètre toujours plus loin dans ce mystère, ce mystère qui englobe les viscères... Mais les mots lui manquaient.

L'assaut avait été grandiose. Et maintenant chacun semblait redescendre du sommet qui venait d'être conquis.

– Et vous, Margon, demanda Laura de ce même ton à la fois respectueux et inquisiteur, pouvez-vous mourir, comme Marrok est mort ? Ou comme Reynolds Wagner ?

– Oui, j'en suis sûr. Je n'ai aucune raison de me croire différent des autres membres de la tribu. Mais je me demande... Je me demande s'il n'existe pas, dans l'univers, des dieux qui m'ont maudit pour avoir volé ce pouvoir essentiel, qui ont maudit ceux à qui je l'ai transmis par mes mâchoires. Je ne sais pas.

– Ne me dis pas que tu crois à ce genre de malédiction ! protesta Felix d'un air de reproche. Pourquoi parles-tu de cela maintenant ? Et d'ailleurs, le fait que nous soyons une énigme est loin d'être notre seule vérité. Ça aussi, tu le sais...

– Oh, mais peut-être qu'il croit vraiment à ce genre de choses, fit Thibault, plus qu'il n'a jamais voulu l'admettre.

– L'univers dans lequel nous vivons maintenant est enchanteur, reprit doucement Margon, ébloui. Et, dans cet univers, nous chérissons toutes les formes d'énergie et de

création. Mais il nous faut maintenant aborder la question qu'aucun d'entre vous n'a posée, conclut-il.

– À savoir ? demanda Stuart.

– Comment se fait-il qu'aucune odeur ne nous alerte sur la présence d'un de nos semblables ?

– Mais c'est vrai... murmura Stuart, stupéfait. Parce qu'il n'y a pas d'odeur, même pas infime... ni chez vous, ni chez Reuben, ni chez Serguei quand il était en Homme-Loup !

– Pourquoi ? demanda Reuben. Oui, pourquoi ? Quand j'ai affronté Marrok, je n'ai senti à aucun moment l'odeur du mal ou de la méchanceté. Et quand Serguei a réglé leur compte aux deux médecins, il ne dégageait aucune odeur.

– C'est parce que vous n'êtes ni bons ni mauvais, avança Laura. Vous n'êtes ni des bêtes ni des humains.

Ayant obtenu la réponse qu'il cherchait, Margon se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

– Encore un pan du mystère... dit-il simplement.

– Mais nous devrions pouvoir flairer l'innocente odeur de n'importe quel Morphenkind comme nous flairons celle des humains ou des animaux dans la nature, nuança Reuben.

– Or ce n'est pas le cas, dit Thibault.

– C'est un handicap, remarqua Stuart en regardant Reuben. C'est pour ça que tu as mis un temps fou à me trouver quand je me suis perdu.

– En effet, approuva Reuben. Mais je t'ai quand même trouvé... cela dit, il a dû y avoir d'innombrables petits signaux. Ce que j'ai entendu, c'est le son de tes pleurs.

Margon ne trouva rien à ajouter. Silencieux, il était perdu dans ses pensées tandis que Stuart et Reuben y allaient de leurs commentaires.

– Racontez-nous encore... dit Reuben.

– Suffit ! lança Margon. Je vous ai dit que ça suffisait pour l'instant !

– Mais vous venez à peine de commencer ! l'implora Stuart. Reuben, viens à ma rescousse ! Margon, comment avez-vous transmis le chrisme la première fois ? Comment ça s'est passé ?

– Ah, peut-être que vous devriez poser la question à la personne à qui je l'ai transmis, répondit Margon avec un sourire malicieux.

– Et qui était-ce ?

Stuart se tourna vers Felix puis vers Thibault. Felix se contenta de le regarder avec un sourcil levé, et Thibault riait dans sa barbe.

– Sers-toi de ce que tu as déjà appris, lui conseilla Felix.

– C'est ce que je fais, c'est ce que je vais faire, promit Stuart.

Il regarda Reuben qui hocha la tête en signe d'approbation. Et pourquoi Stuart ne comprenait-il pas, se demanda Reuben, que ce n'était qu'une conversion parmi d'autres, innombrables, sans fin, dont les réponses soulevaient chaque fois des questions jusqu'alors inconnues ?

– Que nous sommes aussi vieux que l'humanité, poursuivit Felix, vous le savez maintenant tous les trois. De même que nous sommes un mystère au même titre que l'humanité elle-même. Et que nous prenons part au cycle de ce monde. Comment ?

Pourquoi ? À nous de le découvrir...

– Oui, fit Margon. Nous sommes nombreux sur cette terre et, à certaines époques, nous l'avons été infiniment plus. L'immortalité, au sens que nous donnons à ce mot, c'est un gage d'immunité contre le vieillissement et la maladie, mais pas contre la mort violente. De sorte que nous vivons en mortels, comme tous ceux qui vivent sous le soleil.

– Combien y en a-t-il d'autres ? demanda Stuart. Ah, ne me regarde pas comme ça ! lança-t-il à Reuben. Tu as envie de le savoir, avoue !

– C'est vrai, admit Reuben. Si Margon accepte que nous le sachions... En même temps, il y a quelque chose d'inéluctable dans le déroulement de cette histoire.

– Je ne sais pas combien il y en a d'autres, avoua Margon avec un petit haussement d'épaules. Comment le saurais-je ? Comment Felix ou Thibault le sauraient-ils ? Ce que je sais, c'est que le danger qui plane sur nous dans le monde d'aujourd'hui ne provient pas des autres Morphenkinder. Il provient d'hommes et de femmes de science comme Klopov et Jaska. Et les difficultés majeures que nous rencontrons dans notre survie au quotidien tiennent aux progrès de la science : nous ne pouvons plus nous faire passer pour nos propres descendants dans un monde qui réclame des preuves ADN de parenté et de filiation. Nous devons donc être plus attentifs que jamais à nos lieux et nos méthodes de chasse.

– Pouvez-vous procréer ? demanda Laura.

– Oui, répondit Margon, mais uniquement avec un Morphenkind femelle.

Elle en resta sans voix. Reuben se raidit soudain. Pourquoi était-il, depuis le début, habité par la certitude de ne pouvoir donner d'enfant à Laura ? Et c'était la vérité. Il ne le pouvait pas. Cette nouvelle révélation le laissa pantois.

– Donc, par définition, le Morphenkind femelle peut enfanter ? demanda Laura.

– Oui, fit Margon. Et les enfants sont des Morphenkinder, toujours, à de très rares exceptions près. Et parfois... eh bien parfois, il y en a une portée. Mais je dois dire que les accouplements fertiles sont extrêmement rares.

– Une portée... murmura Laura.

Margon confirma d'un signe de tête.

– C'est pour cela que les Morphenkind femelles forment souvent leur propre meute, expliqua Felix, et que les mâles ont tendance à rester entre eux.

– Mais, en toute honnêteté, intervint Thibault, dis-leur que c'est rare. Dans toute ma vie, je n'ai pas vu naître plus de cinq Morphenkinder.

– Et à quoi ressemblent ces créatures ? demanda Stuart.

– La transformation se manifeste au début de l'adolescence, dit Margon. Mais, pour le reste, ils nous ressemblent beaucoup. Lorsqu'ils atteignent leur maturité physique, ils cessent de vieillir, comme cela nous est arrivé à nous aussi. Si vous donnez le chrisme à un jeune enfant, vous assisterez au même phénomène : la transformation se produira au début de l'adolescence. L'enfant se développera, puis se figera.

– Donc, moi, je risque de continuer à grandir encore un peu ? demanda Stuart.

– Parfaitement ! confirma Margon avec un rire sarcastique et en levant les yeux au ciel.

Felix et Thibault rirent eux aussi.

– D'ailleurs, ce serait fort aimable et courtois de ta part de cesser de grandir, dit Felix.

Je trouve déroutant d'avoir à lever la tête pour regarder dans tes grands yeux bleus d'enfant.

Cela, évidemment, combla Stuart d'aise.

– Quand tu auras atteint l'âge mûr, expliqua Margon, tu ne vieilliras plus.

– Qu'espérer de mieux... soupira Laura.

– Effectivement, renchérit Reuben, qui prenait tout juste conscience de la criante vérité, à savoir qu'il n'engendrerait jamais d'enfants humains normaux, que, s'il avait un enfant, celui-ci serait ce que lui était désormais.

– Et au sujet des autres, de nos congénères, reprit Felix, il faudra tôt ou tard qu'ils sachent ce que nous savons d'eux, vous ne croyez pas ?

– Quoi ? demanda Margon. Qu'ils sont méfiants, souvent hostiles ? Qu'ils se montrent rarement, voire jamais, à d'autres Morphenkinder ? Qu'y a-t-il à dire de plus ? dit-il en ouvrant les mains.

– Oh, il y a beaucoup à dire et tu le sais, lui souffla Felix.

Margon fit la sourde oreille.

– Nous aussi, nous sommes comme des loups. Nous nous déplaçons en meutes. Qu'est-ce que ça peut nous faire qu'il y ait d'autres meutes, tant qu'elles ne viennent pas dans nos bois et sur nos terres...

– Donc, en fait, elles ne nous menacent pas, conclut Stuart. C'est ce que vous dites. Il n'y a pas de guerres de territoires ou de choses comme ça ? Personne ne cherche à dominer les autres ?

– Je te l'ai dit, répéta Margon, la plus grande menace pour toi, ce sont les humains.

Stuart réfléchissait.

– Nous ne pouvons pas verser le sang des innocents, résuma-t-il. Donc comment pourrions-nous nous battre entre nous pour le pouvoir ? A-t-on déjà vu un Morphenkind mal tourner, tuer des innocents, être pris de folie peut-être ?

Margon médita un long moment.

– Il s'est passé de drôles de choses, reconnut-il, mais ça, non.

– Envisages-tu d'être le premier à mal tourner ? demanda Thibault d'une voix traînante et d'un air moqueur. À devenir un genre de délinquant juvénile Morphenkind ?

– Non, fit Stuart. C'était juste pour savoir.

Seul Margon secoua la tête.

– Le chrisme, la question de la variation d'un individu à l'autre, de la force, demanda Stuart, comment ça marche ?

– Il y a d'énormes différences en termes de réceptivité et de développement, expliqua Felix, de résultat final aussi. Mais nous ne savons pas toujours pourquoi. Il y a des Morphenkinder très résistants et d'autres très faibles, c'est un fait, mais sans qu'on sache pourquoi. Un Morphenkind de naissance peut en imposer beaucoup, mais pourra aussi être craintif et timide, en rien conforme à son destin. C'est la même chose chez ceux qui sont mordus, sauf si, bien sûr, ce sont eux qui demandent le chrisme.

Margon se redressa, avec de grands gestes des mains, paumes baissées, comme pour indiquer qu'il mettait fin à la conversation.

– Pour l'instant, ce qui importe pour vous, c'est de rester ici, dit-il, tous les deux, avec

Laura bien sûr. De vivre ici avec nous, avec Felix, Thibault et les autres membres de notre petit cercle lorsque vous les rencontrerez, ce qui ne saurait tarder. Ce qui importe pour vous, c'est d'apprendre à maîtriser la transformation et à résister aux voix lorsqu'il le faut. Et surtout, dans l'immédiat, de vous faire discrets jusqu'à ce que tout ce bruit autour du tristement célèbre Homme-Loup de Californie se soit dissipé.

Stuart opina du chef.

– Je comprends et je l'accepte. Moi, j'ai envie d'habiter ici. Je ferai tout ce que vous dites !

– Ce sera plus difficile que tu ne le crois, avertit Margon. Tu as goûté aux voix. Tu vas t'impatienter, t'angoisser quand tu ne les entendas pas. Tu auras envie d'aller les chercher.

– Mais nous sommes avec vous désormais, avec vous trois, reprit Felix. Nous, il y a bien longtemps que nous sommes ensemble. Nous avons choisi nos noms à l'époque moderne, comme vous l'avez deviné, dans la littérature de loups-garous des décennies précédentes. Nous l'avons fait, non pour signaler notre identité ou nos liens à qui que ce soit, mais pour que ces noms nous servent de repères, à nous et aux quelques amis extérieurs à notre groupe qui savaient qui nous étions. Pour les gens qui ne connaissent pas la mort, la question du nom finit par être un problème. Tout comme celles de la propriété, de l'héritage et de la légalité dans un pays. Nous avons cherché une solution simple et assez poétique à l'un des problèmes posés par nos noms. Et nous continuons à chercher des solutions aux autres, par toutes sortes de moyens. Mais ce que je veux dire, c'est que nous sommes un groupe et que ce groupe, nous vous l'ouvrons aujourd'hui.

Stuart, Reuben et Laura hochèrent tous la tête et exprimèrent leur approbation avec chaleur.

– Cette maison et ces terres sont à vous, Felix, fit Reuben.

– À nous, rectifia obligeamment Felix avec un sourire chaleureux et rayonnant.

Margon se leva.

– Votre vie, jeunes loups, ne fait que commencer...

La conversation prit fin et tout le monde se dispersa.

Mais il restait à Reuben une question brûlante qu'il ne pouvait laisser sans réponse.

Un point qu'il voulait tirer au clair, et sans attendre.

Il suivit Felix, dont il se sentait le plus proche, dans la bibliothèque et le rejoignit au moment où il allumait le feu.

– Qu'y a-t-il, petit frère ? demanda Felix. Tu as l'air soucieux. Je pensais pourtant que notre réunion s'était bien passée.

– Mais Laura... murmura Reuben. Qu'est-ce qu'elle devient, Laura, dans tout ça ? Vous allez lui transmettre le chrisme ? Faut-il que je le demande à vous, ou à Margon, ou...

– Elle en est digne, dit Felix. Je l'ai su immédiatement. Je n'ai jamais eu le moindre doute là-dessus. Et elle le sait. Nous ne lui avons rien caché. Lorsqu'elle sera prête, elle n'aura qu'à le demander.

Le cœur de Reuben fit un bond. Il ne pouvait soutenir le regard de Felix, celui-ci lui étreignit l'épaule. Reuben sentait ses doigts puissants.

– Et si elle en a envie, demanda Reuben, vous le lui donnerez ?

– Oui, si elle accepte, Margon ou moi, nous nous en chargerons.

Pourquoi une telle douleur ? N'était-ce pas ce qu'il voulait savoir ?

Il la revit dans son souvenir, lorsqu'il l'avait découverte pour la première fois cette nuit-là à la lisière de Muir Woods, lorsqu'il avait débouché en chantant dans la clairière herbeuse derrière chez elle et qu'elle lui était apparue, comme sortie de nulle part, sous la galerie à l'arrière de sa petite maison, dans sa longue chemise de nuit de flanelle blanche.

– Je dois être l'homme le plus égoïste de toute la création, murmura-t-il.

– Nullement, le rassura Felix. Mais cette décision lui revient.

– Je ne me comprends pas moi-même, ajouta Reuben.

– Moi, je te comprends.

Un instant plus tard, Felix frottait une longue allumette et enflammait le petit bois. Un grondement familier se fit entendre lorsque le feu prit et que les flammes montèrent le long des briques en dansant.

Patient, Felix attendit. Puis il dit d'une voix douce :

– Vous êtes des enfants tout à fait remarquables. Je vous envie ce monde tout neuf. Si vous n'étiez pas ici avec moi, je ne sais pas si j'aurais le courage d'entreprendre tout cela.

Cette quinzaine fut occupée par mille petites choses.

Margon emmena Stuart récupérer à Santa Rosa sa voiture, une vieille Jaguar décapotable qui avait appartenu à son père. Puis ils rendirent visite à la mère du jeune homme, admise dans un établissement psychiatrique mais qui s'y « ennuyait à mourir », en avait « marre de tous ces magazines nuls » et était prête à renouveler entièrement sa garde-robe pour l'aider à s'en sortir. Son agent l'avait appelée d'Hollywood pour lui dire que sa cote était au plus haut. Enfin, c'était un peu exagéré. Disons qu'ils avaient du travail pour elle, il lui suffisait de sauter dans un avion. Peut-être irait-elle faire des emplettes sur Rodeo Drive.

Promue, pour sa qualité d'expression et son envergure, témoin vedette de la dernière attaque de l'Homme-Loup dans le comté de Mendocino, Grace faisait le tour des plateaux de télévision pour, en termes choisis, faire partager à la population sa conviction que cette malheureuse créature avait été victime d'une anomalie congénitale ou d'une affection ultérieure à l'origine d'une déformation physique permanente et d'un dérangement mental... mais qu'elle tomberait bientôt entre les mains des autorités et serait soumise à l'isolement et au traitement qui s'imposait.

Les enquêteurs du conseiller juridique de l'État, du FBI et de la police de San Francisco revinrent, encore et encore, interroger Stuart et Reuben, tous deux s'étant trouvés mystérieusement au centre de plusieurs attaques de l'Homme-Loup.

Épreuve délicate pour l'un comme pour l'autre puisque aucun d'eux n'était doué pour le mensonge, mais ils apprirent vite à s'en tirer à coup de réponses laconiques, de bredouillis et de marmonnements ; ils tinrent le choc et on les laissa tranquilles.

Reuben rédigea pour le San Francisco Observer un article fleuve qui, pour l'essentiel, résumait les précédents en les émaillant de notations saisissantes sur l'attaque de l'Homme-Loup, « le premier » qu'il ait vu de ses propres yeux. Ses conclusions étaient prévisibles. Cet être n'était pas un super-héros, de sorte que l'adulation et le culte dont il faisait l'objet devaient cesser. Pour autant, il suscitait de nombreuses questions. Pourquoi tant de gens avaient-ils pris si facilement fait et cause pour une créature d'une cruauté si radicale ? L'Homme-Loup incarnait-il un retour à une époque où tout le monde était cruel et heureux de l'être ?

Dans l'intervalle, la bête avait fait une dernière apparition spectaculaire en plein Mexique, en massacrant un assassin à Acapulco, et pour l'instant elle se faisait oublier.

Frank Vandover, grand, cheveux bruns, peau très claire et belle bouche en cœur, était revenu avec le géant slave Serguei Gorlagon. Ils régalerent la maisonnée de récits presque cocasses sur la façon dont ils avaient attiré à eux police et témoins lors de leur équipée dans le Sud. Sans doute le plus jeune des distingués compères, Frank était un Américain blagueur à la splendeur hollywoodienne qui ne se lassait pas de taquiner Reuben sur ses premiers exploits et de décoiffer Stuart. Il les surnommait les Super P'tits Loups et les aurait débauchés pour une course en forêt si Margon n'y avait mis le holà.

Serguei, avec ses cheveux de neige, ses sourcils blancs et broussailleux, et ses yeux

bleus malins et amusés, était un fin lettré. Sa voix était proche de celle de Thibault, profonde et sonore, un peu cassée même. Et, fort d'une passion pour la théologie abstraite et la philosophie, surpassant celle de Laura et de Reuben, il se lança avec eux dans un réjouissant débat autour du remarquable et prophétique Teilhard de Chardin.

C'est vraiment impossible de deviner l'âge de ces hommes, se dit Reuben. Et il aurait été fort impoli de le leur demander. « Depuis combien de temps sillonnez-vous la planète ? » n'aurait guère été une question convenable, surtout de la part de quelqu'un que Frank persistait à qualifier de « chiot » ou de « louveteau ».

À de multiples reprises, au déjeuner et au dîner, ou lorsque ces hommes se retrouvaient simplement pour discuter autour de la table du petit déjeuner, deux d'entre eux, parfois plus, adoptaient une autre langue, comme oublieux d'eux-mêmes ; et Reuben se délectait chaque fois de ces échanges rapides et furtifs qu'il ne parvenait à rapprocher d'aucun autre idiome déjà entendu.

Cette langue, Margon et Felix la pratiquaient souvent lorsqu'ils étaient entre eux. Reuben les avait surpris involontairement. Et il avait failli leur demander s'ils partageaient tous une langue commune, mais – de même que les questionner sur leur âge, leur lieu de naissance ou l'écriture secrète des journaux et des lettres de Felix – ç'aurait été déplacé.

Stuart et Reuben auraient bien voulu savoir qui avait lancé les mots « Morphenkinder » et « Morphodon » et quels termes on employait autrefois, voire de nos jours. Mais ils se disaient que ces informations, et beaucoup d'autres, viendraient en leur temps.

Le groupe se scindait en duos éphémères. Reuben passait le plus clair de son temps avec Laura ou Felix. Laura adorait Felix elle aussi. Stuart aimait beaucoup Margon et ne supportait pas d'être séparé de lui – à croire d'ailleurs qu'il en était tombé amoureux. Frank partait souvent avec Serguei. Seul Thibault semblait être un authentique solitaire, cela dit aussi à l'aise avec les uns qu'avec les autres. Une sympathie naquit entre Thibault et Laura. Tout le monde adorait Laura, mais Thibault appréciait particulièrement sa compagnie et partait avec elle en promenade dans les bois, ou en courses, parfois même au cinéma, l'après-midi.

Toute la famille de Reuben, étendue à Celeste et à Mort Keller, ainsi que le Dr Cutler montèrent fêter Thanksgiving aux côtés de Reuben, Laura, Stuart et des distingués compagnons. Et ce dîner vint confirmer de manière irréfutable la justesse de la maxime de Margon, à savoir que, si l'on veut survivre, il faut habiter les deux mondes à la fois, celui des humains et celui de la bête.

Après le dîner, Frank étonna Reuben et les siens en jouant du piano avec brio, s'échauffant avec les pièces de Satie que Reuben aimait tant avant de passer à Chopin et à des compositions romantiques de son cru.

Même Jim, pourtant morose et en retrait toute la soirée, engagea la conversation avec Frank. Il finit par interpréter un morceau qu'il avait écrit longtemps auparavant, avant le séminaire, pour accompagner un poème de Rilke.

Ce fut pour Reuben un moment pénible que d'être assis là, dans la salle de musique, sur une petite chaise de concert dorée, à écouter Jim s'abîmer dans cette brève mélodie sombre et mélancolique, si proche de Satie, méditative, lente et criante de douleur.

Seul Reuben savait ce que Jim savait. Et Jim était le seul parmi les invités et la famille à

savoir qui étaient les distingués compagnons et ce qui était arrivé à Stuart, et ce que Reuben était devenu.

Reuben et Jim n'échangèrent pas un mot de la journée ni de la soirée. Il y avait eu simplement ce moment, dans le salon de musique éclairé à la bougie, où Jim avait joué cette musique éplorée. Reuben, honteux d'avoir été si cruel envers son frère en lui révélant ses secrets, ne savait que faire. Le temps viendrait de se retrouver avec Jim pour parler de tous ces événements. Mais pour l'instant, Reuben ne s'en sentait pas capable. Et n'en n'avait pas envie.

Grace se montra détendue avec tout le monde, mais entre elle et Reuben quelque chose avait changé. Elle ne s'acharnait plus à comprendre ce qui lui arrivait. Au contraire, elle semblait avoir trouvé dans son esprit ordonné une place pour ce phénomène qui, si longtemps, l'avait obsédée. Mais une ombre s'était glissée entre elle et son fils. De toutes ses forces, il chercha à percer cet écran noir, à la ramener près de lui, là où elle était avant ; et peut-être qu'aux yeux de tous, ses efforts parurent couronnés de succès. Mais il n'en était rien. Sa mère subodorait quelque chose, comme un tournant décisif chez son fils. Et dans son univers lumineux et rayonnant, avait maintenant germé une terreur sans nom dont elle ne pouvait s'ouvrir à personne.

Celeste et Mort Keller passèrent un excellent moment. Celeste ne cessa de sermonner Reuben sur l'inopportunité pour un homme de son âge de « se retirer au calme », et Mort fit avec lui une promenade dans la chênaie en devisant de livres et de poètes qui leur plaisaient tant à tous les deux. Il lui laissa à lire la dernière version de sa thèse.

Après cette journée, on installa le piano dans la grande salle où il trouva sa place près des portes du jardin d'hiver, et la salle de musique se mua en salle vidéo, bientôt équipée de canapés et de fauteuils moelleux en cuir blanc, de sorte que tous purent regarder ensemble des films et la télévision lorsqu'ils en avaient envie.

Reuben commença d'écrire un livre. Ce n'était ni une autobiographie ni un roman. Il s'agissait d'un texte abstrait qui touchait à ses propres obsessions, à ses doutes profonds sur l'idée que les plus hautes vérités qu'un homme pouvait découvrir s'enracinaient dans le monde naturel.

Pendant ce temps, le vieux pavillon délabré situé sur la falaise en contrebas de la demeure – la maison d'amis que Reuben avait découverte avec Marchent lorsqu'ils s'étaient promenés ensemble – était en passe d'être entièrement restauré pour Phil. Felix avait signé le chèque des travaux en recommandant à Galton de ne pas lésiner sur les moyens. Confondu de respect et d'admiration devant Felix en raison de sa ressemblance frappante avec son défunt père, Galton semblait animé d'un zèle nouveau pour satisfaire les maîtres de Nideck Point.

Felix se présenta aussi dans tout Nideck comme le fils du disparu et investit dans l'Auberge pour éviter qu'elle soit vendue. Il racheta les boutiques au prix demandé, dans l'intention de les proposer aux nouveaux commerçants à des loyers dérisoires. Il était important, expliqua-t-il à Reuben, que la famille ait une action bienfaitrice sur le bourg. Il y avait, tout autour, des terrains qui pouvaient être subdivisés et aménagés. Felix y avait déjà réfléchi.

Reuben, ébloui, bouillait d'impatience. Avec Felix, il se rendit à dîner chez le maire de

Nideck. Sur Internet, ils eurent vite fait de dénicher un vendeur de couvre-lits désireux d'ouvrir une boutique sur la rue principale, ainsi qu'un marchand de livres d'occasion et une femme qui vendait chez elle des poupées et des jouets anciens.

– On est encore loin d'une métropole, admit Felix, mais c'est un excellent début. Il faudrait à cette ville une sorte de petite bibliothèque, non ? Et un cinéma. Il faut courir où actuellement pour voir un film ?

Pendant ce temps, alors que l'Homme-Loup basculait rapidement dans la légende, les ventes de T-shirts, de mugs et d'objets divers à son effigie connaissaient une hausse exponentielle. Des visites étaient organisées à San Francisco sur le thème de l'Homme-Loup, et des déguisements d'Homme-Loup y étaient en vente. Une compagnie locale de transports voulut évidemment amener des bus entiers à Nideck Point, mais Reuben refusa tout net et, pour la première fois, la limite sud de la propriété fut clôturée.

Reuben écrivit pour Billie deux longs articles sur les mœurs du loup-garou à travers les âges, sur les gravures emblématiques de loups-garous qu'il préférait et sur certains des portraits imaginaires de l'Homme-Loup qui circulaient alors.

Chaque nuit, Reuben partait chasser en forêt avec Felix. Ils poussèrent de plus en plus au nord, jusqu'au comté de Humboldt, poursuivant le sanglier farouche aux défenses effilées et, une autre fois, forçant un puissant félin, plus massif que la femelle si expertement terrassée par Reuben lui-même. Ce dernier répugnait à s'en prendre aux bêtes en troupeau de même qu'à l'élan ou au cerf errant – qui n'étaient pas des tueurs –, mais Felix lui rappela qu'ils connaissaient souvent une mort terriblement violente et douloureuse.

Margon et Stuart les accompagnèrent deux fois. Stuart était un chasseur vigoureux et fanfaron, avide de nouveauté ; et si Margon l'avait laissé faire, il aurait chassé sur le rivage, devant les falaises, mais Margon s'y opposa. Ce dernier semblait être sous le charme de Stuart et, dans leurs conversations, ses questions sur le monde actuel l'emportèrent peu à peu sur celles de Stuart à propos du passé ou de tout autre sujet.

Margon déplaça sa chambre de l'arrière de la maison vers l'avant, manifestement pour se rapprocher de Stuart, et on put les entendre bavarder et débattre jusque tard dans la nuit. Entre eux éclataient périodiquement des chamailleries vestimentaires : Stuart emmenait Margon acheter des jeans et des polos, et Margon insistait pour que Stuart prenne un costume trois pièces et plusieurs chemises habillées à poignets mousquetaire. Mais, la plupart du temps, ils étaient d'une exubérante gaieté.

Des domestiques arrivèrent d'Europe, notamment un Francophone grave et silencieux qui avait été le valet de Margon, et une vieille Anglaise joviale qui, sans jamais se plaindre, faisait la cuisine et le ménage. Thibault laissa entendre qu'il en viendrait d'autres.

Avant même Thanksgiving, Reuben avait surpris des conversations au sujet d'un aéroport privé au-dessus de Fort Bragg, que les autres utilisaient pour de courts vols vers des terrains de chasse lointains. Il brûlait de curiosité, et Stuart aussi. Ce dernier passait ses journées plongé dans l'étude des traditions des loups-garous, l'histoire du monde, l'évolution, le droit civil et pénal, l'anatomie et l'endocrinologie humaines, l'archéologie et le cinéma étranger.

Fréquemment, les distingués compères disparaissaient dans le Saint des Saints, selon leur expression, pour travailler sur les tablettes anciennes, qu'ils s'appliquaient à ordonner et classer.

Felix passa beaucoup de temps à essayer de mettre un semblant d'ordre dans ses propres galeries et bibliothèques. Et on le trouva souvent dans le grenier mansardé, au-dessus de la grande chambre, lisant à l'endroit même où Reuben avait trouvé le petit livre de théologie de Teilhard de Chardin.

Le soir de Thanksgiving, après le départ de la famille, Laura redescendit dans le Sud pour passer quelques jours seule dans sa petite maison à l'orée de Muir Woods. Reuben demanda à partir avec elle, mais elle lui fit valoir qu'elle tenait à faire ce voyage en solitaire. Elle voulait se rendre dans le cimetière où reposaient ses père et mère, sa sœur et ses deux fils. Et à son retour, dit-elle, elle saurait ce que l'avenir lui réservait. Et Reuben aussi.

Cette terrible épreuve lui parut à la limite du supportable. Plus d'une fois, il fut tenté de partir là-bas juste pour espionner Laura. Mais il savait que, pour elle, ces moments étaient précieux. Il ne l'appela même pas.

Enfin, les distingués compères réunirent leurs jeunes recrues et les emmenèrent en avion chasser dans la ville mexicaine de Juárez, juste de l'autre côté de la frontière après El Paso au Texas.

Ce serait, selon Margon, une chasse « hybride », ce qui impliquait de porter des vêtements : inévitables sweat-shirts à capuche, et impers, pantalons et mocassins suffisamment amples pour accueillir leurs corps transformés.

Stuart et Reuben étaient tous deux follement excités.

L'aventure dépassait en exaltation leurs rêves les plus fous : l'avion-cargo, réduit au strict nécessaire, qui atterrit sur l'aérodrome secret, les 4 x 4 noirs qui percent la nuit de jais, et puis la course sur les toits, le groupe qui se déploie dans l'obscurité comme une horde de félins attirés par la souffrance des filles et des femmes retenues captives dans une maison d'abattage d'où elles passeraient bientôt clandestinement aux États-Unis sous la menace de tortures et de mort.

Ils coupèrent le courant du bâtiment avant de l'investir et commencèrent par enfermer les femmes pour les protéger.

Le carnage, l'abandon de soi, le massacre perpétré dans cet immeuble bas en béton dont les issues avaient été bloquées de l'extérieur, Reuben n'en avait jamais rêvé de tels. Dans les couloirs humides et glissants, dans les pièces en cul-de-sac, les ignobles gardiens décampaient comme des rats pour échapper à ces ennemis aux dents acérées qui, sans remords, s'abattaient sur eux.

Le bâtiment tremblait sous les grondements des Morphenkinder, les cris aigus et les beuglements des agonisants, et les hurlements de terreur des femmes entassées dans leur immonde dortoir.

Enfin, l'odeur abjecte du mal s'évanouit ; dans des recoins isolés de la maison, des Morphenkinder terminaient leur festin en mâchonnant des restes. Stuart, grand Enfant-Loup hirsute dans son manteau ouvert, contemplant, étourdi, les corps éparpillés autour de lui. Les plaintes des femmes avaient cessé.

Le moment était venu pour eux de s'esquiver – et pour les femmes de s'égailler dans la nuit et de gagner vaille que vaille la lumière. Jamais elles ne connaîtraient l'identité de ces géants encapuchonnés qui les avaient vengées. Ils étaient repartis, bondissant à nouveau par-dessus les toits, les pattes et les habits ensanglantés, la bouche maculée de vermeil et l'estomac plein.

Ils s'assoupirent comme une portée, entassés les uns sur les autres dans la soute de l'appareil.

Quelque part au-dessus du Pacifique, ils laissèrent tomber dans la mer leurs tenues souillées et débouchèrent dans la nuit fraîche et venteuse du comté de Mendocino avec les vêtements propres emportés pour le retour. Le regard encore trouble, gavés et en paix, du moins en apparence, ils restèrent silencieux durant le bref trajet jusqu'à Nideck Point tandis que la pluie, l'incessante et familière pluie californienne, battait le pare-brise.

– Ça, c'est de la chasse ! s'exclama Stuart, titubant dans un demi-sommeil vers la porte noire.

Et, rejetant la tête en arrière, il poussa un hurlement de loup qui résonna sur les murs en pierre de la bâtisse, tandis que les autres gloussaient en sourdine.

– Et bientôt, confia Margon, à nous la jungle colombienne...

Reuben rêvait, en hissant dans l'escalier ses membres fourbus, que Laura était là pour l'attendre, mais il n'en était rien. Seul son parfum l'accueillit sous la douce couette en duvet et sur les oreillers. Il alla chercher dans l'armoire une de ses chemises de nuit en flanelle et la serra entre ses bras, bien décidé à rêver d'elle.

Des heures plus tard, il se réveilla devant un miracle de ciel bleu en surplomb du Pacifique et devant un miracle d'eau émeraude miroitant et dansant sous le soleil.

Douché et habillé en hâte, il sortit marcher dans la somptueuse lumière crue, émerveillé par le spectacle banal des nuages neigeux qui disparaissaient derrière les pignons de la maison dressés au-dessus de lui, sévères et solides comme des remparts.

Il fallait vivre sur cette côte austère et froide pour mesurer le véritable prodige qu'était une belle journée, lorsque les brumes marines avaient déguerpi comme si leur règne glacial avait pris fin.

Le jour où il était venu sur cette même terrasse avec Marchent Nideck lui parut remonter à une éternité, celui où il avait levé les yeux sur cette maison en lui demandant de lui apporter la part d'ombre, la profondeur qui lui faisaient tant défaut. « Sois la mélodie en mineur de ma vie », lui avait-il demandé, et il était sûr que la maison lui avait répondu en lui promettant des révélations dont il n'osait même pas rêver.

Traversant les dalles balayées par le vent, il plongea tout droit dans la brise vive et fraîche de l'océan jusqu'à ce qu'il ait atteint la vieille balustrade cassée qui séparait la terrasse du bord de la falaise et de cet étroit et périlleux sentier qui conduisait tout en bas jusqu'au ruban de plage, avec ses rochers solitaires et son bois flotté blanchi par le soleil.

Le bruit des vagues sur le rivage l'engloutit tout entier. Il ne sentait plus son poids, comme si le vent allait le soutenir s'il se jetait, bras écartés, vers le ciel. À sa droite s'élevaient, nappés de verdure, les promontoires vert sombre qui abritaient la forêt de séquoias. Et, au sud, les sinueux cyprès de Monterey et les chênes nains dont le vent

avait fait des sculptures torturées.

Une joie assourdie s'empara de lui, l'aveu profond qu'il aimait ce qu'il était, qu'il l'aimait terriblement, qu'il avait adoré la chasse endiablée dans les couloirs sordides du bordel de Juárez, adoré les courses échevelées à travers les pimpantes forêts du Nord, adoré le contact des victimes sous ses dents, leur lutte désespérée et vaine pour lui échapper.

Mais il y avait, au tréfonds de lui, la conscience que ce n'était qu'un début. Il se sentait jeune, puissant, à l'abri du châtement. Il savait qu'il avait le temps de découvrir comment et pourquoi il se trompait, et pourquoi il fallait qu'il change ou alors renonce au don du loup qui avait éteint tant d'autres passions en lui.

Il revit le visage de son frère le soir de Thanksgiving, les yeux las et tristes de Jim, et son cœur se serra. Comme si son frère était plus important que Dieu Lui-même ou comme si Dieu parlait à travers Jim, de la même façon qu'Il pourrait parler à travers quelqu'un placé par la nécessité ou le hasard sur notre chemin. À travers quelqu'un qui menacerait de nous rappeler à nous-mêmes. À travers quelqu'un qui poserait sur nous un regard où se refléterait un cœur aussi brisé que le nôtre, aussi fragile, aussi désenchanté.

Le vent le glaçait à présent de toutes parts. Ses oreilles étaient gelées et les doigts dont il couvrait son visage étaient si froids qu'il pouvait à peine les remuer. Et pourtant il se sentait si bien, merveilleusement bien, aussi bien que lorsque, protégé par le costume du loup, il ne percevait rien de tout cela.

Reuben se retourna et contempla de nouveau la maison, les hauts murs couverts de lierre et la fumée des cheminées qui ondulait vers le ciel pour être happée par le vent et se dissoudre dans l'invisible.

Mon Dieu, aide-moi. Ne m'oublie pas sur cette minuscule poussière perdue dans une galaxie oubliée... Moi, ce cœur pas plus gros qu'un atome, qui bat, qui bat contre la mort, contre la perte du sens, contre la culpabilité, contre le chagrin.

Il prit appui sur le vent, s'en remit à lui pour le soutenir, l'empêcher de tomber dans le vide, de basculer par-dessus la balustrade et la falaise, de rebondir de roche en roche jusqu'à l'écume du rivage.

Il prit une profonde inspiration, les larmes lui montèrent aux yeux et il les sentit chassées de ses joues par le vent même qui le retenait.

– Seigneur, pardonne mon âme sacrilège, murmura-t-il d'une voix brisée. Mais je Te remercie de tout mon cœur pour m'avoir donné la vie, pour toutes les bénédictions que Tu as fait pleuvoir sur moi, pour le miracle de la vie sous toutes ses formes... Enfin, Seigneur, je Te remercie pour le don du loup !

Août 2011
Palm Desert, Californie

Titre original The Wolf Gift

Première publication en langue originale par Alfred A. Knopf,
une marque de Random House Inc., New York.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs,
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes
ne saurait être que fortuite.

Composition : Compo-Méca
64990 Mouguerre

Photo de couverture
© dngood / age fotostock

© Anne O'Brien Rice, 2012.
Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com



ISBN : 978-2-7499-2121-1
LAF 1656